RÉPONSES AUX QUESTIONS

par

E.Graciela Pioton-Cimetti de Maleville

tome 1

Sommaire

Préface 8
Du présent et du futur des maladies mentales 11
Enfants précoces ou surdoués ? 13
L'interprétation des rêves 15
L'interprétation des rêves 20
La pathologie de la civilisation urbaine 29
L'angoisse de la page blanche 31
Un drôle de Septembre 33
Le tunnel du métro ou la réflexion sur l'analyse 37
Un éveil si proche de l'hiver 41
L'adolescence à vivre 45
Les fêtes de fin d'année : le sacré et le profane 51
Faire confiance 54
Apprendre une langue étrangère 58
A quoi servent les souvenirs ? 61
En dehors du temps, sciences et humanisme 66
Se défendre 71
La peau de l'été 77
L'éveil de la peur 81
Le phantasme 88
La frustration 91
L'inconscient 97
Humanisme : présent, passé et avenir 103
La puissance du cinéma 109
Le mal du siècle : le spleen, l'ennui, le stress 117
La valeur des grands hommes 123

Les savants sont-ils les vrais révolutionnaires ? 128
L'espace intérieur 134
Retour au quotidien : les retrouvailles 143
Retour au quotidien : les sens et les résistances 148
Adieu année vécue : introspection et bilan 155
Générations : alliances et conflits 159
Communication au-delà de l'espace 168
Y aurait-il quelque chose à changer ? 174
Le bonheur selon moi 183
L'approche du mal-être 192
La vie est-elle un bien ou un mal ? 200
Faut-il être un lutteur pour être un homme ? 210
Un exemple de lutte réelle pour devenir des hommes face à la souffrance psychique 228
La psychologie (de son origine à nos jours) 231
Le mérite vient de la difficulté vaincue 248
Les méfaits de la misère 253
L'autre, l'écrivain avec son « autre », la création 260
La vieillesse (poèmes) 266
Le désarroi 272
La patience 275
Réflexions sur l'audace 279
L'existence de l'égoïsme 287
La liberté 292
L'équilibre 306
Déséquilibre 309
L'essence de l'être 315
Voir, faire, transcender 318
Requiem II 322

Aide aux victimes de l'ouragan « Mitch » 325
Devenir un homme 327
Processus d'individuation 329
L'acte gratuit 333
Grandes figures de l'Antiquité 335
L'acte gratuit (suite) 340
Introduction nécessaire à la compréhension de l'analyse 342
L'authenticité de la conduite 346
Je remercie… toujours et partout mes analystes 350
Rôle de l'examen de conscience 354
Liberté ou obéissance 358
Traditions et préjugés 362
Tradition et destruction : requiem pour ma petite maman (III) 370
Introduction au désir de connaître 375
Le désir de connaître 379
La pensée 384
Dynamique et action de la psyché 388
Le désir 412
L'estime de soi 417
Deuil et image de soi 422
Programme archétypique et découverte de soi 424
La littérature est-elle un témoignage ? 437
Journal sur le pouvoir 441
Requiem IV 446
Corps et sentiment 450
Imaginaire et symbolique 459
Onaisín ou le chemin du héros 462
Processus d'individuation 478
Animus et anima dans l'individuation 482

Réflexions sur le divorce 486
Le groupe clinique 490
Le film de Nano Moretti : La chambre du fils 492
Communication 493
La communication 494
Babel 497
Le lieu de la pensée 498
La liberté 501
De la réflexion à l'action 508
Nous, les argentins 511
Réflexions à propos de la réalité 514
Prison – Le cri du silence 518
Sur la descendance 520
Générations 522
Transmission et conscience 532
A mon père 537
Réponse à Rut 538
Jung (Avant-propos) 540
Jung (Freud et Jung) 549
Jung 567
Comment pardonner aux parents ? 574
Qu'est-ce que l'oubli ? 577
Le couple 581
Travail et famille 587
Travail et famille : compatible ou non compatible 590
Les photos de famille (I) 594
Les photos de famille (II) 600
L'anniversaire 605
L'injustice 609

Etre père, être mère 611
La transformation des symboles dans l'histoire 614
Résurrection 627
Résurrection 630
Tentation de poète 633
Crise, partage et résolution 655
Violence et séduction 660
La solitude 667
L'abîme 670
La lettre de SOS : 10 ans ! 673
Rêver les yeux ouverts 676
Les rêves 679
La jalousie 694
Coupable ou non coupable 698
Le bonheur 703
La projection 709
Choix du partenaire amoureux 713
Éditorial 720
La tristesse 722
La nuit est si triste ! 726
Le partage 732
Le bénévolat 735
La transmission 739
L'expansion 745
Le temps 752
Requiem 763
A toi 765
La violence 772
Une autre violence 777

L'ingratitude 782
Requiem n° 2 787
Le corps muet et l'hypocondrie 790
Prise de décision 797
Changer 801
Ombre et lumière 806
Le labyrinthe 810
L'indifférence 814
Fidélité-infidélité 819
Les mensonges 827
L'histoire d'un mensonge 831
Y a-t-il une vie après la mort ? 834
Société et liberté 846
Une leçon de courage 853
La vérité 858
L'étoile 865
L'innocence 870
La répétition 875
Les maladies de la civilisation 879
Construire un chemin 885
La Guerre et la Paix 890
Grandir 894
Les modèles 898
Habiter 902

Préface

Dans notre effort, pour nous délivrer de nos limites, nous cherchons des réalisations.

La conception du bénévolat dépend elle-même des fluctuations de notre vie. Ce n'est pas la grandeur du bénévolat qui compte, mais seulement la grandeur des résultats.

Le bénévolat est une certaine forme d'amour.

C'était déjà dans le temps, marqué comme une forme d'existence complémentaire pour l'accomplissement d'une vie. Mes ancêtres, dans toute région, pays, contrée, ont pratiqué le bénévolat.

Ma grand-mère était dame rose dans les hôpitaux à Buenos Aires. Mon grand-père a été fondateur de l'hôpital Saint-Joseph à Buenos Aires, hôpital pour les pauvres et les démunis. C'est en pratiquant le bénévolat, en essayant de sauver les pauvres des villes inondées par le fleuve de La Plata dans les années 39, qu'il est décédé d'une pneumonie.

Aujourd'hui et humblement, je suis, à petits pas, la vocation ancestrale. « SOS Psychologue » est né par amour. Simplement pour dire à ce monde diffus, insaisissable et impuissant que la psychologie est pour tous, et qu'une réponse est possible pour toute âme qui souffre, même si le psychisme est équilibré.

Et nous voici, l'équipe de volontaires, répondant avec conscience, présence et responsabilité, chaque mercredi à des emails provenant de différents pays. Le texte commence la plupart du temps par « aide moi, je n'en peux plus ». Et par ailleurs, combien de gens sonnent à notre porte pour savoir où ils sont, où ils vont, ce qu'ils veulent ? La demande n'est jamais très claire, mais nous sommes toujours présents et disponibles pour discuter de questions confuses, compliquées, au sujet du mystère de l'autre. Cet être qui, avant, était indifférencié, devient alors un être en chair et en os, avec une blessure plus ou moins visible, mais toujours une plaie béante.

J'aime mon équipe de bénévoles. Chacun avec sa personnalité. Parfois chez quelqu'un d'excessif et affamé de pouvoir, je trouve une étoile de lumière prête à briller comme les *Stella Maris* dans le ciel, sur une mer dans la tempête.

Il y a quelques années pendant les journées portes ouvertes des associations du 16e arrondissement, un de mes actuels collaborateurs, Paul, s'est approché de moi pour me demander de conduire, conseiller et accompagner une équipe de visiteurs de prison. Les années se succèdent et ce groupe de volontaires, confronté à des cas difficiles, est devenu pour moi l'oasis de mon bénévolat.

Enfin, le bénévolat n'est qu'une histoire d'amour qui ne finira jamais, et je prie le Seigneur que cette vocation qui illumine notre groupe, puisse fertiliser les terres stériles des individualistes.

Aujourd'hui nous fêtons les 20 ans de SOS Psychologue. Sa fondatrice et présidente a été accompagnée dans cette démarche de donner et accueillir, par son époux, Georges de Maleville, qui a été notre vice-président jusqu'à son départ, le 16 janvier 2006. Son absence marque sa présence.

En octobre 1999, nous avons fêté les 10 ans de SOS. Aujourd'hui, nous fêtons les 20 ans de SOS et nous sommes fiers de publier le recueil des articles de la présidente, déjà publiés dans 126 numéros de la lettre de l'association.

Maintenant son travail se dévoile pour aller avec moins de prudence au tracas littéraire en écrivant plusieurs livres dont nous présentons aujourd'hui un extrait dans « Réponses aux questions ». Au delà de toute considération littéraire il s'agit d'une prose intimiste enracinée dans l'ancestral et ouvert à la filiation.

Nous laissons aux lecteurs le soin de faire ses propres découvertes.

Octobre 2009

Remerciements

Je veux dédier mon travail à tous ceux qui ont partagé mes inquiétudes pendant les vingt dernières années.

A ma famille, à mes ancêtres dont mon père et ma mère que j'ai tant aimés, à mon grand-père maternel qui m'a porté vers la spiritualité, mes enfants Guillermo, Graciela, Mario et Gabriela, mes petits enfants, le Père Yves Rozo, Monsieur et Madame Desselle, Michel et Alexandre de Salzman, mon époux Georges de Maleville qui a partagé la création de cette association dont le but dépasse l'aide psychologique pour pénétrer sans timidité dans les méandres de l'âme humaine et de la micro et macro société environnante, à mes patients, à mes élèves, à mes amis, à Pierre-Christian Taittinger, ancien maire du 16ème arrondissement qui fidèlement m'ont accompagné dans mes réalisations associatives, à Dieu.

Je remercie également Jean-Marc Voisin avec qui, nuit après nuit, nous avons travaillé pour planifier le futur de cette association « SOS psychologue », la question à l'origine était : pourquoi ne pas donner accès à tout le monde sans différence, la possibilité d'une orientation gratuite, efficace et professionnelle ? Sans vouloir être une critique sociale par rapport à certains privilégiés qui peuvent se permettre d'accéder à une consultation psychologique personnelle, nous avons voulu, peut-être avec une certaine utopie, uniformiser le pouvoir d'accès à des réponses sensées et professionnelles.

Merci à tous pour votre rigueur scientifique et le dépassement de vos états d'âme, qui m'ont conforté dans mon élan.

Beaucoup d'entre vous ne sont plus là pour diverses raisons, je ne vous oublie pas.

Du présent et du futur des maladies mentales[1]

La moitié de la population a besoin d'assistance psychologique, neuropsychiatrique ou psychiatrique.

Sur le continent européen, les névroses, les neuropathies et caractéropathies ne présentent pas de différences notables avec le reste du monde.

Le problème devient plus aigu quand on parle de borderlines, c'est à dire de personnalités dans lesquelles il est difficile de déterminer si la pathologie entre dans les cadres antérieurement cités ou, tout au contraire, a franchi leurs frontières pour entrer dans le cadre de la psychose.

Les variables génétiques ajoutées aux facteurs socio-ambiants favorisent l'éclosion de la psychopathologie lourde avec une prédominance statistique de l'ordre de 80 % séparées en :

- Psychoses maniaco-dépressives
- Psychoses schizophréniques

Dans les deux cas, l'anxiété qui accompagne les syndromes fait considérer leurs porteurs comme des handicapés sociaux.

Nous avons commencé, dans cet article sur les maladies mentales, en parlant du stress pour entrer ensuite dans la considération générale de maladies mentales sur le continent européen.

A travers les différentes réunions qui ont eu lieu en Espagne, en Italie, en Suisse, en Amérique latine et en Amérique du Nord,

---

[1] : publié dans le n° 1 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1994).

durant les deux dernières années, on peut conclure que la définition des maladies mentales, leur classification exhaustive et leur diagnostic semblent être de plus en plus difficiles.

De plus, il n'est pas possible de dire que les apports faits ont amené de nouvelles définitions : on peut simplement affirmer que les descriptions des syndromes s'enrichissent.

Les classifications se trouvent dangereuses et les diagnostics de plus en plus complexes parce que les causes des maladies mentales restent inconnues ; en revanche, on commence à établir des rapports.

D'autre part, les malades mentaux ont été considérés à travers l'histoire comme détenteurs d'une certaine forme de la grâce de Dieu.

De toute façon, nous arrivons à comprendre que le malade est dans tous les cas un être seul.

La conception de la maladie mentale dépend du contexte normatif social.

Dans notre civilisation, il manque la gaieté et la racine de la maladie, c'est l'incommunication ou la mauvaise interprétation de la communication.

Enfants précoces ou surdoués ?[2]

Il est préférable de dire d'un enfant qu'il est précoce si certaines caractéristiques biofonctionnelles sont mises en évidence : taille supérieure, puberté plus rapide, indices d'excitation aigüe comme le sommeil court et léger.

Et je crois, en effet, qu'il est utile de profiter de la période de précocité intellectuelle pour systématiser la capacité de l'enfant dont le quotient intellectuel dépasse très largement la moyenne : apprendre tous les thèmes possibles à un être qui se fait différent des autres et qui est affligé d'angoisses et de phobies.

Aussi est-il nécessaire de profiter de cette phase particulière pour donner à l'enfant toute information possible sur les thèmes qui reçoivent sa préférence.

Par la suite, l'enfant précoce atteint dans la plupart des cas le même niveau intellectuel que tout autre enfant de son âge, à cette différence près que - sa capacité d'apprentissage ayant été systématisée - il conserve la systématisation de son passé de sorte qu'il évite les complexes a posteriori car il a tendance à rentrer beaucoup plus que les autres enfants dans l'angoisse existentielle.

Par ailleurs, il possède une perception globale qui détermine la captation exagérée des stimuli extérieurs et intérieurs, situation qui engendre souvent une personnalité de base schizoïde parce que, dans le cas où ses désirs de connaître l'extérieur ne sont pas satisfaits, l'enfant rentre dans une introversion prématurée et c'est la raison pour laquelle il commence à s'écouter, c'est à dire à percevoir, de préférence, ses stimuli intérieurs. On peut, dès lors,

---

[2] : publié dans le n° 1 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1994).

se demander s'il faut détecter l'enfant précoce : oui, pour éviter la pathologie résiduelle postérieure déterminée par l'insatisfaction de ses questions dues à sa précocité intellectuelle avide de connaissances.

L'application des tests doit être dirigée dans le sens de la précocité qui se manifeste. Il convient, par exemple, de ne pas appliquer un test de préférence mathématique à un enfant qui possède des dons littéraires car la surestimation des aspects non développés peut engendrer le blocage des conditions naturelles.

Au niveau socio-éducatif, il y a lieu, après les heures scolaires habituelles, de réunir les enfants appelés surdoués qui ont les mêmes intérêts intellectuels pour les encourager à aider le développement normal de tous les autres compagnons de classe qui pourraient faire l'objet d'une situation traumatique en raison de la confrontation permanente aux qualités différentielles.

L'interprétation des rêves[3]

Le rêve est pour Jung la « voie royale » menant à l'inconscient. Jung professe le plus grand respect à l'égard du songe et de son message. Il révèle à ses yeux l'existence d'un psychisme objectif, d'une sagesse naturelle qui tend à l'autorégulation de la psyché et dont il est la voix.

E. Graciela Pioton-Cimetti, présidente de l'Association *S.O.S. PSYCHOLOGUE,* nous explique les méthodes de l'interprétation jungienne des rêves et leur spécificité par rapport à l'approche freudienne.

Freud fut le premier à étudier les rêves avec des critères scientifiques ; il dut, pour ce faire, se démarquer des deux dogmes alors tout-puissants en ce domaine.

Le premier, propre au sentiment populaire - puisant sans doute dans une pensée archaïque – faisait l'hypothèse que le rêve est une manifestation bénéfique ou hostile émanant de pouvoirs supraterrestres, démoniaques ou divins ; le second, dont se réclamait l'immense majorité des médecins et des profanes cultivés, prétendait que les rêves étaient *provoqués exclusivement par des stimuli sensoriels ou physiques, agissant de l'extérieur sur le rêveur ou surgissant par hasard au niveau des organes internes.*

Selon ce point de vue, le rêve est considéré comme dépourvu de sens et de signification, comparable à une série de sons que les doigts d'un profane arracheraient au piano en parcourant le clavier au hasard ; les rêves constituent alors un processus *physique totalement inutile et bien souvent pathologique* et toutes les particularités de la vie onirique s'expliquent par le travail incohérent que des

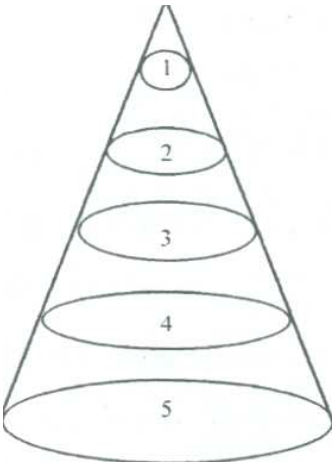
---

[3] : publié dans le n° 1 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1994).

organes isolés ou des groupes de cellules cérébrales réaliseraient en obéissant à des stimuli physiologiques.

Freud réagit contre ces interprétations et ouvrit le chemin de son étude psychologique et clinique.

Le rêve est un phénomène psychique qui, par opposition aux autres faits de la conscience, par sa forme et son contenu signifiant, se situe en marge du constant devenir des faits conscients. En tout état de cause, le rêve en général semble faire partie intégrante de la vie consciente de l'âme ou plutôt en constitue une expérience externe et apparemment occasionnelle.



1. Moi

2. Conscience -

3. Inconscient personnel

4. Inconscient collectif

5. Partie de l'inconscient collectif qui ne parvient jamais à la conscience

Les circonstances particulières de la formation du rêve conditionnent sa situation exceptionnelle ; en d'autres termes, le rêve ne provient pas, comme d'autres contenus de la conscience, d'une continuité totalement logique ou purement émotionnelle des événements de la vie, mais constitue le résidu d'une étrange activité psychique développée pendant le sommeil.

Cette origine donne sa particularité propre au contenu du rêve, lequel contraste étonnamment avec la pensée consciente.

LES REVES ET L'EQUILIBRE

La fonction générale des rêves est de tenter de rétablir notre équilibre psychologique en produisant un matériel onirique qui rétablisse, de manière subtile, tout l'équilibre psychique. Le rêve

compense les déficiences de la personnalité et, en même temps, avertit le sujet des dangers de sa vie présente. Celui qui néglige les avertissements contenus dans les rêves peut ainsi être l'objet de réels accidents.

La plupart des crises de notre vie possèdent une longue histoire inconsciente. Nous avançons vers elles pas à pas, sans nous rendre compte des dangers qui s'accumulent. Ce que nous ne parvenons pas à voir consciemment, notre inconscient le perçoit et nous en transmet l'information au moyen des rêves. Rappelons un cas typique : une femme mariée rêve que son mari la voit sortir d'un hôtel avec un homme. Elle ne fait pas cas de l'avertissement ; les faits se produisent quelque temps après ; son mari ne la voit pas sortir, mais entrer dans un hôtel où un ami abusant de sa confiance l'avait emmenée, ce qui provoque une véritable crise au sein du ménage et de terribles complexes de culpabilité chez la femme.

Si les rêves peuvent constituer, très souvent, un signal d'alarme, il s'avère également qu'il n'en est pas toujours ainsi. Ils agissent souvent comme l'oracle de Delphes qui prédit au roi Crésus que s'il traversait le fleuve Halis, il détruirait un grand royaume. Ce n'est que lorsqu'il se trouva totalement vaincu, après avoir traversé le fleuve Halis, qu'il comprit que le royaume en question était le sien.

Nous ne pouvons nous permettre de traiter les rêves à la légère. Ils ne naissent pas d'un esprit complètement « humain », mais plutôt d'une nature déchaînée peuplée de belles déesses généreuses, cruelles aussi, plus proche de l'esprit des mythologies antiques ou des fables des forêts primitives que de la conscience de l'homme moderne. Bien que la méthode d'exposition des rêves conduit à présenter certains événements, il est presque indispensable de commencer par Freud lorsqu'on étudie les théories et pratiques jungiennes, car, à notre sens, Jung prolonge, approfondit et donne un caractère universel à la psychanalyse freudienne en la faisant passer d'une technique de traitement des névroses à une voie de construction de la personnalité.

DE FREUD A JUNG

Freud avait observé que le rêve était une « voie royale » pour percer les secrets de l'inconscient. Jung, à son tour, privilégia cette méthode d'analyse des rêves, pour lui irremplaçable, en y adjoignant, cependant, les « illusions » constituées par les « visions » et les « fantasmes », pour leur valeur sémiologique. Freud et ses disciples tirèrent leurs conclusions sur le matériel onirique à partir de la seule méthode des « libres associations » qui constitue, principalement, à laisser parler le patient sur le contenu de son rêve. D'abord, l'analyste divise le rêve en autant de parties que nécessaire pour ensuite amener le patient à préciser ce que lui suggèrent ces différentes parties.

Jung adopte la même technique tout en préférant, toutefois, des associations moins libres, moins souples dans tous les sens du terme, et davantage axées sur le contenu du rêve. Jung parle ainsi du contexte du rêve et de la « méthode d'amplification » de celui-ci. Jung estime que si la méthode freudienne des « libres associations » débouche certes sur des complexes, le monologue du patient ne peut jamais garantir qu'il s'agit précisément du complexe même qui éclairera le sens du rêve.

Ainsi, Jung est amené à intervenir dans le libre jeu des associations du patient, lesquelles acquièrent une signification réelle lorsqu'elles sont reliées à l'inconscient collectif. En effet, lorsque le sujet reçoit en rêve des images collectives, l'analyste jungien se sent alors en terrain commun et s'attribue le droit d'enchaîner. En réalité, il s'agit moins pour l'analyste de s'associer que de fournir au patient le matériel qu'il a rassemblé dans sa recherche de l'inconscient collectif et de pratiquer ainsi des rapprochements objectifs.

Cet aspect du traitement jungien peut être dangereux, comme le souligne un des propres disciples de Jung, le Docteur Roland

Cahen qui ne le recommande qu'en dernier recours.

A l'inverse, le silence extrême que s'imposent les analystes freudiens n'est pas non plus exempt de danger car la pratique d'un long monologue peut décourager le patient.

L'interprétation des rêves[4]

Dans un premier article de cette série, E. Graciela Pioton-Cimetti, présidente de S.O.S. PSYCHOLOGUE, nous a montré comment l'œuvre de C G. Jung prolongeait, approfondissait et donnait un caractère universel à la psychanalyse freudienne en la faisant passer d'une technique de traitement des névroses à une voie de construction de la personnalité.

Elle complète, ici, son approche en soulignant de quelle façon l'apport jungien a déterminé deux niveaux d'interprétation - subjectif et objectif - des rêves.

* * *

L'apport de Jung dans l'étude des rêves est décisif, par sa distinction, à partir d'un principe heuristique fécond et original de deux niveaux d'interprétation aussi valables et possibles l'un que l'autre pour un même matériel onirique : l'un appartenant au « plan de l'objet », l'autre au « plan du sujet ». En voici un exemple : une patiente désire traverser une rivière lorsqu'elle se voit retenue sur le pied par un crabe. Cette malade vit une relation homosexuelle avec une amie et, par association, en vient à penser que les pinces du crabe représentent l'affection accaparante de son amie. Il s'agit là de l'interprétation depuis le plan de l'objet, mais celle-ci n'épuise pas le matériel par rapport au sujet lui-même, car le crabe est un animal qui avance à reculons (preuve d'une disposition régressive), et qui est associé au cancer, ce qui donne à penser que la racine de l'homosexualité est terriblement dangereuse.

La différence d'interprétation entre Freud et Jung est capitale ; cependant, une observation attentive permet de déceler de

---

[4] : publié dans le n° 2 de la lettre de SOS Psychologue (avril 1994).

nombreux points de convergence. En ce qui concerne Freud, nous avons

1. - le « contenu manifesté » constitué par les images oniriques dont nous nous souvenons au réveil ;

2. - le « contenu latent » formé par les pensées qui tentent d'accéder à la conscience et qui constituent le véritable motif du rêve ;

3. - la « censure », action du « sur moi », et qui interdit l'accès au plan de la conscience du contenu latent et le transforme en images anodines.

Les artifices utilisés par les contenus oniriques pour détourner la censure sont les suivants :

1. - la dramatisation : dans le rêve ne figure aucune idée abstraite, mais des images concrètes sans souci de traduction logique ;

2. - la condensation : elle apparaît dans le « contenu manifesté » et consiste à réunir dans une seule personne plusieurs personnages ou éléments leur appartenant ;

3. - le dédoublement ou multiplication : il s'agit du phénomène inverse de celui de la condensation ; ici, par exemple, le caractère d'un ami se retrouve chez un autre, sa voix chez un troisième, ses occupations chez un quatrième, etc.

4. - le déplacement : c'est le processus le plus important de la déformation du rêve qui consiste à substituer une image du contenu manifesté par une image du contenu latent. Par exemple, si une personne hait profondément une autre, par déplacement celle qui haïra ne sera plus le rêveur, mais une tierce personne, sans aucun rapport avec lui ;

5. - l'inversion chronologique : présentation sans ordre temporel réel ;

6. - la représentation de l'opposé qui apparaît lorsqu'une personne, désirant par exemple être aimée, rêve que la personne

aimée lui est indifférente ;

7. - la représentation par le détail : dans ce cas, un acte intensément désiré, comme par exemple de déshabiller une femme, est substitué dans le rêve par celui de lui enlever une boucle d'oreille ;

8. - la représentation symbolique : nous abordons là une des différences essentielles entre Freud et Jung. Pour Freud, le symbole est, selon Angel Garma, « une forme spéciale du déplacement, c'est à dire qu'un objet ou un acte n'apparaît pas dans le contenu manifesté comme tel, mais représenté au moyen d'un symbole ». Le symbole ne serait, alors, pour Freud, qu'un « signe » ou un symptôme.

Cette interprétation nous conduit à considérer les rêves sous l'angle d'un système à deux piles ; un signifiant et un signifié, et l'essentiel de l'interprétation consiste à remplacer l'un par l'autre. Cependant, les choses ne sont pas aussi simples et Freud lui-même a été le premier à signaler la complexité du problème, notamment au sujet du phénomène de la « condensation » selon lequel les images sont, en général, composées à partir d'éléments divers et mélangés. Freud progressa dans la compréhension du problème en révélant le principe psychologique général de la « surdétermination » où il reconnut implicitement que le symbole n'était pas simplement un système fondé sur deux termes, mais sur plusieurs et dont la signification n'était pas univoque, mais polyphonique. C'est à ce niveau d'analyse que débuta le travail d'approfondissement de Jung. Ce dernier développa le phénomène de la « surdétermination » et le fit progresser considérablement en explorant des zones totalement inconnues pour Freud.

L'INTERPRETATION JUNGIENNE

Les différences essentielles entre Freud et Jung concernant les

rêves sont les suivantes :

1. - Jung nie que le rêve ne soit qu'une « façade », comme le prétend Freud et se plaît à répéter qu'il constitue une « construction parfaitement achevée ».

2. - Jung, par ailleurs, insiste sur le fait qu'un rêve tout seul est peu significatif et qu'il convient d'analyser une série de rêves.

3 - Loin de considérer que le rêve est le « gardien du sommeil », comme l'affirme Freud, Jung estime que son action est fondamentalement « compensatrice » de l'activité consciente. L'inconscient manifeste par le rêve son activité régulatrice et compensatrice de l'attitude consciente. Parce que le rêve apparaît comme un phénomène d'équilibre, il est en même temps correcteur.

Les contenus inconscients ne peuvent être « standardisés » dans leur contenu symbolique, parce que ces contenus peuvent recevoir des significations multiples et personnelles en fonction d'abord de la situation vitale et spirituelle du sujet.

Dans son ouvrage *Psychologie et alchimie,* Jung affirme : *« La conscience se laisse domestiquer comme un perroquet tandis que l'inconscient s'y refuse ; si l'analyste et le patient concordent sur une même interprétation, mais se trompent ensemble, ils seront avec le temps corrigés rigoureusement et inexorablement par l'inconscient qui agit continuellement de manière autonome sur le processus. »*

Les rêves ont leurs racines à la fois dans les contenus conscients et inconscients et peuvent avoir une origine somatique. Les rêves ne se répètent jamais sauf en ce qui concerne les rêves « choc » ou les rêves « réaction » qui se reproduisent jusqu'à épuisement du stimulus traumatique qui les a produits et ensuite cessent.

Dans les rêves, il peut arriver :

a/ qu'une situation consciente succède à un rêve en réaction ou compensation, ce qui n'aurait pas eu lieu si le fait n'était pas remonté à la conscience ;

b/ que le rêve ne corresponde pas à un événement conscient, mais plutôt à une spontanéité inconsciente - le rêve aurait alors une fonction d'équilibre - ou que le rapport du matériel inconscient soit plus important que le conscient.

Dans ces cas, les rêves signifiants peuvent modifier et même infléchir le comportement conscient ;

c/ que tout le matériel et toute l'activité oniriques aient une origine inconsciente et provoquent des rêves particuliers et difficiles, mais importants de par leur caractère dominateur, leur condition archétypique et leur particularité à se manifester avant l'apparition de maladies mentales.

LES ETAPES DE L'INTERPRETATION

Il est indispensable de connaître l'ambiance et la psychologie du rêveur. Le rêve possède une fonction à la fois compensatrice et prospective. La première régule, la seconde anticipe les possibilités.

L'analyse conduit généralement « au pays de l'enfance » où la conscience rationnelle du présent ne s'est pas encore séparée de l'âme historique et de l'inconscient collectif. Ces incursions répugnent à la conscience et l'invitent à la répression, laquelle accroît l'isolement de la psyché primitive et provoque dans des cas extrêmes le manque d'instinct.

La technique de l'interprétation comprend plusieurs étapes :

a/ description de la situation actuelle de la conscience ;

b/ description des événements antérieurs ;

c/ réception du contexte subjectif ;

d/ recherche des parallèles mythologiques dans les motivations archaïques ;

e/ dans les cas complexes, information par un tiers.

Les contenus de l'inconscient parviennent à la conscience en effectuant le chemin suivant :

a/ abaissement du seuil de la conscience pour que s'évadent les contenus inconscients ;

b/ remontée de ces contenus à travers rêves et visions ;

c/ perception et fixation par la conscience de ces contenus ;

d/ recherche sur la signification de ces contenus ;

e/ insertion du résultat obtenu dans la psyché du patient ;

f/ incorporation et élaboration de la signification trouvée par l'individu ;

g/ intégration de la signification pour la transformer en connaissances instinctives.

LE REVE ET SA STRUCTURATION DRAMATIQUE

Jung perçoit dans le rêve la structure du drame antique avec les éléments suivants :

a/ lieu, temps, personnes ;

b/ exposition thématique ;

c/ péripéties (moëlle épinière du rêve) ;

d/ solution. Tout rêve doit comporter une solution.

A défaut il exprime une évolution négative du rêveur.

Rappelons-nous que Jung utilise, au niveau de l'interprétation, le concept et la méthodologie du conditionnalisme ainsi que la méthode de l'amplification et non celle de la réduction.

La dynamique du rêve fait ressortir sa finalité en soulignant des faits que le sujet ignore ou désire ignorer et qui sont, par

conséquent, allégoriques, c'est à dire référentiels.

L'amplification personnelle apporte la signification individuelle et subjective tandis que l'amplification objective transmet par le matériel symbolique la signification collective.

Les rêves où abondent détails et éléments divers expriment avant tout des problèmes individuels ; ceux qui mettent en scène des détails et des images simples expriment plutôt une connaissance de type universel.

Dans le premier cas, les longues images archétypiques ainsi que la multiplicité des détails laissent soupçonner l'emprise d'un inconscient non encore différencié, alors que, dans le second cas, il s'agit d'une conscience super différenciée qui a acquis son autonomie.

Il existe deux niveaux d'interprétation, l'un subjectif et l'autre objectif.

Dans le premier, l'interprétation est symbolique et s'effectue à partir des données internes auxquelles le rêve fait allusion ; dans le second, l'interprétation est concrète et recueille les images telles qu'elles apparaissent et pour ce qu'elles sont, en considérant qu'elles représentent les configurations de l'attitude du rêveur vers l'extérieur.

Dans son ouvrage, *Psychologie et alchimie,* Jung affirme en se référant au mécanisme de la projection, particulièrement révélateur : « La projection ne se produit jamais, mais elle survient ».

Dans *Types psychologiques,* il la définit comme « la transformation d'un phénomène subjectif dans un objet ». Il s'agit du phénomène inverse de l'introjection que Jung décrit également dans cette même étude comme « l'assimilation de l'objet au sujet » ; il rejoint, en cela, les concepts et la nomenclature de Freud et considère que les images du rêve constituent des modalités de l'énergie psychique.

La psychanalyse et ses règles de base[5]

Le but de la psychanalyse est d'affranchir les patients de leurs exigences inconscientes.

Pour la psychanalyse, le patient doit avoir une personnalité assez forte pour surmonter l'épreuve analytique. Les cas de névrose obsessionnelle, d'hystérie et de névrose de caractère se prêtent particulièrement bien à son approche.

La règle fondamentale de la technique analytique consiste à demander au sujet, dès le début de l'analyse, d'exprimer tout ce qu'il pense, de verbaliser toute image, de ne pas venir en séance avec un discours préformé.

Les règles essentielles du traitement sont :

- placer le sujet dans de bonnes conditions opératoires constantes,

- favoriser le relâchement des attitudes de contrôle,

- assurer le maintien des capacités d'observation du moi,

- éviter que le sujet ne trouve dans le traitement des satisfactions substitutives de celles qu'il trouvait dans l'usage de ses mécanismes de défense.

L'analyste, quant à lui, doit se montrer un interlocuteur doté d'une mentalité bienveillante, d'une disponibilité affective et d'une conscience flottante, permettant un véritable contact d'inconscient à inconscient et un déploiement de l'intuition sans

---

5 : publié dans le n° 3 de la lettre de SOS Psychologue (mai 1994).

danger d'interférence.

L'élément clé de la psychanalyse freudienne est le transfert. Les différentes écoles de psychothérapie donnent une importance variable à l'interprétation du transfert. La psychothérapie de Jung, qui a connu un grand succès en Suisse et dans les pays anglo-saxons, n'a pas encore une égale diffusion dans les pays latins. Selon C.G. Jung, le travail analytique se passe dans un face à face avec le patient. Le maître de Zurich réduit l'importance du transfert et met en valeur le souci éducatif et celui de transformation de la personnalité, au-delà des préoccupations purement psychologiques où se cantonne Freud. Ce processus de transformation intérieure est ce que Jung appelle individuation.

Selon Henri Ey, la psychothérapie de JUNG, au moins dans la pratique de certains de ses adeptes, s'apparente à une cure d'âme d'inspiration religieuse. Elle s'adresse à toutes les structures de la personnalité et intègre dans un seul mouvement les valeurs biologiques, psychiques, sociales, idéales et esthétiques. Une telle approche semble convenir mieux que les autres thérapies aux dépressions névrotiques dont les différences de mobilisation sont sérieuses.

DIALOGUE AVEC LES LECTEURS

La pathologie de la civilisation urbaine[6]

Il est affirmé, dans le numéro 1 de votre lettre que « la moitié de la population a besoin d'assistance psychologique, neuropsychiatrique ou psychiatrique ». Sur quoi vous fondez-vous pour établir un diagnostic de cette nature ?

Myrna Guenter, Cergy (Val d'Oise)

« Selon les chiffres publiés en septembre 1993 par l'Organisation Mondiale de la Santé, 60% environ de la population des pays industrialisés souffre, à des degrés divers, de névrose. S'agit-il en l'occurrence d'un mal propre à la civilisation moderne ? La névrose était aussi un phénomène largement répandu dans la société traditionnelle. Comme nous n'avions pas alors d'instruments statistiques pour en mesurer l'ampleur, toute comparaison s'avère aléatoire. Toujours est-il que l'on observe aujourd'hui indéniablement un accroissement de la demande d'aide psychiatrique. Les professionnels constatent une augmentation des cas d'autisme ainsi que de psychose chez les enfants. Les recherches les plus récentes semblent attribuer cette évolution à des causes psychosociales.

Nous devons prendre en considération d'une part le changement des structures familiales. La multiplication des familles monoparentales n'est pas sans conséquence sur le comportement de l'enfant. Une mère célibataire avec un enfant seul par exemple aura tendance à projeter son agressivité sur lui, tandis que l'effacement de la symbolique de la présence du père ne peut pas se produire sans dommage majeur pour l'enfant.

Notre civilisation urbaine d'autre part s'accompagne d'une réduction notable

---

[6] : publié dans le n° 3 de la lettre de SOS Psychologue (mai 1994).

de l'espace vital. Des études d'éthologie animale ont montré qu'une population de rats bien nourris que l'on place dans un environnement confortable, mais exigu, commencent à s'entre-déchirer et même à se tuer. Toute expérimentation humaine similaire s'avère évidemment impossible, mais cela ne doit pas moins nous en inciter à nous poser de sérieuses questions sur les conditions de développement de notre civilisation urbaine.

Nous constaterons également que dans des sociétés comme celles de l'Afrique noire, l'on ne rencontre presque pas de manifestation d'autisme. En Guinée, la personne souffrant de "possession" sera entraînée dans des rituels d'exorcisme, auxquels participe l'ensemble de la communauté, et qui durent trois semaines. Au terme de ce cérémonial, l'ensemble de la tribu, tous âges et tous sexes confondus, se retrouve au bord de la mer pour noyer un jeune taureau porteur de la folie. Ce genre de pratique laissera peut-être sceptiques bon nombre de nos contemporains pétris de rationalité, mais son efficacité thérapeutique n'en est pas moins indéniable.

Notre société moderne, si elle est à l'origine d'un certain nombre de progrès, n'a pas résolu deux problèmes majeurs : celui de l'accompagnement communautaire et celui de l'espace vital. Dans une conférence donnée en 1991 dans les groupes d'études Jung, Olivier et Varenka Marc, spécialistes de l'enfance, attribuaient l'augmentation continue de l'autisme chez les enfants à l'urbanisation et à l'industrialisation. »

L'angoisse de la page blanche[7]

L'angoisse de la page blanche : tel est le sujet que m'a demandé de traiter l'un de mes élèves. Dans un premier mouvement je suis tentée de brosser un exposé théorique, mais rapidement, la fonction sentiment prend le dessus : je me trouve moi-même face à l'angoisse de la page blanche.

S'agissant d'un simple examen, le problème serait facile : As tu suffisamment révisé ? As tu bien compris la question qu'on t'a posée ? Veux tu communiquer et es tu motivé pour le faire ?

S'agissant des situations dans la vie où l'on doit créer, il en va tout autrement. L'angoisse de la page blanche, même si elle est pleine d'une pulsion créative, ne disparaît que dans la mesure où les objectifs de la création, emportés par le désir de vouloir dire, se concrétisent.

La vie est un acte perpétuel de création. Elle est, chaque jour, une page blanche, une situation d'examen, un choix à opérer. L'angoisse de la page blanche existe pour tous : le politologue à la recherche d'un modèle alternatif, l'écrivain désireux de retransmettre ses expériences intérieures, le philosophe qui noircit du papier pour répondre à la question : qu'est ce que l'angoisse de la page blanche ? Ou encore : qu'est ce que le vide d'avant la création ? Angoisse teintée d'émotion dans une première ou une dernière lettre d'amour ; angoisse du journaliste face au cadre limité que lui impose sa page blanche.

Ma réponse satisfera-t-elle celui qui me l'a questionné ? Elle ne se veut, en tout cas, que l'ébauche d'une réponse à une question qui

---

[7] : publié dans le n° 5 de la lettre de SOS Psychologue (juillet 1994) « La page blanche ».

concerne la condition humaine. Il faut accueillir l'angoisse de la page blanche, car, à travers la nécessité de la remplir, pointe un autre impératif : donner un sens à la pulsion créative.

Comment maintenant formuler la question en termes de pathologie ? Dans la manie, remplir la page blanche revient à vouloir figer un interlocuteur ; dans la psychopathie, il s'agit de manipuler, de culpabiliser un interlocuteur qui résiste. En fait, l'angoisse de la page blanche n'est pas seulement la propriété des êtres en bonne santé psychique.

Un drôle de Septembre[8]

Septembre ou le temps de la réflexion...

Elle ouvre la porte de sa maison en ville. C'est le jour du retour des vacances. Les bagages sont encore au pied de la porte d'entrée, à l'extérieur...

Elle ouvre la porte : le spectacle est beau et paisible. Le parquet est luisant. Il se dégage une odeur de cire. Les plantes ont été arrosées. Il n'y a pas le moindre désordre. On dirait que tous les objets - qui sont toujours de trop dans une maison - sont partis remplir la malle arrière.

Dès que les bagages seront rentrés, le tendre silence reposant de la maison se perdra, l'ordre disparaîtra.

* * *

Avec une volonté féroce, elle prendra la décision de repartir à zéro, d'éviter, dans la mesure du possible, de troubler cet acquis.

Dans la fuite de l'été luxuriant qui redonne des forces si on est bien dans sa peau, elle a ressenti des bouffées d'angoisse. Elles ont été brèves, mais fort puissantes.

Elle a compris, non sans douleur, que les enfants grandissaient, qu'ils partiraient un jour, qu'on ne peut pas les retenir, que le mari se fatigue plus vite, que le soleil lui paraissait écrasant, qu'elle ne pouvait plus le supporter longtemps.

La nuit prenait, parfois, des allures de mort annoncée.

---

[8] : publié dans le n° 6 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 1994) « Drôle de septembre ».

Elle n'arrive pas à se dire, comme auparavant : un été de plus. Elle se dit : un été de moins.

* * *

Avec une voix qui n'est pas tout à fait la sienne, elle donne des ordres, elle classe les affaires qui viennent de rentrer. Les enfants, presque déjà adolescents, obéissent. Ils ont compris quelque chose. Il y a un changement chez maman. Peut-être n'aimerait-elle pas que les vacances soient finies. Enfin, dans la réalité, les scènes s'étaient répétées, chaque année, presque sans variation, mais c'est la condition des protagonistes qui a changé. Les enfants commencent à écouter comme des adultes. La mère cherche à résoudre un problème existentiel, qui, jusqu'à ce jour, n'était pas perçu, parce que la jeunesse, les grossesses, la passion chaude et spontanée prenaient la place. Elle vivait sans réfléchir, mais les flashes de la vérité de la condition humaine avaient toujours été présents, guettant l'opportunité de prendre un espace pour poser une question. La précarité du bonheur n'avait jamais été mise en cause. Elle s'endormait d'un sommeil de grâce, les entrailles pleines de l'enfant à venir. Elle s'est réveillée, des années durant, chaque nuit pour les allaiter, pour leur changer les couches. Avec son mari, elle faisait l'amour avec désir et abandon et le plaisir les comblait. Elle n'avait jamais imaginé la mort physique, ni la disparition de l'être aimé.

Elle continue à donner des ordres, elle décide de garder le calme.

C'était un drôle de septembre. Le fait de s'apercevoir, pendant les vacances, d'une autre dimension des choses à considérer pour mieux vivre devient, pour elle, la pièce clé du futur de la famille. Elle sent que quelque chose en elle doit mourir pour que quelque chose d'autre puisse naître... Mais quoi ? Comment ? Pourquoi ?

L'angoisse pousse la réflexion, les feuilles des arbres tombent. L'été indien la pénètre avec ses rouges excessifs. Une image, une phrase à l'intérieur d'elle-même. Inutile de vouloir retenir quoi que ce soit. Il faut laisser grandir les enfants, laisser tomber les

feuilles des arbres, les cheveux de la tête du mari. Elle se regarde dans la glace. Quelqu'un lui a dit sur la plage : *tu tiens très bien pour ton âge !* Elle a trouvé la remarque désagréable, même s'il s'agissait de son meilleur ami. Elle avait été si accaparée par ses occupations qu'elle n'avait pas vu le temps de passer.

* * *

La terre entière crie au mois de septembre son vouloir de s'endormir. Ne me retiens pas! Aime-moi dans ma beauté finale. Tu es terre comme moi. Regarde ma splendeur finale.

Au printemps, j'ai donné des fruits comme tu as donné des enfants. Pendant l'été, nous étions, toi et moi, à les préparer en force afin qu'ils puissent supporter notre départ vers l'hiver, vers le silence. Laissons-nous vivre avec majesté notre mort dorée. Nous avons laissé des semences, nous reviendrons autrement.

Elle se regarde dans la glace. Septembre se dilue dans un octobre qui annonce le silence. Comme le cheval des Upanishads, il se peut que, pour elle, il soit nécessaire de digérer les impressions dans la paix de l'écurie pour pouvoir aller, par la suite, plus loin et mieux armé face aux défis de l'irréductible dynamique de l'évolution humaine. Elle a compris quelque chose dans ce septembre drôle où la réflexion était devenue la fonction maîtresse de son psychisme.

Auparavant, elle avait donné vie, elle avait créé nature, elle avait contribué, sans relâche, à bâtir, avec l'aimé, ce foyer dont ils étaient si fiers. La tâche accomplie, elle ressent qu'il lui faudra s'y prendre autrement pour créer culture, pour trouver sens, pour donner sens.

Alors, laisser faire le temps sur elle et sur les autres sans vouloir ne rien retenir.

Le constat est révélateur. Il entraîne l'exigence d'un dépouillement qu'elle accepte sans se retourner vers le passé.

Soudain l'angoisse cesse. En regardant en face ses fantasmes, elle s'aperçoit qu'ils ne sont que des structures vides, des constructions stériles.

* * *

Il est vrai qu'un nouvel ordre est en train de se créer et qu'une certaine paix s'installe. Tout le monde semble avoir compris. Elle ne recueillera plus, comme elle le faisait dans le passé, chaque nuit, les jouets dispersés dans les chambres des enfants. Ils ont, pour leur part, compris.

Elle parlera, plus tard, avec son mari de toute cette histoire ! Il faudra bien le faire ! Plus de silences complices.

Elle sait, sans doute, que l'amour sera plus fort, plus ardent que jamais. Peut-être même plus sacré, car ils auront compris ensemble la précarité de la condition humaine.

Drôle de septembre !

Ils sont tous à table ; la fille cadette avec une touche de rouge à lèvres sur les joues.

Elle allait se mettre debout pour chercher quelque chose quand son fils aîné s'avance pour le faire à sa place. Avec son mari, elle croise un regard tendre, sensuel et complice, un regard satisfait qui ressemble à un pont donnant accès à un pressentiment d'éternité.

L'écho de la première phrase de la Genèse prend une allure de flash, mais ce n'est plus pénible : « Au commencement était le verbe » et la parole est la condition de l'homme. Des réflexions s'enchaînent en elle, se suivent.

Temps de semer et temps de récolter et encore, et encore elle conclut : temps de s'aimer, temps de récolter, temps de créer... et tout cela dans le parcours d'une seule vie!

Glorieux et inattendu septembre drôle.

Le tunnel du métro ou la réflexion sur l'analyse[9]

Je sors de chez moi soucieuse d'un tas de questions que je me pose. J'ai un certain manque d'élan pour pouvoir les exprimer clairement. Je monte dans le wagon du métro. J'aime bien le métro. Dans ce tunnel, creusé dans les entrailles de la terre, je me sens bien. Il est pour moi un lieu remarquable de réflexion et d'observation de l'être humain, de plus il offre l'anonymat.

Quand j'étais petite, j'avais un peu peur du métro, car il y avait parfois de longs escaliers mécaniques à monter ou descendre ; un risque à prendre pour accéder à la paix du wagon qui, en ce moment de ma vie, représentait la jouissance d'un silence plein de bruits indifférenciés.

* * *

Les années ayant passé et les peurs ayant disparu, cet utérus reste, pour moi, la même source de plaisir, car il y a des correspondances. Une erreur peut être fatale pour le rendez-vous qui m'attend, mais je laisse venir tout sujet de réflexion en donnant l'ordre au corps d'agir, d'être présent et vigilant pour ne pas rater les correspondances ni le bon côté de la sortie.

Je regarde les gens. Parfois, chez quelqu'un, je trouve un regard vif que je contemple joyeusement comme s'il s'agissait d'un tableau de maître. Le reste n'est qu'une masse, un mélange de races, de couleurs, de formes, plus ou moins réussies.

---

[9] : publié dans le n° 7 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 1994) « Le couloir du métro ».

Aujourd'hui, dans le miroir des autres, je perçois ma propre morosité. J'attends quelque chose. Pourquoi la psychanalyse est-elle si remise en question de nos jours, alors que la découverte du siècle a été justement celle de l'inconscient par Freud ?

Cela m'amène à me poser trois questions :

l. La psychanalyse se pratique-t-elle correctement ?

2. Acceptons-nous, analystes, qu'il y ait des individus inanalysables ?

3. L'analyse devient-elle trop intellectualisée ?

Quant à la première question, nous pouvons constater, de toute évidence, qu'elle n'est pas toujours correctement pratiquée. Le travail analytique devient douteux entre les mains de certains qui « s'autorisent à eux-mêmes », selon cette complexe expression de Lacan, sans en avoir compris le vrai sens, car cela veut dire que, pour être analyste, il faut avoir réussi, au moins, une cure. Et cela ne serait qu'un commencement. Il faudrait tenir compte aussi de la nécessité d'une formation universitaire qui devrait être à la base de tout exercice professionnel. Un psychologue clinicien ne s'improvise pas. En outre, la profession de psychologue est protégée (Art. 44 de la loi du 22 juillet 1985 et décret 355 du 22 mars 1990).

Nous voyons, de plus en plus, venir en consultation des gens qui dominent mieux que nous le jargon de la spécialité, mais qui n'ont réussi que des lectures plus ou moins obscurcissantes sur le psychisme inconscient, où se mêlent dangereusement des régressions si incontrôlées qui touchent et font, quelquefois, éclater le noyau psychotique qui est biopsychique. Or la remontée de toute régression est bien dure et, dans certains cas, difficile.

Le fonctionnement psychique est, métaphoriquement parlant, comme l'électricité. On ne la voit pas, mais on s'électrocute. Les analystes devront avoir l'habitude et la rigueur de se faire contrôler pour nettoyer le contretransfert des parasites. Il s'agit,

ici, de protéger notre exercice professionnel et le prestige de la psychanalyse, si remise en question, divinisée et de plus en plus souvent dégradée !

Je descends à Trocadéro, correspondance Charles de Gaulle - coupure donc de la réflexion. Le tunnel... les tunnels du métro plus bas, plus hauts... Cela va mieux, un peu mieux pour moi, mais j'ai un dégoût inattendu de notre condition humaine. Il ne reste que trois stations.

A la deuxième question, je réponds affirmativement aussi. Il y a des individus inanalysables. Sont-ils nécessairement des manipulateurs, des psychopathes ? Pas toujours. Il y a aussi les ignorants qui ont tout mal appris. Ils font, en général, du tourisme analytique, et nous, analystes, il nous faut nous accepter comme un port de plus dans un voyage à destination illusoire.

* * *

Charles de Gaulle - Étoile. Dernière correspondance, direction Nation, la pensée s'arrête. Très symbolique, tout le monde ne peut descendre que du côté gauche. Oui, vers l'inconscient. C'est une descente.

Il n'y a que trois stations pour Monceau. Bientôt, j'arriverai chez moi. La pensée va vite. L'analyse devient-elle trop intellectualisée ? Oui, mais l'homme n'est pas que réflexion, il est aussi perception, sensation, sentiments, intuition. Et tout ne se réduit pas aux mots. Les mots ne sont souvent que des masques. Ils représentent une simple convention qui trouble la différence entre l'imaginaire, le symbolique et le réel. Ils ne comportent, selon le contexte de l'analyse, qu'une valeur relative. Pour l'analyste, il s'agit de s'exprimer dans le système de valeurs de l'analysé, dans ses propres mots.

* * *

Je suis arrivée. Plus de morosité. J'ai pu, encore cette fois, réussir

mon passage par la nuit profonde du tunnel de métro, lieu de réflexion dans les entrailles profondes de la terre. Les escaliers débouchent sur le vert éclatant du parc Monceau. Tout est beau, comme le jour de la création ou celui de la résurrection.

De toute manière, comme disait Ambroise Paré à propos de ses patients : « Je les soigne, Dieu les guérit ».

Un éveil si proche de l'hiver[10]

Je ressens une grande tristesse. Si grande que les paroles sont insuffisantes. Un souvenir me revient en mémoire : j'étais à peine adolescente, c'était l'époque où venait de paraître le livre de Françoise Sagan, *Bonjour tristesse.* Je l'avais lu sans émotion, sans avoir compris sa douleur qui était si loin de la mienne ! J'en avais même conclu que l'auteur n'était pas à plaindre.

Peut-être croyons-nous, tous, que notre douleur surpasse celle des autres !

Je me voyais sans but, sans élan vital, grosse avec l'envie de dévorer et de m'enfermer dans ma chambre les rideaux et les volets fermés.

Sagan vivait, même si elle disait bonjour à la tristesse. Il y avait là un père et, plus que cela, un complice. Chez moi, il n'y avait que l'espoir de te rencontrer, un jour, mon aimé, et j'ai passé ma vie à t'attendre sans voir passer le temps. Je ne sais pas si j'ai aimé. Je ne sais pas si j'ai été aimée. J'ignore si je suis devenue femme, mais, en t'attendant, je suis devenue mère. Tu dois penser que je délire, mais pourquoi pas ? J'ai le droit, au moins, de décharger en paroles le poids de mes fantasmes. Oui, je t'ai attendu dans le printemps de ma vie et dans mon été radieux, mais tu n'étais pas là. Maintenant, la fin de mon automne arrive et tu n'es pas encore venu. Un incident récent a dévoilé la réalité de ma vie.

Dans une clinique de chirurgie esthétique, j'ai vu une femme attendre sur un brancard - avec une couverture beige posée de ses pieds à ses épaules - le moment de rentrer au bloc opératoire

---

[10] : publié dans le n° 8 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 1994) « Eveil intérieur ».

pour se faire un lifting. Elle avait peur, peur comme une gazelle entourée de tigres. Pauvre femme ! Elle voulait et elle avait le droit de garder son automne ou de revenir, peut-être, vers son été. Pourquoi Seigneur ? Qu'y a-t-il derrière cet holocauste ? L'opération n'était pas seulement un acte symbolique, même chargé de signification. Elle entraînait l'imaginaire, le moi, le corps... Quel était donc le problème du corps de cette femme avec le réel ? C'était son regard désespéré qui m'a fendu le cœur. Je l'avais déjà vue en passant dans la salle d'attente habillée élégamment et avec l'air assuré. La clinique était magnifique, les médecins aimables. Malgré tout, j'avais ressenti, sans savoir pour quelle raison, l'odeur de la mort. La réponse était dans le regard de cette femme sur le brancard. Pourquoi était-elle là ? Avait-elle attendu depuis la naissance, l'arrivée de l'être aimé sans jamais le rencontrer et sans pouvoir comprendre que les saisons de la vie passaient sans gloire dans la rêverie de cette attente ? En tout cas, elle avait peur. Nos regards se sont croisés. Il n'y avait personne autour du brancard en attente devant la porte du bloc opératoire. Que pouvait-il y avoir derrière cette ablation volontaire ? Inutile d'aller plus loin. S'approcher de la mort pour avoir un moment supplémentaire de vie vécue avec dignité ? De toute manière, elle laisserait, là-bas, un morceau de sa chair vivante. Ce n'était pas une chirurgie réparatrice, car la patiente n'était pas accidentée. Ce qui la gênait n'était pas dans son corps, mais dans son imaginaire.

* * *

Quand je quitte les lieux, je marche longtemps, centrée sur mes réflexions et sur la contemplation de mon état d'âme surprenant, car indéfinissable. Je laisse, à ma gauche, le cimetière de Passy et je prends le métro à Trocadéro avec ses longs tunnels qui éveillent ma réflexion et que j'aime tant !

Autre souvenir : un jour, un ami chirurgien plastique me pose la question à brûle-pourpoint ;

- *Qu'est-ce qui te gêne dans ton visage ?*

Et je réponds carrément :

- *Rien ne me gêne..*

Le jour était agonisant, les feuilles tombaient des arbres. Je n'avais pas de correspondance à prendre, la sortie était simple.

Je me suis souvenue de la réflexion d'une amie, également chirurgien :

- *Tu as dû être une femme d'une beauté exceptionnelle.*

Je lui ai répondu qu'elle se trompait. Elle n'avait pas connu les tristes misères de mon adolescence sans espoir fondue dans la nuit de ma chambre jusqu'au jour où j'ai décidé d'être belle ; le jour où j'ai commencé à attendre l'aimé, celui qui n'aura jamais de visage.

Pour lui, j'ai remonté les abîmes de mes peines ; pour lui, je cherche à embellir mon âme, à faire s'épanouir les qualités de mon intelligence, ma capacité d'aimer, ma présence humaine.

Il se peut que je n'aie pas été une jolie fille, je l'ignore. Je n'ai que certains aperçus, comme celui de quelqu'un à qui l'on attribuait douceur et finesse d'esprit.

Pour l'être aimé, j'ai eu des enfants qui sont ma gloire, ma joie et, parfois, ma tristesse, car j'ai su leur donner la liberté. Or cette liberté implique, aussi, séparation.

Pour lui, j'ai fait des enfants avec des hommes réels.

Bonsoir tristesse. Je t'accepte après avoir compris que je n'avais attendu que mon propre *animus*. L'entreprise est bien difficile : il ne s'agit que d'un modèle idéal qui n'est guère fréquemment concrétisable en chair et en os dans un seul homme et dans la durée d'une vie... Cela peut arriver, mais... ce n'est pas la norme.

Il est donc facile de se laisser prendre dans un mirage, fasciné par la présentation d'une image de l'archétype.

Lui n'est qu'en moi, dans mon couple intérieur. Il était là

organisant à partir de mon inconscient ma relation avec les hommes et avec le monde.

Un autre souvenir sous forme d'éclair :

Il faut mourir pour naître, sacrifier quelque chose dans un transit vers l'éveil. J'écoute l'accoucheur me dire « Maintenant, laissez-vous aller et laissez-moi faire ». Oui, je m'abandonne à son savoir-faire. Mes accouchements ont été les moments de plus grande liberté dans ma vie, car je faisais confiance à l'accoucheur.

La clinique de chirurgie n'est pas nécessairement un lieu de mort. Ce n'est pas la même ambiance des cliniques de soins palliatifs. Le sentiment que j'ai éprouvé, lié à la mort, était dû au fait du « lâcher prise », cette acceptation de la perte du contrôle.

La petite femme seule sur ce brancard, attendant sa rentrée au bloc opératoire n'était probablement pas une personne qui voulait, enfin, s'accoucher à elle-même dans une nouvelle vie où les rides marquées, par les souffrances diverses de la vie devaient être, enterrées sans gloire dans le sac poubelle d'un oubli total.

Oui, c'est bien possible. Mais l'accouchement n'est réel que dans la mesure où il n'est pas seulement extérieur. Les blessures intérieures sont toujours bien plus effrayantes que les blessures extérieures. Par ailleurs, ta beauté ne se gagne pas en se faisant découper en rondelles. La beauté est, avant tout, une discipline intérieure, un bien-être dans un corps écouté dans un état d'harmonie la plus parfaite possible.

Le chirurgien serait-il l'accoucheur d'une nouvelle existence destinée à effacer les mémoires du passé ?

L'adolescence à vivre[11]

« Il faut partir de la maison parce qu'elle devient étroite. Mon corps prend une place démesurée par rapport à ce qu'il était auparavant. Mes parents s'éloignent de moi, ils ne sont plus les mêmes. Ils pensent comme les gens d'une autre génération. C'est pourquoi je ressens que les liens avec eux se sont affaiblis ».

* * *

« Je les dérange avec ma musique, mais ils me dérangent aussi avec la leur, une musique que je ressens édulcorée et répétitive. Je les aime, mais ce n'est plus la même chose ».

* * *

« Je pleure sans savoir pourquoi. La présence de papa devient interrogative. Peut-être, parce qu'il comprend que les coups de téléphone anonymes s'adressent à moi. Il s'agit du garçon blond qui fait partie des scouts de la paroisse. Il vendait des gâteaux-maison à la sortie de l'église après la messe de onze heures. Nous nous sommes revus après. Il habite au 95 et nous au 111 de la même rue. Nous avons pris le 62 ensemble. Il avait l'air sérieux. On s'est enfin parlé à l'arrêt de la Porte d'Auteuil où je devais descendre. Je lui ai donné mon numéro de téléphone ».

* * *

« Il faudra que je gagne ma vie, car j'ai envie de former une famille, de faire l'amour pour la vie avec ce garçon blond dont je ne connais pas encore le nom ».

---

[11] : publié dans le n° 9 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 1994) « L'adolescence ».

* * *

« Je tremble quand je passe devant le 95 de notre rue ».

* * *

« Je ne suis pas une révoltée, mais je veux vivre, me sentir femme, échapper à l'usure des parents devenus trop distants, trop froids. Enfin, moi aussi, je suis distante avec eux ».

* * *

Ceci est un discours, comme il y en a beaucoup, d'une jeune fille adolescente qui vient chercher de l'aide.

Certes, la nature ne transige pas avec la loi qui impose l'affaiblissement du lien parental dès les premières manifestations de la puberté.

Les jeunes procèdent au retrait de la projection des archétypes parentaux, placés sur le père ou la mère. D'autres archétypes prennent donc place. L'animus et l'anima, qui sont des organisateurs inconscients de la communication, se manifestent en conduisant l'individu à avoir conscience de son identité sexuelle. Sous la puissance des archétypes en action, l'individu cherche un partenaire sexuel complémentaire. Le père est important dans cette étape. Il est le trait d'union entre le foyer et le monde.

* * *

Jung nous parle d'éros maternel et de logos paternel. Dans notre société occidentale où il n'existe pas de rites initiatiques, le passage est plus difficile, tandis que, dans les sociétés dites archaïques, les rites initiatiques aident à atténuer les angoisses de la croissance.

* * *

Des traits de personnalité de base (Kardiner) se mettent, alors, en évidence et le passage se fait selon diverses modalités.

* * *

Néanmoins, je dois éclaircir le point suivant : quand je parle ici de modalités, il s'agit de la notion concernant les personnalités de base, les structures innées. Je parle, dès lors, des modalités de comportements d'adaptation à la réalité d'être devenu adolescent ; cela concerne la façon d'assumer un statut nouveau.

* * *

Dans la modalité obsessionnelle, l'adolescent souffre dans la pensée par le fait irréductible d'avoir à abandonner l'enfance. Il est la proie de pensées sombres qui se diluent rapidement dans d'autres sources lumineuses. Il pense que la vie peut être belle, que la liberté le comblera, qu'il fera une carrière rapide pour s'acheter une maison et avoir son propre foyer avec des enfants et un partenaire sérieux, rassurant, qui sera capable de raisonner. Il pense qu'il doit partir. Les structures mentales de ses parents, si bonnes soient-elles, ne lui conviennent pas. Il lit avec avidité tout ce qui peut l'aider à savoir comment conduire sa vie future sans erreur.

* * *

L'adolescence n'est pas très facile à vivre dans une modalité phobique. Il y a une souffrance inconsciente et intolérable à quitter l'enfance, les jouets, la chambre où se sont accumulés, pendant des années, des objets familiers et rassurants. Le regard des autres devient menaçant. Les projets de liberté, de carrière, l'envie de fonder un foyer sont des sujets de conversation à craindre. C'est le moment où se manifeste la peur des autres. Une excessive susceptibilité s'installe. Le soutien-gorge est un objet angoissant pour la fille, tout autant que les premiers poils d'une barbe naissante qu'il est impossible de continuer à cacher pour le

garçon. Et d'autres choses, les évidences d'un passage à un nouveau statut existentiel qui ne se fait pas sans une certaine culpabilité dont les objets sont très variables : un regard curieux de la mère, un commentaire du père sur un retard éventuel pour le dîner.

* * *

Et comme par hasard, des attitudes de révolte se manifestent, pour contrebalancer la peur de perdre : oublier un rendez-vous chez le dentiste, casser le réveil. Quelque part, dehors, il y a des êtres sexués, menaçants, mais qui font naître, dans le même temps, un désir violent et inattendu, dû à une tension excessive.

La charge libidinale comprise dans la représentation pénible de cet abandon de l'enfance – paradis alors insoupçonné – va se figer sur un élément défini du monde extérieur : la foule, par exemple, les gens du sexe opposé, les escaliers du métro, la nuit…

* * *

Pour que le passage de l'enfance à l'adolescence puisse aboutir il y aura l'évitement naturel et sain, à ce moment-là, de ces objets, chargés de signification de persécution, permettant ainsi de chasser l'angoisse. La présence du père, en tant que transition vers le monde, est bien nécessaire. Il doit être capable d'aider l'adolescent à faire face à des fantasmes qui, en fait, n'ont pas d'existence réelle.

* * *

Par rapport à la modalité dite hystérique d'intégration à ce nouveau statut, des troubles se produisent dans le corps, et des fantasmes inconscients en sont à l'origine. Le corps, ne voulant pas obéir comme dans le passé, tombe malade. L'angoisse est telle que, parfois, même les jambes ont du mal à bouger. Le désir sexuel devient angoisse, morosité, transpiration, aphonie…

* * *

Pour réussir dans ce cas le père est aussi indispensable. Par sa présence rassurante, il peut éviter, surtout en ce qui concerne la sexualité, des réactions qui entraînent le passage d'une situation psychique difficile à celle d'une manifestation somatique.

Et au-delà de ces modalités, les plus fréquentes, il ne faut pas oublier que, selon Jung, un introverti rêve du monde extérieur et un extraverti, au contraire, rêve d'une intériorité qui l'empêche de pouvoir facilement se connaître.

* * *

De plus, il y a la fonction dominante, par rapport à l'individu à considérer. Un adolescent réfléchi pourra effectuer plus facilement son passage vers une modalité obsessionnelle alors qu'un autre, dont les fonctions dominantes peuvent être les sentiments ou l'intuition, sera plus proche d'une modalité phobique. Pour celui dont les fonctions dominantes sont les sensations, il arrive que sa modalité d'intégration soit hystérique.

De toute façon, l'adolescence est une période fort difficile. Réussir cette période, c'est réussir la vie, car la même phénoménologie apparaîtra à l'âge mûr au moment du passage vers la vieillesse. Si, à cette dernière étape, le père modérateur et rassurant n'est plus là, il faudra préparer en avance un père plus grand pour l'éternité, dont l'existence et la maîtrise seront plus efficaces, car la fin de la vie n'est pas loin.

* * *

En tout état de cause, il n'existe pas un type pur et on trouve, par conséquent, chez un même adolescent les combinaisons de ces diverses modalités.

* * *

Dieu protège le père, car c'est le moment le plus important de sa mission en tant que tel.

Les fêtes de fin d'année : le sacré et le profane[12]

Des souvenirs fulgurants de moments de pleine conscience jalonnent notre existence et lui donnent un sens. Tous les Noëls sont un Noël qui nous permet d'être ensemble, de nous retrouver plus nombreux, mais dans le même but de remémorer la naissance d'un Dieu éternel. Un Dieu qui s'avance tendrement dans une nuit froide pour affirmer la réalité d'une maternité vierge et rendre possible l'espoir de naître ou de renaître, aussi bien dans le symbolique que dans le réel. Pourquoi pas une nouvelle façon d'aimer, une ouverture vers l'existence de dimensions inimaginables qui nous entraînent vers une aurore nouvelle ?

* * *

Le thème de Noël et des fêtes de fin d'année appelle des souvenirs forts, tous liés à des découvertes transcendantales dans ma vie :

- je suis née en Argentine vers la fin du mois de décembre. Mon corps, avec son savoir absolu, a enregistré cette expérience. J'ai compris que j'étais née ;
- quand j'avais six ans à Buenos Aires, la nuit de Noël était très chaude, car c'était l'été. Il n'y avait donc pas de sapin. Néanmoins j'avais ce soir-là un petit arbre de Noël en papier mâché. Quand j'ai allumé les bougies en cire par la baie vitrée

12 : publié dans le n° 10 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 1995) « Le sacré et le profane ».

ouverte du jardin d'hiver est rentrée une brise estivale toute petite, mais suffisamment puissante pour transformer mon arbre en torche. La scène épouvantable et irréversible s'est reflétée sur la grande glace de la salle à manger. A cet âge-là, j'ai appris l'impuissance ;

- un jour à Paris, nous sommes allés à la messe, à l'église de la Madeleine, mon mari et moi. Nous étions jeunes. II était avec moi et j'étais avec lui. Après la messe nous sommes rentrés chez nous et nous avons dîné ensemble aux chandelles et nous nous sommes endormis l'un dans les bras de l'autre, bien serrés, en retenant la vie, et j'ai compris ce qu'était un couple ;

- j'avais vingt ans et mon premier enfant venait de naître. Nous habitions à l'époque entre les montagnes d'un village perdu aux alentours de la Province de Cordoba. Notre maison était sa crèche et j'ai compris la maternité ;

- de retour à Buenos Aires et pendant de longues années, ma maison est devenue le lieu de réunions chaque Noël et je faisais de mon mieux pour voir briller de joie les yeux de mes enfants, de mes parents et des mes amis. J'éprouvais ainsi le plaisir de servir comme maîtresse de maison, comme mère et comme fille, tout en sachant me retirer prudemment de la scène. J'ai compris le sens du service ;

- ce soir de Noël mon père était déjà parti pour toujours. La soirée finie, mes enfants se sont endormis, chacun avec ses jouets, et j'ai regardé la nuit profonde en contemplant mes poissons dans l'aquarium illuminé et j'ai compris ce que c'était d'être orpheline ;

- des longues nuits de Noël ont eu lieu dans la maison de la plage à Miramar. Un soir je suis descendue vers la mer qui était en face, tard dans la nuit, quand tout le monde dormait, suivie à petits pas par mon fils aîné. Nous voulions

contempler ensemble les étoiles de la Constellation du Sud, trouver la grande étoile qui pouvait nous éclairer le chemin vers l'éternité. En face de cette mer mère incommensurable, j'ai compris l'inconscient :

- il y a deux ans, j'étais à la messe de minuit à Rio Grande dans la Province de Tierra del Fuego en Argentine, dans la mission franciscaine. La crèche était vivante et représentait l'histoire de la naissance du petit Jésus. J'étais seule et là, j'ai compris ce qu'était la solitude.

Tous les Noëls un seul Noël, tous les amours un seul amour, tous les bonheurs un seul bonheur, cachés dans le cycle irréversible de la naissance, de la croissance, de la reproduction et de la mort.

Le sacré et le profane. Où sont les limites de la démarcation ? Peut-être dans le degré de conscience que l'homme possède pour établir la différence.

Concernant le profane, qu'une année s'endorme et que la suivante s'éveille ne me touche pas trop, car je commence à connaître l'éternité dans l'instant suprême d'exister et d'aimer sans condition.

Faire confiance[13]

Qu'est-ce que faire confiance ? S'abandonner à l'autre ? Être sûr de compter sur lui pour atteindre un but ou un état émotionnel de plénitude ? Se plaire dans la contemplation de ses yeux tout en sachant qu'il n'y aura pas de zones d'ombre ? Sentir qu'on pourra faire devenir un homme ce petit nouveau-né qui tête le sein de sa mère ? Se fondre dans les bras de celui que nous aimons ? Nous pourrions passer le reste de nos existences à dénombrer les circonstances infinies dans lesquelles nous faisons confiance…

* * *

À mon avis, faire confiance peut être réduit à une seule image : celle de rentrer dans la mer, lors d'un jour d'été, où, sur la plage que je connais bien, on a mis un drapeau vert indiquant que la baignade est tout à fait possible. Se laisser bercer, jusqu'à l'oubli de soi, par les grandes vagues qui nous enveloppent et nous bercent dans un vécu de joie intemporel. Et si l'être aimé est là, le bonheur devient un état réel de confiance partagée. Cependant, ce que je crois avoir compris, c'est qu'il ne s'agit pas d'un état permanent, mais passager, tout comme le bonheur ou les états de conscience éveillée.

* * *

Faire confiance à quelqu'un avec qui nous avons un but commun n'est pas évident. La confiance se gagne chaque jour. Les moments où nous faisons confiance à quelqu'un ne sont que des flashs d'un amour émouvant. Ce sont des instants où nous

---

[13] : publié dans le n° 11 de la lettre de SOS Psychologue (février 1995) « Faire confiance ».

percevons dans les yeux de celui qui est en face de nous le dépassement absolu de l'individualité égoïste. Ce ne sont que des éclairs où il est possible de savourer l'éternité avec l'autre, car la complicité dépasse les limites des circonstances qui nous entourent.

Faire confiance, c'est perdre la nécessité d'être sur la défensive, pour s'abandonner à la jouissance d'un savoir partagé dont le contenu peut faire peur, mais peut aussi nourrir des espérances de communication.

Sur ce sujet, je ne peux que faire état de mes constats. C'est à dire, raconter simplement et humblement des situations dans lesquelles je me livre à l'autre complètement :

– ma mère me fait confiance et je fais confiance à ma mère. Elle possède le savoir sur moi et moi sur elle. Nous n'avons pas besoin de jouer aux apparences;

– j'ai une amie que je connais depuis notre enfance. Nos parents étaient des amis bien avant notre naissance. Nous nous voyons peu souvent, mais, à chaque fois que nous nous rencontrons, la confiance est tellement présente que nous nous oublions pour vivre pleinement dans une relation où le mensonge et la dissimulation sont absents.

Il y a quelques jours, nous sommes allées au cimetière. Nous étions toutes les deux en train de visiter les chers disparus de nos familles respectives. Sans nous en rendre compte, nous avons dépassé le temps chronologique, comme à l'époque de notre enfance où nous déposions soigneusement les fleurs dans des vases en cristal.

Puis, ensemble, nous sommes allées rendre visite à ma mère, le seul être vivant de sa génération. Je savais que je n'avais pas à me soucier de ses états d'âme. Comme moi, elle était attentive et vivante, confiante et désireuse de ressentir la présence de nos ancêtres, d'écouter la voix et d'apprendre la sagesse de ma mère qui est, aujourd'hui, notre seule mère.

* * *

Dès la naissance, nous faisons, tout naturellement, confiance à quelqu'un. La méfiance apparaît comme la conséquence d'une situation dans laquelle elle se sent trahie ; produisant chez l'être trompé un choc tel qu'il devient plus fort ou plus fragile et exposé, dans ce cas, à de nouveaux échecs par suite du manque de confiance en lui-même.

* * *

Les rites magiques dans les sociétés primitives ont pour objet de chasser la peur et l'angoisse, et de rétablir un équilibre psychique pour aller toujours plus loin. Plus les rituels religieux sont régulièrement accomplis, plus ils permettent la réduction de l'angoisse existentielle et la rentrée dans un état de confiance par rapport à l'ordre naturel.

L'homme qui perd confiance en lui vit sous la dépendance des jugements des autres. Il ne se connaît pas. S'il a le courage de rechercher une évolution pour élargir sa conscience, cette attitude lui permettra de se faire confiance et de laisser émerger de son intérieur la vérité sur son devenir.

L'éthique s'éveille avec la conscience. Dès lors, il est plus facile de faire confiance à quelqu'un qui est conscient, car il est naturellement confiant. Les autres lui font confiance, parce qu'il a confiance en lui. La conscience crée un état d'attention avec des qualités essentielles : présence, vigilance et réflexion. C'est la conscience qui éveille le chemin vers la confiance.

* * *

Je te voyais, hier soir, penché sur ta lecture. Une émotion m'a soudain étreinte. J'ai senti que je te faisais confiance et j'ai su que je t'aimais.

Plaise au ciel que la confiance soit entre nous, car comme le dit si

bien une chanson argentine : *porque juntos somos muchos más que dos* (parce qu'ensemble nous sommes beaucoup plus que deux…).

* * *

Mon ami confiant, Jean-Pierre Gabriel qui est parti, me posait la question suivante, le 18/11/94, question à laquelle il répondait lui-même, car il était arrivé à se faire confiance : qu'est-ce que le grillon ?

C'est l'insecte familier qui chante le soleil de sa voix grave, mâle et tranquille. C'est le poète libéré qui porte l'anima lumineuse à l'intérieur de lui et laisse monter vers le ciel la mélodie qu'il distille, tout comme le pétrole distillé produit le gaz.

Fait à Paris, un jour de pluie en sachant que le soleil reviendra.

Apprendre une langue étrangère[14]

Un après-midi d'hiver, je regarde, à travers la fenêtre, le parc Monceau. Le souffle de la création fait danser les feuilles des plantes qui sont sur le balcon, et pousse les nuages qui défilent hautains sur le fond d'un ciel gris foncé.

Il y a une telle profusion de gris divers que le tableau devient multicolore. Les allées du parc sont, également, grises. Un homme le traverse et semble vêtu de gris pour ne pas troubler l'harmonie de cette symphonie absolue.

Les feuilles des plantes continuent à danser, les nuages continuent à se mobiliser à la cadence de la musique de Mozart, et mon cœur bat suspendu en face de l'étonnant mystère toujours répété de l'accord spontané entre la musique et la nature.

Je me souviens, il y a des années, à la maison blanche de la campagne, comment les eucalyptus dansaient au rythme de R. Korsakoff. Et le saule pleureur les suivait dans un *moderato* dû à sa courte taille.

Ce sont des impressions fascinantes qui nous parlent dans un langage universel où se sont fondues toutes les langues.

L'homme a toujours eu envie de faire savoir en qui ou en quoi il croyait et ce qu'il aimait. Les langues parlées ont donné une forme concrète au verbe symbolique pour exprimer, sans doute, des cosmogonies originelles et des rites permettant la suppression de l'angoisse de l'inconnu.

L'enfant qui naît sera compris partout. La différenciation va

---

[14] : publié dans le n° 12 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1995) « Apprendre une langue étrangère ».

s'opérer plus tard par la socialisation. Au commencement, il n'est que la plus belle note dans le concert bien accordé du projet éternel. Par la suite, le larynx n'émet que ce que l'oreille contrôle (A. Tomatis : *L'oreille et la vie*, éd. Laffont, p. 224).

Selon ma propre conviction, apprendre une langue étrangère est la plus sublime aventure de la communication humaine. Il existe différentes manières de les apprendre, mais, dans tous les cas, ce sont les buts qui donnent sens et puissance à l'effort de l'apprentissage.

Au commencement, c'est le gestuel qui prime l'expression des yeux. Ensuite, vient la parole avec la force de ses signifiants pour donner des images aux signifiés.

Et il se trouve un rapport remarquable entre la générosité et le savoir, qui permet de dire ce qui serait resté autrement, dans le silence profond de l'être en soi. Parler, c'est communiquer. C'est aimer et même oser aller au-delà de nos limitations et de notre autocritique. Se mettre à parler une langue étrangère, c'est un acte d'amour gratuit qui honore l'autre, celui qui, un jour, nous était étranger.

Chez moi, dans la maison de mon enfance, il y avait une très belle salle de musique où dominaient différentes tonalités de rouge. La famille s'y réunissait fréquemment. Il ne s'agissait pas seulement de jouer les instruments, mais aussi de chanter. Ma grand-mère le faisait en italien, un de mes oncles en français et mon père en allemand. C'est à cette époque que j'ai connu cette étrange *Lili Marlène* dont je rêve souvent sans en connaître l'histoire. Tout se passait dans cette expression hétéroclite ! Caruso, Tito Schipa, Beniamino Gigli… En plus, il y avait des chansons de guerre et des airs folkloriques de la province argentine que ma tante reproduisait avec sa voix d'une douceur apaisante.

Il y avait aussi les repas de famille. Certaines soirées, chaque mois, où nous étions tous réunis. C'est là que j'ai tant appris, car j'écoutais parler, dès ma plus tendre enfance, des langues

différentes. Quelque chose a éveillé en moi la passion des langues : mes parents avaient l'habitude de dire une phrase en utilisant dans l'éventail des langues parlées celle qui s'adaptait le mieux au sens recherché ; c'est à dire la plus adéquate pour donner le sens souhaité à l'expression de l'idée.

Enfant, je croyais que, pour parler au chien, il fallait utiliser l'allemand et que, pour avoir l'air romantique et adopter un certain spleen, il fallait parler en français. Naturellement, pour réciter des poèmes, il fallait avoir recours à l'allemand torturé de Heine ou l'anglais exquis de Longfellow. Pour parler d'amour, il fallait se plonger dans l'italien en murmurant, si possible, avec accompagnement de regards caniculaires. Pour la passion et les caresses avec les yeux fermés, il fallait, enfin, l'espagnol d'Argentine, doux et chantant comme un torrent de montagne.

Il ne faut pas que j'oublie le latin avec Cicéron et Caton le Censeur évoqués par mon oncle Fernando… Même s'il aimait et pratiquait d'autres langues, ce n'était que la langue latine qui lui permettait de plonger dans la splendeur d'une langue, à la fois, sacrée et profane. Sa vie était suspendue entre deux mondes : d'un côté, une vocation religieuse frustrée ; de l'autre, une femme, des enfants, une carrière professionnelle de magistrat et d'enseignant universitaire dont la pensée maîtresse était le Droit romain.

Il se peut qu'il soit nécessaire de se sentir citoyen du monde et messager d'un dépassement des frontières géographiques et spirituelles, afin que l'apprentissage des langues étrangères aide à donner un sens aussi bien à l'histoire qu'à nos biographies.

A quoi servent les souvenirs ?[15]

A se raconter une histoire pleine de trous le premier jour quand quelqu'un arrive malheureux à sa première séance chez l'analyste !

Il sait, intuitivement, qu'il est en train d'amener une histoire dont la vérité est douteuse, mais qui est sa vérité d'aujourd'hui. Celle qu'il a répété pendant des années, soit pour se culpabiliser, soit pour culpabiliser les autres.

Un jour, son analyste lui avait fait remarquer - à partir d'un rêve qu'il avait fait et dans lequel il devait assumer sa défense en face d'une assemblée remplie d'accusateurs - que ses justifications étaient fausses. Ce qui aurait pu être un jugement libérateur, était devenu une conférence, d'où les accusateurs étaient partis sans tourner la tête vers lui, car il avait adopté son attitude de toujours. Évidemment, il n'y avait pas de changement de position subjective chez lui.

Il ne savait être que la vedette et voulait toujours avoir raison. De toute manière, il lui fallait avoir raison pour être apprécié, sinon il serait menacé d'être abandonné s'il n'était pas assez bien pour les autres.

Le patient M. B... était fils unique et avait vécu au rythme des adultes, ce qui avait réduit son espace d'enfant.

Son mécanisme de défense dominant était l'isolement.

Si, pendant son enfance, ce mécanisme s'était avéré utile pour lui éviter un morcellement de sa personnalité, aujourd'hui, il devenait un poids lourd limitant son épanouissement.

---

[15] : publié dans le n° 13 de la lettre de SOS Psychologue (avril 1995) « A quoi servent les souvenirs ? ».

Il était toujours en action à la manière d'un guerrier solitaire suivant, sans doute, la trajectoire de son idéal héroïque. Il ne se laissait pas guider par la météo, mais par les souvenirs.

Les images formidables de son grand-père maternel, son premier objet d'amour, son premier héros décédé à l'âge de soixante ans en sauvant des gens sans toit le long des rives inondées du grand fleuve qui traverse sa ville natale.

Il y avait aussi les souvenirs de son père qui s'était battu contre tout un système politique dominant jusqu'à abandonner le pouvoir pour ne pas trahir ses idéaux.

En comprenant son rêve, il découvre qu'il doit s'expliquer, enfin, avec les femmes de sa vie. Oui, vraiment. Mais il a peur de se rendre coupable et d'être abandonné, car il est incapable de mériter le respect ou la considération de son entourage. Il vivait dans la souffrance d'un perpétuel déplacement de la scène primitive.

Or cette fois, son inconscient ne se laisse faire et il rêve beaucoup. Les femmes de sa vie ont besoin de lui dire des choses ! Son conscient est préparé à recevoir, à comprendre, à s'élargir.

Les femmes avec lesquelles il s'explique lui apportent des souvenirs jusqu'à ce jour, niés ou carrément déniés.

Peu à peu, mais sans concession, les souvenirs émergent et lui montrent que son manque n'est qu'un trop plein. Le fait d'accepter de fantasmer le manque, de symboliser au lieu de se laisser brider par ses défenses rigides devient pour lui une nécessité ressentie pour la première fois.

Il se souvient de ses passages à l'acte, quand, dominé par la force des complexes autonomes, son inconscient le fait vivre comme s'il n'était que celui que son grand-père avait rêvé d'être.

Dans cette situation, il avait abandonné vie et fortune pour suivre la pulsion de ce voyageur impénitent.

Ce n'était pas son nomadisme qui le poussait, mais le mythe de son grand-père voyageur qui, même s'il avait cherché sa Cythère en parcourant le monde entier, l'avait fait avec sa famille pendant l'adolescence et, plus tard, avec sa femme. Le grand-père avait vécu ses voyages dans des contextes protégés et il revenait toujours à son monde quotidien sans rien abandonner du ronronnement bourgeois de son existence.

Lui, ne se comportait pas ainsi. Il partait toujours effrayé par toute menace de routine ou de sédentarisme, pris par la force de l'image de l'autre tout puissant, porteur d'honneur et de bonheur, mais aussi d'une énorme lassitude et de fatigue.

Celle-ci n'est qu'un cas parmi tant d'autres de cette fonction néfaste des souvenirs mal ou insuffisamment compris.

* * *

A quoi servent les souvenirs ?

Pour être clair, ils sont nécessaires pour parler une langue étrangère, ou pour jouer avec les yeux ouverts, ou encore mieux fermés : rêve d'amour de Liszt autant que d'un nocturne de Chopin. Sans nostalgie, bien sûr, mais avec la passion d'un tempo où le romantisme était le maître d'un style de vie.

* * *

Par rapport à certains autres souvenirs, qui ne servent qu'à alimenter l'ego en dehors du réel...

On devrait arriver à pouvoir constater que nous ne sommes pas très souvent dans le présent !

Avoir le courage de se dire, en regardant celui que l'on suppose aimer : « je ne t'aime pas véritablement, car tu es là et je peux t'avoir et te posséder si je le souhaite. Tu es possible, car tu es présent, mais je suis ailleurs, si loin ! Je suis dans mes souvenirs et ce n'est que quelqu'un d'autre qui me fait te prendre dans mes

bras. Je me dis que je ne mens pas, car je plonge passionnément en toi avec ma pulsion vers ce fantasme du passé dont le désir est le chemin ».

* * *

Malgré cela, à mon avis, il existe un argument en faveur des souvenirs.

Hier, mon attention était flottante. J'admirais un ciel de plomb et j'ai croisé un regard sincère avec quelqu'un. Il pleuvait. J'avançais parmi la foule en essayant d'échapper aux parapluies ouverts. Dans la pluie et grâce au vent, il y avait des échos différents. Tout résonnait différemment, fortuitement, ahistoriquement ! Une euphorie liée à l'anonymat assouplissait mon âme et j'étais heureuse.

Je n'avais pas de parapluie. Je n'avais que des flashes de souvenirs d'un bonheur qui me prenait le cœur tout entier. Oui ! Les arbres à la campagne, la pluie torrentielle des tropiques, le visage aérien et indéfini d'un être inconnu que j'aurais pu aimer, mais que je ne crois pas connaître encore...

Et soudain est apparue une image effrayante et inattendue de moi-même, dans un passé si lointain et si proche que j'ai ressenti l'horreur de me souvenir de cet être fragile et dépendant que j'ai pu être un jour en face d'une supposée tragédie.

La pluie, le vent, la foule ont disparu. Je me suis vue devant celui que j'avais été. A l'intérieur de moi une voix venant d'une vérité éternelle a répondu à cette image du souvenir frappant avec un *non, jamais plus*.

* * *

Je te regarde, penché sur ta lecture. Nous avons plus de rides, mais nous sommes dans le réel de l'aujourd'hui, dans cet inépuisable désir que nous connaissons si bien ensemble.

Fait à Paris, le 7 mars 1995
Il pleut au présent

En dehors du temps, sciences et humanisme[16]

Quel est le but de l'homme ? Tout simplement devenir un homme, suggère Saint-Exupéry. Ne prenons pas cette réponse laconique pour une lapalissade.

Pour le chrétien du XIII[è] siècle, le siècle des cathédrales et du roi saint, être homme c'est vivre pour la joie de Dieu, pour sa grandeur, pour sa gloire ; donc se préparer à la vie éternelle par l'abstention du péché, la repentance, la charité, la ferveur de l'oraison. Pour l'humaniste, qu'il se nomme Érasme, Rabelais ou Montaigne, être homme c'est se faire ici-bas une vie équilibrée où le corps ait sa part, comme l'esprit et l'âme ; encore faudrait-il savoir si l'esprit sera un abîme de science ou une faculté prête à résoudre tous les problèmes...

Le problème est nettement repris par Saint-Exupéry. Il s'attaque à Gargantua, se range du côté de Montaigne *« Est-ce être homme que de connaître la somme des angles d'un triangle et la longitude de Rangoon ? Etre homme, c'est être ensemencé par le trésor fertile des concepts. »*

Pas plus que l'habit ne fait le moine, que la voiture ne fait l'aristocrate, le savoir ne fait pas l'homme. Il ne suffit pas d'avoir appris par cœur tous les postulats, tous les théorèmes et tous les corollaires d'un manuel de géométrie ou d'algèbre, la liste des sous-préfectures françaises, le nombre des habitants des grandes villes pour devenir un homme. Il serait vraiment facile de faire un homme, s'il suffisait de verser toutes les connaissances dans les oreilles de l'écolier, de transvaser tel dictionnaire ou tel traité

---

16 : publié dans le n° 14 de la lettre de SOS Psychologue (mai 1995) « Les secrets de famille ».

scientifique dans sa mémoire. Parce qu'il a appris à répéter que le *« travail, c'est la liberté »,* le perroquet sait-il le français ?

Est-il un citoyen conscient de ses devoirs et de ses droits en prononçant six mots appartenant à une langue humaine ?

« Savoir par cœur n'est pas savoir » et aucun pédagogue ne récusera ce jugement de Montaigne.

Souvent, l'esprit de l'enfant a été comparé à une cire molle sur laquelle on imprime ce qu'on veut. Le comparer à un terrain en friche serait plus juste, car il ne se contente pas de porter avec fierté l'empreinte du maître. Il travaille, il transforme ce que le maître lui enseigne.

L'élever, c'est le sortir de la condition puérile pour le conduire à l'adolescence puis à l'âge adulte. Il ne saurait y parvenir qu'en ensemençant son esprit avec le « *trésor fertile des concepts »*.

Formé sur le verbe latin *capere* (prendre), le mot *concept* désigne l'idée que l'on *a pris* et que l'on va faire germer. Ce concept déposé dans l'esprit va en tirer de multiples idées qui, à leur tour, engendreront des concepts nouveaux.

Ce n'est que lentement, par l'exemple, la leçon, la réflexion personnelle que nous concevons le vrai et le faux ; le semblable et le différent ; le long, le large et l'épais ; la surface et le volume ; l'un, le pluriel et l'infini.

C'est en analysant les âmes des êtres réels ou fictifs, après avoir acquis un certain vocabulaire psychologique, que nous comprenons les concepts de sensibilité, d'intelligence et de volonté ; d'émotion, de sentiment et de passion ; d'amour passionnel, d'amour raisonnable et d'amour volontaire. Et qui sont, sans aucun doute, en dehors du temps.

C'est en observant les hommes réels ou les personnages littéraires que nous apprenons à utiliser les concepts moraux de bien et de mal ; d'avarice et de prodigalité ; d'égoïsme et de charité.

C'est en faisant notre apprentissage de citoyen que nous en venons aux concepts de classe sociale, de régime politique, d'État, de gouvernement, d'administration...

On n'en finirait pas s'il fallait énumérer les familles de concepts sans lesquels nous ne pourrions ni réfléchir, ni parler, ni écrire et sans lesquels nous ne serions plus des hommes, puisque le propre de l'homme est la pensée et que penser c'est brasser des concepts, c'est-à-dire des mots ou des formules.

Apprendre quasi par cœur un manuel de psychologie ne permet pas, pour autant, de classer les attitudes mentales des personnes qu'on fréquente et d'imaginer leur comportement dans telle ou telle circonstance éventuelle. Étudier paragraphe par paragraphe un ouvrage d'économie politique ne conduit pas nécessairement à élucider les problèmes politiques et à devenir un homme d' État.

L'honnête homme du XVII^{è} ne se contentait pas de savoir les moindres règles de la mondanité. Il les avait tant assimilées qu'il était lui-même une source de mondanité.

Toutefois, il ne faut pas mépriser le savoir et il ne faut pas le confondre avec l'érudition.

Montaigne soutenait que l'éducation doit compléter l'instruction pour nous préparer aux « *relations humaines* ». Il ne faut pas, en effet, s'enfermer dans sa tour d'ivoire, dans sa « *cave existentialiste* », derrière son *« huis clos »,* pas même dans le jardin du prêtre de Pomone et de Flore, car « *les jardins parlent peu, si ce n'est dans les livres » (L'ours et l'amateur des jardins,* La Fontaine). C'est la vie de relation qui définit l'homme civilisé, puisqu'il n'est pas possible de le concevoir sans la société qu'il crée et qui l'a créé : il a sa vie familiale, scolaire, universitaire, professionnelle, mondaine, sociale, politique...

Comprendre les autres, se pencher vers eux sans les gêner, les aider en recevant leur aide, faire en sorte que l'homme ne soit jamais un loup pour l'homme. Parmi nos aïeux, ce n'est ni l'homme des cavernes, ni le sage antique, ni le saint, ni le chevalier

que nous prendrons pour modèle, mais le gentleman, cousin de notre honnête homme, parce que, s'il a *« des clartés de tout »,* il *« ne se pique de rien »* et, toujours en compagnie même quand il se trouve seul, il s'attache à ne point peser sur la liberté de ses voisins, leur laisse toute liberté en préservant la sienne grâce au respect d'un vieux code de savoir-vivre auquel se pliait déjà le chevalier romain.

En cette fin du XX^{è}, un tel idéal peut paraître étroit ou désuet. Le gentleman a son prix comme eut son prix le sage, le saint, le chevalier... Mais si nous nous contentions de devenir des *gentlemen,* où la société d'aujourd'hui prendrait-elle les savants et les techniciens dont elle a besoin ? Nous sommes les citoyens d'une nation, les membres de la communauté humaine qui commence à prendre conscience d'elle-même. Ne rougissons pas de nous spécialiser dans une profession, d'accumuler un savoir, de nous livrer à une activité politique ou idéologique.

Or le métier nous sépare ; l'idéologie nous divise ; la politique nous oppose. Sachons donc retrouver le sens de l'urbanité, de l'amitié, de la courtoisie afin de nous sentir membres de la grande famille humaine.

« Tout comprendre pour tout aimer » : ainsi Goethe formulait-il sa devise. On pourrait la modifier ainsi pour en faire celle du dernier Saint-Exupéry : *« Comprendre tous les hommes afin de les aimer tous ».* Dans cette expérience de l'instant *« ici et maintenant »* qui nous amène à connaître l'éternité du vrai en dehors du temps.

L'homme était, est et sera toujours le même.

Je te regarde penché sur ta lecture d'un livre sur les indiens Yamanes de la Terre de Feu. Parfois, je vois tes yeux illuminés par les paysages de l'immense Patagonie.

Je comprends que je t'aime en dehors du temps et je sais que, dans ta volonté de devenir un homme, tu essaies de comprendre tous les hommes afin de les aimer tous en dehors du temps et sous toutes latitudes.

Fait à Paris, le 19 avril 1995.
Il continue à pleuvoir sur le boulevard et sur tout homme confondu.

Se défendre[17]

… De qui ? De quoi ? Pourquoi ? Comment ? En principe de tout objet intérieur ou extérieur capable de menacer notre intégrité, notre bien-être, notre capacité de percevoir sans déformations majeures la réalité.

* * *

De qui devons-nous nous défendre ? En premier lieu, de nous-mêmes, de nos interprétations plus ou moins puériles, des événements qui, en eux-mêmes, sont ordinaires.

La plupart de notre énergie est sacrifiée sur l'autel de nos fantasmes : état de sacrifice permanent pour satisfaire la pulsion mise sur un objet irréel.

* * *

Notre possibilité d'abandonner notre position d'objet pour acquérir celle du sujet devient, parfois, une lutte sans issue apparente.

Pourquoi ? Simplement, parce que nous n'avons pas assez développé notre volonté d'agir sciemment en nous obligeant avec courage à pénétrer nos fantasmes.

* * *

La petite fille paralysée dans son lit, imaginant un ogre dans le salon de la maison ou un loup dans le jardin, n'osera pas d'elle-même – en dehors de certaines exceptions – jeter les couvertures pour ouvrir la porte de sa chambre et aller demander à son ogre :

---

[17] : publié dans le n° 15 de la lettre de SOS Psychologue (juin 1995) « Se défendre ».

« qu'est-ce que tu fais ici ? qu'attends-tu de moi ? »

Il en sera de même pour son loup dans le jardin. Mais la petite fille a de bonnes raisons pour halluciner son ogre ou son loup, car ces fantasmes lui permettent de faire disparaître son angoisse.

L'angoisse diffuse est beaucoup moins désagréable si on peut la placer sur un objet extérieur.

* * *

De toute manière, nous constatons au cours de notre vie, des déformations de nos interprétations.

Comme, tout petit enfant, se défendre contre l'angoisse en la plaçant à l'extérieur est une bonne défense. Si, à l'âge adulte, l'histoire se poursuit et s'il nous faut régulièrement un objet extérieur pour le faire, la situation deviendra maladive : il ne pourra y avoir de rapport réel possible avec l'autre, car celui-ci ne sera qu'un lieu de projections sans être reconnu comme individualité.

Dans cette position, en envoyant et transférant toute responsabilité sur l'autre ou les autres, la situation personnelle devient presque agréable. Ni remords, ni volonté, ni conscience objective ne sont appelés.

Or quel degré d'identification envers l'autre considéré comme bon ou mauvais objet selon les circonstances ! Quelle facilité concomitante pour que l'objet apprécié devienne à cause d'un *presque rien*, un objet mauvais et persécuteur !

Enfin, quel état de dépendance vis à vis de tous ces partenaires fantasmatiques !

* * *

Utiliser à l'âge adulte des défenses enfantines reviendra à vouloir s'habiller avec les vêtements de cette époque. Franchement inadéquats !

* * *

L'adhésion à une idéologie autoritaire est sans doute liée à l'angoisse de perdre les soutiens protecteurs de l'enfance. C'est une défense par identification en fonction de notre nécessité de fuir la confusion et le vide que nous avons dans notre intérieur.

Confronté à un environnement hostile et autoritaire jusqu'à supporter l'arbitraire, l'enfant adopte des mécanismes de défense massifs (trop de rigidité, enfermement sur soi-même, agressivité trop importante, projection de l'agressivité sur un petit frère, refus de voir la réalité ; c'est-à-dire en d'autres termes plus difficiles à comprendre : clivage, dénégation, déni, etc.).

Chez l'adulte, cette attitude ne peut que devenir pathologique et aliéner la personnalité.

L'essentiel de la thérapie consistera donc à supprimer les traits inadéquats des défenses.

La stabilité ne peut se trouver que dans une économie équilibrée entre les défenses et la réalité.

* * *

Il ne faut pas sous-estimer la capacité du *moi* individuel à se développer seul.

Le cri d'alarme devient un événement qui doit être écouté quand le conflit, ne se réglant pas avec les moyens instinctifs ou autres que nous possédons, devient souffrance.

Si la souffrance devient insupportable apparaît la nécessité, à ce moment-là, de faire appel à un spécialiste du comportement pour comprendre pourquoi et comment nos défenses ont échoué ou ont fait défaut.

Il sera important, dans ce cas, d'apprécier nos résistances à travers ses manifestations dans le transfert et d'insister sur la nécessité de les vaincre pour mieux nous connaître.

* * *

Des migraines de longue durée peuvent devenir d'inutiles

défenses si nous pouvons trouver un lien entre les maux de tête et les états d'irritation produits par un entourage qui n'a pas répondu à nos désirs. De même pour les maux d'estomac qui apparaissent spontanément quand nous sommes confrontés à la contradiction.

* * *

Les troubles des relations objectales (relation avec l'autre) génèrent un véritable malaise de l'existence.

Si les troubles ne sont pas résolus, le conflit névrotique s'instaure et apparaissent les symptômes d'un *moi* névrotique.

Les symptômes doivent être considérés comme produits par les défenses d'un *moi* en conflit avec lui-même.

* * *

Quelle que soit la forme clinique des défenses qui s'établissent, elles ont une valeur apaisante, une valeur de solution. Mais par ailleurs, l'unique et vraie solution, c'est la libération du *moi* prisonnier de son inconscient vers l'état de paix réel qui apporte le fait de se sentir sûr de notre identité comme sujet.

C'est de cela dont nous parlons, quand nous affirmons la nécessité de devenir *sujet*.

Dans la situation d'objet, on ne fait que réagir face à des *stimuli* sans aucune liberté. Le *moi*, n'ayant pas assez bien surmonté les phases d'identification, est le jouet des circonstances, mobilisé par des complexes autonomes de l'inconscient qui peuvent envahir la conscience.

Alors que dans la situation du sujet, on agit en conscience avec un *moi* stable et efficace qui a pu traverser, naturellement ou à travers une analyse, les identifications primaires. Un *moi* qui a su se différencier du Chaos initial et acquérir une identité stable. Le *moi* est donc devenu souple et fort.

* * *

Pour illustrer la question, essayons de constater où nous sommes à travers l'observation de nous-mêmes ! De toute manière, une défense névrotique n'est qu'un montage subtil pour nous éviter de la souffrance.

* * *

Une personnalité achevée ressemble, sans doute, dans sa puissance symbolique à la « *Jérusalem céleste* », dont parle saint Jean vers la fin de son *Apocalypse* (XXI, 10-14 ; 22-23), qui descendait du Ciel auprès de Dieu et qui avait « *l'éclat d'une pierre très précieuse comme le jaspe cristallin* ». La description fait référence à une structure géométrique avec quatre portes selon les points cardinaux, comme « les fonctions psychiques de Jung : réflexion, sensation, intuition et sentiment ».

Chaque porte de la « *Jérusalem céleste* » est gardée par des anges. Sans doute, la force des symboles nous parle mieux des bonnes défenses alternatives que la transcription des cas cliniques qui est en elle-même intéressante, mais réductrice, alors que j'essaye, à ma manière, de transmettre le message suivant :

– les défenses ? il faut les avoir ;

– il y a de mauvaises défenses ;

– il y a de bonnes défenses ;

– étant donné que l'évolution psychologique de l'homme est possible, les défenses changent au fur et à mesure qu'il avance dans son cheminement progressif vers « l'entérité » (totalité) ;

– enfin et pour finir, les défenses névrotiques ne sont que des protections illusoires.

* * *

La clé symbolique de l'*Apocalypse* de saint Jean est ce final heureux après des horreurs indescriptibles. Dans son chemin vers l'individuation, l'homme vit, en lui-même, les sanglantes et glorieuses étapes de l'apocalypse.

Cela me conduit à répéter que les défenses névrotiques ne sont que des protections illusoires.

Et en parlant de cela, il me revient à l'esprit une anecdote qui illustre l'effet de mirage des défenses, qui ne sont plus que des béquilles :

Le jeudi 18 mai à la mairie du 16e, la marquise de Calderón, poétesse, écrivain, dans une conférence, intitulée : « *J'ai connu Lorca* », racontait comment le poète Federico García Lorca, après avoir fait la tentative de lui faire accepter qu'elle devait utiliser des béquilles pour marcher – je crois qu'elle souffrait d'un handicap congénital et peut être aussi traumatique – dans un moment donné, peut-être fatigué de son effort vain pour la convaincre ou illuminé par un rayon de conscience, lui avait dit en jetant les béquilles :

« Las muletas son escaleras traidoras, con un solo escalón ». (« Les béquilles sont des escaliers traîtres avec une seule marche »)

Eh bien, les béquilles (*las muletas*) sont le symbole le plus clair de la trahison sans issue des défenses névrotiques.

Fait à Paris, le 17/05/1995

La peau de l'été[18]

« Là, entre Silence et Parole,
les noces sont éternelles
et naît le Nouveau Langage,
qui est conçu dans le Silence. »
(*Dialogues avec l'ange*, Aubier, Paris, 1990, p. 282)

Le désir de l'autre cherche dans mes profondeurs mon propre désir et fait naître le fantasme.

Te souviens-tu de nos sublimes peaux d'été et de la mer avec son ronronnement parfois si bourgeois, parfois si passionné et ventral ?

Et du désir, qui dépassant tout refoulement, émergeait dans les paumes de nos mains pour éclater en caresses tantôt timides, tantôt sans pudeur.

C'était notre jeunesse et voici une passion qui revenait chaque été quand tu n'avais rien à faire que m'aimer, quand je n'avais rien à faire que t'aimer.

Pour notre peau, il n'y a pas d'oubli. Pour ce savoir absolu du corps dont je parle toujours, il n'y aura que des empreintes ineffaçables.

Nous pouvons revivre ces instants presque douloureux mais tellement forts où nos peaux se réunissaient.

Nous n'étions que des amants, même si nous étions mariés.

* * *

[18] : publié dans le n° 16 de la lettre de SOS Psychologue (juillet 1995) « La peau de l'été ».

Ensuite, il y a eu les enfants, et je me suis plongée dans le toucher de ces peaux nouvelles ! Tu vivais près de moi la découverte. Chaque jour, nous conduisions les enfants sous la tente de la plage et ils s'endormaient dans l'ombre protectrice, caressés par cette tendre et saline brise marine que j'aime tant encore aujourd'hui.

Et nous sommes devenus des parents.

* * *

Il y eut les après midis sous les eucalyptus à la campagne – à moins de 5 kilomètres de la mer –, mais si loin que le ronronnement de l'océan Atlantique se perdait dans le bruit que faisait le vent dans les frondaisons des arbres. Te souviens-tu de nos jours d'été et des odeurs qui, au crépuscule, montaient de la terre pour caresser ta peau, ma peau, nos peaux ? Oui, les odeurs diluées comme des huiles bénéfiques sur notre jeunesse.

* * *

Puis, il y a eu cette nuit d'été au cinéma en plein air à Puerto Belgrano où nous avons vu ensemble *Hiroshima, mon amour*. Nous avons pleuré comme des enfants ! Il y avait beaucoup de monde autour de nous. Qu'importe ! Nous laissions couler nos larmes en silence sur nos visages.

À la fin du film, tu m'as dit : « *Elle ne connaissait pas Hiroshima* » et je t'ai répondu : « *Il ne connaissait pas Nevers* ».

La peine de la séparation des protagonistes nous donnait la chair de poule. Peut-être étaient-ce des prémonitions plus ou moins conscientes de la fatalité incluse dans tout événement humain ?

C'était une nuit bien chaude et nous étions assis sur une marche de l'escalier en marbre sous les étoiles. Au même moment, j'allaitais notre deuxième fille. Elle était si loin d'Hiroshima ou de Nevers, si petite, si belle avec sa peau de bourgeon naissant.

* * *

Pendant des années, pendant des siècles, nous nous sommes retrouvés chaque été comme des amants prudents. Ta peau, ma peau, notre peau … et ce temps impitoyable qui nous suivait toujours jusqu'à décréter ton passage vers l'éternité, mais jamais ta mort dans la mémoire de ma peau.

Si la peau est un organe de protection, elle n'est pas pour cela moins fragile que mon cœur, car elle souffre aussi de la privation de toi.

* * *

Noces éternelles de ta peau et de la mienne. Il n'y aura pas de divorce dans la dimension de cette mémoire où je te retrouve chaque été, même sans t'évoquer ni t'attendre.

Spinoza dit que *nous ne pouvons pas imaginer notre propre mort*. Je suis d'accord, mais je crois beaucoup plus encore que nous ne pouvons pas imaginer l'oubli dans notre peau.

* * *

C'est un ensemble qui vient de notre vécu et qui vit en moi : été, lunettes noires que je perdais toujours, tes bras sur mes épaules, le bruit des feuilles sèches tombant des eucalyptus, le mugissement des vaches, nos enfants, notre désir, la nuit tombant, la peau, l'été, les jasmins en fleurs, les odeurs, les caresses … et, enfin, cette image de toi, une nuit d'été à Miramar la peau luisante, plongé dans ta lecture de *Lady Chatterley's Lover*. Sans tristesse en dehors du temps, je t'aime.

Fait à Paris, le 21 juin 1995.

Nota bene :

C'est le jour de la musique, mais rien ne s'entend chez nous.

J'étais, il y a six mois à Buenos Aires pour la rentrée de l'été dans

l'hémisphère sud. C'était glorieux ! J'y suis retournée à la tombée de l'été, au mois de mars. C'était catastrophique, la nature commençait à se fermer, l'été indien n'arrivait pas à consoler la peau de l'été qui tombait comme les feuilles des arbres et les analystes se retrouvaient, comme les automnes précédents, débordés par les dépressions réactives sur des sujets abandonnés par la luxuriante peau de l'été.

* * *

Si je suis introvertie – et bien sûr que je le suis – cela m'a servi à mieux garder tes souvenirs.

L'éveil de la peur[19]

Deux grands modèles dominent dans l'analyse sociologique : le premier considère la société comme un système en équilibre dynamique, pouvant absorber les conflits et leurs conséquences, les cas de pathologie sociale. L'autre modèle, opposé au premier, considère les conflits comme un moyen de renverser l'ordre établi par le biais de la violence si cela est nécessaire.

Le rôle des conflits et de la pathologie sociale est donc perçu dans les deux cas de manière radicalement opposée. Dans le premier modèle, le conflit et la pathologie sociale déstabilisent le nécessaire équilibre qui doit exister entre les groupes sociaux. Dans le second, la pathologie sociale est un bien manipulable pour déstabiliser l'ordre établi et réaliser un idéal salvateur comme, par exemple, le salut par une guerre sainte avec tous les moyens permis en dehors des limites géographiques sacralisées par la croyance partagée. Il y a bien sûr une pathologie sociale qui est bien utilisée par les détenteurs du pouvoir dont l'objectif immédiat consiste à détruire le système, sans se soucier des victimes des actes terroristes. L'argument avancé prévoit la construction d'un ordre nouveau. De ce point de vue, les actions préférées par les terroristes sont celles qui attirent le plus l'attention publique. Quant à l'objectif à moyen terme, il consiste à créer des courants d'opinion défavorables aux gouvernements, afin de les discréditer. Cette déstabilisation crée un état d' « anomie » sociale, c'est à dire une absence de valeurs sociales et morales, situation privilégiée pour instaurer l'idée de salut. En effet, le manque de valeurs est un état pathologique aussi bien au

---

[19] : publié dans le n° 17 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 1995) « Peur sociale et réaction psychique ».

niveau social qu'au niveau individuel. Cet état anomique est un véritable danger, car c'est alors que les marginaux fanatisables de la société sont mieux utilisés pour exécuter les actions terroristes, soumis de par leurs caractéristiques psychologiques à ceux qui les conçoivent et les organisent. L'objectif au troisième niveau est la prise du pouvoir, l'utilisation des symboles ainsi que la manipulation des personnalités dont nous allons décrire la pathologie dans la mesure de nos limites.

Nous pensons que ce sont de véritables psychopathes qui conçoivent les actes terroristes au-delà des discours des sauveurs et que ce sont d'autres psychopathes d'un type plus complexe qui les exécutent. L'image du « je peux détruire » déchaîne l'instinct « thanatique », c'est à dire l'instinct de mort de l'individu sans défense et immature, ce qui est, de toute manière un problème grave de la société actuelle en général. Elle lui donne l'impression de pouvoir vaincre son complexe d'infériorité, de devenir pour un instant un être important dont on parle, d'être l'acteur de son destin. Par exemple, pour l'individu conscient de son inaptitude ou de son incapacité à occuper une position acceptable au sein de l'ordre établi et qui en souffre, le terrorisme, en supprimant ceux qui font barrage à son amour du pouvoir, permet de dépasser sa propre frustration et encore beaucoup plus quand une individualité médiocre s'efface dans un groupe fort et revendicateur.

La capacité du « moi » de distinguer les réalités internes des réalités externes peut se voir affaiblie par des facteurs sociaux ou émotionnels qui déforment considérablement les réalités externes, étant donné l'intense besoin intérieur de compensation. La personnalité humaine comprend autre chose que le concept de mental conscient. La plupart des fonctionnements psychologiques de la vie quotidienne, de même que les symptômes psychotiques et névrotiques ne peuvent être compris qu'en fonction d'une motivation inconsciente. Les phénomènes psychologiques et psychopathologiques ne sont pas

fondamentalement différents ; ils obéissent aux mêmes principes de base. La raison pour laquelle les processus psychopathologiques paraissent irrationnels, c'est à dire dénués de sens, réside dans le fait qu'ils sont déterminés par des processus plus archaïques que les processus conscients. De toute façon, nous soutenons à la suite de Jung que pour qu'un fait arrive - dans le cas qui nous intéresse ici, pour que le fait terroriste se produise - il faut, nécessairement, qu'il y ait synchronicité, ou rencontre entre deux séries causales empiriques, une succession de faits qui se rencontrent avec une image de l'archétype du guerrier sacré. Par exemple, la rencontre entre la frustration historique d'une minorité et une image de l'archétype du héros revendicateur.

Jung analysa l'exemple du nazisme. Depuis le pacte de Versailles, le peuple allemand était tombé dans un état de dépression et de régression. Dans l'inconscient du peuple allemand, commença à agir une image très archaïque de l'archétype de Wotan, Dieu de la guerre. Les symboles sociaux de l'ascension de Hitler prouvent qu'il fut considéré comme l'image de l'archétype de Wotan. La fascination du mythe rendit possible l'aventure allemande. L'inconscient a pu s'exprimer dans toute son intensité émotionnelle. Tout fut accepté, tout fut permis, tout fut réalisé. Hitler a pu acquérir son pouvoir en utilisant les frustrations de la classe moyenne allemande et en compensant ses propres frustrations.

Aujourd'hui, nous assistons à la lutte entre deux systèmes dont l'un expansionniste en principe légitimé par la Loi divine - pauvre Dieu, où est-il tombé ! - et l'autre occidental non islamique. Derrière chacun se trouve une image différente de l'archétype de la Justice, laquelle canalise dans un sens ou dans un autre l'énergie instinctive. Si le terrorisme est utilisé par un totalitarisme expansionniste se justifiant comme théocratique, c'est la politique du blocus qui est utilisée par le système occidental et occidentalisant. Le terrorisme serait donc une image archaïque de l'archétype de la confusion du monde, alors que le blocus

économique, culturel et juridique semble être une image moins primitive de l'archétype du Dieu justicier, dans la mesure où il fait référence à de nombreux éléments conscients et rationnels. En effet, pour établir un blocus, il n'est pas nécessaire d'assassiner ; il faut savoir bouger les pièces de manière stratégique, afin d'obtenir ce que l'on désire de manière moins cruelle. Établir un blocus, c'est établir un nouvel équilibre des forces ; en revanche, agir à travers le terrorisme, c'est déstabiliser, c'est créer des idoles qui naissent de l'ombre de l'archétype du chaos et dont l'émergence ne semble pas, jusqu'à maintenant, avoir enrichi la conscience sociale, mais l'a simplement envahie d'une énergie psychique inconsciente et, comme telle, incontrôlable.

Les images de l'archétype de la Justice sont d'une très grande force et exercent un immense pouvoir de fascination. Si, dans chaque archétype, il existe une partie obscure et une partie lumineuse, il semble que dans le drame contemporain du terrorisme, ce soit l'ombre de l'archétype de la Justice, sa partie ténébreuse qui agisse en utilisant pour accomplir ses buts les individus les plus faibles, les plus irrationnels, les moins conscients. De ce point de vue, les personnalités « idéales » sont les caractériels, les psychopathes et les « cas-limite ».

LES CARACTERISTIQUES DES PERSONNALITES MANIPULEES

Les personnalités manipulées sont cette masse variable et confuse des marginaux, caractérisés par la haine, la faiblesse, l'anxiété, un désintérêt généralisé, une enfance à problèmes, une éducation difficile, un comportement instable, une intolérance totale devant la frustration, l'absence de culpabilité et l'identification, sans doute fanatique, à des héros fantasmatiques.

Le passage à l'acte est, pour eux, une réponse à certaines sollicitations et apparaît comme l'unique possibilité de décharger

leurs tensions intérieures. Nous voyons donc comme toile de fond de la manipulation possible de ces personnalités, de grandes frustrations affectives et éducatives et la recherche conséquente d'actions directes sur le milieu environnant afin de compenser le manque d'identification.

En aucun cas, la conséquence des actes terroristes n'est prévue par ceux qui les exécutent. L'idée réside dans la pulsion, et dans la pulsion réside l'acte et dans l'acte réside la finalité qu'est la revendication.

La manipulation exercée engendre un état d'exaltation, vécu comme affectivité, alors qu'en réalité il en est dénué. Cet état d'exaltation ne permet pas de mesurer les conséquences de ses actes.

LE ROLE DE LA FEMME

Que le terroriste soit homme ou femme, les caractéristiques de sa personnalité sont les mêmes ; en revanche, la différence réside dans la façon d'agir spécifique de chacun. Chez l'homme, même psychopathe, c'est la fonction rationnelle dans le sens jungien du terme qui l'emporte, alors que chez la femme, c'est la fonction sentimentale qui domine. En Amérique latine, la structure patriarcale avait créé un profond ressentiment chez la femme. Au lieu de s'exprimer dans un mouvement féministe, elle se lançait passionnément dans l'action révolutionnaire, avec la même ferveur qui lui faisait engendrer et protéger ses enfants. En Argentine, les femmes furent les plus violentes dans la guérilla, capables de terminer jusqu'à leurs conséquences ultimes les actes commencés par leurs compagnons masculins. En grande partie, les sociétés patriarcales ont réveillé chez la femme des moyens de compensation sanglants. La soumission de la femme dans ces sociétés peut ainsi provoquer leur destruction en tant que telles.

Les terroristes recherchent, de manière irréelle, à faire triompher leurs revendications ; ils se considèrent investis de la défense de l'honneur et des droits et accumulent des sentiments de haine, de trahison, de vengeance et d'injustice. Au niveau de la pathologie du groupe, c'est la caractéristique essentielle des groupes minoritaires exaltés, « persécutés persécuteurs », qui doivent « faire justice » et vont jusqu'à commettre des crimes contre leurs ennemis réels ou supposés. Se joignent à eux des idéalistes passionnés rêvant de nouveaux systèmes politiques ou religieux, de paix universelle et de philanthropie, animés, en fait, par une volonté féroce et agressive de lutte et de combat. Il y a en eux des frustrations, des complexes d'infériorité, un « moi » agressif, destructeur et omnipotent et l'image d'un combat total destiné à satisfaire un désir en réalité insatiable.

L'acte terroriste du métro Saint-Michel a surpris tout le monde. Nous ne pouvons pas vivre dans la peur, mais très confortablement dans un « rêve éveillé » de négation. Nous sommes entourés par des pays plus ou moins lointains se disant intégrés dans l'ordre occidental où il ne se passe que des guerres. Personne ne sait dans ces lieux s'il se réveillera le lendemain, mais chacun se pose bien la question et cela lui permet, au moins, de vivre le présent avec une certaine plénitude et avec plus de détachement matériel.

L'indifférence sociale est l'« acte symptôme » manifestant l'anomie sociale et psychologique individuelle qui est notre pain quotidien.

Il a fallu le désastre inattendu pour voir agir avec un rôle social les *psy* tant méprisés dans cette superbe société si cartésienne où Dieu n'est que la Raison. Il est bien triste de voir que c'est l'état d'urgence qui légitime la fonction de ces professionnels de la santé, à l'exception des gens qui ont dépassé par leur propre expérience l'ignorance ancrée dans cette société qui se veut rationaliste et les préjugés contre la psychologie soi-disant conçue pour « des malades, donc pas pour moi ». Mais quel Moloch

dévorateur, cette « raison » qui a engendré le mécanisme de la négation et l'orgueil !

« Occupe-toi de ton ventre et que le monde crève ! »

La peur, comme réaction psychique que l'événement a déclenchée, est venue marquer l'insoutenable précarité de notre condition humaine et la terrible rêverie des clients de sorcières, d'astrologues et de tireuses de tarots.

Il serait plus intéressant de nous sentir concernés par la réalité sociale. Il sera de notre intérêt de devenir moins individualistes.

Le terrorisme avance soutenu par une communauté soudée par des arguments de droit divin.

Qu'est-ce qui peut nous souder si notre Dieu est devenu un résidu archaïque guillotiné par la Raison ?

Le phantasme[20]

À LA RECHERCHE DE SA DEFINITION

Fantasme : du Grec *Phantasma*, apparition, vision, image.

Dans la philosophie scolastique, c'est une image sensible, percevable par les sens.

Plus couramment, c'est-à-dire en psychologie moderne, c'est une image mentale – donc formelle – qui inclut les constructions de la fantaisie, de l'imagination créatrice dans ce qu'elles ont d'inconsistant.

Psychanalytiquement, c'est la représentation imaginative, consciente ou inconsciente d'une pulsion qui peut avoir plus d'influence sur le psychisme que la perception du réel. Le phantasme peut être suscité par le psychanalyste afin de provoquer l'abréaction (compréhension libératrice d'un contenu inconscient).

* * *

SUR LA DIFFICULTE DE LA DESCRIPTION D'UN FANTASME ET DE SON CONTEXTE

Le concept de « fantasme » est large et nécessiterait un long préambule.

MOYEN

À la racine de l'être vivant, il y a une dynamique de poussées instinctives qui engendrent le plaisir ou la souffrance, mais qui ne

---

[20] : publié dans le n° 18 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 1995) « La fantasme ».

se trouvent pas à l'état brut chez l'homme. Ces poussées instinctives sont humanisées et transformées en désirs avec la complexité des fantasmes qu'elles empruntent *dès que l'esprit naît aux objets que son désir vise* (Henry Ey).

Il faut repérer le fantasme inconscient pour le reconnaître et le reconstruire : fantasmes originaires, circonstanciels et autres, ancrés parfois dans les entrailles de l'inconscient généalogique et également collectif.

Le fantasme s'exprime aussi bien dans un récit que dans une répétition d'un fait inoubliable.

Il s'agit d'un scénario bien détaillé, mais mystérieux. C'est une explosion d'émotions pour obtenir un plaisir ou une souffrance.

Le fantasme s'impose au sujet, mais le dévore sans le détruire pour l'aider à l'accomplissement d'une pulsion avide d'attendre sa gratification.

Il est toujours repérable à travers un verbe clé dans le récit. Il comporte des personnages qui animent une scène dans laquelle le récit du protagoniste tourne autour d'un verbe. Par exemple, le verbe aimer.

POUR SIMPLIFIER

Nous pourrions dire que c'est un moyen d'expression de la pulsion, motivé par le désir.

La scène ne manque pas de se manifester par ses lieux, son temps, ses couleurs, sa lumière et, avant tout, par des sensations si vivantes, parfois douloureuses.

Il arrive que le protagoniste ne soit que le spectateur de la scène. Scène singulière et primitive qui exige un scénario répétitif jusqu'à l'épuisement du conflit œdipien, par exemple.

La patiente fantasme sur son retour en milieu familial. Tout est sombre. Au fond du couloir, la chambre des parents. Elle guette à travers la porte entrouverte. Ses parents sont là. « *Ma mère est habillée en noir, belle et humide*, dit-

elle, comme une fleur de printemps et mon père, incliné sur elle, caresse ses cheveux noirs ». Elle doit traverser la chambre pour prendre dans le vestiaire de ses parents un somnifère. La scène est d'un « érotisme sans limite ». Il y a tout ce qu'elle aime (aimer étant le verbe clé de son récit) : ses parents réunis, l'ambiance érotique qui se dégage et son somnifère si rassurant et familier. Elle n'ose pas pénétrer dans la chambre pour atteindre son objectif, le somnifère. Elle part en courant vers la grille du jardin. Ses parents ont écouté le bruit de ses pas. Sa mère la suit. Elle traverse la porte pour se diriger vers la rue. Sa mère la prend par la main et lui dit simplement : *« Nous t'aimons. Viens. Nous n'avons jamais voulu t'exclure ».* Fin du récit.

PAR ASSOCIATIONS

Il faudrait dans ce récit repérer les verbes *aimer* et *exclure.*

À partir de ces verbes clés, nous avons pu faire l'interprétation suivante : nous avons considéré le caractère mystérieux et surprenant du scénario qui s'impose au sujet par son affect dominant, l'exclusion, et par les conséquences dans sa vie réelle de l'agissement de ce fantasme archaïque qui lui fait vivre son corps comme un objet exclu d'elle-même.

De plus, la patiente n'avait jamais pu inscrire une expérience de couple dans la durée. Elle ne voulait que dormir et oublier.

* * *

Mon fantasme, ce n'est que ton regard. C'est l'hiver que je te désire. Le sol est couvert de beaucoup de neige. Nous sommes seuls et je t'aime. Ni maison, ni voisin aux alentours et tu me désires. Tes yeux deviennent dorés par un soleil qui s'endort sur l'horizon à travers les fenêtres. Et je suis ivre de toi et tu es ivre de moi. La neige est tellement tombée que les lignes téléphoniques sont en panne. De plus, un tremblement de terre a eu lieu et notre maison est devenue un îlot dans une mer de neige. La pièce est surchauffée et il n'y a pas d'autre bruit que celui de nos respirations qui s'agitent.

Fait à Paris, le 26 septembre 1995

La frustration[21]

Freud et les psychanalystes estiment que c'est entre six et douze mois – stade oral prégénital – que le bébé établit ses premières relations avec le bon objet partiel maternel (sein) selon les modalités d'incorporation de l'objet (sucer) et de réjection de celui-ci (mordre).

C'est à cette époque-là, donc, qu'apparaissent des perceptions frustrantes et anxiogènes de mauvais objets.

Toutefois, ce ne sera que vers six ou sept ans que le *moi* pourra exercer ses fonctions de défense contre les phantasmes et d'adaptation au système de la réalité. Il s'agit de l'étape de latence où s'organise l'appareil psychique.

Prenons l'exemple de certains cas :

Le récit d'un enfant où il est possible d'approcher des situations dans lesquelles le *moi* a appris à se frustrer volontairement en contact avec le réel en mettant en relation un événement vécu avec ses conséquences. Tout petit, l'enfant a écouté dire à son entourage : *« Ne fais pas cela, car tu te feras mal »*. Ou bien : *« Cela ne se fait pas »*.

– Une patiente, Marie A… âgée de huit ans :

Pour l'anniversaire de ses six ans, elle avait reçu de sa grand-mère une très belle poupée en porcelaine avec de beaux yeux bleus. Passèrent les jours jusqu'au moment où elle ne put résister à la tentation d'appuyer sur les paupières de sa poupée. À son étonnement, la poupée avait perdu ses yeux. Marie A… était bien

---

[21] : publié dans le n° 19 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 1995) « La frustration ».

malheureuse si bien que son père porta le jouet abîmé à l'hôpital des poupées où elle y resta un mois. Marie A… était triste. À son retour à la maison, la poupée avait retrouvé ses beaux yeux bleus. Marie A… avait compris que si elle voulait être en paix avec sa poupée, il lui fallait éviter de toucher maladroitement ses yeux.

– Cette même patiente :

Marie A… joue, à l'âge de six ans, avec la chaise à bascule de sa grand-mère. Elle marche sur la chaise et atteint le dossier. *« Tu te feras mal »*, lui disait son père, mais elle insistait. Un jour, l'expédition sur le dossier l'a fait tomber contre le mur, derrière la chaise. Il a fallu lui suturer le front. À partir de cette expérience, elle a compris que sa pulsion de faire le tour du monde avec cette chaise finissait à l'hôpital. Elle n'a pas abandonné les jeux avec la chaise, mais la prudence s'était établie.

* * *

La frustration a un rapport avec la transmission des interdits parentaux. La frustration découle de l'interdiction. Elle est nécessaire pour l'apprentissage de la vie sociale. Le *moi* canalise les pulsions du *ça* pour se conformer à un code social, à une règle de vie.

Plus le *moi* est fort, plus les pulsions sont contrôlées.

Jung dit que la répression est névrotique et la contention est morale.

La résistance à la frustration est à la base de toute conduite responsable.

* * *

– Un autre patient :

M. X…, trente-trois ans, est un époux fidèle, capable et intelligent. Il avait passé sa vie à bâtir un foyer digne pour lui, sa femme et ses enfants. Or soudain dans un moment conjoncturel

de sa vie où il ne se sentait pas écouté par son épouse, lui est apparu le désir incontrôlable de vivre avec une autre femme.

En étant le miroir du patient, l'analyste cherche à lui montrer les limites entre répression et contention. Celui-ci est évidemment possédé par un complexe autonome de son inconscient. Le patient souffre horriblement dans une situation conflictuelle sans issue.

En ce cas il devait manifestement dépasser les étapes mythiques du héros soumis à de terribles et successives frustrations pour accéder à la paix et contacter le réel.

Mais il vivait dans la pensée, loin des sentiments et loin de la réalité.

Un complexe d'Œdipe mal résolu en était l'origine. Son épouse prenait la place du père absent et sa maîtresse celui de la mère. Il ne voulait pas s'expliquer avec ses phantasmes, mais la dure réalité et ses souffrances le mirent en face de la nécessité d'une résolution du conflit.

L'enfant abandonné résonne en lui fortement. Mais comment est-il abandonné aujourd'hui et par qui ?

De toute évidence, son *moi* faible était venu le piéger. Il n'avait plus aucune valeur morale. Sa position consistait à défendre son fantasme.

Derrière l'expérience de tristesse vécue en rapport aux événements actuels de sa vie, mais nullement reliée à son histoire conflictuelle, il ne pouvait pas s'apercevoir que les mémorisations qu'il donnait de son angoisse et de sa situation ambiante n'étaient qu'une répétition de situations traumatiques de séparation.

Il était plongé dans un dilemme : s'il imaginait de se priver de sa famille, il se sentait injustement délaissé, car il fantasmait que sa femme, en tant que père-juge, l'empêchait de voir ses enfants et s'il se privait de sa maîtresse, il se sentait potentiellement abandonné par elle.

Le dilemme, c'est l'expression la plus claire de la confusion. Thème du sans issue, thème central de l'anthropologie philosophique qui place l'homme devant l'exigence d'opérer un choix conscient.

Si le dilemme avait deux pôles, quel obstacle pouvait lui interdire le choix, si l'analyste était là comme un miroir ?

Il s'agissait de situations originaires de frustration et d'abandon qui le mettaient dans l'impossibilité de faire tout mouvement capable de l'entraîner dans des situations de perte d'amour, ou de protection, dans des situations de deuil, de changement de situation sociale, ou de maison, de désapprobation par une personne chère ou de la part d'un milieu auquel il n'était pas indifférent.

Tout le renvoyait à des expériences de séparations pénibles : de longues absences de son père, délaissement, accident de voiture avec sa mère perçu comme très grave quand il avait sept ans. C'étaient des situations qu'il avait mal supportées. De plus, un fait significatif à dix-neuf ans avait déclenché un état d'angoisse et une longue histoire psychosomatique : le divorce de ses parents avait enfermé l'adolescent dans le désir de la mère et mettait en lui un frein à l'aboutissement de la résolution de la triangulation œdipienne primitive.

La répétition impossible à éviter de ce problème émergeait après treize années de mariage. Les protagonistes étaient trois comme à l'origine.

Dans cette situation, le dilemme devient une structure qui se fige, car pour préserver son équilibre, le sujet refuse le choix et, par conséquent, la frustration. En se rendant objectivement irresponsable, il fait rentrer le phantasme dans la réalité et il sera obligé de s'expliquer avec lui et peut-être de se frustrer, car le phantasme ne sera plus pour lui un refuge narcissique, ni une rêverie protectrice.

Dans l'histoire de la vie de cet homme, il y eut des frustrations

précoces qui lui ont permis de livrer et de vaincre des batailles sordides contre ses démons intérieurs, mais il est devenu un malade psychosomatique.

Ces frustrations se rapportent déjà à la relation intersubjective qui a précédé sa naissance quand l'enfant n'existait que par autrui.

La thérapeutique psychanalytique ne vise qu'à lui faire atteindre un meilleur développement de son économie psychique, en lui donnant les moyens de reprendre son développement affectif qui s'est brusquement arrêté.

* * *

Nous regardons les roses de Bagatelle. Nous ignorons nos histoires, nos frustrations. Il pleut légèrement et c'est dimanche. À force de savoir qu'il ne faut pas toucher les fleurs, j'ai fini par ne plus les désirer. La vie est une vitrine pleine d'objets admirables que nous n'avons pas le droit de désirer, mais ce n'est pas si triste. En tout cas, tu es là, possible, désirable, avec tes yeux humides sous un ciel d'automne et les feuilles des arbres tombent pour nous accompagner dans le magique parcours de notre condition humaine. La pluie redouble d'intensité et les parfums deviennent enivrants. Je n'arrive pas à suivre mes associations. Il m'arrive le flash d'un livre de Susuki dans lequel il compare l'attitude d'un poète japonais avec celle de Tennyson, le poète anglais. Les deux artistes devaient décrire une fleur. Le Japonais s'imaginait être une fleur, tandis que le poète occidental la réduisait à ses plus simples éléments pour la comprendre et la décrire.

* * *

Soudain, nous avons compris que nous n'avions pas cessé de désirer les objets interdits, car nous pouvons partager l'essentiel de l'objet sans pour autant le posséder ou le détruire.

Sublime équilibre, possible et accessible à l'homme doté du libre

arbitre !

La pluie a cessé. La nuit tombe et dans notre dialogue s'abrite l'éternité.

L'inconscient[22]

Mon fils aîné était né entouré dans une ambiance de médecins, de psychanalystes. Mais surtout et avant tout, de chercheurs en sciences humaines qui discutaient pendant les repas au sujet de leurs découvertes, de leurs difficultés, de leurs réussites. Nous n'avions pas conscience que nous l'imprégnions jour après jour par ces informations. Un jour pendant que je lisais et que mes quatre enfants jouaient à mes pieds sur le tapis du salon, ma deuxième fille tenait entre ses mains une boîte d'aquarelles dont les bords étaient coupants. Elle se fit mal. Son frère aîné lui cria :

— « *Inconsciente !* ».

Et elle lui posa vite la question :

— « *Qu'est-ce que ça veut dire inconscient ?* ».

— « *Ne touche plus à ça* », lui répondit son frère, « *car l'inconscient est une chose énorme que nous ne voyons pas et qui nous fait faire de bêtises et voir des fantômes et des sorcières* ».

— « *N'y aurait-il pas dans ce gros truc des fées ou des princesses ou de jolies choses ?* ».

— « *Oui, aussi, mais pas tout le temps* ».

— « *Quelle forme a-t-il l'inconscient ?* », demanda-t-elle.

— « *C'est comme un gros sac de pommes de terre que les paysans portent sur leur dos à chaque récolte. Ce sont des sacs très lourds, mais quand les hommes sont grands et bien entraînés, les sacs ne les font plus tomber* ».

J'avais entendu la plus juste métaphore des lèvres d'un enfant, et,

---

22 : publié dans le n° 20 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 1995-janvier 1996) « L'inconscient ».

en plus, c'était mon fils.

Au-delà de cette anecdote, bien touchante pour moi, je suis obligée de reconnaître que la métaphore du sac de pommes de terre était très juste. Quel poids terrible que celui de l'inconscient qui nous fait perdre l'équilibre en raison de sa puissance !

Quand bien même il est source de toute création en beauté et en relief, il est également le sujet de toutes nos erreurs lorsque nous n'avons pas appris à le voir agir en nous. À travers « la pratique de l'inconscient », menée dans une analyse centrée sur la volonté consciente de prévoir ses pièges, nous pouvons le faire devenir collaborateur de notre évolution.

Quel effrayant constat de décompensation quand des complexes autonomes de l'inconscient collectif inflationnent le conscient ! Le comportement devient imprévisible.

Croyons-nous que nous n'y sommes pour rien ? Peut-être dans le cas d'une pathologie profonde, mais la plupart du temps nous avons la possibilité de réagir et de nous battre contre ces forces, en principe malignes, afin de les rendre bénéfiques.

Max Scheller arrive dans « *La position de l'homme dans le cosmos* » à la conclusion que l'être humain est capable de dire non, de se soumettre à des privations contraires aux satisfactions de son être psychophysique.

Bref, il est son propre ascète.

Et comme la possibilité d'interposer un projet entre le stimulus et la réponse varie largement, nous ne pouvons pas admettre l'image de l'homme – conditionné et limité – que certaines psychologies du siècle passé veulent nous présenter.

La causalité n'est pas stricte dans le domaine du psychisme, et il n'est pas possible de lui appliquer des lois rigoureuses du type causal, car l'inconscient est là, présent, et agissant avec ses archétypes et sa puissance qui est porteuse de mythes.

Comment donc approcher l'inconscient ? Les rêves, les visions hypnagogiques, les lapsus, les actes manqués en ouvrent les portes.

La patiente A… dit ne pas rêver. Or elle a des visions hypnagogiques qui possèdent, selon Jung, la même valeur sémiologique : le voyant contemple, à travers sa vision, son conscient et son inconscient et la possibilité d'intégration des deux par un fait miraculeux comme celui de la découverte du *soi*. La même patiente fait un rêve quelques jours plus tard où elle a pu percevoir que le conscient et l'inconscient se complètent dans une dialectique vers le *soi*.

Le principe même qui domine l'analyse est celui de faire parler l'autre et d'ouvrir inévitablement l'inconscient à venir. Dans son commentaire de la *Gradiva*[23], Freud désigne l'inconscient comme un ensemble de « *processus psychiques qui persistent de façon active sans atteindre cependant la conscience* ». Le message que l'inconscient exprime doit donc se verbaliser dans le transfert de la relation analytique.

Toutefois, Freud s'arrête, dans sa démarche de puiser dans l'inconscient, en disant que dans celui-ci il reconnaît l'existence de certains résidus archaïques qu'il ne veut pas fouiller. Pour sa part, la psychologie de Jung entreprend la compréhension du monde inconscient à partir de ces résidus archaïques qu'il appellera des archétypes. Pour Jung, ils représentent ou personnifient certaines instances de la psyché obscure primitive, des racines même de la conscience.

L'archétype est une tendance à former de telles représentations qui peuvent varier énormément dans les détails sans perdre leur modèle de base. Les archétypes sont une tendance aussi marquée que l'impulsion qui pousse les oiseaux à construire leur nid ou les fourmis à constituer des colonies organisées. Mais ils se

---

[23] : « Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen », S. Freud, 1907.

différencient des instincts, qui sont, quant à eux, des nécessités physiologiques perçues par les sentiments. Cependant, ces besoins se manifestent aussi dans des fantaisies et ils ne révèlent leur présence qu'au travers des images symboliques. Ces manifestations sont celles que Jung appelle des archétypes.

* * *

Ne vous arrêtez pas, dans mon article, à la théorie qui est pour tous un lien de transmission plein de souffrance, mais nécessaire.

Allez ! Devenez avec moi poète et archéologue. Ressentez avec moi la nuit, la répétition, le passage sans limite, la peur, la plongée dans l'inconscient. Nous ne pouvons pas seulement en parler : il vaut mieux partir ensemble car nous partageons un même inconscient, ce qui est sérieux.

Mille signes, mille héros, mille tombeaux et l'écho insondable de la grande aventure humaine : la recherche du *soi* après la rencontre avec les démons et les anges de l'inconscient.

Le goût du travail psychologique dépasse la vraie nature peureuse de l'homme.

Ne plus marcher vers la mort, mais marcher à petits pas ou à grands pas dans la splendeur de la vie. Quelque chose d'aujourd'hui pour alimenter plusieurs vies.

Rien ne nous est étranger. Le monde clos de l'inconscient s'ouvre quand on aborde, avec une certaine angoisse secrète, mais avec courage, la bête considérée morte. Elle ne l'est qu'en apparence, car elle est plongée dans un silence obligé puisque nous ne l'interrogeons pas.

Il existe une porte, une brèche, une fissure, un au-delà et tout se rejoint sûrement dans la brume, en principe épaisse, de l'inconscient.

* * *

Journal de bord de cette quête éperdue, nostalgique de moi-même où il y a toujours des ombres, des voiles, des toiles d'araignées que je n'arrive pas à enlever.

Recherche d'un point, d'un instant où je pourrai être moi en te laissant sans angoisse être toi.

Peur de te perdre, résonnant dans le silence d'une nuit où tu es près de moi dans ton sommeil profond.

Pourquoi cette angoisse qui m'amena à me réfugier dans un monde irréel où les images sont effacées ?

Devant cette question, des esquisses de réponses émergent de l'inconscient. Peut-être sans ordre, mais à l'intérieur de cette logique qui est propre à l'inconscient.

Beaucoup d'écriture dans le monde insondable de mon bureau qui est « bêtasse » comme la mer que mille fois j'ai contemplé depuis notre bateau. Cette inatteignable mer grise de l'inconscient.

Recherche du sujet, myriades d'étoiles, pratique de l'inconscient, ombres d'un exotisme exaspérant, et des images, des images…

Empire, cité, lien, angoisse, grand-mère, nuit morte… Oui, j'ai peur que tu meures comme elle l'a fait. Je l'avais soutenue, mais elle s'était un jour endormie définitivement. Violet, interdit, messe funèbre. Ne pars pas, « *fils du ciel* » !

Au sujet de la mort, tout est réglé par les cérémonies, mais je ne sais rien du destin final.

Et l'immense Patagonie qui revient dans cette nuit sans visage où, toi aussi, tu pourras partir irrémédiablement, pour toujours sans me demander une dernière caresse.

J'avais des choses à te dire, mais tu t'es endormi. La nuit, berceau des changements et des reliefs, fait de chaque détail de la chambre un trou de mort pour un éternel retour.

À suivre
Fait à Paris, le 19 novembre 1995
Et il ne pleut pas

Humanisme : présent, passé et avenir[24]

Je vais laisser à mes collaborateurs le soin de la réflexion sur ce thème au niveau psychologique, car mon souci est la transmission du savoir, des croyances et des connaissances entre ces deux entités – passé et avenir – dont la nécessaire continuité est niée fréquemment.

Sauf exception, l'homme se trouve dans une extrême solitude sans se rendre compte que pour mieux exister, il faut être inséré dans une généalogie.

Il est bien vrai que la répétition névrotique peut être ancrée dans un mythe familial, mais ce n'est qu'un élément qui se situe dans le tableau névrotique individuel.

Renan a écrit : « *Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé.* »

La jeunesse est portée à mépriser l'expérience de ses aînés. Sous l'impulsion d'une sensibilité qui devient exigeante, l'adolescent se trouve pris entre ses besoins, ses élans, et la morale, les convenances qui le retiennent. En dépit de tous les interdits, il éprouve le désir de s'affirmer. Et comment s'affirmerait-il, sinon contre ceux qui le brident, l'étouffent, le paralysent ? Il ne trouve pas de mots assez forts pour les dénoncer. On s'insurge donc contre ses parents, contre ses maîtres, contre la règle, contre la loi civile, morale ou religieuse.

C'est surtout depuis 1789 que la jeunesse, se fondant sur le

---

[24] : publié dans le n° 21 de la lettre de SOS Psychologue (février 1996) « Le passé source d'avenir ».

principe de liberté, s'abandonne à son goût de briser ce qui fut pour avoir le champ libre. Observons ce qui s'est passé dans le seul domaine littéraire. Un Victor Hugo âgé de vingt-cinq ans lance la bombe de sa préface de *Cromwell* afin de jeter en l'air l'édifice classique. Il se rit des règles sacro-saintes qui faisaient trembler Corneille, se gausse de la sagesse et renie le traditionnel respect de l'âge jusqu'à lancer sur la scène la scandaleuse injure : « *Vieillard stupide !* ». Arrivent Gautier et les parnassiens : ils clouent au pilori leurs aînés romantiques, en font des saltimbanques éhontés, des « montreurs ». Voici Rimbaud et les symbolistes : ils voient, dans les parnassiens, des esprits lourds, inaccessibles aux charmes du mystère, insensibles aux impondérables qui constituent la vraie poésie… Viennent les surréalistes, à la fin de la première guerre mondiale ; ils conseillent de tout abattre : sa propre vie par le suicide, celle des autres en descendant dans la rue, un pistolet dans chaque main… Les guerres ayant toujours pour conséquence le relâchement des mœurs, autrement dit un épanouissement sauvage de l'individualité, la seconde guerre mondiale engendra une autre espèce de révoltés : les « existentialistes » et les « J3 », dont on sait qu'ils ne se montrèrent pas particulièrement respectueux du passé, pas plus des lois positives que des règles morales.

Renan ignora cet aspect outrancier de notre jeunesse et l'irrespect des quatre générations qui la précédèrent, mais il connut l'esprit frondeur de ses camarades sous le règne de Louis-Philippe et, parce que lui-même avait dû se dresser contre ses maîtres en quittant le séminaire où ils l'instruisaient, il ne voulut pas qu'on prît pour de l'irrespect ce qui était le fruit longuement mûri d'une délibération. Ce n'est pas en révolté, en casseur d'assiettes qu'il avait abandonné Saint-Sulpice : à ceux qui lui avaient formé l'esprit, il gardait une reconnaissance émue. Il appelait de ses vœux le progrès dans tous les domaines où il peut produire ses effets, il en attendait des merveilles, il regardait de préférence vers l'avenir, mais ce n'était pas une raison pour mépriser le passé.

Un architecte méprise-t-il la terre sur laquelle il fonde son édifice ? Newton pouvait-il mépriser Descartes dont il utilisait les méthodes ? Einstein aurait-il pu bâtir sa théorie de la relativité s'il ne s'était appuyé sur la gravitation newtonienne ?

* * *

Dans sa concision, la formule de Renan montre bien l'importance de la dette des hommes envers leurs prédécesseurs. Il faut des fondations pour bâtir, et chaque assise de pierres s'appuie sur celle qui fut placée auparavant. Il est fructueux d'observer dans certaines cathédrales, l'apport de chaque siècle en voyant des pinacles de style flamboyant au-dessus de baies lancéolées ou rayonnantes qui elles-mêmes s'ouvrent au-dessus d'une crypte romane. Rien de plus instructif aussi que d'imaginer le chariot mérovingien au-delà de l'automobile, et la roue magique des peuples préhistoriques au-delà du chariot ; la marmite de Papin au-delà de la locomotive et Prométhée derrière la marmite.

Un étudiant ne peut apprendre la constitution de l'atome sans rendre hommage à toute une chaîne de chercheurs, chacun ayant apporté sa pierre « à la grande résultante ». Tous ces chercheurs, d'ailleurs, ne découvrirent eux-mêmes quelque chose qu'après avoir étudié la manière dont leurs prédécesseurs s'y étaient pris pour arriver à formuler des vérités nouvelles. Qu'est-ce qu'un manuel de physique, sinon l'histoire de la physique ? À chaque page, il faut saluer un grand homme du passé, qu'il se nomme Einstein, Maxwell, Newton ou Archimède. Apprendre les sciences, a-t-on pu dire, c'est apprendre l'histoire des sciences. L'étudiant qui l'oublierait se réduirait à ne savoir qu'un catéchisme condamné à une prompte désuétude.

Le véritable homme de progrès ne saurait donc négliger, sans ingratitude, ce qui fut fait avant lui. Sachant combien de difficultés il faut vaincre pour élaborer une thèse nouvelle, le physicien vouera un culte au vieil Archimède ; à Pythagore, le géomètre ; et le chimiste à Lavoisier. Traiter de « vieilles barbes »

ces vénérables ancêtres, ce serait se mépriser soi-même ; car le savant n'ignore pas que ce qu'il fait, ce qu'il prépare sera dévalorisé par ce qui se fera. C'est en mettant la main à la pâte, en refaisant, avec des moyens perfectionnés, l'expérience qui rendit célèbre tel grand aîné, que l'on éprouve à son égard un immense respect.

* * *

Cependant, lorsque le respect du passé devient trop grand, l'esprit d'examen s'endort et l'esprit d'autorité le remplace. À partir du moment où Thomas d'Aquin eut introduit la physique d'Aristote dans sa *Somme théologique*, il lui donna la garantie de l'Église, et les théories du Stagirique devinrent paroles d'évangile. *Aristotelus dixit*, Aristote l'a dit : cette formule péremptoire arrêtait l'esprit le plus téméraire, le plus naturellement porté à la discussion. Il se taisait, accablé. Il reconnaissait la grandeur incommensurable de l'Ancien, presque comparable à la grandeur sacrée de Moïse : « *Tout est dit, et l'on vient trop tard…* » C'est dans cette atmosphère quasi religieuse que le fameux adage affirmant que *« la nature a horreur du vide »* fut accepté sans être examiné jusqu'au moment où ce libertin de Pascal eut l'audace d'en démontrer la stupidité. La vénération dont on entourait Aristote avait eu pour conséquence deux mille ans d'erreur. Lorsqu'il reste trop fidèle au maître, le disciple risque de stagner, de s'enliser en transformant en système clos ce qui fut une théorie vivante, une hypothèse frangée de doute.

Natura fecit saltus. La science aussi procède par bonds. C'est en s'élevant contre son maître Charcot, en démontrant qu'il avait été trompé par les malades de la Salpetrière, que le docteur Babinski fit progresser la psychiatrie et c'est en se dressant contre les psychiatres que Freud édifia sa psychanalyse.

On trouverait des exemples typiques de la manière dont la science progresse dans la réaction qui se fit contre le positivisme et les théories mécanistes à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ : la

géométrie de l'atome et de l'univers astral se détourna d'Euclide ; la mécanique se détourna de Newton ; la chimie se détourna de Lavoisier ; on crut même un moment que la science allait abandonner les principes d'identité et de causalité pour ne retenir que le principe d'incertitude, autrement dit pour abdiquer. On était allé trop loin dans le désir de remettre en question ce que les aînés avaient établi.

* * *

À partir du moment où l'on divinise le passé, on se cristallise dans un « néo-passé » : ainsi firent les néo-classiques du Consulat et de l'Empire. Tous les grands savants se sont gardés de cette routine qui intimide ou paralyse ; et parfois, cédant à la vivacité de leur caractère, ils s'en sont pris avec férocité au passé le plus récent. Si Pasteur eut tant de peine à faire accepter ses thèses sur l'asepsie, c'est qu'un trop grand nombre de ses aînés étaient attachés à la théorie de la génération spontanée et le considéraient comme un profane, un impie. Respectons le passé, mais ne lui vouons pas un culte intolérant. Vénérons Aristote, puisqu'il fut un très grand homme, mais sourions de la croyance en l'horreur du vide. Vénérons Newton, mais reconnaissons l'insuffisance de ses théories et complétons-les par celles d'Einstein…

Enfin, pour finir avec ce thème, il est utile de rappeler ces réflexions : « *Puisque tout doit mourir, commençons par aimer les morts… Ignorer les morts, c'est rester à jamais enfant.* » (Michelet)

« *Presque tout ce que l'on sait aujourd'hui ne se trouvait pas dans vos livres lorsque vous fréquentiez l'école.* » (Robert Oppenheimer, *l'Arbre de la Science*).

Sur la plage, je te regarde jouer avec nos petits-enfants en leur enseignant à bâtir avec du sable des villages jusqu'à aujourd'hui inexistants et qui partiront bientôt avec le reflux de la marée.

Je te regarde, protagoniste d'un programme archétypique dont nous ne pouvons pas nous échapper.

Tout père est bâtisseur, tout enfant est un bâtisseur potentiel si le geste a bien été transmis.

La nuit tombe sur la plage, qui devient déserte. La mer s'agite et vous venez m'entourer tous un peu frileux, cherchant la chaleur maternelle.

La bâtisse sur le sable reste derrière et nous traversons la rue pour gagner notre maison.

Je prends ta main dans le couloir, je me sens soudain fragile. Mais je suis bien sûre que tu me protèges comme le premier homme a dû protéger la première femme.

Fait à Miramar, Argentine
Un jour comme les autres de création

La puissance du cinéma[25]

Lorsqu'il y a cinquante ans, des forains présentaient dans une salle de bois et de toile, sur un rectangle de toile mouillée qu'il fallait humecter à intervalles réguliers, les premières images cinématographiques, ils ne se doutaient certes pas qu'ils mettaient en branle l'un des plus puissants moyens d'unification de l'espèce humaine ; et les spectateurs qui se fatiguaient les yeux à voir danser des formes ataxiques dont ils n'arrivaient jamais à bien saisir le contour ne s'en doutaient pas non plus.

Puissance de conviction

Tout art est magie dans ses origines et, sous peine de disparition, il faut qu'il reste magie ; nos poètes contemporains le savent bien, eux qui cherchent à retrouver la force d'enchantement primitive de nos mots trop vieux.

Lorsque l'aède ionien contait la magnifique geste des Achéens qui se battirent durant dix ans pour venger l'honneur de Ménélas, il lui fallait capter l'attention d'un auditoire à la fois naïf et difficile.

Mais, depuis que la littérature n'est plus qu'un divertissement de choix pour les honnêtes gens, l'écrivain n'agit plus globalement sur les foules. Il atteint un lecteur solitaire.

Le théâtre, lui, entretient encore un sentiment de communion ; il lie dans une communauté éphémère la troupe des acteurs aux spectateurs. Mais, le rideau baissé, la communion se dissipe vite. Dès qu'il cherche à utiliser le spectacle comme on l'entendait autrefois, il paraît ridicule : un bateau de bois et de toile qui roule

---

[25] : publié dans le n° 22 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1996) « La puissance du cinéma ».

en grinçant sur une mer de toile peinte animée par une troupe de gamins courant au-dessous aurait provoqué l'ébahissement des spectateurs du XVII[e] siècle qui se laissaient prendre à l'envol de Phaéton vers les cieux où un panier d'osier le hissait ; les habitués du cinéma qualifient d'enfantins ces spectacles d'un autre âge. Lorsque l'écran leur présente un bateau voguant sur les flots, il leur apparaît comme un vrai navire bercé par de vraies vagues, sauf quand le metteur en scène utilise une maquette qui ne trompe aucun amateur avisé.

C'est seulement quand le théâtre se réduit à un échange d'émotions, de sentiments, de passions transmis par des paroles devant un simple rideau de velours ou quelques meubles précieux sortis d'un salon, que nous consentons à nous laisser convaincre. Encore n'est-il pas sûr que la conviction soit aussi aisée que dans la salle obscure où veille la lanterne magique. Par la baie lumineuse de l'écran, la vie arrive, dans son cadre naturel de montagnes et de mers, de maisons et de forêts ; elle se situe devant la splendide baie de San Francisco que nous n'avons jamais vue ; sur la place Saint-Marc et le Grand Canal dont nous avons conservé de beaux souvenirs. Le décor se déplace avec l'observateur, il grandit ou diminue selon l'ajustement du regard de la caméra. Et, si le metteur en scène ou l'acteur à commis une faute, nous n'en savons rien, car on a eu cent fois le temps de la réparer en remettant cent fois l'ouvrage sur le métier. Au théâtre, point de repentir : il faut subir le rhume de la vedette ou l'extinction de voix du jeune premier.

Le cinéma, instrument de connaissance et de culture

Assurément, les bandes dites « documentaires » nous permettent de nous faire une idée du paysage hawaïen ou groenlandais, de la musique javanaise ou de la vie des Esquimaux ; de rêver devant un appareil propre à capter les rayons cosmiques ; d'admirer, en luttant contre la nausée, une étonnante opération chirurgicale.

Mais est-ce que cela suffit pour édifier une culture ? Suffit-il de

voir Jean Rostand manipuler des grenouilles pour connaître les lois de Mendel et la génétique de Morgan ? Suffit-il d'avoir vu le *Rouge et le Noir* au cinéma pour connaître le chef-d'œuvre de Stendhal ? Il est possible de dire, toutefois, que les Ciné-clubs permettent de revenir sur ce qui a été vu, de le comparer, de le commenter.

« *Les plaisirs sont offerts au public sans qu'il ait besoin d'y participer autrement que par une molle et vague adhésion* » nous confie Georges Duhamel.

En effet, point de culture sans études et, jusqu'à maintenant, point d'études sans livres ni cahiers. Il est peut-être intéressant de voir les Alpes au cinéma pour compléter l'étude faite sur la carte et dans le manuel de géographie, car le film seul ne laisserait qu'un vague résidu de paysages dans la mémoire. Point de culture dans la réception béate des images : il faut faire effort de mémoire et de réflexion pour se cultiver et accepter de faire ce qui est nécessaire pour s'élever du concret vers l'abstrait.

Le cinéma unifie l'espèce humaine

Reste donc le fait que le cinéma place les mêmes images devant les yeux de millions d'hommes et de femmes, quelle que soit leur race, leur couleur et leur langue. Il les fait vibrer des mêmes émotions – dans la mesure où ils sont capables de les recevoir – et il leur fait souhaiter un même idéal de vie.

Le cinéma américain étant aujourd'hui le plus répandu dans le monde, *the American way of life* tend à se répandre. Noirs, blancs ou jaunes, d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie, hommes et femmes rêvent de Cadillacs et de Buicks, de bungalows plantés dans une pelouse fleurie, de salles de bains miroitantes, de cuisines-laboratoires… Il n'existe pas encore de langage international en ce sens qu'aucune langue nationale n'a réussi à s'imposer aux autres. En fait, il existe une sorte de langage universel : c'est celui que parlent les cœurs et les esprits lorsque les regards les plus divers se concentrent sur l'exploit d'une navette spatiale qui vient

de battre un record, un manteau de fourrure, un milliardaire…

Il ne faudrait donc pas minimiser la puissance d'unification du cinéma. Il est en passe de réussir ce que ne purent faire ni les empereurs, ni les fondateurs de religions universelles. Libre à nous de regretter la disparition des coutumes folkloriques, des saris, des kimonos et de nombreuses habitudes locales.

Il faut reconnaître objectivement que le cinéma unit l'espèce humaine, de l'Islande au Cap, du Japon à la Terre de Feu : dans la mesure où il ne se met pas au service d'une propagande, où il ne fait rien apparemment pour peser sur les volontés, où il se contente de narrer de belles histoires en images et où il joue, sans en avoir l'air, sur le clavier des désirs et des haines.

Lorsqu'on prend conscience de cette puissance d'unification exercée par le cinéma, lorsqu'on se rend compte que le cinéma permet effectivement aux hommes de se trouver tous semblables dans leurs violences et leurs douceurs malgré les barrières raciales, religieuses, politiques ou linguistiques, il est à se demander si cette unification de l'espèce humaine dont nous lui sommes redevables se fait dans un sens favorable.

Est-il bon d'unir les hommes dans la vénération du pistolet automatique, dans l'admiration pour le gangster, dans la réduction de l'amour à la sensualité, dans le désir de conquérir l'argent par tous les moyens ?

Sans vouloir orienter d'une manière trop apparente le cinéma, sans en faire une prédication, il serait peut-être bon que les producteurs se rendent compte de leur responsabilité. Alors seulement on pourrait espérer les voir conduire les hommes « par des chemins détournés vers la Terre promise ».

* * *

Je ne savais pas ce que pouvait être le cinéma jusqu'au jour où ma grand-mère m'y a emmenée, pour la première fois, quand j'avais six ans pour voir *Tarzan*. J'ai eu de la tristesse en sortant, car la

jungle, et l'homme fort aussi bien que ses partenaires, n'existent pas dans mon quotidien.

Il s'agissait pour moi de merveilles inaccessibles qui faisaient partie d'une réalité qui ne pouvait être atteinte.

Mais comme l'enfant s'arrange facilement pour combler ses manques, les arbres immenses de mon jardin étaient bientôt devenus la jungle de Tarzan et moi le singe Cheetah, car le personnage de Jeanne ne m'avait pas marquée.

Les années passant, mon père et ma mère m'ont emmenée voir un film où un prêtre recevait la confession d'un assassin. Mais il ne pouvait jamais être déchargé du poids de la confession, car il était soumis au « secret confessionnel ». Cet événement m'avait marquée. Je n'avais pas la possibilité de dramatiser cette histoire, ni l'envie de le faire. Avec le temps j'associais le secret confessionnel au secret professionnel dont parlait mon père et que j'ai dû assumer plus tard.

Vers 10 ans, j'ai vu *Lily Ponds*. Je n'ai pas eu de mal à chanter partout en essayant de l'imiter.

Vers 11 ans, j'ai vu apparaître dans les films des modèles superbes de femmes qui sont devenues des traces mnésiques en s'inscrivant en moi : Maria Montes, une sculpture, María Felix, une sculpture intelligente et réflexive, avec une séduction hautaine et brûlante en même temps ; Margot Fontaine, si légère dans la danse, si flexible et sans péché, presque décharnée dans les bras de Rudolf Noureïev ! Greta Garbo et son port de tête ! Il y avait des modèles qui m'attiraient en me faisant peur. L'horrible Marlène Dietrich dans l'Ange bleu qui détruisait le professeur, et Brigitte Bardot qui semait la confusion en moi à propos de l'imitation ou non de son style, car il était difficile de dire à cette époque s'il s'agissait d'un ange ou d'un démon.

Le cinéma est un art du sentiment fondé sur la découverte du monde magique des images et des sens.

Les images au cinéma ne sont plus de simples représentations, mais des complexes à tonalité affective appartenant à la vie inconsciente, qui à travers la régulation psychique, servent de médiateurs entre le moi et le soi, tels que la « persona »[26] ou « l'anima »[27].

Dans le cinéma américain, George Cukor, Alfred Hitchcock et Peter Bogdanovich sont des réalisateurs qui se sont sans doute intéressés à l'anima.

L'anima n'est pas un archétype qui peut être transmis à l'homme par le modèle maternel. C'est à lui de le trouver à son initiative.

J'ai compris comment les images du cinéma me touchaient émotionnellement. Le couple représentation/affect[28] était un problème, surtout avec une socialisation un peu sévère et le danger de devenir marginal si j'adoptais des allures copiées sur des modèles incorrects : l'horreur pour moi ressemblait à Mme Bovary ou à Ana Karénine.

Jung dit dans son livre *l'âme et la vie* que « *tout événement psychique est image et imagination* ».

Les films dirigés par de grands cinéastes sont une sorte d'imagination active qui puise son imagerie dans l'angoisse de croissance de l'homme, dans son époque et ses différents contextes culturels.

Les ciné-clubs, les séminaires organisés autour de la projection d'un film aident les participants à dialoguer avec les images.

---

26 : la *persona* désigne la partie par laquelle le moi entre en relation avec le monde. Dérivé de la tragédie grecque ce terme suggère que le moi agit masqué, déformé dans ses relations avec les objets, l'extérieur.

27 : *l'anima* est l'aspect féminin inconscient de l'homme.

28 : la *représentation*, en philosophie et en psychologie, désigne ce qui forme le contenu d'un acte de pensée, notamment la reproduction d'une perception intérieure. Freud oppose la représentation à *l'affect*, chacun de ces deux éléments subissant, dans les processus psychiques, un sort distinct.

Le cinéma est un nouveau système de perception. Un film peut représenter toute une vie. Et toute abréaction[29] est possible dans cette rencontre avec un malaise intérieur longtemps ignoré.

Xy aujourd'hui, *Basic Instinct* hier. Les films répondent à des questions éternelles archétypiques : la stérilité et la castration dans les cas cités.

L'art est révélateur d'une quête inconsciente depuis les origines de l'homme et encore plus loin, une quête qui remonte à la création.

* * *

Je te regarde. Tu allumes ta première cigarette à la fin du film, et tu t'arrêtes sur le trottoir, pensif, en me demandant : « *Je n'ai pas compris ce qui s'est passé quand la protagoniste, Meryl Streep, dans Madison pleure à l'intérieur de la voiture en touchant tout le temps la poignée de la porte.* » J'essaie d'expliquer plusieurs choses, que « *tu as nié le sens de cette image que j'avais trop prise à mon compte. La protagoniste avait lutté entre le désir de rejoindre son amour et son désir de suivre son mari et ses enfants. Tu l'as vue pleurer pendant que je pleurais avec elle.* »

Cette histoire n'a rien à voir avec notre propre histoire. Non, mais tu n'avais pas voulu voir qu'elle aurait pu partir. Oui, l'épouse aurait pu partir. Et moi, j'ai pleuré, peut-être par empathie, mais aussi pour tous ces amours de quatre jours à peine, mais à plein cœur, que je n'ai jamais eu le courage de vivre.

La nuit est derrière nous et je t'aime. Quelle étrange tristesse! Je ne me suis pas encore « désidentifiée » de la protagoniste! Oui.

Je sais qu'elle a fait le bon choix, mais je tremble encore. Ce n'est pas l'affect en moi qui est réprimé[30], mais quelque chose de

---

29 : *l'abréaction* est une décharge émotionnelle par laquelle le sujet se libère de l'affect attaché à un souvenir traumatique, évitant ainsi qu'il ne devienne ou ne reste pathogène.

30 : la *répression* désigne l'opération psychique qui tend à faire disparaître de la conscience un contenu déplaisant ou inopportun, une idée, un affect,.. La

l'ordre du refoulé. Peut-être qu'un jour, sans le vouloir j'ai renoncé consciemment à un amour d'adolescent. Il serait mieux que cela cesse, car j'éprouve de l'angoisse et un certain mal-être! La nuit est paisible chez nous et tu lis. Tu éteins la lumière. Ce n'est pas juste... il y a du soleil à l'extérieur même s'il est minuit. Je rêverai ce soir, si possible de toi, et j'essaierai de trouver un chemin où nous serons toujours ensemble comme des époux et des amants.

Quel est le mythe que je vis aujourd'hui ?

Fait à Paris le 22 février 1996
et il neige !

---

répression peut être opposée au *refoulement* : dans le premier cas l'opération affleure la conscience (le contenu devient préconscient) tandis que dans le second tout se passe dans l'inconscient (une représentation liée à une pulsion est rejetée ou maintenue dans l'inconscient). Ce sont des défenses.

Le mal du siècle : le spleen, l'ennui, le stress[31]

« Dieu possède en lui la plénitude de l'existence. L'homme, au contraire, est un être intermédiaire : placé entre la vie et l'esprit, entre le Bios et le Logos, il ne trouve ni son assouvissement dans le premier, ni son repos définitif dans le second. Il n'est réellement chez lui dans aucun des deux mondes auxquels il appartient par nature, et qui l'attirent et le repoussent ensemble. Pas assez lourd pour s'enfoncer complètement dans le flot de la vie purement animale, pas assez léger pour prendre son essor dans le monde des purs esprits, il est voué à l'insécurité. » (Jean Lacroix dans *Incertitude et risque*)

« Jamais l'humanité n'a réuni tant de puissance à tant de désarroi, tant de souci et tant de jouets, tant de connaissances et tant d'incertitudes. L'inquiétude et la futilité se partagent nos jours. » (Paul Valéry dans Discours de l'histoire)

L'inquiétude de l'homme de tous les temps

Déjà César faisait état de l'inquiétude des Gaulois qui craignaient que le ciel leur tombât sur la tête. Plus près de nous, Buffon fait état de l'inquiétude de l'homme primitif, venu sur terre alors que les grandes convulsions géologiques s'achevaient à peine... Mais l'homme moderne éprouve une inquiétude plus complexe : inquiétude métaphysique analysée par Pascal ; inquiétude romantique analysée par Rousseau, Chateaubriand... ; inquiétude métaphysique, religieuse et morale évoquée par Baudelaire et ses épigones ; angoisse existentielle présentée sous de multiples

---

[31] : publié dans le n° 23 de la lettre de SOS Psychologue (avril 1996) « Le mal du siècle : le spleen, l'ennui, le stress ».

formes par Jean-Paul Sartre.

Causes multiples du mal du siècle

La peur de la mort, le problème de la survie spirituelle, liberté impossible, désir d'absolu conçu par un être vivant dans le relatif. Cette inquiétude, que le christianisme aurait fait naître selon Chateaubriand, s'est accrue depuis que l'esprit critique a miné les croyances religieuses.

La Révolution de 1789 a détruit l'ancienne armature politique ; l'espoir révolutionnaire a été déçu par la chute de Robespierre ; il a repris en 1830, a été déçu une seconde fois, s'est réveillé en 1848 et a été de nouveau cruellement déçu ; le désespoir des aristocrates en 1789 s'est atténué en Thermidor ; mais, après 1814, il a fallu peu à peu se convaincre que l'Ancien Régime ne reparaîtrait plus.

Les causes économiques se sont révélées en 1914 lorsque les monnaies se sont effondrées : le franc n'a fait que se détériorer depuis ; en réduisant à la misère des gens fortunés, en créant les « nouveaux riches », habiles utilisateurs de la spéculation, la dévaluation monétaire a fait perdre confiance aux plus confiants.

Enfin, la révolution soviétique, la seconde guerre mondiale, la guerre froide qui a suivi, ont fait naître l'idée que plus rien de stable ne subsistait : après l'effondrement des empires, l'effondrement des fortunes privées, on a pu observer l'effondrement des valeurs morales : sincérité, justice, valeur du travail - ridiculisée par l'appauvrissement du travailleur et l'enrichissement du spéculateur -, respect de la personne humaine terrorisée dans les camps de concentration...

Ainsi une véritable désagrégation s'est produite dans la plupart des nations. Et l'homme s'est découvert seul, terriblement seul, « mort en sursis » vivant à « huis clos ».

La séparation des classes ne date pas d'aujourd'hui : patriciens, plébéiens, colons, esclaves dans la Cité antique ; nobles et

roturiers sous l'Ancien Régime ; riches et pauvres dans les sociétés modernes. Mais, acceptée avec résignation jusqu'en 1789, elle n'est que très mal tolérée aujourd'hui.

Jamais la séparation due à la spécialisation du travail n'a été aussi poussée.

La séparation due à l'éducation - primaire pour les uns, secondaire pour les autres - n'a pas disparu malgré les efforts d'Édouard Herriot et de Paul Langevin pour créer l' « école unique ».

Le cloisonnement économique (employeurs et employés) ; social (riches et pauvres) ; culturel (primaires et secondaires) ; politique (multitude des partis) et religieux a pour conséquence le repliement de l'individu sur sa propre misère. De multiples efforts ont été tentés pour sortir les hommes de cette conscience de leur misère. Mais, même si on parvenait à établir une société parfaitement équilibrée aux points de vue politique, économique, financier, même si on pouvait établir un parfait équilibre entre le travail et le loisir, arriverait-on à supprimer l'ennui quand l'homme est seul, immobile dans une chambre. Il faudrait qu'il fût débarrassé de ce lourd privilège qu'est la pensée.

* * *

Accompagner l'aimé...

Je ne devrais pas te parler de l'ennui, car nous n'avons jamais connu ce sentiment dans le parcours de notre vie ensemble, mais aujourd'hui je constate, affolée, que nous sommes menacés de plonger dans l'ennui angoissant.

Je n'ai plus envie de te parler, et toi ? Tu n'as plus envie de rien. C'est pour tout cela que je t'écris, car je me vois partant dans des rêveries perdant le sens du réel et évitant tout désir.

Dès que l'ennui s'était déclenché, j'ai eu peur de devenir folle. La nuit aussi bien que nos soirées ensemble ne revêtaient plus de charme pour moi. Tout a

commencé par ta lassitude morale, conséquence de ton état de stress, car tu t'étais laissé déborder par ton travail et, chaque jour, ton agitation te conduisait sans solution à des efforts inouïs. Toujours plus d'efforts et, chaque soir, toujours plus de malaise et de dégoût.

Il était naturel que le stress ne fût qu'une réponse normale à ton organisme face à des agressions, mais je te voyais te décompenser jour après jour sans pouvoir faire quoi que ce soit sinon te contempler en train de lire, sans plus ; ou en train de manger, sans plus ; ou en train de vivre, sans plus ! Soudain, tu plongeais dans d'étranges malaises. En apparence, tout était normal, mais je savais que tu étais malade !

* * *

Le matin, le maudit réveil te faisait replonger dans ton travail presque fou, sans être arrivé à bien te reposer pendant la nuit et, moi aussi, j'avais commencé à me réveiller fatiguée, affolée et détruite. Douleur sans raison ! Tristesse mystérieuse !

* * *

La table de notre repas quotidien du soir était devenue pauvre. Tu t'enfermais dans ton silence et dans ta méfiance de tout et de tous, même de moi à tel point que tu n'écoutais plus ce que je disais, niais tu inter prêtais des choses que je n'avais pas dites. Je suis devenue tendue, sans savoir quoi dire, quoi faire...

* * *

Les jours passant, j'ai ressenti la peur. Je ne pouvais rien pour toi à l'exception de protéger ton espace vital et te laisser en paix. Je me suis donc retirée de ton scénario sans pour autant cesser mes soins à ton égard.

Prévoir tes repas solitaires, la propreté de l'ambiance, la douceur des draps si propres comme s'ils arrivaient ensoleillés.

Oui, mon silence tendre, ma présence dans les faits avaient remplacé ma brusque présence physique vivante et gênante pour toi. Un être d'amour englué dans un monde de misère et de concurrence inhumaine.

* * *

Pourquoi cette mise en retraite de ma part ? J'ai eu peur de la contagion, mon cher amour pestiféré ! J'ai donc pris la distance passagère de faire chambre à part. Parce que ta souffrance était la mienne, mais j'étais devenue fragile. Mes résistances tombaient si rapidement ! J'ai pu voir, avec ce qui me restait de lucidité, que je ne pouvais plus supporter ni l'arbitraire, ni la contagion.

* * *

Étant donné que ma santé psychique est mon outil de travail, je suis rentrée chez moi pour découvrir dans mon corps, passagèrement solitaire, que l'ennui, la méfiance et ses confrères inévitables n'étaient pas encore là.

* * *

Tu le sais bien : « Un fou fait deux fous ». Car l'accompagnement de l'autre dans son « passage par la nuit », comme Jonas dans le ventre de la baleine, n'est pas sans danger. Le soleil n'existe pas lorsqu'on tient compagnie dans la nuit, les nuages sont morts et crépusculaires et la mort se cache derrière les étoiles. La mer de notre amour n'existe que dans sa monstruosité occulte et les hommes ne sont que des méchants, des voleurs, des concurrents...

* * *

« Un fou fait deux fous ». On ne se parle plus, car si on se parle, ce n'est qu'une guerre inévitable à propos de l'argent, du pouvoir, de la possession, de la jalousie... Oui « un fou fait deux fous » et il faut que l'un des deux soit capable d'arrêter le jeu de complicité avec l'ombre du siècle. Bientôt, je te dirai : « Tu vois, cela n'existe pas ».

* * *

Je suis seule derrière les rideaux de mes paupières basses où il y a encore des soleils qui chauffent sans détruire, des paysans capables d'aimer la vie et la résurrection du jour dans des champs verdoyants. Je vois des tournesols. Ce ne sont pas ceux de Van Gogh, mais ceux de mon imaginaire paisible, capable de compenser ta douleur si affolante d'exister aujourd'hui dans un monde

anomique qui t'oblige à l'aliénation pour survivre.

Dors mon amour... Si je pouvais retarder ton ennemi le réveil, limiter tes ambitions qui sont peut-être devenues démesurées !

Pourquoi tout cela. mon Dieu ?

Parce que la peur a dévoré le monde.

Avec amour, je t'écris et bien sûr, je suis certaine que tu dors... Que la paix soit avec toi ! C'est la lumière du monde.

Fait à Paris, le 27/03/1996 et il fait encore froid.

La valeur des grands hommes[32]

Le grand homme fut jadis reçu comme un don du ciel et souvent pris pour un dieu. Comment faire la part entre les dieux du panthéon grec et Prométhée qui symbolise le génie humain ; entre ce Prométhée qui vivait parmi les dieux et Hercule qui vécut parmi les monstres ; entre cet Hercule qui symbolise toute la force et le courage concevables par l'humanité et Achille dans les veines de qui coule du sang divin, mais qui pourtant appartient à la société des hommes ; comment classer Moïse qui reçut de Dieu des dons inaccessibles aux mortels et devint " l'élu du Tout-Puissant " ? Y eut-il un seul Chaldéen pour prétendre pouvoir égaler Gilgamesh ?

Rapprochons-nous de notre ère.

L'Œdipe de Sophocle atteint une grandeur devant laquelle les Grecs du siècle de Périclès devaient se sentir bien petits. Notre Moyen Age chrétien présente une galerie de saints si étonnants dans leur comportement qu'on cherche vainement en soi le germe des tendances qui les conduisirent au martyre.

Au moment où Corneille ne peint pas les hommes tels qu'ils sont, mais nous force à lever trop haut la tête et à regarder trop au-delà de notre horizon habituel avec la galerie de ses grands hommes, la mentalité commence à changer. On s'apprête à déboulonner les statues devant lesquelles des générations se sont inclinées et la sociologie fait ses premiers ravages. Développant certaines idées avancées par Hippocrate, Montesquieu suggère que les lois ne furent pas l'œuvre des seuls sages, puisque le climat les influence.

---

32 : publié dans le n° 24 de la lettre de SOS Psychologue (mai 1996) « La valeur des grands hommes ».

Des savants allemands et français s'attachent bientôt à démontrer que l'*Iliade* et la *Chanson de Roland* furent des œuvres collectives dues à la collaboration de plusieurs générations. Taine, enfin, ravale le grand homme au rang de " produit ", etc.

Qui croire ? Les sociologues d'après lesquels le grand homme est la simple expression de son temps et de son milieu ? Ou les Stendhal, les Emerson, les Nietzsche qui exaltent l'influence de l'individu ?

Le grand homme, reflet de son époque

Affirmer, après Taine, que nos plus belles fables sont le produit du travail de La Fontaine et que celui-ci fut lui-même un " produit ", c'est inviter les rieurs à imaginer une fable pour ridiculiser le philosophe. Certes, on observe, dans l'œuvre de La Fontaine, un état d'esprit plus français que provençal ou breton. Il y a donc bien là les traces d'une race, d'un milieu, d'un moment.

Que l'écrivain, l'artiste, l'homme politique, le moraliste, le philosophe – ou même le héros, le saint – reflète les mœurs, les idées du milieu dans lequel il se forma, on ne saurait le contester. Chaque pays présente des caractères généraux dont on trouve le reflet dans son art ou sa littérature : la peinture flamande ne présente pas les mêmes caractères que la peinture vénitienne. Chaque génération a ses problèmes, ses goûts, ses tendances, qui se reflètent dans les théories, les principes, les règles d'une école philosophique, littéraire ou artistique, dans l'action politique, économique et sociale. Rien de plus probant, pour s'en convaincre, que d'observer la génération romantique se dressant contre le classicisme, la génération réaliste se dressant contre les romantiques, les symbolistes récusant le réalisme et, d'une façon générale, les jeunes se dressant contre les vieux ou s'écriant, avec plus ou moins de brutalité : " Familles, je vous hais ! ".

Personnalité des grands hommes

Cependant, si tout grand homme, fût-il Hugo, Napoléon,

Beethoven ou Lénine, est un " écho sonore ", on met en valeur sa personnalité du fait même qu'on le distingue des autres pour lui faire une place singulière. Les grands hommes ne se contentent pas d'obéir aux impératifs que la collectivité impose ou propose. Ils ne s'abandonnent pas à leur caprice non plus, car le caprice n'a pas de loi et ils ont la leur : ils ont conquis leur autonomie. Ils obéissent à la loi qu'ils se sont forgée pour eux-mêmes, sachant qu'eux seuls seraient capables de s'y soumettre. Leur volonté s'affirme contre les préjugés, contre les tendances et les opinions communes, contre le présent dans tout ce qu'il contient de passé, afin de construire un présent riche d'avenir. C'est ce que Stendhal tente de nous suggérer en nous peignant son Julien Sorel, et de nous faire savoir en exaltant la *virtù des condottiere* du XVe siècle ; ce qu'Emerson nous enseigne rien que par le titre de son grand ouvrage : *Representative men* ; ce que Nietzsche affirme en définissant le surhomme et en distinguant la " morale des maîtres " de la " morale des esclaves ".

L'art, en particulier, s'affirme souvent contre le génie de la multitude. Boileau ne reprochait-il pas à Molière de céder au goût populaire en revenant à la farce avec les *Fourberies de Scapin* de ne pas imposer ses propres goûts ?

Dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

On pourrait voir là des attitudes de classe et soutenir que Molière exprima les sentiments de sa propre classe. Mais, dans *l'Homme révolté*, Albert Camus affirme que " le génie est une révolte qui a créé sa propre mesure ". Il ne serait pas difficile de trouver des exemples de cette révolte : chez Pascal, lorsqu'il s'attaqua à " l'horreur du vide " ; chez Descartes, lorsqu'il fit table rase de tout ce qu'on lui avait enseigné ; chez Rousseau, lorsqu'il attaqua la propriété ; chez les révolutionnaires, les artistes qui furent en butte à l'hostilité générale. Mais peut-être sommes-nous trop portés, depuis le romantisme, à ne reconnaître le génie que dans la révolte, à faire de tout grand homme un révolté. Notre goût

pour les " maudits " a de fâcheuses conséquences contre lesquelles on commence à réagir. Ainsi serons-nous amenés, dans les années qui viennent, à donner moins d'importance à la personnalité du grand homme, cette " personnalité " qui, à force d'être cultivée par les peintres, les a conduits à une impasse après la floraison de l'impressionnisme.

Cette restriction n'enlève rien à la valeur du grand homme. Indéniablement, il reçoit l'influence de la société dans laquelle il vit, mais il exerce, en retour, sur cette société une action qui la transforme. L'humanité serait-elle la même si Socrate, Montaigne, Descartes, Voltaire, Rousseau n'avaient développé en elle certaines idées, certains goûts, certains rêves ? La conjoncture historique serait-elle la même si César, Charlemagne, Napoléon, Lénine, Hitler n'avaient fait peser leur volonté – bonne ou mauvaise – dans la balance du possible ? Aurions-nous les mêmes besoins musicaux si Bach, Mozart, Beethoven, Wagner n'avaient pas conçu leurs chefs-d'œuvre souvent contre le goût général ?

Qu'importent les chaînes de causes et d'effets qui conduisirent André Breton à concevoir le surréalisme ou Jean-Paul Sartre à fonder l'existentialisme français ! Des " souffles " ont fait vibrer leur " âme de cristal ". Mais le cristal de la plupart des âmes contemporaines manquait de pureté, il vibrait mal. A toutes ces âmes, il manquait, en outre, la puissance de transformation nécessaire pour faire de ces souffles une grande œuvre politique, scientifique, militaire, morale ou artistique. Leur écho n'était que bavardage, velléité, action banale inscrite dans une famille, un atelier, un bureau, un syndicat, une assemblée. Il n'avait pas la sonorité qui l'eût pu faire entendre de l'orient à l'occident et d'un pôle à l'autre, comme on entend toujours celui de Bouddha, de Saint Paul ou de Mahomet ; et moins fortement, celui de Sophocle, de Michel-Ange, de Rabelais, de Jean-Sébastien Bach…

Quoi que fassent les esprits scientifiques, ils n'arriveront point à chiffrer la formule du génie de tel ou tel grand homme. On objectera que la formule de certains stérols atteint une

complexité merveilleuse, propre à rebuter un honnête chimiste, mais que cette formule a tout de même été établie.

Sans doute ! Pourtant qu'est la complexité d'un stérol auprès d'un Léonard de Vinci ? L'analyse la plus fine, la plus consciencieuse se heurtera toujours, en ce qui concerne l'individu, à une " faculté maîtresse " qui lui est strictement propre et qui fait, de lui, un être unique.

C'est en pensant à cette qualité irréductible à aucune autre que l'auteur des *Nourritures terrestres* conseillait à son Nathanaël de cultiver en lui ce qui pouvait le différencier de tous les autres : « Fais de toi, ô Nathanaël, le plus irremplaçable des êtres ».

Le grand homme, dont la personnalité est si accentuée, fait de lui un être puissant et solitaire entraînant les autres dans son sillage et laissant derrière lui une marque d'autant moins effaçable que son génie fut plus grand.

Les savants sont-ils les vrais révolutionnaires ?[33]

L'agitation populaire, le labeur de l'ingénieur dans son bureau d'études, la méditation du savant dans son laboratoire : voilà, sans doute, les trois facteurs du progrès, se disait Zola en rédigeant son second « évangile » sous le titre de *Travail*. Mais qui – du révolutionnaire, du technicien ou du savant – a le plus d'influence ? C'est à Jordan, le savant de son roman, qu'il donna finalement la palme en lui faisant dire : « *Les vrais révolutionnaires, voyez-vous, les vrais hommes d'action, ceux qui font pour demain le plus de vérité, le plus de justice, ce sont à coup sûr les savants.* »

Contrairement à l'opinion commune, Zola voyait dans le savant, non seulement un découvreur de vérités, mais un lutteur, un homme d'action, un modeleur de structures politiques et sociales.

Le savant prépare-t-il la vérité de demain ?

Que le savant fasse « pour demain le plus de vérité », on en conviendra puisque son but fut toujours de découvrir le secret des choses.

Le réaliste Balzac avait bien insisté sur ce point dans la *Recherche de l'absolu* : si Balthazar Claës fait miroiter à sa femme et à sa fille la possibilité de fabriquer des diamants, c'est pour obtenir d'elles l'autorisation de continuer à dilapider la fortune familiale. Mais, dans le secret de son cœur, il nourrit un seul espoir : parvenir à la connaissance totale, la connaissance de l'absolu. Certes, il y eut des chercheurs pour prétendre qu'ils travaillaient directement au

---

[33] : publié dans le n° 25 de la lettre de SOS Psychologue (juin 1996) « Les savants sont-ils des révolutionnaires ? ».

bien de l'humanité.

Si Pasteur a pris une telle importance dans la mémoire des hommes, est-ce parce qu'il attaqua la théorie de la génération spontanée ou parce qu'il les préserva de la rage ?

Il y eut aussi des chercheurs pour soutenir que la science n'a d'autre but que la spéculation intellectuelle et qu'elle perd sa pureté lorsqu'elle se donne un but pratique, quel qu'il soit. Rien de plus éloquent qu'une histoire des sciences comme on en publie tant maintenant : les hommes voient, dans cette histoire, une passionnante aventure dont les fils de Prométhée sont les héros.

Depuis les promoteurs chaldéens, égyptiens et grecs jusqu'à nos modernes prospecteurs de l'atome et des confins de l'univers, quelle magnifique chaîne de vérités peu à peu découvertes et qui s'enchaînent les unes aux autres !

Toutefois, il ne faut pas seulement feuilleter cette histoire de la perspicacité humaine. Peut-être a-t-elle de l'intérêt pour les amateurs d'aventures et les amants du passé. Mais ce qui importe, c'est l'avenir. Demain, les ingénieurs se serviront des découvertes faites par les savants d'aujourd'hui.

Le savant prépare-t-il la justice ?

Certains intellectuels récuseront ce pragmatisme qui fait fi d'une de nos trois tendances dites supérieures : la tendance au vrai, reléguant derrière la tendance au confort et la tendance à la richesse.

Quel chercheur, installé devant son microscope ou ses éprouvettes, se demande si son observation des molécules, des atomes ou des cellules améliorera la justice ?

Une passion le mène, une « concupiscence » eût dit Pascal : la *libido sciendi*, le désir de connaître, la curiosité sous sa forme la plus élevée, la plus pure, la plus désintéressée. Un microbe, une nébuleuse va se dessiner dans le champ de sa lunette ; une réaction va se produire dans ce fatras ; doit-il s'attendre à une

explosion ? À une combinaison imprévue ? À une désintégration ? Il observe, sent, écoute, note et n'a cure d'autre chose.

Cependant, sortons du laboratoire où se prépare la science et regardons en arrière.

En permettant au cheval de tirer un chariot beaucoup plus lourd, l'inventeur du collier d'épaules n'introduisit-il pas plus de justice parmi les hommes ? Il allégeait la tâche du serf. En augmentant d'un tiers la surface arable et donc la production agricole, les inventeurs de l'assolement triennal ne furent-ils pas la cause de la suppression progressive du servage ? La machine à vapeur et les machines-outils qu'elle mit en branle furent mal acceptées par la classe ouvrière : les historiens britanniques font état de nombreux briseurs de machines qui voyaient en elles un facteur de chômage, donc d'injustice.

Or si l'on regarde les choses d'un peu plus haut, si l'on cherche les conséquences de la multiplication des machines au siècle dernier et durant le nôtre, on observe une diminution graduelle des heures de travail, donc un déséquilibre moins choquant entre l'état d'oisif et celui de travailleur. Lorsqu'une découverte, une invention – celle du métier à tisser hier et celle de l'usine automatique aujourd'hui – paraît engendrer l'injustice en désignant des chômeurs parmi les ouvriers, c'est l'organisation économique, politique et sociale qu'il faut accuser et non le savant.

Il n'est pas une invention utilisée par l'industrie qui n'ait eu finalement sa répercussion heureuse en multipliant les richesses, en faisant baisser les prix, en diminuant la fatigue, en mettant à la disposition de tous un nombre grandissant de domestiques sous la forme de kilowatts ou de chevaux-vapeur.

Le savant est-il un vrai révolutionnaire ?

Reste à savoir si l'on peut prendre le savant pour un homme d'action. Sans doute, il agit en maniant ses éprouvettes, ses

commutateurs, en libérant des énergies prodigieuses qui provoqueraient des catastrophes au cas où il ne contrôlerait pas ses actes avec rigueur. Mais on réserve l'appellation d'homme d'action à celui qui sort de son cabinet, de son laboratoire, qui se frotte aux autres hommes, les commande, les invite, les provoque, les entraîne.

En ce sens, on ne saurait dire que le savant est un homme d'action. Il l'est à sa manière, car son action quotidienne – si peu spectaculaire qu'elle soit – a des conséquences auprès desquelles celles d'un meneur d'hommes peut paraître minime. Le savant ne transforme-t-il pas les conditions de vie de l'humanité ? Qu'on songe à celui qui inventa la lampe électrique !

Révolutionnaire, le savant l'est donc à sa manière qui n'est pas celle de Danton, de Barbès ou de Lénine. Prométhée fit la première révolution industrielle, la plus grande, en dotant l'humanité du feu. On parle de la révolution déclenchée par la machine à vapeur ; d'une troisième due à l'utilisation de l'électricité ; d'une quatrième liée à la maîtrise des forces nucléaires. De même, sur le plan intellectuel, on pourrait parler des révolutions cartésienne, newtonienne, einsteinienne et freudienne.

Ce ne sont évidemment pas des révolutions politiques que déclenchent les savants mais des révolutions moins spectaculaires et néanmoins plus vastes, puisqu'elles ne concernent pas un seul pays et se répandent sur la terre entière. Il ne serait d'ailleurs pas faux d'affirmer que les révolutions politiques dépendent des révolutions scientifiques et de leurs filles, les révolutions techniques.

« *Le communisme, disait Lénine, c'est le socialisme plus l'électricité.* »

* * *

Je me détends dans cette nuit si profonde de la réflexion où je me demande pourquoi je n'arrive pas à trouver des femmes savantes et révolutionnaires.

Une question non féministe s'en prend à moi. Elles n'ont pas eu la possibilité de se donner dans la puissante merveille de défendre une découverte, une nouvelle connexion scientifique ; elles sont restées trop près du berceau de l'enfant, trop prises par le sens du sacré, trop émerveillées dans le mystère de l'amour, trop fusionnées à l'aimé pour ne défendre que de façon fugitive une cause autre que la continuation de l'espèce et la réussite de l'aimé.

Oui, la nuit s'endort après un jour de soleil qu'un homme a pu produire à partir d'une lampe électrique, car il pleut, il pleut beaucoup ce printemps. Est-ce que j'aurais pu être un savant ? Savant mais pas révolutionnaire car tu m'aurais appelée pour te tenir compagnie dans certaines nuits d'hiver où tu as été triste. Tu aurais donc interrompu en plein vol le fervent défenseur de mes découvertes.

Et pendant de longues années c'était moi qui alertait les enfants et les apaisait de leurs petits cauchemars plein de fantasmes fugitifs et de petits diables pas trop méchants car ils n'avaient que de petites cornes et des sabots presque ridicules. Malgré tout cela je me sens révolutionnaire car je ressens en moi la prétention d'avoir découvert l'amour autrement.

Mon cher, les hommes ont la vie devant et les obstacles ne sont pas induits par leurs propres ambitions. Les femmes ont des soucis transcendantaux :

- Que la paix soit dans mon foyer.

- Que nos enfants connaissent cette paix.

- Que cette paix que nous cherchons de manière révolutionnaire couronne le futur des générations à venir.

La nuit tombe et je me sens comme étant révolutionnaire. J'ai découvert la paix dans le dépouillement et je comprends que l'homme sans chemise qui ressemble à Saint-François d'Assise, était un vrai révolutionnaire car messager d'un monde d'amour qui n'existe pas encore.

La nuit tombe et je t'aime plus que jamais car les hommes ont eu depuis toujours la mission complexe de la révolution des idées et de leurs conséquences.

Il est inutile que les horreurs du monde pénètrent chez nous, car moi, la

révolutionnaire, ai pris la décision sans retour de faire de mon foyer le centre de la renaissance des valeurs perdues.

C'est presque une nuit d'été, le ciel est étoilé, je t'aime et il ne pleut plus !

Fait à Paris le 5 juin 1996

L'espace intérieur[34]

À travers notre expérience clinique, s'est imposée à nous la notion d'espace intérieur. Notion controversée dans les milieux analytiques qui est évoquée par Élie Humbert dans les termes suivants à l'occasion de son éditorial *L'espace intérieur* : « L'école freudienne connaît l'intériorisation soit comme synonyme d'introjection, soit pour indiquer que des relations intersubjectives deviennent intra subjectives. Il n'y a rien là qui implique l'existence d'un espace intérieur. Pas davantage pour Jung lorsqu'il distingue introversion et extraversion ».

D'une manière générale, les analystes évitent de spatialiser la psyché pour elle-même, parce que son espace naturel est précisément la société, peut-être l'univers ; en tout cas, le corps. Il n'y a donc pas d'espace, mais des blocages et des spasmes, des mouvements qui se renvoient l'un à l'autre ou se figent, une dialectique régressive ou créatrice entre un intérieur et un extérieur jamais atteints.

Pourquoi, dans ces conditions, parlerions nous d'un espace intérieur ?

Parce qu'il nous apparaît indispensable d'isoler cette partie du soi qui demeure irréductible, hors d'atteinte de toute influence sociale, formant non seulement partie intégrante de la conscience, mais en constituant, en quelque sorte, le noyau dur. En ce lieu privilégié tel que nous le décrivons, il semble qu'un champ se déploie où des phénomènes spécifiques trouvent l'occasion de se développer comme en leur lieu propre, mieux que partout

---

[34] : publié dans le n° 26 de la lettre de SOS Psychologue (juillet-août 1996) « L'espace intérieur ».

ailleurs. En ce lieu, il y a distance prise par rapport aux choix, aux projets et aux rôles assumés en société, sans qu'il n'y ait, pour autant, retrait ascétique ou désintéressé vis-à-vis de la réalité. Il se trouve, en revanche, un décollement avec les identifications et les représentations correspondantes qui garde le moi prisonnier. Alors que les blessures narcissiques tendent à se cicatriser.

L'espace intérieur se caractérise comme étant un vide sans expérience de manque.

En bref, selon notre expérience clinique de l'espace intérieur tel qu'elle nous le révèle, c'est la partie de l'événement psychique qui se situe au-delà de l'exprimable et qui trouve, dans le rêve, le canal idéal d'expression.

Pour compléter notre définition, nous dirons que l'espace intérieur est une image de l'archétype du soi, une image en l'occurrence excessivement riche, car elle nous parle d'une expérience intérieure irréductible aussi bien de nos sens, de nos réflexions que de nos sentiments. Elle est le noyau dur de la conscience éternelle innée qui se manifeste déjà chez l'embryon pour devenir, plus tard, l'espace privilégié à partir duquel l'enfant reconnaît, apprécie et organise le monde.

Durant son processus de socialisation, l'enfant sera, par la suite, amené à subir l'enseignement de son conscient et l'imprégnation de son inconscient par le biais du monde des adultes.

La contrepartie à ne pas négliger de la socialisation, c'est la séparation de l'être de l'énergie cosmique indifférenciée.

Ceci est une réflexion personnelle, parce que, malgré toutes les formidables pressions auxquelles l'espace intérieur demeure soumis, il reste le lieu idéal et le champ réel de la conscience objective inhérente au corps et à son « savoir absolu ». Il s'agit de cette puissance qui, dans les rêves par exemple, organise et donne le sens.

Lacan, dans son séminaire sur l'éthique (1954), ainsi que dans son

séminaire sur l'identification (1961), introduit la notion d'un « quelque chose » comme un « moi plus que moi » en tant qu'expérience de l'identité qui est, en même temps, propriété du moi et propriété du collectif. Étonnante notion !

* * *

Voici le cas d'un patient :

Monsieur D… a 42 ans : ses rêves et ses images hypnagogiques illustrent son cheminement vers cette expérience du soi dont l'espace intérieur est, sans doute, une représentation.

Il se trouve tout en haut d'une falaise. Derrière lui, il y a la nuit noire et insondable. Devant lui, une pente raide hérissée de rochers et d'un accès très difficile.

Après ce rêve, un changement se produit dans sa conduite. L'intégration du message de ce rêve donne lieu à une puissante révolte ombrique[35], se traduisant par une absence prolongée de l'analyse. Il revient de plein gré, car l'analyse devient, pour lui, une urgente nécessité, même si elle est douloureuse. Lors des séances, son visage se crispe, des tensions lui nouent le ventre, tandis qu'il somatise de la gorge, des yeux et de la peau.

Il apparaissait nécessaire de le laisser épuiser son potentiel de révolte sans intervenir de manière autoritaire. Seul le passage par la nuit lui permettrait de sortir vainqueur de ses peurs, peur de son corps qu'il vivait comme quelque chose de sale, peur de sa sexualité, peur de s'abandonner et d'être amené trop loin, peur d'aimer et de devenir dépendant. Il se sent comme coupable d'exister, phobie qui prend racine dans son milieu familial. En analyse, notre patient associe, d'ailleurs, à sa mère une image

---

35 : L'ombre désigne la partie de nous-mêmes constituée par les défauts ou bien les aspects qui n'ont pas été développés, notamment infantiles. La confrontation avec l'ombre, passage obligé sur le chemin de l'individuation, est source de conflit, pouvant mobiliser une réaction de révolte du moi (révolte ombrique), qui ne veut pas reconnaître ces parties cachées surgissant de l'inconscient.

apparue en séance de sophrologie où il se dit être coupé en deux par une planche de fer au niveau du ventre.

Après une nouvelle révolte qui ne dure pas moins de six semaines, il revient épuisé, mais disponible.

La signification de son rêve, me dit-il, est qu'il ne peut pas descendre la pente tout seul. Il doit le faire avec moi et « avec les autres, s'il le faut », ajoute-t-il.

Il décide de travailler la sophrologie en groupe.

Le travail en groupe consiste en une partie de relaxation concentrative (premier degré) avec tension musculaire, détente de la tête, des épaules, des bras, des mains et de tout le corps. Une deuxième partie de relaxation dynamique contemplative consiste à faire le vide, laisser venir et contempler.

Au bout de quelques semaines de séances, il décrit l'image suivante : « Je nage contre le courant sans parvenir à avancer d'un pouce, je suis à bout de force… » Après la session suivante de relaxation dynamique réflexive, il commente : « Où vais-je et pourquoi ne puis-je pas vaincre le courant ? Quelle est la signification de cette image dans ma vie ? ». Je lui suggère, alors, d'accepter l'état de fait et d'imaginer un contre-courant qui l'aide à trouver cet endroit où il désire se rendre. La nuit du même jour, il fait le rêve suivant : « Je me trouve dans la maison familiale. Le grand couloir qui traverse la maison de son côté droit est divisé en deux. D'un côté, il y a la mer où je nage vers l'extérieur de la maison à contre-courant en me fatiguant beaucoup. Soudain, je me trouve la tête vers la gauche et je me rends compte que je peux nager dans le sens contraire et parvenir sans encombre au merveilleux jardin qui se trouve au fond de la maison ».

À travers diverses associations, il fait les commentaires suivants autour de ce rêve :

– Il est plus facile de rentrer chez moi car je n'ai pas envie de voir les autres.

– Le jardin me fait penser aux séries TV de mon enfance où le héros était toujours gagnant.

– La maison me rend triste avec sa lourde vie de famille qui m'empêche d'être accepté par les autres.

La réalité est qu'il ne peut pas quitter la maison de son enfance avec son jardin. La maison elle-même est un terrible poids.

Mais, au cœur de ce pesant ensemble, il y a son jardin intérieur, ce lieu richissime et secret où il puise sa joie, sa force et sa ténacité ; ce lieu privilégié de ses rêves d'enfant, d'adolescent et de jeune homme. Comment peut-il, dès lors, quitter la maison sans perdre le jardin et se montrer déloyal envers le secret de son foyer. Comme, en même temps, il n'accepte pas la pathologie familiale, il en conclut qu'il ne lui est pas possible d'être accepté par les autres. Cependant, à travers l'éclair de lucidité induit par son travail, il a réalisé qu'il est vital pour lui de se porter vers les autres.

Ensemble, nous parvenons rapidement à la conclusion qu'il n'existe guère que deux possibilités : rester enfermé ou bien établir consciemment des rapports, même s'il en coûte, avec les autres, c'est à dire accepter de nager vers le monde à contre-courant tout en puisant l'énergie du jardin intérieur.

Dans les semaines qui suivent, il reste plutôt silencieux dans son groupe, mais son écoute devient active. Un jour, il nous confie qu'il a décidé d'aller délibérément vers le monde. Il dit éprouver une sorte de rage envers lui-même à cause de trop de mensonges accumulés. Les obstacles qui l'empêchent d'être accepté par les autres sont, en fait, induits par lui-même. Il n'y a, selon lui, même pas de jardin intérieur, sinon un vécu misérable qu'il essaye d'occulter en construisant un monde dans lequel il se réfugie à chaque fois que l'accumulation des tensions devient insupportable. En réalité, nous dit-il, au terme de sa confession, le monde vers lequel je dois m'orienter est tout simplement devant moi, avec les autres.

La nuit de ce même jour, il fait un rêve, le rêve du trésor :

Au pied de sa maison, on découvre un trésor archéologique. Il entreprend immédiatement l'aménagement de l'endroit pour que les autres soient en mesure de l'explorer avec lui. Solution inattendue à son dilemme intérieur : partager son trésor avec les autres plutôt que le conserver pour lui seul, s'ouvrir à eux et gagner leur reconnaissance.

Et, pour terminer, le tout dernier rêve de Monsieur D… :

Il se trouve à la galerie Sotheby's de Londres et il achète, avec les dividendes que lui a apporté son trésor deux tableaux à caractère complémentaire représentant un homme et une femme. De retour chez lui, avec ses acquisitions, il les fait rentrer par la cave de sa maison pour les installer dans un espace bien protégé afin de dissuader les voleurs – analogie avec la représentation de son animus et de son anima de son propre espace intérieur. Tel un enfant qui protège son nouveau jouet, Monsieur D… éprouve le besoin d'élaborer un mur de protection autour de son acquis.

Dans son esprit, il associe la ville de Gand, la cathédrale gothique de Saint Bavon, le triptyque représentant Adam et Ève par Van Eyck.

Il commente : pendant l'époque de la reine Victoria, la peinture originale avait été remplacée par une représentation habillée afin de ne pas porter atteinte aux bonnes mœurs, mais, maintenant, les nus de l'original ont retrouvé leur place.

Peut-on voir, dans cette transmutation, l'émergence du roi et de la reine alchimiques ? Toujours est-il qu'il n'y a pas de meilleure illustration, à notre sens, de l'espace intérieur en tant que lieu de métamorphose, de changement de l'état de l'être, de quête ultime vers la réalisation de l'être unifié.

* * *

Ce n'était pas une nuit comme les autres car nous parlions de nos expériences

intérieures.

Je ressens en moi un espace intérieur. Mis à part le vide il y a des certitudes engrammées agissant comme des repères déjà acquis. Ces certitudes me guident dans la nuit de ma caverne intérieure, pour que les feux de la vérité s'allument.

Nous avons compris que nous avions des expériences qui se ressemblaient beaucoup. Nous avons eu la certitude que nous ne pouvions que nous aimer. Tu t'accordes si bien avec mon animus et je m'accorde si bien avec ton anima !

* * *

Cette année l'été ne voulait pas s'installer. Il faisait froid. Un froid inquiétant, car quelque part il faisait résonner en moi la mémoire d'un froid épuisant et insupportable. Mais il ne s'agissait que d'un affect, car je ne pouvais pas retrouver des représentations d'un tel froid dans le vécu réel. Cependant, des images de la maison de mes grands-parents, où plusieurs générations avaient coexisté, sont apparues :

– Mes premiers pas dans la grande maison, mes premières angoisses.

– Lorsque j'étais petite, j'étais heureuse. Mais parfois quelque chose me rendait triste sans que je n'en sache la raison. Je me blottissais donc dans les bras de mon grand-père dont les moustaches étaient piquantes et protectrices. Et le danger disparaissait.

– Je ne savais rien de la vie, mais un espace vide à l'intérieur de mes tripes criait sa douleur. Ce n'était pas la peur qui était venue la première habiter mon espace jusqu'alors vide, mais l'impuissance face à la mort de mon petit chat gris. Il est devenu raide et froid. C'était une expérience de l'ordre d'un « jamais plus ».

– Par la suite, j'ai rempli mon espace secret avec pas mal de choses que j'ai apprises. Aujourd'hui je sais que tout était trop « rose » chez nous, donc les vérités de la vie sont tombées sur ma tête sans que la terre ne soit labourée. C'est ainsi que j'ai fait, sans anesthésie, la connaissance de ce froid affolant de la désillusion.

– J'ai des certitudes merveilleuses dans mon espace intérieur. Elles sont plus nombreuses que des grains de sable. Car je crois avoir été mieux préparée pour le bon que pour le mauvais. Les mauvaises expériences ne laissent pas de traces durables, mais elles deviennent des points de repère pour en éviter la répétition dans l'avenir.

* * *

Tu le sais bien. Dans mon espace intérieur il n'y a que cette femme forte, que tu dis admirer en raison de la puissance de ses certitudes et de ses valeurs. Il y a aussi une petite fille qui se blottit, sans honte, dans tes bras. Elle ne sait pas faire face complètement aux cruelles ingratitudes de la vie. Elle cherche en toi la chaleur protectrice afin de mettre en déroute les obstacles induits par la vie. Et ainsi finir avec les froids encore blessants de l'enfant.

– Seul l'aujourd'hui existe. Cet instant qui fait éternité où nous sommes ensemble. C'est la séparation qui trouble en moi l'âme innocente de la petite fille, pas la mort. Elle accepte sans discussion la précarité de la condition humaine, mais non pas encore le fait incontournable qu'un jour nous soyons séparés.

– La nuit tombe sur notre plaisir partagé d'être ensemble dans le temps. Nous avons pu naître dans des siècles différents ! Il y a un poème dont le titre et le nom de l'auteur m'échappent en ce moment. Il commençait ainsi : « et peut-être nous pourrions ne jamais nous connaître ».

Mais nous, nous avons eu de la chance de nous connaître, dans un printemps de notre jeunesse, éternelle bien sûr. Et tu es devenu la raison première de ma volonté de vivre et moi de la tienne.

Dans nos espaces intérieurs nous partageons nos certitudes. Dans la vie nous nous promenons ensemble, quoi qu'il arrive, car nous sommes conscients autant de l'incontournable précarité de la vie que de la divinité de chaque instant pleinement vécu.

* * *

La nuit tombe. Demain ce sera demain. Ce soir il y a des étoiles – moins précaires dans leur condition – mais ne crois tu pas que notre amour peut

faire éternité ? J'en ai la certitude.

Fait à Paris le 21 juillet et il fait chaud,
Aujourd'hui tu étais triste bien que le soleil...

Retour au quotidien : les retrouvailles[36]

Quand je suis partie, comme chaque année, pour mes vacances vers ma Cythère, ma Cythère qui est la ville où je suis née, mon Buenos Aires que j'imagine toujours avec un ciel limpide qui ne soupçonne pratiquement jamais l'existence de nuages, j'avais le cœur lourd et le corps plus lourd encore !

Je me suis posée mille fois la question de savoir pourquoi ou de quoi : « j'en avais plein le dos ».

La douleur me troublait tellement que je n'arrivais presque plus à marcher. La date du départ approchant, je remarquais que ma valise était insuffisamment remplie. J'avais prévu des vêtements inadéquats, croyant arriver en été alors que nous étions au printemps. Que voulait me communiquer mon inconscient ? Je suis partie le 20 septembre pour arriver avec le printemps.

Le voyage fut infernal ou presque. L'avion était surchargé. Peu importe ! De ma place bien confortable, j'ignorais la foule, mais je ne pouvais pas ne pas écouter les histoires qui se passaient autour de moi : c'est ainsi qu'à Madrid un couple avait perdu leur tante qui était sur une chaise à roulettes. Lorsque l'hôtesse avait demandé le nom de la vieille dame de 90 ans – qui s'était rendue en Espagne pour saluer Santiago de Compostela, la ville de sa naissance –, son neveu lui répondit qu'il était impossible de l'appeler, car elle était sourde. Je ne pus que rire aux éclats. Puis la dame réapparut triomphalement poussée par un beau steward tout blond qui la ramenait de l'avion où elle avait été installée par

---

[36] : publié dans le n° 27 de la lettre de SOS Psychologue (septembre-octobre 1996) « Retour au quotidien (les retrouvailles) ».

erreur. En effet, se trouvent l'un à côté de l'autre deux avions des lignes d'*Aerolineas Argentinas*, parce que le nôtre a pris quarante-cinq minutes de retard.

J'ignorais à ce moment-là que cet événement appelait mon attention parce qu'il s'agissait d'un signe prémonitoire. Une semaine plus tard je me trouvais dans la même situation en poussant ma mère dans un lit d'hôpital. Il faut ajouter que ma mère est sourde.

Je me suis plongée dans la lecture du dernier livre acheté à l'aéroport et je me suis assoupie rapidement, tout naturellement avec les lunettes bien calées et l'air digne de celle qui ne veut pas accepter qu'elle en a marre…

J'ai tout mangé, j'ai tout bu… Et je crois encore que ma voisine pensait que j'étais sourde et, par conséquent, muette. La nuit passant, la douleur m'avait abandonnée.

Je n'avais pas oublié, bien sûr, de prendre un maillot de bain et un paréo, car l'été parisien avait été redoutable et je ne rêvais que de m'allonger sur la pelouse pour chauffer mes os traumatisés.

Surprise ! Depuis Fortaleza, nous n'avons pas pu quitter la ceinture de sécurité. L'orage était haut et l'avion craquait comme s'il allait se casser. J'ai prié comme jamais je ne l'ai fait à tel point que je fis mentalement le bilan de ma vie ainsi que mon testament en faisant bien attention à répartir équitablement mes biens entre mes héritiers. Ce problème m'avait permis de ne pas voir passer les heures et, avec étonnement, je fus reçue par un Buenos Aires sur lequel il pleuvait abondamment et où il faisait bien froid.

Mon fils, le troisième de mes quatre enfants, m'attendait avec des yeux brillants même à 6 heures du matin.

Quant à la douleur de dos, elle avait changé de place et j'avais fini par avoir mal partout et nulle part. Devant moi, j'avais 30 jours de vacances et le mauvais temps ne pourrait pas durer. Je suis allée, comme d'habitude, vivre chez ma tante, une jeune fille de 88 ans,

pleine d'énergie et animée par la meilleure volonté possible.

L'après-midi, je suis allée rendre visite à ma mère et je sus immédiatement que je ne pourrais pas être en vacances, car elle était grièvement malade : il fallait donc prendre les mesures nécessaires pour la faire opérer au plus vite. J'avais quitté un quotidien plein de responsabilités pour rentrer dans un autre quotidien où la variable temps jouerait le rôle de protagoniste.

Je ne me suis même pas abandonnée aux bienfaits du soleil. Je n'ai connu que les allers et retours dans l'immense couloir principal de l'hôpital. Chaque matin, j'avais un jour de moins pour tout résoudre. Une force titanesque me possédait. Je ne connus aucun moment de répit et, en outre, je protégeais ma mère comme si c'était un nourrisson et moi sa mère.

J'ai trouvé le chirurgien qui était le meilleur… l'équipe la meilleure. Possédée par la luminosité d'un archétype bien messianique, je voyais la lourde infrastructure hospitalière se plier à mes demandes.

Du matin au soir, je la couvais. Il faut dire que, à son honneur, elle me laissait prendre complètement en main les choses, s'abandonnant à moi comme un petit poussin.

Quand elle partit se faire opérer, je lui dis simplement : « Maintenant, tu vas t'abandonner comme si tu allais enfanter ». Elle m'a simplement répondu par l'affirmative et je savais que je pouvais lui faire confiance.

Je devais partir le 22 octobre pour recevoir mon premier patient le lendemain à 19 h 30. Je devais retourner au quotidien. Le 22 était un mardi. L'opération avait réussi au-delà de nos espoirs. À peine récupérait-elle que nous l'avons réinstallée chez elle le lundi matin comme si rien ne s'était passé.

De mes vacances devenues un quotidien au rythme hospitalier, je me souviens d'avoir joué à la vie dans un petit jardin de l'hôpital où il y avait un palmier africain magnifique. J'étais avec ma

meilleure amie. Là-bas, nous avons pu jouer ensemble en rêvant de la campagne. Je lui disais : « Viens, nous allons jouer à la liberté ! ». Nos commentaires étaient devenus pertinents pour le gazon qui s'était transformé, pour nous, en champ de blé : « Tu verras, la moisson de cette année sera extraordinaire et le prix du tournesol excellent ! ».

Épuisée, mais la conscience bien tranquille, nous nous sommes séparées entre les larmes de joie par l'exploit réalisé et nos rêves de liberté et de soleil partagés non accomplis. Mes vacances ont eu lieu entre Buenos Aires et Madrid, car, par la grâce de Dieu qui a bien su me protéger, l'avion était à moitié vide, et j'ai dormi. J'ai dormi et j'ai pu rêver à la paix.

Mon déplacement était ma première expérience de retour au quotidien, car c'était là que je pouvais enfin m'éloigner de mon nourrisson bien aimé en le sachant récupéré.

Maintenant une question se pose : où est-il pour moi le quotidien ? Je crois qu'il est dans tes bras, mais c'est là où je souffre le plus de l'absence de mon nourrisson, car ton contact appelle cette tendresse douce et féroce que j'ai su ressentir face à l'effroi de perdre ma mère.

Fait à Paris, le 07/11/1996

Nota bene : Oui, fait à Paris, le lieu censé représenter le quotidien et, à contrecœur, j'écoute mes résistances. Nous avons frôlé la mort avec maman… Peut-être comme le jour de ma naissance… Je constate en moi un comportement régressif : je n'ai envie que de dormir et manger… Ma pensée brille par son absence. Je sais que l'activité reviendra, mais pas aujourd'hui. Il n'est pas question de culpabiliser. Je rêve que je vole des savons précieux. La douleur reste encore dans mon corps et je n'arrive vraiment pas à la situer : est-elle dans la jambe droite, dans la jambe gauche ou dans le sacrum ?

De toute manière, les douleurs du dos se situent aux mêmes endroits qu'au moment d'un accouchement.

J'ai accouché de ma mère. Mon corps est bien fatigué.

Retour au quotidien : les sens et les résistances[37]

Le mois de novembre ne fait que commencer et voilà qu'apparaît nettement le tableau des dépressions pendant les consultations en même temps que les bonnes mines de l'été laissent la place au teint qui devient terne. Il y a des résistances mélancoliques. J'ai des difficultés à abandonner la maison secondaire avec sa mer et sa piscine. Même si l'été a été irrégulier dans l'hémisphère nord, le climat a, cependant, procuré des bénéfices secondaires à la plupart de mes patients et à moi-même.

Même s'il a plu beaucoup, on pouvait faire l'amour, lire, jouer aux cartes, s'ennuyer ou se laisser aller et même réfléchir ; ou encore contempler aussi bien notre vie de couple que le comportement de nos enfants. Je ne parle pas, ici, que des gens capables de prendre leur temps pour habiter la maison d'été, car les autres, les fuyants, ne s'arrêtent pas. Ils prennent la voiture, femmes, enfants et imperméables compris pour faire des kilomètres appelés « tourisme » sur des routes encombrées par d'autres fuyants et pour ne retrouver que la même pluie à Saint-Jean-de-Luz ou à San Sebastián. Mais, au moins, ils auront traversé la frontière !

Je tiens à dire que personnellement cette typologie du fuyant suractif, même en été, m'agace. Or s'agissant bien d'une question personnelle que je peux dévoiler ici, car nous avons tous l'égalité dans la liberté d'expression et un engagement d'être sincères sinon à quoi servirait « *La Lettre* » ? Sullivan considère que pour comprendre et interpréter les autres, nous devons passer par

---

[37] : publié dans le n° 28 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 1996) « Retour au quotidien : les sens et résistances ».

« notre propre modèle intérieur ».

Dans le dernier numéro, nous avons parlé, chacun d'entre nous, de notre retour au quotidien immédiat. Maintenant, nous nous sommes habitués à la reprise de nos responsabilités. Nous parlerons donc des constats que nous pouvons faire aujourd'hui après que le rythme et la régularité se sont établis à nouveau.

Une patiente, Mme C., âgée de 35 ans, essaie depuis la rentrée de changer le comportement de ses enfants. « À son époque, *dit-elle*, les enfants faisaient moins d'activités complémentaires comme la danse, le tennis, la flûte, le cheval… ». Elle habitait avec sa famille une maison. À l'intérieur, se trouvait un bac de sable et une balançoire. Elle avait comme ses frères un vélo. Elle se souvient de tout cela avec une joie pratiquement inexistante par rapport à la surcharge d'activités de ses propres enfants. Avoir plus de temps lui permettrait de profiter de son imaginaire. Elle considère que réduire les activités de ses enfants pendant l'hiver permettrait de mieux vivre son enfance et d'habiter plus leur maison. Par ailleurs, selon la diminution d'exigences, les enfants semblent être moins excités. Je constate qu'elle-même a l'air d'être plus sereine.

Pourquoi faut-il que je retienne le discours de cette patiente ?

Parce qu'il est en accord avec mon modèle intérieur de référence.

Lorsque mes enfants étaient petits, nous prenions de longues vacances. Trois mois à Miramar, en Argentine. Dans notre 16e étage en face de la mer. Ils travaillaient très bien toute l'année. S'il y avait des activités complémentaires, celles-ci ne prenaient pas de démesure, car elles étaient choisies selon le goût des enfants. Karaté et anglais pour l'aîné ; danse, anglais et français pour les deux filles et karaté, anglais et guitare pour le troisième qui est un garçon. Ils avaient les vacances pour jouer au football ou au volley-ball sur la plage. Pour le cheval, ils pratiquaient ce sport comme un plaisir dans notre propriété de la campagne à peine à 5 kilomètres de notre habitation de la plage.

Pendant l'hiver, ils avaient le droit de lire tous les journaux et de

regarder certaines séries de télévision qui plaisaient aussi à nous les parents. La lecture, chez nous, n'a jamais été interdite. Naturellement, nous étions très proches d'eux et nous partagions des après midis richissimes, car le plaisir des repas partagés a été, selon ce que j'ai pu constater à travers le temps, le secret de notre réussite dans la relation parents/enfants. Il faut bien dire qu'une ambiance où dominent la culture et le dialogue permettent une convivialité familiale où les parents sont moins perçus comme différents et poseurs de limites.

Bien sûr, chacun se responsabilise avec ses notations au collège, car il y avait une seule chose à faire : étudier, pas seulement pour nous faire plaisir à nous parents, mais pour devenir à l'âge adulte des êtres responsables capables de s'assumer.

Les vacances arrivées, nous partions vers l'autre vie bien méritée pour rencontrer la mer, la campagne, le soleil, la pluie, les jeux partagés. Bien sûr, l'enfant qui est en moi participait, joyeuse, aux aventures enfantines. Je revenais chaque semaine pendant trois jours à Buenos Aires pour faire mes consultations privées et remplir mes fonctions au ministère de la marine. Je n'ai jamais coupé complètement ma vie professionnelle pendant les vacances et leur père non plus. Quand nous devions travailler, les enfants restaient seuls avec du personnel de service et avec mes oncles qui avaient leur propriété à la campagne.

Chaque fois que je descendais de l'avion de retour à Miramar, ils étaient là tous les quatre à m'attendre avec les deux chiennes.

Les journaux et la TV étaient inexistants et non nécessaires. Pendant le petit déjeuner, nous écoutions les nouvelles à la radio pour ne pas avoir l'air trop bêtes avec nos amis. Les horaires étaient libres, mais les enfants tombaient de sommeil sur leurs livres. Étonnant peut-être ; leurs lectures étaient les nôtres ! J'avais constaté, lorsque j'avais lu entre 6 et 8 ans l'*Odyssée* et l'*Énéide* dans leur version complète et originale, que j'avais appris la mythologie grecque et cette littérature classique avec la

fraîcheur et la jouissance magique des enfants, sans effort. Nous avons donc laissé les enfants partager nos lectures. L'été servait indirectement à leur faire aimer la culture et la communication dans des dialogues familiaux approfondis et compris selon l'âge de chacun.

Le retour au quotidien n'a jamais été une menace pour ces enfants paisibles et reposés. Ils souhaitaient la rentrée scolaire. Le temps passant, il en était de même pour les études intermédiaires et universitaires. Aujourd'hui, l'aîné est médecin, la deuxième termine Sciences politiques, le troisième est avocat et la dernière est médecin. Et ils savent, Dieu le sait, gagner leur vie et s'épanouir dans leur famille. Ils nous ont fait quatre petits enfants. Il y aura bientôt un cinquième. Je crois que leur modèle de référence est, sauf variations contextuelles, celui de leurs parents. Être actif ne signifie pas être excité, mais efficace et pour être efficace, il faut être détendu. Savoir se reposer est l'activité humaine la plus difficile, car le cerveau devient une machine qui tourne dans le vide sans but précis. La machine dépasse donc l'homme qui est prédisposé à des comportements agités, fuyants et parfois délirants. Un maître dit : « La détente, l'immobilité et le silence ne sont pas un luxe, mais une exigence ».

Les vacances doivent être utiles pour bien jouir du retour au quotidien. Permettre aux enfants de leur laisser écouter leurs silences intérieurs, c'est leur ouvrir un quotidien créatif. Les dépressions d'automne, les troubles caractériels sont la conséquence de vacances qui n'ont pas été réussies.

* * *

Dans le dernier numéro sur le retour au quotidien immédiat après les vacances, j'avais dit que les miennes avaient consisté, en raison de durs moments passés dans mon pays d'origine, en un bon sommeil entre Buenos Aires et Madrid, car l'avion était à moitié vide.

Naturellement, les commentaires ne sont pas allés au-delà car le

quotidien à Paris m'avait repris sans contrainte majeure.

J'avais quelque part envie de retrouver la paix de mon foyer et la joie de mon travail à Paris.

Aujourd'hui, les résistances deviennent évidentes. Un mois après, les odeurs de la ville me dérangent et ma peau se referme lentement. Il fait froid et je vois tomber les feuilles des arbres. Comme toujours la montre me menace, car elle prend le rôle de protagoniste dans ma vie. Matin, après-midi, soir. Tout est réglé. Pas assez de place pour l'imprévu. Oui, j'ai l'impression dans ce retour au quotidien de ne pas m'être préparé à le recevoir. Je suis tombée dans mon monde habituel après un sommeil réparateur, mais l'éveil a été difficile. Enfin dur, mais justement utile, car cela m'a permis de voir le visage caché de mon quotidien.

Je constate de mauvaises habitudes : une prise en charge excessive des angoisses des autres. Je ne fais pas référence seulement aux responsabilités de la vie professionnelle ou associative. Non, je vais beaucoup plus loin. Au niveau affectif, les problèmes des êtres chers me pénètrent comme si j'étais une éponge. Je constate que peut-être je leur évite d'aller plus loin dans leurs cheminements. Faciliter la vie des autres devient une arme à double tranchant. J'assume le quotidien avec des résistances inouïes par rapport à un changement qui s'avère une exigence, car il y a des signes.

Le mal au dos s'instaure chaque fois que je vais au-delà de mes forces et de mes possibilités. Je mange vite en pensant à finir et je goûte moins ce plaisir de la bonne table nocturne qui me libérait de toute fatigue. En lisant, je suis impatiente en même temps qu'intéressée. Mais je veux que le chapitre se termine… Pourquoi ? Simplement pour commencer le suivant. Mais après quoi ? Dormir vite d'un sommeil coupé. Le moindre bruit me réveille. J'ai des résistances féroces au changement. Cela m'accélère et j'accepte de plus en plus l'accélération et les engagements au quotidien afin de ne pas réfléchir au changement. Ma peau se

ferme. Les caresses sont quelque part renvoyées à plus tard. Mais pour quand ? Je reste devant la question. La réponse : quand le temps arrivera. Le temps de quoi ? D'arrêter de faire. De quoi faire ? De trouver des solutions. Solutions ? Pour qui ? En premier lieu, pour les autres, car je me sens comme repliée dans un coin fugitif et inaccessible de mon quotidien.

« Ne résiste plus, prends ta place, *me dit une petite voix*, derrière mon oreille gauche ».

Oui, peut-être, mais je ne peux pas. Le rythme saccadé m'a pris à Buenos Aires pendant mon quotidien de vie hospitalière avec l'opération de ma mère. Je n'avais que des instants très brefs pour rencontrer les autres membres de ma famille. Je n'ai pas vu mes amis. Le blé à la campagne a poussé sans que je puisse le voir. La mer a caressé ma plage au sable doré : je n'étais pas là. Le bruit du vent entre les eucalyptus a sûrement, comme toujours, joué des symphonies magiques venant de l'époque de la Genèse : je n'y étais pas. Et aujourd'hui, quand j'habite mon quotidien, je souffre. Je commence à comprendre mes résistances au changement. Si je change, je devrai questionner mon sens du temps, me mettre des limites, dire non à une grande partie des exigences journalières, laisser les autres faire et non vouloir faire à leur place, car la puissance de l'archétype messianique qui m'avait poussée à l'action en Argentine n'a plus de raison de subsister.

Parmi les êtres chers au quotidien, il s'en trouve un dont la santé morale me soucie, car il est assujetti à un long chômage. Je ne peux pas agir à sa place, ni me vendre, ni même pas lui vendre dans ce marché restreint du travail qui marginalise les plus aptes par des critères si absurdes que sont, par exemple, l'âge. Je suis furieuse, mais je ne peux rien faire.

D'autres souffrent après des années d'investissement dans la société d'une diminution de leurs affaires pour des problèmes de concurrence et de structure sociale. Je suis furieuse, mais je dois arrêter de prendre sur moi leurs angoisses, car je ne peux rien

faire.

En Argentine, ma mère se remet de son opération, paisible et sans complication. Je sais que je ne peux rien faire de plus que l'accompagner tendrement à distance. Son angoisse ne m'imprègne pas, car elle est, en plus, du type réaliste comme je pourrais l'être.

En revanche, les histoires de la campagne avec la vente du tournesol, la moisson du blé, le manque de vigilance… Tout cela m'angoisse, mais je ne peux rien faire, sinon du mieux possible.

Ma fille doit accoucher dans les jours qui viennent. En principe, ce n'est pas mon affaire, mais cela m'accélère. Je ressens clairement et enfin que cette attente indéfinissable qui me retient dans ce rythme saccadé est liée à la résonance des histoires d'accouchements.

Comme avec ma mère, je constate que mes douleurs de dos prennent la place exacte des accouchements. Maintenant les douleurs reviennent en force devant la proximité de l'accouchement de ma fille.

S'il y a un mois, « j'ai accouché de ma mère », aujourd'hui je comprends que je suis en train d' « accoucher de ma fille ».

Adieu année vécue : introspection et bilan[38]

Le thème antérieur reste encore vivant en moi. J'ai l'impression d'avoir déjà fait le bilan et d'avoir un peu compris que mon obstacle principal a été la résistance au changement.

Mais j'aborde quand même l'introspection. Il fait très froid aujourd'hui. C'est le lundi 23 décembre. Je n'ai pas encore envie de sortir.

Je viens de faire des griffonnages spontanés sur des feuilles de papier buvard. Je laisse faire. Après j'essaierai de trouver un sens au matériel dessiné.

J'ai fait un berceau, une boule avec des cheveux blonds, une femme, des étoiles, des dunes. Après il n'y a que des lignes qui se croisent, ces lignes m'emprisonnent, j'étouffe.

Les premiers griffonnages parlent d'un thème concret, le deuxième d'un thème abstrait que je dois pénétrer.

Beaucoup d'incidents se sont passés cette année, qui font apparaître le sens attaché à ce griffonnage et qui fournissent une première idée du symbole.

La chaîne d'incidents spontanément dessinés engendrent parfois des lois qui lui sont propres;

Tout d'abord et c'est un avantage par rapport à la chaîne verbale, le dessin permet de représenter des contenus dont la formulation à l'aide du langage serait extrêmement compliquée et qui, pour

---

[38] : publié dans le n° 29 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 1996) « Adieu année vécue, introspection et bilan ».

cette raison, apparaissent à peine dans cette chaîne. Le dessin est moins soumis à une critique permanente que la parole et l'écriture.

Par ailleurs, par le choix du symbole, le sujet – dans ce cas, moi-même – démontre sa position affective par rapport au symbolisé.

L'année paraît avoir été vécue comme une série d'accouchements, bien réussis. Le griffonnage sur ce thème concret est fait de lignes douces, rondes comme le sein maternel. Je crois que même les étoiles ont leurs pointes arrondies et paraissent être liées à Noël, à Jésus, à une naissance. Les premiers griffonnages m'apparaissent en même temps. Je ressens un sentiment de perte. Quelque chose de l'ordre du fameux « baby blue ». Mon corps dit qu'il est triste car il est né un jour, et si un jour il est né, il doit accepter de mourir.

Le berceau est arrondi. Les dunes du désert sont arrondies. Les étoiles sont des étoiles de mer.

Je sens que je lutte contre moi-même. Une introspection et un bilan sont durs, mais toutefois nécessaires.

Le fait d'avoir une assez longue expérience de pratique de l'inconscient ne nous empêche pas la souffrance objective. Elle est peut-être plus cruelle car elle est presque complètement vraie. Nous avons, en effet, laissé derrière nous beaucoup de faux compromis avec la réalité. Oui, elle est plus cruelle, mais plus courte dans la durée car nous avons acquis les armes pour la pénétrer et pour l'élaborer. Nous ne pouvons pas avoir pitié de nous-mêmes.

Il faut sans doute suivre l'exhortation de Sigmund Freud qui considère que dans l'analyse il faut suivre l'exemple du chirurgien et, comme lui, repousser la pitié durant le temps de l'opération.

Une introspection est une forme impitoyable d'autoanalyse. Il faut donc percer les résistances qui s'opposent. Il s'agit de se mettre à creuser et à réussir à s'exprimer, acte qui soulage considérablement.

C'est devant le thème abstrait que je suis le plus troublée. Ces lignes m'emprisonnent. Je n'arrive pas à me soustraire à leur contemplation. Des images, des histoires racontées par un confrère à la fac il y a des années arrivent, l'histoire d'un couple enfermé dans un camp de concentration. Les hommes séparés des femmes par une barrière de barbelés. Quand ils s'apercevaient, à travers la muraille transparente mais impénétrable ils se pressaient pour s'embrasser. Un second amour en dehors du temps !

Oui, je me sens prisonnière et j'accepte, mais quoi ? La liberté d'aimer un homme sans obstacles ? Peut-être, car aujourd'hui je suis consciente des limites de la vie et de la nécessité croissante d'avoir plus de temps pour partager avec l'autre bien aimé.

Mais non, ces barrières dessinées m'étouffent. L'air me manque et je pleure sans larmes comme quelqu'un qui vient de perdre un être aimé. J'ai perdu l'inatteignable... car l'idéal est inatteignable. J'ai l'impression d'être en train de faire le bilan de ma vie mais ce n'est que celui de 96.

Objectivement l'année meurt après m'avoir remplie de belles choses : ma mère récupère, ma fille a eu un enfant, mon fils bâtit sa nouvelle maison. Mes autres enfants et petits enfants vont bien. La contrepartie qui m'étouffe, c'est le fait de ne pas pouvoir être partout pour donner de mon mieux à ceux que j'aime et pour « recevoir » en échange. Je voudrais des câlins, être petite dans un berceau, jouer sur la plage avec les étoiles de mer.

Cette année a représenté un retour au sens et au sein. Dans une chaîne associative je dirai : mère, femme, naissance, révolu, inconscient, refoulé, mort comme retour à ce qui est antérieur à la naissance.

Mais il a aussi représenté le temps de l'action dans sa polarité opposée.

Dans une chaîne associative je dirai : l'homme, le père, l'avenir, le conscient, la mort mais comme fin de la vie.

Le bilan est positif car chaque action a été plus ou moins bien achevée. La lumière d'en haut a favorisé les synthèses. Tout a été possible même l'impossible.

Par rapport à l'idéal qui est inatteignable je crois que l'être est sa raison d'être.

Je m'arrête, si possible, dans ma soif de perfectionnisme car c'est lui qui m'étouffe.

Je constate humblement avoir porté sur mon dos le poids des autres bien aimés. Je crois aujourd'hui à leur droit de s'assumer.

Fait à Paris le 23/12/96
Il fait très froid
Je t'aime mais j'ai un caprice :
je veux que tu m'amènes la lune qui brille dans le ciel bleu sur ma plage de sable doré.

Générations : alliances et conflits[39]

16 janvier 1997. Le temps passe, les générations se succèdent, mais le fauteuil est toujours le même. Il a été occupé successivement par ma grand-mère, puis par ma mère. Maintenant, c'est moi qui l'occupe. J'appartiens à la deuxième des quatre générations toujours vivantes. J'ai déjà commencé à avoir des petits enfants. J'espère que ma mère vivra longtemps, car je ne suis pas encore préparée à devenir le chef de file, le fauteuil est un peu grand pour moi...

Objectivement, je perçois les différences au sujet des conflits et des alliances entre la génération de ma mère, la mienne et celle de mes quatre enfants.

Par rapport à la quatrième génération, celle de mes petits-enfants, je ne sais rien encore, mais j'ai l'impression que les enfants d'aujourd'hui naissent de mères plus âgées. Elles sont plus conscientes du désir de maternité. Elles sont plus informées. Les petits, quant à eux, ont des jouets plus performants. Un monde d'observateurs les accompagne : pédiatres, psychologues, etc. Il se trouve de plus en plus de publications pour orienter l'observation des comportements et développer les tendances naturelles de l'enfant. Tout cela n'évitera pas l'émergence des conflits générationnels, car ils ont existé, ils existent et ils existeront. C'est dans l'ordre de la condition humaine. Freud n'a pas été le premier à observer que, pour devenir adulte, il fallait détruire le père symboliquement, mais c'est lui qui a formulé cette dévoration comme voie de règlement du problème de la castration.

---

[39] : publié dans le n° 30 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 1997) « Générations : alliances et conflits ».

Chaque conflit et chaque alliance sont nécessaires pour éviter la fossilisation et la fixation de l'ordre social dans le groupe primaire et, plus tard, dans les groupes secondaires. Personnellement, ce concept de « sacrifice et castration » me semble excessif même dans son acceptation symbolique. J'aimerais que soit prise en compte une formulation de l'ordre de la « transition », car aujourd'hui, tout du moins au niveau spéculatif, nous avons dépassé la représentation de la horde primitive. La dévoration du père par ses fils, dans la plupart des niveaux de la société, prend la forme d'une lutte pour le pouvoir. Au niveau familial, les étapes d'identification projective et de différenciation de l'individu semblent se réaliser plus rapidement. L'adolescent, toujours en apparence, se libère vers 18 ans du joug familial après avoir vécu de façon plus ou moins virulente la révolte de modèles parentaux. Cette accélération n'est pas claire, car l'adolescent n'a pas pu élaborer la crise de révolte, ni la séparation du foyer. Dans certains cas, *l'adolescent devient un faux adulte et un déraciné.*

La notion de conflit est une notion dynamique concernant l'affrontement entre désir et défense. Le conflit en soi n'est pas pathogène. Il est, au contraire, une force de changement au niveau individuel et social. Encore faut-il que le moi individuel soit en situation d'assumer ses fonctions d'adaptation et de synthèse.

L'opposition des buts entre le *moi* et le *ça* d'une part, et entre le moi et le monde d'autre part, sont des motifs d'angoisse. Le conflit aboutit donc à la création de défenses, car le moi a, parmi ses tâches, celle de faire face aux menaces qui éveillent l'angoisse. Dans un premier temps, les défenses permettent d'échapper au conflit, mais, si elles perdurent en dehors d'une situation adaptée, elles sont finalement dommageables, car elles finissent par fixer les modes de réaction. Elles dévorent, à leur tour, d'importantes quantités d'énergie.

Dans la révolte de l'adolescent, tous les mécanismes de défense semblent être mis en place. Si ces derniers fonctionnent

alternativement, c'est-à-dire dynamiquement et sans prédominance de l'un sur les autres, le moi peut reconduire l'ensemble et faciliter le fait que la communication troublée se rétablisse sans aller plus loin. Par exemple, le déni du perçu risque de se transformer en négation complète s'il persiste trop longtemps. Il en est de même pour le refoulement d'une représentation désagréable qui peut nous poursuivre tant que nous n'y avons pas fait face.

Je crois que c'est à cette époque de l'adolescence que le caractère se constitue avec des formations réactionnelles qui s'avèrent être à l'origine de la plupart des conflits générationnels. Pendant cette période se crée un contre-investissement des sentiments opposés aux tendances initiales : l'amour devient haine ; la propreté est remplacée par la souillure.

L'affectivité passe par un éventail d'expressions complexes et excessives : versement de larmes, joie, colère, haine avec ses corollaires culpabilité et dépression. Les parents bien aimés deviennent des tortionnaires. Parfois, ils sont méprisés, car ils ont laissé la place divine pour devenir des êtres « un peu plus mauvais que les autres ».

La révolte est-elle nécessaire ? Je n'ai pas la réponse, mais il est probable qu'elle soit nécessaire pour donner lieu, *a posteriori,* à des alliances générationnelles. Quelle peut être la meilleure attitude des parents ? Il faudrait comprendre qu'il s'agit d'un passage que les enfants ont besoin d'expérimenter à partir d'une nouvelle conception de leur existence et attendre leur retour, car ils reviendront.

Certains adultes proches de la maturité, d'autres proches de la vieillesse constatent la joie infinie que représente le temps partagé avec leurs parents, leurs grands-parents et leurs enfants. Un moment de leur vie ensemble sur la terre. Les choses changent donc. *Hélas ! l'illumination ne peut pas être partagée avec les descendants, car ils ne sont pas encore arrivés à la perception du réel irréductible, cet « ici et*

maintenant », coup de grâce qui ne reviendra jamais !

L'homme est le sujet de son histoire et il est forcément inséré dans une généalogie. Accepter cette insertion, c'est devenir adulte.

* * *

Monsieur N., 53 ans, père de trois enfants et récemment grand--père, considère que le vrai rapprochement entre lui et ses enfants s'est effectué après qu'ils aient eu leurs propres enfants. A ce moment-là, ils ont compris ce que peut être un père. Auparavant, les trois garçons avaient fait leur révolte respective selon leur personnalité. L'aîné était parti vivre avec un compagnon de la faculté de médecine avec lequel il partageait ses études. Le deuxième restait submergé dans le silence de sa chambre pendant des heures en attendant peut-être un appel. Le troisième avait pris le chemin de l'éloignement. Il vivait dans un campus universitaire avec sa petite amie. Les trois avaient fait de brillantes études universitaires. Les liens familiaux plus stables de ces enfants étaient les grands-parents maternels. Alliance de générations qui, sans doute, rétablissait un peu l'équilibre perdu.

Je lui demande : « Quel a été l'événement qui a provoqué la rupture ? »

« Aucun en particulier, *me dit-il.* Sauf mon absence quotidienne. Pendant les différentes époques de la vie de nos enfants, j'ai travaillé beaucoup. L'hôpital occupait une grande partie de mon temps, tout aussi bien que les groupes d'études, la recherche et les congrès. Il y avait les vacances et nous en profitions ensemble quand ils étaient petits. Devenus adolescents, j'étais, comme toujours, disponible à cette époque de l'année, mais eux ne l'étaient plus. Nous arrivions à les entrevoir sur la plage à des horaires incroyables. Ils allaient danser très tard et dormir quand nous partions sur la plage.

J'étais agacé. Nous avons discuté violemment avec l'aîné. Les trois se sont concertés pour quitter le lieu de vacances dix jours avant

la fin du séjour. Les relations se sont dégradées. Il y avait une violence à peine voilée. Enfin, ils sont partis et nous sommes restés en paix avec ma femme, leur mère. »

Madame R., 50 ans, 2 filles. «J'étais veuve, *dit-elle,* et je me suis remariée. La première est partie vivre chez son fiancé et la seconde nous faisait des scènes de jalousie invraisemblables. La séparation n'est pas terminée. Nous nous voyons souvent, mais une gêne non verbalisable subsiste entre nous. »

Mille histoires de ce genre se répètent ; elles ne constituent, en fait, qu'une seule histoire.

Le problème de ma propre révolte a-t-il eu lieu ? Et si oui, comment ? Quand ?

A vrai dire et, en apparence, jamais. Mais je commençais à détester ma mère, car elle avait l'air d'être ailleurs et son comportement me mettait en manque. A 14 ans, j'ai eu déjà dans l'idée de partir, mais, à cette époque-là, les adolescents ne prenaient pas la décision, comme aujourd'hui, d'aller vivre séparés. Nous restions dans le silence, la réflexion et l'hésitation. Les choses se sont bien présentées et j'ai pu me marier à la fin de mes études secondaires pour aller vivre très loin de Buenos Aires, dans la province de Cordoba. Mon père venait régulièrement. Il m'avait même ramené ma bicyclette. Je ne répondais pas aux lettres de ma famille.

Dix-huit mois après mon mariage, je mis au monde un garçon. Mes parents étaient au courant, mais je n'avais pas donné la date exacte de la possible naissance pour ne pas être dérangée dans ma tour d'ivoire. Je voulais être une femme libre, une mère libre. Malgré tout cela, j'ai communiqué à mes parents la naissance et le jour suivant, alors que j'étais encore en clinique, j'ai vu débarquer ma mère, plus belle que jamais, avec son élégance habituelle et je suis tombée dans le réel de notre alliance. Nous étions des mères. Sa présence avait comblé mes manques qui n'avaient jamais été verbalisés.

Dans mon cas et avec mes enfants, le modèle s'était renversé. En réponse à leur révolte que je ressentais implicitement, c'est moi qui suis partie. Je me suis révoltée contre mon rôle de mère excessive. Je voulais marquer que c'était moi qui coupais le cordon ombilical. Toutefois, je crois être vraiment insérée dans ma généalogie. Je me souviens des alliances avec mes grands-parents et de l'intérêt que j'ai eu à connaître l'histoire de mes ancêtres. Un jour, j'ai découvert l'importance d'être vivante en même temps que les autres générations quittent ce monde et que les nouvelles arrivent.

Mon histoire ancestrale me plaît et je transmets à mes enfants mon appétit insatiable d'aller plus loin dans la recherche d'informations. Je déteste les hommes qui prétendent être d'une génération spontanée, sans aucune attache familiale.

* * *

J'ai rêvé le 18 janvier dernier qu'un maître me disait : « Il y a trois temps : le temps absolu, le temps relatif et le temps irréversible ». Je me suis sûrement endormie avec le thème des générations et la peine de ne pas pouvoir retenir ma mère, ma tante, de ne pas pouvoir arrêter le temps et de crier pour une immortalité ici-bas. Je suis lasse de voir partir les êtres aimés. J'aurais voulu tous les rassembler autour de moi. Je sais bien que je me suis endormie avec quelques larmes qui tombaient sur mon livre de chevet.

Avant ce rêve, *certaines conduites m'avaient laissé présager l'émergence d'un archétype* : comportements agités, confus et angoissés. Les affects se sont présentés presque massivement : douleur, amour, nostalgie, insatisfaction indéfinissable et, enfin, l'image du maître du temps, c'est-à-dire cette partie essentielle de nous-mêmes qui *sait.*

A la suite de ce rêve, j'ai eu un réveil paisible. La question que je me suis posée est : « Que signifie, aujourd'hui, cette image dans ta vie ? ».

Le temps absolu, c'est le temps essentiel, l'instant qui fait l'éternité. Si le message de mon maître inconscient est bien interprété, je n'ai pas de peine à me faire, car il existe et nous nous retrouverons tous ensemble, les générations passées et à venir, dans un espace sans limite, dans un temps en dehors de toute chronologie.

Le temps relatif, c'est le temps du moi « en situation existentielle ». Parfois, il y a des temps courts. Par exemple, le temps d'aimer. D'autres temps sont plus longs, comme le temps de l'oubli.

Quant au temps irréversible, il s'agit du temps du corps. Rien à ajouter à ce niveau. L'alliance géniale consiste à accepter que nous sommes là, toutes générations confondues, sans nous arrêter à plaider pour pouvoir crier notre droit à être écoutés dans l' « ici et maintenant » de notre corps condamné à une séparation qui nous trouble, car nous sommes mortels.

* * *

Les autres thèmes n'ont pas eu un tel impact en moi. Me mettre en face de ces thèmes m'a demandé de vaincre de sévères résistances. Je n'avais pas envie de parler de tout cela. Il y a eu trop de conflits générationnels dans mon histoire personnelle. J'ai pu constater le passage de conflits très archaïques d'une génération à l'autre.

Si alliances il y a eu, elles n'ont été que partielles. Je ne me souviens pas d'avoir trouvé de la cohérence dans les discours teintés de rancune de mes ancêtres encore vivants. « Si mes aïeux étaient restés en Italie, on aurait pu ...Si ton grand-père n'avait pas été si faible... Si ton père avait eu le courage de se taire vis-à-vis du Gouvernement, nous n'aurions pas perdu ceci ou cela... ».

Enfin, personnellement, j'éprouve des difficultés à m'insérer dans ma généalogie. En outre, mon père et ma mère avaient de féroces discussions lorsqu'ils faisaient des comparaisons avec leurs

ancêtres respectifs.

J'ai le courage de dire la vérité. J'assume le fait de ne pas avoir assez élaboré ma révolte. L'ambiance, chez nous, était très protocolaire. Les choses se disaient à demi voix. Pour moi, l'expérience des conflits la plus dure a été intergénérationnelle et intragénérationnelle. Ils ont ravagé mes deux générations précédentes. J'ai pu contempler la guerre impitoyable et le rôle, quelquefois néfaste, des « pièces rapportées ». Enfin, j'ai pu voir se faire aussi des alliances beaucoup plus tard quand la mort de la grand-mère approchait. Mais, en substance, l'écho des conflits me parvient encore, car les survivants de la génération précédant la mienne n'ont pas fini avec leurs histoires.

Pour mes enfants, ce n'est pas encore la préhistoire familiale, car ils ont reçu l'héritage des histoires racontées, mais ils ont été également les témoins directs de guerres intestines au sein du groupe. Heureusement, mes petits enfants seront presque protégés, car à partir de la génération de mes enfants se sont formées des alliances.

Combien d'impressions désagréables ai-je dû refouler et combien *les retours du refoulé* m'angoissent encore ! Eh bien, c'est une affaire à travailler. Je ne devrai pas prendre parti, car je crains de transmettre ma position à mes enfants et à mes petits-enfants. Laissons les nouvelles générations corriger les histoires ancestrales.

Pour ma part, j'accepte : je suis encore une révoltée. C'est une affaire à suivre avec sagesse ! De toute façon, *ta présence aimée me rassure.* Nous décrétons l'existence de cet « ici et maintenant » qui nous permet d'être toi et moi vivants ensemble dans l'éternité de notre amour.

* * *

Sauf exception, l'homme se trouve dans une extrême solitude sans se rendre compte que pour mieux exister, il faut être inséré

dans une généalogie.

La jeunesse est portée à mépriser l'expérience de ses aînés. Sous l'impulsion d'une sensibilité qui devient exigeante, l'adolescent se trouve pris entre ses besoins, ses élans, et la morale, les convenances qui le retiennent. En dépit de tous les interdits, il éprouve le désir de s'affirmer. Et comment s'affirmerait-il, sinon contre ceux qui le brident, l'étouffent, le paralysent ? Il ne trouve pas de mots assez forts pour les dénoncer. On s'insurge donc contre ses parents, contre ses maîtres, contre la règle, contre la loi civile, morale ou religieuse.

Ils conseillent de travailler pour préparer l'avenir ? On jouira de sa jeunesse en se disant : « Après moi le déluge ! ».

Ils recommandent l'ordre ? On aimera le désordre.

La préservation des traditions ? On se fera révolutionnaire.

La fidélité à Dieu ? On mutilera un crucifix.

Le respect des traditions familiales ? Avec Gide, on s'écriera : *« Familles, je vous hais ! ».*

* * *

Enfin, pour conclure avec ce thème, il est utile de rappeler ces réflexions

« Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. » (Renan)

« Puisque tout doit mourir, commençons par aimer les morts... Ignorer les morts, c'est rester à jamais enfant. » (Michelet)

« Presque tout ce que l'on sait aujourd'hui ne se trouvait pas dans vos livres lorsque vous fréquentiez l'école. » (Robert Oppenheimer, *l'Arbre de la Science)*

Fait à Paris, le 20/01/1997
Il fait froid, mais pas chez nous.

Communication au-delà de l'espace[40]

Ce n'est pas moi qui ai suggéré le thème. Il a été choisi par un de nos collaborateurs, peut-être à cause de son désir de comprendre la possibilité de communiquer avec quelqu'un qu'il apprécie beaucoup et qui doit partir pour des raisons professionnelles.

Enfin il ne s'agit, du point de vue phénoménologique, que d'une pulsion qui comme telle représente l'attraction d'une image. Comme dit Ludwig Klages dans son livre *Transvaluation de la psychanalyse* : l'image de l'eau attire l'assoiffé, et telle sera la pulsion de la soif. Chez mon confrère l'image de la personne partie serait à l'origine de la pulsion de communiquer avec elle au-delà de l'espace.

La pulsion est quelque chose qui, venant de l'arrière, tend vers quelque chose qui réside en avant.

Les pulsions sont détectables dans le discours à travers les expressions comme " je suis amené à... ", " je suis poussé à... ", " je suis attiré vers... ", " l'envie me prend de... ", " je suis entraîné à... ". Dans le cas d'un acte spontané l'énergie est de toute évidence la force de la pulsion.

Je m'arrête là, car je crois que c'est la tâche du protagoniste d'interroger son inconscient. Dans la formulation " communication au-delà de l'espace ", j'ai la tentation d'écouter la résonance d'un impossible, d'une résignation, à la limite d'un deuil non fait dans le passé. Enfin, j'écoute un trait mélancolique. Où ira donc ainsi

---

[40] : publié dans le n° 31 de la lettre de SOS Psychologue (février 1997) « Communication au-delà de l'espace ».

la pulsion ? Sûrement déstabiliser le moi qui n'a d'autre alternative que de se contenter de l'affect, faute de pouvoir retenir l'objet. Ici commence la pédagogie fatale de la réalité. La réalité détrône de force les idoles. Le désespoir vient du fait de ne pas vouloir se dessaisir de son idole. C'est-à-dire faire le deuil de l'objet et trouver dans le réel d'autres formes de communication moins mélancoliquement figées.

Pour tout cela il faudra aussi faire bouger la chaîne de signifiants, car, dans ce cas, elle est immobilisée par le signifiant numéro 1. L'objet vers lequel va la pulsion est-il dangereux ? Quel type d'attraction est en train de faire aller notre collaborateur vers un objet inatteignable ? Je pose la question mais je ne peux pas aller plus loin car c'est au protagoniste d'assumer son désir.

Le mode d'organisation dynamique, topologique et économique du désir définit les organisations normales, pathologiques et créatrices de la personnalité. Il serait intéressant de suivre le développement créateur des modèles de représentations chez notre collaborateur.

L'analyse des rêves sera importante à voir car la motion pulsionnelle de désir qui se tient au cœur du rêve est foncièrement le " désir refoulé ". Dans cette dimension de la compréhension le sujet poursuit, poussé par le désir, la dialectique de l' " être " et de l' " avoir ". Dans ce cas l'obstacle est la distance spatiale entre soi et l'autre qui semble amener la question à d'autres formes de communication, au-delà de l'espace.

* * *

Comme d'habitude je reviens vers moi : " *L'absence marque la présence* ". Cette phrase de Lacan m'a tant marquée qu'elle fait partie de mon quotidien. C'est comme réciter un mantra ou faire une prière. Au moins la moitié de mes êtres aimés habitent loin, en Argentine. Paradoxalement je communique plus et mieux avec eux qu'avec ceux qui sont ici. Je crois même que la qualité de la communication est en relation inverse de la distance.

Dernièrement je me sens furieuse de la privation de contact avec ces êtres aimés. Mais objectivement furieuse, car les événements de l'année dernière m'ont empêchée de me ressourcer affectivement selon ma modalité. J'ai besoin de câlins, de protection, j'adore m'abandonner dans la contemplation de mes enfants et mes tout petits-enfants jouer, vivre, travailler et aimer autour de moi. En plus, mon corps a besoin de se régénérer périodiquement dans les étés de mon pays, à la mer, à la piscine, à la campagne avec les odeurs des eucalyptus. Il y a vingt ans que je suis en France et rituellement chaque Noël nous nous réunissons pour rire et Dieu sait combien le rire est la vie !

Cette année notre communication tient au-delà de l'espace. Et je vois s'accroître notre possibilité de bien nous aimer dans la distance. Naturellement, je me réveille dans la nuit avec la sensation d'être sur ma plage de sable doré, dans ce lieu traditionnel où nous nous réunissons, non pas pour " nous faire voir mais pour nous voir ". Vers les années 1900 mes grands parents maternels ont découvert avec six autres familles ce lieu de rêve, une petite ville sur la mer mais bien différente. Les générations passant, nous nous retrouvons là tous âges confondus. " Les hommes disparaissent, les institutions restent ". J'ai l'impression d'une grande institution familiale. Nous partageons tout. Cela me manque, mais il ne s'agit pas d'un vide mélancolique mais d'un désir frustré dans le réel. Où va-t-elle donc la pulsion ? Dans mon cas, elle va alimenter la création, et je laisse le désir aller de la pulsion vers le fantasme pour se réaliser simplement dans un poème et si j'avais le temps, sans doute dans la peinture.

Comme je le disais dans un numéro précédent, il me faudra plusieurs vies, une pour écrire, une autre pour décrire et, au moins, une autre pour peindre.

* * *

Il y a des expériences dans ma vie dont je ne peux nier

l'originalité.

1. Étant éloignée d'Argentine je me réveille à quatre heures du matin et j'appelle directement chez moi. Mon quatrième enfant répond au téléphone et je lui demande : " Gabriela, qu'est-ce que tu as bu ? " Elle me répond : " Ne te soucie pas, maman, j'appelle l'assistance publique, je dois boire beaucoup de lait ". Comment pouvais-je savoir, à 12000 km, qu'elle s'était trompée de bouteille d'eau minérale et avait bu l'herbicide dissous dans l'eau d'une bouteille identique ?

2. Nous avons commandé le billet d'avion pour notre troisième enfant pour venir en France. Il devait aller le chercher le lendemain après midi. Soudain je dis : " je viens de voir Mario – mon fils – sortir triste de l'agence et sans billet ". Nous avons appelé immédiatement Air France à ce sujet. Par erreur la commande n'avait pas été passée et l'avion devait partir deux jours après.

3. J'étais en Haïti. Je me promenais dans la voiture de mon hôte à Port-au-Prince. J'eus soudain la vision de la maison de campagne de mon oncle maternel, l'entourage était gai, mais je vis un chien – un de ceux qui sont, en général, nombreux dans les maisons de campagne – rentrer dans la maison la queue entre les pattes et l'air attristé.
Quelques mètres après je croisais un curieux cortège funèbre à la haïtienne précédé par une énorme croix en bois. J'arrivai à la maison. J'appelai chez moi à Buenos Aires. Mon oncle venait de décéder une demi-heure avant mon appel, mais pas dans sa maison de campagne, carrément chez moi. Il faut dire que je n'attendais pas son départ.

Ainsi je pourrais citer de très nombreux exemples parfois effrayants, car quand les communications à distance arrivent, c'est sans doute parce que, entre l'autre qui émet et moi qui reçoit, les canaux de communication sont ouverts. La communication au-delà de l'espace est vraie. Par ailleurs, toute énergie est matérielle

et, comme telle, organise finalement des scénarios en substance très logiques.

C'est peut-être trop de parler des messages passés pendant les rêves. J'ai déjà expliqué à plusieurs reprises la fonction prémonitoire des rêves, parfois bien évidente, leur fonction compensatrice, etc. Je ne veux pas y revenir mais je sais que ma petite fille a reçu ses cadeaux de Noël ce matin, car j'ai rêvé d'elle. Elle habite à plus de 20000 km d'avion de chez moi, à Rio Grande, dans la Terre de Feu.

L'explication psychologique est simple si nous tenons à la théorie de la communication de Ruersch et Bateson. Dans tous les cas mentionnés le système de communication n'a pas été parasité, le *feed back* a été adéquat et l'ouverture des sujets en communication était excellente.

Parfois la distance permet le nettoyage des canaux de communication, car cette dernière n'est pas parasitée par des *feed backs* troublés dans les circuits de rétro alimentation entre les participants. Ainsi la distance diminue les dangers de parasitage par de fausses interprétations.

Le thème avait l'air de toucher la parapsychologie ou les sciences occultes. Mais il n'en est rien car nous sommes sur le terrain de la phénoménologie pure. Elle intervient de prime abord dans la compréhension psychologique, c'est tout.

Et par rapport à toi, il fait beau ces derniers jours. Tout est paisible, l'hiver semble céder le pas à un printemps qui veut désespérément se faire ressentir. Vers 10 heures, nous étions encore séparés et chacun a eu sa crise de nostalgie. Nous nous sommes rencontrés comme affaiblis par je ne sais pas quoi. Qui d'entre nous a commencé à exprimer le symptôme et qu'y avait-il derrière ? Je ne sais pas mais je crois de plus en plus que nous partageons un seul inconscient – tous sans exception – et que nous nous abreuvons dans ses sources étranges et que nous produisons des symptômes au-delà de l'espace.

Fait à Paris, le 14 février 1997
Je viens de voir des arômes fleuris,

mais je ne sais pas si c'était dans mes rêves... ou dans les tiens.

Y aurait-il quelque chose à changer ?[41]

Quelle que soit sa bonne volonté, sa docilité, la jeunesse ne peut résoudre ses problèmes en utilisant des recettes proposées par la génération précédente. Il lui faut examiner des problèmes nouveaux. Si bien que l'homme expérimenté, mais dont le cœur reste jeune, ne peut que reprendre le mot de Clémenceau : « Même au matin de ma mort, je serai encore à l'école ». Il faut mourir pour avoir l'expérience de la mort et il faudrait ressusciter pour savoir mourir.

Il ne s'agit ni de mettre les vieux meubles au grenier, ni de les disposer avec respect dans une galerie où nous ne séjournerons jamais. La vénération aveugle est aussi sotte que l'irrespect de l'iconoclaste. C'est en exerçant notre esprit critique sur ce qui nous a été légué que nous apprendrons notre métier d'hommes.

Quels sont les problèmes soulevés ?

- La valeur de la connaissance.

Les fondements de la mathématique ont-ils changé pour la jeunesse d'aujourd'hui ? Les lois scientifiques essentielles, si elles ont été perfectionnées, ne sont-elles plus les mêmes ? Si le déterminisme est devenu plus souple, plus dialectique, a-t-il cessé, peut-il cesser de soutenir la recherche scientifique ?

- La valeur de l'action.

Si la recherche du beau ouvre aujourd'hui des voies assez

---

[41] : publié dans le n° 32 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1997) « Y aurait-il quelque chose à changer ? »

pittoresques, la jeunesse prétend-elle ne point la poursuivre ? Si le bien prend des aspects fort complexes à la suite des analyses marxiste, psychanalytique et existentialiste, la jeunesse va-telle cesser de rechercher le bien ?

- La valeur de la personne humaine.

La jeunesse serait-elle moins susceptible dans sa dignité que ses aînés ?

Les institutions vieillies qui s'écroulent

Les grandes valeurs sont immanentes et transcendantes, quoi que puisse dire et faire la jeunesse pour se débarrasser de toute tutelle ; car elles expriment les aspirations fondamentales de l'esprit et de la sensibilité. Il faudrait une véritable mutation de l'espèce humaine pour que changent nos concepts de valeur dans leur soubassement.

Cependant, si les valeurs sont immanentes et transcendantes dans leur essence, chaque génération se fraye son chemin pour aller vers l'idéal. C'est sur ce point seulement que les générations s'opposent. Gide voulait le bien, comme sa mère ; mais la voie où il s'engagea pour y parvenir l'opposait très exactement à sa mère. Ce qui fait le drame humain et la grandeur de ce drame, c'est l'incessant effort de chaque génération pour répondre aux exigences de l'idéal humain.

Quand la jeunesse frémit d'impatience en se sentant tenue en bride par la génération précédente sous toutes ses formes : professeur, chef d'atelier ou de bureau, lois, décrets, règlements... il faut qu'elle médite le mot d'Alain : « La plupart des hommes subissent le pouvoir avec humeur, mais l'exercent avec sérénité. C'est un thème de comédie ; c'est un lieu commun. Le plus résistant des gouvernés devient le plus ferme des gouvernants ».

Arrivés à un certain âge, beaucoup de gens regrettent le « bon vieux temps ». Observé dans la psychologie de l'individu, ce fait serait-il valable sur le plan social, et les vieilles sociétés, les

sociétés en décadence se comporteraient-elles comme les vieilles gens ? A la Comédie Française, les classiques bien rasés récriminaient en montrant, d'un coup d'œil apeuré, les romantiques barbus installés dans les galeries ; et des sages clairvoyants prévoyaient le temps, à peine imaginable, où l'on viendrait s'asseoir au parterre en costume de ville. Dans les expositions de peinture, il était rappelé avec nostalgie l'époque de Watteau et de Rubens, du brocard et de la nudité mythique, en se détournant avec horreur des corps nus, verdis par la décomposition, que Géricault avait osé représenter sur le radeau de *la Méduse*... Pour le cœur ardent de Lamartine, que de vieillesse racornie dans cette hostilité au nouveau, au vivant ! Était-ce vivre que de récriminer en opposant les réussites du passé aux tentatives maladroites du présent ? A tous les contempteurs de la vie qu'ils ne savaient pas « cueillir », le nouveau Ronsard rappela cette vérité de bon sens : il est normal que les vieux édifices s'écroulent et qu'ils soient remplacés par des neufs.

Il faut bien détruire pour construire. Dieu l'a voulu. Qu'est-ce que des matériaux de construction - moellons, ciment, poutres ou planches - sinon des terres éventrées, des forêts abattues ? Dans le domaine politique et social comme dans tous les autres, la destruction doit précéder la construction. Au lieu de gémir devant les révolutions en se voilant la face, ne ferions-nous pas mieux de reconnaître que Dieu les a voulues pour préparer un monde meilleur ici-bas ? Que votre volonté soit faite, Seigneur, et non la mienne !

Les générations rajeunies reconstruisent

C'est toujours la jeunesse qui ranime la flamme, c'est elle qui transmet la vie pendant que la vieillesse se prépare à mourir en refusant la mort. Mais, parfois, quand la stabilité des institutions et des mœurs se fige dans un splendide classicisme, la jeunesse ne peut que chausser les pantoufles de ses aînés. Elle végète dans la quiétude. Tandis qu'à d'autres moments, quand un cataclysme a tout bouleversé, elle se trouve rajeunie. Les hommes du passé ne

sachant plus que gémir, pleurer, prier, elle saisit la pelle et la pioche pour déblayer les ruines, elle trie les matériaux encore utilisables et trace des plans d'avenir. Comment se montrer hostile à cette jeunesse entreprenante qui veut remettre tout à neuf dans la demeure française ? Quoi que disent les têtes chenues, la jeunesse n'est pas folle, ni stupide, ni malfaisante. Elle est généreuse, batailleuse sans doute, mais il faut bien se battre pour défendre son idéal.

La destinée

Dieu l'a voulu, proclame Lamartine. Il a voulu que la jeunesse reconstruise sur des plans inconnus, en se laissant guider par les nécessités du moment, ce que la vieillesse avait bâti sans savoir elle-même ce qu'elle préparait. Et sans cesse il en sera ainsi in *saecula saeculorum*. Faut-il voir du fatalisme dans cette conception ? Non, simplement une parfaite confiance en la Providence. Ne mettons point en discussion à ce propos le problème de la liberté qui occupa tant de théologiens depuis saint Augustin jusqu'à Pascal. L'homme n'est pas libre de choisir sa destinée : elle est entre les mains de Dieu. Mais l'homme a le pouvoir de diriger son action dans certaines limites. Il peut, notamment, encourager la jeunesse novatrice ou la blâmer. Quoi qu'il fasse, qu'il freine le mouvement de rénovation ou l'accélère, il agira sous le regard et le contrôle de Dieu.

* * *

Cette querelle n'a jamais cessé et ne cessera sans doute jamais : elle oppose la jeunesse à la vieillesse, la génération montante à la génération en déclin, le novateur au conservateur.

Il serait possible de classer les hommes en quatre groupes : ceux pour qui rien ne vaudra jamais le bon vieux temps et qui n'ont de regards que vers le passé ; ceux pour qui rien ne change et qui répètent avec une moue tranquille leur agaçant *nihil novi sub sole* ; ceux qui comme Azaïs, professant la théorie des compensations, voient le bonheur et le malheur se succéder dans un éternel

retour ; ceux enfin qui aspirent au nouveau et l'attendent de la jeunesse qu'ils incitent à l'action.

Tout peut être vu en rose ou en noir. Nous pouvons commenter, sans fin, l'évolution économique et les révolutions politiques, les juger fastes ou néfastes. Libre à nous donc de choisir pour amis les pleureurs ou les rieurs. Libre à nous de soutenir, malgré la mode, que l'optimisme peut paraître aussi valable que le « j'ai bâillé ma vie »...

* * *

Oui, je plonge en moi-même. J'ai la sensation de pénétrer les vagues de cette mer immense que j'aime tant. Ma vie, je la ressens comme accomplie, mais bien loin d'être finie. Je ramasse mon bouquet de souvenirs. Ils ne sont pas fanés. Ils gardent la présence du vécu dont les conséquences sont bien présentes dans les acquis d'aujourd'hui.

Mon agressivité s'est transformée en combativité. Les buts de mon passé se sont plus ou moins accomplis et je retiens le souffle en sachant que cette joie paradisiaque n'est qu'illusion, car, dans ma recherche de la vérité, il n'existe pas de temps pour m'endormir dans un état de béatitude mensongère. Ce ne serait pas réaliste !

Ce que j'ai pu aimer, ce que j'ai pu désirer ne m'attire plus : les objectifs ont été systématiquement atteints.

Mais où est la conscience objective ? Je la cherche.

L'année dernière, au mois de mai, en Italie, à Assise, un événement inattendu a éclairé une partie de cette dimension de ma vie encore submergée dans la nuit impénétrable.

Je suis restée des heures les yeux fermés, l'âme confiante et la volonté réduite à la clémence de la grâce dans une petite chapelle. Portioncule, qui est le nom de cette petite chapelle, aurait été bâtie au IV^{e} siècle par les moines venus de Palestine pour abriter

un fragment du tombeau de la Vierge. Elle fut restaurée par saint François lui-même en 1212 et est abritée aujourd'hui par l'immense basilique Santa-María-degli-Angeli. Loin de moi toute réflexion sur un credo, toute appartenance à une église. J'étais avec saint François, un peu dépouillée de mon orgueil habituel. Quelque chose a changé. Garder l'expérience afin d'acquérir dans le possible la simplicité et la fraîcheur émouvante de la vie de saint François qui a su inspirer les plus grands peintres en particulier Giotto et Zubaran. La nuit s'était étendue sur la campagne rayonnante de ce printemps italien des Abruzzes. L'église aussi s'est fermée, mais je ne m'en suis pas rendu compte jusqu'au moment où un frère franciscain est venu éteindre la lumière de la chapelle.

Il n'a pas compris ce que je pouvais faire là à cette heure tardive ; pas plus que je n'ai compris la raison pour laquelle il venait troubler mon silence.

Quand il s'est approché de moi, je me suis écouté dire que je devais partir le lendemain et que je voulais parler avec un frère dans une de mes deux langues maternelles - espagnole ou italienne -, car j'étais à la recherche de quelque chose de l'ordre de la confidence divine sans savoir exactement de quoi il s'agissait.

Le frère avait compris que c'était important pour moi. Je quittai la petite chapelle pour parvenir dans une autre, latérale, dont je ne me souviens plus à qui elle était dédiée.

Le frère arriva rapidement sur mes pas. Nous avons commencé à parler en italien. Puis sa présence, plus que son accent, m'a fait imaginer qu'il était argentin. L'histoire est plus profonde encore, car, par la suite, nous avons employé la langue espagnole. Au fur et à mesure que progressait notre dialogue, nous utilisions des expressions linguistiques d'Argentine.

Il m'a fait savoir qu'il était de Buenos Aires. Comme moi ! C'était un perfectionniste et je me suis abandonnée à sa confidence avec sincérité et honnêteté, comme lui, du reste.

J'ai retenu toute notre conversation, et spécialement une phrase « Le perfectionniste craque ». Il m'a fallu beaucoup réfléchir pour percevoir le scénario catastrophique du craquement perfectionniste !

Y aurait-il quelque chose à changer ?

Oui. Accepter les limitations, la vie, la mort de l'intelligence dans un corps mort, la souffrance dans un corps soumis à la précarité de la condition humaine. J'avais remis beaucoup de choses à faire pour le lendemain. Soudain, je me suis décidée à vivre, à achever, à me donner le temps de contempler.

Cinq générations vivantes ! Nous avons beaucoup construit pour détruire, naturellement, par la suite.

Le prénom Ángel ou Ángela s'est conservé pendant des générations. J'ai appelé un de mes enfants Angel, Ange en français. Le prénom cesse d'être utilisé à présent, mais j'espère que la qualité qui l'entoure ne fera que continuer !

Le prénom est donc parti dans les airs du temps remplacé par d'autres bien moins prometteurs que celui avec les ailes dont le destin consiste à protéger les autres. En réalité, je n'ai jamais su qui protégeait mon ange gardien ! Est-il tout seul avec ses grandes ailes occupées à servir de parapluie contre le malheur ? En tout cas, selon ce qui se dit, il existe dans la famille de vrais anges comme mon grand-père maternel. Il a créé les hôpitaux pour les ouvriers et a sacrifié sa santé en luttant dans des hivers cruels pour sauver les indigents.

La génération suivante posséda deux anges : mon oncle aîné et sa petite sœur, ma mère. Les deux ont été de véritables épicuriens. Dans la mesure du possible, ils ont su profiter des bienfaits de la création et des mondanités, sans trop « se chauffer le cerveau ». Ils ont compensé la rigidité spartiate de leurs ancêtres angéliques !

Puis, c'est moi qui suis arrivée en prenant sur mes épaules le poids de l'héritage angélique. J'ai modifié le système trop stoïque

des ancêtres. J'ai préféré le calme du foyer pour instruire mes enfants. J'ai repris, sans doute, le flambeau de combattant du grand-père, mais en gardant, comme il est coutume de dire, « la bonne distance ».

Je pourrais décrire ma vie comme faisant partie de plusieurs vies se succédant sans espace d'interruption avec les joies les plus grandes et les épreuves les plus terribles, mais l'ange des ancêtres m'a toujours fait tenir debout, car les valeurs héritées n'ont jamais cessé de me procurer des bénéfices. Et j'ai bâti. Tantôt avec rage, tantôt avec plaisir. Je ressens que j'ai su récupérer le sens des matériaux hérités dans une éducation, certes rigide, mais pas si mauvaise.

Enfant, jeune fille, épouse, mère et professionnelle, j'ai construit, j'ai transmis, et aujourd'hui je me dis comme le maître zen : « Je suis responsable de mes actes et non de leurs conséquences ». Bâtir, c'est toujours transmettre, mais je ne suis pas responsable de ce que fera l'autre de mon message.

Enfin, c'est mon troisième enfant qui a pris sur ses épaules le poids de l'héritage angélique... Il en est assez digne, car après avoir refusé, comme tout adolescent, les valeurs familiales, sa vie est devenue, naturellement, celle d'un lutteur pour de nobles causes.

Quant à la cinquième génération qui est en train de se construire, elle ne porte pas encore sur ses épaules le poids angélique, mais mon dernier petit-fils, comme par hasard, s'appelle Matthieu. N'est-ce pas le nom d'un évangéliste ?

* * *

Je t'avais dit récemment que le printemps voulait posséder le monde. Il y a des fleurs jaunes de sagesse sur la terrasse qui est encore toute nue. Mais le printemps de nos vies est là. Il se renouvelle pendant que je pense que tu ne sais pas exactement ce que tu es en train de liquider. Je ne sais pas véritablement ce qu'il

faudra changer dans notre vie ! Peut-être notre manière excessive de vouloir changer le monde. Pour ma part, je voudrais pour nous des après-midis ensoleillés, l'ombre d'un eucalyptus sur nos têtes, le bruit incessant des vagues et toi qui me lirait des poèmes. Je ne veux plus que nous soyons enchaînés dans le temps. Je voudrais que nous soyons, enfin, dans l'instant, « ici, maintenant et entièrement », c'est-à-dire en dehors du temps.

Ta voix m'endort, l'odeur des eucalyptus me rend ivre. Tu es mon lecteur dans cet après-midi où tu es toi, où je suis moi, où nous sommes nous avec un Chateaubriand romantique qui a cessé de « bâiller sa vie » pour la vivre.

Fait à Paris, le premier jour du printemps de l'année 1997
et je suis convaincue que le soleil existe.

Le bonheur selon moi[42]

La conception du bonheur est en accord avec les aspirations fondamentales de chacun de nous. Parmi ces dispositions, il en est qui sont inhérentes à la nature humaine et par là presque générales. Ainsi pouvons nous établir des éléments généraux du bonheur. Toutefois, bien qu'ils soient une minorité, il est des individus en qui d'autres penchants, d'autres goûts prédominent, forment leur caractère propre et déterminent pour eux des facteurs particuliers de la félicité.

Il est possible de dire que le bonheur consiste à satisfaire l'instinct de conservation et l'amour-propre. Sans doute, c'est bien à cela qu'il se réduit, mais en fait, il prend bien des nuances. Et s'exprimer ainsi serait donner une forme rude et capable d'induire en erreur à ce qui admet parfois d'infinies délicatesses.

Encore faut-il préciser que la nécessité de la sécurité et d'une certaine tranquillité d'esprit, l'amour de la liberté et le désir non moins impérieux d'aimer et d'être aimé forment le fond presque universel de l'âme humaine, en ajoutant peut-être le désir de s'estimer soi-même. Cette aspiration est d'ailleurs en rapport étroit avec le besoin de sympathie.

* * *

Pour sa part, Franklin pense que « Pour le bonheur, il faut tenir peu d'espace et changer peu de place ».

Doit-on admettre que tenir peu d'espace puisse s'interpréter ainsi : vivre isolé, sans ami, sans relations ?

---

[42] : publié dans le n° 33 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 1997) « Le bonheur ».

S'il fallait vivre avec des êtres malveillants ou méprisables ou avec d'autres dont la mentalité demeure incompréhensible, l'isolement serait préférable. Il semble aussi que l'être retiré dans sa tour d'ivoire goûte, plutôt que le bonheur, une satisfaction de la conscience qui n'est pas toujours sans une certaine amertume.

La tranquillité ne comporte que rarement cet élément de paix joyeuse, la liberté semble vaine ou mensongère. Dans ces conditions, quelles joies pourraient remplacer les joies profondes et toujours renouvelées de la sympathie et de l'affection ?

Si ce sont joies égoïstes et médiocres, le bonheur est lui-même médiocre et ainsi peu enviable, et peut-être est-il assez rare qu'il se trouve dans un tel état d'isolement.

Il faut mentionner les plaisirs délicats de la culture intellectuelle, du sens artistique et les joies parfois austères de la vertu. Mais ces plaisirs et ces joies ne sont malheureusement qu'à la portée d'un petit nombre. Et ce bonheur, s'il est digne, est encore exceptionnel.

* * *

Pour toutes ces raisons, « tenir peu d'espace » semble vouloir faire appartenir un individu à un groupe restreint, dans un rang social dont la situation serait modeste, ce qui n'exclut nullement la personnalité ou la richesse de sentiments.

L'acceptation d'une situation modeste et l'uniformité dans la vie extérieure ne s'opposent pas au bonheur dont la conception répondrait aux aspirations générales de l'être humain.

En effet, un rôle important occasionne presque toujours des soucis, ce qui, évidemment, est incompatible avec l'état de calme, de tranquillité d'esprit. Une condition en vue, qui confère une certaine responsabilité, demande souvent des talents ou des facultés dont tous ne sont pas également doués. Elle peut donner à l'homme le sentiment de l'insuffisance de ses moyens et le rendre malheureux. L'homme sincère ne peut être fier de lui si le

souci de son intérêt, le désir de conserver une situation importante le courbent et le contraignent, l'abaissent jusqu'à la feinte, la dissimulation, l'affectation.

Au contraire, une situation modeste, au sein de la société, contribue à l'épanouissement. Le plus souvent, l'effacement assure la liberté. Une condition humble ne diminue pas nécessairement la richesse du sentiment, source inépuisable de bonheur. Le cœur humain aspire à se vouer et se dévouer au bonheur des êtres chers, à se consacrer à une tâche, à une idée noble et généreuse. Ce dévouement est possible, même dans les conditions les plus modestes.

Il y a lieu de se demander si l'uniformité de l'existence est un facteur essentiel et un élément suffisant du bonheur.

Si les exigences de la vie ont condamné un être bien né et doué des plus beaux mérites à rester dans un milieu grossier et malveillant, il vaudra mieux pour lui chercher sa place et ne se fixer que dans un cercle où il sera sûr de ne rencontrer ni âpreté, ni chocs pénibles. Même une différence d'éducation crée aussi des rapports difficiles. Lorsqu'une personne a été déclassée, il semble bien légitime qu'elle essaie de retrouver sa sphère. Le changement peut être imposé à certains par leur profession ou par une nécessité dont ils ne sont pas maîtres. Est-ce à dire qu'ils sont condamnés à une existence sans joie ? Tout dépend de la force de leurs sentiments. Ceux qui éprouvent l'invincible désir de se trouver avec ceux qu'ils aiment souffriront sans cesse d'une séparation. Il n'en est pas de même des personnes qui ont une telle intensité de sentiments que l'absence ne saurait les attrister. Même éloignés de ceux qu'elles aiment, elles restent, elles vivent par la pensée en communion avec eux.

Le changement ne détruit pas le bonheur lorsqu'il est nécessaire à l'accomplissement d'une haute mission librement consentie. Pour cette raison, l'uniformité de la vie ne paraît pas forcément une solution indispensable du bonheur.

L'élément le plus certain du bonheur réside dans la délicatesse et la valeur des sentiments, ainsi donc les changements n'auront point de prise sur l'être.

* * *

Le bonheur se trouve dans la liberté de faire ce qui plaît, de suivre son caprice ou d'agir à sa fantaisie sans subir aucun joug !

Aller de plaisir en plaisir, s'offrir à toutes les expériences : telle est d'ailleurs la leçon que Gide donna aux jeunes lecteurs de ses *Nourritures terrestres* après l'avoir péniblement conçue pour lui-même en s'accordant le droit de se révolter contre une atroce tyrannie maternelle.

En revanche, le devoir apparaît comme une contrainte, une obligation, une corvée, une punition. Il prend l'apparence concrète du licol, de la laisse, de la prison, des collèges, ces *geôles de jeunesse captive »* pour Montaigne. Il éveille les images abstraites de discipline militaire, de règlement, de peine afflictive.

* * *

A première vue, la liberté ouvre les champs de la joie ; le devoir nous enferme dans la fatigue, l'ennui, la douleur. Mais le problème n'est peut être pas aussi simple !

Tout plaisir a sa jeunesse, son âge mûr, puis sa décrépitude, et le cycle est parfois d'une étonnante brièveté et d'une grande lassitude... Une vie sans obligations décompose l'âme. La soumission à une règle la fortifie.

Celui qui commence par ne voir son bonheur que dans la liberté regrettera sur le tard de n'avoir pas cherché le bonheur dans la soumission à quelque grande règle qui puisse donner à l'arbre périssable l'immortalité de la forêt...

* * *

C'est l'anonymat, un instant de silence où il n'y a pas de demandes. Tout est paisible si j'arrive à ne pas tout voir, c'est-à-dire si j'arrive à faire une sélection des impressions qui veulent me posséder. Oui, je ne suis pas dans un taxi qui roule avec difficulté, mais dans un métro qui arrive ponctuellement et m'assure une arrivée à l'heure convenue. Sauf exception, panne, grève inattendue, je suis en sécurité et, de plus, j'ai un chauffeur qui n'osera pas me parler, qui ne sait pas qui je suis. Oui, j'aime la foule anonyme, mobile, changeante ! Dans cette situation, mon identité se renforce et je suis un entre tous sans histoire. Parfois, je ferme les yeux pour ne pas trop avoir la tentation de connaître l'autre en face de moi, car j'ai un soupçon : il a les yeux verts comme la mer, un maquillage digne de Cléopâtre, mais une fixité dépressive dans le cœur du regard.

Il m'arrive d'écouter avec plaisir les musiciens sans ressources sur les quais du métro. Si la concurrence sur le marché du travail est féroce, elle l'est aussi parmi ces gens qui n'ont que ces qualités pour se mettre en valeur et manger et dormir, si possible dans un lit. J'ai eu le plaisir d'écouter Vivaldi à Trocadéro et Mozart à Charles de Gaulle. Ceci est un visage au milieu d'autres de mon bonheur, mais si merveilleux !

Je n'aime pas conduire une voiture, car j'aime être conduite. Je suis beaucoup plus dans mes réflexions, dans mes observations. Il m'arrive qu'en conduisant j'oublie où je veux aller. Une image forte m'étonne, me fascine. Je veux absolument la travailler. Je ne crois pas être un danger au volant. Tout au contraire, car je suis gentille et pas du tout impatiente. Mais quand une réflexion de valeur m'accapare, je suis la voiture qui est devant moi.

J'ai connu des instants de bonheur insoupçonnés avec cette habitude. Nous étions à Feldberg avec ma fille en vacances de neige et j'avais une réunion à Belfort à 21 heures. Nous parlions avec ma fille et, sans nous en rendre compte, nous nous sommes

retrouvées en Allemagne comme des touristes partant à l'aventure.

Mais ce n'est pas moi seulement qui suit les voitures qui me précèdent. Une nuit avec un de mes chers collaborateurs, Jean-Marc, nous sommes partis du 16` arrondissement pour Châtenay-Malabry et nous sommes arrivés deux heures plus tard. Il s'était laissé emporter par la vivacité de la conversation et les idées, lui aussi et il avait suivi la voiture devant la sienne. Je crois qu'elle est allée à Créteil ou à Pontoise, mais surtout pas à Châtenay-Malabry !

* * *

Y avait-il là de la magie? Oui. C'est pourquoi il me faut des ambiances bien protégées, car le bonheur qui apporte la dialectique avec l'autre, ou entre ma conscience et mon inconscient n'a pas d'égal. Où est la différence ?

Le bonheur n'est pas un état permanent, car les états de conscience ne sont pas permanents. Un regard complice croisé avec un inconnu fait bonheur. Aider quelqu'un qui a perdu son chemin fait bonheur. Aimer tes yeux quand tu es heureux fait bonheur. Manger quand j'ai faim fait bonheur. Savoir que nous allons nous revoir dans quelques minutes me fait bonheur. Retrouver mes patients, mes amis, ma famille me fait bonheur.

Réussir, convaincre, communiquer, informer, former fait bonheur et beaucoup plus s'il s'agit de transmettre quelque chose qui peut changer le cours d'une vie dans la déroute. Combien de passion et de force il nous faut dans la vie pour aider et combien de bonheur vrai nous retirons du fait d'avoir été capables de soulager l'autre d'une difficulté !

Le bonheur est si simple que théoriser sur lui est bien difficile.

Sur le plan matériel, le bonheur, à mon avis, c'est posséder assez pour ne pas se priver de plaisirs simples : confort, cadre chaleureux, espaces partagés avec les plantes, les êtres vivants,

une bonne table, vêtements non serrés, parfums sobres, des livres aux quatre coins de la maison à ouvrir selon l'état d'âme, de la musique sans excès, et un lit grand comme le paradis avec des draps blancs en lin.

Sur le plan spirituel, il me faut Dieu, toi et la recherche permanente de la vérité. Je ne suis pas contente si je ne cherche pas et comme je n'aime pas être triste, je cherche et celui qui cherche trouve.

Sur le plan intellectuel, pour mon bonheur, je déteste le savoir livresque. Je ne veux pas être une encyclopédie pure et dure, mais plutôt un commentateur autorisé de l'encyclopédie.

Le savoir ça va un moment ! Sinon il devient avidité. J'apprends un peu partout. Naturellement, j'ai un savoir scientifique et bien méthodique qui me permet d'accéder par la réflexion à la connaissance, mais, au-delà, je ne trouve pas de plaisir intellectuel. J'ai besoin de créer et, à ce moment-là, je suis en dehors du temps et le bonheur pénètre mon âme et surtout celle des autres autour de moi.

Savoir apprécier l'instant est la clé du bonheur. Nous gaspillons beaucoup notre temps à chercher les erreurs et en ne tenant pas compte des vérités.

Par ailleurs, je crois que le bonheur est un état qui se gagne par l'évolution. Avons-nous oublié nos tristesses adolescentes ? Que pouvait-il nous manquer à cette époque-là, quand nous avions toute la vie devant nous ? La conscience objective seulement. Mais elle n'est pas donnée, il nous faut y accéder !

Le bonheur est un état de confiance, en soi-même et dans les autres. Si nous nous méfions de nous-mêmes, pouvons-nous faire confiance aux autres ?

Il y a deux positions, la pessimiste : il m'est arrivé un problème ou je suis un être à problèmes. Ou, alors, l'optimiste : il m'est arrivé, au milieu de tous mes problèmes difficiles, un événement heureux

ou je me sortirai d'affaire.

Le juste milieu ? Ce n'est qu'une appréhension du réel dans sa juste mesure...

Il ne cesse pas de pleuvoir depuis dix jours. Cela ne m'a pas rendue triste, car j'étais contente pour les plantes.

Dimanche 11 mai à 17 heures. Je suis malheureuse, confuse. Je fais un bilan de l'irresponsabilité des autres, de leur égoïsme et je suis frustrée, impuissante... Je m'abandonne complètement à ma douleur et soudain, je me considère comme étant, pour moitié, la cause de l'inconscience des autres. Je n'ai pas su leur mettre de limites, les réprimander.

Le malheur a disparu. Je m'étais mise en état de présence. J'ai abandonné le transfert de responsabilité et je me suis vue plus faible que convenable. Après avoir constaté ma responsabilité, la douleur existentielle et la désillusion ont presque disparu.

J'ai alors écouté en moi « Jamais plus » et la paix est venue comme une libération. 19h30, j'ai eu un instant de plein bonheur en regardant les dessins des nuages en plomb sur un horizon qui voulait être bleu et qui gagnait du terrain.

Alors, j'aurais pu t'aimer si j'avais pensé que tu pouvais comprendre la valeur d'un ciel bleu qui veut vaincre la densité grise d'un ciel attristé, mais toi ?

Tu étais à voir la partie noire du ciel et je n'ai pas pu t'aimer, car nous ne pouvions pas partager la valeur symbolique de cette lutte féroce entre l'ombre et la lumière.

Introspection, évolution possible, compréhension de la présence dans l'instant pour faire bonheur.

Et j'ai su te détester passionnément et j'ai gardé pour moi le secret de ma joie.

Je deviens trop pulsionnelle, irritable. Le sens du temps me conduit à goûter de façon fébrile les instants de bonheur et je me

résigne à ne pas partager avec toi le sens... Peut-être demain ! Aujourd'hui, je te déteste.

Des instants suprêmes. Quand je peux écouter mon corps respirer dans un « lâcher prise » avec le sens de la symétrie et dans une pesanteur recherchée.

Il faut que nous trouvions le temps ensemble pour partager, au moins, certaines dimensions du bonheur...

Fait à Paris, le 12 mai 1997avec rage et sans pitié et il pleut encore, car l'ombre a gagné sur la lumière.

L'approche du mal-être[43]

De tous côtés retentissent des cris d'alarme en faveur de la « personne humaine ». Peut-être sommes-nous dans une période de transition au cours de laquelle il va falloir trouver un équilibre entre les individus par la solution des problèmes sociaux.

Une véritable désagrégation s'est produite dans la plupart des nations. Et l'homme s'est découvert seul, « mort en sursis » vivant à « huis clos ».

Le mal-être a de multiples formes : causes physiologiques (maladie incurable, blessure qui laisse estropié, altération d'un organe), causes économiques (dettes, chute dans la misère, chômage), causes sociales (difficulté de « sortir » de sa classe pour s'élever vers une classe supérieure ou bien l'inverse), causes psychologiques (solitude, gêne due à la pitié dont les autres vous accablent, sentiment d'insuffisance ou de déclin), causes métaphysiques (déséquilibre entre le goût de l'absolu et la relativité de tout ce qu'on atteint, inquiétude quant à la mort), causes intellectuelles (absurdité de l'univers, absurdité du phénomène vital qui conduit à souhaiter le néant, complexification technologique et cognitive).

* * *

La séparation des classes ne date pas d'aujourd'hui : patriciens, plébéiens, colons, esclaves, dans la Cité antique ; nobles et roturiers sous l'Ancien Régime ; riches et pauvres dans les sociétés modernes.

---

[43] : publié dans le n° 34 de la lettre de SOS Psychologue (juin 1997) « Le Mal-être ».

Déjà, César fait état de l'inquiétude des Gaulois qui craignaient que le ciel leur tombât sur la tête. Buffon relate l'inquiétude de l'homme primitif, venu sur terre alors que les grandes convulsions géologiques s'achevaient à peine… Mais l'homme moderne éprouve une inquiétude plus complexe : inquiétude métaphysique analysée par Pascal ; inquiétude romantique traitée par Rousseau, Chateaubriand ; inquiétude religieuse et morale évoquée par Baudelaire et ses épigones ; angoisse existentielle présentée sous de multiples formes par Sartre…

Jamais la césure entre hommes due à la spécialisation du travail n'a été aussi poussée.

La séparation due à l'éducation, primaire pour les uns, secondaire pour les autres, n'a pas disparu, malgré les efforts d'Édouard Herriot et de Paul Langevin pour créer l'école unique.

Le cloisonnement économique (employeurs et employés) ; social (riches et pauvres) ; culturel (primaire et secondaire) et religieux a pour conséquence le repliement de l'individu sur sa propre misère. De multiples efforts ont été tentés pour sortir les hommes de cette conscience de leur misère. Même si l'on parvenait à établir une société parfaitement équilibrée aux points de vue politique, économique, financier, même si l'on pouvait établir un parfait équilibre entre le travail et le loisir, arriverait-on, par là même, à supprimer l'ennui où Pascal voyait le caractère essentiel de la condition humaine ? Pour ne plus s'ennuyer quand il est seul, immobile dans une chambre, il faudrait que l'homme fût débarrassé de ce lourd privilège qu'est la pensée.

* * *

Un individu peut avoir une intelligence médiocre ou éclairée, des sentiments vulgaires ou délicats. Il a de la vie et du devoir une conception qui varie selon sa propre façon de comprendre et de sentir. L'influence qu'il est capable d'exercer sur autrui diffère alors en fonction de sa mentalité et de cette conception.

La désapprobation, les critiques, le blâme, le délaissement sont pénibles. Et chacun de nous le comprend trop bien. C'est encore une aspiration bien légitime que de désirer un certain crédit. Ceux qui ne souffriraient pas de l'hostilité des autres seraient des êtres d'exception. Chacun de nous porte en lui un invincible désir d'être reconnu et approuvé par ceux qui l'entourent, d'être compris d'eux, de les voir partager ses sentiments, de les sentir en sympathie avec lui.

Or cette disposition, qui est un des éléments de notre nature, peut dégénérer en véritable faiblesse, devenir une crainte constante, une désapprobation, une peur de la critique, un blâme. Certains se soumettent à l'opinion, sans véritable originalité, animés de sentiments dépourvus de grandeur, car ils veulent garder, par-dessus tout, leur tranquillité en acceptant ce qui se fait dans leur milieu et en conformant leur conduite à celle des autres. Mais en serait-il ainsi s'ils avaient quelque valeur, s'ils jugeaient ce qui se pratique autour d'eux, s'ils avaient le courage de protester contre une idée fausse, un abus, contre une conduite motivée par des intérêts mesquins ?

L'individu, qui est faible, craintif, inerte, prudent, limitera les manifestations apparentes de sentiments sous la forme d'un silence prudent et d'une extrême réserve. Cette attitude tend à effacer l'être véritable, du moins à atténuer sa véritable personnalité, à la contenir dans les limites du reçu, du convenu.

* * *

Pour s'élever, il faut savoir participer, s'engager et « ainsi devient-on homme d'une patrie, d'un métier, d'une civilisation, d'une religion », comme le mentionne Saint-Exupéry dans *Pilote de guerre*.

Comment ne pas devenir amer si nous nous jugeons le soir avec scrupule alors que, durant la journée, nous avons agi sans scrupules ?

En effet, c'est au cours de l'action qu'il faudrait se montrer

exigeant avec soi-même, non dans le confessionnal ou dans la chambre avant de s'endormir. Mais l'homme est pris par les nécessités de l'action, il lutte, il se défend, il gagne sa vie, il se débat comme il peut dans les accommodements, les arrangements, les compromis de l'empirisme quotidien. Lorsqu'il abandonne cette attitude du travailleur pour prendre celle du janséniste pascalien, du calviniste, du chrétien, du sage, du yogi, quelle amertume ! Entre les réalités et l'idéal, entre le relatif et l'absolu, la différence est si grande qu'il faut beaucoup de bon sens pour l'accepter sans écœurement.

Est-ce à dire que le mal-être a toujours son origine dans l'examen de soi-même ? Certes, non.

« J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre », a écrit Pascal. Il savait bien, pour en avoir fait l'expérience, que la grande cause du mal-être, pour celui que Dieu n'a pas visité, est d'ordre métaphysique. Qu'adviendra-t-il de nous après la mort ? d'où venons-nous ? où allons-nous ? L'homme désire connaître et il ne peut connaître ; il désire être heureux et il ne peut être heureux puisque la mort le menace à tout instant.

Pour le sartrien, le mal-être a une autre cause métaphysique : l'homme est seul, tragiquement seul dans l'univers et, son essence n'étant pas préétablie, il lui faut se définir en existant, en choisissant à chaque minute sa voie puisqu'il est libre, libre jusqu'à la « nausée ».

Enfin, une dernière voie mène au mal-être certains de nos contemporains : le développement trop rapide du machinisme éveille la peur, peur de la « bombe », peur de la mécanisation, peur de l'automatisation. L'homme ne se sent plus adapté à l'habitat qu'il s'est bâti.

Lorsque l'homme ne peut plus tolérer les autres, il se contente de les supprimer. C'est lorsqu'il ne se tolère plus qu'il se suicide et supprime le monde avec lui.

* * *

Acceptons la pression sociale dans la mesure où elle est indispensable. Mais sachons retrouver notre liberté dans la mesure où nos poumons, notre cœur et notre esprit l'exigent. La médecine est parfois nécessaire pour soigner notre cœur ou nos poumons. Toutefois, nous ne respirons à l'aise, nous ne sentons notre pouls tranquille que lorsque les médecins nous ont libérés.

C'est alors que nous pourrons peut-être prétendre au bien-être…

* * *

l'approche du mal-être de ne pas être

Approcher le mal de ne pas être, dirais-je plutôt. Ressentir le manque comme un vide et non comme un lieu rempli d'énergie bloquée, capable si nous le laissons s'exprimer de devenir source de plénitude et de contact avec le réel.

Le plaisir se manifeste toujours mais, dans ce cas, ce peut être une addiction à la souffrance, comme une manière névrotique pour se protéger de la vraie souffrance de l'être vivant dans son temps si précaire et relatif qu'il fait peur.

Être, c'est bien plus difficile que ne pas être, car pour aller vers la vérité, il faut acquérir une discipline de vie et avoir envie de changer.

L'énergie est brutalement pompée par la fausse souffrance et le fantasme du manque. Nous le remarquons bien dans les discours obsessionnels où les affects sont dissociés des représentations :

« Je n'avance pas, j'ai un encéphalogramme plat, je n'arrive pas à penser, je ne sais plus où j'en suis, tout effort de penser ou d'agir me fatigue… »

De l'extérieur, l'obsessionnel accroché à sa souffrance avance. Nous ne pouvons pas trouver de platitude dans son discours. Il s'arrange souvent pour ne pas être à ses séances, car il résiste à la discipline et à l'investissement psychique et émotionnel que lui

demande le rythme analytique, de peur de faire « craquer » sa névrose. Le rythme analytique cherche à casser la reconstruction défensive du discours névrotique.

L'obsessionnel est dans la pensée, loin des sentiments et de la réalité.

En principe, la personne dépendant de sa souffrance, principalement obsessionnelle, n'agit pas, mais réagit. Elle n'est pas libre. La moindre contrainte entraîne une décompensation de ses défenses et soudain, elle devient un enfant perdu dans un monde hostile où chacun est plus fort, plus intelligent, plus malin.

Elle se méfie de tout et de tous. Elle n'est jamais contente de rien, car elle est toujours aux aguets, c'est-à-dire qu'elle souffre. Si on exige quelque chose d'elle, elle s'en inquiète. Mais sa dépendance à la souffrance est si grande qu'elle n'arrive pas à répondre simplement aux propositions qui lui sont faites, ce qui lui permettrait de lutter contre le symptôme.

Elle aime le pouvoir. Or qu'en ferait-elle si elle l'avait ? Son pouvoir est toujours médiocre. Mais une fois qu'elle est en possession de quelque chose, l'objet acquis n'a plus de valeur, car il s'agit d'un bien à elle et tout ce qui lui appartient n'a pas de valeur.

Elle n'est pas nécessairement un sadomasochiste. Ce ne sera jamais un pervers, car elle se trouve sur le trottoir opposé, celui de la névrose. Le névrosé rêve d'être pervers, de se délivrer de tout. Il rêve de liberté. Mais quelle liberté ? Et pour en faire quoi ? Pour avoir plus de temps pour entretenir sa souffrance ?

* * *

J'ai beaucoup de patients obsessionnels à tel point que je préfère ne pas citer de cas particuliers.

Pourquoi tant d'obsessionnels ? Peut-être parce que mes traits dominants semblent ceux d'une obsessionnelle ! Oui, j'étais une perfectionniste. Mais j'ai « craqué » comme je l'ai dit dans une

lettre précédente.

Seule la discipline a été préservée dans cette histoire. Je n'ai jamais été dépendante à la souffrance. Ma discipline, en principe irréductible, m'a conduite vers un chemin de recherche qui me comble.

Si je pouvais dire à ces « braves gens » que le manque n'est qu'un trop plein d'énergie et que nous ne pouvons pas rater le tournant, je serais satisfaite d'être écoutée, mais ils ne m'écoutent pas !

Le trait le plus dur du dépendant à la souffrance, c'est son impossibilité même massive de reconnaître le plaisir une fois qu'il a été vécu, car il a besoin d'émotions très fortes pour se reconnaître en tant qu'être existant. Dès qu'il a vécu l'émotion, il devient las et perdu, parce que admettre la jouissance et s'en souvenir, ce serait accepter la non souffrance.

Enfin, c'est à vous de réfléchir !

* * *

Il pleut sur Paris pour ne pas changer. Je suis loin de savoir qui je suis, mais, près de toi, nous partageons le bien-être de vouloir nous approcher du non être pour l'abandonner derrière nous. En tout cas, il y a des fleurs jaunes et des herbes sauvages qui ont poussé ensemble.

Je ne peux pas supporter de voir les fleurs entourées de mauvaises herbes. Les parasites n'ont pas le droit d'exister dans ce jardin soigné. Non. Nous arracherons ces étranges plantes nuisibles qui dévorent leur sève… Bien sûr que je ne t'arracherai pas de mon cœur, car tu ne m'as jamais empêché d'avancer dans la bataille pour gagner ma force et ma liberté. Moi non plus d'ailleurs.

Parfois, nous sommes tristes un instant, car nous n'avons pas assez de temps pour contempler et réfléchir ensemble. Seulement, c'est de la vraie souffrance qu'apporte la privation de l'autre ! C'est savoir qu'un jour nous ne serons plus ensemble ici-bas.

Peut-être partirons-nous un jour de printemps dans des années bien

différentes. Celui d'entre nous qui restera prendra soin de la mémoire de l'autre. Notre séparation sera une souffrance de privation réelle.

Que te dire de plus dans cette nuit de printemps où il pleut encore ? Aimons nous ici, maintenant et entièrement…

Fait à Paris, le 15 juin 1997 et il pleut encore.

La vie est-elle un bien ou un mal ?[44]

Sur ce problème essentiel pour l'humanité, bien des philosophes ou des écrivains ont formulé des opinions contradictoires.

Pour Schopenhauer, la vie est effort, lutte et il en arrive à dire qu'elle est un mal, tandis que Leibniz, réfutant les arguments du pessimisme, se convainc – ou essaie de se convaincre – de l'idée que l'existence est un bien.

Pour sa part, Voltaire, alors qu'il était heureux, épanchait son optimisme dans son poème, *Le mondain* ; mais, par la suite, il ne semble plus voir autour de lui que des motifs de tristesse. Serait-ce parce qu'il a vieilli ou parce qu'il a eu des déboires dans sa vie sentimentale ou des démêlés avec Frédéric II ?

Le désespoir contenu et néanmoins si poignant de Vigny, l'amertume que l'on pressent chez Leconte de Lisle malgré sa rigidité hautaine, les paroles désabusées, les cris d'angoisse de quelques écrivains encore plus près de nous, sont autant de témoignages qui nous porteraient à penser que la vie est un mal.

Nous-mêmes, que pouvons-nous en dire avec impartialité en oubliant, un instant, nos joies égoïstes et nos chagrins personnels ?

* * *

De nombreuses raisons nous conduisent à penser que la vie est un mal :

Le mal physique

---

[44] : publié dans le n° 35 de la lettre de SOS Psychologue (juillet-août 1997) « La vie est-elle un bien ou un mal ? ».

– La vie n'est qu'effort et lutte. Il est nécessaire pour la grande majorité des hommes de travailler parmi les obstacles qui se rencontrent quotidiennement, avec l'altération de la santé, l'insuffisance des capacités, la fatigue, la décrépitude prématurée, la déformation professionnelle, l'altération du caractère…

– La douleur dont nous avons tous l'expérience. C'est une souffrance et une entrave à ce que la vie pourrait nous offrir : beauté, talents, capacités, affections…

– La maladie qui atteint indistinctement les êtres les plus intelligents – Nietzsche, par exemple, contracte une maladie grave pendant la guerre de 1870 – ou ceux qui ont le plus de mérite, de valeur morale ;

Voilà donc encore un facteur d'entrave qui ôte toute saveur à ce qui faisait jusque-là notre joie, et cela pour un temps quelquefois long, très long…

– Les disgrâces, la laideur qui paralysent l'être qui en est affligé et qui lui donnent un pénible sentiment d'infériorité. Elles font de lui un objet de moqueries ou de railleries cruelles qui peuvent s'étendre, hélas, durant toute la vie ;

– Les infirmités congénitales, les tares, comme la surdité de Beethoven, la cécité, la dégénérescence ou l'infériorité mentale ;

– La décrépitude dont la crainte peut devenir une hantise laquelle peut en accroître la gravité.

– La mort qui frappe aveuglément les êtres jeunes ou les vieillards, ceux qui sont forts et ceux qui sont débiles ou encore les êtres d'élite comme les plus abjects.

– les malheurs collectifs ou individuels qui sont imputables aux hommes : les guerres, l'exil, la tyrannie…

– le paupérisme et ce qui l'accompagne avec les maladies et l'immoralité.

Le mal métaphysique

L'homme est impuissant.

Il porte le poids d'une hérédité qu'il n'a pas choisie et c'est pour cela qu'il n'est pas libre. En effet, il est souvent déterminé par cette hérédité, par sa santé, par son éducation, par toutes les influences qui s'exercent sur lui à son insu et par le milieu où il vit.

Or cette absence de liberté lui donne une impression de dépendance et de faiblesse.

C'est pour cela qu'il ne réalise que bien rarement ses désirs, ses ambitions ou ses rêves. Les plans les mieux conçus, les projets qui paraissent les plus sages apportent presque toujours des déceptions, souvent ils aboutissent à un échec ; parfois même ils se retournent contre lui pour en faire son malheur.

En vérité, l'homme est faible, impuissant. Ses œuvres sont fragiles. Aucune trace de son passage sur la terre ne subsiste longtemps après lui. Il sera la proie de " mille formes rampantes et glaciales " : *" c'est le déjeuner d'un petit ver que le cœur d'un prince "*, nous rappelle Pascal.

Mais à l'impuissance, l'homme ajoute l'ignorance.

Il ignore l'origine de l'univers au sein duquel il vit : *" Que celui qui l'a fait t'explique l'univers ! "*, dit Lamartine. Il ignore sa destinée. Il ignore la raison d'être du malheur qui n'est pas le châtiment du vice et ce qui règle la marche du monde où il ne voit que hasard déconcertant. C'est ainsi que Voltaire nous le rappelle : *" Lisbonne est abîmée et l'on danse à Paris. Eut-elle plus de vices que Paris plongé dans les délices ? "*

Tels sont, du point de vue métaphysique, les maux qui l'affligent et dont il semble bien qu'il ne pourra triompher.

Le mal moral

L'homme est imparfait. Il en souffre, parce qu'il a l'idée et la notion de la perfection.

Il porte en lui des tendances coupables, mais il s'y abandonne souvent. Bien entendu, il en éprouve de la honte, du remords. Il peut même en éprouver du regret tout en soulevant contre lui le ressentiment, la haine ou la vengeance.

La tristesse, douleur morale

Elle provient de la difficulté de la vie en société. Nous sommes alors atteints dans notre dignité par des paroles vexatoires, des contraintes abusives, ou dans notre réputation par des médisances ou des calomnies.

Elle peut provenir aussi de l'amertume que donne le sentiment d'être l'artisan de son malheur par la négligence, l'imprudence, la maladresse ou tout simplement l'absence de clairvoyance…

Le chagrin des parents qui sont impuissants à donner le bonheur à leurs enfants, la tristesse des déceptions sentimentales ou l'amertume d'être trahi par l'être aimé. La fragilité de l'amour même lorsqu'il est partagé. La solitude morale et le chagrin de la perte d'un être cher.

Et finalement, la crainte, l'appréhension angoissante de ce qui suit la mort : *"La barque est prête ; elle vogue là-bas, peut-être vers le grand néant. Mais qui veut s'embarquer vers ce peut-être ? "* (Nietzsche)

* * *

Pourtant, n'avons nous pas quelques motifs d'admettre que la vie peut être considérée comme un bien ? Ne pouvons-nous pas réfuter certains arguments pessimistes ?

* * *

Tentons de répondre à ces interrogations !

Dans le domaine physique

La vie ?

Si l'effort n'est pas disproportionné, il peut être accompagné de la

satisfaction d'avoir triomphé.

La maladie ?

Il serait possible de dire qu'elle ne peut être que temporaire.

Le chagrin de la décrépitude, de la déchéance physique ?

Il serait moins douloureusement ressenti par ceux qui ont eu le bonheur de fonder une famille.

La mort et son caractère tragique ?

Il serait facile de s'y résigner si l'on songe qu'elle frappe tous les êtres.

Dans le domaine moral

Si l'homme n'a pas d'ambitions démesurées, il peut quelquefois réaliser ses desseins et connaître la joie de la réussite. Le travail, s'il est proportionné aux forces et en accord avec les goûts, peut donner des satisfactions.

L'art peut donner des joies, car c'est effectivement un plaisir de s'entourer de jolies choses, de contempler des œuvres d'art, d'entendre la musique pleine d'allégresse ou de mélancolie.

La nature avec la majesté de ses horizons immenses, quant à elle, peut donner une impression d'apaisement par son calme et son silence. Elle peut être un refuge, une retraite pour nous isoler ou nous prêter à la rêverie ou à la méditation.

Naturellement, il existe l'amitié, telle que la conçoit Montaigne, qui peut procurer des joies ; le désintéressement qui peut donner un certain bonheur ; les joies que peut procurer la famille.

Et, enfin, ceux qui ont la foi ne sembleraient pas redouter la mort… Bernardin de Saint-Pierre le confirme : *"Il y a un Dieu, mon fils : toute la nature l'annonce et je n'ai pas besoin de vous le prouver"*…

* * *

Pour avoir le courage de supporter les navrantes déceptions et les cruelles épreuves qu'apporte le destin et pour masquer notre issue fatale, peut-être faudrait-il élever le ton de la vie par un accent de noblesse morale. Dans les jours de malheur où nous serons tentés de maudire la vie, sur le point de sombrer dans le désespoir ou de nous révolter contre le destin, peut-être pourrons-nous trouver un apaisement dans la pensée que l'essentiel n'est pas seulement d'être heureux, mais d'être grand par les conceptions de la pensée et la vaillance du cœur.

* * *

Selon mon expérience clinique, ce qui fait vivre la vie comme un mal, c'est la souffrance névrotique qui peut se présenter sous deux formes : le discours dépressif et le discours maniaque.

Dans le premier cas, " c'est moi le coupable de tout " y compris le fait que Ève ait mangé la pomme qui lui avait été offerte par le méchant archange jaloux des hommes.

Dans le discours maniaque, les coupables sont les autres.

En règle générale, ce sont les deux types de discours que nous écoutons lors de la première séance avec un nouveau patient.

Dans les deux cas, l'histoire est telle qu'elle est racontée. Naturellement, elle est pleine de trous qui vont se remplir au fur et à mesure que progresse l'analyse. Ce n'est que beaucoup plus tard et avec la conscience convenablement élargie que nous pourrons parler objectivement des innocents et des coupables. Après ce premier tri, nous allons découvrir qu'il ne s'agit pas de coupables ou d'innocents, mais de responsables et d'irresponsables.

Où est la différence ?

Être responsable signifie avoir la conscience suffisamment développée pour que le sens éthique soit éveillé, c'est-à-dire que nous sommes coupables lorsque nous sommes conscients. Pour certaines personnes, le choix de se faire mal ou de faire mal aux autres est un " acte ". En revanche, pour d'autres personnes dont le niveau de conscience est limité ou inexistant, le choix de se faire mal

ou de faire mal aux autres n'est qu'une " réaction " conditionnée par des éléments extérieurs.

Il est flagrant de voir chez un patient au cours de son analyse l'éveil d'un processus d'humanisation, d'individuation, d'hominisation ou de conscientisation – selon le terme utilisé par chacun d'entre nous –dans lequel la conscience s'élargit et où apparaît l'éthique, et de le voir fortement angoissé par le fait de ne pouvoir comprendre aujourd'hui les erreurs qu'il avait commises dans sa vie passée.

– L'expérience est très douloureuse, sinon effrayante ;

– Il voit son passé sans pouvoir le changer. La lutte contre l'angoisse du remords devient parfois impossible à secondariser et des troubles somatiques viennent au secours en prenant la forme de symptômes qui doivent être écoutés et symbolisés. Cette étape demande beaucoup de travail de symbolisation. C'est à ce niveau que de nombreuses analyses s'arrêtent, car le symptôme s'organise comme solution de punition et la symbolisation n'est pas acceptée comme recours de guérison.

– " La culpabilité est un piège de l'orgueil – dit-on –, ce n'est que le remords qui est vrai ."

D'accord. Mais comment différencier l'un de l'autre ? Le remords est lié, aujourd'hui, à ce qui devient intolérable pour l'être devenu conscient.

Ses crimes ?

Que faire pour vivre avec ses crimes sans se détruire ?

– Le passé ne peut pas être refait, mais il pourra être lu autrement. Il ne s'agit pas de se construire de nouveaux arguments de justification. Cela ne ferait que produire une rechute dans la névrose, mais il faudrait accepter l'horreur de la situation actuelle et l'irréversibilité de l'histoire. Il ne s'agit pas non plus de se résigner et de mourir spirituellement et moralement pour se punir de ses crimes. Il s'agit d'aller se battre, accompagné si possible par son analyste et de se laisser submerger par les souvenirs catastrophiques pour comprendre à quoi ont pu servir ces crimes.

Pour cela et pour ne pas s'évader, il faut un travail minutieux et ferme de

pratique analytique et de confrontation avec l'inconscient et ses démons... Or il se peut que nous trouvions aussi des anges et, parfois, des explications cohérentes sur les événements, vécues comme des solutions un jour, et, aujourd'hui à la lumière de l'évolution, comme l'unique chemin pour la survie de soi et des autres.

J'ai connu quelqu'un qui a préféré laisser sa famille pour habiter ailleurs et éviter ainsi de se suicider ou de tuer. La vie de cette personne était devenue un enfer après son départ, mais elle tenait à son projet de créer pour sa famille un "monde nouveau" dans lequel elle n'accepterait plus les agresseurs. En réalité, c'était une personne très forte, mais le sur-effort de la recréation l'avait conduite à refouler toute représentation déstabilisante, notamment à réprimer ses émotions. Une fois son but acquis et ayant réussi une nouvelle situation, le patient en question a chuté dans une phobie dont aujourd'hui encore il se bat pour la vaincre.

De toute façon, cette personne a réussi à remplacer un suicide par une hystéro phobie. Le patient est très discipliné et il ne veut pas revenir en arrière. Il vit en état de "pratique de l'inconscient". La censure se manifeste au niveau d'une très grande prudence dans l'action au quotidien. Par ailleurs, il rêve beaucoup et travaille sciemment ses rêves, reconnaissant en lui une seconde vie dont l'écoute lui permet d'avancer dans des situations phobiques qui l'assiègent facilement pendant l'état d'éveil.

Quand j'ai commencé mon article en espagnol en disant : "La vie n'est pas un mal, ni un bien. C'est une force, une énergie pure et c'est nous qui aidons à la rendre plus ou moins bonne".

J'avais déjà dans un état de semi-conscience ce cas clinique. C'était un patient au courage étonnant. Sa vie a été aussi cruelle que merveilleuse. Il l'a vécue comme s'il était dans un bateau. Il a dû tenir le gouvernail sans se décourager, en se contentant d'un frugal repas après chaque tempête.

Il a vécu dans le silence sans jamais se défendre, ni se justifier. Sans jamais culpabiliser les autres, mais en se culpabilisant. Bientôt, avec son rythme régulier, sa volonté de ne pas revenir en arrière, si ce n'est pour mieux contempler et comprendre, la route devient pour lui ouverte. Au fur et à mesure que les mouvements de régression, de contemplation, de compréhension

et de progression s'accélèrent, sa phobie devient moins lourde à porter et elle est comprise plutôt comme un système de défense compensatoire que comme un trouble névrotique, après avoir traversé des enfers de malheurs sans se laisser troubler. Je me souviens d'avoir écouté, dans les années 70, Carl Rogers dire : " Si le patient a un but, il est potentiellement guéri ."

Courage à nous tous donc. Faisons la vérité : nous sommes les architectes de notre destin…

* * *

Par rapport à toi, je n'ai rien à ajouter, car tu ressens la vie comme moi. J'espère qu'elle sera longue et plus facile, vécue en bonne santé…

Il vient de me traverser une réflexion amère : ma méfiance reprend le dessus. Il faut que je travaille mes fantasmes, mes haines, les rancunes que j'accumule en face des injustices. La vie a pour nous, toi et moi, au-delà du fait qu'elle soit un bien ou un mal, un sens. Pour nous, c'est " servir " les autres et nous-mêmes, tel que nous aimerions être servis, respectés et considérés. Je suis d'accord, mais comme l'être humain peut être limité ! Parfois, je me sens si impuissante ! La souffrance des autres est toujours plus pénible pour nous que la nôtre, car nous connaissons nos forces et nous avons envie de nous battre.

Oui, je déteste le monde et les gens mesquins, égoïstes et bavards qui perdent le temps d'exister dans le plaisir morbide de se plaindre de tout.

Je ne pense pas aux névrosés qui souffrent objectivement, mais aux autres, ceux qui flottent dans l'ennui sans jamais dire merci. Merci à qui ? Il existe toujours quelqu'un à remercier dans une tentative consciente pour devenir un peu plus généreux et un peu moins nombriliste.

Le secret d'une vie plus positive, c'est le partage.

Est-ce que je crois au partage ?

Peut-être, mais plus encore à la complémentarité, c'est-à-dire quand tu vis la vie comme un mal, je te tire par les cheveux pour nager dans un lac et quand je plonge dans l'unique douleur de la vie qui est pour moi horrifiante, la séparation, tu me tires par les cheveux vers une dimension de rencontre spirituelle possible avec les êtres aimés qui sont partis ou distants et l'équilibre

se rétablit.

Fait à Paris, le 6 juillet 1997 avec beaucoup de cœur et de sincérité
Il fait beau sous un ciel parsemé de nuages

Faut-il être un lutteur pour être un homme ?[45]

Cette parole a été dite par un grand poète, qui fut en même temps un homme de génie et un profond penseur. Il s'agit de Goethe.

C'est une preuve de simplicité de sa part.

Il est vrai que la volonté est nécessaire dans la plupart des circonstances de la vie.

* * *

LA VIE EST UNE LUTTE

Contre soi-même

– Pour s'imposer des contraintes afin de corriger certaines dispositions physiques.

C'est le cas, par exemple, de Démosthène qui dut s'exercer longtemps pour former sa voix alors qu'il avait un défaut de prononciation. Il dut entreprendre contre lui-même un dur combat pour corriger certains mouvements déréglés de son corps et s'entraîner à maîtriser des réactions de colère, de peur.

– Pour s'imposer également des contraintes afin de réprimer ses défauts.

Vaincre un penchant à l'ivrognerie qui peut affliger une famille entière. Il faut de la volonté, de la ténacité, du courage pour reconnaître ses infériorités, ses tendances répréhensibles et lutter

---

[45] : publié dans le n° 36 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 1997) « Faut-il être un lutteur pour être un homme ? ».

contre elles au point de les anéantir ou même simplement pour les atténuer.

– Pour affermir ses dispositions physiques que sont la force et l'habileté ainsi que ses talents, d'une part manuels tels que la broderie, la dentelle, d'autre part artistiques comme la musique, la peinture, le modelage, etc. Et également pour développer ses qualités morales.

– Pour acquérir les connaissances et les capacités qu'exige l'exercice d'une profession.

Contre les autres

– Pour se défendre contre leurs mauvais exemples, leurs mauvais conseils ou leur intelligence.

– Pour sauvegarder et affirmer sa personnalité. Pour essayer de faire triompher les opinions que l'on croit justes comme Racine ou Pascal qui durent lutter contre l'inintelligence et les préjugés de leurs contemporains.

– Pour défendre ses intérêts, sa réputation, son bonheur en luttant contre les médisances, les calomnies ou les entreprises motivées par l'esprit d'intrigue, l'envie, la haine.

Contre les événements

– Les événements heureux qui peuvent déterminer :

L'imprévoyance des personnes qui gagnent facilement et rapidement des sommes d'argent importantes grâce à des événements imprévus et favorables, grâce à un hasard heureux, et qui risquent de se laisser aller à des spéculations inconsidérées ou prendre des goûts dispendieux.

Par suite, elles peuvent se trouver très vite ramenées à une situation de fortune inférieure à ce qu'était primitivement la leur.

L'affaiblissement de la volonté. À ce niveau, les statistiques permettent de constater que les suicides sont beaucoup plus

nombreux dans la classe riche que dans la classe ouvrière.

Le développement excessif de la sensibilité, comme, par exemple, Musset qui, né dans un milieu social différent, n'aurait pas eu cette sensibilité si vive qui le fit tant souffrir.

La vanité qui est si souvent reprochée aux parvenus ou l'indélicatesse de tenter de " se croire tout permis ", du fait que " l'on a de l'argent " et que " l'on peut payer ".

– Les événements malheureux qui peuvent être le fait de :

La nécessité de la lutte pour la vie pour le plus grand nombre des individus nés sans ressources, ou sans ressources suffisantes. Dans ce cas, l'exercice d'un métier, d'une profession est plus souvent une fatigue, une contrainte avec l'obligation d'être ponctuel, de fréquenter des personnes qui ne sont pas toujours sympathiques, de maîtriser sa mauvaise humeur ou de taire sa pensée.

La nécessité de lutter pour ceux qui ont des revers de fortune à la suite de placements imprudents, de la confiance accordée à des escrocs, de la malhonnêteté d'un notaire ou d'un banquier, de pertes au jeu, aux courses, etc.

La nécessité de lutter pour ceux qui perdent leur situation en raison de faits tels que l'intervention d'une machine qui supprime de la main-d'œuvre, de la rivalité d'un concurrent servi par sa fortune ou par les circonstances, d'une crise économique.

La nécessité de lutter contre les difficultés qui s'opposent à la réalisation de certaines entreprises : la lutte contre le cancer, par exemple.

La nécessité de la volonté, de l'énergie dans les circonstances pénibles comme les échecs dus à une infériorité physique, à l'insuffisance de facultés mentales, à la malveillance, à des circonstances imprévues, ou comme des déceptions provenant de personnes qui nous avaient promis leur appui dans des moments de difficultés et que nous considérions jusque-là comme des amis,

ou bien encore comme des moments de deuils.

– Les événements indifférents qui incitent à lutter contre les habitudes routinières, parce que les habitudes tendent à affaiblir la volonté et à nous rendre incapables d'adopter d'autres manières d'agir exigées par les circonstances. Il serait prudent de se contraindre volontairement et librement à rompre la monotonie des habitudes, à varier certaines façons d'agir et à lire de temps en temps des journaux d'opinions nettement différentes, etc.

* * *

Ainsi, que ce soit en raison de circonstances indépendantes de notre volonté, ou que ce soit de notre propre gré, au nom d'un idéal, il semble bien que la vie apparaisse souvent comme une lutte où triompherait le plus sûrement celui qui aurait la plus grande énergie.

* * *

Pourtant, la volonté, le courage, si grands soient-ils, peuvent, dans certains cas, rester vains ; et, dans bien des circonstances, il est plus prudent, plus sage, de renoncer à certains désirs, certains projets, à certaines ambitions.

* * *

VANITÉ DE LA LUTTE

Contre la nature

Les vents et les climats risquent parfois d'être meurtriers.

Contre certaines infériorités innées

Les infériorités physiques telles que celle de Guillaume II, affligé d'une paralysie congénitale du bras gauche et les infériorités mentales comme l'état de *minus habens*.

Contre certaines personnes

Il est quelquefois difficile de lutter efficacement contre certains êtres caractérisés par la brutalité physique, l'absence de scrupules, la dureté, la grossièreté des sentiments ou la dépravation des instincts.

En effet, la brutalité inspire une crainte qui peut paralyser. L'absence de scrupules et la dureté ont inspiré le triomphe de certains hommes politiques, de certains hommes d'État. Il répugne à bien des personnes de répondre à l'ironie, à la moquerie, à l'insolence par des sentiments semblables ou même de répondre à une impolitesse par une autre impolitesse.

Contre les conditions de la nature humaine :

Avec l'ignorance de la destinée, des fins de l'homme, de la création, mais aussi avec les limites de la liberté métaphysique ou la brièveté de la vie, car enfin, la vie peut offrir des joies qu'il n'est pas nécessaire d'acquérir par la lutte. Ce sont celles que donnent les affections de la famille, l'amitié, la beauté de la nature, etc.

* * *

Toutefois, malgré ces quelques restrictions, il semble bien que la vie soit une lutte où la volonté, le courage et l'énergie aient à jouer un rôle très important. Aussi, sans vouloir tomber dans les excès où peuvent conduire l'instinct de puissance et le goût de la domination, il semble nécessaire de concevoir la vie comme Goethe l'a fait et de pouvoir dire comme lui :

" J'ai été un homme, c'est-à-dire un lutteur. "

* * *

Les contacts et la coercition sociale provoquent l'émergence de symboles qui correspondent à chaque moment historique.

Le héros doit passer des épreuves pour parvenir à marier la princesse : la science, le savoir, la connaissance, la croyance et enfin se retrouver avec son soi en ayant accompli son processus

d'individuation.

Mais le mythe est toujours différent selon les moments historiques, les cultures et les connaissances.

De toute manière, qu'y a-t-il derrière l'accomplissement du chemin héroïque ?

* * *

LA TRANSFORMATION DES SYMBOLES DANS L'HISTOIRE

Les symboles ne sont pas modifiables dans la mesure où ils appartiennent aux strates les plus profondes de l'inconscient collectif et, pour cette seule raison, peuvent surgir quand les circonstances sociales leur sont favorables. Mais l'élément actif en eux n'est pas à proprement parler leur forme historique particulière, mais leur forme archétypique. Quand le contexte social fait surgir un thème archétypique, celui-ci s'imprègne d'éléments " secondaires " qui en émanent. De là, provient une autre fonction du symbole qui est de servir de pont entre l'histoire et la culture. Quand un archétype n'est pas utilisé par l'environnement social, il tombe dans les profondeurs de l'inconscient collectif et, moins il sera employé dans l'histoire, moindre sera son enracinement. Cependant, il ne pourra jamais disparaître. Ceci est la raison pour laquelle apparaissent les mêmes symboles dans des groupes ethniques, entre lesquels le contact culturel ou l'acculturation est hautement improbable. Jung rejette explicitement l'idée selon laquelle le berceau des civilisations aurait été unique et se serait répandu au reste du monde.

Au contraire, il affirme que les symboles fondamentaux surgissent spontanément en dehors de la conscience et que leur identité provient de ce que les mythes révèlent des archétypes existant dans la psyché à l'état potentiel et qui s'activent quand les circonstances culturelles ou historiques leur sont favorables. On peut expliquer les ressemblances entre des cultures spatio-

temporelles distinctes. Mais l'archétype est seulement préformé, pour utiliser une comparaison de Jung, comme les cristaux dans une solution sursaturée. Ainsi se " forment " les cristaux et les symboles à un moment donné. Les premiers sont dissous dans la solution et les seconds dans l'inconscient collectif.

Jung explique que, quand un symbole nouveau fait son apparition dans le contexte historique d'une société, celle-ci peut l'adopter ou le rejeter. Ce mode de réception distinct du symbole s'opère en fonction des expériences historiques de ce groupe ethnique. En outre, le symbole accepté peut, dans ces mêmes circonstances, être de courte ou de longue durée. Dès lors, ce symbole plein de signification pour l'inconscient collectif pourra, dans certaines circonstances très favorables, s'imposer, mais son règne sera de très courte durée et il sera remplacé par un autre qui correspondra à l'idiosyncrasie du peuple ou de la société en question.

Comme exemple évident de cette spéculation, Jung rapporte ce qui s'est passé avec le christianisme dans les peuples nordiques européens. La religion sémite a fini par s'imposer dans toute l'Europe. Les mythologies nordiques ont été abandonnées, mais les conditions psychiques dérivées de ces situations se sont caractérisées par leur instabilité. Pour cela, Jung affirme que l'histoire du christianisme en Europe, avec son interminable succession de guerres de religion et de schismes, avec la fréquente adaptation du rite chrétien au rite païen et vice versa et l'émergence d'idéologies antichrétiennes dans les temps actuels, illustre les conséquences historiques résultant de l'imposition par la force coercitive d'un ensemble de symboles inadéquats, parce que non accordés avec l'inconscient collectif des peuples nordiques. Pour Jung – comme pour n'importe quel observateur objectif de l'histoire européenne – il est évident que ce phénomène n'est pas proprement actuel, mais qu'il est le résultat de siècles de gestation. Cette tension est déterminée par l'amalgame incertain de symboles discordants – le paganisme préchrétien, la religion judéo-chrétienne et le protestantisme

militant – qui provoque une insupportable tension psychique chez les Européens.

Avec Pierre Janet, Jung postule que, pendant que l'attitude consciente se maintient fermement, les forces autonomes de l'inconscient peuvent être gardées sous contrôle. Une " descente du niveau mental " est nécessaire – affirmation de Janet que Jung, en respectueux hommage, écrit toujours, dans ses ouvrages, dans la langue du psychologue français – pour que les complexes autonomes fassent leur apparition dans le champ de la conscience. De là, on déduit que l'instabilité politique et sociale actuelle résulte fondamentalement du déclin de la symbologie chrétienne. De ce fait, on peut espérer qu'en laissant agir les symboles chrétiens comme transformateurs de l'énergie psychique, il apparaîtra un déclin des attitudes conscientes dominantes, déclin qui provoque, en accord avec les idées de Jung, la mobilisation d'autres symboles capables d'endiguer les énergies psychiques. Comme la symbologie chrétienne se montre insuffisante, de nouveaux archétypes et de nouvelles figures doivent surgir dans le champ de la conscience. La psyché individuelle pénètre dans l'inconscient collectif, mais quand cela se produit, la perte de valeur de ces symboles sociaux dotés d'un pouvoir agglutinant provoque durant un certain laps de temps l'immersion de la psyché individuelle dans l'inconscient collectif, et alors il convient d'espérer simplement l'émergence de nouveaux matériaux inconscients.

Jung a prévu cette situation en analysant des patients allemands durant la période qui suivit la guerre de 1914-1918 :

> " J'ai remarqué des perturbations particulières dans l'inconscient de ces personnes qui ne pouvaient pas être attribuées à leur psychologie personnelle. "

Jung a considéré – et les faits postérieurs lui ont donné amplement raison – que la psychologie de ces Allemands montrait une symbologie venant d'étapes antérieures au christianisme qui conduisait à la mythologie nordique. Il a prévu

l'émergence de Wotan entouré de :

> " Symboles mythologiques qui exprimaient le primitivisme, la violence, la cruauté et, en somme, tous les attributs des ténèbres. "

La naissance et le triomphe du national-socialisme a donné amplement raison à Jung. On assista à une période épouvantable de folie collective dont les facteurs initiateurs furent les produits de l'inconscient collectif, produits dont l'inflation désordonnée firent tomber le peuple allemand dans le chaos.

Une autre observation très intéressante de Jung nous met en garde contre les peuples trop civilisés. Prisonniers des attitudes conventionnelles, les individus perdent effectivement leur capacité à expérimenter le flux normal des éléments inconscients. C'est ce qui s'est produit dans l'Angleterre victorienne. Trop liés au rituel social, les gens manquaient d'une énergie psychique qui était réprimée par le conventionnalisme social. L'individu perd alors contact avec les forces créatrices de son inconscient et il doit placer sa foi et sa façon d'agir au service des conventions qui sont des mécanismes sans âme ne pouvant jamais faire autre chose que suivre la routine de la vie. Dans ces conditions, le psychisme penche trop du côté de la conscience. L'énergie psychique s'accumule dans l'inconscient et, dans l'impossibilité de trouver les canaux de communication avec la conscience, elle atteint une ampleur telle qu'elle éclate en une rébellion incontrôlée, sans permettre aux émotions de remonter jusqu'à la conscience.

> " On observe que, quand prédomine la simple routine de la vie sous la forme de conventions traditionnelles survient l'éclatement de forces créatrices, c'est-à-dire d'archétypes. "

Durant ces étapes historiques[46] de " domestication ", les

---

46 : *L'empire russe, après avoir été appelé Union soviétique protectrice, devient aujourd'hui la Communauté des États indépendants. Il y a toujours eu pour ce peuple un agent dompteur : en même temps qu'il punissait, il était fort

conventions procurent à l'individu une sécurité, en le dotant d'un moyen facile pour pouvoir admettre des attitudes. Cette sécurité constitue son principal danger psychologique, car :

> " Quand apparaissent des conditions nouvelles, qui ne sont pas prévues par les anciennes conventions, la panique s'empare de l'être humain, que la routine maintenait inconscient, tout comme elle s'empare de l'animal en fuite, avec des résultats également imprévisibles. "

Par conséquent, cette position de déséquilibre, susceptible d'engendrer plusieurs complications individuelles et sociales, ne peut se maintenir que lorsque la conscience est très puissante et réussit à refouler ces éléments inconscients.

Cependant, la position d'équilibre, obtenue sur la base d'un refoulement impitoyable, est instable. L'accumulation inconsciente provoque la fin de la répression et l'émergence triomphante de l'inconscient collectif. Les symboles enterrés à grande profondeur s'activent, entourés d'autres contenus en partie rendus conscients et dotés d'une considérable énergie qui se dressent dans une franche rébellion. Quand cette situation se produit chez un individu isolé, elle provoque une psychose et le prive de contact avec le milieu social. Quand elle surgit chez plusieurs individus, elle provoque un mouvement social d'une puissante énergie mobilisatrice.

Le psychotique est un individu vaincu par ses forces inconscientes, mais la masse ne peut pas être cataloguée psychotique, parce que, comme le dit Jung :

---

protecteur. L'individualité était inconcevable. Toute pulsion étant réprimée revenait dans les profondeurs collectives et enrichissait l'archétype peut-être le plus archaïque et le plus violent dans l'évolution du corps social, celui de l'homme dans le mythe primordial qui avait tout perdu quand il avait tout possédé. Pour lui, le paradis disparaissait pour devenir un rêve de matrice utérine. Abandonné à son sort par le père, bien puni pour sa désobéissance, il a dû accepter la première évidence : pour survivre, il fallait tuer ou être tué.

> " La même condition se présente avec des caractères collectifs, mais dans la masse elle exerce seulement une prédominance partielle. Dans ces circonstances, d'étranges idées s'emparent de personnes saines. Des groupes, des sociétés et des peuples entiers peuvent subir ces éclosions avec les caractéristiques d'une véritable épidémie mentale. Le psychotique isolé est un cas individuel et susceptible d'être contrôlé. Mais les épidémies sociales qui se présentent dans les sociétés globales sont beaucoup plus subtiles, beaucoup plus difficiles à contrôler et beaucoup plus dangereuses, parce qu'elles sont irrésistibles. Un cas typique est le national-socialisme allemand. De plus, elles se déguisent sous des éléments constants et donc faciles à développer et elles découvrent des ennemis occultes qui ne participent pas de leur véritable psychose collective, agissant contre eux avec toute la violence primitive plus ou moins contrôlée que possèdent tous les êtres humains. "

Cette situation est qualifiée par Jung de " possession ". Dès lors, un diagnostic psychologique, plus ou moins brillant, ne va pas au fond des choses. L'important est de saisir que les possessions dans le cours de l'histoire se produisent à cause de la renaissance d'un symbole oublié et apparemment anachronique.

> " Quand ces symboles se trouvent chez un grand nombre d'individus comme s'ils étaient attirés par une force magnétique, formant ainsi une foule, son leader ne tarde pas alors à apparaître, représenté par l'individu qui présente la plus petite résistance, le moindre sentiment de responsabilité et, en raison de son infériorité, la plus grande volonté de pouvoir. Il sera la personne chargée de mettre en liberté tout ce qui est prêt à faire irruption et la foule devra le suivre avec la force irrésistible d'une avalanche. "

Ces paroles de Jung viennent à propos pour réfuter ses possibles affinités avec l'hitlérisme.

Il emploie aussi le terme " démoniaque " pour décrire cette situation. Dans son roman classique, *Les possédés*, Dostoïevski rapporte comment les nihilistes s'introduisaient dans le corps de la sainte Russie. Il put prévoir leur façon d'agir et comment se projetteraient les contenus de l'inconscient collectif, sans le désigner comme le faisait Jung. Cette œuvre majeure de

Dostoïevski s'enchaîne avec *Crime et Châtiment* et culmine avec les *Frères Karamazov*. Dans *Les possédés*, le cas individuel de Raskolnikov, de *Crime et Châtiment*, fait place à celui de Verjovenskii dans un drame, ou plus exactement dans un mélodrame. Si, en Raskolnikov, le meurtre individuel de l'usurière et de sa sœur aînée se borne à un cas individuel motivé par un principe darwinien peu élaboré – la survie du plus fort – ,Verjovenskii, qui est un cynique, une personne dépourvue de tout préjugé, doit s'appuyer sur son œuvre de révolutionnaire, sur des faits réels comme la misère et la souffrance des ouvriers de l'usine de Schpigulin. De cette manière, il déguise son action derrière le masque du pathétique.

Dostoïevski a capté d'une manière aiguë que cette personne sans âme était aussi un ange, un mystique qui rêve d'une révolution qui se produira des années plus tard, mais ne sort pas de la résurrection du passé, du temps des usurpateurs, des faux Dimitris sortis du peuple et montés sur le trône à cause de la foi et de la superstition des masses. Pour cela, il compte sur son ami, l'aristocrate Stavroguine, pour monter sur le trône impérial comme un faux tsarévitch. Le père de Verjovenskii, l'abominable et sympathique Trofinovitch, est aussi un " possédé ".

Ce sont les fils du positivisme, qui ne croyaient pas en Dieu ni au diable : courtois, négateurs, souriants, aimables, fins et subtils, ils parlaient français, préférant la langue de leur institutrice à celle de leur mère. Ni froids ni chauds, seulement tièdes, à la manière de ceux qui sont condamnés par l'ange de l'Apocalypse, ceux qui ne sont ni purs ni impurs. Cependant, le sceptique s'horrifie devant l'homme d'action qui est son fils, fils de son sang et de ses idées.

Dans un dialogue mémorable entre les deux, on note la différence entre le protocolaire et délicat Trofinovitch, encore sentimental, qui a conservé sa foi dans la Madone de Dresde et qui cependant, en homme endurci, méconnaissant la courtoisie – il la considère comme une faiblesse – est ferme et impitoyable quand il affirme qu'un train vaut beaucoup plus qu'une Madone. L'œuvre fut écrite

en 1870. Plus tard, nous trouvons cette même conception dans la bouche d'autres " possédés ", affirmant qu'il vaut beaucoup mieux manger et jouir que souffrir et prospérer spirituellement.

Cette possession démoniaque dont nous parle Jung est illustrée par le cas allemand. Nous contemplons horrifiés comment surgissent des éléments psychologiques de l'inconscient faisant irruption dans la conscience comme agents d'une maladie mentale.

Rappelons, ici, comment, même si les contenus et les manifestations varient selon la culture, les archétypes surgissent du fond de l'inconscient collectif et sont les symboles historiques des figures mythologiques qui, lorsqu'elles gagnent la conscience individuelle et collective, forgent des usurpations de segments conscients, par d'autres archaïques inconscients. Ce mythe se constelle, s'entoure d'éléments conscients et inconscients qui se constituent en un " complexe autonome " qui agit comme tel. Pour cela, les faits absurdes que nous avons observés dans l'histoire peuvent se présenter à nouveau, en se déguisant opportunément comme des revendications sociales, de meilleurs salaires, de bénéfices illimités de la science, etc. Mais le noyau de ces sophistications ou de ces rationalisations, pour parler selon le langage freudien, est toujours inconscient et irrationnel.

C'est aussi l'idée directrice de Jung quant au phénomène religieux. Celui-ci constitue la cristallisation d'éléments qui surgissent dans l'inconscient collectif de figures historiques de première grandeur – les fondateurs de religions comme Bouddha, Manès, Zoroastre, le Christ, Mahomet – et, de là, leur projection sociale.

> " La religion est une expression spontanée d'une certaine condition psychologique prédominante. Son utilité est de donner de la stabilité à la psyché, en empêchant l'émergence des expériences religieuses directes, presque toujours catastrophiques pour l'individu et la société comme fondement solidifiant du corps social. "

La nature de la religion est essentiellement symbolique. Elle se manifeste sur tous les plans que Jung a décrits à propos du symbole. Elle est psychologique, dans le sens où elle exprime les éléments les plus profonds de l'inconscient collectif, elle est sociale, parce qu'elle maintient l'interrelation de l'individu avec le groupe en fonction de croyances partagées ; elle est historique, parce qu'elle donne à la continuité des peuples un cadre de référence pour sa situation actuelle et elle est surtout ontologique, parce qu'elle est le moyen à travers lequel presque tous les individus sont capables d'expérimenter une certaine intuition du sens ultime de la réalité. La relation entre la religion et la conscience est un des points clés de la théorie jungienne, pour affronter le problème psychologique historique et social de notre temps.

Selon Jung, l'aspect actuel du problème religieux provient du conflit qui s'est développé entre la religion et la raison, durant l'étape historique des " Lumières " du XVIII^{e} siècle. Durant cette époque, la lutte fut dure entre différents secteurs de la population européenne, car nombre de ses plus grandes intelligences aspiraient, avec un manque absolu de perspective psychologique, à ce que les vérités religieuses se mettent en accord avec la raison. Jung nous dit que les croyances religieuses proviennent d'expressions des archétypes inconscients et, que donc, quand ceux-ci arrivent à la conscience, ils s'avèrent incompréhensibles si nous voulons leur appliquer les catégories de la pensée rationnelle.

Pour être inconscientes, les croyances sont " numineuses " et donc vécues intimement. Pour cela, en conformité avec les concepts jungiens, exprimer qu'un homme a la " foi " équivaut à dire qu'il est capable de vivre ses symboles et que ceux-ci restent vivants, tandis qu'exprimer qu'un homme est " sceptique " signifie qu'il est incapable de vivre ses symboles archétypiques et que ceux-ci ont cessé de posséder une valeur numineuse.

Cette situation est très intéressante et chargée de conséquences

pour l' " espace-temps historique " actuel. Pour commencer avec le développement de l'idée de Dieu, c'est, selon Jung, un archétype qui s'exprime sous la forme d'un symbole. C'est le symbole du plus grand pouvoir énergétique. L'individu touche directement aux réalités ultimes de la vie par son intermédiaire.

Néanmoins, pour répondre à beaucoup de critiques des conceptions religieuses de Jung, nous devons insister sur ce qu'il entend par religion. C'est, comme le dit l'étymologie latine : *religare*, unir. La fonction de la religion serait de centrer un complexe autonome puissant, numineux et de grand pouvoir unificateur, avec lequel différents archétypes de l'inconscient collectif s'harmoniseraient en un équilibre instable et interne. C'est un concept psychologique, non pas théologique ou ontologique.

Le concept de *persona* chez Jung possède aussi d'indubitables connotations sociales. Rappelons comment la *persona* est le côté extérieur de la personnalité, précisément celui qui s'oriente vers la société et que le sujet exhibe devant elle. Son affirmation se réalise à travers les symboles sociaux en vigueur et, pour cela, il la définit comme un " extrait de la psyché collective ". Son élaboration s'effectue à travers des caractéristiques psychologiques individuelles, comme la biographie, la nature, etc., et plus particulièrement à travers les symboles sociaux qui renferment la plus grande signification pour le groupe entier.

On en déduit que, quand les symboles sociaux procurent d'efficaces canaux de communication, les énergies psychiques affluent sans obstacle vers la vie sociale. Le sujet, dans ces conditions, peut conserver ses modules psychologiques, en les adaptant aux symboles ou à des " analogues libidinaux " de la société globale dans le moment et l'espace historique où il évolue. Quand les qualités de sa psychologie ne sont pas en accord avec les symboles de la société globale où il vit, il ne parvient pas à trouver les canaux de communication adéquats pour s'adapter à la vie, il ne peut pas forger une *persona* et les énergies psychiques

cessent de s'écouler vers l'extérieur, en se retournant vers l'inconscient et, dans un mouvement régressif de la libido, il se transforme en se coupant des parties de la vie sociale acceptées par consensus, en se névrotisant. Cette situation ne doit pas être interprétée comme définitive, car il peut arriver – et, de fait, cela arrive fréquemment – que l'être recommence à se forger une autre *persona*, qui puisse s'adapter sans difficultés majeures à la vie collective.

Jung appelle cette restructuration :

> " Restauration régressive de la *persona.* "

La marginalité comme comportement social serait cette restauration sans translation progressive.

Il peut arriver aussi que cet effort avorte ou que, dans cette reconstruction, un rôle soit rendu à l'individu dans la société et que ce mouvement progressif de la libido échoue. Alors, l'énergie continue à retourner à l'inconscient jusqu'à mobiliser les archétypes. Quand cette situation se présente, le futur de l'individu devient dramatique. Non seulement il doit s'adapter à la vie sociale, mais aussi à sa propre vie. C'est dans ces cas que les désirs d'en finir avec la vie se développent, car on en arrive à méconnaître le sens de celle-ci. Jung affirmait que la signification de la vie était représentée par ces symboles intégrés dans la structure sociale profonde de la société globale. La névrose consiste essentiellement, selon Jung, en ce que l'homme ne trouve pas de sens à sa vie. Alors, il se sent étranger à la société globale et il s'enfonce au sein de l'inconscient, en essayant de trouver les archétypes et les symboles qui lui feraient trouver son nouveau visage dans la société, sa nouvelle *persona.* Quand cela se produit, et ceci avec une fréquence effrayante, l'inconscient expérimente une " inflation " provoquée par l'excès de libido qu'il contient. L'émergence chaotique des archétypes se produit. L'individu devient prisonnier de ses représentations archétypiques et s'aliène.

Historiquement, cette situation sous-entend l'affaiblissement des

valeurs sociales d'une culture. Quand ses symboles s'avèrent incapables d'alimenter l'anxiété de vivre d'un individu, la culture est blessée à mort. Le mécontentement intime de chaque membre de la société conduit à la désagrégation progressive de la tradition culturelle.

Sans outrepasser les limites psychologiques qu'il s'est fixées, Jung affirme qu'une société peut fonctionner de manière satisfaisante seulement quand elle fournit à ses membres les symboles nécessaires pour que la libido s'écoule de l'individu vers la société et réalise des entreprises culturelles dont celle-ci a besoin.

Quand cela n'arrive pas, les individus s'immergent dans l'inconscient en essayant de trouver de nouveaux symboles, de nouveaux mythes, de nouvelles religions qui provoquent la transformation des croyances fondamentales de la société globale. C'est ce qui, selon Jung, se produit précisément maintenant en Occident. On assiste à de nombreux signes de transformation de la libido comme semblent être la psychanalyse elle-même, l'introspection aiguë de la littérature actuelle, l'apparition de la peinture non figurative, l'introduction de doctrines et de religions orientales, le doute sur les valeurs intellectuelles et morales du monde occidental. Jung interprète ces symptômes comme des éléments de diagnostic qui le portent à affirmer que les symboles en vigueur en Occident manquent, en réalité, de vigueur pour véhiculer la libido des individus vers l'extérieur et qu'il y a lieu d'attendre l'émergence, ou plus exactement l'actualisation de nouveaux symboles, parce que le passé survit dans la psyché et que nous devons considérer l'émergence de nouvelles valeurs et de nouveaux symboles comme la floraison d'antiques croyances qui étaient enterrées et qui commencent à renaître.

Ici, apparaît la vraie conceptualisation de Jung sur l'homme comme être historique, coïncidant avec celle de Dilthey :

> " La psyché ne peut pas être considérée comme un édifice de propriété horizontale, où le sous-sol correspond à l'inconscient. Il est vrai qu'il s'étend profondément vers le bas, mais aussi vers le

> fond dans une dimension temporelle, de façon que, d'une manière ou d'une autre, l'histoire soit potentiellement contenue et inconsciemment exprimée en chaque individu. ”

J'ai donc, ici, la grande hypothèse jungienne pour l'étude de l'histoire en fonction de la psyché. Elle rend possible une dimension de l'étude temporelle où le temps soit une catégorie commune à la personnalité et à l'histoire sociale. Comme l'a signalé le professeur Eaton il y a quelques années, le jour viendra où cet aspect de la théorie jungienne de la psyché s'intégrera avec les systèmes philosophiques de l'époque, développés par Bergson, Husserl, Whitehead et G. H. Mead.

Ici, se trouve l'opportunité de rappeler la théorie jungienne de la synchronicité qui pénètre profondément dans le concept du temps et aussi celle de l'espace extérieur, en fonction de la psyché.

* * *

En toute intimité, à nous de répondre à notre question : quel est le modèle du héros dans notre société moderne ?

Il ne faut pas oublier que les anciens de “ notre tribu ” mondialisée sont de plus en plus mis en foyer gériatrique, que la mort est niée, car ce n’est pas une victoire et que la réussite sociale doit venir le plus tôt possible dans la vie.

Nos anciens ne sont plus écoutés. La vieillesse est une maladie.

Enfin, le symbole héroïque de notre époque n’est qu’un pantin, une satire du vrai héros qui s’est endormi de fatigue dans l’inconscient en se contentant d’un aujourd'hui glorieux, mais fugitif, parce que sans transcendance.

Le symbole du héros d’aujourd’hui serait-il un démagogue hypnotiseur et fraudeur, capable d’être le roi dans une société de borgnes ?

Fait à Paris, le 25/08/1997 et il fait très chaud.

Un exemple de lutte réelle pour devenir des hommes face à la souffrance psychique[47]

Pourquoi " SOS " ? L'association a été créée en 1989 à la suite d'un éclat de vérité dans un état de conscience objective.

Le but ? Démocratiser la psychologie et les consultations d'orientation pour une catégorie potentiellement en demande, mais sans moyen d'accéder à un professionnel spécialisé. L'objectif étant d'obtenir une réponse, un guide, un éclairage dans une situation bloquée.

Bâtir " SOS " fut un formidable effort, une lutte sans merci.

" SOS " n'est pas en concurrence avec mes confrères. Au contraire, elle ouvre les portes de la compréhension à des personnes qui avaient des préjugés, plus ou moins justifiés, à propos de toute démarche de consultation psychologique.

Quant aux thérapies et naturellement à la psychanalyse, elles étaient trop chères pour ceux qui ne pouvaient pas payer.

Je reconnais avoir fait pression sur certains de mes confrères auxquels j'ai envoyé des patients pour des consultations ou des thérapies hebdomadaires. Ils les ont reçus dans des conditions largement concurrentielles dans la relation qualité/prix par rapport aux consultants remboursés.

Mon équipe a beaucoup changé. Nous partageons de plus en plus des idéaux humanitaires.

---

47 : publié dans le n° 36 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 1997) « Faut-il être un lutteur pour être un homme ? ».

Nous faisons ce que nous pouvons, mais nous luttons ensemble.

Nos groupes cliniques s'améliorent.

La publication mensuelle de la *Lettre* de " SOS " est peut-être notre plus grand effort. Communiquer sans vulgariser n'est pas facile. Laisser tout le monde s'exprimer est, pour nous, une obligation. Les articles sont signés, car chacun tient à la responsabilité de sa pensée et nous respectons largement le désir de nos adhérents de communiquer beaucoup de choses qui leur tiennent à cœur et que, parfois, ils n'auraient jamais osé dire.

D'autres signent avec des initiales ou des pseudonymes et je trouve cela excellent. Ils sont en train de dialoguer avec leur inconscient et la dialectique se passe, en général, bien.

Nous n'avons pas encore beaucoup de collaboration dans la langue espagnole, mais je l'espère bientôt. Cela nous aidera à mieux lutter dans les deux langues.

Les portes de nos groupes cliniques du dernier jeudi de chaque mois sont ouvertes à tous même s'ils ne sont pas encore adhérents. Il faut s'annoncer dix jours à l'avance et vous serez accueilli avec grand plaisir.

Goethe disait :

" Va, Dédaigne la vérité.

Le regret viendra ensuite. "

Je crois qu'il s'agit d'une question fondamentale. Nous avons tous besoin d'écouter et d'être écoutés. C'est la vérité à ne pas dédaigner.

Enfin, au nom de toute l'équipe de " SOS ", nous vous remercions de nous accompagner dans notre lutte.

Un proverbe arménien dit : *" Fais du bien, il te le sera rendu quelque part "*

* * *

Les journées mondiales de la jeunesse viennent de se finir dans un climat de quasi parfaite illumination.

Nous sommes tous dans la lutte.

Hasard, causalité, synchronicité ? La canicule n'a pas épargné ces journées !

Si ce soir le ciel n'est pas étoilé, il reste, néanmoins, le souvenir de ces JMJ et *il faut savoir lire dans les signes*.

Fait à Paris, le 25/08/1997

La psychologie (de son origine à nos jours)[48]

L'action psychothérapeutique s'inscrit dans un grand nombre de courants psychologiques. Chaque thérapeute a choisi un ou plusieurs types d'outils psychologiques : la psychanalyse, bien sûr, qui fait partie des fondements actuels de la psychologie, mais aussi différentes thérapies telles qu'elles se développent aujourd'hui : Gestalt, Analyse Transactionnelle, Rebirth, etc.

La psychologie dérange parce qu'elle touche à l'Homme et ne peut donc pas répondre uniquement à des critères scientifiques tels qu'ils ont été définis au début du siècle : raisonnables, démontrables, vérifiables sur du long terme, théoriques et pratiques...

Elle concerne forcément des aspects moins évidents, plus ambigus, parfois proches de l'incroyable, mais toujours relatifs à l'individu.

En s'intéressant à l'Homme, la psychologie conduit à s'interroger sur les valeurs humaines, c'est-à-dire sur l'Humanisme ; mais elle n'en est pas le seul domaine.

Dans notre société moderne, où la technique et les sciences ont pris une importance démesurée, une nouvelle forme d'humanisme est née, tenant compte non seulement des apports de la psychologie, mais aussi de la pluralité des éthiques à travers les continents, de la génétique, de l'existentialisme, du marxisme,

---

[48] : publié dans le n° 37 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 1997) « Arrêt et réflexion sur l'action psychothérapeutique » et le n° 38 de la lettre de SOS Psychologue (novembre-décembre 1997) « Arrêt et réflexions sur l'action psychothérapeutique ».

du personnalisme, des efforts des métaphysiques pour intégrer la science...

La volonté d'un humanisme nouveau répond à la crise de la civilisation.

La tradition française, qui veut maintenir la psychologie dans le cadre des études littéraires, paraît faire preuve d'un sentiment plus juste que l'initiative prise par d'autres pays, de transporter la psychologie à la faculté des sciences. Il est permis de soutenir que toute étude est science ou est appelée à le devenir. Mais si la distinction qui a présidé à la séparation des deux facultés a un sens, c'est qu'aux « sciences » il est étudié la nature et aux « lettres » les humanités.

* * *

La psychologie en tant que telle puise ses racines dans des sources très anciennes.

Sous l'époque de César où des signes de décadence apparaissent brusquement, Sénèque exerce déjà la psychologie en pénétrant dans l'étude des sentiments ; ses œuvres fourmillent de fines remarques sur la nature humaine en général et sur son temps.

Cependant, il faudra attendre le XVI[e] pour créer le terme : le mot « psychologie » vient du grec *psukhê* (âme) et de logos (discours) et de logia (théorie). Littéralement, on peut dire qu'il s'agit de la « science de l'âme ». Le mot n'est devenu usuel qu'au XVIII[e] siècle.

A l'origine la psychologie est étroitement liée à la philosophie, comme d'ailleurs de nombreuses disciplines (y compris la médecine des Anciens, celle d'Hippocrate et de Galien) : « *Depuis Platon jusqu'à Descartes, la partie la plus élevée de la psychologie n'a fait qu'un avec la métaphysique* » (J. Lachelier, Œuvres, I, 169).

Le Dictionnaire de l'Académie la définit comme l'étude de tout ce qui concerne l'âme et en fait une partie de la philosophie qui traite de l'âme, de ses facultés et de ses opérations.

Ainsi comprise, elle englobe la *psychologie rationnelle* et la *psychologie empirique ou expérimentale,* toutes deux basées sur l'expérience et de connotation très scientifique, comme nous allons le voir. Or la vraie psychologie n'est pas la description de la pensée, mais bien l'explication de la pensée.

Les psychologues ont peu à peu isolé la psychologie de la philosophie. Au vrai, psychologie et philosophie ne se distinguent que par fiction ; le plus souvent, le psychologue est un philosophe honteux et le métaphysicien un psychologue qui s'ignore.

* * *

Au XIX^e^ siècle, elle devient la science positive des faits psychiques, c'est-à-dire des faits qui peuvent être connus par la conscience ou par l'introspection. Ainsi comprise, la psychologie se réduit à la psychologie empirique.

« *La psychologie a pour objet l'étude scientifique des faits de conscience.* » (Th. Ribot)

« *Si nous devions formuler de la psychologie une définition qui ralliât la presque totalité sinon l'unanimité des suffrages parmi les collaborateurs de ce Traité, nous dirions que c'est la science où l'introspection joue un rôle essentiel et préalable dans la description des faits et dans l'analyse des mécanismes mentaux, où la biologie et la sociologie étudient les racines et l'évolution sociale des fonctions psychiques et où la psychologie pathologique, la pathologie mentale et la pathologie nerveuse nous apportent la contribution la plus précieuse.* » (G. Dumas, Nouveau Traité de psychologie)

Or, que sont la psychologie empirique et la psychologie rationnelle, étroitement liée à la première ?

* * *

Psychologie rationnelle et psychologie expérimentale ou empirique

La psychologie rationnelle est la partie métaphysique qui, partant

des données de l'expérience, principalement de l'expérience intérieure ou psychique, cherche à déterminer la nature, l'origine et la destinée du principe qui explique les faits de conscience.

La psychologie expérimentale – qu'il vaudrait mieux appeler empirique lorsqu'elle ne pratique pas l'expérimentation méthodique – a pour objet l'analyse de ces faits et la recherche de leurs causes immédiates.

A l'heure actuelle, la psychologie expérimentale, telle que les laboratoires du CNRS la présentent, s'enrichit de l'étude du comportement des animaux (en laboratoire, à la différence de l'éthologie qui observe les animaux dans leur milieu naturel), que des réactions physiologiques (psychophysiologie), du développement de l'enfant (pédo-psychologie), ou bien des performances individuelles comparées (psychologie différentielle), et des comportements de groupe (sociologie).

* * *

De nos jours, la psychologie est la science ayant pour objet le comportement de l'homme en tant qu'être conscient en situation dans le monde physique et social.

« *Aujourd'hui, la psychologie a compris que l'activité psychique de l'homme doit être conçue comme un comportement dans le monde et que les différents processus mentaux ne sont, en réalité, rien d'autre que des composantes de cette conduite globale. Elle a vu, d'autre part, que ce comportement est toujours fonction du comportement d'autrui, de sorte que, dans l'étude du processus même du comportement, le facteur social entre comme un des déterminants essentiels.* »(J. Nuttin, *Les sciences sociales dans l'enseignement supérieur*)

Dans le langage courant :

1) Au plan subjectif, la psychologie est l'aptitude particulière à comprendre l'homme réel, les autres et soi-même, à pénétrer les mobiles secrets de sa conduite.

2) Au plan objectif, c'est l'ensemble des traits de caractère d'un individu ou d'un groupe d'individus.

Qui suis-je ? Pourrai-je me trouver ?

Mais comme nous venons de l'indiquer pour le cas particulier de la psychologie expérimentale, nombreuses sont les branches de la psychologie :

* * *

La psychologie analytique ou transpersonnelle

C'est le nom que C. G. Jung, après sa rupture avec Freud, donna à sa propre doctrine qui se distingue de la psychanalyse par une notion élargie de la libido (pour Freud elle est essentiellement relative à la sexualité) et par l'introduction d'un inconscient collectif comme soubassement de l'inconscient individuel. Cet inconscient collectif regrouperait de multiples cultures et expliquerait leurs étroites corrélations, indépendantes des conjonctures coloniales historiques.

La psychologie clinique

Cette méthode d'observation permet, à la manière du médecin au lit du malade, de s'efforcer de comprendre les cas individuels dans leur singularité.

Par opposition à la psychologie introspective, la psychologie clinique se fonde sur l'observation d'autrui, mais sur une observation orientée vers la conscience qui régit la vie psychique de l'individu plus que vers le comportement. Elle se fonde essentiellement sur les rapports interpersonnels du psychologue avec son sujet et les techniques scientifiques de laboratoire n'interviennent qu'à titre auxiliaire.

En revanche, c'est de cette catégorie que découle un bon nombre de thérapies.

La psychologie comparée

Pour certains, c'est la psychologie animale ou zoologique.

En fait, c'est l'étude, en vue de mieux connaître l'adulte normal et civilisé dont s'occupe la psychologie générale, d'êtres dont le psychisme est moins développé, en cours de développement ou ayant subi des dysfonctionnements : animaux, enfants, primitifs, criminels, aliénés…

La psychologie du comportement

Éliminant tout recours à l'introspection et toute considération de l'aspect subjectif des faits, elle a pour objet les réactions globales de l'organisme à l'action du milieu, soit physique, soit social (langage, réactions physiques...).

Elle fut répandue en Amérique, à partir de 1913, par Watson sous le nom de *Béhaviorisme* (behaviour : comportement en anglais).

La psychologie de la conduite

Forme particulière de la psychologie objective ou de comportement consistant à se fonder sur les seules données extérieures, mais en les considérant comme des manifestations d'états intérieurs ou états de conscience.

Cette conception a été formulée par Pierre Janet et reprise par D. Lagache.

« *La psychologie de la conduite est, d'une manière générale, l'étude de l'homme dans ses rapports avec l'univers et surtout dans ses rapports avec les autres hommes.* » (P. Janet)

La psychologie différentielle

C'est la branche de la psychologie qui recherche des différences (race, sexe, âge) existant soit entre divers groupes humains, soit entre membres d'un même groupe. Le nom fut proposé par Stern en 1911.

La psychologie fonctionnelle et la psychologie structurale

La première considère les faits psychiques en fonction de

l'ensemble du psychisme ou de l'ensemble organisme-milieu et comme réponse à des besoins.

Au contraire, la psychologie structurale s'en tient à l'analyse des structures de l'activité psychique ou du comportement.

« *La psychologie structurale est analytique ; elle porte ses regards sur la composition des processus mentaux. Elle s'intéresse au comment des phénomènes, à leurs rouages internes.* » (E. Claparède, *Psychologie de l'enfant*)

La psychologie individuelle

Terme par lequel Adler désigna sa conception de la psychanalyse après sa scission d'avec Freud : la psychologie individuelle étudie l'homme dans sa complexité concrète et cherche à l'adapter aux conditions concrètes de son existence.

La psychologie pathologique

La psychologie pathologique a pour objet d'établir les lois psychologiques de nos états morbides et de conclure, si possible, aux lois psychologiques de nos états normaux.

La psychologie des profondeurs

Elle a pour objet l'exploration de l'inconscient.

La psychologie réflexive

C'est la réflexion. Elle permet de sonder les profondeurs du psychisme suivant les méthodes élaborées principalement par Freud.

La psychologie sociale ou psychosociologie

C'est l'étude de l'homme vivant en société. Elle peut être centrée : sur l'homme individuel (inter-psychologie de G. De Tarde) ou sur la société comme telle (sociologie de Durkheim)

« *Il n'y a pas un seul fait de la psychologie individuelle qui ne soit un fait de psychologie sociale. Tout est social et tout est individuel.* » (M. Merleau-

Ponty, *Bulletin de Psychologie*)

Interpsychologie

Branche de la psychologie qui a pour objet les relations intersubjectives, c'est-à-dire celles des sujets entre (*inter*) eux, les uns avec les autres.

Métapsychologie (terme employé par Freud en 1898)

Recherches ayant pour objet l'au-delà des données de l'expérience psychologique : soit des phénomènes supraconscients, soit le principe du psychisme (psychologie rationnelle ou métaphysique).

À ce propos, Freud, s'adressant à Fliess, lui dit : « *Trouves-tu que je puisse employer ce mot de métapsychologie pour qualifier une psychologie qui vous entraîne au-delà de l'état conscient ?* »

Parapsychologie (*synonyme* : métapsychique)

C'est la discipline ayant pour objet les phénomènes qui dépassent les capacités du psychisme normal : télépathie, voyance, prophétie.

« *Les spécialistes contemporains du paranormal ont adopté, pour désigner leur discipline, le terme de parapsychologie, alors que les survivants de l'époque héroïque gardent le titre de métapsychistes ou de psychistes. «* (R. Amadou, *La télépathie*)

« *[Au lieu de occulte], nous proposons le terme parapsychique, dans lequel le préfixe para marque justement qu'il s'agit de phénomènes exceptionnels, aberrants, paradoxaux, en dehors des lois de nous connues de la pensée et de la vie.* » (E. Boirac, *La psychologie inconnue*)

* * *

L'action psychothérapeutique peut s'inspirer de tous ces courants, mais elle s'inscrit avant tout dans une démarche clinique.

La psychothérapie signifie littéralement « soigner l'esprit » : c'est l'ensemble des moyens utilisés pour agir sur une maladie de

l'esprit, ou sur une maladie corporelle dont la cause est psychique.

Les trois courants thérapeutiques les plus répandus sont :

1. la chimiothérapie, à travers la psychiatrie : c'est-à-dire qu'un arsenal médicalisé est utilisé, notamment en service hospitalier. La psychiatrie s'adresse essentiellement aux pathologies lourdes et aux états urgents de maladies psychiques d'origine psychologique (délires schizophréniques) ou somatique (états confusionnels...). Pendant longtemps, c'est elle qui faisait foi en matière de soins psychothérapeutiques.

2. la psychanalyse : discipline fondée par S. Freud, comme beaucoup le savent. Elle date du début du siècle et a permis de révéler un travail de l'Inconscient, notamment à travers la parole, les actions, les productions imaginaires (rêves, fantasmes...). Par la libre association, le sujet est invité à s'exprimer devant son analyste, en vue de permettre l'interprétation des événements psychiques relatifs à l'individu.

S. Freud est connu pour s'être entouré de nombreux amis qui, peu à peu, se sont détournés de lui pour des raisons personnelles et/ou théoriques et ont ainsi créé de nouveaux horizons thérapeutiques, issus de la psychanalyse.

Nous retiendrons quelques noms qui ont marqué l'action thérapeutique : Alfred Adler (psychologie individuelle, définie précédemment), C. G. Jung (psychologie analytique, définie précédemment), Otto Rank (travaux sur les mythes et légendes, traumatisme de la naissance), Karl Abraham, Sandor Ferenczi, W. Reich.. Son ami W. Fliess fit longtemps progresser Freud dans ses théories, grâce à un dialogue permanent.

Précisons qu'en dehors de ce courant psychanalytique, l'utilisation de l'hypnose, de la suggestion à des fins psychothérapeutiques alimentèrent les débats de ce début de

siècle.

De nouvelles écoles vinrent par la suite enrichir la psychanalyse telle que celle de Lacan (École Freudienne de Paris, 1964, dissoute en 1980) et de ses disciples (nombreuses écoles lacaniennes).

3. la psychologie humaniste ou « psychologie existentielle » ou « mouvement du potentiel humain ».

Il s'agit d'un mouvement créé après la seconde guerre mondiale aux États-Unis (alors même que ses créateurs furent bien souvent d'origine européenne) ; il est basé sur des techniques plutôt corporelles, non verbales et ne revendique pas de principes théoriques rigides. Il a permis de faire émerger de nouveaux concepts utiles en thérapie tels que : l'idée qu'il existe un processus de réalisation de soi, l'importance de l'action et de l'affect, de la liberté et de la responsabilité, de l'expérience afin de ne pas se couper du vécu, de " *l'ici et maintenant* ". Ce mouvement est apparu en France dans les années 70/80.

De ce dernier courant sont nés :

- l'écoute active, de Carl Rogers, centrée sur le patient et en particulier sur son registre émotionnel : il définit l'empathie (sentir de l'intérieur ce qu'est l'autre sans s'imaginer être l'autre !). La méthode Thomas Gordon, un de ses élèves, s'en inspire, notamment en considérant les relations parents-enfants.

- la Gestalt Thérapie, de Frédéric Perls, qui travaille dans une vision « intégrative » (globale) sur le « maintenant et le comment », en observant les mouvements et attitudes corporelles, révélateurs de l'émotion et des sentiments (des peurs, des besoins...).

- le psychodrame, de J-L. Moreno, thérapie de groupe basée sur les jeux de rôles sensés appeler des catharsis (libération d'affects).

- la bioénergie, d'Alexandre Lowen (élève de W. Reich, un des

premiers à mettre en évidence l'importance du corps dans une démarche thérapeutique) : cette fois, il s'agit d'une technique qui part du corps directement (manipulations, touchers), afin de révéler des événements psychiques.

Dans le même esprit, on trouve des techniques du cri primal d'Arthur Janov (revécu organisé du cri à la naissance) et le rebirth de Léonard Orr (régressions grâce des techniques de respiration spécifiques).

- l'Analyse Transactionnelle, d'Éric Berne, basée sur l'étude des transactions, c'est-à-dire des relations entre individus, mais aussi sur une approche structurale de la personnalité (les fameux états Parent, Adulte, Enfant), sur l'analyse des jeux ou " transactions piégées ", sur les scénarios...

Depuis quelques années, se sont également développées d'autres techniques dont les buts psychothérapeutiques sont plus ou moins établis : la gymnastique douce (méthodes Feldenkrais, Alexander Mézières), l'illumination intensive (Charles Berner, " *Qui suis-je ?* "), les massages (californien, reichien, orientaux, le Rolfing), la musicothérapie, l'art-thérapie, la psychosynthèse (de Roberto Assagioli, qui n'hésite pas à se servir des tests pour améliorer sa compréhension de l'Autre), la relaxation, Training Autogène de Schultz, la régulation du tonus musculaire de Jacobson, Méthode d'Ajuriaguerra, l'induction multiple de Sapir, la sophrologie, le Rêve Éveillé (Robert Desoille), la sexologie, etc.

A noter l'émergence en parallèle des thérapies familiales et comportementales.

Dans un tel contexte, il semble qu'il soit bien difficile de s'y retrouver ; chacun peut ressentir, au fond de lui, l'orientation thérapeutique qu'il privilégie, pourvu qu'il ne s'égare pas, influencé par l'attrait spectaculaire de certains courants.

En effet, une démarche psychothérapeutique s'inscrit dans l'effort, la persévérance, la discipline, le don de son temps...

Même si l'urgence des situations vécues doit être gérée rapidement, il n'en est pas moins vrai que le temps permet un travail de fond. Il ne s'agit pas uniquement de parler pour se libérer, il est également question de trouver des solutions pratiques, de renforcer le bien-être de l'individu, de l'aider à s'épanouir dans ses relations...

La personnalité de l'analyste :

L'analyste s'engage.

Il doit être :

- prêt à s'investir lui-même sans se laisser déborder ;

- préparé scientifiquement (au sens de la rigueur et du sérieux) à écouter l'Autre et – même si on l'oublie trop souvent – à écouter son propre désir, son propre ressenti afin de prendre en compte la relation qui s'est installée ;

Pour cela, il doit témoigner d'une formation solide, reconnue et d'une expérience, c'est-à-dire d'un vécu analytique personnel. Il peut s'inspirer de différentes techniques mais sans jamais déroger à sa propre déontologie, inspirée du ou de(s) enseignement(s) reçu(s) et de son propre humanisme.

L'émotion de l'analyste n'est pas interdite ; mais il a appris a la débusquer à des fins thérapeutiques dans un cadre thérapeutique.

En quoi consiste donc la « psychanalyse sauvage », qui sévit actuellement à travers certains médias mais aussi chez des amateurs ou « analystes » inexpérimentés ?

Il peut s'agir, dans un contexte analytique, d'une erreur de diagnostic et/ou d'interprétation.

Mais le plus souvent, le danger réside dans le fait de plaquer des interprétations qui peuvent se révéler justes dans l'absolu, mais qui ne peuvent être entendues, pour l'instant, par le patient.

S. Freud le dit lui-même, qui avait déjà perçu les dérives de la

psychanalyse : « *En communiquant aux malades leur inconscient, on provoque toujours chez eux une recrudescence de leurs conflits et une aggravation de leurs maux* ». C'est tout l'enjeu de l'analyste de faire émerger chez son patient ses propres interprétations, tout en les orientant et en les rectifiant au mieux.

Quant à la psychothérapie jungienne, il ne s'agit pas d'effectuer une action purement intellectuelle explicative, car elle pourrait entraîner une fixation des défenses du patient dans la modalité suivante :

– dans la Pensée,

– sans les Sentiments,

– loin de la Réalité.

Les motivations pour entreprendre une action psychothérapeutique :

Elles peuvent relever du repérage d'une problématique majeure : handicap relationnel, deuil, crise passagère (divorce, licenciement...), dépression, perturbations diverses ; mais aussi d'un sentiment de mal-être inexplicable, de peurs irraisonnées, etc.

Il en est une que l'on repère moins facilement et qui émerge durant les séances : c'est la névrose d'échec.

On ne comprend pas pourquoi notre vœu le plus cher ne se réalise pas ; pourquoi à chaque fois que l'on entreprend quelque chose, cela échoue ; pourquoi on ne s'est jamais permis de réaliser ce que l'on désirait vraiment et pourquoi on ne s'est jamais permis de désirer...

Les degrés d'importance sont variables dans ce domaine : un individu qui semble avoir réussi dans un domaine peut très bien ressentir au fond de lui qu'il est passé à côté de son désir.

Les causes, bien souvent, relèvent de l'impossibilité de dépasser son père ou sa mère ; un interdit sous-jacent soit introjecté soit

clairement exprimé par la famille paralyse l'individu et l'empêche finalement de devenir adulte, c'est-à-dire d'assumer les choix qui répondent le plus à sa personnalité.

Cette forme de névrose peut également se répercuter directement sur l'action thérapeutique elle-même ; l'analyste peut remarquer et entendre des manifestations de résistance au fait même de se voir évoluer : justifications, abandons, échec du processus, régressions, remises en question jalonnent alors le chemin analytique.

Il reste à l'analyste à aider son patient, afin de lui faire percevoir cette difficulté et la dépasser.

Les avantages des groupes cliniques :

En dehors des psychothérapies ou analyses personnelles, il existe également la formule des groupes ; complémentaire ou unique, ce travail permet l'ouverture des quatre fonctions dynamiques de la personnalité définies par C. G. Jung, à savoir :

– l'Activité (le corps),

– l'Émotion (le sentiment),

– la Pensée (la raison, l'intellect),

– l'Intuition.

Ces quatre fonctions sont dynamisées avec souplesse à travers un groupe : si, pour l'un des protagonistes, une émotion émerge, elle est transformée en objet de réflexion par un autre, etc. C'est ainsi que l'échange est enrichi et surtout empêche certains modes de communication morbides : telle que la contagion psychique existant parfois dans un couple qui, si elle peut être acceptable ponctuellement, ne doit pas pour autant représenter l'intégralité des communications.

Dans le cadre d'un groupe clinique, où les relations ne sont, bien entendu, pas du même ordre et où le superviseur recentre et canalise les différents points d'émergence, on favorise l'utilisation

la plus favorable de nos registres humains, donc de notre créativité ; la fonction psychique déficitaire est ainsi jugulée.

* * *

La psychothérapie jungienne

Jung a été un grand médecin et un grand psychologue. Son œuvre s'est centrée ensuite sur le traitement et l'interprétation pathogénique des processus morbides. Bientôt, il s'est rendu compte qu'une psychothérapie centrée sur le patient, conçue comme une entité abstraite, séparée de sa réalité existentielle et historique, était une voie sans issue qui s'achevait en tautologie. Pour cela, en abordant ce chapitre de la technique psychothérapique jungienne, nous entrons, en réalité, dans le creuset même de sa pensée. C'est précisément, ici, que nous pouvons observer les profondes projections sociales et historiques de son savoir-faire qui vont bien au-delà du travail strictement professionnel d'un psychologue, pour méritoire qu'il soit.

La psychothérapie de Jung se distingue décidément d'une pratique professionnelle orthodoxe, car elle se convertit d'emblée en « chemin de salut ». Et c'est, dès lors, un chemin de salut qui prend un sens quasi religieux. Non seulement elle comporte la guérison des processus névrotiques qui affectent l'individu, mais elle aspire à forger, autant que possible, la perfection de la personnalité soumise à son analyse. Pour cela, non seulement elle met en oeuvre tous les procédés actuels pour confronter, traiter et guérir la plus petite perturbation psychique, point de départ de la névrose et des psychoses, mais aussi les moyens opportuns pour obtenir l'atténuation, voire la disparition des symptômes qui indiquent une névrose grave ou une psychose. Jusqu'ici Jung procède comme un psychologue en plein exercice professionnel qui applique ses connaissances pour le bénéfice de son patient et mérite, pour cela simplement, la

considération spéciale de ses contemporains et successeurs.

Comme un psychothérapeute chevronné, il a compris que ce travail n'est que le prélude à la formation d'une nouvelle personnalité. La psychothérapie est alors formatrice de la personnalité et éducatrice, car elle met le malade en face des problèmes éternels de la vie.

Les deux voies peuvent se concevoir séparément ou simultanément. La profondeur de la perturbation et sur tout des instances internes obscures d'insatisfaction font, pour le dire avec les mots du maître, que :

> « Ils sont peu nombreux ceux qui suivent le dernier chemin... Car il est aussi étroit que le fil d'un couteau. »

> « Dans le processus analytique, c'est-à-dire dans l'échange dialectique entre le conscient et l'inconscient, il existe un développement - dans le sens de Jaspers - un progrès vers une finalité ou une fin, dont la nature, difficile à découvrir, m'a occupé pendant plusieurs années. Les traitements psychologiques touchent à une fin dans toutes les phases possibles de leur développement, sans avoir la sensation d'avoir touché une finalité. On observe des issues typiques, transitoires : 1) après avoir reçu un bon conseil ; 2) après une confession plus ou moins complète, mais de toute manière suffisante ; 3) après avoir reconnu un contenu essentiel, jusqu'alors inconscient, mais qui, une fois rendu conscient, a pour conséquence un nouvel élan de vie ou d'activité ; 4) après s'être libéré de la psyché infantile, par le biais d'un travail bien plus large ; 5) après avoir trouvé un nouveau mode rationnel d'accommodement aux conditions d'un monde environnant difficile ou inhabituel ; 6) après la disparition de symptômes douloureux ; 7) après un changement positif du destin comme, par exemple, un examen, des fiançailles, un mariage, un changement de profession, etc. ; 8) après avoir découvert qu'on se rattache à un credo religieux déterminé ou après une conversion ; 9) après avoir commencé à édifier une philosophie pratique de la vie. »

Ces considérations expliquent bien pourquoi la méthode de traitement de Jung n'est pas universelle. A l'intérieur de

l'infinie variété des perturbations psychiques, les méthodes utilisées doivent varier selon les conditions de chacun, la disposition psychique et la nature du patient. Pour cela, Jung n'a pas établi une formule universelle. Les méthodes utilisées et leur amplitude varient dans chaque cas. Jung a reconnu la valeur des concepts freudiens sur la sexualité, mais il évoque aussi l'insistance d'Adler sur la volonté de puissance en tant que facteur névrotisant. A ces deux motivations, il ajoute d'autres facteurs de perturbation psychique qui sont spécifiquement humains : la religion et les nécessités spirituelles et sociales propres à l'homme.

> « La nécessité spirituelle apparaît dans la psyché comme un instinct, et même comme une véritable passion. Ce n'est pas un dérivé d'un autre instinct, mais un principe sui generis, c'est la forme indispensable de la force de l'instinct. »

En accord avec la structure polaire de nos jugements dont la pensée héraclitienne fait état et qui oppose au monde des instincts primitifs de la nature - le sexe, l'instinct de conservation - un autre monde spirituel, Jung nous dit

« Le polymorphisme de la nature primitive des instincts et le champ de la formation de la personnalité se trouvent face à face pour former un couple de contraires appelés la nature et l'esprit. Ce couple de contraires n'est pas seulement l'expression éternelle, mais aussi peut-être la base de cette tension que nous appelons l'énergie psychique. »

Le mérite vient de la difficulté vaincue[49]

Le philosophe français Alain part d'un adage : " Tout ce qui est facile est mauvais. "

Suffit-il que l'on croie facile une tâche pour se mettre en mauvaise posture ? Selon quelle règle pédagogique et de conduite générale faut-il se conduire ?

Telle est la question.

* * *

Afin de rendre sa pensée plus concrète, Alain évoque le supplice qui fut réservé à Socrate : la mort par la ciguë. Les bords de la coupe contenant le poison étaient enduits de miel pour que le condamné en supportât plus aisément l'amertume. Mais Socrate, auquel se référa si souvent Alain, méprisa ce palliatif. Comme s'il avait pu oublier un instant qu'il devait absorber un poison qui ne pardonne pas !

Pour sa part, le petit Michel de Montaigne était éveillé en musique par son père qui lui épargnait le pénible arrachement au rêve. Mais ne vaut-il pas mieux se lever brusquement, passer sans transition de l'inconscience à la veille, plutôt que de traîner dans son lit sans pouvoir dormir, parce que vous hante l'idée qu'il faudra se lever ?

Il faut donner le respect à la difficulté, mais plus encore au désir d'exercer sa volonté jusqu'à ce qu'elle sache rester ferme devant

---

[49] : publié dans le n° 38 de la lettre de SOS Psychologue (novembre-décembre 1997) « Le mérite vient de la difficulté vaincue ».

toute difficulté. Alain nous a expliqué comment, enfant, après avoir cru que les bateaux allaient où le vent les poussait, il s'avisa qu'ils voguaient aussi contre le vent ; alors, il prit conscience de la puissance humaine.

* * *

À quoi bon les plaisirs de la facilité ! Que l'on goûte du plaisir après avoir vaincu, soit. Il est bien meilleur de le trouver durant la lutte victorieuse : en se récitant, pour la première fois, sans faute, la table de multiplication, en abordant au port avec le vent contre la proue, en surmontant sa paresse, en passant un examen difficile, etc. Ce plaisir est d'autant plus grand que la difficulté à surmonter est plus importante.

C'est pour cette raison qu'Alain va jusqu'à soutenir qu'il serait bon de rendre amers les bords d'une coupe de miel.

" À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire " ; il n'y a pas de victoire, donc pas de mérite et, consécutivement, point de vrai plaisir. L'homme n'aura dépensé aucune énergie, il n'aura pas mesuré ses forces, il n'aura pas éprouvé le besoin de les tendre jusqu'à l'extrême, il se sera laissé aller.

L'homme est fait pour se surmonter, a dit Nietzsche, deux siècles après que Corneille eut chanté les joies de l'héroïsme avec le jeune Horace qui s'enivre par avance du plaisir que le sort lui réserve en lui offrant d'accomplir une tâche surhumaine. L'homme est fait pour se surmonter, a enseigné Saint-Exupéry en nous offrant l'exemple de Mermoz et de Guillaumet. La condition humaine exige qu'on se lance dans une périlleuse aventure tout en sachant qu'on ne pourra rien en retirer, sinon de la grandeur, enseigne André Malraux.

Ce qu'il faut à l'homme, c'est un but à atteindre, difficilement accessible, aussi élevé que possible, hors de portée même. Ainsi dominera-t-il sa vie au lieu de la subir.

* * *

L'attitude n'est pas sans quelque rapport avec le stoïcisme. Le stoïcien, pour sa part, se contente d'affronter les difficultés qui se présentent, alors que l'homme conçu par Alain semble vouloir les rechercher. Un tel défi agrée aux hommes courageux et fiers.

Un pédagogue qui en donnerait le goût atteindrait d'ailleurs l'un des buts principaux de la pédagogie : former des hommes vrais. Car ce n'est pas dans la facilité que se forge une âme, mais dans l'effort, dans l'acharnement à vaincre. Toutefois, il serait dangereux d'utiliser cette méthode sans restriction, avec de jeunes enfants. Certes, ils connaissent le prix de la difficulté vaincue quand ils relèvent leur main après avoir posé le toit du château de cartes, après avoir percé la dernière fenêtre de leur maison de sable, après avoir atteint de leur bille celle de l'adversaire. Mais, si le but qu'ils se fixent était hors de leur portée, s'ils entassaient échecs sur échecs, ne risqueraient-ils pas de prendre conscience de leur impuissance et de sombrer dans le dégoût dont justement Alain voulait sortir la jeunesse ?

D'autre part, ils ne sauraient demeurer constamment tendus. Dans l'intervalle de leurs petites victoires, il faut que leur volonté se détende, qu'ils s'abandonnent aux sollicitations de la gourmandise, du jeu, du bavardage.

Les psychologues savent que l'attention ne peut rester longtemps fixée sur un même objet sans que surgisse la fatigue. Et, si elle diminue par l'habitude, l'entraînement, la fatigue arrive vite chez l'enfant.

Par sa variété, l'emploi du temps remédie à cet inconvénient et les leçons ne durent pas longtemps dans les petites classes. Les pédagogues modernes ont été avisés en conseillant des méthodes propres à retarder la fatigue ou même, chez les tout petits élèves des classes maternelles, à l'écarter.

C'est peu à peu, à mesure qu'on s'élève vers les classes

supérieures, que la pédagogie émolliente perd ses droits et que la difficulté à vaincre peut être présentée dans sa nudité.

Bien sûr, il est possible de penser que l'élève trop longtemps habitué au plaisir ne saura jamais regarder en face la science austère et les nécessités du devoir. Alors, il serait utile de revenir sur les méthodes éducatives et d'entraîner de bonne heure l'enfant à l'effort.

Celui qui, dans sa famille, eut constamment sous les yeux l'exemple du travail volontaire et obstiné, mais souriant, se plie beaucoup mieux à l'effort que l'enfant gâté, trop épargné.

C'est surtout après ses études, quand, devenu homme, il ne pourra compter que sur lui, que se feront sentir les effets d'une éducation trop " molle ". Habitué à " goûter " plus qu'à réfléchir et à vouloir, il ne cherchera, dans la vie, que des occasions de goûter. Plaisirs des sens, plaisir de la musique, plaisir du spectacle, plaisir de la lecture, plaisir du voyage… Où le mèneront tous ces plaisirs, sinon à l'ennui, à la satiété, au dégoût ?

Le plaisir de voir clair dans une question difficile n'appartient qu'à l'homme. Il n'appartient qu'à lui de pouvoir naviguer à contre-courant en mettant son vouloir au service de sa raison.

* * *

Peut-être n'est-il pas permis à n'importe qui de devenir « tel qu'il devrait être ». La rigueur d'une règle de vie est nécessaire, si elle peut sauver les âmes fortes, capables de « se surmonter », si elle leur permet de bâtir leur « cathédrale », mais il est difficile de comprendre ce dont on n'a pas l'expérience.

Saint-Exupéry nous le rappelle en ces termes : *« Le monde dans l'ordre duquel nous vivons, on ne peut pas le deviner si l'on n'y est pas enfermé soi-même. »*

À nous de savoir nous montrer plus indulgents, sans oublier toutefois l'image du barreur qui n'attend pas l'arrivée au port

pour trouver le paiement de sa peine, mais qui le trouve dans l'effort exercé sur la barre contre les forces conjuguées de l'air et de l'eau.

Les méfaits de la misère[50]

La pitié pour les misérables est un sentiment très ancien, aussi ancien que l'*homo sapiens*, sans doute. Mais la dénonciation de la misère en tant que phénomène social ne s'observe vraiment que depuis la Révolution française, particulièrement depuis la formation des doctrines socialistes.

Dans un *Entretien* du 14 janvier 1914, quelques mois avant sa mort sur le champ de bataille de la Marne, Péguy entretint son ami Lotte de « l'effrayante colère qui court en chaque page des Évangiles ». Cette colère « n'est point une colère contre la misère ni contre l'homme avant la grâce, c'est uniquement une colère contre l'argent. L'argent qui est l'axe et le centre du monde moderne… »

On pourrait chercher les origines de cette haine de Péguy contre l'argent dans la pauvreté de sa famille, dans la gêne qu'un fils de famille ouvrière pouvait alors ressentir au cours de ses relations avec des étudiants de famille aisée, dans le dur travail auquel le manque d'argent contraignit sa mère, etc.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, il n'a pas manqué de dénoncer l'aveuglement des riches.

« À moins d'avoir du génie, a-t-il écrit dans *Notre jeunesse*, un homme riche ne peut pas imaginer ce qu'est la pauvreté. De ce défaut vient cette faiblesse d'esprit que nous remarquons chez la plupart des riches. Avec cette faiblesse d'état, ils méconnaissent l'amertume des événements et l'âpreté des hommes. L'homme le plus talentueux du monde, s'il n'a pas manqué de pain, ignore des

---

[50] : publié dans le n° 39 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 1998) « Les méfaits de la misère ».

cercles que nous connaissons. »

« La misère, poursuivit-il, rend les misérables mauvais, laids, faibles. C'est un empêchement sans faute à l'amélioration morale et mentale, parce qu'elle est un instrument de servitude sans défaut. »

* * *

Tout le monde a observé que la misère exerce, sur le corps, sur l'organisme, de véritables ravages. Il suffit de jeter un regard honteux vers les pauvres hères qui dorment sur les bancs quand vient l'été, sous les ponts durant les demi-saisons, sur les bouches des égouts durant l'hiver. Peaux sales, vernies de crasse et brûlées par le vent, le froid ou le soleil, cheveux et barbe hirsutes…un examen médical révélerait les tares du système respiratoire ou vasculaire. Mais l'homme sain, l'homme soigné, calamistré, baigné se détourne avec dégoût de ce semblable qu'il ne reconnaît pas comme semblable.

L'internationale des gens propres ne pactise pas avec l'internationale des gens sales.

Et, pourtant, il faut si peu de chose pour passer de l'une à l'autre !

Sous ce corps avarié, mal nourri de déchets, l'âme se déforme. Rares les enfants de visage angélique qui conservent leur beauté dans la misère. Plus rares encore les âmes candides qui conservent leur candeur. La misère rend humble d'abord, puisqu'elle incline à la mendicité et que le plus fier, le plus révolté des mendiants se trouve obligé d'adopter les gestes et le visage de l'humilité s'il veut obtenir des ressources. À force de rebuffades, de mimiques doucereuses, il sentira bientôt fondre son orgueil et il sombrera dans cette atroce faiblesse morale de celui qui attend tout du prochain et rien de lui-même. S'il ne descend pas jusqu'à la mendicité, s'il doit sa misère au chômage, à l'infirmité, à la maladie, le malheureux deviendra méchant. Il haïra ceux qui lui refusent du travail, ceux qui peuvent choisir des nourritures

décentes, ceux qui vivent dans une maison propre.

La misère est bien un empêchement à l'amélioration morale. Péguy ajoute : « et mentale ». On pourrait lui opposer Villon dont le génie et le talent s'épanouirent dans la pire misère. Mais c'est là un cas exceptionnel !

* * *

La vertu, au sens latin du mot, c'est d'abord l'âme, l'esprit, le courage et enfin le cœur, la ferme disposition à pratiquer le bien. Or comment le miséreux trouverait-il en lui la force, lui qui grelotte de faim, de froid ou de fièvre ? Comment trouverait-il le courage de surmonter son dégoût de tout effort quand il s'adonne à la mendicité, son hostilité à la société qui le rejette quand il frappe vainement aux portes pour obtenir du travail ? On dira que l'Évangile a prêché la pauvreté, on dira que le catholicisme a institué des ordres mendiants comme pour sanctifier la mendicité, on dira que le Yogi, l'ascète n'obtient la vertu qu'après s'être détaché des biens de ce monde.

En prolongeant le raisonnement de Péguy, ne faudrait-il pas, après l'avoir dénoncée, travailler à la supprimer, individuellement par la charité, politiquement par l'organisation économique et sociale, l'établissement du droit au travail, du droit à l'assistance, du droit à la retraite des vieux, des infirmes et des malades ?

Et où trouver alors la voie de la charité, celle de la sainteté ?

On dira que le socialiste ne s'occupe que du bonheur ici-bas, tandis que le spiritualiste chrétien ou bouddhiste n'attache d'importance qu'à la vie éternelle et qu'il trouve, dans la contemplation du bonheur infini, une vertu suffisante pour entretenir sa flamme intérieure et supporter la misère de son corps, ou même, comme le martyr, la douleur des tortures.

Ne faudrait-il pas avoir d'abord connu la force du corps, l'aisance, les plaisirs d'orgueil que procure la puissance, enfin les voluptés de la chair et du monde, pour jouir du renoncement, de la

douleur et de l'humilité ?

« Un minimum de bien-être est nécessaire à la vertu », affirmait saint Thomas d'Aquin. C'est par le dépouillement qu'on va vers la sainteté ; le dénuement primitif y conduit rarement.

* * *

D'autre part, l'évolution subie par les sociétés a peut-être transformé le problème. Si les sociétés primitives conduisaient facilement à l'amour de la fragilité et à l'élévation spirituelle par le mépris des biens corporels, les sociétés modernes ne laissent aucune place à la pauvreté qu'elles considèrent comme une tare, une honte, un remords.

Déçu par la philosophie, M. Lévi-Strauss s'est fait ethnographe afin d'expier un crime, et, si possible, de le racheter. Quel crime ? Celui des civilisations dites occidentales dont le développement fut, pour les vieilles civilisations américaines, le plus effroyable des cataclysmes. À cause de nous, d'anciennes civilisations sont devenues des formes desséchées, réfugiées dans des réserves, au fond de la forêt vierge ou dans des bidonvilles.

Après Rousseau, il dénonce le progrès. L'homme ne crée vraiment que lorsqu'il fonde ; mais ensuite hélas, il exploite. À la base de toutes les sociétés primitives, il y eut consentement mutuel, amour, charité, entraide. En devenant trop peuplées, les sociétés ont organisé la servitude : servitude des esclaves dans la cité antique, servitude du prolétariat, servitude des peuples moins avancés, servitude des nations déshéritées.

C'est en désacralisant la pauvreté évangélique que les sociétés évoluées ont créé la misère, le plus abominable état que l'homme puisse connaître.

* * *

Avant de chercher à toujours développer la science et la moralité, il y aurait lieu de supprimer la misère qui interdit

l'épanouissement intellectuel ou moral.

La constatation de l'inégale répartition des richesses entre les hommes soulève la pitié des cœurs tendres, la révolte des justes, la révolution des mal nantis.

Ces quelques réflexions m'invitent à la prudence quand il s'agit d'apprécier la valeur des solutions proposées à ce problème. Elles sont diverses et opposent régulièrement les hommes.

* * *

Ce n'était pas le produit d'une dépression, mais le constat d'un état de choses. Constat qui me conduisait à me poser des questions sur le sens de la vie-Misère d'une réalité profonde au-delà de toute apparence de réussite, de tout luxe matériel quel qu'il soit.

À la naissance, sommes-nous préparés à jouir de la vie ? Oui, juste le temps où nous avons le droit de nous comporter comme des pervers polymorphes, c'est-à-dire de tout demander comme si tout nous était dû.

Dès la naissance, les horaires apparaissent avec les limites imposées par la socialisation et, patatras ! le rêve de la jouissance sans borne s'en va pendant que le cauchemar d'avoir laissé le ventre maternel n'est pas encore disparu !

* * *

L'enfance ? Elle a aussi ses misères. Même dans le cas d'un encadrement familial adéquat. La souffrance de l'enfant est très dure, car il ne possède pas encore les défenses pour métaboliser l'angoisse de la solitude existentielle qu'il ne peut pas éviter de percevoir.

Son père, sa mère, ses grands-pères, ses grands-mères, sa « nounou », chacun d'eux aussi bien intentionnés qu'ils soient, ne parviendra pas à effacer l'angoisse.

Des larmes sans raison, la peur du noir, les portes du collège qui s'ouvrent aussi bien sur le savoir que sur la douleur, la perception non exprimée, car les mots manquent comme dans une prison où nous avons tous l'obligation de marchander pour survivre.

* * *

L'adolescence ? Une illusion pour les adultes ! L'adolescent a la vie devant lui. Il peut tout faire. En réalité, que peut-il faire ? Si nous arrivons à trouver un adolescent sur dix qui est heureux, nous serons alors en face d'un cas de surprotection de l'environnement, ou d'une suprême naïveté ou d'un phénotype autiste, ou même d'une mythomanie potentielle.

En effet, il se racontera toujours des histoires roses pour ne pas se voir plonger dans l'effrayant bonheur transitoire d'être un adulte efficace et sage selon sa culture, car les concepts d'efficacité et de sagesse changent avec la société et la tradition.

* * *

La vie de l'adulte a aussi ses misères. Il doit être adapté. Parfois, il est possible d'échapper au travers d'une forme de marginalisation liée à l'utilisation de notre imaginaire.

Les poètes, les artistes pourront se sentir libres par la concrétisation de leur créativité et se croire donc en dehors du temps.

Dans mon cas, et dans ma profession en général – qui est, comme dit Jung, *plus un art qu'une science* –, le savoir a naturellement précédé l'exercice de l'art. Il s'agit de trouver pour nos patients, qui souffrent de plus en plus de dépression existentielle, ce que nous faisons nous-mêmes pour exister : un espace de création, la pratique de l'inconscient et la confrontation avec leurs fantasmes.

* * *

Ce n'est pas l'approche de la vieillesse qui m'incite à conclure de cette façon, mais l'approche de la vérité que nous trouvons inéluctablement quand nous la cherchons.

La blessure narcissique ne s'est pas cicatrisée complètement. L'enfant blessé devient un adolescent doublement blessé qui interprète la vie et les autres selon son manque. Désespéré, il devient solitaire même s'il se construit une apparence de jouisseur. Mais quelle est son originalité ? Pourquoi a-t-il été blessé dès le début de son existence ? Il s'agit d'une constitution psychique particulière d'une extrême sensibilité et d'une intelligence de cœur aussi grande que de l'esprit.

Harcelé par le manque et l'impossibilité de trouver chez les autres des aides capables d'apaiser sa souffrance, il devient triste sans pour autant être mélancolique et il devient susceptible sans être véritablement méfiant.

En se situant dans sa recherche au niveau horizontal psychologique, il trouve la réussite, les plaisirs, des scénarii dignes et magnifiques pour combler le manque qui est dans la blessure originale. Puis, après la compensation et en se retrouvant dans son insoutenable solitude, il se posera la question : « Et maintenant quoi ? »

C'est à ce moment-là que se manifeste la dépression existentielle et seul un changement de niveau pourra l'aider à répondre à la question : « Comment résoudre le premier traumatisme ? »

C'est avec tel type de patients que nous sommes obligés de prendre le chemin vertical et de nous placer dans le domaine spirituel, transcendant.

L'autre, l'écrivain avec son « autre », la création[51]

Toute œuvre d'art, pour peu qu'elle soit géniale, apporte avec elle un mystère, apparaît comme un miracle que l'analyse ne peut réduire. De là, la difficulté de donner du chef-d'œuvre littéraire une définition parfaite et unique. Je suis, dès lors, tentée de compter autant de formules d'œuvres d'art qu'il existe de véritables tempéraments d'écrivains.

Pourtant, si j'essaie de me placer hors du temps pour juger les chefs-d'œuvre littéraires d'un peu plus haut, il est possible de dégager une définition unique des différents types d'œuvres d'art, définition qui coïncide avec l'analyse de l'émotion qu'exerce toute œuvre véritable : la vue d'un chef-d'œuvre inspire le sentiment de la perfection qui s'impose et, au-delà du sentiment confus, il est possible de pressentir une harmonie intense, un équilibre merveilleux entre certains rapports qui sont le plus souvent la forme et le fond. L'intuition révèle que toute œuvre véritable est soumise à un principe d'harmonie et de perfection.

L'écrivain, dont vous allez découvrir l'identité, dit :

[52]« Là tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté »

… et nous ajouterons l'autre n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté.

Ces mots simplement juxtaposés sont, en réalité, liés intimement entre eux par une logique interne et, comme le ferait un éventail

---

[51] : publié dans le n° 40 de la lettre de SOS Psychologue (février 1998) « L'autre ».

[52] : L'autre, vous l'avez deviné : c'est Baudelaire.

qui s'ouvre, ils déplient d'abord les mystères les plus intimes de l'œuvre d'art pour expliquer ensuite le charme ensorceleur qu'elle peut exercer.

* * *

Tout chef-d'œuvre digne de ce nom – pour reprendre une image de Platon, ce poète philosophe qui alla toujours au-delà des apparences – doit présenter l'unité d'un organisme : il doit réaliser cet équilibre harmonieux propre au corps humain, où chaque partie dépend de l'ensemble et obéit à une loi de finalité. Dans le domaine littéraire, la finalité sera l'idée directrice qui organisera le poème et elle se confondra avec l'ordre même de la vie intérieure de l'artiste.

Tant il est vrai que la laideur naît d'une désharmonie et que la beauté est la traduction visible d'un ordre intérieur. Cette beauté résulte d'un équilibre extrêmement fragile, car elle exige de l'écrivain une pensée disciplinée, sans cesse consciente de toutes ses démarches ou tout au moins obéissant à une logique affective et un style assez souple pour traduire les infinies nuances de l'idée.

Aussi la traduction sensible de l'ordre et de la beauté exigés par la véritable œuvre d'art sera-t-elle le luxe, le calme et la volupté.

La poésie est le luxe qui baigne l'œuvre d'art et demeure une preuve tangible de sa beauté. « Poésie » doit être pris dans un sens très large : ce mot désigne l'aptitude naturelle de l'artiste à traduire sa pensée par des images ou par une musique. En effet, il existe autant de poésie dans une oraison funèbre de Bossuet que dans une ode de Lamartine : si elles diffèrent, c'est qu'elles traduisent deux tempéraments d'écrivains fortement dissemblables, car ce luxe qu'est la poésie est le reflet de la vie intérieure de l'écrivain.

Le calme présente le fâcheux inconvénient d'évoquer une impassibilité et fait songer plutôt à l'immobilité de certaines poésies parnassiennes de Leconte de Lisle. Le calme d'une œuvre

d'art, éloigné de toute impassibilité parnassienne comme de la sensibilité outrée telle qu'elle peut se découvrir chez certains Romantiques ou même chez un Diderot, demeure un des signes sensibles de l'ordre et de la beauté nécessaires à toute œuvre d'art parfaite.

Ce mot de calme est corrigé par le terme de volupté et c'est sur cette dernière parole que se terminent les vers. Or l'analyse de la volupté qui désigne à la fois la jouissance douloureuse de l'écrivain composant son œuvre et le plaisir délicat du lecteur révèle un sentiment profond, contenu, qui s'alimente à sa propre substance ; point de brutalité, ni de violence dans la volupté qu'inspire la contemplation d'une œuvre d'art, mais une joie délicate, raffinée et douce. La volupté nous transporte dans un monde irréel, celui du demi-songe ou celui de la conscience de l'écrivain. Elle enchante et demeure le plaisir couronnant la véritable œuvre d'art qui a satisfait à l'ordre et à la beauté nécessaires et les a traduits par le luxe de la poésie et le calme de la pensée.

* * *

En définitive, le pur chef-d'œuvre littéraire doit envelopper une logique interne qui n'exclut pas le dynamisme de la vie et une sorte d'unité affective. Sa beauté se manifestera par le luxe poétique éloigné de toute froide sécheresse comme de toute violente passion, par un calme frémissant de vibrations contenues, révélant la puissance créatrice, la chaleur de vie de l'artiste.

Tout lecteur qui peut dire avec Proust : « La jouissance que procure une œuvre d'art révèle non de la délectation, mais de l'enchantement », est sûr de découvrir l'œuvre d'art dans toute sa pureté, son harmonie et sa perfection divines.

* * *

Dimanche 8 février 1998

Je ne veux pas aborder le thème d'une manière psychologique.

Je ne parlerai pas du grand autre, mais de l'autre humain qui a partagé ma vie, mes vies, l'autre aimé : soit l'homme ou les hommes, selon les cas, les enfants, les parents, les grands-parents. Enfin, tous ceux qui, un jour, ont constitué mon éternité ici-bas. J'ai pu les aimer un instant seulement, mais cet instant vécu semble une éternité !

C'est bien paradoxal, j'ai la nostalgie de l'autre, même s'il est présent, car sa présence me fait vouloir la solitude où un autre plus puissant, paisible et calme puisse apparaître.

Je reconnais que je n'aime pas la solitude, mais, en même temps, je désire profondément un « autre idéal » capable de ne pas vouloir être mon maître ou mon esclave. Je sais que j'exprime la réalité de tous : l'autre idéal, mais aussi l'espace pour accepter « l'idéal de l'autre ».

Nous parlons, chez nous, théoriquement, intellectuellement, mais dans le monde, « entre les autres et avec les autres », comme disait Sartre. Et ne me demandez pas la page où il le dit, car je ne parle pas aujourd'hui en intellectuelle qui cherche, dans un tas de livres, des citations, mais comme un être vivant possédant une expérience de vie, de culture et de réalité non négligeable. Je ne sais pas où il a pu dire cela, mais je me souviens d'être restée avec l'air perdu de quelqu'un qui est en face d'un instant de conscience quand je l'ai lu. Il avait raison, je suis avant tout dans le monde et avec les autres. Je dirais même que je suis pour les autres.

Je sais bien que je ne suis pas triste et que je ne voudrais pas revenir un seul instant en arrière dans ma vie. Sans être mélancolique, je deviens nostalgique en face de la réalité des instants non vécus avec l'autre aimé.

La vie passe trop vite. Nous devrions à trente ans avoir réussi à tout faire sans avoir laissé des moments glorieux en raison de l'incompatibilité émotionnelle avec l'autre. Je ne veux pas aujourd'hui m'éterniser sur ce thème. C'est une nuit d'hiver,

simplement avec une lune ronde sur un balcon d'un septième étage donnant sur un jardin superbe. Sortir sur ce balcon m'a toujours inspirée. Bientôt, nous quitterons cet appartement. Il fait trop froid. Il est trop grand pour héberger ce que nous sommes aujourd'hui extérieurement. L'autre, pourrai-je l'aimer ? Pourra-t-il être un lieu de création, de paix et de réflexion ? L'autre, c'était aussi le lieu bien aimé où j'habitais. Comme j'ai pu l'aimer, le soigner, le rêver ! Maintenant, je trouve cet endroit que j'aimais trop grand pour moi. Parfois, je rêve d'une studette près des étoiles toute blanche où je n'aurais pour visiteurs que ceux que je choisirais. Je possède un appartement donnant sur la mer qui me donne l'impression de ne jamais se finir. J'ai besoin des murs près de moi. J'ai besoin de l'autre plus proche que jamais. Un nid idyllique où la confrontation soit plus facile, plus sensuelle.

Mon moi intime s'est réduit. J'ai besoin des étoiles et de toi, l'autre bien aimé dans un cadre *cosy*. Enfin, que ce soir, je te laisse mon autre ! Demain, il fera jour. L'odeur du café, le soleil – s'il ne pleut pas – me parlera des jours nouveaux où je deviendrai moi-même en dehors des apparences et où tu seras toujours l'autre, mais plus proche. Il est tard, j'ai besoin de toi.

* * *

Je le sais, il est comme un torrent. Les mots s'enchaînent. Les images sont si fortes que je tremble. Le torrent contient des pierres énormes, mais aussi des petits cailloux brillants où je trouve la couleur des yeux de l'autre.

* * *

Il y a un autre ici qui dépasse mon savoir.
Il est venu s'asseoir si près de moi
que je ne sais plus qui je suis.
Il me parle des feuilles mortes
des automnes dorés
des printemps prématurés

et il ne sait même pas écrire,
mais je le fais pour lui.

Fait à Paris, le 8 février 1998
Près de l'Autre
et il y a des étoiles

La vieillesse (poèmes)[53]

La vieillesse ?

C'est peut-être cette douleur
du demain qui ne pourra être meilleur
qui comme dix longues épines
traverse le bout de mes doigts
et couvre de décombres les miroirs
où même l'eau ne peut les effacer.

C'est peut-être cette haine embusquée
dans le dernier vestige de la beauté,
haine vieille, répétée, concentrée
martyrisant le peu qui nous reste.
Aggravée chaque jour, gangrène irréversible,
inévitable croix de l'être humain.

La vieillesse

Dans mes jours rayonnants tu n'existais pas
tu es apparue un jour sans scrupules
soufflant ton haleine pestilentielle
et même là je t'ai niée,
je n'ai pas voulu te voir.
J'avais tant à aimer, à connaître,
à découvrir et compléter
que je t'ai laissée traîner parmi mes affaires

---

[53] : publié dans le n° 40 de la lettre de SOS Psychologue (février 1998) « Les méfaits de la misère ».

comme une chose de plus sans importance.
Personne ne m'a avertie que tu existais
ce sont des choses dont on ne parle pas
et si quelqu'un la nomme
tout le monde tremble
essayant de montrer ce qui leur reste :
un joli sourire,
un regard alerte,
un geste caressant de la main
et puis rien.

La vieillesse ?

Pour moi elle a toujours été répugnante
et cependant je veux vivre encore.
Je ne sais si un jour j'ai été jeune.
Je suis née vieille et vaincue et sans temps
même pas de temps pour t'aimer.
Je ne sais pas encore qui tu es mais je t'aime.
Je t'aime dans un futur jeune
même si je sais que ce qui fut jeune est déjà du passé.

La vieillesse

Elle nous rend durs,
durs face à l'obligation de la supporter,
nous n'avons plus le temps,
nous ne pouvons dire deux fois la même phrase.
L'impatience apparaît,
pour être présentables
on utilise des subterfuges.
Les cheveux perdent leur poids
la colonne se tasse
nous commençons à porter l'univers

appuyé sur les vertèbres dorsales.
Le cœur réclame le repos
les os le lit
Nous nous demandons si nous avons aimé
moins que si l'on nous a aimé
Nous nous souvenons vaguement du désir
mais nous ne réussissons pas à le nier…
parce qu'il est toujours présent
parce qu'il brûle encore
parce qu'il brûlera toujours.

La vieillesse

Bienheureux
ceux qui ont su différencier leurs désirs
des désirs désirés par les autres pour eux
Bienheureux
ceux qui ont marché fermement
ceux qui se sont reconnus en aimant
ceux qui ont su se donner en caresse
et exiger de l'autre la caresse
Bienheureux ceux qui ont abandonné la culpabilité
les assoiffés qui ont compris la caducité
et ont réclamé fébrilement l'être aimé
Bienheureux
ceux qui ont osé être
ceux qui, même vieux, gardent le sourire
ceux qui croient en un Dieu ingénument
et une mère éternelle toujours vierge
qui accepte leurs dépouilles sans rejet.

La vieillesse

Il y a plusieurs vieillesses à supporter dans le projet humain

toutes pareillement insupportables
la vieillesse des parents ? Un supplice
notre propre vieillesse ? Inabordable
Mais ensuite si le temps passant et sans le vouloir
parce que peut-être durerons-nous plus que nous le pensons
la vie nous confronte à nos enfants vieillissants !
Je n'ose même pas l'imaginer !
Toute mère sait qu'en donnant la vie
elle condamne à la mort inévitable
D'accord, c'est vrai et point.
Mais le condamner à cette entité obscure et dangereuse,
à la vieillesse qui sans trêve nous dévore
Cette vérité devient insupportable.

La vieillesse

C'est la perte de l'identité
que pendant de longues années d'analyse psychologique
nous arrivons à acquérir à grande peine.

La vieillesse

On dit qu'en un certain temps, en un certain lieu
les vieux ont servi à quelque chose
Quels vieux, comment et quand ?
Ceux qui ont gardé une âme sans misère ?
Ceux qui ne se sont pas fatigués d'être vivants ?
Ceux qui se sont fanés seulement en apparence ?
Aujourd'hui, face à la vérité du siècle qui s'épuise
Ce sont les vieux qui sont partis qui savent
Regardons sans angoisse démographique
la pyramide chargée de gériatres
Si la supposée « qualité de vie »
les a rendus nombreux et victorieux

elle n'a pas cessé pour autant de les incruster
dans la mort civile d'abandonnés.

La vieillesse

Que pense ma petite vieille maman
plongée dans un monde de laideur ?
Je ne sais pas, ce n'est pas très clair
Bien sûr, elle est très bien soignée
Je crois qu'elle a cessé de penser
Elle lit beaucoup, elle se nourrit en lisant,
elle s'enferme dans la survie.
– J'assume l'obligation de penser pour elle,
– J'accepte l'impossibilité de penser comme elle.
J'essaye de l'approcher à travers Dieu
mais aujourd'hui Dieu refuse ou est-ce moi qui le refuse ?
Dans tous les cas et de tout point de vue
je ne comprends pas Dieu et aujourd'hui je ne l'accepte pas
Il semble être un maniaque sadique
Peut-être a-t-il tué son fils pour qu'il ne vieillisse pas ?
Et, en tout cas, les prophètes ?
quelle part de faute avaient les prophètes
dans la cruelle mort de mon Christ ?

À Thérèse

La vieillesse

J'ai mal simplement
de la voir apparaître chez ceux que j'aime
embusquée toujours,
triomphante toujours,
macabre toujours.
Je voudrais me retirer de cette douleur

pudiquement
mais la vieillesse est obscène et provocante
J'ai toujours aimé les vieux
je les ai traités comme mes enfants
j'ai été heureuse avec eux
ils m'ont aimée
parce que je les aimais
parce qu'étant née vieille
ils étaient mes frères
j'ai cherché dans leurs visages la beauté et toujours
je l'ai trouvée venant au creux de ma main
à la rencontre fugace de ma caresse.

Le désarroi[54]

Dans son *Discours de l'histoire*, Paul Valéry donne une explication à ce sujet : « Jamais l'humanité n'a réuni tant de puissance tant de désarroi, tant de souci et tant de jouets, tant de connaissances et tant d'incertitudes. L'inquiétude et la futilité se partagent nos jours. »

L'homme de tous les temps a toujours été inquiet

César fait état de l'inquiétude des Gaulois qui craignaient que le ciel leur tombe sur la tête. Buffon fait état de l'inquiétude de l'homme primitif, venu sur terre alors que les grandes convulsions géologiques s'achevaient à peine…

Mais l'homme moderne éprouve une inquiétude plus complexe : inquiétude métaphysique analysée par Pascal ; inquiétude romantique analysée par Rousseau, Chateaubriand, Senancour, Benjamin Constant ; inquiétude métaphysique, religieuse et morale évoquée par Baudelaire et ses épigones ; angoisse existentielle présentée, sous de multiples formes, par M. Jean-Paul Sartre…

* * *

Les causes métaphysiques

Ces causes sont permanentes avec la peur de la mort et le problème de la survie spirituelle ou bien avec la liberté qui est impossible et le désir d'absolu qui est conçu par un être vivant dans le relatif. Cette inquiétude, que le christianisme aurait fait

---

[54] : publié dans le n° 41 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1998) « Le désarroi ».

naître selon Chateaubriand, s'est accrue depuis que l'esprit critique a miné les croyances religieuses.

Les causes politiques

La Révolution de 1789 a détruit l'ancienne armature politique et l'espoir révolutionnaire a été déçu par la chute de Robespierre. Il a repris en 1830, a été déçu une seconde fois, s'est réveillé en 1848, a été de nouveau cruellement déçu… ; le désespoir des aristocrates en 1789 s'est atténué en Thermidor ; mais, après 1814, il a fallu peu à peu se convaincre que l'Ancien Régime ne reparaîtrait plus.

Les causes économiques

Ces causes se sont révélées en 1914 lorsque les monnaies se sont effondrées : le franc n'a fait que se détériorer depuis ; en réduisant à la misère des gens fortunés, en créant les « nouveaux riches », habiles utilisateurs de la spéculation. La dévaluation monétaire a fait perdre confiance aux plus confiants.

Enfin, la révolution soviétique, la seconde guerre mondiale, la guerre froide qui a suivi ont fait naître l'idée que plus rien de stable ne subsistait : après l'effondrement des empires, l'effondrement des fortunes privées, il a pu être observé l'effondrement des valeurs morales : sincérité, justice, valeur du travail souvent ridiculisée par l'appauvrissement du travailleur et l'enrichissement du spéculateur, respect de la personne humaine qui est terrorisée dans les camps de concentration…

* * *

Ainsi, une véritable désagrégation s'est produite dans la plupart des nations. Et l'homme s'est découvert seul, terriblement seul, « mort en sursis » vivant à « huis clos ».

La séparation des classes ne date pas d'aujourd'hui : patriciens, plébéiens, colons, esclaves dans la Cité antique ; nobles et roturiers sous l'Ancien Régime ; riches et pauvres dans les

sociétés modernes. Mais acceptée avec résignation jusqu'en 1789, elle n'est que très mal tolérée aujourd'hui.

Jamais la séparation due à la spécialisation du travail n'a été aussi poussée. La séparation due à l'éducation, primaire pour les uns, secondaire pour les autres, n'a pas disparu, malgré les efforts d'Édouard Herriot et de Paul Langevin pour créer l'école unique.

* * *

Le cloisonnement économique (employeurs et employés) ; social (riches et pauvres) ; culturel (primaires et secondaires) ; politique (multitude des partis) et religieux a pour conséquence le repliement de l'individu sur sa propre misère. De multiples efforts ont été tentés pour sortir les hommes de cette conscience de leur misère. Même s'il était possible de parvenir à établir une société parfaitement équilibrée aux points de vue politique, économique, financier ; même s'il était possible d'établir un parfait équilibre entre le travail et le loisir, il faut se poser la question de savoir si l'ennui serait supprimé. L'ennui où Pascal voyait le caractère essentiel de la condition humaine !

Pour ne plus s'ennuyer quand il est seul, immobile, dans une chambre, il faudrait que l'homme fût débarrassé de ce lourd privilège qu'est la pensée.

La patience[55]

Les qualités intellectuelles s'acquièrent, pour chacun de nous, par de longs et durs efforts qu'il faut diriger en dehors de soi.

Parmi ces qualités, la patience, qui joue un rôle prépondérant, ne peut s'acquérir que par l'apprentissage de la recherche d'unicité, d'osmose entre le corps, la respiration et le mental. C'est une expérience essentiellement personnelle qui ne peut s'obtenir qu'avec la pratique : le point juste de ces rapports du corps-respiration-mental sera difficile et différent pour chacun d'entre nous.

C'est en quelque sorte l'image du char où le mental est conducteur alors que les chevaux sont les sens dirigés par la respiration. Il ne s'agit pas d'emballer les chevaux ou de les arrêter !

Même si nous sommes en parfaite santé, nul n'est totalement hors de l'anxiété qui nous accable à certains moments de notre existence.

Il s'agit d'arriver à se prendre en charge avec les qualités et les défauts dont nous sommes chargés. Une meilleure connaissance pour une meilleure compréhension. Toujours le « connais-toi » de Socrate qui en est la base.

Il y a un lien constant entre la respiration et le mental. Quand la respiration se ralentit, le mental se ralentit aussi, ce qui a pour effet d'augmenter l'attention, la concentration pour entrer dans les autres phases que représentent les mystères ou la conscience

---

[55] : publié dans le n° 42 de la lettre de SOS Psychologue (avril 1998) « La patience ».

éveillée et supérieure.

Le souffle, parce qu'il est essentiel, doit être contrôlé par des exercices de respiration. Des respirations différentes, car il est l'énergie, le dynamisme. Ce par quoi nous vivons bien ou mal dans notre peau ; mais aussi, ce par quoi nous vivons bien ou mal avec le monde auquel nous sommes totalement unis. Chaque acte individuel devient donc un événement cosmique.

La conception que l'homme a de sa destinée, l'idée pauvre et misérable ou profondément belle qu'il se fait de la vie, détermine le degré de patience ainsi que la valeur de son existence. Elle fait de lui un être prêt à l'effort, à l'action ou capable d'apporter beaucoup de ferveur dans de longues méditations ou bien un pleutre ou un désenchanté qui traîne une suite de jours inféconds.

Quelques personnes sont convaincues que la somme des joies et des peines est à peu près la même pour tous les êtres humains. Il semble que nul ne puisse échapper à la souffrance.

Patience !

Pourquoi « patience ? »

Car, en fait, que pouvons-nous penser de la vie ? Elle n'est que d'un instant. Sa durée, infime si elle est comparée à l'éternité, nous paraît plus brève encore, parce qu'elle nous échappe.

Ce serait alors de la patience au sens de résignation.

En effet, les philosophes et tous les penseurs rappellent avec émotion que la vie n'est qu'une ombre par la durée, par la place infime occupée dans le temps et dans l'espace. Les hommes se plaignent de la brièveté de la vie, soit qu'ils en regrettent les joies, soit qu'ils aspirent à une vie aux limites imprécises et lointaines afin de satisfaire des vœux immenses ou d'atteindre un idéal de suprême perfection.

Même ceux qui n'attendaient rien du hasard et ne demandaient qu'à leurs efforts la réalisation de leurs desseins, peuvent

rencontrer des difficultés irréductibles et voir leurs projets les plus légitimes et les plus chers anéantis sans espoir. Ils maudissent la vie et perdent tout courage.

Les caractères se heurtent, des opinions se blessent les unes les autres, la sensibilité souffre de plaies sanglantes que font parfois l'inintelligence grossière, l'égoïsme ou la cruauté. Si nous vivons avec la conviction que tout effort pour la science, le progrès, la justice, la pitié, le bien, est voué à l'échec, que rien ne demeure après nous, la vie devient un fardeau pesant. Elle apparaît vaine, menaçante aux heures d'incertitude et d'angoisse, et le temps est l'ennemi, le plus grand ennemi. Alors, on cherche à tuer le temps. Tuer le temps, ce n'est pas forcément consacrer sa vie à des occupations inutiles.

* * *

Mais la patience, c'est aussi la persévérance, la constance dans l'effort.

C'est la passer à des soins ou des entreprises qui peuvent être, à différents degrés, nobles, désintéressés, selon la mentalité de chacun. C'est se donner une activité, quelquefois noble et profitable aux autres, sans avoir la pensée de faire œuvre utile et durable.

Si la vie est une ombre, nous pouvons donner à cette ombre un peu de réalité en nous vouant au culte du bien ; et cela, non pas avec l'idée que seul demeure le bien que l'homme aura fait dans l'art, la science, la vie morale de la famille ou de la nation. Un tel rôle n'est pas le partage de tous.

Se vouer au bien, lorsqu'on est juste, sincère, charitable, pur, courageux, capable de sacrifices, c'est exister davantage et la vie prend ainsi une plénitude et une richesse exaltantes qui la font aimer.

Quand on a rempli sa vie d'actions raisonnables, quand on a éprouvé intensément, avec une émotion profonde et religieuse, de

grands sentiments, on a la ferme conviction, de ce fait, que la vie n'est pas vaine, qu'elle a un sens qui nous échappe tout d'abord, mais dont on a l'intuition secrète et l'apaisante certitude.

* * *

Sans doute, la mort est là et va bientôt interrompre toute activité, même la plus généreuse. Un devoir aura été accompli, peut-être aura-t-on donné un exemple digne d'être suivi, exercé une influence louable, salutaire ; peut-être même aura-t-on rendu un peu de confiance, de courage, de bonheur à ceux qui souffraient.

En fait, ce qui est essentiel, ce n'est pas de tuer le temps, c'est de détruire le scepticisme sous toutes ses formes, et de croire fermement que la vie et la douleur ont un sens, ne serait-ce que celui de nous permettre de nous élever spirituellement grâce à la patience qui nous anime, vertu qui nous fait supporter avec modération et sans murmure les choses de la vie.

Réflexions sur l'audace[56]

1ère partie

Voltaire nous explique que « le succès fut toujours un enfant de l'audace ». L'audace, cette disposition qui porte à des actions extraordinaires, au mépris des obstacles et des dangers.

C'est un mouvement de l'âme qui peut avoir pour corollaire naturel le droit du plus habile et du plus intelligent.

* * *

Le droit naturel est le premier des droits, le plus ancien. À quoi se réduit-il ? Au *struggle for life*, la lutte pour la vie, la sélection naturelle. Autrement dit : au droit du plus fort, du mieux adapté et du moins blessé psychologiquement.

Dans la forêt vierge, les végétaux luttent pour le soleil et le géant triomphe par la force, la liane par la ruse. Dans la jungle, la force triomphe sous la forme du fauve ou de l'éléphant, la ruse sous la forme du serpent ou du scorpion. Dans le monde marin, la force triomphe sous la forme du requin. Dans le monde humain, la force triomphe sous la forme masculine de Samson, la ruse sous la forme féminine de Dalila.

Le droit social dans les sociétés s'est-il contenté de ce droit naturel ? Non, puisque les sociétés sont faites pour protéger les moins puissants et provoquer l'entraide.

Cependant, le chef de clan ou de tribu est d'ordinaire le plus fort. Il perd sa primauté quand vient la faiblesse due à l'âge, à la

---

[56] : publié dans le n° 43 de la lettre de SOS Psychologue (mai 1998) « L'audace ».

maladie, à l'accident. C'est en fonction de la force que s'établit le droit du vainqueur sur le vaincu dont il fait son esclave et dont il use à son gré.

* * *

Or le droit du plus fort est un fait, mais ce n'est pas un véritable droit justifiable par la conscience morale.

Et dans la mesure où il est possible d'admettre le droit de la ruse, il est tout aussi naturel d'accepter le droit du plus intelligent. Celui-ci pouvant maîtriser le plus rusé aussi bien que le plus fort.

C'est l'intelligence qui a créé la monnaie, moyen d'échange supérieur au troc. Elle a donné de la valeur à des métaux, dits précieux, à du papier, dit billet de banque. Mais cette puissance que procure indirectement l'argent est-elle un bien ?

Ce qu'il y a de curieux, c'est que le droit de l'argent a subi les coups les plus durs. Il n'existe qu'un droit, le plus ancien, pour lequel on ait conservé du respect, c'est le droit du plus fort. Telle est l'antique et toujours respectable loi : que le plus fort gagne. Il sera accepté, alors que, dans un duel, si le plus fort est vaincu par la ruse, il y aura indignation.

Le droit du plus fort n'est pas forcément le meilleur. En effet, ce n'est pas parce qu'une nation est plus puissante que sa voisine qu'elle agit bien en l'envahissant. Ce n'est pas parce que vous êtes le plus fort, le plus habile, le plus intelligent que vous agissez bien. Il faut fonder le droit sur le bien et non sur la puissance. En quoi consiste donc ce bien qui doit fonder le droit sur l'individu, le droit de la nation, le droit des hommes ? Est-ce la charité ? La justice ?

2ème partie

Oser

Il faut de l'audace pour accepter de naître, de partir tel un

astronaute dans l'espace en laissant la terre sublime, le sein maternel où nous avons tous connu la tendre douceur sans contrainte.

Naturellement, il y a des passages par le ventre maternel difficiles, mais, au-delà de toute contrainte, embryon ou fœtus que nous étions, nous avons tous connu la joie d'un monde de tiédeur et de paix, d'alimentation facile et de flottement. À cette époque, il ne nous fallait, pour oser, que vouloir naître.

* * *

Il faut de l'audace pour accepter de respirer à pleins poumons, pour ressentir sur la peau vierge la froideur des espaces en dehors de maman, pour accepter les grands bruits du monde, pour ne pas vitupérer sur notre destin parfois de prématurés.

* * *

Il faut de l'audace pour aborder le sein maternel, pour ouvrir les mains et caresser ce doux morceau de soie vivante d'où émane le lait de la vie. Il nous a fallu de la vraie audace pour essayer nos petites dents sur les mamelons pulpeux.

* * *

Et après, après, il nous a fallu avoir beaucoup d'audace pour dépasser le sevrage, pour laisser maman partir vers son univers d'adultes, et après, après, il nous a fallu avoir plus que de l'audace, du courage sincère pour apprendre à jouer, à lire, à travailler à l'école.

* * *

Mais après, après… Il nous a fallu avoir beaucoup d'audace pour ne pas mourir d'amour, pour ne pas crier la souffrance essentielle du monde enfantin et accepter celui des adultes, toujours si étrangement peuplé de joie et d'effroi.

* * *

Après, il nous faudra oser mourir… pour naître.

3ème partie

Considérations sur la vie

Que la souffrance naisse par la socialisation, j'en suis sûre. Que les peines arrivent quand les conflits entre le ça (le pulsionnel) et le surmoi (la pression du il faut) sont insurmontables, j'en suis sûre.

Mais je ne suis pas sûre du tout que l'audace naisse directement de la frustration d'un « devoir être adapté ». Je crois qu'un bon étayage de la part de nos parents et proches nous prépare à une vie dans laquelle nous pourrons oser exister.

Pas de surprotection mais un bon étayage. Pas de mensonges protecteurs mais un bon étayage.

* * *

Je connais beaucoup d'audacieux qui font de leur vie des parcours réussis. Ils n'ont pas eu d'assises narcissiques primaires défaillantes.

* * *

Madame X me raconte que sa mère et sa grand-mère avaient toujours eu la plus grande peur pour elle. Elle ne pouvait rien faire comme les autres petites filles de son âge. Fille unique d'une mère qui était la seule survivante de trois filles. La grand-mère de madame X avait tellement couvé sa fille que celle-ci vivait depuis sa deuxième année – époque durant laquelle elle perdit ses deux sœurs atteintes d'une méningite tuberculeuse – comme si une catastrophe allait lui arriver à chaque instant. Très tôt, elle avait été obligée de se taire devant tout ce qui pouvait l'intéresser ou la

faire souffrir.

Si elle exprimait le désir de faire un voyage, la famille entière se mobilisait pour lui faire plaisir. Si un mal de tête lui arrivait, elle préférait ne rien dire, mais occulter la question, car le mal de tête pouvait entraîner d'innombrables entretiens avec les médecins. Elle ne pouvait pas être enrhumée, ni même pleurer.

* * *

Ma patiente, femme très intelligente et excellente professionnelle n'a pas pu réussir sa vie sentimentale, ni son évolution émotionnelle. C'est une femme possédant de bonnes relations avec son père. C'est ce qui lui a permis de réussir, en apparence… En revanche sa vie de couple est un échec et la vie quotidienne ne représente pour elle qu'un calvaire. Peur de tout. Peur de la nuit qui la rend incapable de rester seule dans un appartement. Sa peur est actuellement le dernier maillon de la peur d'avoir vu sa grand-mère craignant perdre l'unique fille qui lui restait.

La mère de ma patiente est actuellement atteinte d'une maladie très grave de l'âme qui s'appelle le silence. Le temps passant, son espace vital s'est réduit de plus en plus dès sa naissance.

Cette patiente fut prise en charge par sa grand-mère qui voulait protéger sa propre fille des souffrances possibles et des peurs que la maternité pouvait infliger.

Madame X était donc très attentivement protégée par la grand-mère afin de ne pas troubler le monde de sa propre fille. La grand-mère l'avait gentiment éloignée du réel.

Un jour, comme c'est de l'ordre du normal, la grand-mère est tombée malade et est morte peu de temps après. L'adolescente, qui est ma patiente maintenant, fut chargée d'accompagner et de soigner sa grand-mère pendant sa maladie, car sa mère qui avait été traitée comme un objet à protéger n'avait pas conscience de la mort possible de sa mère. La jeune fille de treize ans ne pouvait pas faire autrement qu'accepter. Pendant ce temps, les parents

voyageaient continuellement. Ils vivaient dans une immense maison dont l'aspect était lugubre.

C'est son père qui lui communiqua les secrets de la vie, la sexualité et la procréation. Il ne pouvait malheureusement pas remplacer pour l'éducation de cette fille les femmes absentes dans une relation pulsionnelle et pathogène.

* * *

Elle a peur des hommes, peur de conduire une voiture, peur de l'eau, peur de la peur.

* * *

Elle est très loin de se considérer guérie. Elle a un besoin maladif de protection que personne n'est capable de lui apporter, car elle n'autorise personne à l'aimer. Elle a tellement peur d'être abandonnée !

L'audace n'est qu'un mot pour elle. Elle recule devant toute solution possible qui pourrait engendrer un changement. Faire un choix serait pour elle oser exister, mais elle ne veut rien savoir d'un changement de sa routine, de son errance permanente à la recherche de la protection.

Les choses se sont aggravées après le départ de son mari qui l'avait abandonnée. Si elle avait peur de tout, elle lui avait, au moins, fait confiance. Quand il est parti de son monde, elle est tombée en ruine et, depuis lors, elle est plus appelée par la mort que par la vie.

Elle se prive de contacts sexuels qui risqueraient de la faire aimer une personne. Elle se méfie par système et son contact avec le réel se fait par procuration. Elle vit à travers les autres.

Le cas empire, car elle n'arrive pas à achever ses projets. Elle ne se donne pas le droit de réussir.

Elle cherche des solutions sans vouloir les trouver réellement.

Elle a une névrose d'échecs dont elle ne veut pas se séparer, car l'échec est devenu sa raison d'exister, son compagnon, son amant.

* * *

Elle vient régulièrement en analyse. Elle croit toujours au miracle, mais elle sait que son cas est difficile.

Je lui ai souvent dit : « Acceptez la vie. Ce serait votre première grande audace, votre premier choix libre. » Elle est restée paralysée, tournant en rond dans un silence. Le même silence que sa mère. Incapable d'exprimer ses propres désirs, acceptant la frustration permanente comme forme de mort. Son amant étant l'échec et non son karma.

* * *

Elle croit avoir raté sa vie, chose qui n'est pas complètement vraie.

Ses rêves ne sont pas mauvais mais il existe trop de confusion pour oser vivre. En revanche, si elle était capable de tuer symboliquement sa grand-mère qui l'a détruite autant que sa mère, elle pourrait sans doute donner un sens à son existence et se faire dans un couple satisfaisant une vie nouvelle. Hélas ! elle n'est pas préparée à faire confiance.

Je sens, au moins, qu'elle me fait confiance. Elle ose faire confiance à son analyste.

* * *

C'est un exemple douloureux de mauvais étayages tout au long d'une vie. Par ailleurs, bien que son intelligence soit remarquable, sa peur lui retire toute lucidité.

Le temps est presque inquiétant,
le soleil n'ose pas pénétrer les nuages avec franchise.
Quelqu'un m'offre une ouverture encore plus large

vers le monde et la communication.
Aurai-je l'audace de me laisser convaincre
de sortir de mon espace protégé ?

Quelque part, la vie m'attend autrement,
mais je n'ose pas laisser mon habitude
de reculer les échéances…
Question à voir.
Pour aujourd'hui, je rêve d'oser rêver…

Fait à Paris, le 6 juin 1998

L'existence de l'égoïsme[57]

Il serait infiniment triste si tous les hommes étaient égoïstes. Peut-être leur nombre tendait-il à augmenter à une époque où l'incrédulité favorisait l'éclosion et l'accroissement de ce penchant. Il serait pénible de constater, aujourd'hui, que tous, sans exception, veulent « vivre leur vie », et, absorbés par leurs préoccupations personnelles, passent, indifférents à la douleur, quand ils ne la causent pas.

S'il y a une vérité bien établie, semble-t-il, c'est celle que La Fontaine a illustrée dans sa fable *la Besace* et que résume le proverbe de la paille et de la poutre : nous voyons clairement les défauts d'autrui et ignorons les nôtres.

Jupiter nous créa besaciers tous de même manière :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Il faut savoir distinguer l'égoïste qui prend pour guide son moi en opérant un transfert de responsabilités de l'homme personnel qui prend pour guide sa personne.

En fait, pris étymologiquement, ces mots sont très semblables, mais une nuance existe : l'homme personnel rapporte les choses à lui tandis que l'égoïste, non seulement les rapporte à lui, mais encore est capable de sacrifier autrui à son intérêt.

* * *

Cependant, parmi ceux-là, il en est qui éviteraient d'employer des

---

[57] : publié dans le n° 44 de la lettre de SOS Psychologue (juillet 1998) « L'égoïsme existentiel ».

moyens malhonnêtes, d'occasionner quelque souffrance. Si quelques écrivains se sont plu à décrire des êtres pervers, peut-être n'y avait-il là, pour eux, rien d'autre qu'un moyen de capter l'attention du public.

Si de telles natures existaient réellement, elles mériteraient d'être mises hors la société. Il semblerait juste et désirable qu'il leur fût infligé les mêmes chagrins, les mêmes tortures qu'elles se plaisent à faire subir aux autres. Une haine implacable, le mépris le plus humiliant devraient être leur châtiment. L'envie, l'orgueil insensé, la sécheresse de cœur ne peuvent laisser indifférents ceux qui ont conservé une âme pure. Les êtres pervers sont presque toujours haïs de ceux qu'ils atteignent directement. Ils ne méritent pas cette aversion seulement en raison du tort qu'ils portent ; mais la seule pensée de leur malignité, le spectacle de leur dépravation est décevant et déprimant.

Sans nul doute, s'il existe des individus aussi malfaisants, ils sont l'exception. D'autre part, il est des âmes vertueuses capables de souffrir, intensément et cruellement, de la corruption des autres alors même qu'elles ne sont pas leurs victimes.

Si ces individus sont odieux et méritent le mépris et l'aversion, ceux qui, par leur inertie ou leur complaisance, autorisent et favorisent l'infamie, doivent-ils être confondus dans une même aversion et un même mépris ?

Tout dépend, naturellement, des motifs qui déterminent leur attitude. Il est possible d'être complaisants pour des raisons diverses, ce qui conduit à avoir, envers ces personnes, ce même sentiment de mépris. Il existe, toutefois, des raisons moins dégradantes pour ceux dont la pureté de sentiments ne peut soupçonner l'indignité des autres.

* * *

Les personnes qui, par intérêt, tolèrent l'égoïsme sont coupables. Pour s'asservir ainsi dans le seul souci d'un intérêt personnel, il

faut vraiment avoir soi-même une âme basse, capable de turpitude. Si une telle conduite est due à des préoccupations personnelles, elle est lâcheté.

Très souvent, surtout dans les collectivités, certains, des mieux doués, se laissent dominer par des natures corrompues qu'eux-mêmes reconnaissent comme telles. Dès lors, toutes les fautes sont expliquées, excusées !

Il est alors coupable de s'abandonner à des caractères sans honneur, à des caractères perfides. Satisfaits de la médiocrité, certains d'entre nous acceptent sans répugnance. Vertu, dignité ne sont alors que de vains mots. Quelle vulgaire prudence…

Peut-être est-il des personnes qui connaissent leur faiblesse de caractère et savent que, si elles dénoncent le mal, l'indignité, elles ne pourront que lutter à outrance. Or elles ont peur d'une vie agitée par suite d'oppositions, de querelles. Par crainte ou par mollesse, et, par conséquent, par absence de ferme idéal, elles permettent le mal et traitent comme les honnêtes gens des êtres pervers qu'elles semblent, de cette façon, encourager. Il est inutile de leur demander de modifier leur comportement, car c'est comme s'il était demandé à Dracula ce qu'il pense des transfusions sanguines !

Si donc leur inertie n'est pas justifiée par des raisons primordiales, elles méritent d'être blâmées.

C'est encore une médiocrité de haïr sincèrement le vice, mais de ne point le combattre par crainte d'être tourné en ridicule par des audacieux, de se voir accuser de rigorisme hypocrite par ceux qui jugent superficiellement et ne sont point outrés en présence de manifestations éhontées de sentiments coupables et bas.

* * *

Bien des personnes véritablement indignées de la corruption répandue autour d'elles ont cherché à la combattre. Hélas, elles s'arrêtent lassées et désabusées et même résignées après avoir vu

échouer tous leurs efforts et triompher la malignité.

Évidemment, elles gardent un profond mépris pour le mal, mais elles ne font plus rien pour l'enrayer. À la vérité, c'est un spectacle déconcertant de voir le mérite, la vertu devenir un objet de risée. Avec plus de patience, une plus sérieuse connaissance des choses, le bien finit presque toujours par triompher et le vice par être, un jour ou l'autre, châtié.

Indépendamment de toute idée de résultat, il faudrait avoir l'invincible énergie de lutter, de lutter désespérément, même si nous pensons que nous sommes seuls, même si nous entendons les autres plaindre notre sort et parler de duperie. Il est coupable de n'avoir point cette suprême énergie, cette inaltérable confiance dans le bien, une haine du mal assez vigoureuse pour imposer l'abstention de toute complaisance et pousser à une lutte constante.

Accepter la médiocrité des autres sous prétexte que sont connus leurs propres défauts, c'est avoir une conduite qui n'en est pas moins condamnable, car elle tient encore à l'insuffisance d'idéal.

* * *

Il est une pensée réconfortante : l'abstention peut être dictée par des mobiles acceptables ou même très nobles et qui supposent une réelle fermeté de caractère, un sincère oubli de soi et une très grande bonté.

Il peut arriver d'être dans l'impossibilité de combattre le mal sans compromettre des intérêts supérieurs, des intérêts qui demandent le sacrifice même de la personnalité en vue de préserver quelques personnes d'une souffrance certaine. Ceux qui ont le mérite de sacrifier leur honneur au bonheur des autres peuvent-ils être condamnés ? Pour persévérer dans cette attitude, il faut un courage et une générosité dignes sinon d'éloges, du moins de respect.

Il semblerait juste de respecter ceux que retiennent des scrupules,

fâcheux par leurs effets, mais louables par leur nature : une excessive humilité, même dans la vertu, peut les contraindre et les arrêter. Et que penser d'une conduite d'abstention ? Elle est faiblesse et ses effets n'en restent pas moins condamnables et dangereux pour les conséquences.

Certaines personnes s'abstiennent d'agir efficacement contre le mal en raison de la répugnance que leur inspirent la perfidie aussi bien que l'audace et le cynisme et sont dirigés par la très ferme pensée que la vie et les circonstances feront justice. Cette abstention demande un certain stoïcisme, lorsqu'elle consiste à supporter soi-même les agissements des égoïstes.

Enfin, la crainte d'attrister ceux qui ignorent un égoïste, en supportant en silence ses infamies, est une conduite digne d'estime et de sincère admiration. Elle semble supposer une réelle force de caractère en même temps qu'une certaine générosité de cœur. Ces cas sont probablement rares, mais ils peuvent se rencontrer…

* * *

Pensons-nous assez souvent à la cathédrale que nous devrions élever ? Certains d'entre nous ne sont-ils pas trop enfermés dans leurs intérêts les plus immédiats ? Il serait bon d'écouter Saint-Exupéry, de partager son inquiétude et au lieu de vivre en égoïstes, sans nous soucier du prochain, de bâtir la grande cathédrale humaine qui permettrait de se dépasser.

La liberté[58]

La liberté, me direz-vous ? Quelle illusion…

En effet, la liberté apparaît, le plus souvent, comme le droit de faire ce qui plaît, de suivre son caprice, d'agir à sa fantaisie, sans subir aucun joug. Vue ainsi, elle semble le bien le plus désirable.

Par contre, le devoir apparaît comme une contrainte, une obligation, une corvée, une punition. Il prend l'apparence concrète du licol, de la laisse, de la chaîne, de la prison, des collèges, « ces geôles de jeunesse captive » au dire de Montaigne. Le devoir éveille les images abstraites de discipline militaire, de règlement, de procès-verbal, d'amende, de peine afflictive.

Ainsi, à première vue, la liberté ouvre les champs de la joie alors que le devoir enferme dans la fatigue, l'ennui, la douleur, etc.

* * *

Mais si je me réfère à Goethe : « Agir selon sa pensée est ce qu'il y a au monde de plus difficile », alors le problème n'est peut-être pas aussi simple…

* * *

PREMIÈRE PARTIE

« Souviens-toi que le temps est un joueur avide

---

[58] : publié dans le n° 45 de la lettre de SOS Psychologue (août 1998) « La liberté ».

Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi.
Le jour décroît ; la nuit augmente ; souviens-toi !
Le gouffre a toujours soif, la clepsydre se vide… »

Baudelaire

Oui, la clepsydre se vide, mais la vie peut être pleine jusqu'à la transformation dans la mort, ou triste, dénuée de sens dramatique.

Le temps passe, de toute manière. C'est la façon de le voir passer qui détermine la valeur de l'aventure de vivre.

Notre vie psychique s'écoule aussi dans la durée, mais dans la durée de chaque existence, ici et maintenant.

La mémoire et l'imagination, comme l'évolution vers l'individuation – but de l'évolution psychique selon C. G. Jung – nous montrent que notre pensée, projetée dans le passé et dans l'avenir, est capable d'introduire, dans cet écoulement, certains repères.

Le temps comme l'espace sont des outils intellectuels à l'aide desquels l'esprit construit le monde.

À propos du temps, vont donc se poser des problèmes psychologiques, épistémologiques et métaphysiques.

Pour comprendre le sens du temps et sa manière d'être perçu, nous resterons au niveau de la psychologie et, plus spécialement, à travers la psychologie profonde de Jung.

Pour Jung, le temps est, à la fois, le fleuve et le lit qui le contient. Avec Héraclite, il devient existentialiste ; avec Kant, il demeure ordonné. Le temps est immanent et l'homme le vit selon la façon dont il évolue vers la liberté. Plus son énergie psychique est constellisée par les complexes autonomes de l'inconscient collectif, moins il pourra se diriger vers l'éternité consciente de sa temporalité, de son évolution et de sa mission.

Parfois, le temps de l'évolution psychique précède le temps de la

perception de cette évolution. Les symboles, machines transformatrices de l'énergie psychique et donc moteurs de l'évolution, se présentent, phénoménologiquement, dans le temps existentiel de chaque être humain au moment où ils doivent se présenter.

Mais une telle présentation, dans mon expérience clinique, n'est pas claire si elle n'est pas interprétée.

Chaque archétype possède, à mon avis, trois faces successives de présentation temporelle : la première affective, la seconde de comportement, la troisième de compréhension et d'assimilation du symbole.

Je suis convaincue de ce processus successif dans lequel il est possible de voir fréquemment que l'archétype reste au niveau du comportement.

Dans ce cas, il constellisera l'énergie psychique et je pense que, en raison de nombreux témoignages, la fossilisation dans cette étape provoque les grands délires mégalomaniaques et paranoïaques que l'histoire nous permet d'observer.

L'archétype, vécu comme comportement, possède une force émotive énorme qu'il a acquise lors de la première étape de sa présentation. Sans être compris, il ne peut être assimilé et il va donc envahir la conscience en se chargeant, quelquefois, d'un contenu aberrant.

Dans cette conception de l'apparition archétypique, on touche au noyau de l'édifice conceptuel jungien : le principe de la synchronicité sans lequel rien n'est compréhensible.

Il s'agit d'un concept, essentiellement, temporel. On peut définir avec Jung la synchronicité comme « coïncidence signifiante » entre un événement psychique intérieur et un fait psychique extérieur. Il y aura donc deux séries causales différentes, une série causale empirique et une série essentiellement psychique déterminant l'apparition de l'archétype. La connexion de ces deux

séries causales apporte un jugement intégral et temporel qui est le principe de la synchronicité. Chaque fois que deux séries se rejoignent dans le temps, l'individu évolue vers une totalité univoque, à la fois historique et transhistorique que Jung nomme le « Soi » (Selbst).

Le processus d'individuation ne consiste pas en la somme des expériences synchronisées d'assimilation des archétypes : il s'agit d'une opération de synthèse, tendant à la réalisation d'une unité finale au prix d'un itinéraire souvent douloureux. Comme le dit le grand poète musulman Sanâ'i (Iran, XIIIe) :

> « Si ton âme ne passe pas par le vendredi de la Crucifixion
>
> Elle n'arrivera jamais au dimanche de la Résurrection. »

La lutte et le dialogue entre l'éternité et le temps est, également, un combat entre le conscient et l'inconscient, entre l'instinct de mort et l'instinct de vie, entre les buts différenciés, mais complémentaires de la jeunesse et de la vieillesse.

À la lumière du processus temporel de l'individuation, on comprend la rupture de la couleur vers un ordre supérieur chez Delacroix ; le chaos biblique avant la séparation des éléments ; l'immersion cyclique dans l'œuvre de Wagner ; le cycle de filiation historique de Spengler ; le mécanisme alchimique cyclique de mort et de résurrection, de transformation vers l'unité ; le « lapis philosophorum ». Aucun système n'échappe à la durée.

On peut vivre l'histoire de façon consciente ou inconsciente, comme on peut vivre sa biographie. L'homme doit suivre son chemin, ses étapes, cycle animal ou cycle culturel. C'est ainsi que Jung mentionne Bergson : « La durée est le fond même de la qualité psychologique et, par conséquent, une donnée immédiate de la conscience ».

Mais il faut constater avec douleur que la durée n'est pas uniforme : tantôt elle s'écoule lentement, tantôt elle passe comme l'éclair. Le temps de l'amour ne ressemble qu'à lui-même. De

façon générale, le temps n'existe plus au moment de l'expérience, il revient ensuite avec les souvenirs de ces expériences.

Si, lors de l'expérience, on se perd dans la considération du temps, l'expérience devient douloureuse et n'est plus vécue en totalité. Le temps existe lorsqu'il est objet de réflexion, sinon il nous emporte indépendamment de nous-mêmes et aliène notre liberté. Ce qui donne à l'expérience une forme douloureuse, c'est la valeur que nous lui accordons dans le passé irréversible et, principalement, si quelque élément fondamental de l'expérience tend à disparaître.

L'énergie psychique, placée dans l'expérience ou dans son souvenir, accomplit sa mission dans l'évolution psychique de l'individu, car c'est la force archétypique symbolique de ces expériences significatives qui revient inexorablement dans le souvenir pour lui permettre de corriger son présent et assurer, en partie, sa libération.

Le temps passe, mais les symboles pénètrent en chacun de nous.

Notre premier amour est aussi notre première douleur ; notre premier enfant, symbole de l'accomplissement du cycle, est également notre première approche réelle de la mort ; notre maison construite ; notre table servie.

Que de satisfactions et de douleur !

Et les gens qui passent : mon père qui est mort ; ma mère qui meurt ; le visage de cette amie à l'époque où j'avais quinze ans, vingt ans, trente ans, puis quarante ans ; les barbecues dans notre maison de campagne ; les photographies où nous étions tous réunis : ma grand-mère et les frères de ma mère…tous ces visages rigides fixés dans l'éternité, symbole irréductible du passage.

La durée du temps n'est pas uniforme, mais rien ne s'écoule sans laisser une empreinte.

À Belfort, voici dix-huit ans, où ma fille cadette était venue me rejoindre pendant deux mois, nous avions l'habitude d'aller,

presque chaque jour, en Alsace, en Allemagne, en Suisse… nous nous promenions… nous vivions de vraies vacances. Je ne sais plus pour quelles raisons je lui avais demandé de faire son journal de voyage.

Était-ce, peut-être, pour le conserver avec le journal de notre premier voyage, ensemble au Machu Picchu, au Pérou ?

Ce ne fut que longtemps après que la connexion symbolique significative se produisit. Sur le chemin du retour à Cuzco, je vivais, sous tous ses aspects, l'archétype du « pont », la croisée des chemins, du « Vado » comme nous l'appelons dans notre langue, l'espagnol d'Argentine. Je devais faire la traversée pour devenir libre.

Son journal gardait donc la valeur d'un témoignage concret et tangible de cette expérience. Nous descendions la montagne à bord d'un petit car de tourisme et, soudain, un fil précieux argenté au fond du paysage laissait deviner le fleuve Urubamba.

Des larmes coulèrent sur mon visage. Ma série causale empirique avait touché l'archétype fondamental du changement. Je croyais pleurer la mort de cette gigantesque civilisation.

Six mois plus tard, je quittais presque définitivement mon pays.

Le premier journal de ma fille garde le souvenir de cette expérience définitive.

Par la suite, j'ai vécu et accepté une autre manifestation du même archétype dans mes rêves. Je m'imaginais comme un grand animal préhistorique mourant… Cela ressemblait à un cauchemar et, pourtant, j'avais envie de continuer ce rêve.

La bête trouvait, à chaque fois, une flaque d'eau. Elle buvait, puis s'en allait alors que toutes les bêtes autour d'elle étaient mortes. À un moment déterminé, elle mourut et je me mis à respirer tranquillement.

Un mois après, en Argentine, on me demanda de donner une

conférence sur « L'homme mort et sa résurrection »…

Je me suis plongée dans l'œuvre de Jung et j'ai trouvé dans son livre *L'âme et la vie* la relation significative… J'avais vraiment livré une bataille terrible pour accepter l'approche et le sens de la deuxième moitié de la vie… J'avais lutté avec force et volonté pour ne pas abandonner cette première moitié de vie… J'avais aussi une grande douleur et je regardais mes enfants en me disant : c'est la dernière fois… je me sens mourir… J'avais envie de m'échapper loin d'eux autant que de rester avec eux.

J'abordai la conférence en citant Jung :

> « Deux réalités s'imposent nécessairement en nous : nature et civilisation. Nous ne pouvons être, uniquement, nous-mêmes. Il nous faut, également, entrer en rapport avec autre chose. Aussi doit-il exister un moyen qui ne soit pas simplement un compromis rationnel, mais un état absolument conforme à l'être vivant comme dit le prophète : une voie droite et sainte, une voie directe où ne peuvent errer les fous. »
>
> « On ne possède pas le présent, de prime abord. On y pénètre plutôt peu à peu car, sans le passé, il n'est pas de présent. Le jeune être humain n'a pas encore de passé et, par conséquent, pas de présent. C'est pourquoi il ne crée pas de culture, mais seulement l'existence. C'est l'avantage et le devoir de l'âge mûr qui a déjà franchi le midi de la vie pour produire la culture. »

Je devais ressentir une forte émotion, les bruits de la salle se multipliant presque à l'infini… Le rapport symbolique était établi. Je devais maintenant l'assimiler. Mon temps était arrivé. Je devais théoriquement m'éloigner. La bataille avait véritablement commencé. Je ne peux pas certifier que la bataille soit finie. Il est trop tôt : « La bête est toujours vivante, elle remercie le Créateur comme peut le faire l'homme culturel. Nous sommes donc semblables au temps : à la fois, fleuve et lit du fleuve ».

Le changement, si déchirant qu'il puisse être, est susceptible d'être vécu non pas comme résignation passive, mais comme acceptation de la loi cyclique temporelle qui se transmue en

éternité.

* * *

SECONDE PARTIE

La liberté n'est qu'un état intérieur étant donné que dans la vie réelle l'homme est limité par les circonstances. C'est ce que voulait dire le philosophe espagnol Ortega y Gasset José quand il parlait du « moi et ma circonstance ». La naissance de l'homme n'est plus libre. Il rentre dans un monde appartenant déjà à un certain niveau social avec ses valeurs et ses règles particulières d'usage. Le savoir, le langage avec lequel il est venu au monde disparaît par l'effet direct de la socialisation. Mais, un jour, il voudra savoir pourquoi il est venu au monde. Avait-il une mission à accomplir et si oui laquelle ?

* * *

Il aura des possibilités différentes pour sa recherche : devenir aveugle, la nier, essayer d'oublier que sa vie peut avoir un sens ou faire un travail sur soi pour retrouver le « paradis perdu », c'est-à-dire la vérité, la liberté et la paix.

* * *

Inutile d'aborder une recherche spirituelle ou métaphysique si le psychisme et l'émotivité sont teintées de pathologie.

Chaque fois que l'homme voudra monter vers les premières questions, les questions essentielles qui font l'originalité de l'être humain, des univers noirs et phobiques domineront ses démarches menaçant sa santé psychique.

* * *

Toute démarche verticale doit être appuyée et suivie par une démarche horizontale pour se connaître en tant qu'homme inséré dans une généalogie, avec une biographie et dans un contexte historique.

* * *

Rien ne différencie l'homme préhistorique de l'homme moderne. L'homme préhistorique avait peur du tonnerre et de l'éclair. L'homme contemporain a peur d'être victime du terrorisme ou d'une déflagration nucléaire. L'homme est le même et, comme l'autre, celui qui était face à l'immensité vide, cherche à se libérer de la peur. Au lieu de se réfugier dans une caverne, il a bâti une maison. Si le premier était choisi, parmi les plus capables, à diriger la horde, l'homme d'aujourd'hui progresse également dans les échelons du pouvoir à force de sacrifice et de volonté, d'apprentissage et de savoir-faire.

* * *

Mais la liberté ? Où est-elle ?

Elle se situe au moment où l'activité quotidienne cesse, quand le temps de ne rien faire arrive et que l'homme s'interroge sur lui-même, sur le sens de sa vie, sur ce qu'il aime, sur ceux qu'il aime.

L'homme peut toujours fuir tout questionnement quel qu'il soit avec la réussite professionnelle : voitures, maisons, voyages, loisirs, aventures... Tout est possible pour faciliter la fuite quand les coffres sont pleins ! Il sera libre tant qu'il pourra se payer le luxe et le plaisir ; autant de désennuiements pour éviter de penser aux problèmes de l'existence !

Dans une situation toute différente qui est faite de revers professionnels, l'homme, confondu dans sa triste misère, pourra s'enfuir – comme Job, au reste ! – dans une plainte irréductible devant l'insoutenable réalité de ses manques.

Dès qu'une réflexion intérieure les y contraint, le riche autant que

le pauvre se poseront, dans cette situation sans issue, les questions suivantes : « Qu'est-ce que l'homme ? Qui suis-je ? Où suis-je ? Pourquoi la vieillesse ? Pourquoi la maladie ? Pourquoi la mort ? ».

Une révolte, dont les racines sont inconscientes, leur fera, naturellement, réclamer la liberté, c'est-à-dire un état de paix.

* * *

Toutefois, pour devenir libre, il faut devenir conscient et la recherche de l'unité intérieure est un très long chemin où il y aura autant d'appelés que d'élus, car, en principe, tout homme écoute un jour, au fond de lui-même, la question fondamentale : « Pourquoi suis-je si foncièrement malheureux ? ». Je me dis toujours dans ma vie : « Ne jamais plus revenir en arrière ».

Avec 80% de discipline et 20% de bon sens, je me suis vue flotter dans des espaces vides. J'étais menacée par des états où le vouloir survivre était secondaire. Mon attention n'était centrée que sur le désir de ne plus jamais souffrir. Pour pouvoir réussir, je dus m'accepter et, en outre, trouver des buts concrets auxquels je parvenais stoïquement et à petits pas de fourmi ouvrière.

* * *

La première décision prise dans mon cheminement consista à contempler la conscience inflationnée par les monstres de l'inconscient : la peur, l'angoisse, la culpabilité, la honte étaient mes aliments quotidiens. Chaque acte de ma vie me semblait mauvais. Je regardais mes enfants avec peine comme s'ils avaient une mère incomplète ou indigne, un être limité, qui n'aime pas coudre, ni faire le ménage. Tout ce que je faisais était noir, car je cherchais, assiégée par la négativité, un idéal de mère à l'opposé de ce que j'étais. Une de mes filles me dit encore : « Maman, parfois tu étais comme absente. J'avais l'impression que tu ne nous écoutais pas ». Pour sûr qu'elle avait raison ! Je n'avais pas la paix, car je n'étais pas libre. J'étais identifiée à une image de mère

qui, par ailleurs, ne pouvait pas exister dans le réel, car elle aurait été une femme de ménage esclave, guettant le moment de leur faire à manger, de les coiffer ou de les habiller !...

* * *

Heureusement que j'avais une vie réelle épanouie et un travail professionnel qui me demandait d'être présente et agissante. C'était avec ce côté noble que j'ai pu faire de mes enfants des êtres bien incarnés, aimant la vie, aimant l'amour, acceptant la tristesse comme une partie de la vie et la joie comme un droit.

* * *

Vers cinq heures du matin, je me réveillais souvent pour me recroqueviller dans mes auto jugements noirs ! Oui, mais heureusement j'avais été élevée avec un certain sens de la dignité qui me permettait, dans la mesure du possible, de faire face à ma recherche de la paix, de la liberté et de la vie quand j'étais seule. J'ai toujours essayé de ne pas imprégner l'inconscient de mes enfants avec mes doutes.

* * *

Il faut bien dire que quand nous cherchons la vérité nous finissons par la trouver. Évidemment, j'avais décidé consciemment de séparer l'émotionnel du rationnel. Progressivement, je pus pénétrer mes fantasmes.

* * *

Ma recherche de la liberté avait commencé une joyeuse matinée d'automne à Buenos Aires quand j'avais 16 ans. Je devais aller au collège des sœurs de la *Misericorde* et ensuite, à mon cours d'anglais. J'ai décidé de faire l'école buissonnière. Je me suis promenée tout le long de l'avenue Costanera sur le fleuve de la Plata. Il faisait si beau ! J'arrivai jusqu'aux docks en passant devant les dépôts de grain ou de sable qui allaient être chargés

dans des bateaux vers l'étranger.

* * *

Bientôt, j'étais devenue un grain de sable. Je souffrais par l'évidence de ma petitesse. Je ne pouvais être importante que pour ma famille. J'ai compris qu'être un grain de blé c'était un peu moins triste que d'être un grain de sable ! C'est ainsi que je représentais ma petitesse et ma solitude.

Soudain, j'ai eu peur de l'inconnu. J'aurais voulu courir et rentrer au collège, ou alors me fondre dans les bras de ma mère et confesser ma faute. Trop tard pour me repentir ! Il fallait faire face à la découverte et agir autrement. À ce moment-là, je ressentis pour la première fois le goût de la liberté. La peur et la petitesse étaient restées dans les dépôts ou dans les péniches.

Moi ? Je marchais en me balançant dans la vie. J'imaginais la terre avec des hommes comme des petits points noirs et j'ai su faire...

* * *

Quand je suis arrivée à mon cours d'anglais, c'était encore trop tôt pour rentrer dans la salle. Assise sur un banc sur le trottoir je regardais les gens et je les classais : grain de sable, grain de blé.

En face du cours d'anglais, il y avait un institut de recherche en bouddhisme tibétain. Dans ma poche j'avais l'enveloppe que ma mère m'avait donnée pour payer mon cours d'anglais du mois suivant. Je n'ai pas hésité. Je traversai la rue et je suis rentrée dans l'institut que je n'ai quitté que 18 ans après pour venir en France.

Par rapport au cours d'anglais je continuais bien sûr et je payais avec mes épargnes, et ma mère n'a jamais su que la supposée école de yoga était un « peu plus que cela ».

* * *

Avec ma vocation syncrétiste, j'allais chaque dimanche à la

maison du Père – l'église – avec toute la famille et les vendredis après-midi, je cherchais aussi !

* * *

Heureusement, je n'ai jamais eu d'a priori, ni de préjugés parce que la vérité venait mille fois enrichir ma vie à travers les réflexions de mes enfants et de mes patients, naturellement.

* * *

Je continue aujourd'hui dans ma recherche impitoyable de la liberté. J'ai pu constater à travers de longues années d'exercice professionnel aussi bien que de recherche personnelle que la plus dure prison de l'être humain est celle de la culpabilité. C'est elle qui fait le plus d'esclaves !

* * *

Il faudra différencier la culpabilité du remords. Un maître a dit « la culpabilité est un piège de l'orgueil, mais c'est le remords qui est la vérité ».

* * *

Cette nuit j'ai fait un rêve. Je dois dire qu'aujourd'hui je savais que je devais écrire sur la liberté et que, naturellement, je me suis endormie en souhaitant transmettre l'image de la culpabilité comme prison.

Ma mère était assise avec un ophtalmologiste autour de l'immense table ovale de la salle à manger de ma maison d'enfance. Sur la table, se trouvait une quantité énorme et indéfinissable de lunettes. Ma mère et le médecin me donnaient une paire de lunettes à la fois. Je prenais les lunettes. Je voyais quelque chose. La paire de lunettes se cassait chaque fois que je voyais quelque chose et que je comprenais l'image. Ils me donnaient successivement de nouvelles paires. Chaque fois le médecin

corrigeait la position du cristal selon la nouvelle position de ma vue. Entre chaque paire de lunettes que je mettais, apparaissait un flash et je comprenais différents moments de ma vie.

Soudain une voix disait : « Fais le tri ! Culpabilité ou remords ? ».

Je trouve que mon rêve illustre la dynamique des prises de conscience successives. Les lunettes sont innombrables, nous avons toujours un regard nouveau. Les anciennes perceptions sont corrigées. Par rapport aux flashes, j'ai compris la relation lunettes/flashes et culpabilité/remords.

Que veut dire ce rêve aujourd'hui dans ma vie ? En premier lieu, que si je voulais transmettre la différence entre culpabilité et remords, il me fallait être claire à ce sujet en moi-même et capable de faire la différence entre les deux concepts en prenant mes expériences comme références pour faire le tri.

J'ai pu conclure :

1. que le remords est fonction de notre degré de conscience, donc de responsabilité au moment de l'occurrence de l'événement.

2. que la culpabilité est fonction de notre degré de confusion, donc d'irresponsabilité au moment de l'occurrence de l'événement.

Dans le premier cas, je suis libre. Même de faire consciemment du mal à autrui ou à moi-même. Dans le second cas, je ne suis qu'une mécanique...

Je vous ai raconté où j'en suis dans ma recherche de la liberté.

Fait à Paris le 11 août 1998
la « canicule » qui fait mourir la réflexion
et beaucoup plus d'autres choses est enfin arrivée…
et je me sens bien.

L'équilibre[59]

Le dictionnaire *Littré* définit l'équilibre comme l'état d'un corps qui se tient debout, sans pencher d'aucun côté.

Que de nombreuses difficultés surgissent, toutefois, pour entreprendre la réalisation de ce parfait équilibre ! Entre la pensée et l'action s'ouvre un abîme qu'il n'est pas facile de franchir.

Les philosophes l'ont démontré par de subtiles analyses. Pour leur part, les dramaturges les plus anciens l'ont illustré par des mythes dont le plus tragique reste celui d'Œdipe. Que de « je voudrais… » accompagnés de « je ne puis ». Que de « j'aurais bien voulu, mais je n'ai pas pu… » ! Plus près de nous, Gœthe avec cet aphorisme : « *Agir selon sa pensée est ce qu'il y a au monde de plus difficile.* »

* * *

La pensée est libre au sens courant du terme. Certes, on ne pense pas exactement ce qu'on veut, notamment lorsqu'on cherche à concevoir le réel selon les règles de la méthode expérimentale.

La santé joue son rôle dans notre vue optimiste ou pessimiste des choses. L'hérédité joue le sien dans notre tendance à la mélancolie, aux idées noires.

Nous ne nous posons pas le même problème selon que nous avons fait ou non des études. Aurons-nous la même opinion publique ou, plus exactement, le processus de nos opinions politiques sera-t-il le même si nous sommes nés dans la grande

---

[59] : publié dans le n° 46 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 1998) « L'équilibre ».

bourgeoisie ou parmi la classe ouvrière ?

Notre esprit est souvent prisonnier des rapports que le milieu et l'éducation ont construits en lui, bien avant qu'il en ait conscience ; prisonnier aussi des habitudes que nous lui avons fait prendre. Il faut du génie, une forte personnalité, un bon équilibre pour se libérer. Il faut s'être habitué à la critique, à l'analyse, à l'invention. Alors seulement, il est possible de dire : « Je suis maître de mes pensées. » La pensée vogue au gré du moment. Il suffit d'une émotion, d'un désir fugitif, d'un souhait pour que s'élèvent les plus beaux édifices. Mais bien des obstacles se dressent qui nous privent de les faire passer de la virtualité à la réalité.

* * *

Admettons que la vague tendance, la virtualité d'action élaborée durant notre rêverie devienne désir, c'est-à-dire, comme Spinoza l'a montré, une tendance « *avec la conscience d'elle-même* ».

Des obstacles se dressent devant nous et peuvent faire avorter notre désir. Il suffit d'une pierre sur le chemin pour tomber avec le panier d'œufs qui contenait en germe les poulets, le cochon, la vache et son veau dont nous avions rêvé. Plus question de bâtir, d'acheter la ferme, le tracteur à l'aide desquels il était possible de faire fortune.

Si j'ambitionne de devenir un grand savant alors que je ne fais aucun effort pour étudier les mathématiques et que tous les professeurs s'accordent à me trouver inintelligent et paresseux, mon vœu reste et restera vain, car il manque d'authenticité.

La volonté d'autrui peut aussi se dresser devant nous pour nous interdire de réaliser ce que nous avons conçu. Il en est de même avec la volonté collective qui oppose, parfois, sa terrible puissance à notre désir.

* * *

Le plus efficace des obstacles est soi-même. « *L'homme*, a écrit Gabriel Taride, *est un être social greffé sur un être vital* » et cet être vital ne veut pas être privé de la moindre provende.

Durant la dernière guerre, combien de résistants se sont interrogés pour savoir s'ils auraient le courage d'aller jusqu'au bout ! Combien se sont effondrés devant la torture et même à la seule idée d'une torture possible ! Une bonne pensée est vite conçue. Mais il faut, quelquefois, toute une vie pour la réaliser. Il faut même donner sa vie immédiatement sans retour, l'échanger contre une valeur plus haute, disait Saint-Exupéry.

* * *

Souvent, les difficultés devant lesquelles nous reculons ne se découvrent qu'après coup, au fur et à mesure de l'action. Voilà bien la cause de tout le mal : il faudrait ne s'engager dans l'action qu'après avoir mûrement réfléchi. Seulement il ne suffit pas de concevoir un souhait. Encore faut-il déterminer avec précision l'objectif et les moyens de l'atteindre.

Car, enfin, l'équilibre, c'est peut-être l'harmonie entre la prise de conscience de son comportement face au temps, à son travail et aux autres avec la discipline de sa vie professionnelle et personnelle. C'est peut-être aussi savoir évaluer le temps de façon plus réaliste ; négocier sa disponibilité et savoir dire « non » ; réserver du temps au temps ; réduire les interruptions et prévenir les imprévus et les urgences ; et, enfin, se discipliner sans souffrir en respectant des règles simples et les engagements prévus.

Sans prétendre vouloir parler *ex catedra*, nous pouvons ambitionner de devenir des êtres authentiques, c'est-à-dire équilibrés, dans la mesure où nous faisons le nécessaire pour y parvenir.

Alors, il n'y a plus de temps à perdre : « *La plus coûteuse des dépenses, c'est la perte de temps* », nous rappelle Théophraste.

Fait à Paris, le 18 septembre 1998

Déséquilibre[60]

Requiem à ma petite maman

Je n'ai pas envie de faire de la théorie, mais si elle est en moi, c'est bien pour que je puisse m'en servir ! Aujourd'hui, je me sens bien confuse, inquiète sans même savoir pourquoi.

Enfin, j'essaie de composer avec ce que je sais pour mettre de l'ordre.

Maman : tu n'étais pas seulement ma première maison, tu étais mon premier objet d'amour.

Nous avons partagé notre vie sur terre pendant de longues années. Curieusement, nous n'avons pas eu de conflits en apparence. Pourquoi ? Étais-je une enfant trop sage ou tellement révoltée que tu n'as pas osé me contredire ou me mettre des limites ?

En tout cas, avant ton départ, j'ai essayé de te décharger de toute responsabilité. Je t'ai dit que je te remerciais pour m'avoir appris des choses éternellement valables.

Par exemple, tu me disais : « ne pas comparer », « ne pas parler mal des autres », « vivre l'instant ». Tu me disais aussi de ne pas « trop analyser ». Dans ce sens-là, je n'ai pas pu t'obéir. Je suis née de toi, naturellement, mais avec une structure de « personnalité de base » analytique, comme dit Kardiner. Ma vie, même parfois sans cohérence avec la réalité, n'est qu'un parfait modèle épistémologique, c'est-à-dire une vie travaillée avec la présence de Dieu – que tu m'as appris à aimer – , selon un « modèle

---

60 : publié dans le n° 46 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 1998) « L'équilibre ».

hypothétique déductif ». Je sais bien que chaque jour j'ai enrichi ma vie par la connexion opérationnelle de mes déductions avec la réalité.

Hegel n'a pas été seulement un philosophe pour faire de la lecture. Il était devenu pour moi un compagnon très érotique qui me soufflait à l'oreille : « thèse, antithèse, synthèse ».

Voici mon point de révolte. Aujourd'hui je me dis : « béni soit-il ! »

Par ailleurs ne te soucie pas. Je te l'ai déjà dit avant ton départ, car j'essaie de n'être que ce que je suis en dehors de toute critique ou flatterie.

J'ai beaucoup de limites. Il me faut encore un long chemin à parcourir pour devenir consciente…

* * *

Je suis au moins en paix avec toi et avec moi-même. C'était moi qui t'encourageais à partir. Ta souffrance était si grande ! Cela m'a coûté de t'encourager à partir, mais ta vie devait se finir. Tu as toujours été, pour moi, magnifique, un peu trop héroïque même ! Tu ne t'es jamais plainte de rien. Je sais que ton attitude dans la vie a été exagérée. Tu n'avais aucun droit de porter sur ton dos tous les péchés du monde ! C'est dans ce sens-là que je t'ai demandé la dernière nuit avant ton départ de m'aider depuis le ciel à ne pas te ressembler. Je veux être honnête, mais pas un mouton comme tu as su l'être beaucoup de fois. Je veux être une guerrière jusqu'au dernier souffle.

* * *

Mais je t'aime, mon petit agneau ! Comment pourrais je ne pas t'admirer ! Souffrante comme tu as été, tu as eu une force titanesque pour m'attendre et communiquer avec moi avant ton départ.

Tu ne te laissais pas toucher depuis le jeudi soir et je ne suis arrivée que le dimanche ! Heureusement, nous avons pu passer deux jours ensemble ! Seulement maintenant je peux reconstruire les faits… Quand je suis arrivée ton visage était crispé par la douleur et tu émettais de petits gémissements. Le docteur disait que tu ne souffrais pas. Il a fallu que je lui dise que, te connaissant depuis ma naissance, tu ne te plaignais jamais par dignité ! Et que l'unique évidence d'une souffrance en toi, c'était une crispation sur ton front. Ils t'ont donné un petit calmant. Dès que la douleur a diminué, tu étais devenue toi-même, égale à celle d'hier, d'avant-hier, celle que j'ai si bien connue depuis mon enfance.

* * *

Petite maman, mon plus tendre objet d'amour. Depuis combien d'années avions-nous pris l'habitude de lire ensemble, l'une à côté de l'autre ? Je mettais ma main gauche sur la peau de ton dos à l'intérieur de ta robe. Ton contact m'a toujours apaisée. Combien de fois je me suis assoupie ! J'aurai toujours le souvenir de ta peau, que je qualifierai de sublime. Peau lisse de bébé, peau de femme d'intérieur, femme sans ride, femme de paix, sérénité, lac sous la lune, toucher maternel : c'est toi qui m'a rendue si capable de vivre dans mon corps ! En plus, près de toi, personne ne pouvait être triste. Tu savais nous accueillir, pas seulement moi, mais les autres, tes amis et même les inconnus. Et que dire des gens qui avaient besoin de protection et de compréhension !

Je me souviens de ma cousine Néné, qui avait eu deux enfants de pères inconnus et différents, à qui tous tournaient le dos. C'était toi qui l'avait embarquée dans ton grand bateau d'amour pour les déculpabiliser ! Je crois que tu avais fait une bonne interprétation des évangiles : « que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ». Ne t'étonne donc pas de mon parcours existentiel. J'avais, tout même, de qui apprendre à écouter avec charité.

Merci pour m'avoir enseigné l'équilibre, la bonne distance, le respect de soi-même et des autres !

* * *

Maintenant je suis déstabilisée, je suis au fond d'un trou. Seule avec moi-même je me sens confuse et déséquilibrée. Je sais bien que c'est momentané. Je dois faire le deuil de ton départ.

Voyons : j'ai laissé naturellement d'un côté l'émotionnel afin de pouvoir agir rationnellement.

Donc, je te poussais à partir. Il le fallait. Mais la main dans la main, car j'étais ta fille forte, rationnelle, lucide, aimante. Il faut dire que toute la Cour céleste était là avec nous.

J'avais croisé nos mains de façon telle que tu pouvais ressentir mon pouls et moi le tien. Je t'ai dit alors : « Maintenant pour le passage, nous sommes ensemble comme lorsque j'étais dans ton ventre : deux cœurs battant avec des rythmes différents, mais unis ». La chambre était, par ailleurs, imprégnée de mes prières à Notre mère éternelle.

Avais tu un jour compris le sens des mots finals de « Je te salue Marie…maintenant et à l'heure de notre mort, amen » ?

* * *

Maintenant, je vais t'expliquer comment je procède pour faire mon deuil :

Il fallait t'enterrer : je l'ai fait.

Il fallait prier. Nous tous, l'avons fait.

Il fallait se prendre en main. Je suis en train de le faire et pour ta joie, j'arrive à le faire.

Il ne fallait pas prendre d'anxiolytiques, car je suis très orale et je ne prends rien.

Voici maman. J'ai été bien allaitée et bien sevrée, car j'ai pu passer tout normalement du sein maternel nourrissant au régime normal.

Comme tu représentais pour moi le bon sein – au sens de Mélanie Klein – je pourrais revenir au bon sein avec des anxiolytiques, c'est-à-dire le recréer. Le bon sein ne fait pas souffrir, les anxiolytiques étouffent la souffrance…

J'aurais pu accepter les anxiolytiques comme une forme de bon sein apaisant, mais cela n'aurait pas facilité le deuil, car, me sachant très orale, j'aurais pu faire une régression à l'oralité sans pouvoir être sûre d'être capable de réussir toute seule le sevrage le plus rapidement possible. C'est-à-dire que je ne peux pas compter sur toi, cette fois, pour le sevrage ! C'est alors que mes défenses phobiques les plus lucides se sont mises en place en me disant : « tu n'as plus de bon sein, ta mère est morte et enterrée, débrouille-toi. »

D'accord je le fais autrement maman. J'avais essayé, toute seule, de couvrir de terre ton cercueil et je n'ai pu comprendre que plus tard la symbolique du geste : tu ne peux pas t'enterrer toi-même avec cette partie d'elle comme « objet nourricier ». C'est fait : j'ai compris.

* * *

Maintenant pour terminer cette explication avec toi et classer le dossier pas seulement théoriquement, mais aussi empiriquement : « Écoute-moi bien ! »

« Tu étais mon premier objet d'amour. Le temps passant, tu as été toujours mon grand amour. J'avais mis sur toi une énorme quantité de libido, c'est-à-dire de l'énergie psychique.

En t'acquittant de la vie, cette surcharge de libido est revenue sur mon *moi* lequel est devenu chancelant et déséquilibré, car ce déluge d'énergie psychique a provoqué un débordement.

Aujourd'hui je suis en train de faire le deuil de mon objet perdu et donc, au fur et à mesure que je peux, j'investis sur d'autres objets la surcharge énergétique qui déséquilibre mon *moi*.

En même temps, je t'intègre à l'intérieur de moi et je commence à te vivre autrement que charnellement.

Merci maman. Une sensation de paix, de calme et d'équilibre remplace le chaos dont je te parlais au commencement de cette lettre d'amour. »

Paix à ton âme !
Fait à Paris, le 20 septembre 1998
Le froid est venu très tôt cette année
Le ciel est nuageux
mais il y a de belles éclaircies
dont je profite en dehors du temps
À toi mon grand amour…

L'essence de l'être[61]

« Dieu est essence première. Les créatures sont essences secondes. L'essence seconde suffit pour prouver que deux substances diffèrent, mais elle ne suffit pas pour mesurer avec précision la différence qui est entre elles » (Condillac, *Art de raisonner*, I, 3).

« Pour faire de grandes choses – *nous rappelle Montesquieu* – , il ne faut pas être au-dessus des hommes, il faut être avec eux. »

L'essence de l'être est aussi vieille que l'*homo sapiens* puisqu'elle dut naître avec la conscience objective et la notion de valeur.

* * *

Le verbe latin *valere* – qui nous a donné l'adjectif valeureux – signifie être fort. Ce qui a de la valeur, c'est donc ce qui a de l'importance, ce qui compte et, avant tout, la vie de l'individu, sa propre vie qu'il considère comme le plus précieux de tous les biens puisque, sans elle, il ne jouirait d'aucun, pas même du plaisir de la sacrifier.

Si la pensée se contente d'abord de séparer le précieux de l'utile, de l'inutile et du nuisible, en se développant elle bâtit ce que Nietzsche devait nommer une « échelle des valeurs », dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral.

Les valeurs matérielles fixèrent l'envie quand la société se fut organisée et qu'il fallut, selon l'expression de Rousseau, « avoir des provisions pour deux ». La notion de propriété se précisa. Chacun rêva de troupeaux – le mot *pecus*, bétail, a donné l'adjectif

---

[61] : publié dans le n° 47 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 1998) « L'essence de l'être ».

pécuniaire après le vieux nom *pécune* – , de terres, de jarres d'huile et, finalement, de monnaie représentée par des barres de sel, des galets, des joyaux, des métaux précieux, des pièces…

Il suffit de lire, sur un journal, les mots : dévalorisation, valeurs mobilières et immobilières, valeurs étrangères et valeurs nationales pour concevoir l'importance accordée par les hommes aux valeurs marchandes réelles, monétaires ou fiduciaires. Ces valeurs mesurent tout, même le temps, puisque *Time is money* et même l'individu puisqu'en certains pays, il vaut exactement le nombre de ses dollars.

En face de ces valeurs pour lesquelles il a été édifié de somptueuses banques dont les animateurs mobilisent le téléphone, la radio, la télévision, la presse écrite ou parlée et les moyens informatiques, déclenchent des paniques, des « crises » aussi redoutées que la fin du monde, il est alors possible de se demander ce que sont devenues les valeurs suprêmes comme le sacré, le juste, le beau, le noble, l'héroïque…

Situées tout en haut de l'échelle des valeurs, elles sont, aujourd'hui, descendues vers les échelons moyens ou inférieurs, en dépit de l'effort des moralistes, des éducateurs, des hommes d'État, des pasteurs et de tous ceux qui regrettent le « bon vieux temps ».

* * *

Toute valeur est précaire, ne l'oublions pas, puisqu'elle exprime un certain rapport entre un sujet et l'homme qui l'apprécie : le moindre changement dans l'objet ou le sujet transforme ce rapport.

* * *

Loin d'apercevoir des signes de déclin dans la valeur accordée, nous commençons de craindre, au contraire, qu'elles n'effacent toutes les autres, y compris les « essences idéales » vers lesquelles

l'humanité, depuis des millénaires, levait les yeux pour se guider.

À chaque moment de l'histoire, l'esprit humain est partagé entre les spéculations les plus audacieuses sur le système du monde et les formules routinières qui guident l'outil ; entre les méthodes démoniaques et l'usage de la raison, de l'observation, de l'expérience.

* * *

L'usine automatique d'une part, le laboratoire émaillé de blanc d'autre part : voilà donc bien les deux valeurs suprêmes devant lesquelles s'agenouillent les hommes d'aujourd'hui !

Déjà, parmi les universitaires, on commence à vouloir séparer les purs spéculateurs de ceux qui peuvent servir directement l'industrie, et à favoriser ceux-ci aux dépens de ceux-là.

Devant cette montée des valeurs à la mode, il est indispensable que des esprits équilibrés s'élèvent en rappelant la primauté des valeurs morales sans lesquelles la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, la primauté de la personne humaine sur la conjugaison de la main et du cerveau.

Voir, faire, transcender[62]

La fonction transcendante

Aux quatre fonctions fondamentales (réflexion, sentiment, intuition et perception) qui sont, selon ce que nous avons souligné, des fonctions d'adaptation au monde, Jung ajoute une cinquième, qu'il appelle fonction transcendante, le « je ».

Il précise bien, dès le début, qu'il n'est pas approprié de comprendre ce terme de « transcendant » dans un sens métaphysique ; il s'agit, là encore, en examinant les choses de près, d'adaptation, mais d'une adaptation non plus extérieure, mais intérieure entre des opposés qui ne peuvent être réconciliés que par un dépassement.

Cette fonction transcendante est illustrée, de façon particulièrement brillante, dans l'étude déjà mentionnée sur les lettres de Schiller concernant l'éducation esthétique ; elle s'identifie à un principe élaboré par Schiller, lui-même, et qui, sous le nom de « forme vivante », est appelé à réconcilier les deux principes que Jung oppose du « penser » et du « sentir ». Il faut nous en référer à ces pages substantielles des *Types psychologiques* :

> « J'ai donné à cette fonction conciliatrice des contraires le nom de fonction transcendante. »

Nous penserons, peut-être, que le mieux que pût faire Jung eut été de s'arrêter ici, puisque suit immédiatement l'un de ces passages où nous nous laissons emporter, comme dans le langage parlé, par des comparaisons certainement suggestives, mais qui sont privées de rigueur :

---

[62] : publié dans le n° 47 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 1998) « L'essence de l'être ».

« Elle n'a rien de mystérieux ; c'est seulement une fonction d'éléments conscients et inconscients, analogue aux fonctions mathématiques où on rencontre des grandeurs réelles et des grandeurs imaginaires. »

La persona

La partie par laquelle le moi entre en relation avec le monde est appelée par Jung la *persona*, nom dérivé de la tragédie grecque, où cette dénomination désignait le masque dont l'acteur se recouvrait la tête pour jouer. Elle suggère l'idée que le moi agit déformé, masqué, dans ses relations avec l'extérieur.

> « La *persona* est un complexe fonctionnel auquel on parvient pour des motifs d'adaptation ou de nécessaire commodité, mais il n'est pas identique à l'individualité. Celle-ci se réfère exclusivement aux relations avec l'objet, avec l'extérieur. »
>
> « C'est un compromis majeur touchant à tout ce qui apparaît entre l'individu et la société. »

La *persona* est donc un pont entre l'image structurelle du monde et la structure interne de l'individu. Pour qu'elle puisse agir efficacement, elle doit posséder trois éléments imbriqués entre eux et formant une structure : 1) l'image idéale que tout être humain porte en lui, en accord avec celle selon laquelle il aimerait se comporter ; 2) l'image qui s'est formée dans le milieu où il agit en conformité avec ses goûts de même qu'avec ses idéaux et ses comportements ; 3) les conditions physiques et psychiques du sujet qui posent des limites à ses possibilités de réalisation du moi.

Ces trois fonctions adaptatives doivent agir en harmonie, pour permettre une adaptation parfaite. Si elles ne sont pas bien intégrées, le sujet ne parviendra à réaliser sa tâche qu'au prix de grandes difficultés, et cette situation sera un facteur déterminant d'empêchement dans le développement de la personnalité.

Par exemple, si un homme adopte uniquement les valeurs et les comportements que lui impose la collectivité, il sera un représentant typique de la masse anonyme. Si, en revanche, il prête une attention exclusive à sa propre image idéale, il agira comme un extravagant, un solitaire et même un rebelle.

À la *persona* appartiennent non seulement les constantes psychiques de notre personnalité, mais aussi nos modèles, notre façon de nous exprimer, de nous habiller, de marcher, de parler, notre manière habituelle d'affronter les problèmes existentiels de peu d'importance et tous les détails qui campent socialement un homme.

Chez un individu bien adapté au monde extérieur, la *persona* est une barrière élastique, mais dont nous pouvons nous affranchir et qui lui assure une conduite à l'intérieur des limites normales de cohabitation. En revanche, quand cette barrière devient rigide, se mécanise et se transforme en « masque », elle agit comme une camisole de force, qui empêche une adaptation logique et active aux mises en demeure du milieu ambiant et détruit la personnalité.

Selon Jung :

> « L'identification à la fonction, à la profession ou au titre, a quelque chose de séduisant ; mais, à travers cela, beaucoup de personnes se réduisent à la dignité que la société leur a attribuée. »

La *persona*, en agissant sous le couvert d'un masque rigide, procure une compensation économique aux insuffisances personnelles.

Souvent, derrière une personne brillante, se cache un monde de tristesse et de puérilité.

L'âme

Jung entend par « âme » un concept beaucoup plus restreint que la plupart des psychologues. Pendant que presque tous y voient le

synonyme de psychisme, pour Jung, c'est seulement la portion du moi tournée vers l'inconscient. C'est-à-dire que c'est un complexe fonctionnel, équivalent à la *persona*, mais dirigé vers l'intériorité, vers l'inconscient. Cette structure est indépendante des contingences extérieures et elle varie seulement en fonction de crises existentielles.

> « Selon mon opinion, éprouvée par l'expérience, le principe général, en ce qui concerne le caractère de l'âme, est qu'elle se comporte de *manière complémentaire* par rapport au caractère extérieur. L'expérience nous enseigne qu'elle possède habituellement toutes les qualités humaines générales qui manquent dans la disposition consciente. Le tyran torturé par de mauvais rêves, de sombres pressentiments ou d'intimes frayeurs, est une figure typique. Extérieurement déconsidéré, dur et inaccessible, il est intérieurement accessible à n'importe quelle angoisse, à n'importe quel caprice, comme s'il s'agissait de l'être le moins indépendant et le plus influençable… Le caractère complémentaire est aussi mis en évidence dans le caractère sexuel, comme j'ai pu le vérifier, à maintes reprises, de façon indubitable. Une femme très féminine aura une âme masculine et un homme très viril une âme féminine. »

Requiem II[63]

Où suis-je aujourd'hui ?

Il se peut qu'aujourd'hui il me soit nécessaire de comprendre où je suis. Mon essence voit, mon corps fait et mon « je » se bâtit dans cette nouvelle vie où tu n'es plus là.

« Accueillir une grande douleur, c'est accueillir aussi une grande joie », disait un de mes maîtres. Ce maître n'était pas, comme la plupart des gens peuvent l'imaginer, un grand barbu avec des yeux remplis de lumière « venant du rien et arrivant au tout ». Il s'agissait d'une belle femme, sage, sereine, humaine, capable d'aimer. Elle m'avait dit cela à propos du départ de sa mère. À cette époque, j'avais encore la mienne, mais j'ai retenu ces paroles, car elles répondaient à une question profondément intérieure et quotidienne que je me posais chaque nuit.

Je dois dire que si l'essence voit et le corps fait, l'espace de mes certitudes n'est que mon « je » ; cette fonction transcendante que Jung considère comme indestructible au-delà du temps, mais aussi dans le temps : unité, individuation, existence dans « l'ici et maintenant » entièrement.

* * *

Où suis-je aujourd'hui chère maman ?

* * *

---

[63] : publié dans le n° 47 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 1998) « L'essence de l'être ».

Enfin, nous partageons l'éternité chaque instant ! J'écoute, sans délirer, ta respiration ancestrale. La pluie ne cesse pas, les fleurs jaunes se multiplient sur le balcon de la cuisine.

La nature semble renaître depuis l'arrêt naturel de ta souffrance.

* * *

Où suis-je ? Dans une immensité d'amour où je retrouve, en pleine maturité, ma jeunesse, mon enfance et tes entrailles…

* * *

La nuit s'étend sur les vertes vallées, sur les villes étrangement brillantes. La nuit m'accueille dans son sein et je m'endors joyeuse, parce que tu es en paix, parce que je suis en paix, parce que nous sommes en paix.

* * *

Ton être, mon être, l'être de mes enfants, l'âme du monde… Où est la différence ? Ma petite, subtile, sage maman, pleine de silences si riches…

Nous nous alimentons à une source unique, ce Dieu, cet Absolu, qui prenant des noms différents n'est que la force toute puissante que nous tous partageons.

* * *

Depuis septembre, je rêve de toi, je t'écris. j'ai compris beaucoup de choses !

Comme, par exemple, chaque fois que je suis allée te rendre visite, tu savais que je devais partir.

Tu as tellement bien su garder le silence que, seulement aujourd'hui, je comprends ton courage, ma petite maman.

Fait à Paris, le 2 novembre

Deux mois à peine après ton départ…
Il pleut beaucoup, c'est le déluge…
J'écoute Mahler
à l'intérieur de moi-même :
« Symphonie du nouveau monde »
Bonsoir, donne-moi ta main…
Paix à ton âme
Je t'aime.

Aide aux victimes de l'ouragan « Mitch »[64]

Le Honduras durement frappé par cet ouragan.

Le 7 novembre dernier, il était dénombré plus de 7 000 morts, 22 000 disparus, plus de 2 millions de personnes évacuées... Toutes les cultures sont détruites, 90% du territoire est privé d'eau potable, plus de 70 ponts sont impraticables sans compter les inondations, les glissements de terrain qui ont emporté au moins 8 000 maisons dans la seule ville de Tegucigalpa... Aujourd'hui, les épidémies et la famine sont de nouvelles menaces... Les dégâts sont considérables. Les pertes sont difficiles à chiffrer.

Pour l'heure, le pays a besoin des produits de première nécessité, à commencer par : des médicaments, des vêtements pour enfants, des couvertures, des draps, des denrées alimentaires non périssables, du matériel d'outillage, etc.

Ce pays a besoin de vous, de nous.

En mon nom personnel et au nom de l'association que je préside, je fais appel à votre fraternité, à la solidarité de tous face à une catastrophe dont le peuple attend notre soutien.

L'ambassade du Honduras en France (rue Crevaux nº8 à Paris 8 - téléphone : 01 47 55 86 45) a ouvert un compte pour les versements libellés en francs français au nom de :

« Fonds victimes ouragan Mitch » à la Société Générale : 7, place de Fontenoy - 75007 Paris

---

[64] : publié dans le n° 47 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 1998) « L'essence de l'être ».

code banque 30003 - code agence 03301 - nº de compte : 00051220136-09

Face à une telle épreuve nous ne pouvons pas rester impassibles.

Le HONDURAS compte sur nous tous. Il faut l'aider. Merci de tout cœur.

Devenir un homme[65]

Buffon nous confie que « l'homme, et surtout l'homme instruit, n'est plus un simple individu, il représente en grande partie l'espèce humaine entière. »

Il est vrai que l'homme doit s'adapter au milieu technique, économique, social et politique nouveau, mais cette adaptation comporte une révision de la morale dans laquelle la position de l'individu vis-à-vis du groupe doit être précisée dans des conditions nouvelles.

* * *

Ce qu'il y a de nouveau, c'est le progrès technique qui nous permet de connaître les peuples les plus lointains et nous oblige à les considérer comme nos frères.

Ce qu'il y a de nouveau, c'est le caractère massif de la dissolution et de la corruption de l'autorité spirituelle et temporelle à l'intérieur de chaque société.

Nous vivons dans un monde de plus en plus ouvert, de plus en plus éclectique. Nous en savons trop pour qu'un seul homme puisse en savoir beaucoup. Nos vies sont trop différentes pour que nous éprouvions réellement notre solidarité. Nos traditions, nos sciences, nos arts nous séparent en même temps qu'ils nous unissent.

* * *

Ainsi donc l'irréversibilité du savoir nous interdit de revenir en

---

[65] : publié dans le n° 48 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 1998) « Devenir un homme ».

arrière. Ce que l'homme a, une fois appris, fait partie de lui-même pour toujours. Il ne nous est plus permis d'ignorer une découverte, de rester sourds à la voix des peuples étrangers, de parquer les grandes cultures de l'Orient derrière la double barrière, longtemps infranchissable, des océans et de notre refus de comprendre.

Jamais la diversité, la complexité, la richesse de l'univers qui nous est accessible n'avaient si directement menacé l'ordre traditionnel de chaque société.

C'est un monde dans lequel chacun de nous, connaissant ses limites – le danger d'être superficiel et le danger d'être las – doit s'accrocher à ce qui l'entoure, à ce qu'il sait, à ce qu'il faut faire, à ses amis, à son amour, sous peine de se perdre dans la confusion universelle, de ne plus rien connaître, de ne plus rien aimer…

* * *

Il nous faut trouver la synthèse du révolutionnaire et du traditionnel… Il nous faut trouver des solutions aux difficiles problèmes de notre existence présente, car la production n'a de valeur que par sa plus haute fin : l'avènement d'un monde de personnes à part entière.

Processus d'individuation[66]

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG » (chapitre XVII : Processus d'individuation, L'ombre)

Jung considère les conflits psychologiques comme le résultat de l'altération de la coordination fonctionnelle des facteurs psychiques. En conséquence, le résultat thérapeutique positif a lieu quand le patient rend les conflits conscients et s'arrange pour les maintenir dans la conscience.

Jung entend résoudre les conflits pour leur signification actuelle réciproque. Chaque âge de la vie et chaque situation conditionnant des solutions différentes. Sa méthode implique la totalité de la psyché, en situant les conflits dans le contenu psychique total.

Jung ne considère pas que la névrose soit uniquement négative. Il cherche à voir au-delà et en arrive à la comprendre comme un élément moteur formateur de la personnalité. À travers le conflit, il extériorise la normalité. Avec l'analyse, il obtient une amplification et un approfondissement de la conscience, ce qui signifie un élargissement de la personnalité. Jung résume son concept en exprimant que la névrose est le cri au secours préféré de nos instances réprimées, négligées et inconnues.

Il confronte la personne névrotique avec son inconscient, en la poussant à raviver ses archétypes. L'individu se situe alors dans une réalité où il partage l'humanité, en la comprenant historiquement et en s'incluant comme partie d'elle et de ses expériences. En revanche et de surcroît, il admet les névroses

---

[66] : publié dans le n° 48 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 1998) « Devenir un homme ».

d'origine traumatique et il les traite selon les systèmes freudien et adlérien, étant donné que, non surmontées, elles n'ont pas pu donner lieu au processus d'individuation et de conscientisation.

Observant une grande quantité de personnes et étudiant leurs rêves – selon ses évaluations, il a interprété au moins 80.000 rêves – Jung n'a pas seulement découvert que tous les rêves sont significatifs à différents degrés pour la vie du rêveur, mais qu'ils forment tous un grand thème orienté par les facteurs psychologiques. Il a trouvé que dans leur totalité, pris ensemble sur plusieurs années, ils suivent une certain ordonnancement et un certain modèle. Jung appelle ce modèle « processus d'individuation ». À travers les ans, certains personnages se rendent visibles, puis ils s'estompent et disparaissent pour faire la place à d'autres. Il est possible d'observer comment opère une sorte de régulation occulte ou la tendance directive, qui établit un processus lent, imperceptible, de développement psychique. Une personnalité plus définie, plus ample et plus mûre émerge lentement et se présente aux autres. Quand cela ne peut s'opérer, le développement se trouve bloqué.

Nous nous souvenons, ici, de Joseph K. dans *Le procès* de Kafka dont la véritable « aliénation » est, précisément, celle-ci[67] et aboutit à enrayer le processus de maturation psychique de l'individu. Ce processus se trouve hors du contrôle de la volonté et son origine est une espèce de centre « atomique » de notre appareil psychique que Jung appelle le Soi.

L'ombre

Dans le processus d'individuation apparaît cette partie de notre personnalité que nous préférons réprimer, oublier ou projeter chez les autres. Jung appelle cette étape la perception de l' « ombre ».

---

[67] : Fromm Erich, *El lenguaje olvidado*, Ed. Hachette, Buenos Aires, 1957.

Quand il a terminé la sélection du matériel soumis par le patient, il reste encore quelque chose d'indifférencié qui constitue l'aspect de son « ombre » et garde une disposition humaine collective, dominée, repoussée et réprimée, la plupart du temps, pour des raisons d'adaptation.

L'enfant n'a pas d'ombre. Celle-ci se forme quand son moi se constitue, se fortifie et se différencie. Le développement du moi est, en conséquence, parallèle à celui de l'ombre.

L'ombre se manifeste, en général, par le biais d'actions erronées du comportement individuel ou quand des particularités affleurent qui sont, en fait, réprimées. Elle surgit aussi comme figure extérieure concrète, quand la personne projette sur une autre ses propres manquements.

Selon qu'elle correspond à l'inconscient individuel ou collectif, la présentation de l'ombre sera respectivement personnelle ou collective. Dans le premier cas, c'est un frère, une amie ; dans le second cas, elle apparaît comme une manifestation de l'inconscient collectif : Méphistophélès, un faune, etc. Elle peut se présenter comme l'autre moi. Dans ce cas, elle porte une charge positive et elle caractérise ceux qui se trouvent à un niveau réel plus bas que celui qui leur correspond. C'est pourquoi ses valeurs positives sont celles qui portent une vie d'ombre et d'obscurité.

Plus les éléments réprimés se déposent sur les strates de l'ombre, plus l'homme se conduira comme un être antisocial. La mesquinerie, la colère, le manque de courage et la frivolité seront alors des manifestations inopinées de ce qui n'a pas pu s'élaborer normalement.

> « Tout individu est suivi par une ombre ; mais moins celle-ci est incorporée à sa vie consciente, plus elle est noire et épaisse. »

Et Jung ajoute :

> « Si les tendances réprimées de l'ombre n'étaient que quelque chose de mauvais, il n'y aurait pas de problème. En règle générale, l'ombre est quelque chose d'uniquement bas et douloureux, mais pas

> d'absolument mauvais. L'ombre contient aussi des qualités infantiles ou, d'une certaine manière, primitives qui animent l'existence humaine et l'embellissent ; mais comme elles se heurtent à des réticences, des préjugés et des habitudes, avec des questions de prestige de toutes sortes, spécialement avec celles qui se trouvent en étroite relation avec le problème de la *persona*, elles peuvent jouer un rôle funeste et empêcher l'évolution de la psyché[68]. »

Lorsque nous parvenons à reconnaître la réalité de l'ombre comme partie intégrante de notre être, nous pouvons harmoniser les couples de contraires de notre psyché.

Quand l'homme parvient à maîtriser son ombre, il est en mesure de connaître et de résoudre bien des problèmes qui l'affligent.

---

[68] : Jung C. G., *Psicología y alquimia, op. cit.*, p. 44.

L'acte gratuit [69]

Au moment où la mort le menace, il la brave une dernière fois et à quelqu'un qui lui fait remarquer combien son geste de bravade est absurde, Cyrano de Bergerac répond :

« Oui ! mais c'est bien plus beau lorsque c'est inutile. »

* * *

Le problème apparaît ainsi : le beau et l'utile ne peuvent-ils se conjuguer sans s'affaiblir ?

L'ingénieur et l'ouvrier cherchent à réaliser une machine qui sera utile et ne semblent pas se soucier de beauté. En revanche, l'artiste cherche à réaliser sa conception de la beauté ; mais quelle peut être l'utilité de son tableau, de sa symphonie ?

La *Vénus* de Milo, la *Victoire* de Samothrace améliorent-elles notre confort ? Leur saisissante beauté nous retient, mais est-elle utile ?

À quoi sert le geste du capitaine qui se laisse engloutir ? N'est-il pas nuisible puisqu'il prive la société d'un chef ? Cependant, en accomplissant jusqu'au bout tout ce qu'il croit être son devoir, le capitaine a fait un beau geste héroïque.

* * *

Vers la fin de la pièce, Cyrano, qui a reçu une bûche sur la tête, délire un peu : « Oui, ma vie, ce fut d'être celui qui souffre et qu'on oublie. »

Pourquoi est-ce plus beau de souffrir lorsque c'est inutile ? Parce

---

[69] : publié dans le n° 49 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 1998-janvier 1999) « L'acte gratuit ».

qu'on ne se bat pas dans l'espoir du succès. Mais alors, n'en est-il pas de même dans cette bataille qu'est la vie ?

Que restera-t-il de Cyrano ? « Mon panache, *dit-il* »

Les malades incurables qui luttent pour vivre sans espoir de guérison : panache !

Nous sommes tous des incurables puisque la mort nous attend. Toutefois, nous luttons : d'où notre grandeur, selon Pascal.

Nous sculptons notre statue, comme le voulait Nietzsche. Nous hissons notre rocher sans espoir de le poser sur le sommet… Il serait nécessaire de ne pas penser qu'à nous et de nous rendre utiles dans le sens absolu du mot, du moins de nous rendre utiles au sens humain du mot.

Grandes figures de l'Antiquité[70]

L'Antiquité fut riche en grandes figures : guerriers, poètes, philosophes, orateurs, mathématiciens, architectes, se distinguent la place d'honneur dans nos mémoires ; les César, les Hannibal, les Virgile, les Socrate, les Démosthène, les Archimède et les Phidias restent éternellement de parfaits modèles, bien dignes de nous inspirer.

Quelle richesse inépuisable représente, pour notre époque, cette assemblée d'innombrables hommes illustres de l'Antiquité !

* * *

Tout ce que nous possédons comme patrimoine de l'esprit, c'est d'eux que nous l'avons hérité : notre langue est fille de la leur ; grâce à eux, dès le XVIe siècle, des équipes de poètes purent bâtir sur une solide base toute une littérature modelée sur les genres anciens. Nos philosophes ne font que reprendre et développer les grandes doctrines anciennes telles que l'Épicurisme, le Stoïcisme, et tant d'autres qui s'opposent ou s'assemblent, se combattent ou s'unissent, mais sont toujours une pensée de valeur.

En architecture également, nous sommes leurs disciples. C'est en profitant de leurs leçons que les architectes des XVIIe et XVIIIe siècles purent édifier ces chefs-d'œuvre, ces bijoux d'architecture que nous contemplons encore avec ravissement.

Dans le domaine des mathématiques, les connaissances des Anciens ont servi de point de départ indispensable, de fondement nécessaire à nos études et à nos découvertes.

---

[70] : publié dans le n° 50 de la lettre de SOS Psychologue (février 1999) « Les grandes figures de l'Antiquité ».

Faire un choix parmi ces grands hommes, c'est en somme choisir le Maître qui convient à notre tempérament. Il est certain qu'instinctivement ce choix porte toujours sur une sélection de ces grandes figures qui, du fait de leur grande valeur, sont demeurés les plus présents à notre mémoire.

* * *

Cicéron est un de ceux-là, un de ces personnages dont il reste plus que le nom, dont il reste l'âme qui s'exhale dans les preuves sensibles que nous apportent ses écrits, dans ces autres preuves que nous ont transmises, de génération en génération, l'histoire, la tradition que les hommes font progresser à travers les siècles comme un flambeau pour éclairer les ténèbres de l'avenir. Oui, Cicéron semble immortel entre tous les autres, de par ses talents, de par ses qualités, de par son génie. Il est à la fois le consul, l'orateur, l'avocat, le poète, le philosophe enfin.

Pour justifier ce choix, il n'est que de définir ces brillantes qualités.

Celle qui apparaît la première, à la lecture de son histoire, c'est l'énergie : énergie volontaire qui s'exerce au moment voulu, énergie agissante qui déjoue les pires intrigues.

Il avait, au service de cette énergie, un talent oratoire qui galvanisait et qui convainquait son auditoire. Il suffit de relire les *Catilinaires* pour apprécier la fougue par laquelle il paralysait l'adversaire et le mettait hors d'état de nuire. Il faut se souvenir de la célèbre ironie avec laquelle il savait convaincre tous les citoyens de la culpabilité flagrante de Verrès, proconsul de Sicile.

Son talent oratoire ne présentait pas seulement ces qualités. Il comportait aussi la clarté, une clarté d'expression qui lui faisait généralement gagner les causes difficiles qu'il défendait. Excellent avocat, il était excellent diplomate, sachant ne blesser personne, tout en arrivant à son but. Ses discours en font assez foi pour qu'il faille en dire plus.

En définitive, homme énergique, brillant orateur, excellent avocat, il était plein de bravoure : lors du procès de Verrès, il n'a pas craint de s'attaquer à la noblesse, bien qu'il eût secrètement des sympathies pour cette classe sociale, et du vivant de Sylla, il n'a pas craint de flétrir les proscriptions.

Aristocrate, il a toujours défendu fidèlement la même politique, même quand pour la défendre, il fallait être assuré de la ruine auprès des grands. Cela prouve suffisamment son désintéressement, son absence de toute ambition. Il se mêlait à la politique, non pour lui-même, mais pour le triomphe de ses opinions qu'il croyait capables d'être utiles à sa patrie. C'est justement ce loyalisme qui l'a perdu, en ce temps où l'intrigue politique et le coup d'État étaient à l'ordre du jour. Il dut payer plus tard de sa vie sa fidélité envers un parti malheureux en qui il avait foi. Tout ceci prouve qu'un peu de naïveté, indice d'honnêteté, s'unit à son loyalisme.

* * *

Mais Cicéron ne serait pas Cicéron si, à côté de ses qualités fermes, il n'en avait d'autres qui font partie des âmes sentimentales, poétiques et parfois philosophiques.

Ces nuances, plus que partout ailleurs, se retrouvent dans son amour pour la patrie : amour net et positif ; mais à côté de celui-là, il en éprouve un autre pour sa « petite patrie », son « berceau ». Cet amour est sentimental et poétique. Il aime cette petite patrie pour son paysage qui lui rappelle tant de souvenirs, pour ce qu'elle représente qui lui est personnel.

Nettement, il établit la différence entre la « grande » et la « petite » patrie. Cette différence reflète la dualité de son caractère : d'une part, l'homme politique, énergique, mais honnête, d'autre part, le poète et l'artiste.

D'une part, l'orateur aux improvisations chaudes et fougueuses ; d'autre part, l'artiste qui affine ses discours, qui les rend

harmonieux dans leur style lyrique, dans leur cadence rythmée. Loyal, il l'est aussi bien envers sa patrie qu'envers ses amis. Il possède le culte de l'amitié et sa correspondance en est une preuve éclatante.

Philosophe, il l'a montré surtout vers la fin de sa vie, lorsque, dans son lieu d'exil, ses activités se sont reportées de la politique à des pensées plus profondes.

L'illustration, l'épanouissement de ses facultés, ce qui lui donne à nos yeux le prestige d'un héros en le rendant martyr, c'est sa mort simple et tranquille sous le poignard des assassins. Dans cette mort, il s'est, en effet, montré énergique, patriote et grand philosophe. Est-il possible de demander plus à un homme ? Notamment à un homme de cette époque où le patriotisme n'existait que pour les intérêts personnels !

* * *

Cicéron avait bien entendu des défauts ! Et ses défauts complétaient ses qualités.

Il était, entre autres, vaniteux, mais de la vanité d'un brave, d'une vanité sympathique. Il avait la vanité de son héroïsme et de son honnêteté. Il avait le caractère indécis, mais cela résultait de la dualité de son tempérament. Il avait aussi l'âme trop prompte à s'émouvoir et c'est peut-être là ce qui explique tout.

Qui sait si son tempérament de sentimental ne le poussait pas à être brillant orateur, à être patriote, énergique parfois !

* * *

Quoi qu'il en soit, c'était un homme de valeur et de grand talent. Un homme qui méritait une gloire immortelle. Ses qualités, ses défauts, en font une figure extrêmement sympathique.

Cicéron est, sans contredit, l'une des plus belles figures de l'Antiquité, une de celles qui méritent le plus d'inspirer notre

conduite, nous qui sommes les héritiers de cette culture latine dont il fut l'un des meilleurs représentants.

L'acte gratuit (suite)[71]

Elle avait un peu raison de se méfier de son talent pour écrire sur l'acte gratuit, car il y avait quelque chose derrière ce manque absolu d'idées, dans son silence intérieur. Évidemment, celui qui était manquant, c'était Dieu : le maître absolu de l'acte gratuit. Les jours et les mois passant, elle s'était convaincue qu'il n'y avait rien à dire sur ce sujet. Un jour, par la force des circonstances, elle s'était sentie si mal que, fuyant toute obligation, elle était allée à l'église. Elle avait compris que l'acte gratuit existe, que nous le faisons tous les jours. Dans son cas, l'acte gratuit envers elle-même à partir de sa conscience et de sa volonté n'avait pas eu lieu ni dans le passé ni dans le présent. De plus, l'acte gratuit n'est pas toujours à interpréter dans le bon sens.

La méchanceté produit des actes gratuits : quelqu'un fait du mal à l'autre qui reçoit.

La vie est pleine d'actes gratuits négatifs qui menacent de détruire.

J'entends dire tout au long de la journée : « je ne méritais pas cela », « tu ne méritais pas cela », « il ne méritait pas cela. »

* * *

À la fin de la messe de 19h00, le curé avait annoncé un concert de violons dans l'abside à 20h45.

Elle était restée seule dans le sublime silence de la maison de Dieu en se disant que le temps de réfléchir sur l'acte gratuit était fini et

---

[71] : publié dans le n° 50 de la lettre de SOS Psychologue (février 1999) « Les grandes figures de l'Antiquité ».

qu'il faudrait penser à autre chose, car elle n'avait plus rien à dire.

* * *

Les yeux fermés, elle avait plongé en elle-même dans un vide absolu.

Il faudra se questionner sur le pourquoi des événements qui nous tombent sur la tête hors du contexte, dont l'étiologie nous est inconnue. De toute manière, à quoi servent les épreuves ? À nous faire évoluer. Mais évoluer vers quoi ? Vers un état de conscience objectif qui produira de notre part une complicité dans l'occurrence des actes gratuits négatifs.

* * *

Soudain, elle s'était sentie accablée par son silence et, devant elle, l'acte gratuit a eu lieu : le vrai acte gratuit inattendu.

Le Christ était toujours au fond de l'abside sans quitter sa place, mais entouré de violonistes qui, pour elle, toute seule, répétaient le concert qui devait se jouer à 20 h 45.

Écrit dans l'abside
à l'église de Sainte Jeanne de Chantal
le 19 janvier 1999
face à l'évidence
même s'il fait encore nuit dans son âme

Introduction nécessaire à la compréhension de l'analyse[72]

Depuis que l'homme observe la nature, il cherche ce que nous nommons la vérité. Il l'a d'abord cherché sans méthode ; puis il a tenté de déterminer la meilleure : *organon* médiéval tiré de l'enseignement aristotélicien, nouvel *organon* de Bacon, méthode cartésienne, méthode expérimentale de Claude Bernard, méthode critique dans les sciences historiques… Dans toutes ces méthodes, depuis Descartes, l'analyse tient une place importante. Après s'être assuré du fait, il faut analyser ce fait. Descartes se le proposait en ces termes : « Diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre. »

* * *

Notre organisation physiologique exige l'analyse puisque nous ne pouvons observer le monde que par nos sens. Une table est un ensemble de sensations visuelles, auditives, olfactives, tactiles, musculaires. C'est une matière observée par le physicien et le chimiste, une forme à laquelle est sensible le géomètre, un style qui retient l'artiste, un travail élaboré par un technicien… Si nous disposions, comme Micromégas, d'un plus grand nombre de sens, la table serait encore autre chose, et peut-être alors définirions-nous d'autres sciences.

* * *

---

72 : publié dans le n° 51 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1999) « Nécessité de l'analyse ».

D'autre part, toute connaissance se fonde sur des concepts. En fait, il n'y a que du général. La science n'a donc commencé qu'avec la création de concepts abstraits dont le signe est un mot, une lettre, un chiffre. De l'immensité cosmique, il a fallu extraire une certaine forme qui est nuage ou rocher, une certaine qualité qui est l'utile ou le nuisible, une certaine espèce qui est minerai, végétal ou animal…jusqu'à concevoir de pures abstractions, sans rapport immédiat avec la nature, comme le triangle ou le tétraèdre. L'un ou le zéro, l'x algébrique. Nommer quelque chose, c'est le séparer de l'ensemble, il serait possible d'établir une série de concepts imbriqués l'un dans l'autre, dont le suivant fut obtenu par l'analyse du précédent : univers, terre, nature, forêt, arbre, tronc, cellule, molécule, atome, proton…

* * *

Ainsi sommes-nous portés, tout naturellement, à analyser ce qui se présente en bloc. La psychologie nous apprend comment le bébé établit, peu à peu, la différence entre la lampe du reste de la chambre où il est installé. Dès que le bébé est transporté d'une pièce dans l'autre, et surtout dès qu'il commence à marcher, il distingue, dans la demeure de son bonheur initial, la cuisine de la salle à manger, la cave du grenier. Plus tard, à l'école, il pourra reconnaître les différentes parties du corps, de l'arbre, du village, de la maison, la lecture de l'écriture, la morale de l'histoire et de la géographie… Apprend-il la chimie ? il lui faut voir des corps simples dans les corps composés ; la géométrie ? il discerne des formes géométriques simples dans les formes complexes que la nature lui présente.

Ainsi parcourt-il, durant sa scolarité, le catalogue des analyses faites par l'homme depuis qu'il a commencé de penser. Il apprend à subdiviser la connaissance en disciplines. À mesure qu'il poursuit ses études, il apprend à subdiviser chaque discipline. Le calcul devient algèbre, géométrie, trigonométrie, mécanique… La géométrie devient géométrie plane, géométrie dans l'espace,

calcul différentiel. La médecine devient stomatologie, cardiologie, gastrologie… Et, selon le travail professionnel qu'il finalement choisi, il se fera du monde une vue particulière. La forêt n'est pas observée de la même façon par le menuisier, le chasseur, le peintre, le musicien, le politicien.

* * *

Le réel prend mille visages, car les hommes ne s'entendent plus. Chacun devenant un spécialiste. Leur dialogue risque de devenir dialogue de sourds. Il faut donc lutter par l'humanisme contre cette conséquence de l'analyse. Pascal s'est élevé contre les sciences qui risquent de détourner l'homme d'une connaissance humaine de l'univers. Qu'elles soient classiques ou modernes, les humanités sont le seul moyen de ramener les hommes à la compréhension mutuelle, seul moyen de compenser la spécialisation qui isole, qui rétrécit l'angle visuel en mettant des œillères. Tous nos grands savants furent des humanistes.

Encore est-il que l'humanisme ne suffit pas à certains esprits. Ils n'ont pas seulement besoin de se rapprocher des hommes, mais de connaître globalement, intuitivement.

La boutade du positiviste l'explique fort bien : « Le botaniste qui veut décrire l'artichaut décrit la tige, le fond, les feuilles. Le métaphysicien élimine tout cela et étudie le reste ». Mais c'est peut-être ce reste qui importe le plus à certains esprits trop exigeants : les problèmes de l'essence, des causes premières et des fins dernières. Or l'analyse ne permet aucune réponse à ces problèmes. Seul le mysticisme en donne une, que l'analyste rejette avec dédain. Le mysticisme est connaissance globale, intuitive, par préhension immédiate en soi, par amour, par compréhension absolue. Ce n'est pas l'analyse qui permet à Pascal de comprendre Dieu : relisons son *Memorial*. Ce n'est pas l'analyse non plus qui permit à Descartes de fonder son *Cogito* sur lequel il bâtit l'édifice de sa science. Ce n'est pas l'analyse qui permet au mathématicien de fonder ses postulats… S'il n'est pas tenu compte, dans le

surréalisme d'après la première guerre mondiale, d'un mouvement de révolte absurde, il est possible de déceler une réaction brutale de la jeunesse contre la connaissance par l'analyse rationnelle, un désir ardent de connaissance totale qui est naturel à la jeunesse, mais qui s'atténue peu à peu chez l'homme lorsque l'expérience le convainc de la vanité de ses ambitions.

Subdivisant les problèmes à l'infini, l'analyse scientifique laisse donc l'esprit insatisfait. Il n'en reste pas moins qu'elle seule permet aux hommes de devenir « comme maîtres et possesseurs » de l'univers, de l'univers matériel du moins…

* * *

En fait, le mental et l'intellect ne sont pas les puissances-clefs de notre existence. Ils ne peuvent que tracer une ronde de demi vérités et d'incertitudes se trouvant dans ce cercle imparfait. Mais, cachée dans la pensée et la vie, dans l'action et l'être intellectuel, esthétique, dynamique et pratique, émotionnel, sensible, vital et physique, il existe une puissance qui voit par identité et par intuition et qui leur confère toute la vérité, toute la certitude, toute la stabilité qu'elles peuvent atteindre.

L'authenticité de la conduite[73]

En formulant que « l'enfer est pavé de bonnes intentions », la sagesse populaire a souligné les difficultés auxquelles se heurte l'homme dès qu'il entreprend de réaliser ce qu'il a conçu. Entre la pensée et l'action s'ouvre un abîme qu'il n'est pas facile de franchir.

Les philosophes l'ont démontré par de subtiles analyses. Que de « j'aurais bien voulu, mais je n'ai pas pu » !

Et pourquoi est-ce donc si difficile à tout un chacun d'imiter ces milliers de héros, de saints, de martyrs et d'anonymes qui surent et purent agir selon leur pensée ?

* * *

Les tendances qui nous poussent à l'action sont relativement importantes :

* Les tendances organiques avec l'instinct de conservation ; appétits : faim, soif, appétit sexuel ;

* Les tendances altruistes avec les instincts grégaire et maternel, la sympathie, la camaraderie, la communion avec le groupe ;

* Les tendances dominatrices avec l'agressivité mise en valeur par Freud ;

* Les tendances sociales avec le goût de la vie domestique ; de la vie professionnelle ; de la vie civique ; de la vie patriotique ;

* Les tendances idéales avec la tendance du vrai : la science ; la

---

[73] : publié dans le n° 52 de la lettre de SOS Psychologue (avril 1999) « Authenticité de la conduite ».

tendance au beau comme l'art ; la tendance au bien comme la morale ; la tendance à l'absolu comme la religion.

Et c'est le mécanisme de la conception d'une action par la pensée qui choisit parmi les tendances.

* * *

La pensée est libre. Certes, on ne pense pas exactement ce qu'on veut, notamment lorsqu'on cherche à concevoir le réel d'après les règles de la méthode expérimentale. La santé joue son rôle dans notre vision optimiste ou pessimiste des choses. L'hérédité joue le sien dans notre tendance à la mélancolie, aux idées noires. La pensée vogue au gré du moment. Il suffit d'une émotion, d'un désir fugitif, d'un souhait pour que s'élèvent les plus beaux édifices. Mais bien des obstacles se dressent qui nous évitent de les faire passer de la virtualité à la réalité.

Il est difficile de passer à l'action. Admettons que la virtualité d'action élaborée durant notre rêverie devienne désir, c'est-à-dire, comme Spinoza l'a montré, une tendance « avec la conscience d'elle-même ». Admettons que, nouveau Rodrigue, nous désirions venger l'honneur familial outragé ; que femme du pêcheur des *Pauvres gens*, nous désirions adopter les orphelins de la maison voisine.

Des obstacles matériels se dressent devant nous et peuvent faire avorter notre désir. Il suffit d'une pierre, sur le chemin, pour tomber avec le panier d'œufs qui contenait en germe les poulets, le cochon, la vache et son veau dont nous avions rêvé. Plus question de bâtir, d'acheter la ferme, le tracteur à l'aide desquels nous pensions pouvoir faire fortune !

La volonté d'autrui se dresse aussi devant nous pour mettre obstacle à la réalisation de ce que nous avons conçu. La vie nous force à user constamment notre volonté contre celle d'autrui. Et quelle que soit l'œuvre que nous cherchons à concevoir, dans le domaine moral, intellectuel, économique ou politique, la réaliser

demande du travail, de l'obstination, du courage, mais aussi de la chance.

La volonté collective oppose d'ailleurs parfois sa terrible puissance à notre désir. Celui qui pense le vrai ou le juste dans l'hérésie en fait l'expérience. Aussi bien Socrate quand il affronte ses juges que Galilée quand il s'incline momentanément devant les siens. Il n'est pas vraiment facile d'agir selon sa pensée lorsque, comme à Socrate, elle vous fait aimer une conception du juste et du sacré contraire à celle de la cité ; lorsqu'elle vous offre, comme à Galilée, une image du vrai interdite par la communauté religieuse. Il suffit de si peu de chose pour détourner l'action de la voie où la pensée l'engage puisque celle-ci trouve, dans l'individu lui-même, des obstacles à son aboutissement.

Soi-même enfin : voilà le plus efficace des obstacles, indéfiniment rebâti et toujours orienté à la traverse quand nous croyons pouvoir le contourner. « L'homme – *a écrit Gabriel Tarde* – est un être social greffé sur un être vital » et cet être vital ne veut pas être privé de la moindre provende. Or agir pour autrui, lorsque la pensée l'exige, agir pour l'idéal intellectuel, moral, religieux ou politique, c'est aller contre son instinct de conservation, contre ses appétits. Agir selon son devoir, quelle qu'en soit la justification, c'est aller contre ses passions.

Trop souvent, nous avons peur d'engager le fer, avec plus puissant que nous, nous craignons d'en pâtir dans notre chair, dans notre situation professionnelle, dans la situation dont nous nous sommes entourés. Nous aimons la paix, le calme, l'insouciance. La moindre action troublerait cette aimable torpeur dans laquelle nous nous complaisons… Une bonne pensée est vite conçue. Hélas, il faut quelquefois toute une vie pour la réaliser. Il faut même donner sa vie immédiatement, sans retour, l'échanger contre une valeur plus haute, disait Saint-Exupéry.

* * *

Souvent, les difficultés devant lesquelles nous reculons ne se découvrent qu'après coup, au fur et à mesure de l'action. Elles n'avaient pas été prévues et voilà bien la cause de tout le mal. Il faudrait ne s'engager dans l'action qu'après avoir mûrement réfléchi.

Ne connaissons-nous pas des personnes assez maîtresses d'elles-mêmes pour accomplir ce qu'elles ont conçu ? Ne sentons-nous pas en nous-mêmes ce pouvoir sans lequel nous ne serions plus que des bouchons sur l'eau ? Seulement, il ne suffit pas de concevoir un souhait, il faut déterminer avec précision l'objectif et les moyens de l'atteindre. Il a été dit que le génie « est une idée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr ». Sans prétendre faire œuvre géniale, nous pouvons ambitionner de devenir d'honnêtes gens, des êtres authentiques et non des marionnettes. Encore faudrait-il faire le nécessaire pour y parvenir.

Je remercie… toujours et partout mes analystes[74]

J'ai presque peur d'écrire sur mes propres analyses. Comme si ma confession sincère pouvait détruire cette étincelle d'illumination divine qui me suit partout où je me trouve.

Sous certains critères, j'ai une vie très longue, mais en réalité, il s'agit d'une vie très intense. J'ai connu des souffrances effrayantes et des joies incroyables. En fait, je suis arrivée à rester, autant que possible, toujours identique à moi-même.

Je suis un chercheur. J'ai connu les meilleurs analystes et psychologues de mon temps. J'ai fait des études longues, compliquées, complexes. Mon premier analyste a été Dieu, mon deuxième analyste mon père, le troisième Ángel Garma (psychosomaticien, ayant introduit la psychanalyse en Argentine), le quatrième Elena Katz (élève de Jung, polonaise, didacticienne des tous premiers jungiens en Argentine) en Argentine.

Avec Dieu, j'ai pu confesser mon angoisse d'enfant et d'adolescente. L'ascèse vers le chemin de la conscience avait commencé à 6 ans avec la première prière qui me fut apprise au collège des sœurs de la *Misércordia* : « Sacré cœur de Jésus, j'ai confiance en toi ». Étonnant… ma prière me fut apprise en français ! Synchronicité extraordinaire, car, aujourd'hui, je suis en train de fermer la boucle en tant que professionnelle internationale en France.

J'ai connu et travaillé avec les meilleurs analystes : aux États Unis,

---

[74] : publié dans le n° 52 de la lettre de SOS Psychologue (avril 1999) « Authenticité de la conduite ».

avec Carl Rogers (qui a développé la psychothérapie centrée sur le patient) ; en France, avec Roland Cahen (traducteur de Jung et fondateur de la Société Française de Psychologie Analytique) et avec Élie Humbert à la fin de ses jours. Actuellement, je continue l'analyse que je n'ai pas finie. Elle se terminera lorsque Dieu m'appellera à lui.

Pourquoi la nécessité de l'analyse ? J'étais triste, je n'avais que 16 ans et mon corps changeait. J'avais déjà souffert énormément de quitter la maison dès 6 ans, de quitter ma première enfance pour aller au collège. Une tristesse infinie m'envahissait parfois d'autant plus que j'avais perdu ma grand-mère, à 13 ans, que j'aimais profondément.

L'atmosphère qui avait entouré sa mort avait été mon deuxième traumatisme. Le premier fut la mort de son mari, mon grand-père, quand j'avais 4 ans.

À 19 ans, je commençai mon analyse avec Garma. C'était aussi ma première didactique, car c'était, avant tout, un maître.

Je me suis mariée très vite, j'ai eu des enfants, au nombre de quatre.

Mon rythme de vie était agité, car, étant dans la Marine, les changements de lieu de résidence se succédaient.

Heureusement, j'avais toujours ma vie de mère et d'éternelle étudiante en guise de compensation.

J'ai connu Moreno (fondateur du psychodrame et de la sociométrie) et sa femme. Il avait à cette époque 84 ans et beaucoup de génie. Ensemble nous avons travaillé avec des psychotiques.

Mon vrai travail analytique commença avec une femme merveilleuse, Elena Katz, 78 ans. Il s'agissait de mon premier travail analytique avec une femme. J'ai beaucoup avancé grâce à elle. Les traductions de Jung que nous lisions à l'époque en Argentine provenaient de Roland Cahen ou d'Angleterre. J'avais

constitué, chez moi, un espace de réflexion sur Jung ; Abraham Haber, critique d'art remarquable, m'avait introduite à la lecture jungienne des œuvres d'art.

Ensuite, la vie m'a coupé les ailes. Mon analyste est morte le 12 juin 1972, un mercredi matin. J'avais ma séance l'après-midi à 15 heures. J'ai encore l'image de la porte fermée et le souvenir du silence…

Je pourrais raconter mille choses, mais je dois me réduire à l'essentiel.

Je suis venue chercher Roland Cahen en France, pour étudier Jung avec lui. Alors je suis sûre que je suis un mélange de nomade et de pèlerin. Je fais tous les efforts du monde pour devenir consciente. Parfois, j'ai tourné en rond, mais j'ai culpabilisé chaque fois que je sentais que je ne capitalisais pas assez mon travail analytique avec ces êtres qui me donnaient le meilleur de leur savoir et de leur amour.

Le parcours avec Cahen fut très long, quelquefois orageux, mais c'était le meilleur clinicien au monde. Il est toujours allé au bout de ses réponses à mes questions.

Puis, j'ai eu la grande chance de me retrouver avec Élie Humbert. Ce fut une très belle histoire, un défi posé au-delà même des limites de la maladie et de la mort. C'est lui qui m'a obligée à écrire, à dessiner, à laisser venir, à contempler et à interpréter. Je l'aimais comme nous pouvons aimer notre frère qui en sait plus. Sa maladie s'était constituée en un mur de protection entre « nous deux » et le monde.

Je remercie tout particulièrement le professeur Tomatis, psychophonobiologiste, à l'origine de la musique filtrée et de recherches sur le milieu utérin. Entre les années 1988 et 1997, il m'a soutenue dans l'achèvement de mes deuils majeurs.

Aujourd'hui, je cherche chez mon analyste femme le débroussaillement du reste de mon cheminement.

Je suis dans la vie, bien dans ma peau, sachant aimer et travailler. Je crois en Dieu. Je reviens sur le thème, car Jung dit dans ses *Lettres* : « Avant, je croyais que Dieu existait. Maintenant, je le sais ».

Enfin, je cherche la vérité, la conscience, l'individuation et le silence..

Peut-être le jour est-il en train de s'endormir sur les toits de la ville, mais cela ne peut que me faire veiller pour aller plus loin dans mes recherches.

Je dis toujours à mes élèves qu'il y a trois temps pour commencer une analyse : le temps du conflit, le temps de la souffrance et le temps de la nécessité.

Celui qui parvient au troisième niveau sera, sans doute, un bon analysé, car il n'aura pas d'autre issue. L'état de nécessité est féroce et en regardant le passé, nous ne pouvons que dire : jamais plus la souffrance d'hier.

Je veux le bonheur sur cette terre, je veux rire, créer, sentir sur la peau aussi bien le soleil que ton regard.

Enfin, je n'ai pas fini mon analyse… Je veux plus, car je veux la paix.

Par ailleurs j'ai un nouvel amour dans ma vie. Il s'agit d'un bonsaï. Je crois que notre transfert est excellent.

Rôle de l'examen de conscience[75]

« On mettrait bien du temps à devenir misanthrope si on s'en tenait à l'observation d'autrui. C'est en notant ses propres faiblesses qu'on arrive à plaindre ou à mépriser l'homme. » nous confie Bergson.

S'il y a une vérité bien établie, semble-t-il, c'est celle que La Fontaine a illustrée dans sa fable *la Besace* et que résume le proverbe de la paille et de la poutre : nous voyons clairement les défauts d'autrui et ignorons les nôtres.

Jupiter nous créa besaciers tous de même manière :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Si le pessimisme nous gagne, ce serait donc parce que nous observons, autour de nous, une multitude de défauts et de vices dont l'humanité offre un échantillonnage inépuisable, alors que le contentement intérieur, la satisfaction de soi-même nous porterait aisément à la béatitude. « Que les hommes sont bêtes ! » disent les femmes en se rengorgeant. « Que les femmes sont donc sottes ! » répliquent les hommes en haussant les épaules. « Que l'humanité est méchante ! » soupire celui qui se vante de n'avoir jamais fait de mal à une mouche, mais qui laisse la cigale dans la misère. Au dire de Bergson, ce ne serait pourtant pas le spectacle de l'universelle sottise qui ferait naître notre pessimisme, mais la seule observation de notre insuffisance personnelle. Non qu'il récuse tout à fait la première cause, mais « on mettrait bien du temps à devenir misanthrope, si on s'en tenait à l'observation d'autrui », nous fait-il observer. « C'est en notant ses propres

---

[75] : publié dans le n° 53 de la lettre de SOS Psychologue (mai-juin 1999) « Rôle de l'examen de conscience ».

faiblesses qu'on arrive à plaindre ou à mépriser l'homme. » La réflexion est suggestive, elle excite l'intelligence, elle séduit. Devons-nous l'adopter comme une vérité indiscutable ? Le philosophe professionnel aurait-il raison contre la vox populi ?

* * *

L'humanité n'est pas belle, mais elle offre le spectacle de la comédie humaine

Il y a bien du vrai dans le proverbe comme dans l'apologue. Nous nous observons, le plus souvent, avec une indulgence excessive. Nous ne nous voyons pas tel que nous sommes. Plus exactement, tel que les autres nous voient, puisque ce sont eux qui forment le jugement commun, « la vérité ». Par désir de gloriole, par besoin d'estime personnelle, nous nous imaginons, nous nous observons sincèrement tel que nous voudrions être.

On éprouve tant de plaisir à commérer en médisant ! à se voir plus beau que le voisin, plus riche, plus puissant, plus capable, plus chanceux ! Périsse l'humanité, pourvu que je prospère…

Comment pourrait-on vivre en bonne santé si, au lieu de jouir de sa force, il fallait s'apitoyer sur les perclus, les infirmes, les incurables ? Comment pourrait-on jouir de sa richesse s'il fallait s'apitoyer sur les dépourvus, les affamés ? De sa liberté, s'il fallait s'apitoyer sur les gens condamnés à vivre dans un « univers concentrationnaire » ?

Un égoïsme sacré nous incline à sourire quand la vie nous est facile, à nous détourner de ce qui pourrait effacer notre sourire et donc à prendre par le bon côté le malheur des autres.

* * *

Nos propres faiblesses sont les seules insupportables

Il faut que nous soyons atteints nous-mêmes, dans notre chair, dans nos biens, dans notre liberté, dans nos affections, pour que

le pessimisme nous gagne. Sur ce point, Bergson a raison.

Nous avons beau savoir que le cancer ronge des dizaines de milliers de Français et les entraîne inéluctablement vers une mort prématurée – tant que nous ne nous savons pas cancéreux –, nous ignorons l'effroyable amertume du malade qui observe l'impuissance des médecins.

Nous avons beau savoir que, dans un camp de concentration, des prisonniers mal nourris, mal chauffés, insuffisamment vêtus, subissent des tortures – tant que nous ne nous trouvons pas captif entre des fils barbelés, grelottant de froid ou de fièvre, dépourvu de toute tendresse, sans secours contre l'isolement, la maladie, la souffrance et la mort –, nous ignorons la détresse sans nom du bagnard innocent.

La jeunesse aux muscles souples, regorgeant d'énergie, imagine-t-elle le tourment du vieillard qui sent sa mort prochaine ? Sauf si l'on porte en soi une âme de saint François d'Assise, une âme de rédempteur, on ne connaît vraiment que sa propre souffrance, on n'assume pas celle d'autrui : « Le mal des autres n'est qu'un songe », affirme le proverbe. Un concept, si l'on préfère.

Pour plaindre l'homme, il faut donc soi-même avoir à se plaindre et il faut d'abord être conduit au mépris, à la haine de soi pour le mépriser ou le haïr.

Connais-toi toi-même, recommandaient les sages antiques ; fais chaque soir ton examen de conscience, recommandent le prêtre ou le pasteur. Volontairement ou non, ils nous engagent dans le chemin qui, selon Bergson, conduit au pessimisme. Lorsqu'on cherche à établir le bilan moral de la journée, on en arrive fatalement à dresser une impressionnante colonne de petites vilenies.

« Je ne connais pas l'âme d'un criminel, mais je connais l'âme d'un honnête homme, et c'est bien noir », disait en substance Joseph de Maistre. Comment ne pas devenir amer si nous nous jugeons le soir avec scrupule alors que, durant la journée, nous avons agi

sans scrupules ? C'est au cours de l'action qu'il faudrait se montrer exigeant avec soi-même, non dans le confessionnal ou dans la chambre avant de s'endormir. Mais l'homme est pris par les nécessités de l'action. Il lutte, il se défend, il gagne sa vie, il se débat comme il peut. Lorsqu'il abandonne cette attitude du travailleur pour prendre celle du janséniste pascalien, du calviniste, du chrétien, du sage, quelle amertume ! Entre les réalités et l'idéal, entre le relatif et l'absolu, la différence est si grande qu'il faut beaucoup de bon sens, de philosophie pour l'accepter sans écœurement.

* * *

Est-ce à dire que le pessimisme a toujours son origine dans l'examen de conscience ? Certes, non. « J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre », a écrit Pascal. Il savait bien, pour en avoir fait l'expérience durant sa période libertine, que la grande cause du pessimisme, pour celui que Dieu n'a pas visité, est d'ordre métaphysique : qu'adviendra-t-il de nous après la mort ? d'où venons-nous ? où allons-nous ? L'homme désire connaître et il ne peut connaître ; il désire être heureux et ne peut l'être, puisque la mort le menace à tout instant.

Réserve faite de ces causes métaphysiques, économiques et politiques du pessimisme, il faut convenir que Bergson avait raison de voir, dans le jugement de soi sur soi, la cause fondamentale du pessimisme. Lorsqu'il ne peut plus tolérer les autres, l'individu se contente de les supprimer ; c'est lorsqu'il ne se tolère plus qu'il se suicide et supprime le monde avec lui.

Liberté ou obéissance[76]

« Être libre n'est pas faire ce qu'on veut,
mais ce qu'on a jugé meilleur et plus convenable »
(J. Joubert, Pensées, 86)

La liberté apparaît, le plus souvent, comme le droit de faire ce qui plaît, de suivre son caprice, d'agir à sa fantaisie, sans subir aucun joug. Vue ainsi, elle semble le bien le plus désirable.

Par contre, le devoir apparaît comme une contrainte, une obligation, une corvée, une punition. Il prend l'apparence concrète du licol, de la laisse, de la chaîne, de la prison, des collèges, « ces geôles de jeunesse captive » au dire de Montaigne. Le devoir éveille les images abstraites de discipline militaire, de règlement, de procès-verbal, d'amende, de peine afflictive.

Ainsi, à première vue, la liberté ouvre les champs de la joie alors que le devoir enferme dans la fatigue, l'ennui, la douleur, etc.

Mais le problème n'est peut-être pas aussi simple… Et André Gide, Saint-Exupéry, Jean-Paul Sartre nous invitent à le poser d'une manière plus complexe.

* * *

Le bonheur est dans la liberté

Disposer de ses muscles, de ses glandes, de ses facultés émotives ou intellectuelles, agir à son gré, aller où bon vous semble : la jeunesse rêve de cette possibilité en subissant la loi familiale, la loi scolaire, la loi professionnelle, la loi morale qui se dressent devant

---

[76] : publié dans le n° 54 de la lettre de SOS Psychologue (juillet 1999) « Liberté ou obéissance ».

ses désirs. L'âge mûr lui-même croit encore au paradis des vacances, des voyages, de l'aventure. Il croit à la paradisiaque liberté offerte par les îles d'or sises en Océanie ou ailleurs.

Aller de plaisir en plaisir, s'offrir à toutes les expériences : telle est d'ailleurs la leçon que Gide donna aux jeunes lecteurs de ses *Nourritures terrestres* après l'avoir péniblement conçue pour lui-même en s'accordant le droit de se révolter contre une atroce tyrannie maternelle. « Il y a profit aux désirs et profit au rassasiement des désirs, parce qu'ils en sont augmentés. J'ai peur que tout désir, toute énergie que je n'aurais pas satisfaite durant ma vie ne me tourmentent… »

Mais d'autres philosophes nous font observer que « toujours du plaisir n'est pas du plaisir ». Tout plaisir a sa jeunesse, son âge mûr, puis sa décrépitude, et le cycle est parfois d'une étonnante brièveté.

Quand le moyen de le susciter varie, le plaisir se réveille, dira-t-on. Bientôt, cependant, il ne surgit plus, malgré la diversité des sollicitations. C'est la satiété, évoquée par Baudelaire dans le *Goût du néant* :

[…] Pour toi, vieux maraudeur,
L'amour n'a plus de goût, non plus que la dispute.

« La chair est triste » alors, comme l'a si bien dit Mallarmé, et, devant la plus riche bibliothèque, la plus tentante, on n'a même plus envie de lever la main pour saisir un volume : on a « lu tous les livres ».

Il ne reste plus que l'étincelle d'énergie nécessaire pour imaginer la délivrance : « Fuir ! là-bas, fuir !… » Fuir cette prison du marasme, du dégoût, de l'ennui. S'évader. On rêve de lointains exotiques où il se trouverait des « meubles luisants, polis par les ans » ; des bouts du monde où il serait possible de donner cours à son « humeur vagabonde ».

Or si la fortune nous permettait de réaliser ces rêves, bondirions-

nous vraiment de joie ? Une fois, deux fois peut-être… Au lieu du bonheur escompté, nous ne trouverions que lassitude ; l'angoisse planterait sur notre crâne son drapeau noir. Nous sentirions, comme Baudelaire, « l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules ». Combien de désœuvrés, de viveurs qui ont pu se dire à peu près ce que Musset s'est dit pour avoir trop souvent choisi la liberté :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
J'éprouve un tel dégoût que je me sens mourir.

Cherche-t-on le bonheur dans l'accumulation des richesses ? Nous nous lasserons des libertés que procure la fortune ; nous dormirons sans désir et sans crainte sur un sac d'or. Comme le financier du fabuliste, nous envierons le savetier du coin ; comme le roi de la légende, nous jalouserons l'homme qui ne possède même pas de chemise.

Souhaite-t-on les libertés que donne le pouvoir ? Cherche-t-on la liberté dans l'acte gratuit ? Alors, on subit la pire des contraintes : on est condamné à « inventer son chemin »…

* * *

Le bonheur est dans l'accomplissement du devoir

Gide s'est aperçu que l'homme a besoin d'agir non seulement par espoir de volupté, mais pour se rendre utile à sa famille, à sa patrie, à l'humanité. Il a besoin de connaître non seulement pour sa délectation personnelle, mais pour enrichir le patrimoine commun. Il a besoin d'aimer et d'être aimé non seulement pour satisfaire sa *libido*, mais pour se souder à l'ensemble des hommes dans l'espace et dans le temps. Il a besoin même de souhaiter sacrifier sa vie à une cause.

Se soumettre aux grands devoirs sélectionnés par l'espèce procure des joies presque exemptes d'amertume. Joie de lutter contre la matière végétale pour la soumettre à la loi du jardinier ; contre la pierre brute pour la soumettre à la loi de l'architecte… Joie de

s'élever contre la pesanteur. De respirer malgré le manque d'atmosphère. De s'enfoncer sous les eaux en narguant l'asphyxie. De défier les grands froids qui transforment pourtant tout en pierre. Joie de savant, de technicien, d'ouvrier, d'artiste qui impose sa volonté en sélectionnant des formes, des couleurs, des sons, des particules, en ordonnant la matière à sa guise, en meublant l'univers d'astres nouveaux, etc.

C'est la conquête qui fait le bonheur de tous ces travailleurs, mais c'est aussi la soumission à une dure loi. Quand se multiplient les règles, l'effort exigé grandit, mais également le mérite.

Faut-il distinguer entre le devoir librement choisi et le devoir qui vous est imposé ? Non, car celui-ci procure, en définitive, les mêmes joies. Dans son absolutisme, la raison défie le bon sens. Mais sans attendre de tels défis, il faut bien convenir que plus le devoir est difficile à remplir, plus grand est le bonheur qu'il réserve à ceux qui ne se dérobent point.

Une vie sans obligations décompose l'âme. La soumission à une règle la fortifie.

* * *

Ainsi souvent, celui qui commence par ne voir sa joie que dans la liberté regrette-t-il, sur le tard, de n'avoir pas cherché le bonheur dans la soumission à quelque grande règle qui puisse donner à l'arbre périssable l'immortalité de la forêt.

Traditions et préjugés[77]

La tradition est la transmission, d'âge en âge, de certains usages fondés sur la nécessité ou la bienséance ou simplement sur l'expérience, d'une certaine manière de penser et d'agir en accord avec la conception d'un idéal. Le bon sens ou la connaissance, ou bien encore l'élévation des sentiments, ont présidé à leur formation.

Opinions ou croyances que l'on s'est faites sans examen, les préjugés n'ont pas cette valeur. Ils dérivent de l'ignorance ou de la paresse d'esprit, de l'absence d'esprit critique ou de la passion : un sentiment excessif, une manière de penser préconçue et prédominante paralyse l'intelligence, atrophie sa puissance de discussion, ou bien encore – c'est ce qui se produit le plus souvent – l'excite et l'influence de telle façon qu'elle met à leur service tout argument présenté par la raison. Nés de l'ignorance ou de l'aveugle parti pris, ils ne sauraient toujours inspirer des actes utiles ou profitables, ni une conduite raisonnable et digne d'être louée.

En cela, ils s'opposent aux traditions qui impliquent l'expérience, condition de l'activité utile, ou alors ils correspondent à une nécessité le plus souvent d'ordre collectif ou qui supposent un certain idéal.

* * *

Les traditions semblent avoir pour origine, essentiellement, l'instinct de sympathie ; l'instinct de conservation sous les formes

---

[77] : publié dans le n° 55 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 1999) « Traditions et préjugés ».

de besoin de détente, besoin de sécurité qui se trouve satisfait par tout ce qui renforce les liens qui unissent l'individu à un groupement humain ; le sentiment religieux, les tendances morales ou mystiques.

L'homme ne vit pas isolé, car il est au sein d'un groupement : la famille, le milieu scolaire, militaire, le milieu professionnel, le milieu social, le milieu religieux, le pays.

S'il vivait isolément, l'individu sait que sa vie matérielle serait rudimentaire, précaire. Et même sans que ce soit chez lui le résultat de la réflexion, il est enclin à rechercher la société de ses semblables et leur sympathie. Or cette communion d'idées et de sentiments s'exprime par des actes communs, par la participation à des cérémonies, à des réjouissances communes, etc.

L'homme aspire à des moments de détente, de divertissements et de plaisir. Un certain nombre de traditions sont en accord avec cette tendance, comme le plaisir que l'homme trouve dans la nature, les jeux, les danses, la gourmandise.

Il a besoin de sécurité morale. Il aspire, en effet, à tout ce qui sera pour lui, pour son être, une garantie, une force. Même s'il doit en subir quelques inconvénients ou faire des sacrifices, il aime sentir qu'il n'est pas seul. Et de là encore viennent des traditions : familiales, scolaires, universitaires, etc.

Les traditions sont en accord avec les circonstances particulières qui viennent modifier les conditions générales de la vie de l'homme.

Certaines traditions ont pour but de commémorer des faits : une victoire, une naissance, une mort, etc. D'autres traditions évoluent et leur importance semble diminuer par suite de circonstances telles que les difficultés de la vie, la cherté de la vie ou le défaut de temps.

* * *

Ainsi, les traditions paraissent bien avoir pour origine surtout le sentiment. Non pas le sentiment individuel, mais le sentiment de la collectivité. Elles sont un ensemble de règles de conduite imposées par la vie, non point acquises par le jugement, mais acceptées inconsciemment et pratiquées par habitude.

Un certain nombre d'entre elles sont utiles en ce fait qu'elles apportent un moment de détente, même sous une forme un peu vulgaire – plaisirs de gourmandise – ou même un peu bizarre – certaines danses ou pantomimes.

En général, elles ont un caractère désintéressé, puisqu'elles imposent à l'homme la pratique de règles et de devoirs, le respect des institutions auxquels il accède sans qu'il y ait, pour lui, une obligation absolue. Son adhésion est dictée par le sentiment. Presque toujours, elles sont un principe d'entente, de paix, de rapprochement. Il s'établit une certaine communion d'idées et de sentiments chez ceux qui participent aux mêmes fêtes, aux mêmes cérémonies. Par là, les traditions ont une valeur sociale. Elles resserrent les liens familiaux, sociaux, nationaux et elles ont ainsi une valeur morale.

Enfin, dans une certaine mesure, elles contribuent au bonheur des individus en donnant satisfaction à leurs aspirations sentimentales ou spirituelles.

* * *

Est-ce à dire qu'il faille se plier entièrement à toutes les pratiques traditionnelles sans distinction ?

Non, car une telle rigueur irait à l'encontre de l'indépendance de la pensée et nous semblerait un regrettable asservissement.

Il semble bien que certaines traditions puissent être négligées dans le cas où elles nous paraissent tout à fait vaines et superflues. Leur abandon serait dicté soit par les circonstances, soit par une manière différente de concevoir les choses, comme les cartes de visite au Nouvel An, les trousseaux de mariage compliqués…

Il y en a contre lesquelles il serait légitime et louable de protester. Telles sont les traditions qui choquent notre sensibilité : les combats de coqs, les courses de taureaux avec mise à mort. Ou qui blessent notre sentiment de la dignité humaine : révélations indiscrètes et infamantes au sujet de la vie privée de personnes.

En dehors de ces cas et, dans l'ensemble, en raison de leur utilité, de leur valeur morale et sociale ou des éléments de bonheur qu'elles apportent à l'individu, il semble légitime et salutaire de respecter les traditions et de s'y conformer.

* * *

Il en est tout autrement des préjugés ! Ils ont pour origine, principalement l'instinct de conservation sous ses formes les plus basses : intérêt et crainte pour sa vie ; l'instinct de domination sous ses formes les plus blessantes : antipathie, mépris.

* * *

Les préjugés sont en accord avec les conditions de la vie humaine :

- préjugés de caste : on est disposé à mieux accueillir une personne de son rang et enclin à des sentiments d'estime, de confiance à l'égard de personnes de même classe sociale que soi, même si on ne la connaît pas et peut-être au risque d'être singulièrement déçu ou trompé ;

- préjugés de nation. Il est à remarquer que ce préjugé peut avoir deux aspects opposés : de même que nous avons tendance à admirer « les Anciens » – recul dans le temps –, nous sommes portés à avoir de la considération pour ceux qui viennent de pays éloignés – recul dans l'espace. D'autre part, ce préjugé peut se manifester sous la forme d'une méfiance ou d'une hostilité qui ne sont pas spécialement justifiées à l'égard de tous les étrangers ;

- préjugés de race. On étend à tous les individus appartenant à une race les caractères généraux de cette race et l'on refuse d'admettre des nuances ou des exceptions. C'est ainsi que « tous les Auvergnats » sont âpres au gain ou que « tous les Méridionaux » sont vantards ou que « tous les Grecs » sont habiles à faire fortune ;

- préjugés de religion. Il est volontiers admis que les personnes appartenant à une certaine religion possèdent nécessairement tel ou tel trait de caractère.

Les préjugés sont en accord avec la nature de l'homme :

- L'instinct de conservation se manifeste très souvent sous la forme de crainte : on craint pour sa vie, pour sa santé. Et ces appréhensions inspirent des jugements qui se formulent avant tout contrôle, toute expérimentation. Craintes ou, du moins, méfiance que sont souvent les inventions nouvelles dont on redoute des effets imprévus, dangereux ou même funestes.

C'est cette crainte pour sa vie, pour sa santé qui asservit le paysan au rebouteux qui passe pour détenir des secrets magiques de guérison, tandis que, de son côté, le citadin est ébloui par le prestige d'un « Maître » somptueusement installé et lui accorde une indiscutable supériorité.

* * *

L'instinct de supériorité est encore une des tendances essentielles de l'être humain, et certains préjugés sont en accord avec cet instinct.

Il est fréquent qu'on craigne pour ses biens, pour ses intérêts et il faudrait, alors, chercher la véritable origine de bien des préjugés, de bien des aversions globales et préconçues contre telle ou telle catégorie de personnes.

Beaucoup de personnes redoutent les changements, les innovations, les réformes, la mise en vigueur d'une loi nouvelle,

parce qu'elles craignent des perturbations dans leur vie matérielle, dans leurs ressources, dans un train de vie qu'elles voudraient ne pas changer. Aussi, instinctivement, elles condamnent par avance tout ce qui leur paraît douteux, incertain. Sans hypocrisie, mais par étroitesse d'esprit et par égoïsme, elles s'attachent avec entêtement à ce qui est : lois, institutions, règles, etc., et combattent pour le maintien d'un état de choses qu'elles connaissent et dont elles jouissent.

* * *

L'instinct de domination est également une des tendances innées les plus profondes de l'être humain et cette disposition inspire un certain nombre de préjugés.

On s'obstine délibérément à ne vouloir reconnaître de valeur qu'aux choses dont on peut se vanter, on tient à affirmer la supériorité de ce dont on jouit et dont on peut se glorifier, comme, par exemple, l'éducation reçue, l'instruction classique ou moderne…

* * *

L'instinct de domination, lorsqu'il n'est pas satisfait directement et positivement, peut prendre la forme d'une revanche et se manifester par un mépris qui n'est pas toujours justifié.

Exemple : Tous ceux qui ont vécu dans certains pays d'Asie sont opiomanes.

Peut-être pourrions-nous trouver l'origine de ce préjugé dans un sentiment de dépit, dans une vengeance de sentiments d'envie.

* * *

Enfin et surtout, les préjugés de classes sociales, de coteries, de castes, de régions, de pays, ne sont qu'une manifestation de l'esprit de rivalité et de l'instinct de domination.

D'une part, on ne considère que les mérites, la valeur, la supériorité de son milieu, de son pays et on néglige de songer à ce qui est en lui point faible, infériorité.

D'autre part, on ne rend pas justice à la valeur des autres milieux sociaux ou des autres pays et on souligne volontiers leurs défauts, leurs faiblesses, leurs imperfections. L'instinct de domination se manifeste alors sous deux formes :

- l'apologie du groupe auquel on appartient ;
- le dénigrement systématique des autres groupes.

* * *

De cet examen, il résulte que :

- les préjugés ne viennent pas du raisonnement et ils peuvent se rencontrer même chez des personnes intelligentes et cultivées ;
- leur origine prend naissance dans des sentiments instinctifs en accord avec les tendances prédominantes de l'être humain : instinct de conservation, de propriété, de domination, mais ils sont la manifestation de ces tendances sous les formes les plus basses et les plus injustes ;
- ils ont un caractère égoïste et oppressif ;
- ils sont une cause de souffrance et de malheur.

* * *

Comment, par quels moyens, lutter contre les préjugés ?

- par le développement de l'intelligence : seuls les individus intelligents et cultivés pourraient arriver à l'impartialité qui s'oppose aux préjugés ;
- par le développement de la sensibilité : dans l'esprit de justice en s'efforçant de reconnaître la valeur des autres ; dans la

tolérance ; dans la simplicité en luttant contre l'esprit de clan, en reconnaissant les insuffisances ou les défauts du groupe social auquel on appartient, en anéantissant les sentiments de dédain, de mépris qui établissent des barrières sociales ; dans la délicatesse de sentiment en comprenant et respectant la personnalité des autres ; dans la disposition à s'émouvoir devant la souffrance.

* * *

C'est ainsi que les traditions et les préjugés ont des caractères communs : ils naissent de la vie en société, ils se transmettent et se perpétuent.

Mais tandis que les traditions, d'une manière générale, sont un principe de rapprochement, d'entente, d'union, de paix, de bonheur, les préjugés, au contraire, sont un principe de méfiance, de mépris, d'hostilité, de haine, de souffrance et de malheur.

Aussi nous semble-t-il souhaitable de respecter presque toujours les traditions, alors qu'il serait légitime de blâmer hautement tous les préjugés et de les combattre avec courage, même s'il faut encourir la désapprobation ou le dédain, peut-être même l'hostilité et l'ostracisme de ceux qui nous entourent, de ceux qui nous sont chers.

Tradition et destruction : requiem pour ma petite maman (III)[78]

Un an après beaucoup de choses ont changé, mais dans notre histoire d'avant, d'hier, de demain, rien n'a changé, ni ne changera. Il est vrai que je lis nos vies en commun et les années de distance d'une autre manière, mais les faits sont devant moi, devant toi, devant nous.

Par moments, je comprends avec colère… oui, mais correctement, j'en suis sûre. Ce fameux deuil dont je t'ai parlé, que je suis en train de faire, parce qu'il n'y a pas d'autre solution que d'accepter que tu es partie, est en train de me permettre d'aller plus loin dans tous les deuils de ma vie. Mille deuils maman ! Mieux vaut même ne pas les énumérer. Ils sont plus ou moins faits. Avant, ils me menaçaient à cause de l'imagination et de la culpabilité que j'y plaçais. Maintenant non, ce qui me permet de prendre conscience et de voir, en les acceptant, mes moments de conscience. Ta fille, la pauvre ! Il y a juste quelques jours, sur un bateau ancré dans un fjord norvégien, tes réponses sont venues me surprendre. Dans ce lieu perdu, nous avons compris ensemble le cycle vital : naître, grandir, se reproduire et mourir, le passage des saisons, l'importance de l'instant. Soudain, j'ai compris tes regards des derniers jours de mai 98, mon avant dernier voyage à Buenos Aires pour être avec toi. Le dernier fut en août. Alors je suis venue pour te rendre à Dieu. La phrase semble prétentieuse, mais tu sais qu'il n'en est rien. Si tu as résisté de mai à août, tu l'as fait pour moi, ma douce petite maman

---

[78] : publié dans le n° 55 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 1999) « Traditions et préjugés ».

stoïque.

Ces regards d'amour désespéré ! J'ai dans ma rétine l'éclat de tes yeux dorés, le froncement de tes sourcils… Tu me disais : « laisse-moi partir ma chérie. » Mais tu n'as jamais dit un mot à ce sujet et je n'ai pas compris que je devais accepter ta condition humaine. De toute façon, je m'en souviens avec colère, car nous aurions pu tout régler avant si tu n'avais pas été enfermée dans le cloître de ton silence de petite fille et de femme bien élevée selon la tradition.

Je ne t'ai jamais vu te rebeller. Tu acceptais tout, discrètement, jusqu'à ma propre brutalité quand je voulais t'émouvoir pour que tu cries, pour que tu ne te laisses pas faire… Je n'ai pas réalisé que ta position face à la vie était la conséquence de ton éducation et de ton milieu. Ce milieu t'a toujours été hostile. Tu n'as jamais su ce que les autres attendaient de toi. Mais oui ce qu'ils ne voulaient pas et tu as vécu depuis ta naissance d'après ce que tu croyais que les autres attendaient de toi. Je me suis demandé comment tu aurais aimé être et la réponse a été « être comme moi ». C'était incroyable ! Avec la lumière de cette réponse, j'ai compris beaucoup des messages que tu m'avais transmis y compris cette phrase que tu me répétais à chaque voyage : « Que Dieu te rende bonne ». À chaque fois que tu la prononçais, tu me glaçais et je cherchais en moi mes actes consciemment pervers sans les trouver. Tu voulais me dire : « Fais tout ce que tu veux et tu peux, mais éclairée ». Tu avais réalisé que toi tu n'avais fait ni ce que tu voulais ni ce que tu pouvais, parce que tu t'étais toujours sentie impuissante avant de commencer à faire. Tu as passé ta vie à faire semblant. Traditionnellement, on ne pouvait demander rien d'autre à une femme de bonne famille comme tu l'étais. Tu étais impeccablement habillée, tu souriais toujours, tu répondais correctement et si un jour tu as donné à tous l'impression de te rebeller, ce ne fut pas ta propre révolution que tu as vécue dans ces courtes années à la fin de ta rayonnante maturité, mais l'imitation d'un modèle social aussi opposé et malade que l'autre.

… Et un jour tu t'es éloignée de tout et, sauf avec moi, tu as cessé de communiquer, car il te manquait le modèle correct pour vieillir et mourir en luttant. Tu t'es laissée enfermer dans les quatre murs de ta dignité. Tu me disais toujours que tu n'avais pas de larmes. Eh bien, moi non plus, nous avons trop souffert toutes les deux. Nos vies se ressemblent, moi comme toi je me suis effacée du monde pour aider ceux qui souffrent.

Nous connaissons tellement toutes les deux la douleur humaine ! Pourquoi pleurer sur ce que nous n'avons pas si nous sommes vivants ? Combien de fois, lorsque j'avais subi une terrible perte, j'ai voulu te conduire à parler de la mort. Tu me répondais : « Nous sommes en vie, nous verrons le moment venu. »

Je me souviens de l'un de nos derniers dialogues :

– *Maman, qu'est-ce que c'est que la mort ?*

– *Comment peux-tu poser une telle question ?*

– *Tu es ma mère, tu dois me répondre*

– *Pose la question à un prêtre*

– *Non, je te la pose à toi*

– *Pose-toi toi-même la question*

Et je restais face à moi, satisfaite de savoir que ma maman ne m'avait jamais menti. Quand elle ne me répondait pas. C'est parce qu'elle ne savait pas.

Dans le musée des vikings d'Oslo, il y a un bateau, celui de la princesse Asa d'Osenburg, sa sépulture. Ce peuple se préparait à partir vers une vie nouvelle et l'organisait selon ce qu'il souhaitait vivre. Toi, tu es partie comme le Christ, dépouillée de tout, tu n'avais même pas ton alliance dans tes fines mains blanches qui n'ont jamais vieilli, seulement maigri. Quand tu as quitté ce monde, tu l'as fait avec une telle dignité que tu n'as même pas fait de bruit. Celle-ci, ta mort dépouillée, fut très belle. Tu es partie un

mardi, mais, depuis le jeudi précédent, tu ne voulais pas que l'on te touche. Seules les infirmières s'imposaient pour te soigner. En ce qui me concerne, j'étais là comme toujours, t'aimant, sachant que nos vies ensemble continueraient, d'une autre façon, mais continueraient.

Ta main dans la mienne, je te lisais un livre de Bianchetti en français – l'écrivain argentin entré à l'Académie Française. Nous sommes arrivées à la page 184. Je n'ai jamais fini ce livre, ou plutôt, ce livre s'est fini pour moi à la page 184.

Ensemble nous avons attendu la mort comme une vieille amie qui ne vient que quand c'est nécessaire.

Mario, ton petit-fils, mon troisième enfant est monté me chercher dans ta chambre de l'hôpital gériatrique et en te voyant il m'a demandé : « Ce n'est pas impressionnant de voir ta mère dans cet état ? » Je lui ai répondu : « Non, car c'est toujours ma maman. »

Papa avait écrit au verso d'une photo où tu es avec moi et avec ta mère, ma grand-mère : « Pauvre Lila, victime d'une éducation castratrice et d'un milieu hostile. »

J'ajouterai qu'en t'éloignant tu nous as donné une claque à tous.

« Merci Maman ».

Il y a trois nuits où, comme toujours constatant avec colère, j'ai pensé à ma vie, à celle de mes enfants. À quel point tu nous as aidés et à quel point tu nous as aimés ! Bien que ton défaut ait toujours été de parler le moins possible, car tout pouvait être utilisé contre toi…

Je dirais du haut de la position que me confère le fait d'être ta fille : « Cette femme est morte entourée de l'aide de la sainte religion et de l'indifférence de ses descendants. »

* * *

« Ma mère, tu ne voulais pas que j'analyse, mais comme tu vois je

continue de le faire et Dieu est là avec une lumière à la main pour je ne me perde pas et que je sois bonne ».

On dit que les enfants aiment plus les parents que les parents n'aiment les enfants. Dans mon cas, je serais incapable d'aimer autant que ma mère m'a aimée au point d'accepter d'être privée de moi.

Repose en paix ma Reine et Maîtresse.

Ta fille qui t'admire,

La compensatrice, la révolutionnaire, celle qui est allée au-delà des canons fixés, celle que tu as nourrie au sein.

Fait à Paris le 24 août 1999

* * *

Les plantes ont supporté mon absence, mes vacances dans les fjords. Elles ont des fleurs victorieuses, quelques plantes parasites et quelques feuilles jaunes.

Moi ? Je supporte ton absence. Il m'est encore difficile de retourner à ce Buenos Aires sans toi… J'ai quelques nouvelles fleurs entre les doigts, quelques plantes parasites dans mes pensées et quelques feuilles jaunes dans mon âme qui tomberont bientôt… avec l'automne.

Introduction au désir de connaître[79]

Il y en avait des choses dans le bureau de mon père ! À côté de son cabinet, ce bureau représentait pour moi le jardin du paradis. Tout en bois luisant, avec l'odeur de la cire, une immense bibliothèque anglaise, son bureau en forme de rein, son fauteuil fait pour lui avec ses initiales. Le soir à la lumière de l'abat jour, dans le silence du sacré, mon père faisait sortir d'une cachette une espèce de tableau en carton pliant qui prenait la place du « désirable » pour l'enfant que j'étais – et que quelque part je suis encore –, car je suis toujours dans la position de « désirante », avide de connaître.

Sur le carton, le monde entier était représenté et il y avait les lettres et les nombres… Quel plaisir ! À quatre ans, il m'avait appris à lire. En plus, après la leçon, il lisait à haute voix, pour moi, les nouvelles intéressantes de son journal du soir.

L'entrée dans son bureau était magique ! J'avais déjà pris mon bain et dîné ; à ce moment-là, ma mère me laissait avec mon père dans ce lieu de surprises pour m'y reprendre déjà endormie sur le canapé à côté de papa qui continuait à lire à haute voix. Je porte sa voix comme une relique, elle m'a bercée dans les bons et les mauvais moments de ma vie. C'est par la parole que j'accède au désir de connaître.

* * *

A six ans, je lisais Homère et Virgile dans les textes originaux. Y avait-il, à cette époque, moins de littérature adaptée aux enfants ?

---

[79] : publié dans le n° 56 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 1999) « Désir de connaître ».

Je l'ignore. En tout cas les livres d'histoire étaient bien illustrés et les livres d'anatomie de mon père avaient éveillé en moi le désir de connaître les autres autant dans leur apparence qu'en profondeur.

* * *

Après sont arrivés la peinture, les expositions, les concerts, la danse… Mon premier opéra, auquel je pus assister, car j'avais atteint l'âge de 14 ans, suscita en moi le profond désir d'en connaître toujours davantage. J'avais des raisons d'être émue. Mon premier opéra au théâtre Colón de Buenos Aires a été *Turandot*, chanté par Maria Callas, quand elle était encore une femme forte avec une voix incroyable qui faisait trembler le décor.

* * *

Après est venue la vie dans laquelle je suis rentrée avec moins de sagesse que de courage ; je voulais m'enquérir d'elle, à pleins poumons.

La connaissance est pour moi une nécessité. Je n'osais pas et je n'oserais pas contrecarrer ni le désir, ni la jouissance qu'elle me procure.

* * *

À quoi sert de connaître ? Je dirais : à être.

* * *

N'existe-il pas de souffrance dans la connaissance ? S'agit-il d'une drogue ? D'une fuite ? De la négation d'une existence plus facile, centrée sur le principe du plaisir ?

Connaître, c'est souffrir, apprendre comme le Bouddha, quand il n'était que le prince Gautama Siddharta, qu'existent la douleur, la vieillesse, la pauvreté et la mort. Mais connaître, c'est souffrir

d'une souffrance objective, consciente. C'est souffrir pour de vrai. C'est échapper à des identifications, à des souffrances illusoires.

La connaissance n'est ni une fuite, ni une panacée, mais la prise en charge de soi-même par la recherche inépuisable de la vérité.

* * *

Et par ailleurs, quel plaisir serait plus facile ?

Si connaître, c'est être et si être, c'est aimer, pourrions-nous avoir un véritable plaisir dans l'accomplissement sexuel avec un partenaire attirant, mais dénué d'une dimension sacrée ?

* * *

Même si ce dernier n'est pour moi que l'homme d'un jour, comment pourrais-je m'extraire de cette relation sans avoir eu au moins la tentation d'en savoir un peu plus sur lui ? Pourrais-je être si perdue dans mon narcissisme pour ne pas avoir été capable de percevoir un certain regard à décoder dans les jeux de cet autre, aussi bien mon objet sexuel que mon complice ?

* * *

C'était en Lituanie sur le parvis de l'église d'Oliva. Une vieille femme mendiait. Il y avait, là-bas, beaucoup de mendiants, mais elle exprimait dans son regard une telle horreur de sa situation que j'ai compris ce qu'était la pauvreté. Alors je l'ai regardée comme le prince Siddhârta avec les yeux étonnés de mon humanité connaissante.

* * *

C'était en Irak, en décembre 98. J'ai pu constater la souffrance, à l'état pur, dans les yeux exorbités de ces enfants d'Irak qui remplissent les hôpitaux devenus misérables et sans ressources.

Quel était le rapport possible entre le Bagdad de mes rêveries adolescentes et cette ville à moitié agonisante ? Sa beauté

historique était maculée par les bombes des occidentaux barbares.

* * *

C'était avec respect et admiration que j'ai constaté l'existence de la vieillesse. Partie de mon pays, je revenais tous les ans et là, je visitais pour des raisons personnelles les vieillards dans les hospices. Je les ai beaucoup aimés… C'étaient les héros de la pire de toutes les guerres, celle de la déshumanisation de la société moderne.

J'ai appris à connaître la mort très rapidement. Il s'agissait de mon grand-père. Et après « ce fut la nuit », mais temporaire, car j'ai accepté la résurrection… dont la compréhension ne m'a été possible que grâce à mon désir de connaître.

Il faut absolument que je sache où je suis. Je ne pourrais pas vivre dans l'aveuglement. J'ai besoin, je souhaite, je désire connaître, comprendre, être et, enfin, naître à une dimension objective, pour aimer, pouvoir aimer et savoir aimer.

Fait à Paris, humblement, le soir du 27 octobre 1999. Il fait très doux. Les parfums se mélangent : mon parfum, les roses, la lavande. Mon bonsaï a découvert l'automne. Je le grondais, car il s'était permis de laisser tomber quelques unes de ses feuilles. Il m'a répondu qu'il connaissait bien les passages des saisons même s'il m'aimait !

Le désir de connaître[80]

Claude Bernard écrit dans *L'introduction à l'étude de la médecine expérimentale* : « Le désir ardent de la connaissance est l'unique mobile qui attire et soutient l'investisseur dans ses efforts »

Les savants sont-ils mus par le seul désir de connaître ou ne souhaitent-ils pas le bien de l'humanité ? Sont-ils des techniciens supérieurs au service de nos besoins ou des prêtres hautains de la Vérité ?

* * *

Depuis un siècle, un certain nombre de savants affirment n'être mus que par le désir de connaître

La science naquit, affirment-ils, quand l'homme posa son outil, sa hache pour se mettre à réfléchir. Quand, cessant momentanément d'agir, il tenta de comprendre et il trouva du plaisir à sa spéculation. Ce n'est pas faire œuvre scientifique que de tailler une colonne cylindrique ; il n'y a de science que du général. L'homme de science ne s'intéresse pas à une colonne, mais à toutes les colonnes. Il cherche la définition mathématique du cylindre.

Malgré sa tendance de sociologue à retrouver les filiations qui font sortir la pensée moderne de la pensée primitive, Auguste Comte lui-même sépare la science de la technique : « Quels que soient les immenses services rendus à l'industrie par les théories scientifiques, nous ne devons pas oublier que les sciences ont, avant tout, une destination plus directe et plus élevée, celle de

---

[80] : publié dans le n° 56 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 1999) « Désir de connaître ».

satisfaire au besoin fondamental qu'éprouve notre intelligence de connaître les lois des phénomènes. »

Besoin de manger, de boire, de se vêtir : le technicien s'en occupe. Il chasse, pêche, cultive, élève, file, tisse, bâtit avec des moyens plus ou moins rudimentaires.

Mais nous avons d'autres besoins, des besoins supérieurs : le besoin du beau qui a suscité l'art, le besoin de l'absolu qui a suscité la religion, le besoin du vrai qui a suscité la science.

Ne confondons point toutes nos tendances, hiérarchisons-les. Elles ont, sans doute, des rapports entre elles, mais elles existent indépendamment l'une de l'autre depuis longtemps, et chacune a engendré une activité spécifique qui s'est séparée de plus en plus nettement des autres.

* * *

Mais la recherche scientifique fut-elle toujours une activité pure ?

Beaucoup de sociologues pensent que l'intelligence s'est éveillée sous l'impulsion des nécessités les plus immédiates.

La science serait donc fille de la technique et petite-fille du besoin animal. Se nourrir, se loger, se vêtir ont posé des problèmes qu'il a fallu résoudre par l'observation, la réflexion, le raisonnement, le jugement. Les formules de travail furent d'abord empiriques : simples recettes transmises de génération en génération. C'est ainsi que l'art du sorcier, du féticheur devint médecine. Bien des générations utilisèrent des leviers avant que l'on pût formuler la théorie du levier, etc.

Et, depuis ces temps préhistoriques ou protohistoriques, combien d'exemples pourrait-on citer de découvertes dues à une difficulté pratique sur laquelle se penchèrent des esprits efficaces ! Sans les fontainiers de Florence, Pascal aurait-il rédigé son traité sur l'équilibre des liqueurs ? Sans la sollicitation des éleveurs de moutons et des vignerons, Pasteur aurait-il fait la merveilleuse

série de ses découvertes ?

Encore pourrait-on discuter sur la gratuité de certaines découvertes ?

Une des plus fortes raisons que nous ayons de croire à la science est assurément son utilité. Descartes lui-même, non moins soucieux de pratique que de théorie, souhaitait pour la science *de nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature*. Buffon, de son côté, aimait à répéter qu'*il fallait rassembler des faits pour avoir des idées*. Henri Poincaré a, lui aussi, reconnu que la technique justifie la science et lui permet de ne pas devenir une chimère.

* * *

L'évolution des points de vue

Il y eut une période très longue durant laquelle on peut supposer que le travail quotidien, en se perfectionnant, posa des problèmes de plus en plus complexes qu'il fallut bien résoudre en constituant la science. Lentement, paresseusement, elle se forma.

Même après l'essor du XVIII siècle, elle ne se détacha pas de la technique pour la mépriser. Aux philosophes trop orgueilleux, Diderot se chargea d'ailleurs de rappeler l'importance des arts mécaniques. Lors de la première révolution industrielle, Saint-Simon précisa que chacun avait sa fonction dans la société, le savant comme le technicien, comme le poète. Hugo se fit le héros de cette idée :

Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité !

Mais une réaction commença sous le Second Empire et elle produisit ses effets dans les domaines littéraire, artistique et scientifique. On en pourrait suivre l'histoire depuis Leconte de Lisle et les Parnassiens jusqu'à Stéphane Mallarmé et Paul Valéry qui voulurent constituer une poésie pure ; l'étudier dans les arts

plastiques à travers l'impressionnisme, le cubisme et l'art abstrait ; en examiner la signification dans les formules de Renan, d'Henri Poincaré ; en cherchant les causes dans l'évolution politique et sociale…

Aujourd'hui, la science pure perd chaque jour des points au profit de la science appliquée. C'est que durant la seconde guerre mondiale, l'armée fit appel à tous les savants et se servit de leur génie pour obtenir la victoire. Et comment le chercheur pourrait-il demeurer dans sa tour d'ivoire alors qu'on sollicite son patriotisme, qu'on lui demande de servir la cause de la liberté ? Même s'il en est qui résistent à ces appels, comment pourraient-ils demeurer impassibles devant la séduction des laboratoires merveilleusement agencés sans lesquels la plus brillante intelligence serait réduite à l'impuissance ? Ainsi, même si le savant reste mû par le seul désir de connaître, il se met, pour des raisons diverses, au service de la technique. Il devient un technicien supérieur, le premier des employés du service de fabrication.

* * *

Au regard de certains, le savant perd de son lustre. Il n'apparaît plus comme un démiurge ou un artiste indifférent aux nécessités quotidiennes. Peut-être est-il amené à prendre conscience de sa responsabilité. Ce ne sont pas des concepts qu'il manie, mais le bonheur ou le malheur de l'humanité. Jamais il n'avait aperçu, comme depuis la fin de la dernière guerre, l'importance de sa responsabilité sociale.

Un danger guette, malheureusement, les sociétés qui embrigadent les savants, Émile Borel l'a pressenti : « Le jour où la science ne serait pas cultivée pour elle-même et où sa beauté propre ne séduirait pas les imaginations d'une partie de l'élite, la décadence de la civilisation matérielle ne tarderait pas à se produire rapidement. »

Le vieil idéal de l'honnête homme doit être adapté certes, mais il n'a pas perdu toute sa valeur, car l'homme a beau se plier aux exigences du moment, il demeure un homme en toutes circonstances.

La pensée[81]

Les chocs subis par la sensibilité ne sont pas ressentis de la même manière par tout le monde. Leurs conséquences peuvent varier depuis l'indifférence jusqu'aux réactions les plus vives, et celles-ci peuvent elles-mêmes avoir un caractère nettement salutaire ou néfaste.

Si la majorité des êtres se plie volontiers à la façon de penser de leur époque et de leur milieu, d'autres, au contraire, ne paraissent pas avoir la souplesse de caractère et d'esprit nécessaire pour s'adapter et, sans tenir compte de l'opinion, ils résistent à ces sortes de règles venues de l'extérieur et ils s'en tiennent aux idées qu'ils ont choisies pour garder leur personnalité.

En présence de la diversité de ces attitudes, nous pouvons nous demander quelle est la plus prudente, la plus habile, la plus raisonnable et la plus digne aussi.

* * *

Le mal que l'on dit de nous, presque toujours, nous fait souffrir. Encore faut-il distinguer la médisance de la calomnie.

La médisance peut nous révéler nos erreurs ou nos défauts, mais elle fait naître, d'une part, la confusion, car nous sommes blessés d'être jugés ; d'autre part, le chagrin, car elle apparaît comme une marque d'antipathie. Ces critiques nous atteignent plus vivement encore si elles sont formulées avec ironie, moquerie ou mépris.

Lorsqu'elle ne fait que souligner des défauts que nous avons et

---

[81] : publié dans le n° 57 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 1999) « La pensée malade ».

que nous connaissons, nous sommes atteints dans notre amour-propre et dans notre besoin d'affection, mais nous avons assez de courage pour reconnaître nos torts et prendre d'énergiques décisions à ce sujet. Dans cette alternative, le mal qui nous est dit a un effet salutaire.

Il est bien sûr que, si nous n'avons qu'une faible valeur morale, la médisance a surtout pour résultat de nous faire éprouver du dépit, de l'irritation, de l'humiliation.

Lorsque la médisance nous révèle des défauts que nous avons, mais que nous ignorions, nous sommes atteints dans notre désir, dans notre besoin de nous estimer nous-mêmes, dans notre fierté et nous avons le sentiment d'une déchéance.

La calomnie nous accuse de torts, de défauts, de vices que nous n'avons pas. Elle provoque une certaine amertume de l'isolement moral et suscite, en règle générale, l'indignation et la révolte contre l'incompréhension ou la méchanceté ainsi que l'abattement, le désespoir.

Notre réputation et notre honneur sont alors atteints et nous pouvons douter de la vertu.

* * *

Toutefois, les effets de la médisance peuvent avoir un effet immédiat en nous éclairant sur ce que nous sommes et en nous forçant à un retour sur nous-mêmes pour développer l'énergie nécessaire pour nous rapprocher de notre idéal.

Par contre, la calomnie peut avoir des effets plus profonds. Lorsque les autres ne savent pas apprécier nos actes, nous nous détachons de l'opinion et nous ne cherchons désormais de satisfaction que dans notre conscience.

Bien entendu, il existe des personnes indifférentes à l'opinion que l'on se fait d'elles ou alors dénuées d'idéal moral. Ce n'est pas le cas de la majorité, car, en principe, nous tenons à l'opinion de

ceux qui nous entourent.

L'influence de l'opinion peut être néfaste lorsqu'une personne est accablée par l'opinion à laquelle elle attache beaucoup d'importance. Par contre, elle peut être nulle pour les présomptueux, les cyniques et ceux qui ont un idéal supérieur.

La conduite la plus sage et la plus digne consisterait à chercher sincèrement ce qu'il peut y avoir de vrai dans les critiques et en tenir compte pour modifier sa manière d'agir. En effet, il ne faut pas attacher une extrême importance à l'opinion, aux jugements des personnes incomplètement informées ou peu capables de comprendre les mobiles qui font agir.

* * *

Il est possible d'avoir des conceptions nouvelles qui risquent de choquer la routine, les préjugés, les idées reçues. Les inventions, les innovations, les réformes ont presque toujours provoqué, au début, la réprobation, soit des individus, soit des groupes sociaux.

Dans les Lettres, à l'origine, les conceptions des Romantiques ont soulevé l'indignation des Philistins, des Bourgeois.

Dans les Arts, souvent les tendances nouvelles sont accueillies par des critiques acerbes.

En politique, toutes les réformes, quelles qu'elles soient, font des mécontents.

En matière sociale, la suppression de la traite des Noirs a gêné ceux qui la pratiquaient et, s'ils n'osèrent pas faire entendre de protestations, pendant un certain temps ils continuèrent, clandestinement, leur honteux commerce.

Dans le domaine philosophique, les conceptions les plus justes ou les plus généreuses se sont heurtées à l'incompréhension, à l'étroitesse d'esprit.

* * *

Or malgré ces résistances dans l'opinion publique, le triomphe d'un progrès scientifique ou d'une idée généreuse, humaine semble bien préférable aux préventions d'une classe sociale ignorante ou aux intérêts personnels de quelques-uns.

Il convient d'avoir assez d'indépendance d'esprit pour résister à l'opinion publique lorsque ses jugements sont entachés d'erreur, d'aveuglement, de partialité. De même, il est important d'avoir le courage de blâmer hautement ce que l'on sait être nuisible, mauvais ou injuste…

* * *

En bien des circonstances, il est plus digne d'avoir le courage de ses opinions et parfois même de s'élever contre ce qui est admis ou moralement imposé, même si l'on doit être atteint dans ses intérêts, même si l'on doit encourir le blâme de son entourage et si l'on doit souffrir de sa réprobation.

Dynamique et action de la psyché[82]

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(chapitre XV : Dynamique et action de la psyché)

Jung estime que les quatre fonctions[83] peuvent servir de boussole pour s'orienter dans l'étude de la personnalité. N'importe laquelle parmi elles peut servir de nord selon les qualités psychologiques de l'individu. Le plus important dans la théorie des types est que les quatre fonctions sont expérimentées, à un degré plus ou moins grand, par tout le monde. Chaque individu tend, selon sa nature, à sélectionner une fonction – qu'elle soit rationnelle ou non – et il l'élève au plan conscient. Il utilise ensuite cette fonction de prédilection comme base pour l'organisation totale de sa personnalité. Cela dit, la pression sociale, avec ses normes et ses croyances, avec ses idéologies, inhibe le nivellement des fonctions les plus inférieures. En privilégiant une certaine forme de conduite vitale – une fonction plus valorisée – sous la pression de la société moderne compétitive, il y a lieu de forcer l'individu à supprimer ses fonctions les plus faibles, car elles s'avèrent menaçantes pour accéder à une place dans la structure du pouvoir. Néanmoins, c'est dans ce comportement que réside le vrai danger pour ses psychés par le déséquilibre qu'il occasionne.

Au fur et à mesure que la fonction préférenciée se développe et s'intensifie, elle reçoit des quantités à chaque fois plus grandes de libido. Cette énergie l'enrichit, mais, par la même occasion, elle appauvrit, par son retrait, les autres fonctions, notamment celle

---

82 : publié dans le n° 51 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1999) « Nécessité de l'analyse » et dans le n° 57 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 1999) « La pensée malade ».

83 : la réflexion, l'intuition, le sentiment, la sensation.

qui lui est directement opposée.

Au fur et à mesure que le drainage de la libido se maintient dans le temps, la fonction la plus faible tombe en dessous du seuil de la conscience pour être submergée dans l'inconscient où elle active des éléments endormis. Bientôt parviennent à la conscience les premières manifestations du danger, des formes étranges surgissent dans la fonction dominante qui maintient consciemment la *persona*. Très rapidement des dépressions et des faiblesses diverses et étrangères viennent briser la protection consciente. Le complexe obscur et sournois de l'ombre s'empare alors de la fonction la plus faible et s'identifie avec tous les aspects négatifs de la personnalité. C'est tout l'opposé de l'attitude consciente qui surgit, fougueux et irrépressible, dans la conscience comme un système partiel autonome. Étant donné l'équilibre établi entre les forces que possèdent les fonctions, le complexe opère avec des caractéristiques d' « autonomie individuelle ». Son action se manifeste dans les sottises, les fautes de tact et les erreurs commises par un moi qui se trouve embarrassé par une force libidinale supérieure à sa capacité de refoulement. En voici un exemple : un haut fonctionnaire que nous avons traité, homme investi de responsabilités importantes, de comportement généralement cohérent et de caractère incontestablement droit, s'embarque dans une affaire invraisemblable de pots-de-vin et récidive jusqu'à se faire prendre la main dans le sac afin de se libérer lui-même. Nous sommes en présence d'un exemple d'inflation de la fonction réflexive au détriment et au sacrifice des sentiments immergés dans l'inconscient. Seulement en se voyant découvert, notre patient ira-t-il jusqu'au fond de sa névrose ? C'est en assumant une nouvelle quantité d'énergie libidinale qu'il part à la quête de son individuation.

Jung a observé que, quand le patient compense l'influence perturbatrice inconsciente au moyen d'un désinvestissement de la fonction préférentielle, la lutte peut s'achever en crise nerveuse.

En général, nous pouvons dire que la pression sociale supprime toute possibilité d'équilibre, car elle provoque des erreurs incroyables sous l'influence de l'ombre. La condition névrotique qui prend, ici, ses origines nous montre les dangers de la survalorisation ou de la surdifférenciation d'une fonction au détriment des autres et de la responsabilité des agents socialisateurs dans les développements névrotiques.

Cela dit, l'individu peut utiliser ses fonctions de manière introvertie ou extravertie selon que sa libido se retire du monde extérieur ou s'investit en lui.

Tout sujet porte dans sa nature les éléments des deux tendances. Apparemment, l'extraverti est ouvert, cordial, tourné vers le monde extérieur, spontané par nature, pendant que l'introverti sera, par nature, généralement tout le contraire, réservé et timide.

L'individu se montre d'une certaine manière, parce que sa fonction dominante s'est associée avec un type particulier de mouvement de la libido, qu'il soit extraverti ou introverti.

La perméabilité et la permissivité du domaine social primaire et/ou secondaire d'exercice sont déterminants de leurs formes d'expression et de leur consolidation.

La signification des types implique pour la psychologie sociale l'acquisition de certaines clés pour accéder au sens des processus psychiques de l'individu et du mini groupe. C'est à partir de la psychologie individuelle que nous étendons nos conclusions aux mini groupes, en observant qu'eux comme les individus – leur majorité composante – possèdent certaines tendances typologiques. En général, nous pouvons dire que les différences sont le résultat extérieur de combinaisons de mouvements de la libido avec les fonctions psychologiques.

Les concepts de Jung opèrent en profondeur, ils n'illustrent pas superficiellement, ils décrivent la nature du mouvement de la libido, par exemple dans le sujet, et la fonction psychologique qui l'accompagne – tout cela par le biais de l'analyse et de

l'observation des contenus conscients et inconscients.

L'essentiel est d'avoir la connaissance et la compréhension de phénomènes simultanés ou, plus exactement, de la nature double des mouvements de la libido – vers le dedans ou vers le dehors, vers l'avant ou vers l'arrière – ainsi que de la forme dont ces mouvements s'articulent avec les fonctions supérieures ou inférieures pour agir.

La théorie jungienne des types revêt un intérêt certain. Elle peut être appliquée à des tests ou posséder d'autres validités pratiques, mais sa valeur véritable est de servir d' « instrument ». L'instrument « type pur » n'existe pas dans la réalité empirique, mais il y a des combinaisons de types purs qui expriment l'équilibre des contraires et la progression-régression de la libido.

Pendant que tout s'écoule, les types essaient de s'accorder consciemment et inconsciemment par une pression réciproque, dans une lutte permanente, avec une force égale ou semblable à celle qu'ils reçoivent dans les contextes sociaux de référence et de pertinence.

Dans le système total qu'est la psyché, Jung comprend qu'il existe une énergie qu'il appelle « libido ». La comparaison avec Freud s'avère toujours indispensable, car, à notre avis, la psychologie jungienne est une extension de la psychologie freudienne. Il faut donc souligner que là où, pour Freud, la libido est l'énergie sexuelle plus ou moins sublimée, pour Jung, il s'agit de toute l'énergie psychique qui se manifeste dans un être. Le système psychique qui s'accorde aux conceptions de Jung se trouve en perpétuel déséquilibre énergétique, si nous entendons par « énergie psychique » la totalité de la force qui règle le système. La libido est une « valeur psychologique », qui ne peut être déterminée que par ses effets psychiques. Le concept de libido qu'emploie Jung est comparable au concept d' « énergie » utilisé par la physique. Il est, par conséquent, une abstraction. Il se fonde sur un postulat théorique, bien que son existence soit

certifiée par la pratique.

Le devenir psychique peut être considéré de deux points de vue : mécaniciste et énergétiste. Le premier est causal, le second finaliste.

> « La conception énergétiste conçoit le devenir comme conséquence d'une cause et dans le sens où les variations phénoménales se basent sur l'action d'une certaine énergie, qui se maintient constamment à travers les mêmes variations et conduit finalement à l'entropie, un état d'équilibre général. Le flux d'énergie a une direction définie (objective), puisqu'il suit irrémédiablement la chute du potentiel. L'énergie n'est pas la conception d'une substance qui se meut dans l'espace, mais un *concept* abstrait des rapports des mouvements. Ses fondements ne sont donc pas les substances propres, mais les rapports entre elles, tandis que le fondement du concept mécaniciste prend racine dans la substance qui se meut dans l'espace[84]. »

La force de ces deux considérations en a fait surgir une troisième, d'une certaine manière conciliatrice, qui utilise indifféremment l'une ou l'autre selon les opportunités et les impératifs d'efficacité. Comme la conception quantitative ne touche qu'à des considérations cinématiques quantitatives, nous devons utiliser la conception mécaniciste, si nous nous intéressons à l'aspect qualitatif du devenir. Cette subordination occasionnelle est loin d'indiquer que la conception énergétiste du devenir psychique est inopérante, celui-ci devant également être l'objet de l'expérience. Ses limitations sont liées à cette interrogation : le psychisme peut-il être considéré comme un système relativement fermé ?

Jung accepte qu'il en soit ainsi, en se rangeant à l'avis de Busse et de Külpe. La conception énergétiste de la psyché est un des postulats de base de la psychologie de Jung. Il débouche sur le problème des contraires.

> « La psyché est un système d'autorégulation et il n'y a aucun

---

[84] : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, p. 9.

> équilibre ni de système d'autorégulation sans son contraire[85]. »

Ce fut Héraclite d'Éphèse, le génial philosophe présocratique, qui découvrit la plus merveilleuse des lois psychiques : l'autorégulation des couples de contraires. Il appela cette loi l' « énantiodromie[86] ».

Quand nous considérons la psyché du point de vue fécond de l'autorégulation par les couples de contraires, nous découvrons une psychologie dynamique, dont l'équilibre repose sur le jeu régulateur des contraires.

Considérant le système subjectif de valeurs, nous en déduisons qu'il ne s'agit que d'appréciations quantitatives énergétiques. L'appréciation subjective se limite seulement à des contenus de conscience et, pour cela, elle devient incertaine quand il s'agit de comparer des intensités de valeurs. Nous devons alors recourir à des considérations auxiliaires, en écartant la solution positive de la fonction compensatrice de l'inconscient.

* * *

Les « complexes » sont pour Jung :

> « Des regroupements d'éléments psychiques autour de noyaux affectivement chargés[87]. »

Le complexe se compose d'un noyau affectivement chargé et d'un certain nombre d'associations nucléaires. Le noyau possède deux parties : l'une touchant à la réalité vécue et l'autre disponible. La première relative au milieu, la seconde à l'individu.

La tonalité affective nucléaire est une « quantité de valeur ». Il se

---

85 : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, p. 31.

86 : Mondolfo Rodolfo, *Heráclito*, Ed. Siglo XXI, Méjico, 1956.

87 : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, *op. cit.*, p. 19.

peut que le noyau soit conscient et nous pouvons alors estimer sa valeur subjective quand il est inconscient. L'estimation subjective échouera dans ce cas et il faudra appliquer la méthode indirecte.

Partons d'un certain principe :

> « Le pouvoir unificateur de l'élément nucléaire est proportionnel à son intensité de valeur, c'est-à-dire à son énergie[88]. »

Jung donne trois formes pour l'estimation de la grandeur énergétique :

• en rapport avec le nombre des constellations motivées par l'élément nucléaire ;

• en rapport avec la fréquence et l'intensité relative des soi-disant « signes de dérangement » (symptômes de maladie) ;

• en rapport avec l'intensité des manifestations secondaires des affects.

* * *

Dans le premier cas, le nombre sera déterminé par l'observation directe et la révélation analytique. En simplifiant, nous pourrions résumer : « à plus grande fréquence de constellations conditionnées, plus grande valence psychologique du complexe. »

Dans le second cas, nous avons les symptômes de négation associative, les actes manqués, c'est-à-dire les cas d'inhibition par prééminence consciente, où l'élément nucléaire se maintient inconscient par surcompensation.

Dans le troisième cas, nous disposons, pour l'estimation approximative de ces phénomènes, des moyens objectifs qu'offre la psychologie expérimentale :

• des mesures chronologiques – inhibition du processus

---

88 : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, *op. cit.*, p. 22.

associatif ;

• une mesure du pouls, qui permet de déduire l'intensité de la perturbation ;

• une courbe respiratoire ;

• un phénomène psychogalvanique ;

• l'intuition directe.

* * *

L'énergie psychique est pour Jung :

> « La possibilité implicite dans le processus même de concrétiser cette force en soi[89]. »

L'énergie psychique peut être réelle ou potentielle. Quand elle est réelle, elle se manifeste en forces psychiques, lesquelles sont des phénomènes dynamiques : volonté, désir, instinct, affection, attention, etc.

Quand elle est potentielle, elle se manifeste en possibilités :

> « J'ai proposé d'appeler *libido* l'énergie vue comme hypothèse vitale, prenant ainsi en considération l'application psychologique que je me propose de lui donner et en la différenciant d'un concept universel de l'énergie[90]. »

Par observation directe, nous entendons, dans la pratique, l'accomplissement de la loi de base énergétique, c'est à dire la conservation de l'énergie, à l'intérieur de laquelle nous devons différencier deux principes : 1) celui d'équivalence : à quantité d'énergie consommée, quantité d'énergie produite ; 2) celui de constance : la quantité énergétique est invariable.

---

[89] : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, *op. cit.*, p. 25.

[90] : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, *op. cit.*, p. 29.

Le principe d'équivalence nous intéresse particulièrement. Il éclaire certaines transformations et processus évolutifs de la symbologie de la libido.

* * *

Les concepts fondamentaux de la théorie de la libido sont au nombre de quatre :

I. – Progression-régression

En disant progression, nous avons le sentiment d'une avancée et même d'une adaptation. Pour Jung, la progression de la libido est :

> « La satisfaction continue des exigences imposées par les conditions de l'environnement. »

Mais ce processus d'adaptation se fait en deux étapes, la première d'établissement de l'attitude et la seconde d'adaptation proprement dite. Nous avons parlé de l'attitude à propos de la typologie. L'apparition des complexes peut déterminer la suprématie du concept antagonique, c'est-à-dire la régression, qui est l'évolution rétrograde de la libido.

Le conflit prend ses origines dans la tension entre certaines attitudes extrêmes inadaptées et c'est cela qui conduit à des intentions de répression mutuelle. Si la répression de l'une des deux parties échoue, il en résulte la dissociation, la scission de la personnalité avec une énergie libidinale de signe négatif (schizophrénie). Dans la progression, les couples de contraires se maintiennent unis. Leur action synergique facilite l'équilibre des processus psychiques. L'état d'accumulation, en revanche, se caractérise par la dissociation des couples de contraires.

II. – Extraversion-introversion

Ce sont des concepts qui correspondent à des dynamismes de type distinct de ceux de progression-régression. Ces derniers sont des formes régulières de conversion de l'énergie, pendant que les

autres sont des attitudes vitales qui peuvent être dynamiquement agissantes dans un sens progressif ou régressif.

III. – Déplacement de la libido

La nature en soi est un transformateur d'énergie. Jung applique l'expression déplacement de la libido pour désigner sa transformation ou conversion énergétique. Il la conçoit comme une translation des intensités ou des valeurs psychiques d'un contenu à l'autre, analogiquement à la dite conversion de l'énergie, laquelle, dans sa forme calorique, par exemple, est convertie par la machine à vapeur en pression, puis en énergie cinétique.

IV. – Formation de symboles

Dans le glossaire de l'*Introduction à la Psychologie de Jung*, Frieda Fordham dit que *le symbole est l'expression de quelque chose de relativement mal connu qui ne peut pas se transmettre d'autre façon*[91].

Jung, dans son livre *Énergie psychique et essence du rêve*, explique que :

> « Le symbole est une machine psychologique. Ce que l'homme primitif arrache en premier à l'énergie instinctive par la formation d'analogies est la magie. Une cérémonie magique possède ce caractère, quand elle n'est pas conduite à son terme, jusqu'au rendement effectif d'un travail, mais quand elle s'arrête dans la phase d'attente. Dans un tel cas, l'énergie est dérivée vers un nouvel objet en créant un nouveau dynamisme. Elle conserve seulement son caractère magique, pendant qu'elle ne produit pas un travail effectif. L'avantage obtenu avec la cérémonie magique réside en ce que l'objet qui achève de s'investir acquiert une efficacité potentielle en relation avec le psychisme. Sa nouvelle valeur lui confère un caractère déterminant et créateur de représentations, afin d'attirer et

91 : Fordham Frieda, *Introducción a la psicología de Jung*, Ed. Alameda, Madrid, 1955, p. 199.

d'occuper, de manière plus ou moins permanente, l'esprit[92]. »

L'énergie naturelle est, dans sa majeure partie, perdue et seulement une petite partie est pratiquement utilisable. L'énergie libidinale non captée maintient le rythme des processus vitaux.

Le gradient de température symbolise la différence thermique entre deux stades distincts et dans le psychisme il arrive que – le symbole possédant une expression plus forte que la nature – la libido soit convertible sous des formes distinctes. Ensuite, l'excès naturel d'énergie est susceptible d'être dérivé vers des produits utiles, à travers le symbole transformateur.

> « Ce que nous appelons symbole est un terme, un nom ou une description qui ne peuvent être connus dans la vie quotidienne, bien qu'ils possèdent des connotations spécifiques en plus de leur signification courante et évidente. Ils représentent quelque chose de vague, de mal connu et d'occulte pour nous. Beaucoup de monuments crétois, par exemple, sont marqués par le dessin de la double herminette. C'est un objet que nous connaissons, mais nous méconnaissons ses projections symboliques… Ainsi un mot ou une image sont symboliques quand ils représentent quelque chose de plus que leur signification immédiate ou évidente. Ils possèdent un aspect inconscient plus ample qui n'est jamais défini avec précision ou complètement expliqué. On ne peut même pas espérer le définir ou l'expliquer. Quand l'esprit explore le symbole, il tend à l'imaginer comme au-delà de la portée de la raison. La roue peut conduire nos pensées vers le concept d'un soleil *divin*, mais, à ce point là, la raison doit admettre son incompétence : l'homme est incapable de définir un être *divin*. De même qu'il y a des choses innombrables se situant au-delà de l'entendement humain, nous utilisons constamment des termes symboliques pour représenter des concepts que nous ne pouvons pas définir ou même comprendre. C'est une des raisons pour lesquelles toutes les religions emploient un langage symbolique ou des images. Mais cette utilisation consciente des symboles est seulement un aspect d'un fait psychologique de grande importance :

---

92 : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, *op. cit.*, p. 69, 71.

> l'homme produit des symboles inconsciemment et spontanément sous forme de rêves[93]. »
>
> « Néanmoins, il y a beaucoup de symboles, et parmi eux les plus importants ne sont pas individuels, mais *collectifs* dans leur nature et dans leur origine. Ce sont principalement des images religieuses. Le croyant admet qu'elles sont d'origine divine, mais qu'elles ont été révélées à l'homme. Le sceptique dit abruptement qu'elles ont été inventées. Tous deux ont tort. Il est certain, comme le dit le sceptique, que les symboles et les concepts religieux furent durant des siècles l'objet d'une élaboration soignée et pleinement consciente. Il est aussi certain, comme cela l'est pour le croyant, que leur origine est tellement enfouie dans le mystère du passé révolu qu'ils ne semblent pas avoir une source humaine[94]. »

Pour l'esprit scientifique, des phénomènes tels que les idées symboliques sont une cause d'embarras, parce qu'ils ne peuvent pas se formuler à satisfaire l'intellect ou la logique. Mais, d'une certaine manière, ils sont l'unique cas de ce type en psychologie. L'incommodité commence avec le phénomène de l' « affection » ou émotion qui échappe à toutes les tentatives du psychologue pour l'enfermer dans une définition. La raison de cette difficulté est la même dans les deux cas : l'intervention de l'inconscient.

> « Je connais assez le point de vue scientifique pour comprendre qu'il est des plus malaisés de devoir manier des phénomènes qui ne peuvent pas être embrassés sous forme complète ou adéquate. L'ennuyeux, avec ces phénomènes, est que les faits sont impossibles à nier et cependant, ils ne peuvent pas se formuler en termes intellectuels[95]. »

Quand le psychologue s'intéresse aux symboles, il s'occupe d'abord des symboles « naturels » en les distinguant des « culturels ». Les symboles culturels sont ceux qui ont été

---

[93] : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*., p. 20-21.

[94] : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*., p. 55.

[95] : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*., p. 91.

employés, et qui s'emploient encore dans beaucoup de religions, pour exprimer les « vérités éternelles ». Ils sont passés par beaucoup de transformations et même par un processus de développement conscient plus ou moins important. De cette manière, ces symboles se sont convertis en images collectives acceptées par les sociétés civilisées. Là où ils sont réprimés ou dédaignés, leur énergie spécifique est submergée dans l'inconscient avec des conséquences imprévisibles. L'énergie psychique qui paraît ainsi perdue sert, en fait, à revivre et à intensifier des tendances qui culminent dans l'inconscient et qui n'ont souvent jamais eu l'occasion de s'exprimer jusque-là et auxquelles on n'a pas permis une existence indépendante des inhibitions de notre conscience.

Le phénomène de la violence sociale collective systématique auquel nous assistons actuellement pourrait s'expliquer selon la psychologie de Jung de la manière suivante : des symboles collectifs de grande valeur – Dieu, la Patrie, le Foyer, la Famille – ont disparu depuis trente ou quarante ans de la conscience de beaucoup de personnes. Selon Jung, cela signifie qu'ils sont submergés dans l'inconscient où ils se chargent de l'énergie libidinale qui est le résidu de processus psychiques conscients. Entrent alors en jeu des éléments de l'inconscient collectif qui n'avaient pas encore l'énergie suffisante pour se manifester au grand jour. Ils ne sont pas structurés, à cause de leur archaïsme, d'où leur grand potentiel de violence. Cela détermine des émergences sociales qui remplacent les éléments submergés de l'inconscient par d'autres substituts remplis de signification primitive.

Comme Nietzsche l'a dit : *Dieu est mort*. Le symbole de Dieu a disparu de la conscience à notre époque ; c'est-à-dire qu'il a été submergé dans l'inconscient collectif. Là, il active des archétypes archaïques qui, en vertu de cette énergie psychique, acquièrent un pouvoir, mais se manifestent au revers de la vie sociale sous la forme la plus primitive de l'être humain : la violence.

Ainsi l'archétype de Wotan engendra la figure Hitler, avec tout ce qu'elle implique de guerre, de violence, de persécution raciale, de sentiment de pouvoir, de promesses absurdes. Toute cette réalité se ramenait à des normes et des rites d'une liturgie primitive archaïque et d'une guerre dionysiaque dont le seul Dieu était le chef, parce qu'il réunissait le pouvoir temporel et le pouvoir émotionnel. La guérilla est l'expression la plus archaïque de l'archétype de la violence.

De telles tendances forment une « ombre » permanente et potentiellement destructrice dans notre esprit conscient. Même les tendances qui, dans certaines circonstances, seraient capables d'exercer une influence bénéfique se transforment en démons quand elles sont réprimées. C'est la raison pour laquelle beaucoup de gens bien intentionnés ont peur de l'inconscient et, par la même occasion, de la psychologie.

Notre époque a démontré ce que signifie ouvrir les portes de l'infra monde. Des choses dont personne n'aurait imaginé l'énormité dans l'innocence idyllique de la première décennie du XX^e^ siècle se sont produites et ont provoqué les plus grands bouleversements. Dès lors, le monde est resté dans un état de schizophrénie.

Non seulement un pays civilisé comme l'Allemagne a vomi son terrible primitivisme, mais la Russie s'est aussi laissée régir par lui, tandis que l'Afrique s'enflammait. Il n'y a pas de quoi s'étonner si l'Occident se sent si mal à l'aise.

> « L'homme moderne ne comprend pas jusqu'à quel point son rationalisme qui a détruit sa capacité à répondre aux idées et aux symboles numériques l'a mis à la merci de l'*infra monde* psychique. Il s'est libéré de la *superstition* – ou ainsi le croit-il –, mais, dans le même temps, il a perdu ses valeurs spirituelles jusqu'à un degré positivement dangereux. Sa tradition spirituelle et morale s'est désintégrée et il paie maintenant le prix de cette rupture en voyant

désorientation et dissociation s'étendre au monde entier[96]. »

L'homme occidental, en constatant le désir agressif du pouvoir de l'Est, s'est vu forcé de développer des moyens de défense extraordinaires, tout en se défendant de sa vertu et de ses bonnes intentions. Jung disait, à propos de cette situation où l'homme occidental s'avère incapable d'une prise de conscience critique, en un moment où rien ne pouvait porter à penser à une chute possible du rideau de fer :

« Ce qu'il ne parvient pas à voir, ce sont ses propres vices, qu'il a dissimulés sous couvert de bonnes manières internationales, que le monde communiste lui renvoie effrontément et méthodiquement comme dans un jeu de miroir. Ce que l'Occident a toléré, bien que secrètement et avec un léger sentiment de honte – le mensonge diplomatique, la tricherie systématique, les menaces voilées –, sort aujourd'hui en pleine lumière du monde de l'Est, comme autant de nœuds névrotiques. C'est le visage de l'ombre qui sourit avec une grimace à l'homme occidental et lui parle de son propre mal depuis l'autre côté du rideau de fer. C'est cet état de choses qui explique le sentiment particulier de désarroi de tant de gens dans les sociétés occidentales…

Le monde communiste, comme nous pouvons l'observer, possède un grand mythe que nous appellerons illusion avec la vaine espérance que notre jugement supérieur le fasse disparaître. C'est le rêve archétypique, consacré par le temps d'un *âge d'or* – ou paradis – où tout est pourvu en abondance et où un chef grand, juste et sage gouverne le jardin d'enfance de l'humanité. Ce puissant archétype, dans sa forme infantile, s'est emparé des gens à l'Est, mais il ne disparaîtra jamais de la face du monde avec un simple regard de notre point de vue supérieur. Nous contribuons même à le maintenir avec notre propre infantilisme occidental qui est aussi saisi par cette mythologie. Inconsciemment, nous chérissons les mêmes préjugés, les mêmes espérances et les mêmes désirs. Nous croyons aussi dans l'état heureux, dans la paix universelle, dans l'égalité des hommes devant la justice, dans la vérité et – ne le disons pas à voix

[96] : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*., p. 94.

trop haute – dans le règne de Dieu sur la terre[97]. »

Cette formation de symboles par l'inconscient a démontré quelque chose d'inattendu : l'étroite relation qu'il entretient avec les anciens mythes. Dès lors, ceux-ci apparaissent généralement couverts par les structures culturelles, mais il n'est pas difficile de les identifier avec les aspirations éternelles de l'humanité.

> « Parce que les analogies entre les mythes antiques et les histoires qui apparaissent dans les rêves des patients modernes ne sont pas triviaux ou accidentels. Ils existent, parce que l'esprit inconscient de l'homme moderne conserve la capacité de créer des symboles qui, en d'autres temps, ont trouvé expression dans les croyances et les rites de l'homme primitif. Et cette capacité joue encore un rôle d'une importance psychiquement vitale[98]. »

Le lien crucial entre des mythes primitifs ou archaïques et les symboles produits par l'inconscient collectif est d'une immense importance pratique pour l'analyste. Il lui permet d'identifier et d'interpréter ces symboles dans un contexte qui leur donne une perspective historique et aussi une signification psychologique.

Le mythe du héros est le mythe le plus commun et le mieux connu du monde[99].

Campbell l'étudie en grand détail et avec une grande érudition. De temps à autre, on retrouve l'histoire d'une naissance miraculeuse, mais humble, d'un héros, l'appel mystérieux vers son destin, la protection que lui procurent des êtres surnaturels, sa rapide progression vers le pouvoir ou la gloire, ses luttes triomphales contre les forces du mal, sa chute devant le péché d'orgueil – *hybris* –, son échec causé par la trahison et le sacrifice héroïque qui débouche sur la mort.

---

97 : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*., p. 85.

98 : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*., p. 107, 108.

99 : Campbell Joseph, *El héroe de las mil caras*, Ed. Fondo de Cultura Economica, Méjico, 1959.

Ces mythes relatent l'évolution psychique d'un homme. Ils sont aussi nécessaires pour un individu que pour une société, parce que si l'individu a besoin de parvenir à l'indépendance de son moi, la société possède des besoins analogues et aussi impératifs que lui d'établir l'identité collective.

Les êtres surnaturels qui protègent l'initiation du héros sont de fait des représentants symboliques de la totalité de la psyché qui fournit la force dont manque encore le moi. Quand l'individu a surmonté les conflits propres à l'adolescence pour affirmer son moi, le mythe trouve un écho immédiat chez lui. La mort symbolique du héros constitue, pour ainsi dire, la réalisation de la maturité. En général, le mythe du héros se déroule en quatre étapes que signale le Dr Radin. Il les appelle la canaille, le lièvre, la corne rouge et le jumeau, selon un thème emprunté aux Indiens Winnebagos, obscure tribu nord-américaine. La canaille – qui a souvent la configuration d'un animal, comme le renard de nos contes enfantins – commet friponnerie après friponnerie jusqu'à ce qu'elle finisse par acquérir l'aspect physique d'un homme adulte. Le lièvre conserve encore quelques-uns de ses traits animaux. Cependant, il est facile de l'identifier avec le « porteur de culture » connu dans toute l'ethnologie. Sans avoir encore atteint les dimensions de l'homme adulte, il enseigne à ses semblables la médecine, le feu, l'usage des ustensiles, etc. La troisième figure, la corne rouge, est plus décolorée. Elle est presque toujours incarnée comme le plus petit parmi de nombreux frères et sœurs et celui à qui on porte moins d'attention. Comme Cendrillon, il finit toujours par vaincre grâce à son astuce, son courage et sa force. La quatrième figure est double : les jumeaux – Castor et Pollux – chez les Grecs. En eux, il est facile d'identifier les deux visages – conscient et inconscient – de la nature humaine. Durant l'évolution du mythe, il apparaît presque toujours le « dragon » – dans nos rêves existent aussi de nombreux animaux mythologiques – qui symbolise l'anxiété maternelle visant à retenir l'enfant : l'aspect dévoreur de la mère selon Jung. Quand le héros vainc le dragon, il

peut commencer sa vie adulte, puisqu'il a dépassé l'ordonnancement biologique et maternel de l'enfance. Et qu'est-ce que le péché de l'*hybris* ? Sinon l'abandon de la totalité de la psyché, pour vivre seulement comme un moi, en perdant le contact intime avec l'inconscient.

Dans le sens psychologique, l'image du héros ne doit pas être considérée comme identique au moi proprement dit. Elle se décrit mieux comme les moyens symboliques par lesquels le moi se sépare des archétypes évoqués par les images maternelles dans l'enfance[100]. Cette séparation se réalisait sous une forme cruelle dans les tribus anciennes, à travers les rites d'initiation. En arrivant à un âge déterminé, le garçon et, quelquefois, la fille étaient obligés de s'arracher à la compagnie et à la protection de leurs parents. Ils étaient placés dans des milieux rigoureux, où ils souffraient de terribles épreuves de résistance. Celles-ci existaient chez les habitants de la Terre de Feu, sous la forme d'un rite qui était considéré comme une mort suivie d'une résurrection à l'état adulte.

Un autre thème très commun est celui de la « Belle et la Bête ». La Belle est une enfant qui aime son père, mais qui, par une astuce diabolique, tombe sous le pouvoir de la Bête. Elle doit se rendre à la Bête qui se convertit en élégant jeune homme. Il s'agit, sans doute, d'accepter la composante érotique imparfaite qui est inhérente à toute relation inter sexuelle, et d'amener le père, avec ses perfections idéalisées par l'esprit infantile, à accepter la virilité de son partenaire. De nombreux rêves de nos propres patients répètent ce thème. En général, il s'agit de femmes trop liées à leur père ou aux commodités de la famille paternelle, qui sont en conflit avec un milieu économico-matrimonial hostile.

Sont aussi communs ces symboles qui signalent la nécessité de se libérer de tout état trop fixe ou trop définitif. Ils marquent

---

100 : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*., p. 128.

l'affranchissement de l'homme – ou de la transcendance – de tout modèle définissant l'existence quand on avance vers une autre étape supérieure ou de plus grande maturité dans son développement. Un enfant possède le sentiment de perfection, mais seulement avant que ne surgisse le moi dans sa conscience. Dans le cas d'un adulte, le sentiment de perfection est le résultat d'une union de la conscience avec les contenus inconscients de l'esprit. En dehors de cette union, surgit ce que Jung a appelé « la fonction transcendante de la psyché » par laquelle l'homme peut réaliser sa finalité la plus élevée : le plein accomplissement potentiel de son soi-même individuel. Ainsi, ce que nous appelons les symboles de transcendance représentent la lutte de l'homme pour atteindre cette finalité. Ils fournissent les moyens par lesquels les contenus de l'inconscient collectif peuvent entrer dans l'esprit conscient et sont également une expression active de ces contenus[101]. Un des thèmes oniriques les plus significatifs de ce conflit est le thème du voyage solitaire ou de la pérégrination ou encore le sentiment de voler comme un oiseau. Les animaux qui figurent dans ces rêves – en général mythologiques et, par conséquent, très peu spécifiques – représentent les habitants symboliques de l'inconscient. Parmi eux, l'un des plus fréquents est le serpent d'Esculape ou les serpents entrelacés – les Nagas de l'Inde. Dans les derniers rêves que nous avons analysés, les oiseaux sylvestres comme symboles de libération sont souvent remplacés par des fusées autopropulsées ou des avions à réaction.

Un des symboles suprêmes pour Jung est celui de la « quaternité ». Déjà Lévy-Bruhl avait souligné le rôle fondamental du nombre quatre dans la « mentalité prélogique ». Où que nous tournions le regard, nous verrons le nombre quatre : les quatre saisons de l'année, les quatre points cardinaux, les quatre castes hindoues, les quatre vertus fondamentales, les quatre éléments, les quatre évangélistes. Frobenius découvrit des éléments avec le

---

101 : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*., p. 150.

nombre quatre dans la culture poséidonique, antérieure à l'histoire. Dans ce que Imbelloni appelle la culture protohistorique ou des grands états, nous pouvons remarquer la division du ciel en quadrants et la svastika, division tétramétrique du temps avec quatre, huit et seize dieux principaux et subordonnés[102]. Nous avons affaire à un symbole très ancien. Le motif du nombre quatre apparaît significativement dans les mandalas. Éventuellement Dieu en occupe le centre – le Christ au Moyen Âge – avec quatre figures symboliques aux extrêmes. Pour le christianisme, ce sont les évangélistes ou leurs symboles : le taureau pour saint Luc, l'aigle pour saint Jean et le lion pour saint Marc. Seul saint Matthieu manque d'un symbolisme animal.

En ce qui concerne les symboles religieux, Jung affirme que :

> « La trinité est un symbole masculin et l'androgynie du Christ est l'unique concession faite par l'Église à la problématique des contraires. »

Mais la carence de l'élément féminin (la Grande Mère) reste compensée dans le catholicisme par la position éminente de Marie. À travers le dogme de l'Assomption de Marie établi en l'an 1950, il est psychologiquement beaucoup plus important qu'il ne le paraît, parce que c'est une tentative de surmonter l'androgynie par l'incorporation de l'élément féminin – nous sommes tentés, ici, d'écrire l'éternel féminin, comme le fit Goethe.

Le symbole de la quaternité signifie, d'une part, l'objectivation de la structure de la psyché et, d'une autre, – quand il apparaît dans les symboles de conjonction – l'intégration totale de la psyché.

Selon Jung, les « réminiscences archaïques », les « archétypes » ou les « images primordiales » ont constamment subi l'assaut des critiques de personnes qui manquaient de connaissance sur la psychologie des rêves et la mythologie. Le terme « archétype » est

---

102 : Vivante A. e Imbelloni J., *El libro de las Atlántidas*, Biblia Humanonios, Ed. Anessi, Buenos Aires, 1939, p. 383-384.

souvent mal compris, comme s'il signifiait certains motifs ou images mythologiques déterminés. Mais ceux-ci ne sont que des représentations conscientes ; il serait absurde de supposer que de telles représentations variables soient héréditaires.

> « L'archétype est une tendance à former de telles représentations qui peuvent varier énormément dans les détails sans perdre leur modèle de base. Il y a, par exemple, beaucoup de représentations du motif d'hostilité entre frères, mais le motif reste le même. Ceux qui me critiquent sont partis de la fausse supposition que je me réfère à des *représentations héréditaires* et, basés sur cela, ils ont réduit l'idée de l'archétype à une simple superstition. Ils n'ont pas su prendre en compte que, si les archétypes étaient des représentations dont l'origine se situe dans nos consciences – ou qui ont été acquises consciemment –, il est sûr que nous les comprendrions et que nous n'en serions pas surpris, ni fâchés quand ils se présentent à notre conscience. Dès lors, les archétypes sont une *tendance* aussi marquée que l'impulsion qui pousse les oiseaux à construire leur nid ou les fourmis à constituer des colonies organisées.
>
> Je dois éclairer les relations qui lient les instincts aux archétypes : ce que nous appelons proprement les instincts sont des nécessités physiologiques qui sont perçues par les sentiments. Mais, en même temps, ces nécessités se manifestent aussi dans des fantaisies et elles ne révèlent leur présence qu'à travers des images symboliques. Ces manifestations sont celles que j'appelle archétypes. Ils n'ont pas d'origine connue ; et ils se produisent à n'importe quel moment et en n'importe quel lieu du monde, même s'il faut exclure la transmission par descendance directe ou la *fertilisation croisée* par le biais des migrations.
>
> Les formes archétypiques ne sont pas précisément statiques. Elles sont des facteurs dynamiques qui se manifestent en impulsions aussi spontanément que les instincts. Certains rêves, visions ou pensées peuvent apparaître subitement et, quelque soigneusement que nous conduisions notre investigation, nous ne pouvons pas trouver leur cause. Celle-ci existe assurément, mais elle est si cachée ou si obscure qu'il est impossible de la voir. Dans un cas semblable, il faut attendre que le rêve et sa signification soient suffisamment compris ou qu'un fait externe se produise qui puisse l'expliquer.

Au moment du rêve, ce fait peut encore se situer dans l'avenir. Mais, de la même manière que nos pensées conscientes concernent souvent l'avenir et ses possibilités, les rêves peuvent avoir un caractère prémonitoire.

On peut percevoir l'énergie spécifique des archétypes quand on expérimente la fascination particulière qui les accompagne. Ils paraissent posséder une capacité spéciale d'envoûtement. Cette qualité particulière est aussi caractéristique des complexes personnels ; et, tout comme les complexes personnels ont leur histoire individuelle, les complexes sociaux de caractère archétypique présentent la même caractéristique. Mais, tandis que les complexes personnels ne représentent jamais qu'une inclination personnelle, les archétypes créent des mythes, des religions et des philosophies qui influent et caractérisent des nations entières et des époques entières de l'histoire. Nous considérons les complexes personnels comme une compensation des aspects unilatéraux ou défectueux de la conscience ; de la même manière, les mythes de nature religieuse peuvent s'interpréter comme une espèce de thérapie mentale pour les souffrances et les angoisses de l'humanité en général : la faim, la guerre, la maladie, la vieillesse et la mort.

Quand nous approfondissons les origines d'une *image collective* – ou, en langage ecclésiastique, d'un dogme –, nous découvrons un enchevêtrement, apparemment interminable, de modèles archétypiques qui, avant les temps modernes, n'étaient pas un objet de réflexion consciente. Aux époques antérieures, les hommes ne réfléchissaient pas sur leurs symboles, ils les vivaient et ils étaient inconsciemment animés par leur signification. »

Le *Faust* de Goethe dit fort à propos : *Au commencement était le fait.*

Ajoutons que le maître Korn affirme aussi que *la théorie marche en boitant derrière les faits.*

Les « faits », continue Jung :

« N'ont jamais été inventés, ils se sont produits. D'autre part, les pensées sont une découverte relativement tardive de l'homme. D'abord celui-ci fut poussé vers les faits par des facteurs inconscients. Puis, il commença à réfléchir sur les causes qui

> l'avaient poussé et il mit longtemps pour parvenir à l'idée absurde qu'il devait se pousser lui-même, à partir du moment où son esprit était incapable d'identifier aucune autre force motivante qui ne soit pas la sienne propre[103]. »

* * *

En résumé, nous pouvons dire sur la psychologie des concepts centraux jungiens du complexe, du symbole et de l'archétype ce qui suit :

I. – Les archétypes représentent l'inconscient collectif à la fois comme des prototypes de l'action, du désir et des aspirations de l'homme, des prototypes de la sphère des sentiments et de la connaissance, et des prototypes de toute existence humaine. Dans l'inconscient collectif, ils se rencontrent dans un état de disposition potentielle qui se déclenche dans l'individu à travers des situations déterminées à caractère extérieur ou intérieur – par exemple, des crises existentielles – ou à travers l'analyse et qui passe ensuite de la potentialité à la réalité. Ce processus de conscientisation peut se réaliser comme instinct dans la sphère du biologique et comme image ou symbole au plan spirituel ;

II. – Le symbole est l'archétype qui s'est fait visible ou conscient et qui varie selon la situation individuelle, la biographie ou la race de l'individu. Le symbole – et en lui l'archétype – peut être assimilé et capté par le moi au cours d'une analyse. Mais il peut aussi rester éloigné de la conscience et du moi. Il peut alors être vécu et contemplé comme une réalité dissociée dans l'hallucination psychotique, dans les extases ou dans les visions. Dans un tel cas, le symbole est l'expression d'un processus pathologique ;

III. – Le complexe et le symbole sont identiques, par exemple, dans la dissociation du symbole qui se produit dans les processus

---

[103] : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*., p. 67, 76, 79, 81, 313.

pathologiques. Dans les écrits tardifs de Jung – à partir de l'année 1920 –, on identifie le symbole, le complexe et l'archétype à côté de leur représentation imagée. Mais le concept de complexe maintient une certaine nuance propre qui se réfère, d'une part, à l'aspect plutôt pathologique de l'archétype et à sa manifestation dans les névroses et les psychoses. D'autre part, il présente un caractère plutôt individuel avec une nuance d'inconscient personnel. Ainsi, dans un événement pathologique, l'archétype peut se convertir en complexe, quand il ne se conforme pas aux sentiments, aux faits vécus et aux associations non élaborées, en se constituant une réalité animique autonome et indépendante. Il s'achève alors finalement en psychose.

Le désir[104]

Contempler, tendre ou aspirer vers quelque chose que l'on ne possède pas. Tendance spontanée et consciente vers un objet que l'on se représente.

C'est cela le désir…

« Lorsque l'âme désire quelque chose, tout le corps devient plus agile et plus disposé à se mouvoir qu'il n'a coutume d'être sans cela. Et lorsqu'il arrive que le corps est ainsi disposé, cela rend les désirs de l'âme plus forts et plus ardents. » (Descartes)

« Un vieillard était à côté de moi au café. Riche. Le garçon, après avoir énuméré tous les plats, lui demanda ce qu'il désirait : *Je désirerais*, dit le vieillard, *je désirerais… avoir un désir.* » (E. et G. de Goncourt)

* * *

« Donne-moi un peu de ta jeunesse et je te donnerai le meilleur de ma sagesse sans pour autant sacrifier ta fraîcheur ».

Il s'agissait d'une formule d'accompagnement utilisée par les anciens maîtres Zen qui étaient confrontés à la jeunesse de certains de leurs élèves…

Aujourd'hui, vient à moi cette phrase par la force de la vie et le constat des désirs qui sont universels.

* * *

---

[104] : publié dans le n° 58 de la lettre de SOS Psychologue (mars 2000) « Le désir ».

Le désir n'est que le chemin entre la pulsion et le fantasme pour accéder à la gratification, c'est-à-dire à l'accomplissement de la pulsion.

Il se peut qu'une pathologie limite la possibilité de fantasmer, comme d'ailleurs une éducation rigide. Mais il se peut qu'une autre pathologie vienne pousser les fantasmes jusqu'à une hallucination. Tout en continuant avec les fantasmes universels : un poète latino-américain, José Mojica, qui était également prêtre, avait abandonné la vie du monde par vocation, mais aussi en raison d'une histoire d'amour qui s'était mal terminée, disait :

« Tous disent que ce n'est pas vrai que je t'aime
parce que jamais on ne m'a vu amoureux
je te jure que moi-même je ne comprends pas
le pourquoi de ton regard m'a fasciné »

Et voici le désir exprimé dans le deuxième paragraphe et les suivants :

« Jure-moi
que même si le temps est passé
tu n'oublieras pas le moment
où nous nous sommes connus
embrasse-moi
avec un baiser amoureux
comme personne ne m'a embrassé
depuis le jour où je suis né
Aime-moi
Aime-moi jusqu'à la folie
Ainsi tu sauras
Comme je souffre pour toi »

L'ordre religieux de ce prêtre chanteur lui avait permis de continuer à enregistrer pour ce monde qu'il avait laissé.

Les désirs les plus puissants consistent à être reconnu et à ne pas être oublié.

* * *

Les nuits d'été de ma jeunesse fleurie, les tendres poèmes susurrés sous les eucalyptus en face de la mer, les premiers baisers au clair de lune ; cette lune pleine de mon pays qui ne rend pas neurasthénique, sinon passionné.

On ne savait pas à ce moment-là que « les amours d'étudiants ne sont que fleur d'un jour », comme dit un tango.

Et après les autres désirs sont arrivés avec les autres fantasmes et les pulsions puissantes d'une nature saine et enracinée dans la terre.

Désir d'aimer, de partager, d'avoir chaud entre les bras de l'aimé les nuits froides des hivers dans la montagne. Désir de solitude avec lui, désir de couple éternel…

Heureusement, sans blessure narcissique, je suis rentrée dans le mariage pour me rendre à mon désir d'enfant, sans souffrance qui ne soit pas ma perception prématurée de la condition humaine.

Ma question, sous un ciel tapissé d'étoiles, était toujours autour de la précarité de la chair… et je me suis demandée les yeux bien ouverts pendant des nuits : le pourquoi de nous reproduire si nous devons mourir ? Et je sortais de mon lit/nid en m'éloignant du corps de l'autre pour aller m'asseoir dans le salon en demandant, sans intermédiaire, à Dieu : que veux-tu de nous ? pourquoi nous as-tu créés si nous sommes condamnés à nous séparer ?

À ce moment-là, je ressentis le désir d'éternité et celui-là m'a emporté sur tout autre désir qui ne soit celui de comprendre le sens de la création.

Les désirs se sont succédés ensuite, sans limite, passionnément. Je désirais servir les autres et moi-même dans cette quête insatiable de vérité.

* * *

Il n'y avait pas d'autre solution que des études poussées, mais réalisées avec ferveur. J'attendais et désirais toujours quelque chose de plus pour donner un sens à mon existence et limiter ainsi l'angoisse du « non sens ».

Et je marche encore sans fatigue, emportée dans mon cheminement par des désirs et je sais que je suis en train d'accomplir « mon programme archétypique » (Jung).

* * *

Revenant un peu en arrière, je dirai que ma maison s'était peuplée d'enfants dont j'étais la mère charnelle quand ils étaient petits et la mère éducatrice quand ils grandissaient. J'étais là, présente, à moitié consciente, car trop jeune, mais accompagnant mes enfants jusqu'au moment du sevrage définitif quand la mère s'égare, en apparence, et devient elle-même pour leur donner la liberté nécessaire. Je n'ai pas choisi pour mes enfants. Ils ont été confrontés à leur libre arbitre.

Ils sont devenus ce que j'avais désiré : des êtres plus ou moins libres. Selon leur degré d'évolution. En aucun cas, gérés par « mon désir ». Bien sûr, je suis derrière eux, comme une présence à laquelle on peut faire appel en cas de défaillance ou de mal-être.

* * *

Revenant encore un peu en arrière : j'ai beaucoup souffert, mais je crois avoir eu toujours le désir de mettre un terme à la souffrance.

* * *

Aujourd'hui, je continue à désirer. Même quand apparaît des « symptômes », je me confronte au fantasme d'un désir qui est derrière lui. Alors, j'interroge le symptôme, par exemple.

Pourquoi cette insomnie ? Parce que tu ne désires pas dormir, mais te laisser aller dans tes réflexions et tes émotions sans être gênée par les micro agressions de la journée.

La réponse arrive toujours, mais il faut une certaine sagesse pour pouvoir bien questionner.

Fait à Paris, le 29/02/2000
Il fait très beau,
un printemps prématuré
exprime le désir
d'une nature qui veut fleurir,
qui accepte le passage des saisons,
mais avec une maturité inattendue,
comme si elle désirait
mettre fin à son sommeil.
Moi aussi, je désire m'éveiller…
et aimer,
aimer si possible encore plus.

L'estime de soi[105]

Madame C. s'était présentée avec une demande d'interprétation d'un rêve. Elle était chez elle, la poussière envahissait toute l'ambiance, principalement un tapis beige. Il y avait des araignées menaçantes dont une lui avait sauté sur le visage. Elle descendit à l'étage inférieur chez des amis et la même ambiance de poussière et de désordre régnait chez eux.

Le docteur Roland Cahen, dans les années 86, quelques jours après son rêve, lui avait dit : « Il faut faire le ménage autour de vous. »

Le jour suivant, elle se trouvait, chez des amis, dans une maison de campagne, qui voulaient se débarrasser de vieilles machines. Il y avait une usine de transformation près du lieu, à Maurepas. Ils sont donc allés déposer les machines.

Avec des sensations de confusion, elle voyait tomber, dans un immense trou, tout type d'objets. Des vêtements, du linge, des jouets. Soudain, son attention était retenue par une petite voiture en bois qui n'arrivait pas à tomber. Elle s'en approcha et la poussa. À ce moment-là, elle découvrit trop tard qu'il s'agissait d'un objet identique à celui avec lequel elle jouait dans son enfance. Trop tard, hélas, pour la retenir ! Émue, elle voyait glisser vers le tas d'ordures un immense appareillage en fer qui, à la manière d'une araignée énorme, prenait des tas d'objets hétéroclites pour les conduire à la transformation.

Prise par la force de la synchronicité, elle est venue me voir pour, selon elle, faire le ménage autour d'elle.

---

[105] : publié dans le n° 59 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2000) « L'estime de soi ».

Évidemment, la relation avec sa mère avait été bonne, mais catastrophique. Sa mère avait été trop faible. Pas de caractère, pas de désir, pas d'amour. Une femme étrange, silencieuse, même pas mélancolique.

Elle, fille unique, avait vécu impuissante dans la contemplation de cette mère très belle, mais distante et incapable de lui manifester son amour.

Elle était devenue une enfant mélancolique, repliée sur elle-même. Elle ne s'était jamais sentie aimée.
- Au présent, elle reconnaissait ne jamais savoir choisir.
- Sa vie ? Un jeu de rôles. Son unique existence réelle ? La maternité. Ses couples ? Des échecs à répétition avec des hommes qui, l'ayant fait rêver un instant, l'amènent après dans des chemins de manipulation effrayants.
- Deux grands amours de jeunesse… Elle admirait les menteurs, car elle vivait par procuration avec des êtres capables d'être pervers… pendant qu'elle reculait chaque jour un peu plus. Sa préoccupation ? Ne pas ressembler à sa mère. Mais l'ennemi était là, dans son identification à elle.

Par où pouvions-nous commencer le ménage ?

Je demande : « Qui êtes vous ? » Question assez large, je reconnais, mais fort nécessaire dans ces cas-là où l'estime de soi est un thème inabordable en direct.

Elle répond : « Rien, une création ».
- De qui ?
- Je ne sais pas.
- Par quoi voudriez-vous commencer à vous débarrasser pour faire le ménage ?
- Je ne sais pas. De tout, de tous, de rien. J'ai peur de manquer.
- De quoi ?
- D'argent. Il y a deux ans, quand mon troisième mari m'abandonne, j'ai vu dans le métro le soir où comme toutes les soirs je prenais le métro pour aller chez quelqu'un pour ne jamais

être seule une femme très bien habillée et encore jolie entourée de sacs plastiques bien caractéristiques des clochards. J'ai pensé à moi, un jour, dans le futur. Elle était très communicative, de parole facile.

* * *

Le premier à partir, ce fut son grand-père à quatre ans. Après était venue la solitude.

- Ma mère était devenue sourde à la mort de son père.

- Mais peut-être ne l'était-elle pas. Je commence à me méfier des apparences, mais c'est trop tard maintenant ! Dans tous les cas, je vis dans une boule. Les événements arrivent trop lentement à faire écho dans ma solitude. En plus, je déteste tout. Peut-être devrais-je vous dire que j'ai fait le ménage des hommes. Tous les hommes. Ils ne sont rien moins que rien. J'ai besoin d'être accompagnée. J'ai peur. Nuit après nuit, je revis l'enfer de mon enfance. Je disais à mes amies. Je ne me souviens même pas lesquelles, car je n'ai gardé aucune relation, que je n'avais même pas le droit à ma douleur. Je disais que ma mère disait à ses amies : « pauvre de moi que ma fille est malade. »

- Je crois que je dois faire le ménage de mon passé, car je n'ai ni présent ni futur.

* * *

Quelle estime de soi pouvait-elle avoir dans une telle complexité ?

Elle était là portée par ses symptômes, rien d'important en apparence, mais tous signifiant une grande fatigue d'exister sans se percevoir comme existant. La haine contre elle était importante, aussi bien la haine qu'elle avait pour son dernier mari, celui qui l'avait abandonné.

Cette histoire, c'était l'unique qui comptait pour elle. C'était en lui qu'elle avait fait confiance pour la première fois après la mort de

son père à 34 ans. Elle aurait pu avec lui se découvrir à elle-même et cicatriser ses blessures narcissiques avec lui. Cette relation avait été sans doute une tentative de guérison, mais sa trahison impensable l'avait fait sombrer encore plus.

Je ne sais pas aujourd'hui où nous en sommes ensemble dans le ménage, mais nous le faisons avec une discipline féroce, car nous croyons qu'il n'y a pas de tunnel sans issue.

Objectivement parlant, elle a beaucoup de qualités, mais encore elle n'a pas pu accoucher d'elle-même.

J'espère avoir une vie aussi longue que la sienne pour l'accompagner à sortir du tunnel. Alors, elle pourra se reconnaître à elle-même et compatir avec la petite fille souffrante qui n'a pas pu voir la lumière et qui l'habite et demande protection.

* * *

Estime de soi ? Parfois je pense que cette image n'est qu'une utopie. Il vaudra mieux simplement s'accepter dans sa situation réelle et faire avec. Il faudra pour elle s'inscrire dans le temps, qu'elle habite son corps, qu'elle arrête de flâner entre les fantasmes de ses morts.

Pourrons-nous faire le deuil de sa naissance, qui n'a pas encore eu lieu?

Profondément et archaïquement, elle se débat encore dans le ventre d'une mère qui n'a pas su, peut-être, la porter.

Les moments de paix ne sont que dans les avions, en voyage, entre deux destinées : le départ vers l'illusion et le retour vers la répétition destructive. Toujours dans cette ambiance métaphorique du ventre maternel, avec des moteurs qui ronronnent. Alors que, dehors, c'est la mort ! Mais où sont donc pour elle le dehors et le dedans ? Et je réponds à l'intérieur d'elle-même. Ici, maintenant, entièrement.

En réfléchissant, je me rends compte que l'estime de soi est un

thème fondamental dans les tragédies grecques.

Fait à Paris, le 3 mai 2000
Et il pleut, comme toujours
Le printemps s'efface sans s'affirmer
Quel est le sens d'un printemps sourd
Qui n'arrive pas à sortir de la brume ?

Deuil et image de soi[106]

Ce que j'avais perdu à ta mort, maman, c'était l'image de moi. Elle me permettait de te chérir.

J'avais perdu l'amour de moi-même que tu rendais possible.

Voici mes réflexions sur notre deuil.

C'est une nuit encore froide. Le feu de bois dans la cheminée m'emporte vers le souvenir de notre foyer d'amour.

J'ai tant aimé ton corps, ton odeur, la douceur de tes mains sur mes cheveux.

Aujourd'hui, je commence à te vivre autrement, à l'intérieur de moi.

Après avoir fait de ma douleur mon objet pulsionnel, je commence à ressentir enfin le report de l'affect sur l'ensemble de moi.

Combien de choses j'aimerais brûler ce soir.

Toutes les photos.

Elles ne sont que du passé.

J'aimerais te brûler, ma mère chérie et tu ne seras alors qu'à moi.

Personne ne pourra plus jamais te conduire vers les jardins de l'horreur.

Je n'aurai plus de souvenirs.

Tu n'auras plus de souvenirs.

Nous n'aurons plus de souvenirs.

Tu seras donc mon calme.

Mon plaisir dans le silence.

---

[106] : publié dans le n° 59 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2000) « L'estime de soi ».

Où je te trouverai ainsi, mais délivrée de ton corps.
Ce corps que j'ai tant aimé.
Ma première charmante demeure.
Le lieu de ton calvaire.
Repose ma mère chérie dans la tendre lumière du foyer.
L'amour de Dieu nous brûle ensemble et pour l'éternité.

Fait à Paris le 3 mai 2000 avec sérénité .

Programme archétypique et découverte de soi[107]

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG » (chapitre XVII : Processus d'individuation, Les archétypes)

Une fois que l'anima et l'animus sont intégrés dans la conscience, et que sont évités les dangers de la confrontation avec l'âme, de nouveaux archétypes émergent de l'inconscient qui déterminent dans l'homme une nouvelle mentalité et de nouvelles attitudes. L'inconscient possède une « capacité potentielle de direction », il ne possède pas de but, mais un savoir latent.

> « Quand la conscience participe activement et vit chaque degré du processus, ou tout au moins le pressent, alors la prochaine image se situe au degré supérieur obtenu de cette manière, en établissant la direction qui indique un objectif. »

L'indication directionnelle s'établit une fois que la problématique du conflit a été prise en compte par la conscience vaincue et intégrée. Avec l'animus et l'anima, l'inconscient présente de nouvelles figures. De nouvelles images symboliques apparaissent, qui représentent le soi-même, le noyau le plus intime de la psyché. Dans le cas de la femme, il apparaît personnifié comme une figure féminine supérieure : une prêtresse, une sorcière, une prostituée initiatrice, une mère ou une déesse de la nature. Ce sont des représentations actualisées de la Grande Mère. Dans le cas de l'homme, il se présente comme initiateur et gardien – un « gourou » hindou, un vieux sage, l'esprit de la nature, etc. Un de nos patients a rêvé d'un prestidigitateur, sans bras, qui réalisait

---

[107] : publié dans le n° 59 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2000) « L'estime de soi ».

une série de tours (voir chapitre Casuistique : célèbre écrivain de 65 ans, névrose dépressive).

Dans le processus d'individuation de l'homme, c'est l'objectivation du « principe spirituel », chez la femme, c'est la « vérité objective de la nature ». Chez l'homme, le sens spirituel s'illumine et, chez la femme, c'est le sens matériel qui en fait de même. Tous deux sont restés occultes au plus profond de l'être à cause des impératifs déterminés par le sexe et par la nature. Ce n'est pas par l'image de l'animus ou de l'anima que nous entrons en relation avec le sexe opposé, mais par la base de notre être propre. Pour l'homme, le masculin ; pour la femme, le féminin, jusqu'au point d'arriver à l'image primitive libre, selon laquelle elle a été formée.

En simplifiant, l'homme se spiritualise en devenant matière – principe spirituel, sagesse ancienne – ; et la femme devient matière spiritualisée. Tous deux possèdent, depuis les temps primitifs, une grande variété de manifestations « numineuses » ou « obscures » : parmi les premières, des sorciers, des mages, des chefs, etc. ; parmi les seconds, la mère, l'église, la déesse de la fécondité, etc. Ces figures archétypiques de l'inconscient sont appelés par Jung « personnalités mannes ».

La rencontre de l'homme avec ces archétypes entraîne un grave danger. Il pourrait s'identifier avec ces images numineuses et celles-ci, par mauvaise différenciation ou conscientisation, pourraient le posséder et le transformer en personne délirante. Ce fut le cas de Nietzsche avec *Zarathoustra.*

La « manne » est – selon Jacobi – ce qui est doté d'une action extraordinaire. Être en sa possession signifie une action sur les autres, mais comporte le danger de ce que celui qui possède la « manne » devienne présomptueux et dominateur[108].

La conscientisation de ces archétypes détermine la première

---

[108] : Jacobi Jolande, *La Psicología de C. G. Jung, op. cit.*, p. 188.

perception de l'individualité.

> « La conscientisation des autres contenus archétypiques de la personnalité humaine signifie pour l'homme une seconde et véritable émancipation du père et pour la femme de la mère. »

Les forces activées en l'homme par la connaissance se trouvent alors à sa disposition, parce qu'elles se sont différenciées.

La formation de la personnalité, l'écoulement inconscient dans la conscience et la diminution de la force qui la conduit ont déterminé un état d'altération, de déséquilibre, qui tend à un nouvel équilibre plus satisfaisant, où auront disparu les inhibitions. Cet équilibre a été créé par l'inconscient en utilisant son activité instinctive et autonome.

Nous arrivons au soi-même, au « selbst » comme préfère l'appeler Jung. La psyché collective a été vaincue et les deux processus psychiques – conscient et inconscient – confrontés et unis en un point commun, comme résultat de la confrontation en question, déterminent le bout du chemin. Une fois intégré le « selbst » – point d'union des contraires –, l'homme est « complet ». Il devient un « tout entier ». Comme résultat, la conception de la vie apparaît transformée, modifiée par le transfert de l'ancien centre psychique. Il s'agit, enfin, d'articuler le processus avec la conscience, en essayant de le comprendre, de le vivre et surtout de le maintenir.

L'intégration ne signifie pas l'indifférence, ni la libération de toutes les peines, mais vivre le réel, posséder une plus grande clarté pour comprendre objectivement, se débarrasser de l'auto commisération, confronter les faits subjectifs et objectifs avec une sensibilité appropriée, reconnaître nos propres défauts et ceux des autres, donner à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César, et vivre en appréciant le clair et l'obscur, l'utile et l'inutile. Les conflits font partie de la vie. Là où l'homme les fuit, là où il refuse de s'y confronter, le fantasme de la maladie psychique est proche.

> « La contention correspond à une décision morale, en ce que la répression est une tendance franchement immorale à se défaire des réalités désagréables.
>
> La névrose est toujours un substitut de la souffrance légitime. L'individu sain, au milieu de ses peines, aime la joie simple de savoir qu'elles passeront – rien n'est permanent – ; le névrosé méconnaît l'espérance, il vit la joie avec un sentiment pesant qui l'accable, il se croit proche du précipice, il ne perçoit pas ce qui est, parce que sa réalité est mesquine, parce qu'il est attaché à son inconscient par les chaînes de sa névrose. S'il pleut, parce qu'il pleut, s'il fait beau, parce qu'il fait beau…
>
> Certains prétendent vivre les gloires d'un passé qui n'a encore rien de parfait, pour eux il possède la vertu d'être débarrassé de la peur. Il ne faut pas avoir peur du passé. On ne l'expérimente que dans le présent ou l'avenir. Il y en a d'autres qui attribuent leur inertie actuelle à un passé dépressif et terrifiant. Au fond, tous auront en commun leur éloignement de la dimension réelle, leur délocalisation affective.
>
> Conscient et inconscient se complètent dans le *selbst*. Celui-ci est une dimension supérieure au *moi conscient. Il est la totalité*[109]. »
>
> « Le *moi* individualisé se perçoit comme *soi-même*, comme objet supérieur et inconnu.
>
> À peu près un tiers des cas ne souffrent pas de névrose déterminable cliniquement, mais de manque de sens et de raison de vivre[110]. »

Nous estimons, pour notre part, que ces cas sont la majorité. Il suffit de se contempler et de contempler ceux qui nous entourent.

Cette comparaison est exprimée dans l'idée chrétienne du baptême. Par ce sacrement, l'homme s'extrait de son identité archaïque dans le monde en se convertissant en homme supérieur, spirituel, doté d'une fin déterminée. L'individuation tire

---

[109] : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, op., cit., p. 20.

[110] : Jung C. G., *El yo y el inconsciente*, op., cit., p. 109.

l'homme du contexte archaïque en l'élevant au-dessus de ses limites spirituelles.

L'image archétypique du « selbst » est exprimée par ce qu'on appelle les « symboles de conjonction ». Ces symboles et archétypes sont porteurs de la fonction transcendante. Le symbole de conjonction apparaît quand l'intra psychisme dans le cours de l'évolution spirituelle est expérimenté comme réel, effectif, et psychologiquement analogue à celle du monde extérieur.

Quand se présente le symbole, sous n'importe quelle forme, l'équilibre est établi. Une représentation symbolique fréquente qui remonte au paléolithique et qui est très connue en Orient est les cercles magiques appelés mandalas. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient ronds – bien que ce soit le plus souvent le cas –, mais qu'ils soient symétriquement disposés par rapport à un centre.

Les mandalas sont des symboles religieux très anciens. Dans le yoga tantrique, ils sont utilisés comme instruments de contemplation.

Pour qu'un mandala soit valable, comme symbole du « selbst », il doit être symétrique, point très important. C'est un produit spontané, sans modèle ni aucune autre influence. La finalité des mandalas est de réunir des couleurs et des formes en une unité organique équilibrée.

Les mandalas peuvent se présenter à n'importe quelle étape de l'évolution psychique de l'individu.

> « Dans le sens de la tendance à l'auto réalisation psychique, ils sont demandés par un désordre, comme facteurs compensateurs. Leur structure est mathématique. C'est la contre figure de la protoordonnance de toute la psyché. »

En d'autres termes, leur figure n'exprime pas toujours de l'ordre, mais ils en produisent aussi. La contemplation méditative du mandala en Orient a pour finalité l'implantation de l'ordre

psychique pour celui qui médite.

Les mandalas orientaux symbolisent le « Tao », la voie, le chemin central. Le Tao en question est, pour l'occidental, la réconciliation des contraires, le conscient et l'inconscient.

L'image se constitue autour du centre et a pour fin d'éviter le débordement de la personnalité vers l'extérieur. Le mandala se forme autour du centre mandalique : la « fleur d'or », afin d'éviter que l'intérêt soit attiré par ce qui est extérieur. Le mouvement circulaire symbolise la ségrégation des contenus de part et d'autre, la fixation et la concentration de ceux-ci au centre : les contenus sont attirés et repoussés de manière centripète et centrifuge.

Le Tao signifie beaucoup de choses. Pour Wilhelm : Dieu, le sens, le chemin, la méthode.

Selon Jung :

> « Si nous concevons le *Tao* comme méthode ou chemin conscient qui réunit ce qui est séparé, alors, sans aucun doute, nous nous approchons du contenu psychologique du concept[111]. »

Personnellement, nous considérons le « selbst » comme la totalité qui résulte de la synthèse déterminée par la transposition des contenus dans le processus dialectique entre le conscient et l'inconscient. Nous ajouterons finalement trois schémas mandaliques (voir en fin d'article), dont l'un fut dessiné par un de nos patients et les deux autres par un dessinateur sous les directives d'un autre patient.

La totalité ou union des contraires se trouve symbolisée dans les images représentatives de la *conjunctio* ou par l'hermaphrodite. À ce propos, Jung souligne justement que l'androgynie du Christ est l' « unique » concession du christianisme au problème des contraires.

---

[111] : Jung C. G., *El secreto de la flor de oro*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1961, p. 38.

Dans *Psychologie et alchimie*, il affirme :

> « Ce dont nous pouvons convenir aujourd'hui quant au symbole mandalique est qu'il représente un fait psychique autonome, caractérisé par une phénoménologie toujours répétée et universellement identique. Il apparaît comme une espèce de noyau atomique, dont nous ne savons rien de la structure la plus intime et de la signification ultime. »

Jung caractérise le centre comme « selbst » après avoir pesé soigneusement les données empiriques et historiques. Il propose deux interprétations sur leur signification, obtenues par la spéculation, afin de ne pas s'évader des limites empiriques, sans se prononcer sur aucune d'entre elles, ni exprimer laquelle il considère comme la plus probable.

La première, matérialiste, affirme que le centre n'est pas autre chose que le point où la psyché se rend inconnaissable, parce que, ici, se fondent le corps et la psyché ; la seconde, spiritualiste, affirme que le « selbst » n'est pas autre chose que l'esprit qui vivifie l'âme et le corps, surgissant dans le temps et dans l'espace.

> « Les images de *but* qui possèdent une validité dogmatique sont celles qui se présentent à la conscience et montrent ainsi à l'inconscient une image reflétée où elle continue à se reconnaître et donc à s'articuler avec la conscience[112]. »

Jung dit du symbole du mandala que son motif a toujours existé. Nous en concluons qu'il s'agit d'un type existant « a priori », d'un archétype inhérent à l'inconscient collectif et qui se soustrait à la sphère individuelle.

> « Toute vie est, en dernière instance, la réalisation d'un tout, *selbst*, et c'est la raison pour laquelle on peut la caractériser comme *individuation*.
>
> Par l'observation des parallèles historiques, on infère que les symboles de mandalas ne sont pas des curiosités ethniques, mais des

---

[112] : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, op., cit., p. 236.

régularités. »

Le processus de transformation dans la psychologie de Jung est analogue aux « initiations » artificiellement créées à toutes les époques, sauf qu'autrefois on travaillait avec des symboles traditionnels et aujourd'hui avec des symboles spontanés.

Pour exemple, nous avons les voies de l'initiation religieuse comme les exercices spirituels de saint Ignace de Loyola ou les formes bouddhiques et tantriques, chacune avec sa marque particulière d'espace, de temps et de culture.

Jung a recherché inlassablement des parallèles entre l'alchimie et la philosophie hermétique médiévale. La « fonction transcendante » – formation de symboles – est un objet fondamental de la philosophie du Moyen Âge et s'est exprimée dans le symbolisme alchimique. Simplement, par immaturité, elle n'est pas parvenue à se cristalliser en formulation psychologique.

L'alchimie s'exprime comme les contenus psychiques en langage figuré et allégorique. Elle cherche l' « or », mais pas l'or commun, l' « or philosophique » et elle le désigne de multiples manières : élixir de vie, teinture rouge, pierre philosophale, etc. L'Orient, pour sa part, poursuit la même quête, en appelant l'objet de sa recherche « corps de diamant », « fleur d'or », etc.

L'or apparaît collectivement comme l'image de l'esprit prisonnier des ténèbres. De la masse confuse, primitive, matière du processus alchimique, surgit de diverses manières – division, distillation, combinaison, etc. – la résurrection du corps.

L'alchimie n'est, en réalité, que la continuation médiévale de la gnose, un ensemble d'hérésies chrétiennes qui ont fleuri à l'époque des Pères de l'Église. Pour la gnose, sous n'importe laquelle de ses différentes formes, l'homme est une particule de lumière éternelle, immergée dans les recoins de la matière. Ensuite il sera racheté. Le christianisme apaise ces besoins, à travers le rachat par la Foi. L'alchimie cherchait aussi la Rédemption en réveillant l'âme universelle qui, selon elle, dormait

dans la matière. Le yoga, quant à lui, parvient à la libération de l'âme dans le « nirvana » – où il n'y a plus de contraires –, non pas comme l'alchimie, par des processus chimiques, mais par des exercices physiques et psychiques.

> « Au plan psychologique, l'image de Dieu est un complexe de représentations de nature archétypique et elle représente une certaine quantité de libido projetée[113]. »

L'image paternelle a été le facteur à l'origine des principales religions existantes : le père terrible, l'Ancien Testament ; le père aimant, le Nouveau Testament. L'image maternelle et les représentations animales ou théomorphiques ont été des facteurs importants.

Les degrés du yoga sont déterminés et exigent de la force et de la concentration psychique. Le dernier degré suppose un homme libéré des objets et correspond à la naissance de Bouddha : symbole de l'existence spirituelle éternelle. Jung dit, dans *Le secret de la fleur d'or*, que sa psychologie est expérimentale, réelle, compréhensive. C'est une réalité globale et, pour cela, une réalité vivante.

Cette aventure spirituelle de la quête du soi-même est l'un des objectifs des yogis[114], dans leur recherche de la libération.

Il est extraordinairement difficile ou impossible pour un occidental d'utiliser ces méthodes qui exigent de se couper de la vie. De plus, laisser de côté les conquêtes scientifiques de l'Occident équivaut, pour nous, dit Jung, à scier la branche sur laquelle nous sommes assis.

Le même Jung a décrit une méthode permettant aux Occidentaux d'atteindre le centre intérieur et d'établir un contact avec le mystère vivant de l'inconscient, par eux-mêmes et sans l'aide de

---

113 : Jung C. G., *Símbolos de transformación*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1962, p. 38.

114 : Eliade Mircea, *Yoga e inmotalidad*, Ed. El Ateneo.

quiconque. En réalité, Jung l'utilisa sur lui-même. Comme le dit justement Sarró, ce fut l'*édition princeps* de ses études psychologiques. Cette méthode demande de consacrer au soi-même une attention constante, sans laisser de côté les obligations quotidiennes. C'est un peu comme essayer de vivre à deux niveaux différents. Effectuer ses tâches journalières, mais rester à l'affût des indices, des rêves et des réussites extérieures – principe de synchronicité –, pour symboliser ses intentions et la direction du cours de la vie. Jung l'appelle *attention active*. Le moment venu, il faut laisser parler l'inconscient sans en craindre les conséquences.

> « Il y a deux raisons principales pour lesquelles l'homme perd contact avec le centre régulateur de son âme. L'une d'elles est qu'une tendance instinctive particulière unique ou une image émotive peut l'amener à une unilatéralité qui lui fasse perdre l'équilibre. C'est ce qui se passe avec les animaux. Par exemple, un cerf sexuellement excité oubliera complètement sa faim et sa sécurité. Cette unilatéralité ou perte d'équilibre était particulièrement crainte des peuples primitifs qui l'appelaient *perte de l'âme*. Une autre menace vient de l'habitude excessive de dormir debout qui, sous forme secrète, tourne précisément autour de complexes déterminés. En réalité, le fait de dormir debout vient précisément de ce qu'il met en contact une personne avec ses complexes ; en même temps, il menace la concentration et la continuité de la conscience.
>
> Le second obstacle est exactement l'opposé et il se doit à une consolidation excessive de la conscience du *moi*. Bien qu'une conscience disciplinée soit nécessaire pour la réalisation d'activités civilisées – nous savons ce qui se produit si un garde-fou se laisse emporter par le rêve éveillé –, cela comporte le désavantage grave de pouvoir bloquer la réception d'impulsions et de messages qui proviennent du centre[115]. »

Dès lors, l'approche au Soi ne manque pas d'inconvénients et peut revenir à porter une charge bien lourde. Aux patients qui ont

---

[115] : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, op. cit., p. 213.

besoin de cette approche, nous exprimons en toute clarté qu'il s'agit d'un travail difficile, coûteux et prolongé, dont les résultats sont incertains pendant longtemps. De plus, au contraire d'une intervention chirurgicale où on prête son corps pour que les chirurgiens effectuent l'opération dans la salle prévue à cet effet sans avoir à intervenir, ici, il doit participer de toute son âme au travail qui sera essentiellement le sien. L'analyste agira, seul, comme un guide et uniquement dans les moments de crise où se produisent généralement les symbolisations, il l'aidera à porter sa croix, comme Simon de Cyrène le fit avec Jésus.

> « Saint Christophe, patron des voyageurs, est un symbole approprié de cette expérience. Selon la légende, il ressentait de l'orgueil pour sa grande force physique et il était seulement prêt à servir le plus puissant. Tout d'abord, il servit un roi, mais quand il vit que ce roi avait peur du diable, il l'abandonna pour servir le diable. Ensuite, il découvrit un jour que le diable avait peur du crucifix et, de cette manière, il décida de servir le Christ pour peu qu'il puisse le rencontrer. Il suivit le conseil d'un prêtre qui lui dit d'attendre le Christ sur un gué. Dans les années qui suivirent, il rencontra beaucoup de gens d'un rivage à l'autre. Mais, dans une sombre nuit de tourmente, un petit enfant l'appela en lui disant qu'il voulait traverser la rivière. Avec une grande facilité, il prit l'enfant et le mit sur ses épaules. Il marcha plus doucement à chaque pas, parce que cette charge devenait de plus en plus pesante. Quand il arriva à la moitié de la rivière, *il eut le sentiment de transporter tout l'univers*. Il se rendit compte qu'il transportait le Christ sur ses épaules et le Christ lui pardonna ses péchés et lui donna la vie éternelle. Cet enfant miraculeux est un symbole du Soi qui, littéralement, *déprime* l'être humain commun, même si c'est la seule chose qui ait le pouvoir de le racheter[116]. »

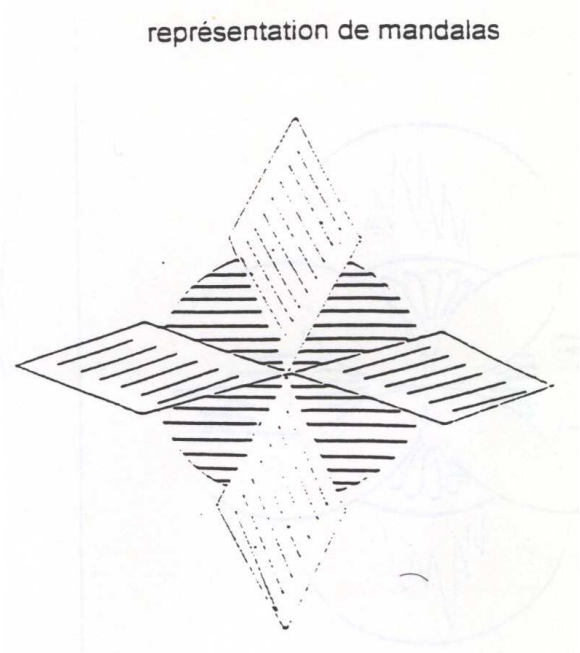
Le Soi possède une caractéristique sociale, en montrant une tendance à produire de petits groupes de cinq à dix personnes et en créant entre celles-ci des liens sentimentaux nettement définis et des sentiments de relation avec tout le monde. On peut avoir

---

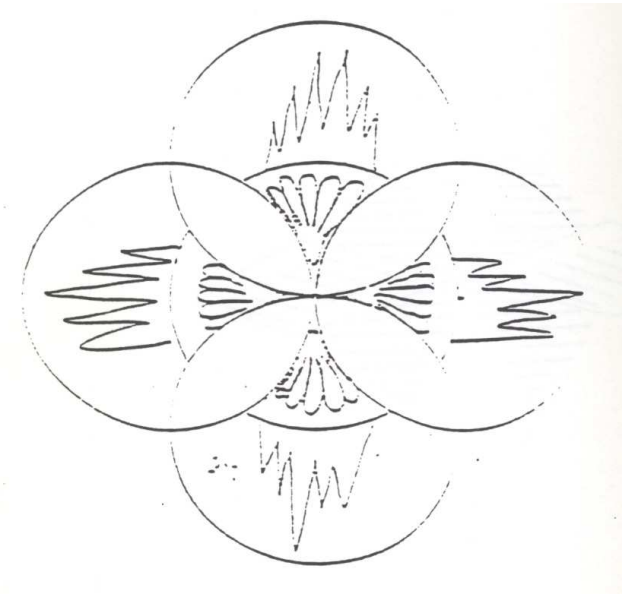
[116] : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, op. cit., p. 219.

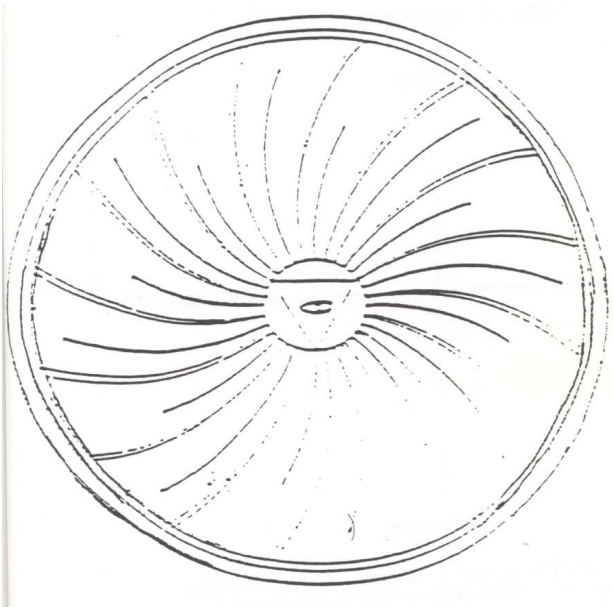
l'assurance que, dans ces petits groupes, il n'y aura pas d'infidélités, ni de trahisons, ni d'envies, ni de jalousies, et que toutes les forces des projections négatives ne rompront pas leur unité.

On parvient à ce résultat après une étape d'individualité et de solitude. C'est ce qu'observait Toynbee – l'historien anglais qui fut si marqué par les idées jungiennes – chez tous les grands de l'histoire qui influencèrent ensuite son évolution. Il appela ce phénomène *retraite et retour*[117].



[117] : Toynbee Arnold, *Estudio de la historia*, op. cit., t. III, p. 235.





La littérature est-elle un témoignage ?[118]

Pendant longtemps, il a été considéré la littérature comme une distraction : le poète courtisan auprès d'Auguste ; le trouvère auprès du seigneur ; Molière auprès de Louis XIV, La Fontaine auprès de Fouquet.

C'est pour cette raison que Malherbe s'écria : « Le poète n'est pas plus utile dans l'État qu'un joueur de quilles. »

Au XVIIIe siècle, les écrivains devenus philosophes prennent une place de choix : le roi Voltaire ; Diderot appelé comme conseiller par Catherine II ; Rousseau faisant un plan de réforme pédagogique pour le roi de Pologne… À la fin du siècle, Germaine de Staël estime que la littérature n'est pas un amusement, mais un document : elle reflète la société où elle est née.

* * *

La société se reflète dans l'œuvre littéraire

Nous ne connaissons guère l'époque homérique que par L'*Iliade* et l'*Odyssée*. À travers la Chanson de Roland, nous pouvons deviner le Moyen Âge : noblesse, sens de l'honneur, foi religieuse.

Cependant, nous soupçonnons une déformation des faits, et les historiens ont « dégonflé » la légende de Roncevaux. À travers les fables de La Fontaine, Taine s'est amusé à étudier le siècle de Louis XIV.

---

[118] : publié dans le n° 60 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2000) « La littérature est-elle un témoignage ? ».

Mais si nous n'avions que les fables, connaîtrions-nous bien ce siècle ? N'oublions pas l'esprit narquois et amer du fabuliste qui déforme l'événement à plaisir. À travers Molière nous apparaît la société du XVIIe siècle, mais aussi l'homme de tous les temps. Engels préférait étudier la société du temps de Louis-Philippe dans les œuvres de Balzac qu'il estimait supérieures aux traités d'histoire.

Or n'a-t-il pas été souligné la déformation balzacienne de la réalité, comme le fait remarquer René Benjamin ?

* * *

La littérature est-elle un simple reflet

Nous sommes amenés à constater que la littérature n'est pas un simple reflet. Il est tout à fait possible de discerner la personnalité de l'écrivain d'une part, les principes d'une école, d'autre part.

L'art classique est impersonnel. Il généralise. Ainsi, derrière les personnages de Racine, de Molière, de La Bruyère, apparaît l'homme de tous les temps.

L'art romantique est lyrique. Donc, derrière René, on devine Chateaubriand, Lamartine derrière Jocelyn, Hugo derrière Olympio, Georges Sand derrière Lélia…

* * *

La personnalité de l'auteur

L'auteur marque plus ou moins son œuvre de sa personnalité. En règle générale, il existe trois catégories d'auteurs :

Ceux qui répondent aux désirs de la génération attachée au bon vieux temps, Comme les néo-classiques de la fin du XVIIIe et des débuts du XIXe siècle : l'abbé Delille, par exemple ;

Ceux qui expriment très exactement ce que souhaite la « multitude » et qui, de ce fait, obtiennent de leur vivant le plus

grand succès. S'il y a tout un éventail d'écrivains à succès, expression directe de la mentalité publique, c'est qu'il existe plusieurs publics, d'un goût plus ou moins éclairé, plus ou moins influencé par le « snobisme » du moment. Comme Eugène Suë ou Alexandre Dumas père, par exemple ;

Ceux qui expriment les goûts d'une très petite minorité qui sont en avance sur leur temps et préparent en conséquence la mentalité des générations à venir. Incompris de leur vivant, ils connaissent parfois la misère. Comme Stendhal, Baudelaire, Rimbaud, par exemple.

* * *

Lesquels de ces trois catégories marquent le plus dans la littérature ?

D'abord les seconds que les éditeurs impriment et réimpriment, en faveur desquels ils font la plus large publicité. À eux, vont les honneurs. Ils entrent dans les académies. La presse en parle constamment. Ils appartiennent à l'actualité.

Mais, à mesure que passent les décades, ce sont les derniers qui émergent. L'histoire des arts, comme l'histoire des sciences, ne retient, en définitive, que le nom des inventeurs : ceux qui ont apporté quelque chose de neuf.

C'est parce que Voltaire n'apporta pas grand-chose de nouveau dans la tragédie qu'il est aujourd'hui oublié en tant qu'auteur dramatique.

Très apprécié en son temps, le poète Sully Prud'homme disparaît peu à peu de nos manuels de littérature qui, en revanche, réservent aux « poètes maudits » de la fin du XIXe siècle une place de plus en plus grande. Et pourtant, il obtint le prix Nobel en 1912…

* * *

Mais s'il y a une histoire des histoires de la philosophie, c'est que chacune d'elles porte à la fois une conception de l'histoire et une définition de la philosophie à une époque donnée de sa propre histoire.

Le génie échappe à tout déterminisme.

« S'il est vrai que toute époque devient celle de ses génies, tout génie est de son époque. L'œuvre n'est pas intemporelle. L'action du milieu intervient. » (Yvon Belaval)

Journal sur le pouvoir[119]

Dimanche 13 août

Le mot pouvoir éveille en moi, en premier lieu, une sensation de malaise. Tout mon corps réagit avec indignation. Le mot évoque pourtant les souvenirs de toute une vie où j'ai pu contempler l'exercice du pouvoir sans l'humilité du savoir.

Oui, ce mot évoque en moi l'horreur des situations où j'étais impuissante pour agir comme « contre pouvoir ».

Après je me suis dit qu'il me fallait le pouvoir pour pouvoir me battre. Quand j'enseignais à mes élèves à l'université et dans certains cours de sociologie ou de psychologie sociale où la discussion était permise, car les élèves travaillaient en sous groupes constitués de 5 ou 6 chacun participant à des thèmes connus, par exemple la stratification sociale, je les voyais lutter pour faire passer des idéaux. C'étaient des jeunes qui voulaient changer le monde ! Et pourquoi pas ? Mais je leur disais : « Attendez, allez chercher le pouvoir légitimement et après vous pourrez vous faire entendre. »

Seulement avec le pouvoir légitimé nous sommes capables de lutter contre le « pouvoir illégitime », celui qui est ostentatoire, abusif et sans aucun doute néfaste.

J'ai connu la barbarie au pouvoir, soutenue par l'ignorance, la brutalité et les intérêts mesquins.

* * *

[119] : publié dans le n° 61 de la lettre de SOS Psychologue (août 2000) « Le pouvoir ».

Dans la morale du samouraï, il est dit que le pouvoir gagné facilement et rapidement n'est pas légitimé dans la durée, car ni la connaissance, ni le savoir, ni la compétence ont été assez mis à l'épreuve du temps. C'est la lente montée de la sagesse dans l'exercice du pouvoir qui rend au détenteur du pouvoir le rayonnement de l'autorité. L'autoritarisme est une forme pervertie de l'exercice du pouvoir et le porteur du pouvoir périra sans gloire, cassé, sans s'être confronté aux épreuves de la réalité.

Lundi 14 août

Cela va mieux aujourd'hui, après avoir dit mon premier mot de révolte. Je laisserai de côté toute définition du pouvoir. Essayez de vous poser les questions : Qu'est-ce que le pouvoir ? Qu'est-ce que cela éveille en moi ? Quel est le type de pouvoir que je voudrais pour moi ? Ai-je le pouvoir ? Suis-je digne du pouvoir que je possède ? Le pouvoir est-il pour moi un but ou un moyen ?

Restez un moment seul, confrontez-vous à vous même, dans un silence intérieur vrai. Éloignez-vous de toute apparence. Soyez vous-même, conscient de votre propre et nécessaire solitude d'homme en train de devenir objectivement présent à vous-même et libre, méritant d'exister et peut-être d'exercer un pouvoir.

* * *

Pouvoir est un mot magique.

Derrière lui s'abritent tous les possibles. Qui ne veut pas le pouvoir ? Sans le pouvoir, même le bien ne peut pas être fait. Mais il faudra vouloir pouvoir faire encore pour exister… et sans le vouloir rien n'est possible.

Nous sommes déjà rentrés dans un niveau de questionnement métaphysique qui ne peut pas être nié quand nous nous demandons simplement « qu'est-ce que le pouvoir ? »

Mardi 15 août

Nous avons tous un pouvoir : le pouvoir, par exemple, qui nous donne la maternité.

Mme N..P me parlait, il y a sept mois, de sa mère impitoyable. Trois divorces témoignent d'un conflit relationnel entre ses maris et sa mère. Trop tard, elle avait pris conscience de l'agression. Des étrangers au couple lui avaient fait remarquer sa soumission à sa mère, son manque absolu de respect par rapport à son conjoint qui, peu à peu, s'était éloigné d'elle, car il avait ressenti la peur de cet enjeu de manipulation sans avoir pu même pas le définir.

Blessée et vidée, désemparée et sans foyer, elle avait demandé, comme les autres fois auparavant, la protection de sa mère. Hélas, après ses exigences, elle s'était enfuie dans ses affaires si importantes que la souffrance de sa fille était, selon elle, secondaire.

Seule avec une sensation d'effraction violente, elle ne faisait que continuer à ruer des coups.

Elle vient vers moi avec une demande de protection. Elle peut pointer l'injustice, mais n'est pas encore capable de se révolter.

Sa colère, évidente, si elle devient libératrice, l'amènera à sortir de l'emprise de la mère.

Ce n'est pas le premier cas… Le pouvoir qui finit par affaiblir la fille victime jusqu'à la faire se sentir comme coupable.

Elle n'arrivait pas à penser ou à se concentrer. Rien ne lui permettait de se reconnaître dans son bon droit.

La mère apparaissait comme porteuse d'une rigueur morale et d'une sagesse sans limites.

Elle se sentait impuissante et inutile.

Ma patiente a-t-elle des forces pour se battre avec moi contre cette mère envahissante et dévoratrice elle-même divorcée et avec

un contentieux évident avec les hommes ?

Comment pourrais-je l'attirer vers la lumière en la sortant de sa défaite ? Le temps nous presse. Un éclatement de la personnalité est possible, pour réparer le supportable de l'insupportable.

Je tiens fort, je suis son alliée, son appui extérieur, celui en qui elle peut faire confiance.

Il nous faudra donc établir des stratégies de changement pour diminuer la brutalité du traumatisme.

Jung disait que, à des patients dont l'intelligence est supérieure à la moyenne, il faut leur donner le savoir pour se défendre.

Apprendre à manipuler celui qui vous manipule n'est pas un acte pervers ou hypocrite, mais une stratégie de survie.

Si vous voulez voir le dévorateur tomber, donnez-lui à manger de sa propre cuisine. Apprenez à écouter ce qui est derrière la parole bien sensée de l'autre. Vous trouverez mille fois de l'agressivité et vous aurez le droit de vous défendre.

Mercredi 16 août

Aujourd'hui, je suis en train de lire, sur la bioéthique *Entre le pouvoir et le droit*, un dossier sur le thème.

Il s'agissait donc d'un projet de la science d'établir un pouvoir sur la nature, « où ce pouvoir s'étend au corps de l'homme lui-même qui entre ainsi dans la sphère de la maîtrise humaine. Le corps devient l'objet d'un nouvel enjeu majeur entre pouvoir et droit » (revue Cités 3/2000 – PUF). À nous de lire entre les lignes. Vous avez le pouvoir de réfléchir seulement si vous arrivez à être libre.

Jeudi 17 août

Je me suis réveillée, aujourd'hui, un peu moins polémique. Il

faisait beau. Je buvais la vie à pleins poumons, je respirais l'âme des choses, je me suis laissé masser par la brise, j'avais simplement le pouvoir d'aimer, et en plus de m'aimer.

Il s'agissait d'une matinée innocente où je me sentais privilégiée, car vivante. Les nuages, même, semblaient ronronner à chacun de mes pas et la pluie n'avait plus de pouvoir.

Je me suis même demandée pourquoi le thème du pouvoir m'avait autant tracassée. C'était évident que j'avais en partie, seulement en partie, déchargé mon sac de pèlerin…

Fait à Paris entre le 13 et le 17 août

C'était la nuit, il n'y a pas, ici, l'odeur vivante du jasmin de mon pays en été, mais mon odorat recréa les souvenirs des nuits quand je ressentais dans la puissance d'un parfum la joie de l'éternité.

Le pouvoir n'est que le droit sans limite que possède l'homme capable d'aimer ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il donne, ce qu'il est capable de partager.

Requiem IV[120]

Jeudi 24 août 2000 : Deux ans plus tard, à la même heure

Ma toute petite,

Il y a déjà deux ans que tu es dans le jardin du Seigneur et papa déjà 25. J'espère qu'il est en train de te raconter des histoires drôles et qu'il est en train de t'aimer comme seulement nous deux pouvions le faire.

Ces jours-ci j'ai compris que tu ne veux pas que je t'oublie. Tu es en train de me dire des choses que tu ne m'avais jamais dites. Que tu m'entendais lorsque, pour jouer encore avec toi, je tapotais tes paupières pour que tu les ouvres. Maman, je n'aurais jamais cru que tu pouvais mourir…

C'est une soirée tiède, je ne porte qu'une chemise et une polaire. Je suis à Fontainebleau, ce que j'ai trouvé de plus ressemblant à Miramar. Tu étais en train de t'endormir pour toujours. Je n'aurais jamais cru que tu pouvais mourir ! D'ailleurs, je ne le crois toujours pas. Il existe une défense psychologique appelée évitation, du verbe éviter. Là, ma langue maternelle triche et parfois je ne sais pas la traduire. Et je ne savais pas que nous étions en août, le mois où partent ceux qui souffrent dans notre hémisphère, lorsqu'il fait froid.

J'avais ouvert la veille une fenêtre du couloir et lorsque j'ai vu que tu étais froide, j'ai voulu te couvrir pour te réchauffer.

En réalité, je ne savais pas quoi dire, mais tu vois que mon amour, tel un étendard gagné pendant une bataille, est la seule vérité que

---

120 : publié dans le n° 62 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 2000) « Le corps ».

tu aies emportée au ciel des justes.

Je suis allée au cimetière d'Avon il y a quatre jours. Là, dort quelqu'un qui a beaucoup aimé et qui a beaucoup fait pour les êtres complexes comme nous deux… Oui ma chérie, car tu étais tellement complexe que tu n'avais besoin que de ton humilité comme manifestation de ta grandeur.

À toi, mon éternel amour, ma toute petite, en ta deuxième année de vie dans le jardin du Seigneur.

Tu m'as appris à aimer et, parce que ça fait partie des choses naturelles de la vie, je t'aime dans ce présent qui fait l'éternité.

* * *

Vendredi 25 août : Amour, pouvoir, destruction, réparation

Ma très chère petite maman,

Dans cette parfaite solitude nous continuons notre dialogue. Oublions les circonstances de ta mort il y a deux ans. Nous voyons toutes les deux que cet événement a peut être eu comme seule conséquence d'améliorer les choses, car maintenant nous pouvons tout partager. Après un été terriblement français, pluvieux et incontinent, par la force de la grâce divine et aidée par mes sauvages intuitions, je me trouve dans la forêt de Fontainebleau, comme je te le disais hier. Maintenant la nuit est bien avancée, mais depuis trois jours, autant que ces trois jours, tes derniers, pendant lesquels nous avions pu nous aimer encore plus si c'était possible, le soleil s'est mis à briller. Aujourd'hui, je suis restée cinq heures entre la piscine et la forêt. Naturellement la piscine est dans la forêt et je la regarde sachant que toutes les deux nous viendrons alimenter la création.

Nombreuses parmi ces cinq heures sont celles que nous avons passées dans l'eau nous lavant ensemble du péché originel. À cause de ce petit péché, d'avoir voulu savoir, nous sommes condamnés à nous séparer ! Dieu notre Père a été totalement

irresponsable lorsque il a décidé de garder l'homme dans l'ignorance. J'attends que Jésus Christ vienne dans cette vie sur la terre pour que nous ne soyons plus séparées. Pourquoi pas ? Ton courage, Maman, ton silence, ta compréhension m'ont donné le sens de la vie. Tu ne jugeais jamais, tu ne disais que ce qui était nécessaire.

C'est extraordinaire qu'un enfant puisse parler avec sa mère comme je le fais avec toi. Il n'y a jamais eu de contentieux entre nous, tu étais mon alliée et si tu n'avais pas été ma mère, je t'aurais choisie pour être mon amie.

Pablo Neruda dit : « qu'il est court l'amour, qu'il est long l'oubli ». Pour ma part, je formulerais cette question différemment : le véritable amour est tellement long que l'oubli est une utopie. Néruda devait faire référence aux passions et non aux sentiments.

Je me suis demandée ce que toutes deux avions cherché dans la vie.

Je te réponds : la stabilité, mais par des voies différentes.

Toi, tu as choisi Papa. Moi, je ne sais pas si j'ai choisi mon conjoint, je crois que c'était un choix dans un contexte d'époque et de culture. Une jeune fille devait se marier le plus tôt possible. C'est-à-dire, pas question de fiançailles interminables. Heureusement, Papa a rompu avec les canons de me convertir simplement en un objet dans le marché des candidates. Il m'a fait plonger dans les études, exigeant des doctorats pour que jamais je ne dépende de personne. Il a été indépendant comme moi et comme moi protecteur…

Rien ne nous manquait auprès de Papa. Je ne sais pas comment entre Papa et moi nous n'avons pas pu t'empêcher d'être dévorée par ton éducation.

Tous deux, nous nous sommes sentis impuissants et lorsque nous sommes partis, tu t'es laissée détruire.

Tu as été prostrée par le pouvoir des méchants, des

manipulateurs, des mauvaises langues. Moi, je revenais, chaque année et à chaque fois je te sentais plus proche de moi, plus proche de Papa, plus proche de ta mère. Personne ne sait que j'ai reçu en héritage tes secrets et ceux de mon père et ceux de ta mère…

Ne crois pas que je me sente mal à l'aise en étant sincère. Lorsque ta fille analyste te menait à tes propres limites avec douceur, mais avec fermeté, le volcan qui était en toi entrait en éruption et tes sublimes yeux dorés brillaient réellement. Toi, la femme de silence, tu m'as faite ce que je suis. Et comme dit Winnicott : « lorsque l'on craint l'effondrement ce n'est pas parce qu'il approche, mais parce qu'il a déjà eu lieu. Il ne pourra être confronté que si l'on peut le travailler dans la projection analytique. »

Tu t'es effondrée, j'ai accompagné ton effondrement, fille d'une mère dépressive qui ignore qu'elle l'est.

Ton cas a été la raison de mon existence et de ma vie et de cette profession qui est la mienne dans laquelle le pouvoir de l'analyste, qu'il détient, car il est le sujet de l'inconscient de l'autre, permet de donner à l'existence le sens d'un profond sacerdoce.

Bénie sois-tu ma toute petite dans le jardin du Seigneur et Merci (A bientôt)

Fait à Fontainebleau le 25 août 2000

Il règne un calme étrange, de ceux qui précédent les tempêtes, mais disons avec Winnicott que la tempête est déjà passée et que nous devons seulement retrouver les traces pour remédier au désastre de vies brisées par le pouvoir des autres… « par les secrets de famille ».

Corps et sentiment[121]

I

Tu me regardes
comme reniflant mon âme
comme voulant savoir
si tu peux me perdre
par la mort
parce que en vie je ne te quitte pas
parce que nous sommes marqués
comme les bêtes dans les fermes
propriété d'un maître méchant
et plus que méchant, cruel
Tu voudrais m'immortaliser
pour que je ne m'échappe pas
mais je le fais chaque nuit
quand je peux rêver à d'autres choses
qui ne soient pas toi
ni moi
ni nous
En rêve je dévore mes ennemis
les tiens
les nôtres
Parce que tu es fidèle parfois je crois
que tu me préfères morte
enfin immobile
sans personne d'autre qui me possède

---

[121] : : publié dans le n° 62 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 2000) « Le corps ».

Tu t'es collé à ma peau
comme la mousse à la pierre
et tu n'acceptes plus la marée
mais le vent change
et la nuit vient
et parfois je dors de rêves où tu n'y es pas
et parfois même je t'aime
mais pas trop.

II

J'insiste
je ne t'ai jamais connu
ce sont des mots d'amour à l'absent
à celui qui aurait pu être
si tout en moi est un chant à la vie
pourquoi j'insiste
avec cette nostalgie qui me noie
comme j'aurais aimé
me noyer en toi … ?
Tu es un rythme que je n'ai pas connu
celui des hommes importants
qui n'ont jamais été pour moi
ceux des femmes très belles et fragiles
hommes clairs, ostensiblement clairs,
dans des costumes sombres, avec des voitures sombres
et des cravates changeant comme les saisons

Ils passaient, déjà mariés, les cheveux argentés,
l'air altier, une ambassade
des siècles de classe,

mariages de raison ? Seulement le premier,
premier et plus que premier : le seul
Les héritages restent indivis !
et les petites femmes fragiles
buvant le sirop de la duperie
dans les bras de l'amant

Fatiguées dans les aéroports
de boutique en boutique fredonnant l'oubli
entre or, perle et carré Hermès
entre soupir et roman
attention à la larme qui ride !

Je sais maintenant pourquoi je ne t'ai pas connu
je suppose que j'aurais seulement pu te détruire
ou me détruire
à ta superbe mon intelligence
à ta classe la mienne
à tes costumes sombres mon blanc infini

Mais malgré tout et plus que tout
je te désire et ce sera ainsi au-delà de la vie
parce que toi seul tu pourrais me limiter
seulement toi me protéger
Je t'arrache à tes rituels
je te vois dans la campagne
avec bottes et cravache
et une jument sauvage
et je t'aime presque … mais pas trop
Je t'arrache à tes rituels
et je te vois au bord de la mer
sur la plage, entre mes bras
et je t'aime presque … mais pas trop

III

La vie ?
une série d'escaliers
qui se succèdent
et dans chaque volée un palier
et dans chaque palier une fenêtre
et dans chaque fenêtre un paysage
de ce qui fut
de ce qui aurait pu être
de ce qui n'a jamais été
La vie ?
une série d'escaliers
qui montent, qui descendent,
qui atteignent les nuages
ou qui cherchent les entrailles
les entrailles de la terre
là où il n'y a plus d'escaliers
mais des coffres vides
et d'autres pleins
et d'autres à moitié vides
et d'autres à moitié pleins
en haut lumière jusqu'à l'aveuglement
en bas ombres jusqu'à la cécité aussi
arrêtée sur le premier palier
je contemple notre paysage
ni toi ni moi avons le même visage
ni les mêmes regards
chaque marche nous a beaucoup coûté
nuits d'insomnie
de passion assumée
de pleurs d'enfants

de saisons se succédant fatalement
Parfois, te regardant, je t'aime presque
mais pas trop

IV

20 ans et déjà mère
au travers de la fenêtre les champs
et dans le jardin une rose rouge
et les souvenirs d'enfance
et soudain
Le point du silence,
celui où tout se brise,
où il n'y a rien à dire,
dans un présent suspendu dans le néant,
annulés tant le passé,
comme le sens,
ou la recherche.
silence qui rime avec éternité
arrêt du désir,
de la cause,
du besoin,
heure libre
où la rose est rose
l'enfant enfant
et le champ champ
…
et tu n'es pas là
ni homme, ni père, ni fantasme
juste un long silence
arrosant le cœur de la terre
Oui, je t'ai peut être aimé … mais pas trop

V

J'ai su hier que tu avais été important
parce que nous avons joué ensemble
à l'amour … mais sans amour
parce que nous avons été des figurants
dans la comédie d'exister n'étant pas
mais répétant jusqu'à la lassitude
ce que depuis des siècles a été raconté :
« Naît, grandit, reproduis-toi et meurs »
Oui, mais dans les intervalles, quoi ?
Des pensées fugaces
Qui suis-je ? où suis-je ?
Où vais-je ?
et les cycles s'accomplissant
et les pensées se fanant
dans des vases à fleurs sans fond
incapables de retenir l'eau
j'ai su hier que tu avais été important
et que je t'ai peut être aimé, mais pas trop

VI

Devant la fenêtre une rue
je ne sais pas où elle finit
il y a des arbustes de mûres
dans un étrange terrain inculte
au fond de la longue rue,

à ma droite,
et de petites maisons blanches à gauche
sans prétentions
et quelques pieds de marguerites
se dressent entre les mûres
et je n'accepte pas la fugacité
et je meurs avec les changements de lumière.
le soleil s'éteint sur les mûres
la longue rue blanche devient grise
et je n'accepte pas la fugacité
et je t'attends
comme chaque après-midi
et l'enfant dort
et je meurs d'éternité
et je sais que tu vas arriver
lointain
et la rue s'assombrit encore plus
et je n'accepte pas la banalité d'exister sans être
et mes 20 ans millénaires me pèsent
et peut-être je t'aime … mais pas trop

VII

LE CORPS ET LA MORT

C'est sûr, nous étions deux enfants
perdus dans le bois,
abandonnés
mais, qui nous a abandonnés ?, et
comment ? et quand ?
hier soir l'enfant a mal dormi

et il avait la diarrhée
et moi peur
et toi tu t'es effacé dans le sommeil
comme cherchant la mère
ou le père
ou le Dieu éternel
et ce sont peut-être eux tous qui t'ont abandonné
mais pas à moi qui suis la mère
du tendre enfant qui a mal dormi

VIII

… et l'abandon final de ces étapes
quand je veux me libérer de tes griffes
et mourir de la mort douce des entrailles
et naître dans le soupir d'une rose
dans la gemme dorée du prunier
dans la vague marine quand tu n'y étais pas encore
Je veux m'enivrer de la mort du poète
et de l'autre, que je ne comprends pas, du suicide
Je cède le pas à l'ennemi
je lui offre la terre que j'ai aimée
et je m'abrite en son sein pour te haïr
Pas un seul instant ton désir ne m'a appelé
et encore plus de vingt ans se sont écoulés
depuis le jour sombre où tu m'as tuée
Ce n'est pas la mort naturelle qui me fait te quitter
ton estocade a été plus longue que la mienne
je me débats, les portes ne s'ouvrent pas
tu me poursuis, collé à ma mémoire
et un bateau s'en va, libéré,
mais je ne suis plus là :

458

Samouraï vaincu,
mon sang sur le sable,
seulement le sang se libère,
et cherche la vague, quand tu n'étais pas encore là,
et nourrit le soupir de la rose
et la gemme dorée du prunier.

Fait à Paris, certaines nuits où le silence crie fort, quand les sentiments se lancent au galop, quand des passages de vie s'illuminent, quand les mots deviennent assez sonores pour se faire écriture.

Le corps écrit et l'âme écoute et tu es tout et tous sauf moi-même enfermée dans l'arcane de ma mémoire quand j'ose pénétrer dans le chemin initiatique qui m'amène au seuil de mon mystère.

L'automne emporte des roses qui se fanent et tombent, mais pas ma rose rouge, celle de mon jardin de Córdoba, derrière la fenêtre.

Imaginaire et symbolique[122]

Laisser la place à la parole de l'inconscient, céder à la volonté.

L'homme est un être symbolique

Se laisser raconter une histoire c'est un acte de supplice dans une situation particulière.

L'imaginaire se manifeste sans être brimé par la volonté consciente limitative. Il s'agit d'exprimer l'inexprimable, c'est-à-dire les symboles.

Il n'y a pas de contes pour adultes ou pour enfants, il n'y a que des contes qui expriment avec passion et justesse les structures profondes de l'auteur. Ils sont aussi des formes d'expression du rêve éveillé, en se laissant être écrits. L'acte d'abréaction s'accomplit. Après, en les lisant, on verra le produit autrement, c'est-à-dire, qu'on fera les opérations psychologiques nécessaires :

1/ laisser venir
2/ contempler
3/ comprendre
4/ interpréter

Un cas

Madame X est venue avec une demande d'orientation. Elle se trouvait dans une situation de crise majeure, car son mari avait tenté de partir à 5 reprises ; il a d'ailleurs fini par le faire définitivement.

---

[122] : publié dans le n° 63 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2000) « Raconte moi une histoire ».

La patiente, très disciplinée, avec des séances journalières pendant les 3 mois précédant ce récit, avait comme atout son désir de sortir de cette situation désespérée.

Il s'agissait d'une étrange histoire. Mariée avec un étranger, je vois qu'ils s'aimaient beaucoup, mais la communication se faisait de façon parallèle. Ils projetaient réciproquement leurs problèmes, leurs angoisses, leurs frustrations, leur manque de maturité.

Elle est venue, confuse, n'ayant aucune emprise sur le réel.

Je ne pouvais la soutenir que les jours de la semaine et le week-end je la laissais avec son imaginaire. C'est ainsi qu'a commencé à cheminer l'abréaction.

Chaque vendredi, je lui disais « écrivez, écrivez » et c'est après 3 ou 4 semaines que le contenu de ses écrits prenait sens et dévoilait non seulement ses problèmes de couple, mais aussi son histoire personnelle, son enfance, l'insertion dans sa famille, l'ancestral.

En même temps, des choses se passaient dans sa vie quotidienne ; parallèlement à cette façon de vider l'imaginaire sans le conduire, en le laissant faire, elle mettait de l'ordre dans sa maison. Elle percevait la poussière qu'elle ne voyait pas auparavant. Elle vidait son appartement des vieux meubles qui l'encombraient.

Par rapport à son analyse et à son travail de grapho-catharsis, elle était dans une situation idéale, car en étant ingénieur informaticienne, avec une carrière très réussie aussi bien en France qu'en Suisse, elle avait tout abandonné pour suivre son mari à Stockholm où elle était devenue une femme au foyer. Cette disponibilité de temps lui permettait une certaine mise à jour. Cela lui permettait de comprendre sa vraie histoire qu'elle ne pouvait pas consciemment raconter et moi non plus.

Elle a rempli jusqu'à maintenant 6 ou 7 cahiers et au cours de certains week-ends, il lui arrivait d'écrire plus d'une centaine de pages.

Étant donné son niveau intellectuel et sa discipline, je me suis permis de faire de cette analyse un travail didactique à 2 niveaux :

1/ analyse des profondeurs
2/ travail comportemental

Pour la sortir de cette confusion, elle allait accepter tout le matériel de l'imaginaire, mais canaliser vers la conscience tous les éléments possibles à chaque fois qu'on comprenait et interprétait ses écrits.

Chaque canalisation se faisait selon la méthode comportementale, c'est-à-dire que l'inconscient nous donnait les chemins à suivre dans le réel chaque jour, pour faire de ce travail, un travail de transit entre la confusion et la prise de conscience du réel.

C'est comme ça que la peinture a été faite à l'intérieur de la maison, les armoires vidées des choses inutiles.

La patiente pouvait enfin conduire sa voiture sans angoisse.

Son imaginaire parlait et parlait encore. On pouvait constater le piège de l'imaginaire plus clairement, parce qu'en étant seule à Stockholm, elle vivait dans une situation de laboratoire.

Au commencement, dans ses nuits solitaires, elle rêvait qu'elle était tirée par les pieds dans son sommeil. Cette histoire de pieds était liée à la difficulté de marcher sur le réel et à l'accepter autrement.

La dernière semaine, sans autre aide que notre travail ensemble, elle a fait une formation d'informaticienne francophone.

Finalement, en 4 mois, elle a pu communiquer avec le monde, c'est-à-dire qu'elle a pu prendre une place dans son réel d'aujourd'hui.

Onaisín ou le chemin du héros[123]

Les augures l'ont prédit : le fils du roi porterait un manteau d'étoiles, mais il n'aurait pas de tête.

Quand je suis né, mes parents s'inquiétèrent à mon sujet. Ils pensaient que je manquerais de force de caractère. Mille histoires circulaient à mon sujet.

C'était l'été et les gens de notre village pauvre dévoraient le gibier qui proliférait vers cette époque, et ils séchaient le reste de la viande en prévision du rude hiver patagon.

Les prophéties disaient que nous serions les derniers à connaître le Dieu enfant qui était né très loin il y a des siècles.

Étrange et mystérieuse Patagonie, terre de privation et d'excès !

Ma mère m'allaita en s'étonnant que je sois doté d'une tête et d'une bouche, mais en acceptant sans plus de cérémonie que je porte un manteau d'étoiles qui, dans les froides nuits de janvier, l'envahissait d'une bouffée de plaisir. Ma mère était une belle femme, les cheveux raides et courts, l'air angoissé et paralysé de peur parce que l'hiver arriverait bientôt, le ciel s'éteindrait, la neige tomberait dans les montagnes lointaines, les lacs gèleraient et on ne pourrait que dévorer humblement la viande sèche qui pendait à notre plafond. Elle était salée de mer, salée par les vents de mer.

Ma mère allaiterait, jusqu'à épuisement, l'enfant homme dont les augures avaient annoncé qu'il viendrait sans tête. J'avais les yeux noirs et perçants comme elle, et je riais de sa large bouche. Mon rire faisait exploser des étoiles de feu, des étoiles de la Terre de

---

123 : publié dans le n° 63 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2000) « Raconte moi une histoire ».

Feu.

Quand les hommes accomplissaient leurs rites, mon père se levait. J'étais présent en tant que fils du roi-cacique, image de la nouvelle puissance.

Les pirogues partaient sur les canaux de la Terre de Feu et, emmitouflé dans des peaux de guanaco, mon père m'emmenait avec lui.

Quand les hommes de la tribu parvenaient à me voir, je dormais toujours, mais autour de mon berceau de roi, les lumières des étoiles, de la lune et les yeux des vieux de ma tribu brillaient.

L'été était somptueux, la viande abondante, les femmes enfantaient sous des cabanes de fourrures. Je suis né en terre froide mais les pirogues portaient des lumières de feu dans les nuits australes, dans mon monde perdu aux confins des glaces éternelles antarctiques. Quand le sentiment naissait dans notre cœur, le silence se peuplait de rumeurs, d'harmonies. Parce que l'amour grandit partout comme la « bonne herbe » dans les terres du nord.

* * *

Un jour arriva l'automne froid et impitoyable. Ma mère m'allaita, les yeux fondus dans la lumière de mes étoiles. Et elle m'aima sans tête, car, seulement, pour elle, j'en avais une, et mes yeux noirs ne mentaient pas, ni ma bouche anxieuse, ni mon corps puissant qui devrait supporter ces hivers qu'elle craignait sans savoir pourquoi.

Ma mère est venue du nord, d'au-delà les hautes cimes, fuyant un mal mystérieux qu'apportaient les étrangers et qui décima sa famille.

Nous fûmes les derniers à connaître l'histoire d'un certain enfant-Dieu qui, dans un lieu coupé de notre monde étroit, était né dans une étable et dont la destinée était aussi liée à une étoile.

Les augures ont dit que je naîtrais sans tête, mais avec un cœur et un manteau d'étoiles, que je cheminerais d'un pied viril dans d'étranges contrées, et que les constellations me confieraient à chaque nouvelle lune des secrets millénaires, qu'elles ne confient qu'à ceux qui sont réveillés quand elles ne dorment pas – et elles ne dorment jamais.

Ma mère se parfumait aux essences champêtres et mon père, le roi-cacique, gardait pour elle les meilleurs morceaux du gibier qu'il chassait. Mon père était fort et austère. Il était roi et chassait sans peur dans les nuits tièdes de notre court été. Mon père aimait ma mère, même si elle venait du nord, parce que le nord apportait la force et qu'elle seule pourrait engendrer des hommes forts.

Je fus témoin de beaucoup de nuits d'amour dans le sein chaud de ma mère, je fus témoin de ses amours patientes. Mes parents épuisaient la gloire de leurs sexes dans le mystère fugitif de leurs orgasmes et, même sans tête, je fus le cœur, les entrailles et la vie de cet amour sans frontière, ni tristesse.

Ma mère souriait facilement ; encore aujourd'hui, dans les hivers sans pitié, son sourire accompagne ma mémoire et ses rires de plaisir me donnent la force de raconter avec des mots ce que j'ai aimé avec mon cœur.

* * *

Les augures l'ont prédit : mon village de la Terre de Feu s'éteindrait un jour parce que les miens deviendraient tristes et leurs copulations ne porteraient plus de fruit.

Aux matinées au maigre gibier de l'automne succéda l'hiver. Je savais, parce que les enfants savent ce que les adultes ont oublié, que ma mère devenait triste en pensant à la « bonne herbe » de ses montagnes du nord.

Mon père était de haute taille ou, tout au moins, c'est ainsi qu'il me paraissait. Je m'en souviens encore et je vois en lui un géant

admirable. Il nous aima et il n'eut pas peur. Je buvais aux amphores de son autorité et de sa loi aussi bien que du sein toujours prolifique de ma mère. Lors de mon premier hiver, de mon second et encore de mon troisième, ses seins riches et juteux m'allaitèrent, comme si les hivers n'étaient que d'éternels printemps pour ma jouissance et ma vigueur.

Mais ma mère nous quitta un jour, sans mot dire. C'était une nuit chaude, la première après mon troisième hiver. Et je n'eus plus de sein à téter. Les femmes du village me préparaient de délicieux plats du nouveau gibier. C'est alors que je fus triste et perdis la tête.

* * *

Mon père se rendit vite compte de ma détresse. Parfois, vers le mois de septembre, pendant que je dormais, de mon manteau tombaient des étoiles, laissant des vides d'amour qui ne pourraient être comblés que par de nouvelles étoiles. Mais celles-ci ne naissaient que dans les terres du nord, dans les entrailles des vallées, à l'abri des neiges éternelles.

* * *

Mon père marqua mon cinquième hiver de son couteau de chasse sur le bois de son arc. Au premier jour du printemps, nous nous sommes mis en route vers le nord. Je croyais que lui aussi avait perdu la tête mais ce n'était pas le cas. Simplement allions-nous chercher de la « bonne herbe » dans les hautes terres d'où venait ma mère. De la « bonne herbe » et des onguents mystérieux qui guérissent des blessures qui ne se soignent pas parce qu'elles sont à l'intérieur du corps et qu'elles ne saignent pas en apparence, des onguents pour ne pas mourir, qui doivent être appliqués avec la foi et en réfléchissant à ce que l'on fait, des onguents qui sont inutiles s'ils ne sont pas utilisés par ceux qui savent et accomplissent les rites signalés toujours avant qu'il ne soit trop tard.

* * *

Les vieux du village nous laissèrent partir. Pour nous, pour notre village, il n'y avait pas de guerre. Notre objectif était de survivre. Vers le nord et vers la mer, il y avait des guerres interminables et cruelles.

Notre village n'avait rien à défendre, à en croire ceux du nord, mais ce n'était pas si sûr, parce qu'on pouvait apercevoir dans nos canaux, dans les nuits les plus noires, que nous avions accumulé des myriades d'étoiles dans leurs eaux profondes, qui se transmettaient de génération en génération. Un trésor de grande valeur. Pour le trouver, il était nécessaire de plonger dans les profondeurs sombres et liquides.

Notre trésor était tel que quiconque accédait à lui gagnait l'éternité, c'est-à-dire qu'il ne mourait plus, mais, pour l'atteindre, il faut être ingénieux et savoir que ce que l'on cherche est ce que l'on veut trouver.

Certains avaient osé défier les interdits des anciens ; parce que ces derniers s'opposaient à toute recherche qu'ils considéraient comme insensée.

Je n'avais aucun désir de trouver le trésor dans les profondeurs parce que je suis né avec lui sur mes épaules. Seulement me serait-il nécessaire d'acquérir une tête pour le comprendre. Mais cela se ferait simplement, si nous trouvions la « bonne herbe » et l'onguent qui soigne les blessures qui ne se voient pas.

Les vents se déchaînaient à chaque fois que nous nous approchions de la mer, mais ils cessaient rapidement comme ils avaient commencé. Les éléphants marins se reproduisaient sur les plages immenses, interminables. C'étaient de grands animaux, qui auraient fait les délices des gens de notre village. Il y avait des phoques, des pingouins et des escargots vides qui dormaient sous le sable ardent. Il faisait chaud, les parfums du vent changeaient à chaque pas, à chaque pas de mille lieues naturellement.

Mon père ne parlait pas beaucoup, mais, le soir, nous faisions un campement et nous allumions sans nostalgie un feu qui nous rappelait notre village. On ne l'avait pas volé, mais on le portait avec nous vers le nord, pour nous assurer protection, cuisson et illumination.

* * *

Nous sommes rentrés parce que nous devions rentrer. Un peu comme s'achèvent les songes, parce qu'il faut se réveiller. Les airs du nord venaient chargés de guerre. J'ai vu mon père, pour une raison ou pour une autre, perdre son courage pour continuer. Peut-être se rendait-il compte qu'il ne trouverait pas ma mère au nord, mais simplement de la « bonne herbe » et cet onguent pour guérir les blessures cachées. Lui ne paraissait pas croire dans les remèdes miraculeux et il préférait voyager à l'intérieur de lui-même pour guérir ses blessures. Je parle de ses blessures, parce que ce n'était pas seulement le départ de sa femme, ma mère, qui lui causait de la peine, mais l'impression d'un nouvel ordre des choses qui s'imposerait bientôt aussi à nous.

Nous sommes ensuite allés récupérer et vivre ce qui restait d'allégresse vierge dans notre pauvre village. Avant de commencer notre voyage, je savais que nous rentrerions bientôt.

* * *

Nos légendes indiquent qu'il n'était pas bon de partir, que l'on devait accepter les lois éternelles et immuables et que les changements ne se feraient pas par notre départ, mais par la venue d'autres hommes qui apporteraient la vie et la mort, des vérités et des mensonges, des joies et des peines, et peut-être un Dieu nouveau qui révélerait à chaque être humain comment certains problèmes peuvent trouver une solution et d'autres pas.

* * *

Dans notre village, les femmes étaient à la fois aimées et craintes.

Selon d'antiques traditions yamanes, les animaux de la terre et de la mer avaient été enfantés par ces femmes qui, longtemps rassemblées dans la « grande cabane », au centre du monde, avaient trompé les hommes, en leur imposant une dure servitude.

Quand l'artifice fut découvert, la plupart moururent mais certains réussirent à s'échapper et à se transformer en animaux. Mais le temps viendrait de découvrir la valeur de ces femmes qui enfantaient dans leurs jeunes années et se consacraient plus tard, dans leur vieillesse, à enseigner les secrets de l'accouchement et de l'éducation aux plus jeunes.

Une histoire racontée pendant plusieurs générations nous a aidés à comprendre et à respecter les femmes, parce que leur fertilité dépendait de leur état d'âme et donc de la survie même de notre village.

On raconte qu'un jour, après un hiver très dur, un homme aperçut un ibis volant au-dessus de sa cabane. Il communiqua en criant la nouvelle à tout le voisinage parce que la venue de l'ibis annonçait la fin de la saison froide. Tous les habitants de la région se réjouirent de la nouvelle et manifestèrent leur joie par des cris stridents.

Tout ce tintamarre dérangea l'ibis qui est un animal très délicat et entend être traité avec formalité. Très vexé, il s'éloigna des lieux, il fit tomber un froid formidable et il décréta la continuation de l'hiver avec une rigueur accrue.

De grandes chutes de neige frappèrent la région. La neige tomba pendant des jours entiers. La chute de la température fut telle que la mer gela et la terre se couvrit d'une croûte glacée. Les habitants de notre village yaman ne pouvaient pas sortir de leurs cabanes, même pas pour ramasser du bois, qui, d'autre part, se faisait rare.

Comme la mer avait gelé, il n'y avait plus de pêche, la famine se déclara et beaucoup de gens moururent. Ils moururent lentement, mais sans douleur, parce que le froid endort.

Je me demande maintenant, en essayant d'écarter la nostalgie, si ma mère épuisée mourut de froid en essayant de me transmettre sa chaleur. Je crois que ce genre d'interrogation me poursuivra toute ma vie, mais je suis sûr que la réponse viendra un jour quand, à mon tour, je prendrai femme, aurai des enfants et pourrai voir cette femme devenir mère. De toute façon, ce n'est pas avec la tête, qui me manque, que je serai capable de répondre aux grandes interrogations, mais avec le cœur, dont je sais qu'il existe même si je ne peux pas le voir parce que je sens ses battements toujours égaux. En fait, peut-être ne sont-ils pas toujours égaux. Il y a des moments où quelque chose me serre à l'intérieur et le rythme s'accélère, quand le printemps est dans l'air et que je pressens que la vie possède un secret ; ou quand, dans le plus grand silence, nous attendons que l'animal s'approche pour le chasser ou, parfois aussi, en regardant le trésor au fond du lac. Alors mon cœur accélère et je désirerais passionnément m'enfoncer dans les profondeurs et capturer une étoile. Mais je dois contenir mon impulsion, et maîtriser mon cœur qui pleure sans bruit, parce que cette recherche dans les profondeurs me permettrait éventuellement de comprendre et de connaître l'immortalité que les autres ont acquise en partant à la recherche du trésor sans jamais revenir. Peut-être rencontrerai-je ma mère. Mon cœur pleure. Ma tête est à l'intérieur de lui. Je ne peux pas demander aux autres de la voir, parce que ce n'est qu'une figure de proue qui me permet d'être reconnue et respectée. Fils de cacique, j'ai le pouvoir et la force, je suis chargé de l'organisation et du commandement. Mon regard doit être net et fixe, mon geste doit être sûr pour donner confiance, ma parole doit être ferme, elle ne doit pas trembler ou trahir l'indécision quand elle ordonne.

* * *

Quant à l'ibis, cette femme sensible, tragiquement puissante, le temps vint pour elle de s'apaiser. Elle voulut redevenir clémente. Alors la chaleur revint, un soleil radieux liquéfia l'eau de la mer et

la terre gelée. L'oiseau, comme toute femme, était excessif. C'est notre problème d'hommes de trouver le juste milieu pour ne pas irriter ce qu'il y a d'excessif dans la femme, parce qu'une femme est une espèce différente de l'homme. Elle a besoin de considération pour trouver le bonheur et rayonner la bonté ; sinon c'est la destruction et la mort qui émaneront d'elle. Il est sûr que c'est nous les hommes qui faisons la guerre, qui chassons et qui saignons les animaux ; mais, à l'origine des guerres, il est fréquent de trouver des femmes qui les provoquent et nous envoient à la mort. C'est pour manger que nous chassons, mais elles sont présentes à notre esprit quand nous le faisons, car nous devons les protéger.

Enfin, la quantité de glace accumulée était tellement grande que la chaleur solaire n'arrivait pas à la faire totalement fondre. Le niveau de la mer s'éleva jusqu'à recouvrir toute la terre à l'exception des plus hautes cimes des montagnes. Le soleil était si chaud que les arbres dans les hauteurs étaient calcinés. C'est pour cela que, depuis lors, les hautes cimes manquent de végétation et que les femmes de notre village sont honorées avec attention, afin d'éviter les ruines du monde et les guerres de l'âme.

* * *

Pendant que nous rentrions en portant le feu, nous sentions sans nous le dire que notre peine augmentait lieue après lieue. Des ruisseaux, des silences, une terre sans relief ; davantage de terre, davantage de relief, davantage de silence. Nous avons chargé le feu de notre croyance sans éprouver l'évidence de l'existence de ce que nous croyions. Ni de mère, ni de femme, ni de « bonne herbe ». Seulement la terre qui tombe dans l'eau des lacs, vers le sud.

* * *

Klok fut mon ami. Mais pas comme les autres, avec lesquels on joue, mais on ne discute pas. Un soir d'octobre, il s'est approché

timidement. Le soleil brillait sur les champs verts. Depuis les buissons, les odeurs luxuriantes du printemps chaud et humide montaient, sensuelles jusqu'à nous dépouiller en un souffle des souvenirs de l'hiver. J'avais douze ans et je me préparais non sans angoisse aux cérémonies d'initiation qui marqueraient mon entrée dans la vie adulte. Klok devait aussi le faire ; il entrerait avec moi et les autres dans la cabane des hommes. Nous entrerions comme enfants pour nous insérer dans la vie comme adultes. Beaucoup de doutes, de choses qui nous traversaient le cœur à tous les deux et qui nous conduisaient à nous interroger mutuellement imprégnaient nos dialogues. Nous avons conclu que le passage représentait, pour tous les deux, une série de conséquences pour lesquelles nous n'étions pas préparés.

En entrant dans la cabane des hommes pour l'initiation, nous devions accepter les secrets de ce que, naturellement, nous ne pouvions pas partager avec les femmes, parce qu'elles étaient exclues de ce monde viril ; parce que, comme je l'ai dit, dans un moment, aux origines des temps, elles avaient soumis les hommes à la servitude. Eux découvrirent le complot et tentèrent de les éliminer complètement, ce qui était naturellement une chose impossible et, selon Klok et moi, bien injuste. Par manque de mère dans mon cas et par excès de mère dans le sien, nous considérions et admirions la femme. A l'intérieur de la cabane, chaque année, les hommes criaient fort en faisant croire aux femmes qu'ils étaient des esprits de vengeance. Il fallait leur faire peur tous les ans pour qu'elles ne se rebellent pas. Nous étions, nous, ceux qui se rebellent, Klok et moi.

* * *

Les nuits de la fin octobre étaient brèves. Nous avions l'habitude de partir vers les canaux pour contempler notre trésor. C'était Klok qui avait les idées ; j'essayais de le suivre dans ses raisonnements, mais parfois je me perdais à essayer de me souvenir de mes rêves. Parce que je rêvais, non pas de la viande

abondante, mais de l'éternité. La plupart étaient des rêves éveillés, mais pas tous. Pendant que je dormais, et je le sais bien parce que la mort et le rêve sont frères, ma mère réapparaissait agréablement ; et je me réveillais réconforté, prêt à prendre mon arc et à frapper un pétrel en vol, à le cuire sur le feu et à le manger. Klok profitait de mes moments de joie et nous partagions la chasse et les rires.

Une nuit, depuis le sommet d'une falaise, Klok visa une étoile. Comme je n'étais pas suffisamment présent à moi-même, je ne pus éviter le geste et l'éclaboussure qui suivit. Lui se couvrit la tête en attendant l'éclatement de tous les mondes qui devait suivre la chute de l'étoile qu'il croyait avoir atteinte sans aucun doute.

Il ne se passa rien. Klok essaya d'atteindre l'étoile tombée sans bruit au fond du lac. Il s'approchait, mais elle s'éloignait ou se diluait dans les eaux qui étaient tranquilles auparavant et qui étaient maintenant tumultueuses à cause des mouvements désordonnés de Klok.

Il est sorti comme il a pu, et je ne l'ai pas aidé. Quelque chose comme de la rage m'imprégnait. Il était prétentieux de descendre des étoiles sans être ni Dieu, ni Adulte, ni Cacique. Klok essayait de retrouver sa dignité. Sans commentaire, nous sommes rentrés au village. Le jour commençait et les étoiles se cachaient avec une précision renouvelée. L'histoire ne s'est pas répétée. Le jour de l'initiation approchait et je découvris des larmes dans les yeux de Klok. Nous devions nous éloigner définitivement du monde des femmes.

* * *

J'étais tellement fatigué que j'ai parlé à mon père en pensant qu'il aurait un sentiment d'horreur vis-à-vis de moi. Mais il se tint coi et j'ai senti quelque chose de l'ordre de la participation. Je lui ai alors demandé depuis quand dans la création et pourquoi l'homme et la femme s'étaient transformés en êtres antagonistes.

Que s'était-il passé pour que les femmes soumettent les hommes à la servitude ?

« Les hommes – me répondit-il – regardent vers le haut et les femmes vers le bas. Les regards se rencontrent quand ils se portent dans la même direction. Depuis tout le temps, les hommes ont la nostalgie du soleil et les femmes de la vie souterraine. Les femmes regardent vers le bas leur ventre plein de l'enfant, elles l'allaitent, elles cousent les cuirs, elles nettoient les chaumières, préparent la nourriture et font la famille. L'homme était rêveur et désordonné ; il perdait le sens de l'orientation en suivant le vol des oiseaux dont il enviait la liberté. La femme a dû réduire l'homme pour le ramener sur terre et pour qu'il se préoccupe de la progéniture, de la tribu et de la chaumière. Ensuite, elle devint dure parce qu'elle devait s'occuper de la perpétuation de l'espèce. Les hommes se rebellèrent contre ce joug. »

La voix de mon père se remplit d'émotion et de tendresse : « Je ne crois pas qu'ils les aient tuées, mais ils les ont réduites, pour les obliger à devenir féroces comme les fauves des buissons pour défendre leurs enfants. » Un long silence fit suite à ces paroles. J'ai senti que lui aussi, en son temps, s'était rebellé et n'avait accepté qu'avec douleur la loi de l'adulte. Une plus grande paix remplaça l'angoisse. Klok et moi nous nous préparions à l'initiation sans ressentir que, par elle, nous cesserions d'être des êtres humains, des enfants, des hommes, des vieux, dans le temps d'exister.

* * *

Onaisín venait du nord, mais pas son nom. Onaisín s'appelait Dolores. Indienne jusque dans les entrailles, elle fut baptisée dans la nouvelle religion, la religion des hommes qui chercheraient, à force de croix et de persuasion, à arrêter les guerres. Onaisín s'appelait Dolores. Elle avait les cheveux longs et le sourire facile. Elle était différente de nous. Une fois brûlée son allégresse sur les

routes immenses du déracinement, elle gardait, néanmoins, son énergie. Elle essaya de me faire partager quelque chose dont je sentis la force, mais dont l'ampleur m'échappait.

* * *

Le moment vint enfin pour moi de prendre femme. Alors Dolores et moi nous sommes rapprochés parce qu'elle venait du nord tandis que mon père et moi, tout comme les gens de notre village, nous nous repliions de plus en plus vers le sud.

Le nord… Quel nord ? Celui de ma mère ? Non. Le nord de Dolores qui était proche. Le nord des guerres cruelles que les hommes de la croix essayaient d'arrêter, mais sans y parvenir véritablement. Elle était sans père ni mère, abandonnée à son sort, mais avec la foi nouvelle. Elle était arrivée avec les blancs, par le nord de la grande île de notre Terre de Feu. Son peuple, parce que beaucoup sont venus vers nous et ont adopté nos coutumes de vie, venait d'une péninsule entre la grande mer et les montagnes intérieures. C'est ainsi que l'Ona s'intégra au Yagan et mélangea son sang et sa vie avec nous.

* * *

Je la vis un jour au milieu des nouveaux venus, enveloppée de peaux claires de guanaco, ce qui faisait ressortir le cuivre rouge de sa peau de petite fille. Elle était petite et agile, svelte et bonne chasseresse. Elle ne perdait jamais une flèche. Elle savait courir contre le vent pour que la proie ne la flaire pas. Les chiens la suivaient à travers les bois, les collines et les ruisseaux. C'était la seule des femmes de notre village à chasser.

Je la sentais possédée par une vie occulte et souterraine. Elle s'asseyait en silence pour regarder le crépuscule ou le feu. Les flammes jouaient en éclairant la petite croix qu'elle portait à son cou. Je me mettais dans la pénombre pour la regarder en essayant de comprendre pourquoi son silence m'intimidait plus lorsqu' elle se tenait coite, si coite qu'elle était presque immobile.

Elle me regardait et elle me pénétrait seulement les yeux. Elle fut toujours consciente que je n'avais pas de tête. Pendant ses silences tranquilles, ses yeux interrogeaient les flammes. Elle n'avait pas peur. Je lui faisais peur. Je la regardais depuis la pénombre que projetait la nuit, un peu à l'écart du foyer. Les ténèbres depuis lesquelles je l'observais étaient comme celles des grottes qui avaient pour effet de m'apaiser. Elle accepta mon manteau d'étoiles et je répandis sur lui des regards sincères pleins d'un amour nouveau, qu'elle ne fut pas sans percevoir.

* * *

Bientôt je me rendis compte que Dolores ignorait les secrets de l'eau et des pirogues. C'est alors que je l'amenai à la mer. Ses yeux s'écarquillèrent en voyant le feu de la pirogue se refléter sur l'eau des canaux. Je l'amenai loin parce qu'elle n'avait pas peur et je lui montrai le trésor, notre trésor. Je sentis qu'elle aurait voulu se lancer à la poursuite de l'étoile la plus proche, et je la saisis avec fermeté. Mon cœur battait fort. Elle sut alors qu'elle devrait m'obéir.

* * *

Les hivers ne la rendaient pas triste. Bien sûr, les événements le favorisèrent. Une baleine vint échouer sur nos rivages et nous eûmes un long hiver et encore un autre hiver sans privations. Les pétrels et les oiseaux marins abondaient alors et nous eûmes de la nourriture en abondance. Mon père nous regarda grandir ensemble.

Certains vieux partirent et d'autres les remplacèrent. Ils partirent là-haut vers les cieux, vers la grande lune où habite ma mère. En partant, ils emportèrent avec eux une partie du secret de mon absence de tête. Les augures ne se préoccupaient plus de moi. J'étais fils de cacique, j'étais le sang et la force. Ma présence imposait le respect et le silence, mon cœur caché s'exprimait dans la puissance de mes gestes.

* * *

Mon village aimait le rire, la paix et la continuité. Quand je la pris pour femme, je lui changeai son nom de Dolores. Je l'appelai Onaisín – terre du feu – mais elle continua à être chrétienne et à garder ses souvenirs.

Onaisín avait les bras légers et lisses. Dans les nuits d'hiver, elle cousait des peaux de guanaco près du feu. Sa chaumière était propre et sèche. De son peuple, elle avait appris à la changer de position facilement, à en obstruer l'entrée quand les pluies torrentielles ou la neige tombaient.

À mon tour, je sentis que je devais obéir à quelque chose en elle parce que ce qu'elle avait découvert par les blancs qui la baptisèrent du nom de Dolores lui permettait de rester ferme quand la bourrasque venait de la mer ou quand les cruels hivers menaçaient de nous exterminer.

Onaisín parlait de foi, d'espérance. Elle parlait sans arrêt de choses lointaines : une étable – chose grande pour moi qui ai seulement connu la chaumière, parce que dans les campements du nord, je me souviens seulement de ce voyage avec mon père, une grande fumée de mort et de peur. Une étable, un enfant né Dieu ; un enfant dont la naissance fut marquée par une étoile.

Une fois grand, il mourut sur la croix. Dolores disait que, pour nous sauver, pour nous donner l'immortalité, pour que nous ne pourrissions pas comme les restes des petits agneaux dévorés par les condors, nous devions croire.

Dolores parlait de salut ; mais son Dieu était mort. Non ! Il était ressuscité et il était allé au ciel, au grand ciel de la grande lune où habitait ma mère.

En portant son signe, on pourrait obtenir l'immortalité sans qu'il soit nécessaire de s'enfoncer dans les profondeurs pour comprendre les étoiles. Mais, pour que le symbole de la croix de l'enfant éternel soit vivant, nous devions avoir des enfants et leur

raconter l'histoire et les baptiser dans le nom de cette croix.

Je crois que l'enfant de cette étable n'avait pas non plus de tête, mais un cœur.

* * *

Je reste en portant l'immortalité de mon manteau d'étoiles pendant que je vois mon village s'éteindre et ses copulations sans fruit. J'ai vu partir mon père et Onaisín vers la grande lune. Elle partit sans jamais avoir l'enfant qu'elle voulait baptiser dans le nom de la croix, mais je n'en ai pas pour autant cessé de croire que l'immortalité existe dans la profondeur des entrailles d'une femme et ensuite dans la grande lune.

* * *

Je suis ici, je reste dans l'espace sans temps, témoin vivant de mutations prodigieuses, conteur d'histoires éternelles qui remontent à la naissance du feu dans les entrailles de la terre. Je suis témoin d'un Dieu énorme avec qui je partage paisiblement mes étoiles…

Processus d'individuation[124]

Jung considère les conflits psychologiques comme le résultat de l'altération de la coordination fonctionnelle des facteurs psychiques. En conséquence, le résultat thérapeutique positif a lieu quand le patient rend les conflits conscients et s'arrange pour les maintenir dans la conscience.

Jung entend résoudre les conflits pour leur signification actuelle réciproque. Chaque âge de la vie et chaque situation conditionnant des solutions différentes. Sa méthode implique la totalité de la psyché, en situant les conflits dans le contenu psychique total.

Jung ne considère pas que la névrose soit uniquement négative. Il cherche à voir au-delà et en arrive à la comprendre comme un élément moteur formateur de la personnalité. À travers le conflit, il extériorise la normalité. Avec l'analyse, il obtient une amplification et un approfondissement de la conscience, ce qui signifie un élargissement de la personnalité. Jung résume son concept en exprimant que la névrose est le cri au secours préféré de nos instances réprimées, négligées et inconnues.

Il confronte la personne névrotique avec son inconscient, en la poussant à raviver ses archétypes. L'individu se situe alors dans une réalité où il partage l'humanité, en la comprenant historiquement et en s'incluant comme partie d'elle et de ses expériences. En revanche et de surcroît, il admet les névroses d'origine traumatique et il les traite selon les systèmes freudien et adlérien, étant donné que non surmontées, elles n'ont pas pu

---

[124] : publié dans le n° 64 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 2001) « L'ombre et le refoulé ».

donner lieu au processus d'individuation et de conscientisation.

Observant une grande quantité de personnes et étudiant leurs rêves – selon ses évaluations, il a interprété au moins 80.000 rêves – Jung n'a pas seulement découvert que tous les rêves sont significatifs à différents degrés pour la vie du rêveur, mais qu'ils forment tous un grand thème orienté par les facteurs psychologiques. Il a trouvé que dans leur totalité, pris ensemble sur plusieurs années, ils suivent une certain ordonnancement et un certain modèle. Jung appelle ce modèle « processus d'individuation ». À travers les ans, certains personnages se rendent visibles, puis ils s'estompent et disparaissent pour faire la place à d'autres. Il est possible d'observer comment opère une sorte de régulation occulte ou la tendance directive qui établit un processus lent, imperceptible, de développement psychique. Une personnalité plus définie, plus ample et plus mûre émerge lentement et se présente aux autres. Quand cela ne peut s'opérer, le développement se trouve bloqué.

Nous nous souvenons, ici, de Joseph K. dans *Le procès* de Kafka dont la véritable « aliénation » est, précisément, celle-ci et aboutit à enrayer le processus de maturation psychique de l'individu[125]. Ce processus se trouve hors du contrôle de la volonté et son origine est une espèce de centre « atomique » de notre appareil psychique que Jung appelle le Soi.

L'ombre

Dans le processus d'individuation apparaît cette partie de notre personnalité que nous préférons réprimer, oublier ou projeter chez les autres. Jung appelle cette étape la perception de l' « ombre ».

Quand il a terminé la sélection du matériel soumis par le patient, il reste encore quelque chose d'indifférencié qui constitue l'aspect

---

125 : Fromm Erich, *El lenguaje olvidado*, Ed. Hachette, Buenos Aires (1957), p 203.

de son « ombre » et garde une disposition humaine collective, dominée, repoussée et réprimée, la plupart du temps, pour des raisons d'adaptation.

L'enfant n'a pas d'ombre. Celle-ci se forme quand son moi se constitue, se fortifie et se différencie. Le développement du moi est, en conséquence, parallèle à celui de l'ombre.

L'ombre se manifeste, en général, par le biais d'actions erronées du comportement individuel ou quand des particularités affleurent et qui sont, en fait, réprimées. Elle surgit aussi comme figure extérieure concrète, quand la personne projette sur une autre ses propres manquements.

Selon qu'elle correspond à l'inconscient individuel ou collectif, la présentation de l'ombre sera respectivement personnelle ou collective. Dans le premier cas, c'est un frère, une amie ; dans le second cas, elle apparaît comme une manifestation de l'inconscient collectif : Méphistophélès, un faune, etc. Elle peut se présenter comme l'autre moi. Dans ce cas, elle porte une charge positive et elle caractérise ceux qui se trouvent à un niveau réel plus bas que celui qui leur correspond. C'est pourquoi ses valeurs positives sont celles qui portent une vie d'ombre et d'obscurité.

Plus les éléments réprimés se déposent sur les strates de l'ombre, plus l'homme se conduira comme un être antisocial. La mesquinerie, la colère, le manque de courage et la frivolité seront alors des manifestations inopinées de ce qui n'a pas pu s'élaborer normalement.

> « Tout individu est suivi par une ombre ; mais moins celle-ci est incorporée à sa vie consciente, plus elle est noire et épaisse. »

Et Jung ajoute :

> « Si les tendances réprimées de l'ombre n'étaient que quelque chose de mauvais, il n'y aurait pas de problème. En règle générale, l'ombre est quelque chose d'uniquement bas et douloureux, mais pas d'absolument mauvais. L'ombre contient aussi des qualités infantiles ou, d'une certaine manière, primitives qui animent l'existence

> humaine et l'embellissent ; mais comme elles se heurtent à des réticences, des préjugés et des habitudes, avec des questions de prestige de toutes sortes, spécialement avec celles qui se trouvent en étroite relation avec le problème de la *persona*, elles peuvent jouer un rôle funeste et empêcher l'évolution de la psyché[126]. »

Lorsque nous parvenons à reconnaître la réalité de l'ombre comme partie intégrante de notre être, nous pouvons harmoniser les couples de contraires de notre psyché.

Quand l'homme parvient à maîtriser son ombre, il est en mesure de connaître et de résoudre bien des problèmes qui l'affligent.

---

[126] : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, op. cit., p 44.

Animus et anima dans l'individuation[127]

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG » (chapitre XVII : Processus d'individuation, Animus et Anima)

En continuant avec le processus, nous nous trouvons confrontés à la découverte de l'âme et sa forme s'appelle anima dans l'homme et animus dans la femme. Ce sont des images du sexe opposé que nous portons individuellement en nous, mais aussi comme êtres appartenant à l'espèce. Anima est l'aspect féminin inconscient de l'homme et l'animus est l'aspect masculin inconscient de la femme. Tout ce qui est latent se projette dans la psyché. En raison de ce principe, nous vivons en tant qu'individu notre propre fond sexuel opposé.

De même que l'ombre s'objective en se projetant sur quelqu'un, on élit comme objet amoureux celui qui possède les qualités de cette âme. Il est probable qu'une valorisation subjective manquée donne à l'objet amoureux des qualités qu'il ne possède pas. Les raisons de cette erreur sont nombreuses. La plus commune est la nécessité névrotique d'affection, motivée par une résolution déficiente des conflits infantiles ou autres.

Le langage populaire dit que « tout homme porte son Ève ». L'animus et l'anima peuvent se manifester dans des opérations internes ou externes. Les premières sont les rêves, les fantasmes, les visions où s'expriment les traits du sexe opposé. Nous trouvons les secondes, là où un individu de l'autre sexe se

---

[127] : publié dans le n° 65 de la lettre de SOS Psychologue (février 2001) « Couple et thérapie ».

convertit en porteur projectif de l'image sexuelle opposée inconsciente.

Les conditions de notre image de l'âme sont le baromètre de notre condition psychique intérieure et elles méritent une attention spéciale pour la connaissance du soi-même. Les manifestations de l'image de l'âme sont inépuisables, elles sont d'habitude très complexes, non univoques et elles possèdent les caractéristiques de la nature opposée. L'anima peut être une jeune fille, un démon, une sorcière, une mendiante, une prostituée, une déesse, etc. Dans le domaine de l'art, elle peut être la Kundry de Parsifal ou l'Andromède de Persée, de même que l'animus peut être Barbe Bleue, Siegfried, Rudolph Valentino. Le sexe opposé inconscient est réprimé dans ses manifestations, chargé d'un certain positivisme par faute d'évolution et par nécessité d'adaptation. Ces mythes suscitent l'émotion massive, mais ce qui appartient à la masse est complètement distinct de l'individuel.

L'animus et l'anima peuvent aussi se manifester comme des objets animaux de caractère féminin ou masculin, lesquels se présentent sous forme purement instinctive, s'ils n'ont pas atteint la forme humaine.

> « La première à porter l'image de l'âme est la mère, puis les femmes qui excitent le sentiment de l'homme de manière positive ou négative[128]. »

Le déplacement de la libido est peut-être le problème de base de l'évolution de la personnalité, le complexe d'Œdipe. C'est le « tu laisseras ton père et ta mère… » des écritures bibliques. Dans notre société portée au patriarcat, la figure de l'animique sexuel féminin en l'homme cherche comme objet amoureux l'image féminine réceptacle des tendances dites inconscientes. Elle est capable de recevoir sans réticence la projection de son âme. Il en est de même pour la femme envers l'homme.

---

[128] : Jung C. G., *Psicología y alquimia, op. cit.*, p. 73.

Dans une société patriarcale, l'animus sera le plus puissant. C'est le cas chez la femme d'aujourd'hui, avec l'extension indéniable de ses capacités psychiques, son sentiment libéré de la vie et son désir de lutter dans n'importe quel environnement. Dans une société matriarcale, l'anima sera plus puissante et l'équilibre inclinera vers la manifestation non inhibée du féminin.

Ce qui précède nous explique comment une personne, en se mariant, peut souvent prendre pour conjoint quelqu'un représentant la pire de ses faiblesses ou la meilleure de ses vertus indifférenciées qui, dans l'animus comme dans l'anima, sont deux instances fondamentales : la « supérieure » et l' « inférieure », la « claire » et l' « obscure », avec leurs signes correspondants positifs et négatifs.

L'anima comme l'animus se développent à travers quatre aspects, féminins dans le premier cas, masculins dans le second. En ce qui concerne l'anima, Jung en définit les aspects avec des noms de femmes. Ève, qui fut la première à apparaître, représente les relations biologiques et sexuelles : c'est la femme qui porte les enfants ; la seconde est Hélène, qui représente, comme dans le second Faust, le niveau romantique et esthétique, mais qui est encore caractérisée par des éléments sexuels ; la troisième est Marie, la vierge, qui élève l'amour à des hauteurs de dévotion spirituelle ; la quatrième est Sophie, la sagesse, qui transcende même ce qui est le plus saint et le plus pur.

Les figures de l'animus sont : 1) le sportif, personnification de la simple puissance physique, athlétique et musculaire ; 2) l'exécutif qui possède les capacités et l'initiative pour agir ; 3) le professeur ou le prêtre doté du don de la parole convaincante, claire et harmonieuse ; 4) le signifié, principe unificateur, médiateur et résultant du travail analytique de passage par toutes les formes de présentation antérieures de l'animus. Le signifié va plus loin que l'expérience religieuse qui, en elle même, donne à la vie une nouvelle signification, une fermeté intérieure et invisible, un appui intérieur pour accéder à la signification de ce qui se situe au-delà

de la connaissance objective consciente.

Ces archétypes n'occultent jamais l'être de l'homme individuel, puisque, plus l'homme est individuel, plus grande est le manque de cohérence entre le porteur et l'image qu'il projette en lui.

L'image de l'âme est en relation directe avec la condition de l'homme en ce qui concerne sa fonction dominante.

Dès que l'anima et l'animus sont intégrés dans la conscience, les projections sur l'autre du sexe opposé, s'atténuent pour donner lieu à l'acceptation de l'autre réel, dans son individualité. La réalité est, alors, pleinement vécue pour mesquine qu'elle soit. On n'attribuera pas à l'objet amoureux des qualités qu'il ne possède pas, pas plus que des fautes qui ne lui appartiennent pas.

Réflexions sur le divorce[129]

Jeudi 29 mars

Mme N disait : Divorce de moi-même dans ces nuits sans sommeil où je contemple les yeux fermés ma crainte de la folie, de la séparation des êtres aimés. J'ai peur de me réveiller veuve. Je ne pourrai pas accepter le cadavre.

J'aurais pu demander quel cadavre, mais je me suis retenue. Il était peut-être trop tôt pour demander qui il était.

Pas une larme. Il y avaient trop de divorces mais le pire en elle était une « anorexie du désir ». Ses grands parents aveint été importants. Trop pour elle qui avait accompagné les deuils des aînés alors que c'était une enfant.

Et après… 3 divorces : des hommes pervers. Pas une larme. Elle avait fait au moins l'effort d'enterrer deux de ses ex maris. Après le départ de ses parents elle avait brutalement changé.

Le retour du refoulé. Les seules sorties qu'elle s'autorisait avec un homme comme il faut, c'était les cinémas et les concerts que, naturellement, elle n'écoutait pas.

Séparation et effroi. Je ne sais pas encore où nous irons ensemble, mais serait-il possible de recoller les morceaux ?

Enfant nourri mais autrement abandonné, enfant dans le silence, sans peau, sans paroles, sans défenses.

Elle fait résonner en moi des paradoxes. Je soupçonne une dissociation mais aujourd'hui il vaut mieux s'éloigner des

---

[129] : publié dans le n° 66 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2001) « Divorce ».

diagnostics.

* * *

Vendredi 30 mars

Partir dans des sens opposés sans même se demander où va aller l'autre, quel sera son destin, sa souffrance, sa solitude. Parfois avec haine ; parfois avec une certaine peine. Toujours avec un vide effrayant, rempli de rage et de non dits.

Deux êtres lancés dans le monde autrement. Plus de dispute, plus de réconciliations et deux mois chargés de libido revenant de l'objet investi vers le sujet qui avait investi.

Deux deuils pénibles à faire. La culpabilité se faufilant entre des moments de plaisir pour celui qui abandonne, la plupart du temps pour se plaire avec un nouvel amour, avec un nouvel objet du désir.

Et pour l'autre, l'abandonné, l'horreur, l'angoisse et les éternels pourquois qui viennent questionner les moindres silences.

Pourquoi l'autre est-il parti ? Un divorce n'est qu'une question à deux. Nous essayons toujours de faire appel à la conciliation en parlant des enfants, de famille éclatée, de responsabilités, de conscience, mais en sachant que rarement les crises d'un couple qui décide de divorcer peuvent se résoudre favorablement.

Quand il vient pour « réussir son divorce » parce que déjà ils n'ont pas pu réussir leur couple je soupçonne le recherche de ma complicité rationnelle.

Si j'accepte les accompagnements, cela ne se fera pas sur cette modalité où déjà la demande de thérapie est une exigence de destruction du lien.

* * *

Il leur faudra résoudre dans la mesure du possible les difficultés

de communication qui ont parasité leur vie ensemble.

Si les problèmes personnels et de communication ont été à l'origine des désaccords conjugaux le travail individuel et le travail de couple permettront de liquider les conflits non résolus pour éviter aux protagonistes la répétition des erreurs dans de nouveaux couples à construire.

Note : en ce qui concerne la liquidation des conflits individuels et des conflits de couple il ne faut pas entendre la liquidation totale de tout conflit. En effet cela détruirait toute relation et tout lien.

Dimanche 1er avril

Je suis avec une amie d'Argentine pour visiter le château de la Malmaison. Nous sommes touchés par l'ambiance qui dégage de l'amour. Il ne s'agit pas pour nous d'un château, mais d'une maison adorable rêvée par des amoureux.

J'évoque pour elle l'histoire de ce divorce entre Joséphine et Napoléon. Peut-être sommes-nous des étrangers dans le sens de ne pas accepter des raisons historiques ou de succession pour ce couple qui avait l'air de s'aimer et qui avait fini par divorcer. Nous n'acceptons pas la mort de cet amour.

La perfection de chaque coin de cette maison, la simplicité magique, tout parle d'amour, et les jardins aussi.

Les tableaux, les meubles, les tissus. Il n'y a que des formes arrondies. Ils étaient beaux et il aimait les enfants de Joséphine !

Après, Napoléon s'est remarié avec Marie Louise, il avait eu un enfant d'elle, qui était décédé jeune en Autriche.

L'extinction du jeune roi rendait inutile la raison d'État. Napoléon était mort heureusement avant son fils. Mort solitaire et tragique que la sienne, dans une île seulement accompagné par quatre hommes fidèles !

De son côté Joséphine mourrait aussi à la Malmaison, séparée de l'homme que, sans doute, elle avait tant aimé.

Mais les amants continuent à s'aimer au-delà de tout divorce.

L'histoire témoigne d'un fait étrange car Napoléon III, le deuxième à régner vraiment n'était que le petit fils de Joséphine, né de sa fille Hortense. Le sang de Joséphine s'était réuni avec le nom de l'aimé.

Au-delà du divorce une nouvelle alliance s'était établie. La résurrection d'un couple, la naissance d'une éternité partagée et marquée dans le monde par le signe de la fusion dans la succession.

Dimanche 8 avril

Le printemps est ici. La nature devient luxuriante. C'est le dimanche des rameaux… après la reconnaissance publique viendra la passion du Christ, une triste semaine où tout devient noir et morbide, où tout s'achève, en principe, par la mort.

C'est mystérieux mais chaque année, cette semaine est si fortement vécue que nous ne pouvons que réfléchir au passage, à la séparation, au divorce entre nos valeurs et la vie. La folie est toujours là, mais plus forte que la folie l'inacceptable précarité de la vie humaine.

L'homme en tant que corps ne devrait pas mourir sans avoir accepté d'habiter sa demeure, mais il vit déterré, exilé de lui-même, divorcé de sa conscience qui lui permettrait d'accepter sa double nature et l'éternité comme alternative et solution de son paradoxe qui l'amène à chevaucher entre l'éternité et le temps.

Fait à Paris le 10 avril 2001avec difficulté : beaucoup trop à dire et encore plus de se taire pour ne pas aller trop loin, pour ne pas tomber dans mes propres divorces et paradoxes.
La pluie continue et je t'aime sincèrement car tu sais de mes silences, car tu donnes sens à mes angoisses de séparation.
Tu combles mes vides, tu m'obliges à accepter le conflit, tu m'arraches à la peur d'un divorce entre mes valeurs et la vie.
Enfin, comme ce thème me fait mal !

Le groupe clinique[130]

INTRODUCTION

Tout a été dit par mes collaborateurs sur les aspects théoriques et le sens d'un groupe clinique.

Je voudrais ajouter les sentiments qui se réveillent en moi quand je dirige et modère des groupes cliniques.

Chacun est dans l'attente de quelque chose qui peut changer sa vie.

Le groupe clinique favorise le travail individuel. C'est un terrain d'essai dans lequel est mis en pratique par chaque membre ses expériences et ses acquis.

J'ai pu constater l'ouverture vers la générosité en aidant les autres à réfléchir, à ressentir, à souffrir. Ils arrivent à dire ce qu'ils n'auraient jamais pu exprimer autrement.

Un groupe clinique existe pour communiquer, pour abandonner le silence pénible des jours qui se ressemblent. La honte disparaît. Les résistances sont compensées par l'esprit du groupe. Celui dont l'émotion est trouble ou confuse peut démarrer dans une nouvelle direction grâce à la présence de certains membres qui ont déjà réussi à vaincre leurs résistances.

Quant à l'agressivité, elle est nécessaire et peut être canalisée, accompagnée par la relation empathique avec les autres qui souffrent sans pouvoir manifester leurs impuissances et leurs colères.

---

130 : publié dans le n° 67 de la lettre de SOS Psychologue (mai 2001) « Qu'est-ce qu'un groupe clinique ? ».

L'analyse des rêves, qui fait, de chaque soirée, une ambiance de partage, permet d'exprimer l'irrationnel.

Je dirai que nous nous accompagnons tous dans ce voyage vers l'inconscient et la symbolique. Le « je suis » groupal s'installe et le monde extérieur s'efface momentanément.

Le film de Nano Moretti : La chambre du fils [131]

L'intention est excellente de communiquer ce dont nous avons tous peur : la perte d'un enfant.

Perte contre nature, étrange et difficile à concevoir comme possible.

Cette menace de perte est inconcevable, mais toujours présente, car nous ne sommes pas des dieux et nous n'avons pas enfanté des dieux.

Tragique réalité !

Nano Moretti, avec une volonté extraordinaire, cherche à communiquer et à imaginer le drame. C'est une ambiance d'arène grecque.

Le protagoniste est un psychanalyste. Son discours tourne autour de la culpabilité, de la recherche de ses erreurs.

Je ne suis pas d'accord avec son abandon de l'exercice professionnel. Les épreuves ne peuvent que faire évoluer et nous sommes les premiers à transmettre aux autres les bénéfices de nos expériences, si tragiques soient-elles.

Un film s'adresse à tous les groupes humains, notamment à ceux qui vivent sans voir, dans l'indifférence et la froideur de transmission de dons presque uniquement matériels.

Ce film pose la question de savoir ce que signifie la transcendance.

---

131 : publié dans le n° 67 de la lettre de SOS Psychologue (mai 2001) « Qu'est-ce qu'un groupe clinique ? ».

Communication[132]

Le thème sur la communication est inépuisable. J'aurais aimé avoir suffisamment de temps pour écrire largement sur le sujet.

Le prochain numéro sera à nouveau consacré à « La communication » (2ème partie). Je pourrai ainsi me rattraper sur ce thème qui me tient à cœur.

Dans ce numéro, je vous propose quelques poèmes sur la communication, dans ma langue maternelle.

Hélas, je n'ai pas le temps de les traduire en français mais je le ferai dans le prochain numéro.

Veuillez m'en excuser !

---

132 : publié dans le n° 68 de la lettre de SOS Psychologue (juin 2001) « Théorie de la communication ».

La communication[133]

La langue est un instrument à penser et si étrange que cela soit, nous sommes dominés par la nécessité de parler sans savoir ce que nous allons dire ; et cet état sibyllin est originaire en chacun ; l'enfant parle naturellement avant de penser et il est compris des autres bien avant qu'il se comprenne lui-même.

Penser, c'est donc parler à soi. C'est le moment de la réflexion, de la conscience. Sans doute ne fait-on paraître le Soi qu'en parlant à soi.

La volonté de communication se leurre en se dérobant derrière des exigences contradictoires. On voudrait être ménagé en assurant avec obstination qu'on est absolument sûr de soi, parce qu'on voit tout à fait clair en soi. On donne ses nerfs pour excuse, tout en revendiquant sa dignité de sujet libre. On use de précautions et de moyens de défense cachés, tout en se déclarant disposé à une communication sans réserve. On pense à soi, tout en croyant parler de quelque chose d'objectif.

Un homme qui veut vivre philosophiquement, qui veut voir clair dans ces déviations et en triompher, sait qu'il ne peut jamais être sûr de lui. Aussi recherche-t-il sans cesse la critique, l'adversaire ; il a besoin que l'on conteste la valeur de sa conduite ; il veut écouter autrui, non pour se soumettre, mais pour trouver là une aide dans l'effort qu'il fait pour voir clair en lui-même. Il rencontre alors la vérité, et une confirmation qu'il n'a pas cherchée, dans l'accord qui s'établit parfois avec les autres lorsque la communication a été réelle, grâce à une ouverture d'esprit

---

133 : publié dans le n° 69 de la lettre de SOS Psychologue (juillet 2001) « Communication (2ème partie) ».

totale et à une totale absence d'égards.

La philosophie ne permet même pas d'affirmer qu'une communication pleine et entière soit possible, et pourtant c'est cette foi qui la fait vivre et qui lui fait affronter tous les risques. La communication est un objet de foi, non de savoir. On l'a déjà perdue quand on croit en avoir la possession.

C'est qu'il y a, en fait, ces terribles limites que la philosophie ne peut jamais tenir pour définitives : il y a tout ce que nous laissons sombrer dans l'oubli, tout ce que nous admettons sans y voir vraiment clair. Nous prononçons tant et tant de paroles, alors que ce qu'il importe d'exprimer pourrait l'être tout simplement, non certes par quelque phrase générale et toute faite, mais en faisant un signe efficace, adaptée à la situation donnée.

Au milieu des déviations, lorsque tout s'embrouille et que règne la confusion, l'homme d'aujourd'hui recourt au psychiatre. Il est, en effet, des maladies physiques et des névroses en relation avec notre état psychologique. Les comprendre, les connaître, savoir se comporter à leur égard, tout cela fait partie d'un savoir-vivre réaliste. Il ne faut pas éviter l'intervention du médecin, dans les cas où celui-ci, fort de son expérience et de son sens critique, connaît le mal et le remède.

Mais aujourd'hui, sur la psychanalyse, quelque chose s'est greffé qui n'est plus à proprement parler science et médecine, mais philosophie. Il importe donc de soumettre cette recherche à un examen éthique et métaphysique analogue à celui que doit subir toute tentative philosophique.

Ce n'est qu'en tant qu'homme particulier, ayant telle physionomie particulière, que nous approfondissons la condition humaine en général.

En prenant notre élan, nous parvenons à toucher, au-delà de nos états de conscience, la source originelle qui s'éclaire de plus en plus, mais qui menace toujours de s'obscurcir.

L'élan qui soulève la vie philosophique est toujours particulier. Chacun doit le prendre isolément, dans la communication où il est impossible de se décharger de rien sur autrui.

Le monde devient un point de départ en vue de l'exploration décisive que chacun doit entreprendre seul, risquer en commun avec les autres, et dont aucune doctrine ne saurait faire son objet.

Fait à Paris, le 08/07/2001
Avec émotion, car un orage tropical,
simple et féroce
berce la fin de cette première parole
qui se veut
sur la communication dans les limites
de l'éternité et de l'éternel retour.
Communication rime sans doute avec « création »

Babel[134]

Babel n'est pas fini !

L'unique guerre sainte que l'homme peut livrer, c'est celle qui consiste à devenir un être à part entière.

Que Dieu ne soit pas invoqué pour justifier les guerres. Son silence est, naturellement, juste, car il a donné le libre-arbitre à l'homme.

Encore faudra-t-il que les hommes existent et soient capables d'être conscients pour exercer ce libre-arbitre sans le confondre avec les démons de l'irrationnel.

* * *

Devant nous règnent la confusion et la désolation, l'orgueil et la rancune.

Babel n'est pas fini.

Fait à Paris, le 18 septembre 2001
Réflexion après les événements de septembre 2001
Avec douleur, indignation et impuissance

---

134 : publié dans le n° 70 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2001) « Le lieu de la pensée ».

Le lieu de la pensée[135]

L'activité propre de l'esprit est la pensée. Cette pensée que je saisis en moi par le *cogito* n'est pas seulement ma pensée. Elle est participation à une pensée qui me dépasse.

D'une part, la pensée est irréductible. Elle ne saurait donc s'expliquer ni par mon être empirique ni même par l'être empirique du monde matériel ; d'autre part, étant donné qu'elle est capable de poser des valeurs, ma pensée participe d'une réalité qui lui est supérieure, puisqu'elle se juge elle-même et qu'elle juge l'univers où elle est située.

La pensée tend sans cesse à aller au-delà : elle franchit les bornes de l'expérience et se libère des déterminations du sensible pour s'élever, sur le plan de l'intelligible, à l'absolu et à l'universel.

C'est en ce sens que proclame Descartes dans les *Regulae :* « Sum, ergo Deus est ». Il y a, dans la pensée humaine, une présence de la pensée absolue.

Le réalisme vulgaire

La pensée saisit directement des choses (en latin : *res, rei*), c'est-à-dire des réalités distinctes d'elle-même, étrangères à elle et dont l'existence est totalement indépendante de la connaissance qu'elle en prend.

C'est donc ici la réalité sensible qui est érigée en absolu : le monde extérieur existe tel que nous le percevons.

Mais ces arguments sont faciles à réfuter, car il apparaît de

---

135 : publié dans le n° 70 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2001) « Le lieu de la pensée ».

nombreuses objections dont :

– les illusions des sens et surtout celles du rêve : quand nous rêvons, ne croyons-nous pas voir, toucher, entendre ? et pourtant ces états subjectifs ne correspondent à aucune réalité hors de nous

– l'apparence d'immédiateté des objets sensibles est d'ailleurs illusoire. La psychologie nous montre que la sensation n'est nullement la copie fidèle des choses, que la perception est, pour une grande part, une construction opérée par l'esprit, que la notion d'objet elle-même, loin d'être une donnée immédiate, résulte d'une dissociation du syncrétisme perceptif primitif

Le réalisme philosophique

Notre âme est prisonnière du corps et c'est pourquoi nous sommes dupes des fantômes que nous présentent nos sens. Mais les vraies réalités sont d'un tout autre ordre : ce sont les idées, c'est-à-dire les essences intelligibles, éternelles, immuables qui sont comme les archétypes des choses sensibles et qui existent indépendamment d'elles et en dehors d'elles.

Ce n'est pas là un idéalisme au sens moderne du terme : c'est bien un réalisme puisque les idées tout en étant des essences à la contemplation desquelles notre pensée s'élève par la dialectique, possèdent une réalité ontologique, une réalité en soi en dehors et au-dessus de notre pensée.

De nos jours, les progrès de la psychologie et de l'épistémologie d'une part, ceux des sciences physiques d'autre part ont rendu de plus en plus problématique l'existence d'une réalité qui, tout en étant distincte de la pensée, se refléterait en celle-ci selon une image adéquate.

Le cogito cartésien

Dans un sens très large chez les cartésiens, c'est ce qui se passe dans l'âme. Cette acceptation est tombée en désuétude.

Descartes s'était contenté de dire que la pensée est la seule réalité immédiate. Ce sera l'idéalisme pur qui se présentera tantôt sous la forme rationalisme, tantôt lié à l'empirisme.

* * *

La pensée est libre au sens courant du mot. Certes, on ne pense pas exactement ce qu'on veut, notamment lorsqu'on cherche à concevoir le réel selon les règles de la méthode expérimentale.

La santé joue son rôle dans notre vue optimiste ou pessimiste des choses. L'hérédité joue le sien dans notre tendance à la mélancolie, aux idées noires. Nous ne nous posons pas le même problème de la même façon selon que nous avons fait ou non des études. Notre esprit est souvent prisonnier des rapports que le milieu, l'éducation ont construits en lui, bien avant qu'il en ait conscience ; prisonnier aussi des habitudes que nous lui avons fait prendre.

Il faut du génie, une forte personnalité du moins, pour se libérer. Il faut s'être habitué à la critique, à l'analyse, à la destruction systématique du « donné » à l'invention. Alors, comme un athlète qui a bien exercé ses muscles, il est possible de se dire : « je suis maître de mes pensées », encore cela n'est-il vrai que dans certaines limites…

La liberté[136]

Il y a du moins une chose qui semble nous appartenir en propre, une chose qui semble, comme disaient les stoïciens, « dépendre de nous » uniquement : c'est notre décision même. Cette précision est importante, car il serait commis un grave contresens en croyant que le problème de la liberté pourrait mettre en cause notre action extérieure.

Celle-ci peut être tantôt entravée, tantôt facilitée par les circonstances : cela ne pose aucun problème, car le problème porte sur nos décisions.

Nul plus que Descartes n'a insisté sur cette idée que « la libre disposition de nos volontés » est la seule chose qui nous appartienne véritablement et la seule raison que nous ayons de nous estimer si nous en faisons bon usage. Point besoin, selon lui, de démonstration : « La liberté de notre volonté se connaît sans preuves, par la seule expérience que nous en avons. » Avec lui, Bossuet répétera : « Un homme, qui n'a pas l'esprit gâté, n'a pas besoin qu'on lui prouve son franc arbitre ; car il le sent. » À son tour, Bergson présentera la liberté comme une « donnée immédiate de la conscience ».

* * *

Réfléchissons cependant sur ce sentiment de liberté. Il s'agit d'une intuition. Mais, à elle seule, cette intuition n'est ni claire, ni probante.

Elle n'est pas claire, car que sentons-nous exactement quand nous

---

136 : publié dans le n° 71 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 2001) « La liberté ».

nous sentons libres ? Comme toute intuition, celle-ci a besoin d'être élaborée. Elle ne nous fournit qu'une indication et un point de départ.

Elle n'est pas probante, car nous savons que toute « expérience immédiate est sujette à discussion et il suffit de s'être observé un peu soi-même pour savoir qu'on peut se faire sur soi beaucoup d'illusions. Ne voyons-nous pas que même l'homme qui ne possède plus sa liberté, le passionné, l'hypnotisé, l'homme ivre ou l'aliéné s'imaginent agir *motu proprio* et sont les seuls à ne pas s'apercevoir de ce que tout leur entourage constate, à savoir qu'ils sont menés par quelque chose d'étranger à leur volonté ? L'intuition de la liberté pose donc un problème : elle ne le résout pas.

* * *

Il y a d'ailleurs une autre voie par où poser ce problème. Si les philosophes ont attaché tant d'importance à la liberté, c'est qu'elle leur a paru être la condition même de la validité de la morale. Quel fondement pourraient avoir les notions morales si l'homme était nécessité à vouloir, s'il n'était pas libre de donner ou de refuser son consentement au bien ou au mal ? Le devoir est une obligation ; ce n'est pas une contrainte. C'est en ce sens qu'il est possible de considérer la liberté comme un postulat du devoir : « tu dois, donc tu peux. »

* * *

Les faux problèmes

Ce problème de la liberté a été obscurci par toutes sortes d'équivoques. Parmi ces dernières, la fatalité qui aboutit à un argument paresseux : si l'avenir est fatal, si ce qui doit arriver arrive nécessairement, à quoi bon se dépenser en efforts inutiles ? Ne rien faire, telle est la conclusion pratique du fatalisme. Encore faut-il ajouter, à ce sujet, que cette conception porte, non sur nos décisions elles mêmes, mais sur leur mise à exécution.

Tandis que le fatalisme considère l'avenir comme prédéterminé quoi que nous fassions, le déterminisme est toujours conditionnel : il pose seulement que, si certaines conditions sont réalisées, tel effet s'ensuivra. La volonté humaine, englobée dans le réseau des causes et des effets de l'univers, devient elle-même une des causes déterminantes de l'avenir.

Les diverses conceptions

Selon une première interprétation, la liberté serait l'indétermination pure, c'est-à-dire l'indifférence. Comme dans les délibérations importantes, il faut, dit Bossuet, » pour sentir évidemment notre liberté, en faire l'épreuve dans les choses où il n'y a aucune raison qui nous penche d'un côté plutôt que d'un autre ».

La liberté d'indifférence serait donc la faculté de se décider sans y être déterminé par aucun mobile ni motif. Mais une telle liberté est une illusion, car c'est une erreur de croire qu'agir sans raison est agir sans cause et Descartes a bien expliqué que l'indifférence est « le plus bas degré de la liberté » et qu'elle « fait plutôt paraître un défaut dans la connaissance qu'une perfection dans la volonté ».

Très proche de la liberté d'indifférence est la conception la plus classique de la liberté : celle du libre-arbitre. La volonté y apparaît comme une véritable cause première qui échappe elle-même à toute détermination et qui est capable de choisir entre deux contraires également possibles : « Le libre-arbitre, dit Bossuet, est la puissance que nous avons de faire ou de ne pas faire quelque chose. » Mais cette conception est-elle juste ?

On peut douter d'abord qu'elle traduise fidèlement notre expérience intime. Avons-nous conscience en nous d'un pouvoir aussi absolu ?

Du point de vue philosophique, n'est-ce pas là proprement se déifier ?

Du point de vue moral enfin, est-ce bien cette notion d'un pouvoir absolu qui est le fondement de notions telles que celles du devoir, de la responsabilité, de la sanction, etc. S'il est vrai que l'action morale est celle qui se détermine d'après la représentation du devoir, comment une volonté aussi souveraine et que rien ne prédétermine pourrait-elle être morale ?

Il faut, au contraire, comprendre que nos actes nous engagent, qu'ils compromettent ou fortifient notre liberté selon que notre volonté capitule ou résiste.

Bergson a présenté une conception de la liberté qui prétend dépasser à la fois le déterminisme et le libre-arbitre. Son mérite a été de chercher à lier la liberté à la nature propre de la vie spirituelle et de présenter l'acte libre, comme celui qui émane de la personnalité même. N'oublions pas que, pour Bergson, la véritable vie spirituelle est celle du *moi* profond, c'est-à-dire de ce moi obscur, aux impressions mobiles et fuyantes, analogues à celles du rêve, et où règne, au lieu de la pensée claire, une « absurdité fondamentale ». l'acte libre n'est donc nullement, à ses yeux, l'acte lucidement délibéré : c'est celui qui jaillit des « profondeurs » de l'âme.

Une telle conception de la liberté est éminemment discutable, car la liberté ainsi caractérisée semble plus proche d'une simple *pulsion* vitale que de la liberté vraie plus proche d'un emportement passionnel. Il se pose donc la question de savoir si Bergson n'a pas cherché la liberté « à un pôle de la vie psychique précisément opposé à celui où elle paraît se trouver ».

Comme celle de Bergson, la conception que J.-P. Sartre nous présente n'est pas sans affinité avec la conception traditionnelle du libre-arbitre. D'après l'auteur de *L'Être et le Néant*, « ma liberté n'est pas une qualité surajoutée ou une propriété de ma nature ; elle est très exactement l'étoffe de mon être. » L'homme est, en effet, une conscience ou, comme dit Sartre, un *pour-soi*. Or le propre du pour-soi, c'est de s'interroger sur l'être, de mettre celui-

ci en question par le doute critique ou sceptique, de se mettre lui-même en dehors de l'être, de s'arracher à lui, de le *néantiser*. L'homme est donc libre, parce qu'en lui l'existence précède l'essence. L'homme est ce qu'il se fait grâce à ce pouvoir de néantisation. Certes, l'homme a un passé ; mais il lui appartient d'accepter ou de refuser ce passé, de lui donner telle ou telle signification. Certes aussi, l'homme se trouve placé dans une certaine situation ; mais c'est à lui d'assumer cette situation, de décider librement du sens qu'il lui donne et ainsi il n'y a de situation que par la liberté. C'est ainsi que l'ouvrier ne s'est pas choisi ouvrier, mais il lui appartient d'accepter ou de refuser la condition prolétarienne. L'homme d'un pays vaincu ne s'est pas choisi vaincu, mais il lui appartient d'accepter ou de refuser la servitude, etc.

Cette conception de la liberté est pessimiste, car, loin de nous grandir, elle pèse sur nous comme une fatalité de notre être. En effet, l'existentialisme sartrien pousse la coïncidence de l'homme avec sa liberté au point d'effacer toute distinction entre *ceux de nos actes qui sont libres et ceux qui ne le sont point*.

La liberté peut enfin être entendue en un autre sens où, loin d'appartenir à tout être humain, elle est le privilège de celui qui s'est affranchi de toutes les servitudes intérieures : de la déraison, de l'ignorance, de la passion, de l'instinct, de l'impulsion irréfléchie. C'est ce qui peut s'appeler : liberté du sage ou liberté de perfection. Disons simplement : liberté morale. Il n'est pas douteux que l'homme puisse, par l'effort de sa volonté, s'élever à cette hauteur où sa liberté consiste bien moins à choisir *ad libitum* entre le bien et le mal que dans l'impossibilité de faire le mal.

* * *

L'erreur des théories du libre arbitre et de toutes celles qui s'inspirent d'une conception analogue a été précisément d'admettre que la liberté existe également chez tous. Or la liberté n'est pas une entité, mais bien la synthèse originale de toutes nos

puissances spirituelles. Elle peut être considérée comme soustraite à tout un ensemble de conditions qui constituent la situation extérieure et la structure de notre être psychique.

Au lieu d'obéir à une impulsion, à une force quasi mécanique qui nous sollicite, nous pouvons faire appel à toutes nos ressources spirituelles, faire intervenir notre personnalité tout entière, non pas seulement ce « moi » dont parle Bergson et qui est justement la source de ces impulsions obscures et de ces sentiments troubles, mais aussi et surtout notre raison, notre pensée claire et nos sentiments supérieurs.

La conscience de la liberté est celle que l'être spirituel prend de lui-même comme capable de se déterminer par son être tout entier.

Dans le domaine psychologique, il n'y a pas d'extériorité dans l'espace puisque la vie spirituelle échappe à l'espace, et il n'y a pas non plus d'extériorité dans le temps puisque, par la mémoire, la conscience peut faire revivre son passé et se déterminer en fonction de celui-ci aussi bien que de son présent.

Tout être humain est donc libre en ce sens qu'il existe en lui de telles puissances de libération, s'il veut bien faire l'effort nécessaire pour assumer ainsi la totalité de son existence spirituelle. Mais c'est précisément, parce qu'elle dépend de cet effort, parce qu'elle s'accroît par l'exercice et s'affaiblit au contraire par l'abandon, que la liberté est loin d'être égale chez tous les hommes.

La grande erreur psychologique et morale des partisans du libre-arbitre est précisément de nous présenter une liberté toute faite, une liberté qui serait indépendante de cet effort.

* * *

Aujourd'hui, personnellement, j'ai un immense vide en moi. Un vide qui, en principe, pourrait être source d'angoisse. J'ai interrogé le vide à partir de cette angoisse indéfinissable. Je trouve

le sentiment d'une mort inéluctable, mais nécessaire. Mort qui annonce une naissance vers une nouvelle dimension de la conscience. Je pense à Lao-tseu disant que lorsque la caverne se vide, le feu s'allume. Oui, le feu en moi s'allume, la tristesse indéfinissable qui accompagne l'expérience du vide s'efface et la flamme de ma liberté intérieure se dirige vers la grâce éternelle.

Fait à Paris, le 19 septembre 2001
Il pleut et la pluie a le goût de l'incertitude…
De l'incertitude sociale.
Les flammes de la liberté ne sont pas éteintes,
Mais la pluie menace de les étouffer.

De la réflexion à l'action[137]

La pensée humaine est tournée vers le dehors : pour des raisons pragmatiques, elle cherche d'abord à connaître les objets extérieurs, l'univers qui l'entoure. Elle ne songe pas d'emblée à se demander à quelles conditions la connaissance qu'elle en prend peut être considérée comme valable.

Autrement dit, pour que la pensée en vienne à se mettre elle-même en question, il faut qu'elle se replie, en quelque sorte, sur elle-même ; qu'elle adopte une attitude réflexive au sens étymologique du terme. Il en est de même pour les problèmes de l'action.

Le plus souvent, surtout dans les sociétés archaïques, l'homme obéit aux règles traditionnelles de la moralité, de la coutume, etc. Sans pour autant se poser des questions à leur sujet.

N'est-il pas vrai que, même de nos jours, les problèmes moraux sont bien souvent ceux auxquels nous réfléchissons le moins ? Nous louons, nous blâmons, nous avons nos jugements de valeur tout faits et nous nous bornons à les appliquer aux cas particuliers.

Si on nous demandait de les justifier, ne serions-nous quelquefois pas un peu embarrassés ? Ici encore, pour que nous prenions conscience des problèmes, il faut presque toujours qu'une difficulté, un conflit de devoirs par exemple ou une divergence avec une autorité que nous respectons, vienne faire obstacle à l'automatisme de l'appréciation spontanée.

Toute pensée ou réflexion est action en ce sens qu'elle s'accompagne d'actes commencés, de gestes esquissés, ne

---

137 : publié dans le n° 72 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 2001) « De la réflexion à l'action ».

seraient-ce que ceux de la parole. Il serait d'ailleurs possible de dire qu'il n'est pas, chez l'être humain, d'action totalement privée de réflexion.

* * *

Les actions humaines s'étagent à différents niveaux qui correspondent eux-mêmes à différents plans de conscience.

À la base de toutes les formes d'activité de l'être humain, il doit exister une forme toute spontanée, encore inconsciente d'elle-même, sous le nom de tendance.

Au-dessus de la tendance, il existe des formes automatiques de l'activité où la conscience ne joue encore qu'un rôle effacé, mais qui sont complexes : ce sont l'instinct, automatisme primaire et l'habitude, automatisme secondaire ou acquis.

Enfin, au sommet de l'activité humaine, se place l'action pleinement consciente et réfléchie, celle de la volonté.

Dans l'intervalle, se situe l'affectivité, c'est-à-dire l'ensemble de ces états tels que plaisir, douleur, joie, tristesse, émotions, sentiments, passions qui résultent d'abord de la répercussion subjective, dans notre conscience, de nos propres actes ou des obstacles auxquels se heurte notre activité.

* * *

Ce que Leibniz appelle « la raison », exige donc un degré de conscience supérieur, une conscience réfléchie, c'est-à-dire une sorte de conscience au second degré, grâce à laquelle l'esprit se distingue de ses propres états pour se poser comme sujet pensant en face de l'objet pensé. La prise de conscience du sujet est donc corrélative à celle de l'objet.

Et c'est dans la perception que celle-ci s'effectue. Ce qui caractérise la perception proprement dite, c'est la prise de conscience de l'objet perçu comme extérieur à nous. C'est ce que nous pouvons appeler la pensée objective.

Mais cette pensée objective est en même temps pensée réfléchie,

car elle implique la prise de conscience d'un rapport et, en ce sens, la perception suppose le jugement qui est l'acte propre par lequel l'esprit prend possession du rapport lui-même.

C'est donc avec le jugement que l'esprit s'élève au plan de la pensée réfléchie. Cette pensée réfléchie n'est rien d'autre qu'une prise de conscience supérieure des problèmes posés par la connaissance et par l'action humanitaires.

La pensée, en effet, n'est pas dirigée seulement vers la connaissance : elle tend aussi à l'action. Mais, aux degrés inférieurs de la conscience, elle ne fait guère que subir les pulsions internes qui l'y inclinent.

* * *

La volonté, au contraire, qui est essentiellement tournée vers l'action dépend de certaines conditions physiologiques. Un être dont l'organisation nerveuse serait telle qu'elle ne lui permettrait que la réaction immédiate du réflexe simple serait incapable d'activité volontaire.

Si l'homme est capable de volonté, c'est d'abord parce qu'il possède un système nerveux extrêmement complexe, aux connexions multiples, aux centres hiérarchisés qui permet l'inhibition des réflexes élémentaires par les centres supérieurs et, par suite, l'action différée.

Or la volonté est plutôt un idéal qu'une réalité, car elle est sujette à bien des défaillances, même à des insuffisances nettement pathologiques.

Nous, les argentins[138]

Histoire d'une somatisation qui m'a interdit d'écrire sur la somatisation

Je remercie les Argentins : Rut Cohen, Alejandro Giosa, Juan Carlos Gurí, Gabriela Roxana Ilczyszyn et Juan Carlos Laborde dont la participation si remarquable et si régulière est appréciée par les lecteurs hispanophones véritablement plus nombreux que ce que nous pouvions imaginer il y a quelques années.

Le manque de traductions entre les deux langues est dû à nos limites humaines : le manque de temps.

Par ailleurs, mes lecteurs d'Argentine ont été surpris que je n'aie pas écrit sur un thème comme la somatisation…

J'ai promis de m'expliquer dans ce numéro !

Il s'est avéré que j'étais avec ma fille et ses enfants qui vivent en Argentine. Deux ou trois jours après leur arrivée, nous nous sommes rendues malades toutes les deux. La proximité, la joie, l'émotion – c'était la seconde fois qu'elle séjournait à Paris pendant l'année 2001 avec ses enfants, mais cette fois elle était enceinte d'un troisième – nous ont entraînées, toutes les deux, dans une baisse immunitaire.

Rhume suivi d'une bronchite féroce et les terrifiantes nouvelles d'Argentine tombant du ciel, venant de l'enfer.

De toute manière, je me suis permise, elle s'est permise, nous nous sommes permises ensemble de bien somatiser.

---

138 : publié dans le n° 74 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 2002) « Les somatisations (suite) ».

Les enfants et tous les autres autour de nous étaient heureux et bien portants !

L'affaire était charmante : elle et moi tendrement remplies d'amour réciproque et de l'émotion du partage et de la peur d'un départ pour un retour à sa vie de médecin à Rio Grande. Nous nous sommes créées un petit cocon de somatisation en ayant laissé tomber toute défense, tout contrôle.

À quoi bon être des forteresses si nous pouvions devenir, quelques jours, de simples humains ?

Les nouvelles de l'Argentine de plus en plus graves et alarmantes nous ont rendues à la fois plus tendres et colériques. Comment pouvoir supporter autant de peine et de désillusion sans avoir recours à une somatisation pour se débarrasser des cendres de l'échec.

Et le téléphone… Les téléphones de et vers l'Argentine et la peur et l'impuissance et mes souvenirs d'enfant lorsque ma patrie était grande et bien aimée.

Et cette question : pourquoi ma fille n'est-elle pas aussi en France ou en Italie ou en Espagne ? Le souvenir de mes longues démarches pour obtenir pour mes enfants la nationalité italienne. Inutile en Argentine ! Les administrateurs se hâtent avec autant de lenteur que l'administration publique.

Triste réalité que d'apprécier l'exil, pour la première fois, après vingt-cinq ans…

À toi, Juan Carlos Laborde, qui partage avec moi l'exil, t'est-il arrivé de somatiser par amour en te sentant exilé ?

Merci mes collaborateurs, mes amis.

Ce fut la première fois que je n'ai pas apporté ma pensée contributive à notre ***Lettre***, mais je ne savais plus écrire sur la somatisation. Je l'ai vécue.

Fait *à Paris, le 17 janvier 2002 à 2 heures du matin*

Et s'il fait froid à Paris,
il fait encore plus froid en Argentine.
Je me sépare avec colère de mon pays et de ma fille.
Nous ne pouvons pas rationaliser un pays, ni ses habitants
qui expriment seulement aujourd'hui leur récrimination
alors qu'il aurait fallu le faire auparavant.
Nous ne pouvons pas non plus garder nos enfants auprès de nous.
Les pays et les enfants ont leur propre chemin
et nous aussi.

Réflexions à propos de la réalité[139]

Qui aurait pu imaginer qu'un jour nous serions séparés comme cela sans raison apparente ?

En réfléchissant, sans faire l'effort de se souvenir, juste en réfléchissant, je constate que nous étions heureux, car nous ne pensions pas que le bonheur d'alors serait caduque, comme toutes les choses de la vie.

Le soir, en rentrant du travail, je frappais à la porte et vous, mes quatre enfants, arriviez tels des éléphanteaux barrissant. Il y avait là le miroir aux mille reflets, celui de plusieurs générations multipliant l'image de maman éléphant et ses éléphanteaux dorés de mille couleurs, tantôt petits poissons, tantôt tigrons en cage, mais toujours semblables à un rêve.

* * *

C'est ainsi que je me souviens de mes enfants et je sais pourquoi j'ai toujours choisi de passer à l'action, pourquoi j'ai tenté d'être un modèle de travail et de volonté de discipline. Quelques fois je les ai même emmenés au-delà de notre riche jungle d'animaux libres et non domestiqués, vers le monde.

Nous étions heureux, car chaque année, lorsque l'été arrivait nous disions adieu à la ville avec la sincère joie de ne pas avoir manqué à nos obligations et de pouvoir nous submerger dans la jungle des vacances : hors du temps, dans et face à une mer tantôt calme, tantôt colérique, mais toujours au large dans cette mer dévoratrice et permissive.

---

[139] : publié dans le n° 74 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 2002) « Les somatisations (suite) ».

Temps de soleil, de lecture et d'actions accomplies. Quelques indiscrets nous racontaient comment allait le monde, tandis que nous, la seule chose dont nous étions sûrs était que nous devions « rénover les tissus avec du salpêtre et de l'eau » tel que le disait Alfonsina Storni.

Dans ce monde de sable, de lecture, et d'étoiles telles des veilleuses dans la nuit noire, nos réflexions nous amenaient à comprendre la fugacité et à agir dans l'instant. Nous partagions de profondes lectures, des vers d'amour ou parfois de folie…, mais nous partagions tout.

Vous avez construit une fraternité qui serait disposée à aller au-delà des responsabilités, du temps, de la vie et de la mort.

La plupart du temps nous fûmes seuls tels des individualités, mais en même temps nous étions au sein d'une communauté solidaire, même si parfois elle était conflictuelle.

Nous fûmes, nous créâmes, nous jouâmes, nous existâmes. Il y eut des temps de profondes réflexions et de confidences, à vélo, ou à pieds, ou bien sous un parasol à la plage, ou alors à la maison où, tels des chatons, nous nous entassions autour du feu de la terre-mère qui nous a tous engendrés. Au-delà de deux générations nous fûmes un « nous dans le ici et maintenant qui fait l'éternité ».

* * *

Réfléchi à Paris le 16 novembre 2001 et écrit le même jour, au lever d'un nouveau jour qui est toujours le premier de la création.

* * *

Il fait froid, mes éléphanteaux se sont multipliés et bientôt ce seront sept éléphanteaux joueurs et penseurs qui partageront notre vie sur la terre-mère. Ce sont vos enfants et mes petits-enfants.

La nuit engendre le matin et le matin apporte l'action, une action dans laquelle il y a le projet, et, dans ce dernier, la vie.

* * *

Le bonheur n'est pas de revenir en arrière, mais de croire en de nouveaux souvenirs qui s'inscrivent dans l'âme et dans la chair et permettent ainsi de nouveaux bonheurs et amours partagés.

* * *

17/11/2001

Dommage que mes réflexions soient emportées par le vent ou qu'elles ne parviennent pas jusqu'à vous, mais on ne peut rien demander aux feuilles d'automne qui en tombant enrichissent la terre-mère… on ne peut qu'accepter leur destin passager.

Réfléchir, c'est être. Je souhaite que la vie nous surprenne… et non pas que l'on réagisse simplement face aux événements, mais que l'on agisse face à eux en nous sentant chaque jour plus conscients, plus libres, plus forts.

* * *

Par la fenêtre, je vois les feuilles tomber. Mon arbre se dénude sans vergogne, puissant dans son attente de la sève dont il sait qu'elle reviendra. Les pins se réjouissent, les rosiers cherchent une ultime floraison, et, moi je me souviens de toi, de la plage dorée et de ce livre que nous lûmes l'un après l'autre et qui nous paralysa de peur : *L'exorciste*. Pourquoi ce livre plutôt qu'un autre ? Peut-être avons-nous tous besoin d'être exorcisés pour finalement pouvoir être heureux ?

* * *

Réfléchi avec une certaine nostalgie. Nostalgie de l'éternité ? Oui, nostalgie de ce qui aurait pu être, mais n'a pas été. De ce qui a été, mais n'aurait pas dû être. Et de ce qui est, mais ne devrait pas

être. Nostalgie d'étreintes qui se gelèrent dans la mort.

Un jour de novembre comme aujourd'hui…
Vu, compris et conclu le 18 novembre 2001
face à un feu de cheminée à Rueil-Malmaison, France.
(traduction du castillan : Diane Escamilla)

Prison – Le cri du silence[140]

(par Paul Ruty, Éditions l'Harmattan)

Je souhaitais faire connaître ce travail, preuve de l'importance de mon travail personnel comme guide et conseiller des visiteurs de prisons, dont le travail est difficile, complexe et à la limite du danger de contamination psychologique. La supervision des visiteurs de prison est pour moi prioritaire. La santé des détenus dépend en grande partie de la qualité du service volontaire rendu bénévolement par les visiteurs de prison.

Notre collaborateur et ami Paul Ruty s'est consacré depuis de nombreuses années à l'accompagnement des délinquants incarcérés. Visiteur de prison, il a voulu aller plus loin dans l'écoute et il raconte dans *Prison – Le cri du silence* aux éditions de l'Harmattan, ses rencontres, mais aussi cette aventure surprenante d'un visiteur se tournant vers la psychanalyse pour mieux entendre l'immense appel au secours montant du fond des prisons et pour mieux y répondre. En s'appuyant sur des techniques psychanalytiques et sous ma supervision, il s'efforce d'aider ses amis détenus à trouver un sens à leur vie de cloîtré et à leur future vie d'homme libre.

Ce livre passionnant dont quelques extraits ont déjà figuré dans « *SOS Psychologue* » se lit comme un roman et ne s'adresse pas qu'aux prisonniers.

Si nous nous intéressons à la recherche intérieure, nous trouverons dans cet ouvrage, matière à réflexion et raison

---

[140] : publié dans le n° 74 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 2002) « Les somatisations (suite) ».

d'espérer dans les ressources de l'homme, si bas fût-il tombé ! Peut-être pourrons-nous alors comprendre nos propres silences, nos cris et notre prison intérieure. Derrière chaque histoire et chaque accompagnement se trouve l'Amour.

Nous en recommandons vivement la lecture.

Sur la descendance[141]

Si j'écris sur le thème de la descendance c'est parce que des patients m'ont rapporté des témoignages au sujet de mauvaises expériences de travail psychologique menées par des personnes qui sont peut-être intelligentes, mais qui n'ont pas eu le recul pour se rendre compte des grosses erreurs qu'ils commettent, parfois avec des sujets fragiles.

* * *

Je vous propose de lire sur le thème de la descendance, un travail de recherche et d'investigation réalisé par Florence Boisse sous ma direction et mis en forme par Hervé Bernard sur :

Le piercing

(http://perso.wanadoo.fr/herve.bernard8/identite.htm ou http://www.sos-psychologue.com)

* * *

J'aurais aimé répondre à tous les collaborateurs comme je l'ai fait avec Rut Cohen mais disposant d'un temps plus que réduit je vous remercie tous car le thème de la descendance est fondamental pour la vie d'un être humain qui, pour devenir un être à part entière, doit se sentir inséré dans une généalogie, donc capable d'une filiation consciente et capable de se voir dans sa propre histoire, dans sa biographie comme faisant partie d'une histoire sociale.

---

141 : publié dans le n° 75 de la lettre de SOS Psychologue (février 2002) « La descendance ».

Parler de descendance c'est devenir protagoniste d'une dynamique qui a commencé par la genèse.

Générations[142]

Extrait de « Argentine 1934-1978, mémoires d'analyste »

Sur Perón, témoin oculaire

Il est très difficile de penser en espagnol lorsqu'il s'agit de sentiments. C'est comme balbutier dans la langue maternelle. Il est plus facile de le faire en français. Avec ma langue maternelle, il y a une barrière affective qui dénature les images. Ma langue maternelle me trouble ; elle devient impudique. J'ai la sensation de faire connaître un secret professionnel ! S'agit-il d'un conflit déontologique ? Je ne sais pas. En tout cas, j'ai l'habitude de garder les secrets jusqu'à douter même de ce que je dis.

Buenos Aires, août 1973. Au moment où les élections approchaient, le péronisme devait gagner, après le long exil de Perón à Puerta de Hierro, en Espagne où Franco accepta de lui donner l'asile après la révolution libératrice du 16 septembre 1955.

L'encadrement socio-politique est très important pour comprendre le sens des *estamentos*[143] – des groupes enkystés dans les différentes classes sociales. Les gens qui attendaient Perón n'étaient pas les mêmes qui le portèrent au pouvoir en 1947. Perón était un phénomène qui allait créer une nouvelle organisation sociale et idéologique.

Jeune lieutenant d'avenir, il voyagea en Italie et en Allemagne,

---

142 : publié dans le n° 75 de la lettre de SOS Psychologue (février 2002) « La descendance ».

143 : Estamento(s) se dit d'un groupe, à l'intérieur d'une classe sociale, partageant des intérêts communs (profession, richesse, mariage endogamique, etc.).

s'imprégnant du National socialisme et de modèles qu'il importa en Argentine et dont il commença à vanter les mérites lorsqu'il fut ministre du Travail. Ce fut un phénomène bizarre : si Hitler s'appuya sur les classes moyennes en les faisant bénéficier d'avantages économiques et en renforçant leur fonction sociale, Perón s'appuya sur la classe ouvrière et créa ainsi un mouvement atypique, un mouvement ouvrier de droite, quasiment extrême.

Les bases idéologiques étaient les mêmes que celles du National socialisme européen. Si l'origine était différente, la base se reposait sur le même problème de ressentiment social. Pour ce qui est de l'Europe, ce fut par le honteux pacte de Versailles dans lequel l'Allemagne perdit le bassin de la Ruhr, l'Alsace et la Lorraine. En ce qui concerne l'Argentine, il n'y avait pas de conscience politique, car seule fut connue dans l'histoire du pays l'adhésion à des caudillos charismatiques, exceptionnellement rationnels. Autrement dit, avant l'existence d'une conscience politique, un ressentiment social apparut. Il s'était cristallisé, mais n'avait pas été compris et constituait purement une imitation des situations sociales européennes qui précédèrent la révolution industrielle de 1931.

La synchronicité selon Jung est la convergence dans l'espace-temps des séries causales indépendantes. Dans le cas de l'Allemagne, spoliée, vaincue, l'archétype de Wotan – le dieu de la guerre, revendicateur et justicier – avait besoin, pour une action efficace sur le plan empirique, de l'apparition d'un être capable de représenter cet archétype. Ce fut le cas de Hitler. Il correspondait exactement aux demandes inconscientes du peuple allemand. Il se produisit entre le peuple et le leader – ambitieux, charismatique et individualiste à outrance – un effet de contagion psychologique qui se multiplia géométriquement en spirale délirante jusqu'à la recherche d'un passé d'êtres mythiques parfaits, submergés dans les sagas des Nibelungen.

Pour ce qui est du cas du peuple argentin, l'abandon créa dans l'inconscient la recherche d'un père éternel, capable d'exercer une

telle paternité sans instabilité, ni fissures. La présence de conservateurs et le passage par le radicalisme personnaliste avaient créé de l'angoisse, sans créer de conscience politique. Au temps du radicalisme d'Yrigoyen, les problèmes s'atténuèrent pour la classe moyenne qui pour la première fois dans l'histoire de l'Argentine se vit légitimée par un président de son parti. Mais l'importante classe ouvrière, urbaine et rurale, continuait à se demander les raisons de son abandon. D'autre part, Yrigoyen mourut en 1930, peu après avoir été renversé et une grande partie de la classe moyenne demeura « flottante[144] ». Perón correspondait exactement à l'image de l'archétype : paternaliste, puissant, presque divin.

La synchronicité s'opère dans les deux cas : la présence de deux hommes qui complètent le désir et la pulsion inconsciente de deux peuples. Hitler construit des monuments fascinants qui veulent toucher le ciel. Perón monte au pouvoir face à une foule, en décrétant, simplement, que le 18 octobre serait le jour de « saint Perón ».

En Argentine, on n'avait pas vécu des situations d'opposition sociale ; car l'histoire eut lieu de telle manière qu'on présenta seulement la complicité par rapport à l'ennemi extérieur. Perón tira profit de cette situation et créa un ennemi extérieur : les États-Unis. Ceci s'exprimait dans des slogans qui le maintinrent au pouvoir jusqu'en 1955 : « Espadrilles, oui, livres, non » ou bien « Mes chers sans chemise. » C'était un élément supplémentaire de ressentiment social.

Au moment où il fut renversé en 1955, toutes les classes sociales fusionnèrent pour lui ôter le pouvoir. Il voulut créer les milices populaires, pour remplacer l'armée, à partir de la C.G.T. et du modèle des chemises noires de Mussolini. Ce ne fut pas la première fois dans l'histoire qu'un leader commença à délirer. Ce

---

144 : C'est le sociologue Ralph Darendörf qui appelle « classe flottante » celle qui va et vient entre la classe moyenne et la basse classe.

fut déjà le cas de Bolívar et de son délire du Chimborazo. Ensuite la situation devint dangereuse. Perón avait sacrifié sa femme jusqu'à la dernière minute. Alors qu'elle était dévorée par un cancer, il la fit, malgré tout, apparaître à ses côtés sur le balcon de la Casa Rosada en tant que candidate à la future vice-présidence. Elle dut porter une perruque, fabriquée spécialement, pour lui tenir la tête droite. Après la mort d'Eva, Perón tomba dans le délire.

Quand Eva Perón mourut, la confusion revint. Il était évident que c'était elle le véritable leader charismatique et non Perón. C'était la fille naturelle d'un propriétaire terrien. Artiste sans envergure, détentrice d'une ambition sans mesure et d'une beauté indéfinissable. De toute façon, si elle posséda du charisme, ce fut parce qu'elle croyait en ce qu'elle faisait.

Il n'y a pas de jugement politique dans tout ce que je dis, car je suis, eu égard à ma condition humaine, un témoin de l'histoire.

Les gens qui reçurent Perón en 1973 ne furent pas les simples ouvriers qui l'amenèrent au pouvoir, mais une jeunesse aisée, de la haute classe moyenne et de la moyenne classe moyenne – ceux de la classe basse étaient une minorité, peut-être de fidèles résiduels de l'ancien péronisme.

En regardant depuis mon balcon de l'avenue Maipú 1942 – entourée de mes quatre enfants – je voyais la foule qui avançait vers la place de Mayo ; la certitude de ce que je contemplais me coupa le souffle : parmi la foule se trouvaient des jeunes habillés avec des *gamulanes*[145]. Il n'y avait pas beaucoup d'ouvriers et peu de camions. Il n'y avait que des voitures de bonne qualité, quelques-unes décapotables. Je me demande ce que les jeunes voulaient voir en lui. La question reste ouverte. Revenons-y. Que se passa-t-il pour en arriver là ?

---

145 : Le mot gamulán (au pluriel : gamulanes) signifie manteau de mouton renversé.

Perón, une fois renversé, chercha à se reconstruire une histoire semblable à celle d'Eva. Il retrouva une femme absolument ignorante dans un cabaret à Panama. Il l'emmena à la Puerta de Hierro et dans son exil il commença à l'éduquer. Mais « Isabelita » ne serait jamais Eva Perón. Isabel fut une satire, une mauvaise version d'Eva. Ce fut un ange sans envergure, dont la voix d'une cadence sans importance donnait l'impression d'une petite maîtresse de village, montée sur l'estrade pour apprendre à des enfants déchaussés la différence entre le C, le S et le Z.

Dans ce contexte disparut, pour les Argentins, le sens politique critique. Il ne resta qu'une seule alternative : s'allier dans des noyaux *estamentarios*[146] à l'intérieur de chaque classe sociale. Ce fut l'émergence d'une nouvelle situation. Ce ne fut plus le ressentiment social, mais l'irresponsabilité politique et le conflit d'une génération qui ouvrit sa porte à une cruauté systématique et à une surdité entre parents et enfants. La brèche ouverte au cœur de la famille patriarcale, la guérilla entra, avança et dénatura le mouvement péroniste qui disparut sous le nom de « justicialisme ». Mais compte tenu du manque de conscience politique, la lutte se réduisit à des luttes privées où le facteur, transcendant et idéologique n'existait pas.

Souvenir de cette année en remontant par l'avenue del Libertador à 8 heures du soir, les interminables discours d'Isabelita Perón et les embouteillages. Je prenais toujours un livre et une lampe de poche pour lire. On ne pouvait pas passer en raison du désordre de la circulation. Non, il y avait plus que du désordre. C'était la déstructuration d'une société qui n'avait pas commencé à ôter ses couches !

À cette époque, dominée par une destruction fantasmatique dans tous les sens, il nous fallait nous reconnaître en tant que groupe, car, au-delà de cela, il n'y avait rien que des bombes, des

---

146 : Adjectif du substantif *estamento*.

assassinats, des disparitions. Comment faire face à tout cela sans se détruire ? Car parfois deux ou trois bombes éclataient par nuit. Enfin, nous les forts, nous nous bouchions les oreilles pour ne pas avoir peur. Nous ne savions pas s'il fallait donner ou non à nos enfants une carte de la Marine pour se protéger, car cette protection pourrait les condamner à mort. Il n'y avait de place que pour la prière ; et « enlever » les enfants à l'école et les emmener à la campagne – c'est ce que je fis – pour ne pas les exposer davantage, et pour ne pas m'exposer davantage à la souffrance. Je me souviens maintenant de toute cette époque, ayant conscience de la peur que je ne pus ressentir alors, car il n'y avait pas de place pour la vivre. Une partie de ma vie professionnelle se développait dans le commandement en chef de la Marine. Les secteurs les plus exposés au danger étaient le premier et le neuvième étages : la direction de la Justice navale.

Mes vendredis de liberté étaient comme cela : avoir la direction de la maison jusqu'à 8 heures du matin, emmener les enfants au collège et enfin, prendre la route côtière en écoutant des cassettes de Leonardo Favio. Je ne fus jamais trop intellectuelle.

Une fois arrivée au commandement de la Justice navale, il fallait laisser la voiture et monter l'escalier du bâtiment Libertad, sachant qu'à n'importe quel moment une balle pouvait traverser mon dos. De la transpiration, du froid, présentation des documents pour rentrer dans l'édifice. À quelques mètres de mon bureau, éclata une bombe que portait sur lui un conscrit guérillero. Une autre fois, on tenta d'empoisonner l'amiral qui avait la direction de la Justice navale.

À 3 heures de l'après-midi au numéro 854 de la rue Juncal ; j'abandonnais le monde du danger pour rentrer dans le groupe d'appartenance, de fuite et de référence.

C'est là-bas où commencèrent des histoires qui me conduisirent à me poser des questions : être un étranger dans un autre pays ; Gertrudis von Luther aristocrate russe était mariée à un

représentant de Krupp. Ils étaient les plus forts, les plus riches jusqu'au moment où l'Argentine déclara la guerre à l'Axe à la fin du conflit. Les biens des familles allemandes impliquées dans la guerre de 1939 à 1945 furent confisqués. Gertrudis constitua, chez elle, un salon littéraire de style XVIII[e] siècle, en plein Buenos Aires dont l'objectif – je crois – était de survivre d'une manière quelconque aux avatars économiques.

C'était le noyau d'un réseau de relations sociales qui mêlaient l'aristocratie européenne à l'aristocratie argentine. Ainsi, nous faisions connaissance les uns et les autres. Parmi l'aristocratie européenne, il y avait certaines grandes fortunes comme celle de Mira von Bernard.

* * *

Un troisième étage, celui de Gertrudis. La voiture dans le parking de l'église de Las Mercedes. Soudain, je me sentais jeune, jolie, élégante, intelligente et heureuse. Je rentrais chez elle. La maison sentait le parfum de la confiture de fruits mélangé à l'encens ; le piano à queue, les rouges profonds, car la couleur rouge dominait. Cette maison était devenue le point clé pour se faire connaître. Ce ne fut pas par hasard que mon cabinet fut privilégié par l'aristocratie européenne et argentine.

Néanmoins, il y avait des moments où j'avais le cœur gros, car je savais que la couleur, la musique, les différentes langues parlées aussi bien que tout ce monde culturel ne suffisaient pas à calmer l'angoisse de savoir que mes enfants existaient et que j'avais peur.

Alors tout disparaissait. Je devais revenir à la maison de toute urgence pour serrer mes enfants dans mes bras. Oui, je devais les serrer, je les serrais. Je mangeais un sandwich et me mettais à étudier en face de la télévision, lorsque les quatre jouaient à des projets secrets ou manifestes. Les trois plus petits ne savaient peut-être pas comment on pouvait souffrir et combien il était nécessaire de fuir la faiblesse pour leur offrir un modèle de force. Même maintenant, je me sens menacée par les larmes, par ces

larmes qu'alors je ne pouvais pas verser. J'étais si fatiguée d'avoir à réprimer l'angoisse que je m'endormais sur la jupe de la plus petite, tandis que les trois autres jouaient à côté et se disaient : « Ne parle pas fort, maman dort… » Et maman était si petite ! Et nous étions en vie tous les cinq et je les protégeais en me laissant protéger. Aimer, c'est une éternité, c'est un instant, une coexistence très complexe des passés et des futurs : il ne faut pas penser, il faut juste laisser venir, contempler. J'aurais voulu aussi que nous nous enfermions tous dans la maison et que les enfants ne retournent plus à l'école. Avec le recul, je me vois chercher la manière de leur faire partager la sublime intimité de ma maison d'enfance.

* * *

Cette image ne peut pas avoir de fin. Je m'en retire correctement, car cette gloire fugace n'existe plus et, aujourd'hui, ce ne sont plus les années 1973, 1974, 1975, 1976 ; c'est simplement le 13 février 2002, et je suis dans le monde, point final.

Un peu plus sur Perón

Que voulaient-ils de Perón les jeunes ? La question demeura ouverte, mais il n'y avait qu'une seule réponse : « Un père. » Le père archétypique, actif, créateur, quelqu'un les forçant à se réveiller.

Notre génération, la mienne, fut une génération dont les parents dormirent sans opportunité ni poids politique. Les nouveaux parents – nous – étaient, par conséquent, nuls pour satisfaire les désirs de transcendance et de nationalisme, car le poids politique de l'Argentine et la dictature péroniste firent que nous fûmes plus au courant de la première guerre mondiale et des conflits de guerre de Corée et du Vietnam. Nous ne savions plus dans quelle dimension nous vivions. On nous noya dans des vins français, du thé anglais, des jeans américains et des séries étrangères télévisées.

Buenos Aires était une île, un conte de plus de la vieille Europe ;

un coin plus large et oxygéné de la divine Europe. Paris, Rome, Madrid émergeaient à la tombée du jour sur l'avenue Quintana, sur l'avenue del Libertador. Avec les petits enfants dormant à la maison, nous restions jusqu'à l'aube dans les cafés élégants du quartier nord. Nous fûmes la génération de la *Dolce Vita* de Fellini, de *Hiroshima mon amour* d'Alain Renais et de *Il y a un an à Marienbad*.

Nous fûmes des parents qui créèrent le silence et effacèrent l'identité nationale, car nous ne l'avions jamais connue nous-mêmes. Perón répondait à ce besoin d'identification projective et on voulut l'imposer. Au-delà de tout cela, il était l'archétype de la révolution et donnait la mort aux modèles insuffisants que vivait chaque jeune dans son foyer.

Mais Perón mourut bêtement. À vrai dire, les morts sont, parfois, bêtes lorsqu'elles ont lieu dans le cadre d'une période vitale, héroïque et sans scrupules comme celle qui était la sienne. Perón alla un jour du mois de mai rendre visite à des bateaux de l'armée argentine. Il avait presque quatre-vingts ans et prit froid. Il perdit en quelques jours les réserves d'amour et de haine qui lui avaient permis d'être considéré comme une « force de la nature » et mourut le 1er juillet.

Après avoir harangué les jeunes pour créer une force, enfin unifiée et sans dissidence, il les laissait brutalement abandonnés, divisés et orphelins. Plus confus que jamais, ils ne purent que s'identifier au mythe, sans pouvoir parvenir à se différencier et à acquérir une identité. Ainsi, le chaos arriva ; le chaos romantique : « Donner la vie pour… pour qui ? Pour quoi faire ? Avec quel sens ? »

Les générations se séparèrent à mort. Les chemins bifurquèrent. Qu'est-ce que les jeunes voulaient de Perón ? Un père, enfin, tout puissant qui leur parla comme on peut parler aux adultes. Et ils n'obtinrent qu'un père mort ; ils se sont donc réfugiés dans une nouvelle situation d'orphelins, moins tragique que celle de leur

foyer d'origine, parce qu'il y avait beaucoup de frères et de drapeaux pour les identifier en tant que groupe.

À Tucumán, les guérilleros gagnèrent du territoire et voulurent le revendiquer comme territoire indépendant et le voir reconnu par les grandes puissances. Recherche évidente d'un autre père. Tout se frustra. L'inimitié entre les générations ne finit pas, mais le chloroforme des convenances et la commodité apaisèrent les esprits. Peut-être que les choses auraient pu s'arranger avec de bons analystes.

Transmission et conscience[147]

Écrire quoi ? Pour qui écrire ? Pour ceux qui arriveront demain ? Pour ceux qui existent aujourd'hui ?

Écrire pour leur dire qu'ils sont les victimes de leurs ancêtres et qu'ils devront créer un nouveau monde pour ceux qui viendront ?

Écrire sans dire quoi que ce soit ou leur raconter des théories qui sont bien en deçà de la vérité ?

Écrire pour leur mentir sur l'histoire d'un monde qui était meilleur ?

La mort, la vieillesse, la maladie et la pauvreté ont toujours existé.

Les hommes perdaient leurs dents, leurs forces et jusqu'à l'âme en cherchant une vérité qui était plus grande que celle d'Hegel, de Marx, de Freud, de Lacan et de tous les autres.

Et nous continuons à mentir pour cacher les dépouilles de ce monde que nous laissons à nos héritiers comme succession !

Naturellement, je pars, aujourd'hui, d'une position dépressive, d'une position révolutionnaire, parce que, aujourd'hui, tout est caché ou nié ; parce que nous sommes les esclaves de la globalisation et de l'égalisation par le bas. Exactement, comme nos ancêtres l'ont été avec les idéaux mensongers.

La descendance est là. Nos héritiers sont tellement avides que nous ne parvenons pas à les comprendre. Sinon à partir de l'existence de l'ombre humaine, du *Ça* de la passion meurtrière. La horde nous massacre. Prenons garde aux dévorateurs !

---

147 : publié dans le n° 75 de la lettre de SOS Psychologue (février 2002) « La descendance ».

* * *

Nous avons tous idéalisé la descendance. Encore faut-il être dignes de cette idéalisation.

Le cycle humain qui consiste à naître, croître, se reproduire et mourir n'est pas si simple, en réalité ! Naître/faire naître ; croître/pour faire croître ; reproduire/pour faire reproduire ; mourir/pour faire mourir.

Comme la condition humaine peut être, à la fois, sublime et maudite !

Sommes-nous, les parents, coupables de toutes les ignominies dont nous accusent nos descendants ?

La psychanalyse a peut-être mis l'accent sur les conflits de l'espèce humaine et de la succession des générations. Mais elle est impitoyable et, dans une certaine mesure, malsaine, car elle ne nous aide pas à comprendre notre responsabilité quand, déjà, adultes et détenteurs d'un discours maniaque qui fait que l'autre soit toujours responsable, oubliant la vérité inaliénable qui consiste à respecter nos ancêtres et nos parents lesquels, avant notre naissance, avaient déjà leurs qualités et leurs défauts.

Rien de plus cruel que le rejeton humain, car il ne devient pas anonyme comme chez les animaux. Il est fait pour sanctifier, culpabiliser et jusqu'à détruire les parents qui, depuis la nuit des temps, ont fait pour le mieux, selon leurs degrés de conscience pour réussir avec leurs petits.

Indifférence ? Non

Esclavage générationnel ? Non plus.

Simple compréhension du devoir individuel d'accepter sa propre responsabilité et devenir des êtres humains à part entière.

Écrire sur la descendance ? Oui, mais plus tard quand la fureur de la vérité prendra la place de l'hypocrisie, à propos du transfert de

responsabilité.

Qui suis-je pour me permettre de juger mes parents ?

Qui m'a investie de la toge du juge ?

Je ne sais pas où je vais, mais je sais que je vais et cela me fait plaisir, car ce que je dis aujourd'hui, je n'aurais pas pu le dire hier, quand moi aussi j'étais bercé par le discours dictatorial d'une psychanalyse plus qu'orthodoxe, déprimante ou maniaque.

* * *

L'inceste est symbolique. La violation incestueuse est pathologique et n'a rien de symbolique.

Les mass médias s'étendent continuellement sur les problèmes de viol incestueux. Ces affaires relèvent de la pathologie. La confusion semée par l'ignorance et la facilité à utiliser des mots propres à une large audience populaire conduit à interpréter l'œdipe symbolique et la violation pathologique incestueuse comme un mélange mortel qui sème le doute générationnel et engendre de nombreuses situations délirantes.

Les séances fréquentes de groupe d'origine conceptuelle et de formation douteuse créent des situations de débordement émotionnelles chez des personnes dont la pathologie n'a pas été diagnostiquée de manière différentielle.

* * *

Je suis très loin du fanatisme des écoles, loin d'affirmer mon appartenance à telle ou telle école, car, à travers une très longue expérience clinique et analytique, je réussis à acquérir une propre identité par force de travail, d'effort et de sur-effort.

* * *

Et en mettant notre prétention de côté, posons-nous la question : qui je suis je moi-même ?

Suis-je capable de réfléchir et d'agir sans avoir à consulter le livre de mon maître préféré de la pensée ?

Quand Lacan, si valorisé aujourd'hui, disait que *l'analyste s'autorise à lui-même*, il ne voulait pas dire que tous peuvent se nommer analystes, parce qu'ils veulent l'être ou parce qu'ils ont fait une longue analyse, parfois trop intellectuelle et même mensongère. Sinon qu'un analyste pourrait être considéré comme tel s'il réussit à guérir un patient.

Mais existe-t-elle la guérison psychologique ?

Entendons bien. Pour y parvenir, la question concerne deux personnes. Nous ne pouvons pas aider celui qui ne veut pas s'aider lui-même. Sommes-nous la poubelle du monde ? Non. Les générations d'analystes à venir devront tenir compte non seulement de la bonne distance, mais aussi de la nécessité de s'engager. L'accompagnement du patient est la clé, mais ce n'est pas la seule interprétation. En effet, il est nécessaire de voir, comprendre et conclure.

Si vous n'avez pas assez travaillé le contre-transfert pour vous confronter aux demandes de l'analysé, si vous ne savez pas assez, si vous savez en vous-même et sans hypocrisie que vos connaissances sont bien limitées, n'apposez pas sur votre plaque psychothérapeute.

La meilleure chose serait de rentrer à l'université, franchir péniblement les obstacles de l'apprentissage, douter de vous-même et arrêter de vous sentir capable de guérir les autres si vous ne réussissez pas à trouver en vous-même le sens de la vie et le besoin de la vérité. Vérité avec laquelle, pour la plupart, nous avons tous des problèmes, car la vérité si on la cherche, on la trouve. Mais elle n'est pas toujours agréable, mais toujours source d'éveil.

Fait à Paris, le 8 février 2002
avec la passion habituelle,
mais il ne fait pas froid, il pleut un peu

et je crois, comme dit Jung, que finalement
« le sens s'imposera au non sens ».

A mon père[148]

Je ne suis plus le lierre autour du tronc de l'arbre, je suis arbre, la nuit tombe, le jour vient, je me souviens de toi, encore sur tes genoux, mon père absent, et transitant entre la brute finesse de tes conseils et la pitié que tu as ressenti pour mon âme.

Dans le creux de paix qui est mon repos, ton modèle sincère m'empêche sans cesse de me plonger dans le rêve médiocre de n'être personne.

Je te cherche encore et je te pressens lorsque j'annonce, sans pitié, ce qui est injuste.

Depuis ton ferme portrait tu regardes ce que je n'ai su faire de ton modèle et tu souris largement et fermement : ta fille est un arbre robuste et ferme, et plus jamais le lierre autour du tronc.

Fait à Paris, mercredi 13 février 2002

148 : publié dans le n° 75 de la lettre de SOS Psychologue (février 2002) « La descendance ».

Réponse à Rut[149]

Moi aussi j'ai eu un maître et j'ai été disciple. Moi aussi j'ai voulu donner à l'aimé une descendance pour lui offrir aussi la transcendance mais il a disparu dans une mort qui arriva trop tôt et qui laissait ainsi la descendance au disciple sans même avoir appris à être maître. Mais le temps, rigoureux et nouveau se chargea de rompre l'ignorance et, sans remède, je fus mère, maître et tant d'autres choses que je pense, moi-même et sans prétention, avoir atteint la maîtrise du silence qui est le seul vrai chemin pour donner la liberté aux descendants.

Réponse à Rut dans la dimension de la nouvelle parole

Le printemps est agressif et amène la pluie et il y aura de nombreux déluges ainsi que des temps d'amour et d'amours neufs. Je m'épuise dans l'espoir et les enfants de l'esprit se multiplient et les enfants de la chair se dessèchent en un lieu lointain : sombre ou lumineux nous donnerons la lumière à des êtres nouveaux qui s'enchanteront recherchant la conscience, qui se lasseront de romances fantasmées pour se plonger au sein même de la vie.

Mon maître ne fut pas le tien, mais le discours fut toujours double et transitif. Pourquoi contempler la descendance sans se sentir capable de se rendre éternel ?

Et je te dis, le vent viendra, ses traces se sont effacées, ainsi que les miennes sur le sable de la plage, dans les champs, sur les sentiers. Parfois, peut-être bien que les traces de son passage se sont effacées de mon âme, il y aura toujours les enfants et les

---

149 : publié dans le n° 75 de la lettre de SOS Psychologue (février 2002) « La descendance ».

enfants des enfants et l'éternité qui ne fait que des clins d'œil et me touche, et c'est comme ça toujours comme ça… Depuis ce point de vue si distinct, où déjà maître et possédant la maîtrise la solitude de ma tour est beaucoup plus froide.

Et je suis seule… mais peut-être moins seule qu'avec les autres.

Fait à Paris, le mercredi 13 février 2002

Jung (Avant-propos)[150]

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG » (Avant-propos)

Pourquoi écrire ce livre ? L'aventure de Jung a commencé pour moi très tôt dans le temps. J'ai vécu et grandi dans un milieu imprégné de sa pensée. Mon père avait fait de *Psychologie et alchimie* son livre de chevet. Avec passion, il se plongeait dans cet ouvrage difficile qui lui ouvrait une nouvelle compréhension du discours de ses patients et marquait les jalons de sa propre évolution personnelle.

Aussi ne voudrais-je pas présenter mon livre sans faire référence à mon père. Pour moi, ce fut un géant. C'était un homme qui pensait droit et qui, à toutes les étapes de ma vie, respecta en moi le sujet responsable.

Malgré la réussite qui marqua sa vie professionnelle tout comme sa vie de famille, sa carrière administrative se caractérisa par une série de frustrations et de revers politiques. Refusant de se laisser fléchir par ces aléas, il se retira de la scène publique. Bientôt, il se retrouva dans une solitude quasi totale. Sans doute, trouva-t-il, dans Jung – qui osa affronter l'isolement suprême vis-à-vis de Freud et lutter contre le silence – un modèle à suivre pour sa propre vie. Il se mit également au travail manuel. Il monta un atelier dans l'une des pièces qui donnaient sur le jardin, où il réalisait toutes sortes de travaux. Je me souviens qu'il changeait jusqu'aux semelles de nos souliers et qu'il ne dédaignait pas de s'occuper du poulailler.

---

150 : publié dans le n° 76 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2002) « Jung ».

Il parlait souvent seul à la maison, car nous n'étions pas en âge de comprendre suffisamment son histoire pour donner une réponse à ses angoisses. Durant vingt-neuf ans, et sans manquer un seul jour, il se leva tôt pour conduire ses consultations à l'administration de la Santé du ministère de la Communication. Il rentrait à midi, mangeait et faisait une sieste très brève avant de commencer, vers quinze heures, ses consultations particulières, souvent jusqu'à très tard dans la soirée. Je l'attendais pour dîner. Je pensais à cette époque que notre bonheur serait éternel. Je le pense toujours maintenant, mais ce n'est qu'à l'âge mûr que ma perception de la vie, de la mort et de l'éternité ont confirmé cette hypothèse, car la recherche de la vérité, du vrai chemin me fait objectivement souffrir. Auparavant, je croyais que c'était seulement à travers le « sacrifice » que nous pouvions acquérir une conscience objective.

Maintenant je crois que la modalité d'évolution est plutôt le « transit » et que ce dernier concept devrait remplacer celui de sacrifice. Laisser venir, contempler et seulement plus tard interpréter.

J'ai vécu ces questions dans le regard de mon père, je les ai faites miennes et je crois les avoir transmises, du mieux possible, à mes enfants.

Ma seconde fille est née en 1960. Elle était toute petite quand les journaux, en cette matinée de juin 1961, ont annoncé le passage de C. G. Jung à l'éternité. Nous étions à l'hôpital naval de Puerto Belgrano, au cabinet de consultation psychiatrique du Dr Mario Augusto Pesagno Espora, un homme qui savait entretenir autour de lui la soif de connaître Jung. Ce fut une matinée sans joie, parce que notre vœu le plus cher aurait été de pouvoir connaître Jung personnellement. Si nous n'avions pas tenté l'aventure auparavant avec mon père, c'est, parce que nos obligations et toutes sortes de limitations ne nous l'avaient pas permis. Mon père, sous l'égide de Jung, avait compris que vivre dans l'action utile et consciente, dans l' « ici et maintenant », permettrait de

savourer l'éternité. Nous avions un projet de vie, mais sans l'impatience d'en brûler les étapes.

Mon père mourut en 1974, c'est-à-dire treize ans plus tard. Toujours, il me poussa vers Jung. Du point de vue humaniste qui était le sien, il pensait que, pour comprendre le maître de Zurich, il fallait avant tout le considérer comme un fait historique, c'est-à-dire le saisir dans son contexte spatio-temporel. Pour cela, il était nécessaire de retourner aux sources de sa pensée en suivant les données empruntées aux livres que nous pouvions nous procurer en ces temps-là. Mon père parlait l'allemand, mais il n'avait pas le temps matériel de le traduire directement pour moi. J'ai poursuivi mon travail de recherche comme je l'ai pu. Passionnément. Un impératif m'était imposé dans ma tâche : réduire chacune de mes conclusions à une synthèse claire et sans complications. L'objectif urgent était de faire connaître Jung en Amérique latine.

* * *

Mes études m'orientèrent naturellement vers l'investigation. Les objectifs du travail étaient les suivants :

• quelles étaient les origines de la pensée jungienne ?

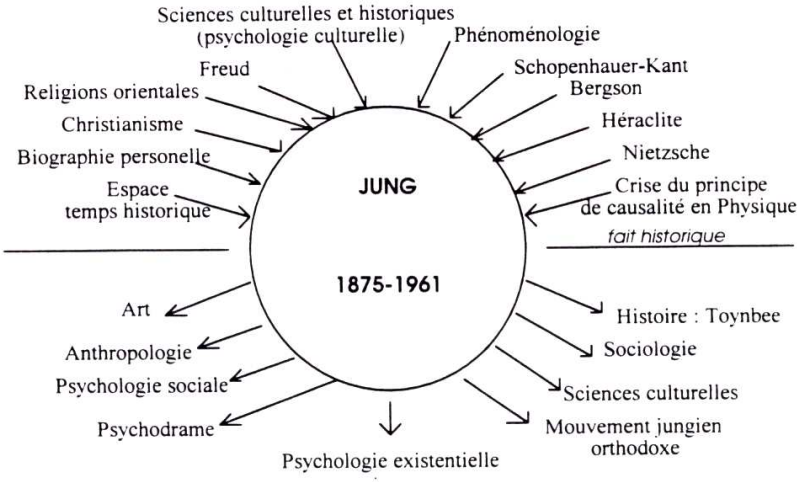
• qui était Jung lui-même ?

• comment pouvaient être décrits les concepts fondamentaux qui rendaient cette pensée opérationnelle ?

• pourquoi, en bref, Jung ?

Parce qu'il était clair que ses modèles énergétiques et informationnels et le sens finaliste de ses concepts en psychologie profonde amenaient à se poser la question fondamentale : pourquoi Jung ?

Nous présentons, ci-dessous, les données extraites de ses livres et de ses commentaires.



* * *

Ce fut un travail dont je n'imaginais pas a priori la difficulté et, encore maintenant en 1993, le courage de persévérer me manque quand je vois Jung presque ignoré dans les programmes universitaires et à peine considéré dans les œuvres majeures sur l'histoire de la psychanalyse.

De plus, il pèse sur l'homme et son œuvre un certain nombre de stigmates qui ne sont que des projections de conflits résiduels propres aux individus ou aux sociétés.

C'est pourquoi l'œuvre de Jung pourrait s'inscrire dans l'histoire de la pensée de la façon suivante : dans un premier temps, il y avait Dieu dans le ciel et l'homme sur la terre. Dans un second temps, tout jugement de valeur mis à part, Dieu fut pratiquement remplacé par le matérialisme dialectique et ses dérivés en sciences sociales. Ensuite, l'homme est venu à l'existence, tandis que le génie sans limites de Freud découvrait l'inconscient. Dans un dernier temps, a surgi Jung qui redonna sa place à Dieu dans le ciel et à l'homme, porteur d'inconscient, sur la terre.

Sur toutes les questions qui précèdent, une anecdote m'a

beaucoup éclairée.

Quand je suivais les cours pour mon doctorat de psychologie à l'Université de Belgrano à Buenos Aires, le professeur cita Jung comme le premier psychologue existentiel, parce que ses critères étaient valides bien qu'atemporels à tous les niveaux de l'analyse : psychologique individuel, psychosocial aussi bien que sociologique. C'est le cas, par exemple, de son concept d'archétype ayant fonctionné, fonctionnant et devant fonctionner pareillement en tout temps et en tout lieu, tout comme le cœur humain a fonctionné, fonctionne et fonctionnera en tout temps et tout lieu aussi longtemps qu'existera l'homme.

L'unique objectif que nous voulons, ici, prendre en compte est l'homme et sa psyché, l'homme en tout temps et en tout lieu à l'intérieur de son contexte culturel, relié fraternellement à tout le vivant, partageant une philo-ontogénèse commune, un inconscient collectif.

D'autre part, Jung avait créé – et c'est pour cela qu'il peut être considéré comme un psychologue existentiel – une définition de la « personnalité actualisée » comme « celle capable de s'adapter en tout temps et en tout lieu aux exigences du principe de la réalité ».

* * *

L'objectif du travail était la systématisation, particulièrement complexe pour le rendre communicable à un public latino-américain de langue espagnole.

Il y eut beaucoup de moments où le courage me fit défaut et où j'eus envie d'envoyer promener tout ce qui était Jung. En outre, il faut savoir que l'influence de Freud dans les foyers argentins était considérable.

L'influence de l'APA[151] grandissait chaque jour. Toute une génération, la mienne, fut psychanalysée par un grand maître comme le professeur Ángel Garma. La psychologie sociale était brillamment illustrée par un Enrique Pichon Rivière et le lacanisme séduisait beaucoup, car il était à la recherche d'une précision et de formulations mathématiques qui éviteraient l'angoisse que provoquait notre jeune science aux dimensions relativement mesurables. L'école de psychodrame de Rojas Bermúdez, héritière héroïque de J. L. Moreno, tentait une explication topographique de la psychologie, mais l'approche et la compréhension de ses groupes de travail était celui de l'analyse orthodoxe. Dans le contexte de l'époque, plusieurs tentatives jouèrent un rôle expérimental : la théorie de la communication de Ruersch et Bateson, la « Gestalt » et la psychologie de Carl Rogers centrée sur le patient qui demandait nécessairement une présence analytique extraordinaire. En psychologie infantile, le Dr Florencio Escardó et sa femme Eva Giverti faisaient autorité. En toile de fond de toute cette activité, jouait, avant tout, l'orthodoxie analytique freudienne.

Cependant, nous sortions tous de la même matrice.

C'est dans les années quarante que le Dr Elen Katz, une juive d'origine polonaise qui avait été analysée par Jung, débarqua en Argentine sans parler un seul mot d'espagnol. Je n'ai rassemblé que peu d'éléments sur elle. Mon défaut ayant toujours été de penser selon le critère d'éternité et de constamment remettre au lendemain l'approfondissement des choses concrètes. Je ne pouvais pas non plus interviewer ma propre analyste !

Elen Katz analysa le Dr Ernesto Izurieta, un médecin de la génération de ma mère, qui vint à elle séduit par l'idée jungienne selon laquelle « nous créons de la nature dans la première partie de notre vie, tandis que nous devons créer de la culture dans la

---

151 : les psychanalystes sont regroupés dans l'Association psychanalytique argentine.

seconde partie ».

À cette époque, j'étais très jeune, mais j'avais mes quatre enfants, une famille heureuse, sans aucun problème matériel, et ma carrière professionnelle ne me donnait que des satisfactions. Tous les mardis soirs, mon bureau se transformait en salon philosophique du XVIII[e] siècle. Nous nous y réunissions pour travailler sur Jung avec le critique d'art Abraham Haber, auteur d'un livre intitulé *Un symbole vivant*. Il suivait aussi une analyse avec Elen Katz. Au début, nous n'étions qu'une poignée, mais régulièrement je dus augmenter mon stock de tasses à café pour répondre aux besoins d'une assistance toujours plus nombreuse. C'est avec fascination que je me rappelle, aujourd'hui, ces temps bénis.

C'est à cette époque que le Dr Vicente Rubino devint pour moi un ami. Il avait été mon parrain de thèse. Je n'avais jamais abordé le *Yi King*, mais, lors de la dernière soirée passée avec le groupe dans mon cabinet, il consulta le *Yi King* en prévision de mon voyage. Le numéro « 38 » sortit.

Je n'ai jamais cherché à connaître la signification de ce numéro ni ce qu'il pouvait avoir de prémonitoire. Toujours est-il que, le 12 mai 1978, je partis de Buenos Aires pour ne pas revenir. Ce fut mon tour de connaître l'isolement le plus grand. Débarrassée de toute prétention, je vins en France pour commencer par le niveau le plus bas. Pourquoi Paris et pourquoi pas la Suisse, et Zurich, pour être plus précis ? C'est tout d'abord une question de langue qui me conduisit, pendant au moins treize ans, à lutter comme Jacob contre l'ange. J'avais accompli la majeure partie de mon travail sur Jung à partir des livres traduits en français par le Dr Roland Cahen. J'arrivai à lui avec la dévotion d'une vieille disciple, fascinée par sa clarté clinique. Chacune de ses observations de bas de page manifestait une éclatante compréhension. Pendant plusieurs années, je travaillai sans interruption avec lui et je participai, chaque lundi, à l'Institut des Hautes études de l'homme au 56 du boulevard Raspail, à ses groupes de « traduction des

lettres de Jung », encore inédites en français. Mais les chemins divergent et j'abandonnai ce travail le 30 octobre 1986, ce qui ne m'interdit pas, bien sûr, de reconnaître ses qualités et de lui exprimer ma reconnaissance pour ce temps de travail en commun.

De toute manière, si les chemins s'écartent un jour par la force des circonstances, les objectifs continuent à être les mêmes. Cahen, avec sa réédition de *L'homme à la découverte de son âme*, est fidèle, sans nul doute, à son objectif de faire de Jung un symbole vivant et intemporel.

J'ai décidé de conserver de mon premier livre toute sa force originale, même avec ses défauts. Le fruit de ces quinze ans a dormi à côté de moi et ce fut Élie Humbert qui me fit reprendre le combat. Je ne le dis pas sans émotion. Ce fut pour traduire et faire publier son livre *Jung* que j'ai recommencé à écrire et j'ai décidé de publier les conclusions qui figurent, ici, sous le titre « Dix-sept ans après ». L'expérience « Humbert » a changé ma vie. J'ai cessé d'être une scientifique amère et frustrée à cause de l'absence d'écho à ce que je faisais pour accepter simplement un rôle de sujet porteur de conscience objective et animé par la nécessité de transmettre le message.

Je crois avoir épuisé les possibilités en Argentine vers les années 1978 de voir Jung reconnu comme un maître dont l'œuvre intégrale posséderait les mérites indiscutables pour être enseignée en chaire à l'Université, et je suis venue en France en sacrifiant, comme tous les idéalistes, le succès professionnel pour une meilleure connaissance du sujet Jung ainsi que de soi-même.

Je savais que je devrais entrer par la petite porte. Je l'ai accepté, parce que je venais découvrir « Jung en Europe ».

Les longues années de silence et d'isolement m'ont certainement permis de confirmer ce que j'avais compris.

* * *

Autour de l'année 1978, je désirais créer une Société argentine de psychologie analytique. Maintenant, je n'en suis plus très sûre. La question énigmatique que Sabina Spielrein posait à Jung et à Freud reste ouverte : la destruction sera-t-elle la cause du devenir ?

Je me suis rendue en 1992 à Rostov-sur-le-Don, la patrie de Sabina Spielrein. Le voyage en train entre Moscou et Rostov fut long, avec comme destination finale Bakou. Des espaces immenses où j'ai pu percevoir la palpitation simple de la pulsion de destruction tout comme l'instinct de vie. Des choses simples. Une vie simple. Un climat dur. Pourquoi le choix final de Freud par Sabina ?

* * *

Je suis loin de parler à partir de mes propres blessures narcissiques. Le temps et les épreuves nous infligent des cicatrices flexibles, mais résistantes. Je ressens, parfois, une certaine tristesse et j'essaie, une fois de plus, d'aider les générations qui cherchent à comprendre Jung et à lui reconnaître sa valeur scientifique. Jung est un psychologue croyant et spiritualiste, et non pas un vendeur de talismans ou d'eaux miraculeuses.

Fait à Paris, le 14 novembre 1992.

Je viens d'arriver en Argentine, pour un séjour de deux mois, le temps de réviser et de passer au crible les textes, de comparer des éditions pour finalement décider sans hésitation de ne rien changer à ce qui a été écrit il y a dix-sept ans, mais d'ajouter une bibliographie complémentaire. Le contenu en reste actuel et illustre la valeur intemporelle de la pensée jungienne.

Fait à Buenos Aires, le 13 janvier 1993

Jung (Freud et Jung)[152]

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(chapitre III : Freud et Jung)

En l'année 1897, Freud s'engagea seul dans la tâche la plus importante de sa vie, l'exploration de l'inconscient[153].

Ses théories connurent un rejet général. Cette situation lui donna l'occasion – chose unique en Occident – de se consacrer seul à jeter les fondements de ce qui sera plus tard l'imposant édifice de la psychanalyse. L'indifférence la plus grande régna autour de lui.

« Il dut souffrir et soutenir un isolement intellectuel total[154]. »

Quand il rompit avec Fliess, son isolement fut complet.

Néanmoins, tout ne fut pas négatif. Freud, lui-même, – qui idéalisa, sans doute, cette période de vie – en signala les avantages : l'absence totale de concurrence, la carence d'adversaires mal informés et le manque de richesse dans la littérature thématique qui l'aurait forcé à lire intensément et renoncer à développer ses propres observations, puisque dans ce domaine qu'il découvrait, rien n'avait été écrit jusqu'à ce jour.

Peu à peu, certains médecins et psychiatres commencèrent à

---

152 : publié dans le n° 76 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2002) « Jung ».

153 : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, Ed. Nova, Buenos Aires, 1962, t. II, p. 13.

154 : Wilhelm Fliess avait fait référence à cette situation en la qualifiant de « magnifique isolement », reprenant ainsi la phrase de Lord Salisbury par laquelle ce dernier avait décrit la politique internationale de la Grande-Bretagne à la fin du siècle passé.

s'intéresser à ses conceptualisations. L'un d'eux, Wilhelm Steckel[155], suggéra l'idée de se réunir périodiquement pour commenter leurs cas. Freud accepta que ces réunions se tiennent chez lui, tous les mercredis soirs. Certains des participants étaient élèves de Freud à l'Université de Vienne.

Ainsi furent jetées les bases de ce qui fut plus tard la célébrissime Société psychanalytique de Vienne ; donnant raison, une fois de plus, à Bernard Shaw quand il exprima que rien d'important ou de durable ne s'est fondé sous une forme solennelle. En 1898, commença à se constituer la bibliothèque de cette société, qui avait atteint des proportions impressionnantes quand elle fut détruite par les nazis en 1938.

Jung précise qu'il lut, au cours de l'année 1900, le livre de Freud, « L'interprétation des songes », mais il ne le comprit pas et le laissa de côté.

> « À vingt-cinq ans, je manquais d'expérience pour pouvoir comprendre Freud[156]. »

Malgré sa jeunesse, Jung était déjà assez compétent dans le domaine de la psychiatrie. Il avait commencé ses études sur l'association « Études associatives diagnostiques ». Il soumettait le patient à la stimulation de divers mots et il vérifiait que, quand ceux-ci correspondaient au contenu émotionnel d'un complexe dont la charge affective avait été touchée, il se produisait des anomalies dans les réponses, fondamentalement provoquées par des retards qui étaient mesurés par un chronomètre. Ludwig Binswanger établit la relation dans sa thèse de doctorat entre la preuve d'association et l'effet psychogalvanique.

En 1903, Jung relut « L'interprétation des songes ». Il resta captivé. Il établit le lien entre les répressions qu'il avait montrées

---

155 : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, Ed. Nova, Buenos Aires, 1962, t. II, p. 18.

156 : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, *op. cit.*, p. 156.

dans ses preuves d'association avec celles décrites par Freud.

En 1907, Jung publia sa thèse de doctorat, « La psychologie de la démence précoce ». Ce fut un livre qui fit histoire dans la psychiatrie[157], bien que Jung confesse que :

> « Je n'ai pas trouvé beaucoup de compréhension » et « mes collègues se moquèrent de moi[158]. »

Dans cette publication, Jung développait certaines des idées freudiennes sur la psychose. Il envoya ces deux publications au maître de Vienne, mais Freud était tellement empressé de les lire qu'il se les était déjà procurées[159]. Ce fut l'origine d'une amitié entre les deux hommes et d'une correspondance épistolaire qui dura sept ans. Dans leurs lettres, ils se traitaient d'une manière spécialement affectueuse, découvrant à l'occasion leurs pensées scientifiques et donnant libre cours à leurs réflexions personnelles.

Avant de faire la connaissance de Freud, Jung avait appelé « complexe » le facteur perturbateur émotionnel et inconscient qui cause les anomalies du « test » associatif.

L'amitié de Jung fut acceptée avec grand enthousiasme par Freud. Cet apport suisse lui permit d'envisager l'évolution triomphante de la psychanalyse, jusqu'alors réduite à un petit cercle de juifs viennois. Freud se sentit très attiré par la personnalité de Jung. Bientôt il le proclama son « Kronprintz », c'est-à-dire son prince héritier et successeur (lettre de Freud du 16 avril 1909). D'autres fois, il l'appelait le « Josué » dont le destin signifiait l'exploration de la terre promise pour la psychiatrie que, lui seul, pourrait apercevoir de loin comme Moïse (lettre de Freud du 28 février 1908). Cette identification de Freud avec Moïse nous intéresse en ce qu'elle constitue un préalable qui devint évident des années

---

157 : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, *op. cit.*, t. II, p. 42.

158 : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, *op. cit.*, p. 158.

159 : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, *op. cit.*, p. 42.

plus tard[160].

> « Nous nous sommes rencontrés à une heure de l'après-midi et nous avons parlé pendant treize heures sans interruption, pour ainsi dire. Freud était le premier homme réellement important connu à ce jour. Personne ne pouvait se comparer à lui. Dans son attitude, il n'y avait rien de vulgaire. Je l'ai trouvé extraordinairement intelligent, pénétrant et intéressant sous tous les rapports[161]. »

Cette première rencontre marqua clairement l'importance que Freud accordait aux phénomènes de transfert durant le traitement analytique. Ils parlaient à bâtons rompus depuis des heures quand Freud lui demanda brusquement ce qu'il pensait du transfert et Jung répondit avec la plus profonde conviction que c'était l'alpha et l'oméga de la méthode analytique. Ce à quoi Freud répondit :

> « Alors, vous avez compris le principal[162]. »

Pourtant, la conquête n'avait pas été totale.

> « Il y a encore quelque chose dans cette première rencontre qui me sembla significatif. Cela concerne des choses que je ne parvins à comprendre et à approfondir qu'au déclin de notre amitié. Il était évident que la théorie sexuelle était d'une grande importance pour Freud. Quand il en parlait, sa voix se faisait impérieuse et son attitude critique et sceptique disparaissait pratiquement. »

Jung lui objecta que la théorie sexuelle poussée jusqu'à ses ultimes conséquences conduisait à un préjudice dommageable pour une civilisation. Celle-ci apparaissait comme une simple farce, conséquence morbide de la sexualité. Dès lors, ces conséquences apparaissaient comme difficiles à accepter pour quiconque était imprégné de la culture de son époque.

Freud lui répondit :

---

160 : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, *op. cit.*, p. 44.

161 : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, *op. cit.*, p. 158.

162 : Jung C. G., *Psicología de la transferencia*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, p. 34.

> « Certainement, il en est ainsi. C'est une malédiction du destin contre laquelle nous ne pouvons rien. »

Jung ajoute :

> « Je n'étais pas disposé du tout à lui donner raison. Cependant, je ne me sentais pas encore suffisamment mûr pour entamer une polémique[163]. »

Un autre aspect désagréable de Freud fut immédiatement capté par Jung : son amertume[164].

En l'année 1909, tous les deux furent invités – chacun séparément – à visiter les États-Unis. Ils furent accompagnés par Ferenczi. Les relations entre les deux hommes furent cordialissimes. Toutefois, il se passa avant l'embarquement un fait significatif. Dans les environs de Brême – port qui avait été choisi pour l'embarquement – et dans certaines contrées du nord de l'Allemagne, il se trouve fréquemment des cadavres connus comme étant les « momies des marécages ». Ce sont des restes d'hommes préhistoriques qui s'étaient noyés là et qui furent inhumés en ces lieux. Les eaux de ces marécages renferment des acides végétaux qui détruisent les os et qui provoquent simultanément un tannage de la peau. Pour cette raison, la peau et les cheveux se conservent parfaitement, mais les cadavres se présentent complètement aplatis sous le poids de la tourbe.

Jung se montra extrêmement intéressé par ces cadavres et il commenta ce fait à Freud qui se montra désagréablement surpris par cet intérêt et il le lui reprocha plusieurs fois avec véhémence. Dans le cadre d'une de leurs nombreuses conversations, Freud souffrit d'une lipothymie. Il commenta plus tard à Jung que, à propos de cette histoire, il le voyait manifester son désir inconscient de le voir mort ou disparu.

---

163 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, Ed. Seix Barral, Barcelona, 1971, p. 159.

164 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, Ed. Seix Barral, Barcelona, 1971, p. 166.

> « Je suis resté plus que surpris par cette opinion qui était la sienne. J'étais effrayé et ahuri par le pouvoir de ses fantaisies capables de le mettre en syncope[165]. »

Pendant le voyage, les deux hommes se commentèrent mutuellement leurs rêves.

> « Freud eut un rêve dont je n'ai pas le droit de révéler le contenu. Je l'ai interprété du mieux que j'ai pu, mais j'ai ajouté que je pourrais en dire bien davantage s'il voulait m'informer de certains détails de sa vie privée. À ces mots, Freud me regarda l'air étonné. Son regard était plein de méfiance et il dit : le fait est que je ne peux pas risquer mon autorité.
>
> C'est à cet instant qu'il la perdit. Cette phrase resta gravée dans ma mémoire. En elle, était inscrite la fin de notre relation. Freud plaçait l'autorité au-dessus de la vérité[166]. »

À cette même époque, Jung eut un rêve qu'il raconta à Freud. Étant donné qu'il revêt beaucoup d'intérêt pour les conceptualisations jungiennes ultérieures, nous croyons opportun de le relater tel qu'il apparaît dans l'autobiographie de Jung.

> « J'étais dans une maison inconnue, qui avait deux étages. C'était ma maison. Je me trouvais à l'étage supérieur. Là, il y avait une espèce de salle de séjour avec de beaux meubles anciens de style rococo. Aux murs étaient suspendus de beaux tableaux antiques. Je m'extasiais devant une telle maison ayant pu être la mienne et j'ai pensé : ce n'est pas mal. Mais je ne connaissais pas l'aspect de l'étage inférieur. Je suis descendu. Tout était beaucoup plus ancien et j'ai vu que cette partie de la maison appartenait approximativement au XV^e^ ou au XVI^e^ siècle. Le mobilier était typique du Moyen Âge et le carrelage de dalles rouges. Tout était dans la pénombre. J'allais d'une pièce à l'autre et je pensais : maintenant, je dois explorer la maison entière. J'arrivai à une porte lourde que j'ouvris. Derrière elle, je

---

165 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, Ed. Seix Barral, Barcelona, 1971, p. 166.

166 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, Ed. Seix Barral, Barcelona, 1971, p. 167.

> découvris un escalier de pierre qui conduisait à la cave. Je descendis et me trouvai dans une belle salle très ancienne magnifiquement voûtée. J'inspectai les murs et découvris qu'entre les pierres il y avait des couches de briques. Mon intérêt monta d'un cran. J'observai également le sol recouvert de pavés. Sur l'un d'eux, je découvris un petit anneau. En le tirant, la dalle se leva et je trouvai à nouveau un escalier. Il était fait de marches en pierre très étroites qui conduisaient dans la profondeur. Je descendis et arrivai à une petite grotte. Sur le sol, il y avait beaucoup de poussière, des os et des poteries cassées, comme les vestiges d'une culture très ancienne. Je découvris deux crânes humains à moitié détruits et apparemment très anciens[167]. »

L'intérêt de Freud se centra sur les deux crânes en répétant qu'ils exprimaient un désir de mort. Jung, devant le souvenir de l'évanouissement antérieur du maître viennois et son insistance sur les désirs de mort lui mentit, en étant pleinement conscient que sa façon de faire n'était pas irréprochable et il le mentionna à sa femme et à sa belle-sœur.

Un autre facteur très important dans la détérioration des relations entre Freud et Jung furent les rivalités qui se développèrent dès le début entre le groupe « suisse » et le groupe « viennois ».

> « L'admiration qu'éprouva Jung pour la personnalité de Freud avec sa pénétrante intelligence, était loin de s'étendre au groupe de ses disciples. Il considérait ceux-là comme un mélange d'artistes décadents et de médiocrités et il plaignait Freud de le voir entouré par de tels personnages. Peut-être étaient-ils, dans leur comportement, différents de la classe professionnelle à laquelle Jung était accoutumé en Suisse. Que cela soit fondé ou non – ajoute Jones –, il ne put éviter d'être soupçonné d'un certain préjugé racial. Il est vrai que l'antipathie entre lui et les Viennois fut réciproque et elle augmenta avec le temps. C'est un problème qui devait beaucoup

---

167 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, Ed. Seix Barral, Barcelona, 1971, p. 168.

affliger Freud[168]. »

L'accroissement des professionnels intéressés dans l'œuvre de Freud donna l'opportunité d'organiser une réunion informelle, entre tous, à caractère international. Elle eut lieu, le samedi 26 avril 1908, à Salzbourg et elle dura un seul jour. Elle est connue comme étant le premier « Congrès international de psychanalyse ».

Pendant ce congrès, il fut décidé de publier une revue de psychanalyse. Ce fait provoqua un grand enthousiasme de la part de Freud, ce qui le rendait plus indépendant et lui permettait de répondre à ses contradicteurs. Les directeurs de la revue furent : Bleuler et Freud, mais elle resta à la charge de Jung. Cela provoqua un large dépit chez les « Viennois ». Ils se sentirent offensés et mis à l'écart, parce qu'ils n'étaient pas pris en compte dans cette nouvelle revue et, spécialement, jamais consultés[169].

Durant le déroulement de ce « premier congrès » se produisit un choc d'une certaine violence entre Jung et Abraham, concernant l'étiologie de la schizophrénie. Freud dut intervenir en tant que conciliateur. Quelques jours après, il écrivit à Abraham pour lui exprimer sa satisfaction sur ce qui avait été réalisé au Congrès de Salzbourg et lui recommander d'être tolérant :

> « Ne pas oublier qu'il vous est réellement plus facile de m'accompagner dans mes idées que dans celles de Jung ; en premier lieu, parce que vous êtes complètement indépendant et, en second lieu, parce que notre affinité raciale vous rend beaucoup plus proche de ma propre conformation intellectuelle, tandis que lui n'étant pas juif, mais fils de pasteur, il s'est rapproché de moi au prix de grandes résistances internes. Je nourris l'espérance que vous prêterez attention à ma demande. »

Dans sa réponse, Abraham exprime :

---

168 : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, *op. cit.*, p. 45.

169 : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, *op. cit.*, p. 56.

> « Dans mon manuscrit de Salzbourg, il y avait une phrase qui aurait pu être souscrite par Bleuler et Jung, mais, en suivant une impulsion soudaine je l'ai omise au moment de lire le travail. En cette occasion, je me suis trompé, moi-même, au travers d'un prétexte dissimulé – celui de gagner du temps –, mais la véritable raison en était mon animosité à l'encontre de Bleuler et de Jung. Cela se devait au caractère indéfectiblement propitiatoire de ses récentes publications, à la communication de Bleuler à Berlin, où mon nom n'était même pas cité et à diverses choses banales. Le fait que je ne mentionne pas Bleuler et Jung signifiait évidemment : comme vous vous écartez de la théorie sexuelle, je ne vais pas vous citer quand je parle d'elle[170]. »

En recevant cette lettre, Freud écrivit de nouveau à Abraham :

> « À nous les juifs, il est plus facile – il se réfère à la théorie sexuelle – de la comprendre, dès lors que nous sommes dépourvus de l'élément mystique. »

Dans une autre, il exprime :

> « Ne m'interprétez pas mal. Je n'ai rien à vous reprocher. Je suppose que l'antisémitisme refoulé de Jung, qui ne peut pas s'exprimer contre moi, a été dirigé contre vous. Mais mon opinion est que, nous, les juifs, si nous voulons coopérer avec d'autres gens, nous devons préparer une petite dose de masochisme et être disposés à supporter un certain degré d'injustice. Il n'existe pas d'autre manière possible de travailler en commun. Vous pouvez être sûr que si je m'appelais Oberhuber, mes idées nouvelles, en dépit de tous les autres facteurs, auraient choqué avec une résistance beaucoup moindre[171]… »

Il est bien clair que Freud considérait comme un sacrifice sa collaboration avec Jung, mais il l'appréciait pour les raisons exposées plus haut.

Le second Congrès international de psychanalyse se tint à Nuremberg les 30 et 31 mars 1910. Son organisation fut réalisée

---

170 : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, *op. cit.*, p. 61.

171 : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, *op. cit.*, p. 61.

par Jung. Durant son déroulement, une violente controverse éclata entre le hongrois, Ferenczi, – que Freud avait chargé de l'organisation future des analystes – et les « Viennois ». Ferenczi exprima l'opinion que le siège de la future organisation internationale devait être Zurich et que son président devait être Jung. De plus, il suggéra que celui-ci approuve les travaux et les communications envoyées, au préalable, par les autres analystes pour pouvoir être présentées au congrès.

La discussion prit un caractère d'une extrême violence. Freud remit sa décision au jour suivant et élabora une formule de conciliation. Il annonça qu'il se retirait de la présidence de l'association de Vienne, où il serait remplacé par Adler, et qu'il se fondrait, en outre, une autre revue viennoise qui serait dirigée par Adler et par Steckel (les deux chefs de la revue), laissant Jung à la tête de l'association internationale et de la revue internationale.

Ainsi naquit le groupe de Zurich, dont le président fut Binswanger. Bleuler qui, dans les premières années, paraissait bien disposé à accepter les idées de Freud, changeait constamment de position. C'était un motif de véritable dégoût pour Freud, car il appréciait la valeur de Bleuler et le prestige qu'il acquérait rapidement dans le domaine de la psychiatrie. Freud parvint à exprimer à Jung qu'il n'était pas rare que Bleuler concède tant d'importance à l'ambivalence, parce qu'il était profondément ambivalent. Jung croyait que le dégoût de Bleuler avait d'autres racines. Il s'était éduqué en suivant les traces de son maître Forel dans une quasi-religion de l'abstinence. Il ne pouvait pas supporter le choc de voir Jung prendre des boissons alcooliques à l'invitation de Freud. Dès lors, au fil des ans, Bleuler se sépara totalement de la psychanalyse pour se consacrer à la psychiatrie où il parvint à acquérir une renommée internationale qui dure encore.

La description que nous faisons de ces années sur Jung donne l'impression d'un homme enthousiaste et travailleur, essentiellement préoccupé d'être digne de la confiance que Freud

avait placée en lui et de suivre fidèlement la trajectoire de sa pensée.

Le fait que Jung ait sympathisé avec l'occultisme dut surprendre beaucoup Freud. À travers cette sympathie pour le merveilleux, il apparaissait que Jung procédait d'un autre monde spirituel que celui de Freud. L'un était de Vienne, sceptique et positiviste ; l'autre était de Bâle avec son climat de grande spiritualité non seulement religieuse, mais aussi philosophique[172].

Le troisième Congrès de psychanalyse se tint à Weimar les 21 et 22 septembre 1911. Il régna pendant ce congrès un climat cordial et amical. Durant ces sessions, Jung lut un travail sur le « symbolisme » qui était déjà très peu freudien.

Le quatrième congrès se tint à Munich l'année suivante. Les relations cordiales entre Freud et Jung devenaient seulement courtoises. Freud, qui donnait du « cher ami » à Jung dans ses lettres, commença à l'appeler « cher docteur »[173]. Lors du congrès, quelqu'un dirigea la conversation sur Aménophis IV. Il fut souligné que son attitude envers son père l'amena à détruire les inscriptions sur les stèles funéraires et que, à l'origine de la création d'une religion monothéiste, se cachait un complexe paternel.

> « Cela m'irrita et j'essayai d'expliquer qu'Aménophis fut un homme génial et profondément religieux, dont les actes ne peuvent s'expliquer par des antagonismes personnels avec son père. Tout au contraire, il avait honoré la mémoire de son père. Son zèle destructeur ne s'adressait, exclusivement, qu'au nom du dieu Amon. Il le fit supprimer partout et, naturellement, sur la stèle funéraire de son père, Amenhotep. De plus, d'autres pharaons firent aussi remplacer sur les monuments et les statues le nom de leurs ancêtres par le leur, étant donné qu'ils se sentaient, à juste titre, les incarnations de ce même Dieu. Mais ils n'avaient instauré aucune

---

172 : Sarró Ramón, *El yo y el inconsciente*, *op. cit.*, p. 11.

173 : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, *op. cit.*, p. 158.

nouvelle religion ni aucun nouveau style[174]. »

A ce moment, Freud perdit connaissance et tomba de sa chaise. Jung le prit dans ses bras de sportif et l'allongea sur un sofa. Pendant qu'il le portait, il revint à lui :

« Le regard qu'il dirigea sur moi, je ne l'oublierai jamais. Dans son impuissance, il me regarda comme si j'étais son père. La cause de cet évanouissement – même si l'atmosphère était très tendue – fut, comme le cas précédent, la fantaisie du meurtre du père[175]. »

Freud était au courant des investigations mythologiques de Jung qui l'éloignaient de ses conceptualisations. Il savait aussi que Jung avait donné au concept de libido une définition plus large qui allait de l'appétit féroce à l'énergie psychique[176], ce qui ne s'harmonisait en rien avec ses idées.

Les relations avec Freud commençaient à perdre de leur spontanéité et Jung eut deux rêves qui prédisaient la rupture. L'un d'eux :

> « Il avait lieu dans une région montagneuse aux abords de la frontière helvético-autrichienne. C'était l'après-midi et je vis un vieil homme avec l'uniforme du fonctionnaire des douanes autrichiennes. Il passa près de moi sans me regarder. L'expression de son visage était morose, á la fois, mélancolique et agacée. Il y avait la présence d'autres hommes dont l'un d'entre eux m'informa que ce vieil homme n'était pas réel, mais que c'était l'esprit d'un fonctionnaire des douanes, mort des années auparavant. C'était un de ceux qui ne pouvaient pas mourir. »

L'interprétation de Jung n'est pas très flatteuse pour Freud qui était comparé à l'esprit d'un vieux fonctionnaire des douanes qui ne « pouvait pas mourir » – l'unique concession faite à la grandeur de Freud –, car il était soucieux de « censurer » ou de rejeter ce

---

174 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 166.

175 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 166.

176 : Énergie psychique d'origine spirituelle, religieuse, culturelle, sexuelle, etc.

qui serait en désaccord avec sa forme de penser[177]. Nous ne doutons pas que Freud, mis au courant de ce rêve, ait renforcé son opinion sur le désir inconscient de sa mort auquel il faisait allusion.

Le second des rêves est le suivant :

> « Je me trouvais dans une ville italienne et c'était le milieu de la journée, entre midi et treize heures. La ville était construite sur une colline et elle me rappelait un quartier déterminé de Bâle, le Kohlenberg. Les petites rues, qui descendaient, depuis là, vers la vallée du Birsig qui s'étend à travers la ville, se rejoignaient à la Barfüsserplatz. C'était Bâle et, pourtant, c'était une ville italienne qui ressemblait à Bergame. C'était l'été et le soleil radieux se trouvait à son zénith. Tout était inondé d'une lumière intense. Beaucoup de gens passaient par là et je savais que les magasins étaient fermés, car les gens rentraient chez eux pour déjeuner. Au milieu de cette marée humaine, marchait un chevalier revêtu de son armure. Il monta l'escalier et passa devant moi. Il portait un heaume avec des œillères et une cotte de mailles. Par-dessus, il portait une tunique blanche sur lequel était brodée une grande croix rouge sur la poitrine. Vous pouvez vous imaginer quelle impression pouvait me causer de voir soudain dans une ville moderne vers midi, au moment où la circulation est la plus intense, s'approcher de moi un croisé. Je m'étonnais que personne parmi les passants ne semblât s'apercevoir de sa présence. Personne ne se retournait vers lui, ni ne le regardait. Il me semblait qu'il était complètement invisible pour les autres. Je me demandais ce que signifiait ce phénomène et j'entendis comme si quelqu'un me répondait, mais il n'y avait personne : c'est un phénomène courant. Toujours entre midi et treize heures, le chevalier passe par ici et cela, depuis très longtemps – j'avais l'impression que c'était depuis des siècles – et tout le monde le sait[178]. »
>
> « Le chevalier et le douanier étaient des figures opposées. Le douanier était fantomatique, comme un être qui ne peut pas encore

---

177 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 172.

178 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 173.

> mourir. Un phénomène qui s'évanouit petit à petit. Le chevalier, au contraire, était plein de vie et d'une totale réalité. La seconde partie du rêve était largement numineuse, la scène de la frontière sans importance et, en soi, peu impressionnante et seules les réflexions que je fis m'avaient impressionné[179]. »

L'interprétation est que le douanier était Freud et le croisé Jung. L'inconscient de Jung situait Freud dans une condition inférieure pendant que la sienne propre était perçue comme resplendissante, numineuse, puisqu'il se voyait, lui-même, croisé. La fonction de Freud n'était pas sacrée, elle impliquait seulement l'interdiction du passage des marchandises de contrebande aux frontières, pendant que la fonction du croisé était de récupérer le Saint-Sépulcre.

Cette situation déboucha sur une crise avec la publication du livre de Jung, « Symboles de transformation de la libido » (1912), qui s'appelait dans des éditions suivantes « Symboles de transformation ». Prétextant une affaire administrative, Freud proposa de mettre fin à leur correspondance. Jung accepta d'emblée. Les chemins se firent divergents. Rien ne pourrait les mettre de nouveau en collaboration. Jung renonça à la présidence de la Société psychanalytique et à la direction de la revue. Il commença son chemin seul. À son tour, il allait connaître ce « splendide isolement » qui avait été, déjà, évoqué pour Freud.

Même après cette rupture, Jung n'en vint jamais aux diatribes ou aux injures contre Freud et ses disciples. Tout au contraire. Des années plus tard, il écrit dans ses mémoires :

> « Le plus grand exploit de Freud consiste à avoir pris au sérieux ses patients névrosés et à s'être consacré à ce que leur psychologie a d'individuel. La valeur de cette approche était de laisser parler la casuistique et pénétrer, de cette manière, la psychologie individuelle du malade. Il voyait, pour ainsi dire, avec les yeux du malade et il obtint une compréhension beaucoup plus profonde de la maladie que ce qui avait été possible jusqu'alors. Il fut impartial et courageux.

---

[179] : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 174.

> Cela l'amena à surmonter une quantité de préjugés, à détrôner de faux dieux et à mettre impitoyablement, en pleine lumière, la corruption de l'âme contemporaine. Il n'eut pas peur de souffrir l'impopularité d'une telle entreprise. L'impulsion qu'il a donnée à notre culture consiste à avoir découvert un accès à l'inconscient. En reconnaissant le rêve comme la plus importante source d'informations, il a arraché au passé et à l'oubli une valeur qui paraissait irrémédiablement perdue. Il démontra empiriquement l'existence d'une psyché inconsciente qui, antérieurement, n'était qu'un postulat philosophique dans la philosophie de Carl Gustav Carus et dans celle d'Eduard von Hartmann[180]. »

> « Il fut prisonnier d'un point de vue et, justement à cause de cela, il vit en lui une figure tragique, puisque c'était un grand homme[181]. »

Dans la rupture entre ces deux maîtres – malheureuse, à plus d'un titre – intervinrent divers facteurs contradictoires. Elle ne fut pas déterminée seulement par l'analyse des fantaisies d'une Américaine que Jung ne connaissait pas, Miss Miller, qui avait été publiée par Théodore Flournoy, dans les « Archives de Psychologie » de Genève. Jung fut trompé par l'abondance du matériel mythologique fourni par cette inconnue, qui tomba ultérieurement dans la schizophrénie. N'arrangèrent pas non plus les choses les heurts entre Jung et le groupe des « Viennois », qui se sentaient brimés par les préférences accordées par le maître à ce nouveau venu.

> « Il est probable que Freud et Jung furent des hommes difficiles[182].

> Un autre facteur qui dut contribuer à la prise de distance entre Freud et Jung fut l'attitude envers Adler. La position de Freud en ce qui concernait Adler était que celui-ci n'était pas psychanalyste, puisqu'il n'avait pas pris contact avec le monde de l'inconscient. L'attitude de Jung, en revanche, était beaucoup plus compréhensive. Il n'avait pas de difficulté à admettre que, dans la structure générale

---

180 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 177.

181 : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 162.

182 : Sarró Ramón, *El yo y el inconsciente*, *op. cit.*, p. 13.

de la psyché, il fallait concéder une place aux mécanismes d'Adler[183].

La principale divergence entre Freud et Jung tient dans une dimension beaucoup plus profonde. Le système de Freud s'est développé à partir de perspectives rigoureusement scientifiques. Il répond à une vision fondamentalement mécaniciste du monde, qui apparaît gouverné par les lois de cause et d'effet. C'est une conception déterministe. L'univers de Jung n'est pas ainsi. Ses archétypes dépassent les barrières du temps et de l'espace. Ils se trouvent dotés de facultés prospectives, franchement mythiques. Plus encore, ils sont capables de dépasser les barrières des lois implacables de la causalité. L'âme même est – selon Jung – la réaction de la personnalité face à l'inconscient. Ce n'est que tard dans sa carrière que ses critiques apportent la preuve de son attitude essentiellement mystique alors que, depuis le début, il prit cette direction. Dans ses dernières publications, il expose le contraste entre les lois qui régissent la nature en général et un principe a-causal ou non-causal qui s'applique au règne du psychisme. Selon Jung, ce principe est susceptible d'expliquer des événements insolites comme la télépathie, la clairvoyance et les rêves prophétiques[184]. »

Ajoutons également, concernant les causes de la rupture Freud-Jung, que nous souscrivons entièrement à l'interprétation de Raymond de Becker[185] : de même que, derrière les théories freudiennes sur la sexualité, se cache un problème sexuel non résolu du père de la psychanalyse, derrière les théories jungiennes sur la fonction religieuse de l'inconscient, se cache un problème religieux non résolu du maître de Zurich.

« À partir de la séparation entre Freud et Jung, de longues années se

---

183 : Sarró Ramón, *El yo y el inconsciente*, *op. cit.*, p. 14.

184 : Ehrenwald H. : *Psicoterapia, mito y método*, Ed. Toray, Barcelona, 1969, p. 108.

185 : Becker Raymond, de, *Las maquinaciones de la noche*, Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1966, p. 248.

sont passées avant que leurs travaux ne soient enfin reconnus[186]. »

Tous les deux durent lutter opiniâtrement pour défendre leurs idées et tous les deux triomphèrent finalement, bien que Jung ne soit toujours pas un auteur populaire, y compris dans la sphère des médecins et des psychologues.

C'est peut-être dans le traitement des problèmes de comportement que se manifeste le plus concrètement la dissidence de Jung vis-à-vis de Freud. La position assumée par ce dernier est essentiellement déterministe et rétrospective. Elle s'en tient, dans la fonction thérapeutique, à une exploration rigoureusement causale où la perturbation qui afflige le patient est expliquée en vertu d'un passage en revue du passé, ignorant que cette actualisation, venant d'un sujet perturbé par la maladie, en subit les perturbations.

En revanche, Jung, dont l'analyse est fonctionnelle et prospective, nous propose de suivre le rythme de la nature. Son approche permet de surmonter les difficultés propres au traitement, de dégager les germes créateurs qui sont latents chez le patient en le rendant capable d'assimiler la sagesse de son inconscient individuel et d'établir des rapports fructueux avec l'inconscient collectif.

Elle permet, enfin, au patient de prendre davantage conscience de son ombre en acceptant la confrontation avec l'aspect ténébreux qu'il porte en lui-même et en assimilant le sens inscrit dans la structure même de son être. D'un autre côté, les résultats de notre travail peuvent s'avérer minces s'il ne s'établit pas une communion entre le patient et l'analyste, si ne se concrétise pas la relation intime qui devrait exister entre les deux parties, de manière à permettre l' « auto éducation de l'éducateur »,

---

[186] : Sarró Ramón, *El yo y el inconsciente*, *op. cit.*, p. 14.

conquérant sa propre perfection à travers le sujet analysé[187].

187 : Ravagnan Luis María, *Centenario del nacimiento de C. G. Jung*, *La Nácion,* Buenos Aires, domingo 27 de julio de 1975.

Jung[188]

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(Conclusions, 17 ans après)

Depuis 1931, *L'homme à la découverte de son âme* a retenu l'attention. Il dut être réédité et il continue à l'être actuellement. Dans l'édition de 1987, l'œuvre devient à chaque fois plus riche en observations cliniques du Dr Roland Cahen, traducteur et interprète de Jung. Sa présence est crédible, son professionnalisme indiscutable, sa qualité clinique mérite le respect de tous les spécialistes de toutes les écoles.

* * *

Réponse à Cahen pour la préface de l'édition de décembre 1986 : j'ai suivi les traductions de Cahen depuis toujours. Le livre est apparu dans les années 1928, 31, 33, 34, 44 et 87 . Quarante ans et la même actualité !

Le relire produit un effet particulier. C'est toujours la première fois, parce que nous ne sommes jamais les mêmes.

* * *

Et Cahen dit dans sa préface de l'édition de 1986 :

> « En 1943, par ce livre, j'exprimais l'espoir, obscur mais tenace, dont était porteuse la psychologie des profondeurs. Dans les années 1960 – préface à la sixième édition –, je relevais le désarroi où l'homme se débattait et se débat. Dans les années 1980, puisque la vie m'a donné la chance du recul, il apparaît que tout reste à faire. »

---

188 : publié dans le n° 76 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2002) « Jung ».

Cahen a raison. Il cite René Huyghe à la page huit. Cet auteur, dans Formes et Forces (Paris, Flammarion 71), paraît se référer, avec une certaine tristesse, aux cents ans écoulés depuis l'apparition de la psychologie des profondeurs dans les années 1880 avec Charcot et, ensuite, avec la psychanalyse de Freud, la volonté de puissance d'Adler et les archétypes de Jung. L'auteur conclut – et la sélection du texte par Cahen me paraît d'une extrême justesse – que le bilan d'ensemble de la psychologie actuelle offre de forts contrastes : des clartés éblouissantes et des ombres abyssales.

Et, un peu plus loin, Cahen dit :

> « Mais dans la période de transition où nous sommes, les ombres sont encore bien lourdes. Quelles sont les plus grossières embûches sur la voie de « L'homme à la découverte de son âme » ? »

Force nous est de constater que cette quête, cette découverte empirique de l'âme, cette révélation quasi expérimentale qu'il était un vivant doté d'âme, n'a pas apporté à l'homme, à l'humanité, le bonheur qu'ils pouvaient espérer. Bien au contraire, avouons que, pour une certaine part, peut-être moins mince qu'on ne le pense, la psychologie des profondeurs a contribué, certes sans le vouloir, mais de façon inévitable, ne serait-ce qu'en minant les certitudes dont s'entouraient les attitudes anciennes, à déstabiliser le monde.

Si les préjugés, le matérialisme à outrance, la fossilisation et l'apparente perte de certains discours comme la loyauté des chevaliers et la transcendance comme but de l'action de l'homme, semblent entraver la découverte de l'âme dans la réalisation du Soi, cette découverte ne peut pas s'attarder aujourd'hui, car la vitesse des changements et les états de crise dominent la scène mondiale.

Les discours de valeurs périmées ne semblent être que des signes morts. En fait, ils ne sont que refoulés dans l'inconscient.

Nietzsche a dénoncé dramatiquement la mort de Dieu. C'était, à ce moment-là, qu'il le reconnaissait dans toute son ampleur, car

on ne peut tuer que ce qui existe et dont on a l'évidence. Le mythe religieux n'est pas mort, mais refoulé dans l'inconscient d'où il émerge avec puissance pulsionnelle en s'exprimant par le symptôme de la croissance illimitée de sectes qui sont des recherches différentes de la fonction paternelle théiste refoulée.

Il ne s'agit pas d'une dichotomie entre un discours théiste, religieux, dépassé et un autre scientificiste en vigueur, de nos jours, car ce ne sont pas des discours antagoniques dans la praxis, mais complémentaires. Même s'ils s'énoncent comme dissociés, c'est leur harmonisation dans un style de fonctionnement dynamique, sans prééminence hiérarchique, qui pourra conduire aussi bien l'homme individuel que les sociétés à la découverte de l'âme.

Nous sommes le 18 décembre 1993. Il se peut qu'un changement soit en train de se produire, car nous sommes à la limite de la perte de l'âme dans le Soi.

Aujourd'hui, devenir sujet revêt un caractère d'urgence. La vitesse de changement ne peut qu'engendrer l'inflation des contenus de l'inconscient collectif avec les séquelles que nous connaissons fort bien dans ce XXe siècle de totalitarisme et de massacres.

Tout change : les frontières géographiques, les systèmes de pensées, les expressions des idéologies.

Les modèles sociaux restent, rarement, purs. Les systèmes politiques changent plus rapidement que la possibilité de l'homme à concevoir autrement la société.

L'anomie sociale a l'apparence de vouloir devenir le mythe d'aujourd'hui. L'état de dissociation entre la réalité que nous vivons et notre capacité de nous adapter débouche sur la menace d'une psychose collective, situation dans laquelle l'anxiété paranoïaque n'est pas facilement réductible par l'être individuel. Cette anxiété pénètre dans tous les sens. La récession, le silence, l'indifférence remplacent la création qui est la grande et irremplaçable fonction libératrice.

Et plus loin le Dr Cahen continue en disant :

> « Certes, notre psychologie est encore partiellement au berceau. Elle est loin d'avoir fait son unité en elle-même. Les luttes d'écoles, les zizanies, les exclusives font rage autant, même plus qu'aux premiers jours. Le taire pudiquement ne servirait à rien, bien au contraire, puisque, par voie de presse ou de bouche à oreille, les échos de ces luttes intestines viennent conforter le public dans son scepticisme face à tant d'irresponsabilité, à tant d'étroitesse et d'obscurantisme. »

Je suis d'accord, mais je soutiens que si les luttes entre écoles sont évidentes le manque d'unité à l'intérieur des écoles est encore plus tragique. En outre, les générations passent et les maîtres disparaissent et les héritiers semblent se disputer la proie d'une population toujours plus réduite en analysés. Le monde est invalide à cause des nouvelles techniques et des méthodes rapides. Dans les cénacles des « sectes », parce que certaines orientations sont sectaires, les critères de sélection se limitent à des anecdotes personnelles, des jeux de rôle et de pouvoir, ce qui porte à s'interroger sur l'état actuel des choses :

• Tout disciple peut-il rencontrer un maître ?

• Se produit-il, dans notre nouvelle science, l'énoncé du maître renonçant à tout savoir préconçu pour être seul catalyseur et obstétricien de l'accouchement psychoaffectif du sujet qui deviendra futur analyste ?

• Remplit-il le postulat par lequel le disciple n'a que le maître qu'il mérite et réciproquement ?

Parce que, quelques lignes auparavant, le Dr Roland Cahen dit et je cite textuellement :

> « … Cela, bien sûr, a ouvert la porte, dans notre société marchande et de consommation, au mercantilisme, à la médiocrité triomphante dans un no man's land, vierge de toute protection légale. À côté d'un corps de praticiens, médecins et psychologues non médecins, sérieux, solides, admirables même souvent, sont apparus beaucoup d'esprits attirés, fascinés par ces latitudes et ces lassitudes de l'âme,

mais insuffisamment préparés ou armés pour ces thérapies pleines de dangers et de chausse-trappes. »

Je considère aujourd'hui, 7 février 1993, que la défense d'un jungien représente un effort plus grand, car l'œuvre de Jung est prise de plus en plus comme référence pour soutenir des concepts, des idées et des croyances d'origines multiples et de valeur relative.

Si les phrases sélectionnées du discours de Jung s'adaptent pour soutenir des concepts ésotériques, plus ou moins sérieux, selon les cas, cela tient sans doute à ce qu'il pénètre à travers ses investigations dans le mystère suprême de Dieu, de l'homme et de la science en débordant avec son travail le champ analytique clinique comme aussi les espaces adjacents des sciences sociales devant la nécessité de donner une réponse à des interrogations de portée existentielle et presque métaphysique. Le processus d'individuation personnel de Jung dure autant que sa vie et à la fin de celle-ci, il affirme, sans trembler, que Dieu existe.

Les doutes sur la foi qui assaillirent son père le conduisirent à essayer de comprendre, expliquer et communiquer ce qui, tout au long de sa vie, fut son objectif : savoir sur Dieu et sur l'homme et sur lui-même. Comprendre le pourquoi de la création, accéder au sens, donner un sens et découvrir la finalité.

* * *

Sa relation avec les phénomènes parapsychologiques provient de l'évidence de ce que toute énergie est substantielle. Son travail avec les psychotiques révèle au-delà de toute spéculation scientifique la compréhension de la communication symbolique à partir de la réalité de l'existence d'un seul inconscient que nous partageons tous.

* * *

Jung disait à Hermann Hesse dans la dernière année de sa vie :

> « Je demande à Dieu qu'il ne m'envoie pas de nouvelles idées, parce que je n'aurai pas le temps de les développer[189]. »

Et dans une autre lettre dont le destinataire fut, je crois, un théologien, le père White, le jeune Jung disait :

> « Je ne sais pas si Dieu existe, mais chaque fois que j'ai voulu faire quelque chose sur quoi il n'était pas d'accord, je n'ai jamais pu le faire[190]. »

Sans doute il était déjà un homme de foi, mais dans sa jeunesse il essaya de croire ou il crut et, à la fin de sa vie, il sut.

* * *

Jung est un psychologue croyant et sa psychologie s'adapte aux nécessités du XXI^e^ siècle qui, comme l'a souligné Malraux, sera religieux ou ne sera pas.

L'homme a besoin de croire, mais, en plus, il a besoin de savoir. Jung est le symbole vivant d'une recherche, c'est un modèle de vie.

De toutes les manières, je considère normal le fait que Jung soit utilisé pour soutenir des conceptualisations ésotériques, philosophiques ou des formes de vie et des voies d'ascèse. Ce n'est pas pour autant que, nous qui le suivons, nous devons nous sentir exclus de la pensée rationaliste comme des sorciers. Les textes de Jung sont des textes cliniques.

Dans Psychologie et alchimie, dans une partie de ce texte en apparence mystérieux, Jung dit, en parlant des livres écrits par les alchimistes, comme aussi de ses différentes méthodes pour trouver la pierre philosophale – le Soi – que :

---

189 : Seminario de traducción, Instituto de Altos estudios del hombre, Roland Cahen, Paris, 1981.

190 : Seminario de traducción, Instituto de Altos estudios del hombre, Roland Cahen, Paris, 1981.

> « La vérité est ce qu'ont en commun les différents textes et les différentes méthodes. »

Ainsi, les différents chemins vers la compréhension d'une possible évolution psychologique de l'homme ont comme objectif commun de devenir conscient, libre, fort, sujet et non plus objet.

Dans sa maison de Bollingen, sur la porte d'entrée, Jung marqua seulement une phrase en latin : "Invoqué ou non, Dieu sera présent".

Cette phrase précède mon livre, ma vie et mon travail.

Il est clair que Jung connaissait les dangers que pourrait entraîner l'interprétation capricieuse de ses travaux, mais cela ne lui enleva pas le courage de communiquer ses conclusions. Il ouvrit les portes.

À nous maintenant de continuer. Le déplacement vers la vérité paraît être plein de risques, mais toute question a une réponse si on la cherche.

Dix-sept ans plus tard, je considère que nous sommes seulement en train de commencer. Ajouter plus, donner plus d'information ne nous mènerait qu'à engendrer de la confusion et notre mission est didactique. Ceci n'exclut pas l'énoncé de bibliographie complémentaire qui sera utile pour celui qui est intéressé à aller plus loin et tirer ses propres conclusions. Ce travail est une tentative d'aller plus loin. Aujourd'hui, il s'agit d'inclure ce qui en vaut la peine et d'exclure ce qui est inutile. Nous nous dirigeons aux personnes capables de réfléchir sur le drame contemporain. Nous nous retrouvons au-delà de toute différence d'écoles ou de modèles de référence en face de la nécessité d'agir consciemment.

Comment pardonner aux parents ?[191]

Je parlerai des miens, même si ce n'est pas le lieu. Ils m'ont transmis leurs qualités et leurs défauts, leurs peurs, la capacité de dédramatiser, la dignité de mourir sans se plaindre, sans se faire remarquer. Mon père m'a montré sa capacité de travail, son dynamisme permanent, sa capacité de faire d'un petit événement joyeux une affaire à retenir, à se plaire…

Peut-être devrais-je me pardonner à moi-même pour mon incapacité à faire fleurir ce qu'ils m'ont donné de mieux ? J'ai les craintes de ma mère, sa façon qu'elle avait d'éviter les conflits, son silence vide de confidences à me faire, mais je l'ai toujours soupçonné de garder les secrets pour, comme elle disait, « ne pas faire souffrir les autres ».

Mon père parlait seul. A-t-il eu des confidents ? Moi peut-être, car déjà petite j'ai appris à me taire. Ils ont fait de moi une introvertie, un être chargé de vie intérieure qui accepte le monde comme une compagnie nécessaire et pas plus.

Je pourrais dire que j'ai beaucoup à pardonner à mes parents, mais il s'avère que leurs injonctions sont pour moi un énorme bénéfice secondaire, car je me suis battue toujours pour ne pas ressembler à mes parents bien qu'ils m'aient rattrapé et, à ce moment de ma vie, dans un tournant plutôt sombre, je vois que mon silence me protège, que mes peurs font prudence, que ma dignité me soigne des troubles qui, sans me contrôler, auraient pu me détruire.

---

[191] : publié dans le n° 77 de la lettre de SOS Psychologue (mai-juin 2002) « Comment pardonner aux parents ? ».

Oui, aujourd'hui je suis moins émotionnelle comme ma mère, mais pas mouton comme elle l'a été. Aujourd'hui je ne regrette rien, je n'aimerais pas revenir d'un jour en arrière, car, hier, je comprenais moins. J'ai un seul rêve dont je me souviens avec mes parents. Je suis toute petite, je suis dans les bras de mon père et de ma mère alternativement. Le bus 22 passe par la Concorde. Je suis avec papa et je tends mes bras vers ma mère qui me prend dans les siens. Mais quand je suis avec elle, je tends mes bras vers mon père. Finalement, je prends le bus vers Notre-Dame avec mon père. J'ai l'impression de ne pas avoir connu la fusion avec aucun de mes parents. J'ai le sentiment d'avoir été adulte trop tôt et de n'avoir fait que ma volonté, mais encore faudra-t-il me poser la question de savoir si j'ai fait ce que je voulais de ma vie. J'ai l'impression d'avoir connu des espaces obscurs dans ma vie.

J'allais dire que je devrais leur pardonner d'avoir été toujours des adolescents se battant dans les arènes de la vie comme si je n'existais pas. Mais ce serait un mensonge car ma mère me disait : « Dieu te rendra bonne ». Preuve de son impuissance à me conduire ? En tant que fille unique, j'ai soutenu le monde sur mes épaules.

Tout était dur, car tout m'était permis et j'ai dû faire ma propre éducation et ma propre discipline. Le monde n'a pas de pitié pour ceux qui échouent. J'ai vécu une solitude effroyable, mes amies n'étant que les filles des amis de mes parents. Je confesse m'être mariée très tôt, à moins de 20 ans. Ai-je laissé mes poupées ? Non je n'ai jamais eu de poupées, mais j'avais dans mon imaginaire des aventures extraordinaires. J'étais aussi bien Don Quichotte que Jeanne d'Arc, Thérèse d'Avila, Hernán Costés, Michel Strogoff.

Je dois pardonner à mes parents de ne pas m'avoir préparé à vivre dans le monde. Après avoir quitté le collège je me suis mariée et j'ai eu quatre enfants. L'ange que j'étais est devenue révolté et infernale. Je réclamais mon droit à exister. Mais le monde était pour moi terriblement étroit : famille, maison, études, travail… Des gens que j'ai contactés au travail, à l'université je n'ai rien

compris. La trahison était le pain de chaque jour. Je suis toujours retournée au foyer pour me faire protéger. Mes parents m'ont fait croire que famille et protection étaient synonymes. Aujourd'hui, je sais que peut-être sans le savoir ils m'ont menti, car l'enfer pour moi est ma famille, mais c'est aussi mon paradis.

Si, j'ai beaucoup de choses à pardonner à mes parents. Honnêtement, je ne le savais pas en lisant ce que je viens d'écrire. Je ne vois pas quoi pardonner. Comme dit le poème : « je vois à la fin de mon long chemin que je suis l'architecte de mon propre destin. »

Par ailleurs, je ne comprends pas trop ce qu'est le pardon… Dans tous les cas, ceux qui m'ont offensé, ceux qui m'offensent et ceux qui m'offenseront ne m'intéressent pas. Quelque part, je me sens comme étant au-delà du bien et du mal.

Écrit à Paris un printemps qui fait semblant d'être hiver
Comme si je fais semblant d'être froide sans l'être.

Enfin, les interdits et les tabous n'ont été pour moi que des provocateurs. Je n'ai rien violé de ce qui m'a été transmis. Je suis allée seulement beaucoup plus loin pour créer mes propres repères qui, bons ou mauvais, sont les miens. Ils m'ont forcée à me créer des défenses, une générosité et une bienveillance que j'étais très loin de voir dans ma propre famille.

Par ailleurs, j'attends toujours le père pour qu'il m'amène à Notre Dame.

Qu'est-ce que l'oubli ?[192]

L'oubli est la perte du souvenir (du latin : *oblinere*, effacer) et n'est pas toujours le contraire de la mémoire, mais parfois son complément. De ce point de vue, il convient d'en distinguer deux formes : négative et fonctionnelle.

L'oubli négatif, pur manque de souvenir, peut tenir à :

- Une insuffisance de fixation pour des problèmes inintéressants, ce à quoi nous n'avons pas prêté attention ;
- Une impossibilité temporaire ou définitive de rappel : c'est l'oubli par refoulement (tous les incidents où nous n'avons pas eu le beau rôle) ou bien l'oubli par effacement ;
- Une absence de reconnaissance d'un souvenir.

L'oubli fonctionnel est bien différent, car il est sélectif : « La mémoire n'est pas une hotte ; il ne s'agit pas de la bourrer ou de la remplir, mais de faire le triage de ce qu'on y met » (L. Dugas).

* * *

Et si l'oubli existait,

quelle couleur aurait-il ?

Ce ne serait qu'un toucher de grisaille sur un horizon sans relief, car l'oubli n'est pas seulement que l'effacement des instants tristes, mais, dans ce néant, les moments glorieux de l'être humain vivant tomberaient également… Nous pourrions donc oublier notre passage par le sein maternel, les expériences de notre

---

192 : publié dans le n° 78 de la lettre de SOS Psychologue (juillet 2002) « L'oubli ».

premier objet d'amour, la couleur verte de nos forêts, les nuits de lune sur la mer et les visages que nous avons tant aimés.

L'oubli n'est que refoulement ou déni. Même dans les tableaux de vie les plus tragiques il y a des bonheurs que nous retenons en tant qu'instants de conscience éveillée. Avec l'oubli comme négation existentielle nous ne serions que des automates fonctionnant selon la météo, le travail et parfois un sexe triste sans ancrage paradisiaque.

Ce sont les souvenirs qui donnent sens et appellent le sens.

Accueillir une grande souffrance, c'est accueillir un grand bonheur.

Le départ de l'aimé, des aimés devient un moment de surinvestissement des objets qui nous étaient chers, et dont le départ ne signale que le fait de son devoir accompli sur terre ainsi que notre futur travail de deuil.

J'ai parlé dans la dernière lettre de ce poème d'Amado Nervo (enfin, je retrouve l'auteur !)… et en le citant je disais « *vida nada te debo, vida estamos en paz* » (« vie, je ne te dois rien, vie nous sommes en paix »).

Le même poème disait « quand j'ai planté des rosiers, j'ai toujours reçu des roses » (« *cuando planté rosales, siempre recogí rosas* »).

Et dans ma petite vie transitoire et millénaire, je ne pourrai jamais oublier ces êtres solitaires auxquels je donnais mon amour et qui reviennent toujours, de façon saisonnière, remplir mon âme de roses splendides quand mon sourire tend à disparaître et que la pluie m'attriste dans les brefs instants où je savoure la douleur de la condition humaine en attendant qu'une floraison soit suivie par une nouvelle.

Oublier l'amour ? Jamais. Oublier mes enfants ? Jamais…

Dans l'après midi de ma vie je comprends par illumination intuitive et réflexion nécessaire que vivre est une expérience

intemporelle. Celui que j'aimais, qui comptait avec moi les étoiles n'est pas mort. Que les souvenirs me permettent aujourd'hui de retrouver sa peau, son odeur, et cette lune suprême qui à 17 ans nous a extasiés, quand nous avons traversé ensemble dans le ferry boat le río de la Plata entre l'École navale et le port de la Plata. Parfois j'oublie les noms, ou alors ils apparaissent mélangés de brume. Mais je n'oublierai jamais mes êtres aimés.

Et nous avons fait des enfants et j'accouche aujourd'hui, même si par la force de mon vécu dans un espace et un temps repérable et définissable, mais je vis comme étant en dehors du temps.

Comment oublier la pièce de théâtre de Vargas Llosa « La señorita de Tanca » (« La demoiselle de Tanca »). Norma Aleandro, la grande actrice argentine, avait fait de ce personnage un poème de non oubli. Vieille et dépendante avec seulement un châle comme élément dont l'usage permettait de différencier les temps de la vie de la protagoniste : jeunesse et vieillesse.

Elle était, à la fois, la jeune fille qui avait aimé, avec ses souvenirs et la vieille tante reléguée à ses limitations. Quand les souvenirs arrivaient, elle monologuait ou dialoguait avec les autres de sa jeunesse. Le châle couvrait alors sensuellement ses épaules, son dos se redressait, et elle devenait par la force de ses souvenirs la passionnée. Peu après le réel du contexte et sa rentrée dans la chronologie dépassaient les souvenirs, le châle venait couvrir sa tête, son dos se courbait et la famille parlait d'elle comme de celle qui avait perdu la tête par une démence sénile.

Elle aurait pu se fondre dans le néant, dans la non existence, mais elle n'avait pas oublié l'amour. Tant pis pour les autres. Le jour viendra où ils seront aussi capables de se souvenir, des êtres doubles chevauchant entre l'éternité et le temps. À ne pas oublier la double nature de l'homme.

Parfois je ne sais pas pour qui je dis tant de choses qui me sont si chères.

Je voudrais que vous m'accompagniez sans relâche dans cet

espoir d'éternité qu'est la mémoire.

Fait à Paris le 2 juillet 2002, sans ne rien vouloir oublier.
L'été est froid, je t'évoque au-delà de tout sentiment,
parce que je ne pourrai jamais oublier
tes cheveux, tes mains, la douceur de ta tendresse.
Ce n'est pas important que tu sois là réellement
condensant nos temps ensemble.
Je te remercie mon amour,
car tu m'a appris la valeur de la mémoire.
Reste à tricoter avec moi un pull très chaud
pour ne pas oublier que le froid n'est pas l'oubli,
car l'oubli n'existe pas.

Le couple[193]

Comme d'habitude dans notre groupe de travail, une fois par an les thèmes de l'année sont choisis, ils sont proposés et la votation leur donnent le droit d'existence, c'est ainsi que « l'oubli » est devenu un sujet aussi bien que « comment pardonner aux parents ? » et après « le couple ». Tout était bien, mais la question c'est quand et comment, après, se confronter à la réalité de la page blanche qui semble devenir muette quand nous sommes en face du développement thématique.

À ce moment-là, les promoteurs du thème sont en général les premiers à disparaître de la scène. Pourquoi ? Il y a bien des raisons et beaucoup de censure et en plus le fait que cette lettre a pour but de ne pas faire des exposés théoriques, car nous voulons motiver les lecteurs à se poser des questions. Notre public, ce ne sont pas les savants, mais les vivants, ceux qui ne peuvent pas toujours trouver les mots pour comprendre en soi-même que l'expérience existentielle et les souffrances qui en découlent sont des vécus aussi, bien connus par les spécialistes. Difficile est notre tâche ! Essayer d'éliminer les citations, les renvois à des phrases toutes faites à partir de contextes qui bien ou mal sont structurés et conceptuellement précis, mais non pas des produits de l'expérience directe des acteurs intéressés.

La personne qui va nous lire n'est qu'un inconnu qui cherche une résonance, une réponse à une question qui en lui est peut-être mal saisie et donc logiquement inaccessible à sa réflexion, à son sentiment, à sa perception et à son intuition.

---

[193] : publié dans le n° 79 de la lettre de SOS Psychologue (août 2002) « Le couple ».

Un autre problème c'est le temps, car se laisser écrire c'est une aventure qui est bien loin de la recherche dans une riche bibliographie des extraits que des autres ont eu le courage de dire. Se laisser écrire est un acte de liberté, d'acceptation de ce que nous avons compris et de ce qui nous manque à comprendre. Se laisser écrire est un acte de courage que l'homme ne peut aborder qu'à partir de ce qu'il est, de son degré de conscience et de son *background* existentiel.

Je ne voudrais pas trahir notre engagement à ce sujet.

Aujourd'hui, moi-même découragée, j'ose ouvrir ma bibliothèque secrète, celle que je n'ai pas exposé aux yeux des passagers de mon habitat professionnel, celle où j'accumule mes intérêts, celle qui s'enrichit par une sélection d'ouvrages qui guident mon évolution intérieure, ma pratique de l'inconscient, ma passion de la recherche. En quelques minutes, cinq ou six livres se sont accumulés près de moi. J'avais choisi en tant que professeur universitaire et didacticienne avisée, mais sans prudence les livres nécessaires pour un cours magistral.

Soudain je ressentis une lourde tristesse. Qu'est-ce que j'avais appris de la vie pour réagir de la sorte ? Je me répétais de façon mécaniquement professorale, mais en dehors du sens voulu, en dehors de mon processus d'hominisation, d'individuation et de conscientisation.

Je regardais les titres des livres choisis. Le premier « Le couple, sa vie et sa mort » dont le thème pour moi capital sont les mariages mixtes, le deuxième « Uncoupling ». Après cet étrange passage par la nuit j'avais heureusement choisi les livres de Francesco Alberoni, dans sa totalité.

L'élection était au commencement complexe, douloureux et presque mélancolique. Alberoni en revanche me faisait plonger dans la puissance de l'amour, de l'érotisme, de la finesse et de la résurrection des sentiments.

C'est bien vrai que je me pose des questions sur les aléas des

couples mixtes et sur le processus de séparation que « Uncoupling » propose, car si le couple est éternel, les partenaires ne le sont nécessairement pas pour toujours. Cependant mon élection sur Alberoni m'approchait de ce que je conçois comme étant la dimension à explorer toujours vivante et dynamique du couple dans son essence et sa raison d'être.

Par rapport à mon couple intérieur *animus-anima*, elle va bien, elle est en bonne santé. L'autre bien aimé dans le réel n'est pas pour moi une béquille, mais une individualité bien définie et dont je reconnais la différence, et je sais bien que je l'aime dans son originalité.

Vers 21 heures, je remis correctement les ouvrages dans leur position initiale et je me suis dit : ce n'est pas la peine, libère toi, sors de ta prison conceptuelle, laisse toi bercer par la vie, laisse venir en toi le sens et accouche ; demain il sera trop tard, le thème sera parti et tu n'auras pas donné sens à la transmission étrique que tu désires.

Plus de 25 ans de thérapies de couple m'ont-ils donné le savoir ? Et si j'ai acquis le savoir, de quel savoir s'agit-il ?

Jung dit qu'il n'y a pas de maladies, mais des malades. Je crois qu'il n'y a pas de maladies de communication de couple, mais des couples dont le lien est malade.

Je n'ai jamais traité deux couples qui se ressemblaient.

Tant de spécialistes ont écrit sur le couple ! La typologie de couple qui me semble être la plus proche de ma perception cognitive fait référence à trois types de couple stables : normal, névrotique et psychotique.

Dans le couple normal, l'apparence extérieure est positive, le couple est perçu par les autres comme une unité agissante et dynamique. Les conflits sont acceptés et gérés ouvertement, en complicité, comme dirait Neruda « ce n'est pas important de se regarder dans les yeux, mais de regarder dans le même sens ». La

sexualité est facile, le *feed back* bon.

Dans le couple névrotique l'apparence extérieure est négative. Le couple est perçu comme des gens « à problème », dérangeant en soi et pour les autres. Les conflits sont niés ou mal gérés. Domine le transfert de responsabilité sur le conjoint ou le sentiment de culpabilité. Il y a rétraction des liens et les « non dits » abondent. La sexualité est complexe, culpabilisante, urgente. Le *feed back* est déformé par l'interprétation.

Dans le couple psychotique, l'apparence extérieure est, en général, positive, car il y a des silences, autonomie d'opinion des conjoints et continuité dans le temps. Mais il y a aussi une sensation d'étrangeté. Souvent ils disparaissent dans la vie sociale et n'aiment pas les activités groupales. En apparence, il y a très peu de conflits ou ils prennent des allures délirantes, paranoïaques, de temps en temps, quand la pression déborde. Le couple est stable, la communication rigidifiée et appauvrie. La sexualité en tant que pulsion est puissante. Il n'y a presque pas de sentiment de partage dans la jouissance. Au fond chacun n'est que pour soi, le décodage du *feed back* dans la communication est presque absent sauf dans les crises individuelles de persécution.

Et par rapport à ma trajectoire au sujet de mes expériences de couple, je constate depuis mon enfance que j'étais en couple œdipien avec mon oncle maternel et que mon père n'existait que comme un ami, un compagnon idéal.

La résolution de cette problématique œdipienne n'a pas été traumatique, car ils se sont partagé la position du père. Mon oncle était un rêveur qui voyageait, exerçant sa profession sans trop se frustrer de tout. Mon oncle vivait pendant des mois à la campagne sereinement. Pour lui tout était facile, absolument patriarcal et irresponsable. Son activité principale était rêver et j'ai su l'écouter le faire à haute voix et parler dans des langues différentes et lire « Lady Chatterley's Lover » ou la « Gloria de Don Remiro » en même temps.

Enfin, il racontait l'Égypte et Paris et il se délectait en se souvenant des petites italiennes avec des chaussures idéales qui leur permettaient de bouger librement, enfin il rêvait l'Europe. Et moi, il y a 25 ans que je suis en France.

Mon père était un homme d'action et mon vrai ami. Avec lui, nous nous disputions comme des camarades d'école et nous nous sommes tellement aimés qu'aujourd'hui encore et plus que jamais il me visite dans mes rêves, je l'évoque et l'admire. Il voulait que je fasse sa carrière pour me laisser son cabinet. Il aimait son travail, il était passionné et sensible, enfin un homme d'action qui m'empêchait les rêveries et les flottements. Il lisait sur l'histoire, sur la stratégie, il m'a appris à lire à peine sortie de mon berceau. Et moi, depuis mes 13 ans je suis une femme d'action.

La synthèse entre ces premiers hommes de ma vie c'est ce que je suis aujourd'hui : une femme d'action en Europe.

Bravo pour ma première histoire d'amour. Mon *anima* ressemble à mon oncle, mon *animus* à mon père.

Mon oncle parlait français, anglais et italien, mon père allemand.

* * *

Après, dans ma vie, il y a toujours eu deux couples bien différents, mais deux couples : un père pour les enfants, un ami pour la confidence, pour le partage intellectuel, et dans cette histoire il n'y a pas la place pour l'infidélité, cette situation convient et satisfait mon couple intérieur. Autrement j'aurais été brimée, étiolée, dépendante et esclave et je pense que j'aurais pu être morte ou amère.

Trouver tout à l'intérieur d'un couple serait pour moi l'idéal, car celui-ci serait le « couple idéal ». Mais pourquoi pas si en devenant conscients nous étions déjà capables de « lâcher l'idéal de couple ».

Enfin, je me laisse écrire, peut-être je devrais critiquer avant de

dire, mais je crois, comme dit Graham Greene dans son livre « Vocation d'écrivain », que l'écrivain se doit d'être sincère avec lui-même.

Mon histoire peut servir quelqu'un pour se comprendre et arrêter avec la prison de la culpabilité.

J'ai deux amours ? Non, j'ai eu comme depuis le commencement de ma vie deux interlocuteurs privilégiés.

De toute manière, mon exposé est sincère. Par ailleurs je voudrais raconter que, après avoir rangé les livres sur le couple j'ai eu un flash étonnant. Les thèmes de tout ce que j'ai écrit dans ma vie ne sont que sur le couple, car l'amour, la passion amoureuse, les sentiments de joie, de partage sont toujours liés au couple et à son produit naturel : les enfants.

Depuis toujours la question a été presque obsessionnelle et je suis sûre, bien sûre, que j'ai fait de moi le mieux pour construire un couple presque parfait. Aujourd'hui donc je peux dire par rapport à l'aimé : « je sculpte son âme, il a sculpté mon âme ». Nous sommes en équilibre.

Il est mon confident, mon guide, je peux lui faire confiance. Le temps se dégrade, pas le couple. Le temps ne fait que la transformer et enrichir mais pour cela il faut la vivre avec générosité.

C'est tout pour aujourd'hui et peut-être trop. Je demande aux lecteurs de me questionner si je n'ai pas dit clairement.

Travail et famille[194]

Selon les sociologues, le travail est le seul fait de l'homme normal puisqu'il est refusé par le criminel et inaccessible à l'aliéné. Selon Janet : « bien des faits psychologiques dépendent de cette notion fondamentale du travail : l'attention volontaire bien différente de l'attention spontanée ; la patience pour supporter l'attente, l'ennui, la fatigue : l'initiative, la persévérance, l'unité de la vie, la cohérence des actes et des caractères, toutes choses qui ne sont pas seulement des vertus, mais des fonctions psychologiques supérieures. »

L'individu a besoin d'agir pour se rendre utile à sa famille, à sa patrie, à l'humanité. Quand il prend conscience de ces faits, il comprend que son travail, si pénible, si ennuyeux soit-il, est nécessaire à la société dont il fait partie. Il peut souhaiter améliorer les conditions de son labeur, sa rémunération, sa considération. Il garde le respect de lui-même en appréciant la valeur de son effort.

Pour des raisons diverses depuis un siècle, l'homme ne trouve plus dans le travail, l'épanouissement qu'il devrait en attendre et, de tous côtés, on observe une instabilité, des exigences et des craintes qui ne permettent guère d'imaginer son épanouissement dans le travail.

L'acte essentiel de la vie économique est le travail. Il exige de nous attention, effort pour adapter de façon précise nos actes à la réalité, soumission à une discipline quotidienne.

Marx, lui-même, écrit que « le domaine de la liberté commence

---

194 : publié dans le n° 80 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 2002) « Travail et famille ».

seulement là où cesse le travail déterminé par la nécessité et la finalité extérieure… »

Le développement de la production moderne pose un problème touchant la valeur morale. Il s'agit notamment de la critique qui consiste à accuser la grande production d'avoir corrompu l'homme, soit en lui suscitant des besoins artificiels, soit en lui procurant trop de bien-être et en le déshabituant de l'effort.

Pour répondre, tout de suite, à ce dernier grief, il n'y a aucun intérêt moral à ce que l'homme dépense son énergie à lutter contre des contraintes matérielles dont il est parvenu à se libérer. Les inventions contemporaines apportent assez d'inquiétudes pour l'avenir pour que nous ne leur reprochions pas le confort qu'elles nous procurent.

Quant aux besoins artificiels, il est bien vrai que la grande production, appuyée d'ailleurs par cette autre technique, la publicité, produit certaines inquiétudes. L'alcoolisme en est le plus fâcheux exemple. Le tabac ? Faut-il condamner son usage ? Que penser de ces familles chez lesquelles le cinématographe est devenu un besoin si impérieux qu'elles y vont régulièrement quel que soit le film présenté, ou de celles chez lesquelles la télévision ou la radio fonctionne régulièrement ? Faut-il proscrire les industries de luxe ?

Si ces besoins sont trop souvent dépassés, c'est que l'homme moderne n'a pas toujours la volonté nécessaire pour se distraire honnêtement sans pour cela devenir esclave de ses plaisirs. C'est aussi, il faut bien le dire, parce qu'il y est invité par des gens qui tirent profit de cette faiblesse morale. Ce qu'il faut incriminer ici, ce n'est pas la production elle-même, c'est un régime social fondé exclusivement sur l'appât du gain et la recherche du profit. Tout est question d'équilibre et de mesure.

* * *

La famille telle qu'elle est constituée dans nos civilisations

comprend deux groupes sociaux qui s'y confondent : la société domestique ou groupe des parents et la société conjugale ou groupe des époux et de leurs enfants.

Son rôle comme groupe conjugal est devenu de plus en plus important.

En même temps que groupe d'intimité, la famille est un groupe complet, c'est-à-dire qu'elle prend l'existant humain par tous les aspects de son être, par son être physique comme par son être social et son être idéal. Notamment par son être social : car tout ce que nous faisons au dehors, dans notre vie professionnelle, politique, etc., s'y répercute nécessairement.

Fait à Paris en octobre 2002

Travail et famille : compatible ou non compatible[195]

Un jour de septembre…

Le travail et la famille ne sont pas incompatibles, mais nécessairement compatibles.

Freud disait que l'homme normal est celui qui sait aimer et sait travailler.

Pour avoir la paix, le travail en est la clé. Pour avoir une famille paisible, les besoins primaires devraient être satisfaits, car les vrais échanges naissent quand les questions matérielles cessent d'être les sujets permanents d'échange.

Rueil, le 6 octobre

Comme toujours, la lourdeur et le silence dans la recherche d'une petite lueur qui pourrait marquer le commencement d'un questionnement sur la famille et le travail.

Jour après jour, je laisse se former en moi certaines images qui arrivent chargées de nostalgie.

Est-ce qu'aujourd'hui travail et famille sont compatibles dans ma vie ? Oui, mais pas toujours. C'est moi qui ai changé. Avant, je les considérais compatibles.

Je crois que c'est bien difficile de réfléchir. Quand mes enfants étaient petits, je détestais le travail. J'aurais aimé leur éviter de se

---

[195] : publié dans le n° 80 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 2002) « Travail et famille ».

rendre à l'école. J'aurais bien aimé vivre dans une *estancia*, être une femme simple au foyer, sans plus de formation que le nécessaire pour pouvoir lire les étiquettes des médicaments. J'aurais aimé avoir dix enfants et un mari pour me raconter, pendant les soirées, que le monde existait.

Voici les origines de ma nostalgie : mes enfants ont grandi et ils sont en train de se reproduire. Ils ont de grosses têtes et des cœurs comme le monde. Je suis sûre qu'au fond de leur âme, ils pourront me comprendre, car la séparation pour aller au travail est inévitable.

J'avais transformé notre *estancia* en une maison urbaine et, le matin, nous sortions ensemble vers le travail. Nous étions devenus complices de la fatalité : étudier et travailler.

Paris, le 28 octobre

Je reviens d'une semaine de vacances. J'ai beaucoup réfléchi sur le thème et je me sens vide et frustrée.

Non, ma vie de travail et ma vie de famille n'ont jamais été compatibles, car j'étais toujours père et mère et je ne pouvais que travailler.

Quand j'étais au travail, mes enfants me manquaient. J'adorais les soirées où je préparais mes obligations du lendemain au milieu de mon cercle familial. Je parle toujours comme si le père n'avait jamais existé. Oui, je ne sentais pas qu'il accomplissait son rôle. J'étais toujours plus responsable et la conséquence est que, même aujourd'hui, ma dernière fille me considère comme une mère qui était absente par son travail. Mais elle le manifeste avec agressivité et cherche à me culpabiliser à propos d'histoires de nounous qui, selon elle, l'auraient traumatisée. Je me demande où était le père ?

S'il avait rempli sa tâche plus profondément, j'aurais pu ne pas être contrainte à faire une carrière et des études si poussées.

En écoutant ma dernière fille, j'ai l'impression qu'elle me cherche comme bouc émissaire de ses propres angoisses de mère qui travaille.

De toute manière, quoi que fassent les parents, les enfants ne se posent pas de question quant à la légitimité de notre action dans la vie. Ce sont toujours des juges jusqu'au moment où ils seront jugés par leurs enfants, car les enfants ne sont pas toujours petits. Ils grandissent, deviennent des adolescents dévorateurs, puis des adultes pouvant pardonner nos absences pour des raisons de travail.

Aujourd'hui, je suis plus révoltée qu'un adolescent avec ses parents. Je suis agacée par mes enfants qui ne connaîtront peut-être jamais mon état de furie et de frustration. En effet, je n'avais pas choisi le travail comme priorité. J'étais dans l'obligation d'être un couple parental.

Le problème est que de telles histoires se finissent avec la mort, car ce sont des thèmes qui sont passés sous silence. Ma révolte est inutile. Quelle effrayante réalité de ne pas avoir été comprise !

Dommage ! Heureusement, ils ont tous de belles carrières et ils pourront trouver la liberté dans l'exercice de leur vocation quand leurs enfants, devenus grands, feront, par la loi naturelle, chacun leur vie.

En fait, je ne sais pas où je suis, mais je referais aujourd'hui ce que j'ai fait si la situation de ma vie était la même que lorsque j'avais vingt ans.

En revanche, si mon père ne m'avait pas enseignée l'autonomie, je serais alors une femme au foyer avec des enfants qui grandiraient et le temps nécessaire pour regarder, avec amertume parfois, mes rides apparaître sur mon visage…

* * *

Je crois que j'avais besoin de crier mon indignation, parce que,

maintenant, j'apprécie mon travail et l'amour infini que je transmets à travers l'exercice de ma profession.

* * *

J'ai construit une nouvelle famille à travers mon travail. Je mériterais, à présent, avoir mon premier enfant. Or la sagesse me prévient qu'il est tard pour une procréation physique.

Mais j'ai des enfants de l'esprit. Ils ont tous un âge différent. Ils sont quelquefois plus âgés que moi.

* * *

J'ai l'impression de n'avoir pas réussi à répondre à la question. Tant pis ! À vous de réfléchir honnêtement et de continuer, comme d'habitude, à me questionner, car ma méthode confessionnelle exige, je le sais bien, des dialogues de plus en plus approfondis.

Merci pour votre attention si fidèle.

Et je suis ici comme toujours
À Paris, le 29 octobre.
Le ciel est bleu balayé de cheveux blancs

Les photos de famille (I)[196]

13 novembre 2002

L'approche psychanalytique de la photographie nous conduit à rappeler que la vie psychique présente une continuité telle que « toute conscience est mémoire, conservation et accumulation du passé dans le présent », selon Bergson. La mémoire vraie n'est pas la conscience. Elle est une fonction particulière de la conscience. Non pas simple prolongement du passé dans le présent, mais au moins actualisation, rappel du passé.

Le passé psychique peut revivre et s'actualiser sous la forme figurée ou imagée. C'est ce que nous appelons les images.

Il existe un état psychique dont la matière est constituée par des images et où le sujet, n'ayant nullement conscience qu'elles viennent du passé, les prend pour des réalités actuelles : cet état est celui du rêve. Le souvenir implique une première fonction de l'esprit : la fonction de fixation.

Bien souvent, nous ne nous contentons pas d'attribuer nos souvenirs au passé, nous cherchons à les situer dans ce passé, à les dater : c'est la localisation du souvenir. Il convient d'insister sur les points de repère qui jalonnent pour nous le passé et qui sont pratiquement toujours des points de repère sociaux.

* * *

Aristote avait distingué deux formes du rappel des souvenirs, la mémoire simple qui consiste dans la conservation du passé et dans son retour spontané à l'esprit, et la remémoration qui est la

---

196 : publié dans le n° 81 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 2002) « Les photos de famille ».

faculté de rappeler volontairement les souvenirs.

Une photographie n'est pas seulement un souvenir. Elle maintient un lien entre les générations disparues et les générations présentes C'est également le reflet de la croissance avec des différences sévères dans les personnalités qui engendrent finalement les générations.

Je rentre dans un tourbillon sans destin où sont les photos de famille… Le thème m'obsède, car quelques unes ont déjà intégré des articles précédents.

Ce n'est pas l'hiver qui rend mon âme inquiète. Ce ne sont que les souvenirs de mes amours qui sont partis.

Parfois, j'aurais pu ne pas reconnaître les ancêtres dans l'album des photos de famille. Ils sont si loin, mais je m'étais familiarisée avec eux par leurs histoires magiques, contradictoires, quelquefois semées de haine. En réalité, c'est la même haine passionnelle qui me trouble aujourd'hui lorsque je suis en révolte.

La révolte adolescente dont j'ai parlé l'autre jour, l'autre mois, l'autre siècle. Maintenant, je crois que c'est la révolte éternelle.

La chronologie s'estompe et je me rends humblement á la contemplation de mes photos de famille qui se sont perdues dans le temps d'une vie, c'est-à-dire le temps d'un soupir plus ou moins prolongé.

Je n'ai pas beaucoup de photos. Toutes se sont égarées dans le naufrage des voyages, mais je les garde en mémoire.

Près de moi, se trouvent des photos. Une armoire complète. Nul besoin de l'ouvrir pour les consulter. Le simple fait de les regarder serait révélateur d'une distraction dans ma recherche intérieure.

Sur l'écran de mon âme, la première photo qui apparaît est celle de ma grand-mère paternelle. Cette photo unique a disparu dans les années 78. Je lui ressemble et je contemple avec affection et étonnement sa présence rédemptrice.

* * *

Ma grand-mère ne s'était jamais bien exprimée dans la langue espagnole. C'est peut-être d'elle et, par amour, que j'ai conservé cet accent plus italien qu'espagnol.

Leur couple avait quitté l'Italie car, en sa qualité d'ingénieur, son mari avait été engagé par la reine d'Angleterre pour construire le port de Buenos Aires.

C'était mon grand amour. Demeurant à Zarate, ville située dans la province de Buenos Aires, elle venait nous rendre visite régulièrement à Iberá qui était la maison maternelle. Bénie soit ma grand-mère qui me parlait de choses extraordinaires et me racontait des histoires sur mon père quand c'était un petit enfant. Je l'ai entrevu dans une photo qui a également disparu. Il se tenait dans les bras de son père qui est décédé à l'âge de 42 ans en Argentine. Sa mort était due à une étrange maladie dégénérative du cœur qui n'avait pas été décrite auparavant. Il s'agissait de la maladie de His, ainsi dénommée, parce que le médecin de la reine d'Angleterre s'appelait His.

Je rends tous les honneurs de mon âme et de mon cœur à cette grand-mère, car ce fut une femme forte avec la capacité d'élever ses enfants en Argentine sans le moindre découragement. Elle n'est pas retournée en Italie.

Il faudra qu'un jour nous écrivions sur les grands-mères. Pour ce qui me concerne, elles ont été le sel de ma vie.

Deux femmes fortes, deux femmes blessées par les deuils et qui se sont acquittées de la vie la même année : ma grand-mère maternelle le 20 juin et ma grand-mère paternelle le 31 décembre.

Pour le décès de ma grand-mère maternelle, il n'y a pas eu de drame. Tout a été discret. Terriblement discret. Un événement social sans précédent. La maison resplendissait et les gens se sont succédés pendant les deux nuits de veille.

Mon père, en revanche, mon père éternellement différent et à qui je ressemble, la pleurait. Je voudrais transmettre les images qui me peuplent. L'insupportable douleur de mon père, même si ce n'était que sa belle-mère, et la réunion sociale des autres.

* * *

J'ai vécu toute ma vie comme appartenant à une « première génération avec des chaussures », comme disait un ambassadeur chilien en poste en France. Drôle d'histoire : la génération de mes parents était indifférente à la généalogie. Peut-être étaient-ils en révolte, parce qu'ils avaient quitté l'Italie au moment des années de l'unification, vers 1870. En outre, dans toutes ces familles brutalement politisées, les brouilles ont ravagé les mémoires.

Je le constate maintenant avec mes enfants. Nous dirons que c'est aussi une « première génération avec des chaussures », parce qu'ils ne s'intéressent pas au passé.

Je suis révoltée aujourd'hui ! Je le suis quand je remarque que, chez mes enfants, c'est avec difficulté que j'ai pu mettre une photo de mon grand-père et une de mon père. Et si je ne suis pas dans leurs photos, je n'en suis pas triste pour autant. Je m'imagine qu'ils pensent que leur mère ne peut pas disparaître sans s'être inscrite dans les photos de famille.

De toute manière, c'est sans importance.

Comme c'est drôle ! J'aurais gardé un accent ! C'est ce que me dit mon gendre français qui, avec respect, mais, avec un certain esprit de moquerie, m'imite en disant « merveilleux ».

J'adore ces limites de xénophobie française. Comme Français, il ne fait aucun effort pour parler correctement la langue maternelle de son épouse. Il est vrai que tout est dû aux Français ! Les photos à Rueil de la famille de mon gendre sont bien complètes et tellement en évidence !

Ma dernière fille, en visite à Rueil en décembre 2001, s'est

débrouillée pour accrocher une photo de moi avec mes deux premiers enfants âgés respectivement de 6 et 2 ans. Bravo !

J'ai un petit enfant sublime parlant « argentino » avec des efforts remarquables et des périphrases adorables et un autre qui le sera sans doute, mais avec lequel j'éprouve certaines difficultés, car il est trop français pour le moment !

* * *

Si j'ai dit qu'il nous fallait écrire sur les grands-mères qui représentent pour nous le sel de la vie, je reconnais qu'écrire sur les enfants serait également fort intéressant. J'aurais beaucoup à dire. Je pense comme Khalil Gibran. Je crois que nous ne sommes que les arcs qui envoyons les flèches (nos enfants) vers la vie.

Photos de famille ? Ma tante et mon oncle avec mon grand-père à la Rambla, construite encore en bois, situé à Miramar près de la mer. La primogéniture ! C'était le couple royal d'une famille patriarcale. Tous les yeux retournés vers leur vie. C'étaient les figures dominantes d'une élite européenne, moitié italienne, moitié anglaise.

Miramar se souviendra toujours de ce couple magnifique alliant beauté et classe. Même aujourd'hui, plus de cent ans après, les couples de mes grands-parents, de mon oncle et de ma tante alimentent encore les conversations.

Mon oncle avait acheté une propriété, baptisée du prénom de son épouse, Zulema. Ils m'ont aimée aussi. Il existe une photo de moi dans les bras de mon oncle qui m'adore. Je suis petite, blonde et caressante comme un chaton qui cherche un câlin entre les deux. Il s'agissait d'un après-midi d'été dans cette même villa Los Angeles où, plus tard, j'allais souffrir les plus grandes tortures morales qu'il est possible d'infliger à une adolescente.

Un autre souvenir avec ma tante française, belle et prétentieuse, tenant son bébé, mon cousin, dans ses bras. Mes grands-parents

beaux et imposants, vêtus de noir, couleur adoptée au décès de leurs deux filles mortes de méningite tuberculeuse et mon oncle Fernando, le 4ème avant ma mère, le père de Fernandito. Horreur qui produit mon image de petite fille abandonnée de Dieu !

Heureusement que Dieu m'a donné les sentiments pour pardonner et être allée au-delà du bien et du mal.

Rueil Malmaison, le 17 novembre 2002
Mes deux petits enfants sont en train de jouer…
Les cinq autres sont loin, pratiquement ignorés,
parce que grandissant loin.

Naturellement, pour moi, ce ne sont pas des exclus,
mais le fait de ne pas les voir réduit mon intérêt La Sainte famille, vers 1560,
d'autant plus que les photos ne sont pas actualisées.

Nota bene : Je devrais avoir plusieurs vies et des jours de 48 heures pour pouvoir écrire jusqu'à la satisfaction et me traduire en « argentino », comme dit Mathieu.

Les photos de famille (II)[197]

19 novembre 2002

Je crois avoir eu des cauchemars dans la nuit précédente et je n'ai pas pu les transcrire, faute de papier et de stylo.

J'essaye de noter sur une page blanche certaines idées et, ce soir, je n'arrive pas à les décoder. Tant pis ! Il s'agit, sans doute, de quelque chose au sujet des photos de famille. Chaque thème provoque en moi de riches messages de mon inconscient.

C'est la « pratique de l'inconscient ».

J'étais, depuis mes 19 ans, en contact volontaire avec lui. Mon père fut mon premier guide dans ce chemin sombre et parfois merveilleux. Je sais bien que cette nuit, « mon passage par la nuit », comme celui de Jonas dans le ventre de la baleine, a été difficile. Mais attendons la prochaine nuit qui arrive avec ses anges et ses démons pour enchanter mon espace d'être humain chevauchant entre la chronologie et l'éternité.

* * *

Cependant, je sais que mes cauchemars étaient liés au fait que je suis l'agenda de la famille. Je garde en moi les dates de naissance et de décès autant de mes ancêtres inconnus que des êtres que j'ai aimés, que j'aime et que j'aimerai même depuis cette éternité que nous avons tous connue, selon le mythe de Léthé de Homère et que nous avons été obligés d'oublier par la voie de la naissance et de la socialisation.

---

197 : publié dans le n° 81 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 2002) « Les photos de famille ».

* * *

La journée a été quelconque et sensationnelle, comme toutes les journées. Pleine de choses prévues qui ne sont jamais assez prévues pour ne pas être fascinantes.

Mes journées quelconques ? Tout est agencé, organisé en apparence. Mais jamais je ne pourrai dire dans la dimension du réel et loin de mes agendas qu'une seule journée n'a pas été surprenante.

* * *

Un seul être m'accompagne comme témoin dans mon rôle de mémoire de la famille. C'est ma tante, une jeune fille de 94 ans, qui, heureusement, a partagé ma vie et avec qui je peux évoquer l'inavouable…

J'ai tant aimé mon grand-père maternel ! Il avait la foi. Il avait créé les hôpitaux San José pour les pauvres de la terre. Il est décédé à l'âge de 60 ans d'une pleurésie inguérissable à l'époque qu'il avait contractée, en plein hiver, en participant au sauvetage des habitants riverains du Río de la Plata qui avaient perdu leurs maisons pendant les inondations.

À cette époque, les uniques associations de volontaires qui pouvaient exister, c'étaient les dames de bienfaisance ainsi que les pompiers, la police et mon grand-père, homme de foi.

Les hommes m'ont protégée, les hommes ont pu me détruire avec leur disparition précoce, mais je garde dans mon âme les premiers souvenirs des hommes de ma vie, mon grand-père, mon père, mon oncle.

* * *

Si je suis jungienne, ce n'est pas par hasard. J'appartiens aux familles de foi. Mon grand-père et Pie XI ! Étrange et solide communion qui m'accompagne toujours.

* * *

Je ne voudrais pas revenir vers mes ancêtres, car je remplirais des pages désespérées et Giuseppe de Lampedusa en a déjà bien décrit les choses, la souffrance, le monde des valeurs qui tombent dans l'horreur de la confusion.

Je fais référence au livre Gatopardo (Le guépard). Si vous n'avez pas vu le film ni lu le livre, je vous invite à le voir ou à le lire et vous vous trouverez dans les bras de la désillusion d'un monde se détruisant par des concessions et des compromissions déroutantes et accablantes.

* * *

Il me reste seulement à rendre hommage à mes deux amours. Mon chien qui dort au cimetière d'Asnières : Vix de la Griffe d'or. Fidèle et loyal comme moi. Et Guibily, mon cheval. L'Anglais qui résidait au cercle hippique de Bavilliers, commune du Territoire de Belfort.

À tous deux, les vrais, mes confidents avec lesquels je pouvais jouer, crier, chanter des tangos et pleurer l'Argentine éloigné de mon corps, mais pas de mon âme, je rends hommage.

* * *

Il est plus facile pour moi de partager la totalité avec les animaux qu'avec les hommes. Les animaux ne nous trahissent pas alors que les hommes sont ingrats, attendent de nous des gains matériels et ignorent nos âmes.

Ils font partie de ma famille. Sous une plaque en marbre noir, dors notre chien aimé qui n'a jamais été remplacé. Sur elle, une inscription : « irremplazable ». Autour de son cou, en partant pour l'éternité des chiens, je lui ai mis ma chaîne avec un grand cœur en jade vert, symbole d'éternité.

J'avais un professeur allemand de philosophie qui disait que la

différence de degré d'intelligence entre l'homme et le chien n'est pas dans l'essence, mais dans la profondeur. Je le croyais un peu fou, mais aujourd'hui je suis comme lui. Je me souviens du regard de mon chien, de ses considérations envers moi et j'accepte…

Et Guibily auquel je criais mon désarroi. Ce cheval qui a même osé m'envoyer par terre une après-midi de neige dans laquelle nos nerfs accablés nous avaient rendus impitoyables.

L'odeur des chevaux, le manège. Qui pourrait mieux dire à un être humain vivant « première génération avec des chaussures » que l'homme n'est que dans la mesure de sa capacité d'incarner et d'habiter son corps.

Fait à Paris avec passion. Il fait froid.
Je m'enveloppe sensuellement tant dans mon corps désirant
que dans mon superbe corps animal qui n'est pas détruit par le monde.

Écrit le 19 novembre 2002 en hommage d'amour
à celui qui est parti, sans ne faire aucun bruit,
une journée de novembre.
La nuit vit avec les étoiles.
Le monde est bouleversé et je t'évoque respectueusement.
Je prie pour toi en sachant
qu'en réalité ce n'est que toi qui veille sur moi.

La nuit tombe prometteuse de rêves.
Mes enfants viendront peut-être un jour
visiter avec moi les maisons ancestrales abandonnées
par des siècles d'indifférence.
Mais nous ? Que dire de nous aujourd'hui ?
Qu'accepter ne signifie pas être d'accord…

Traduit en "argentino", selon l'expression de Mathieu, le 23 novembre 2002

Nota bene : Continuez à m'écrire et à m'appeler. Je ne sais pas ce que j'ai pu dire que vous ne sauriez pas déjà. Nous partageons un seul inconscient. Pour les spécialistes, je vous avais bien dit : vous trouverez les concepts. Ils sont partout. Je n'écris pas pour nous

seulement, mais pour tous ceux qui ont les réponses dans leurs êtres et dont je ne suis que l'éveilleur.

Toujours à vous humblement avec mon âme et ce corps que j'habite avec courage et sincérité.

L'anniversaire[198]

C'est l'anniversaire du Président français... Nous avons ce point commun : le même pays. Il y a déjà plus de vingt-cinq ans que je suis en France !

Je faisais le tri de mes dossiers devant le feu de bois de la cheminée de mon cabinet quand j'entendis Malena et Nicanor, mes petits enfants d'Argentine chuchoter des mots légèrement osés pour leur âge avec leur mère, ma fille qui déteste le froid, mais qui habite la Terre de Feu, parce que son mari aime cette terre désolée fantastique dont ses aïeux avaient établi les premières cartes géographiques.

Il s'agissait de mon dernier anniversaire le 18 décembre 2001. Il y avait un feu de bois dans mon cabinet, mais je ne l'ai pas vu, car mes amis fêtaient mon anniversaire et, en fait, je ne sais tricoter que les écharpes, car elles sont toutes droites.

Sublime anniversaire. Ma fille attendait son troisième enfant qui, je suppose, est né le 3 mai 2001. Isabelle, une de mes enfants spirituelles, elle-même médecin, et que j'aurais bien voulu avoir comme fille, était venue avec son petit bébé de 4 mois pour bien fêter mon anniversaire. Elle nous avait photographiées ensemble. Gabriela l'avait sur ses genoux et Malena, l'unique petite fille que j'ai sur sept petits enfants, remplissait l'espace des femmes, l'espace d'une vallée de femmes fortes.

Je n ai jamais changé la sonnerie du réveil depuis le départ de ma fille. Il sonne pendant la consultation, car, lorsqu'elle est repartie, elle avait oublié de le désactiver.

---

198 : publié dans le n° 82 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2002) « L'anniversaire ».

Mon prochain anniversaire a lieu le mercredi 18 décembre prochain. Ce sera, sans doute, le plus beau, car j'ai gagné une année dans les jardins du Seigneur sur terre et j'aime la vie et je sais plus que jamais que l'amour est le roi dans un monde qui s'épuise à rechercher un pouvoir qui le conduit à sa propre perte.

Chère luminosité dans un automne pluvieux plus que jamais destructeur. Aimer ? Nous n'aimons jamais assez ! Pouvoir ? Mirage éphémère ! Vie ? Passage fascinant même dans les pires circonstances, car il y a la possibilité de découvrir la passion, l'éclat !

Si nous vivons dans la fausse souffrance, cela provient du fait que nous ne sommes pas arrivés à secondariser l'angoisse existentielle que dénonce Soren Kierkegaard comme étant la partie inatteignable et indestructible de la condition humaine ; condition que je considère magnifique. Fugacité qui allume le feu dans le foyer éternel des générations qui se succèdent.

Je n'ai aucune nostalgie ! J'ai vécu par la force des circonstances dans un présent où il ne se trouvait ni passé, ni lendemain. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, je rêve avec les yeux bien ouverts et que je tricote devant un feu de bois dans mon cabinet où je passe beaucoup plus que la moitié de ma vie. Avec plénitude et sûre de mon choix de vie.

L'anniversaire arrive, mais il n'est pas encore là ! Dans mon pays, nous dirions qu'il ne faut pas l'évoquer avant sa venue. Pour ce qui me concerne, je rêve de ma bataille : une année de plus dans un monde apocalyptique et ma fille, mon second enfant, qui a su donner, naturellement, le cadeau le plus grand qu'un être humain peut espérer. Son premier enfant, ce Mathieu, qui parle *argentino* est né, sans être attendu, le jour même que je suis née. Le 18 décembre, également, il fêtera ses six ans. Il commence à perdre ses dents. Heureusement, il en aura de nouvelles et je souhaite que, comme moi, ce seront les définitives.

L'anniversaire de Mathieu est un événement incroyable !

Ma fille m'avait demandé de prier pour qu'elle puisse avoir un enfant. Et il est arrivé à la même date que mon anniversaire. Voici pourquoi il faudra se mettre avec attention à décoder les signes, comme dit le père Rozo, curé de ma paroisse.

Si l'homme est un être symbolique, merci ma fille pour l'hommage à ta mère qui est fière de toi. Et en tant que mère, je te conseille d'être forte et sensible, ferme et flexible à l'écoute de tes enfants qui sont et seront le sel de ta vie, ainsi que le sujet de tes réflexions les plus intelligentes et intelligibles.

Fais de tes silences les meilleures paroles pour les guider dans ce monde sublime et tragique. Vis ta vie. Suis les recommandations de Khalil Gibran. Continue avec plaisir à bâtir avec tes enfants des villes fantastiques à l'aide du *Play Mobil*.

C'est le monde, ma chérie. Tu dis que je parle très peu. Effectivement, je n'ai jamais trop parlé, mais j'ai su t'écouter et te voir partir dans le sens d'une vie pleine de lucidité et parfois étrange. En effet, je n'ai jamais trop parlé, mais je garde chaque instant de notre vie commune, non pas à la manière d'un rêve, mais comme la réalité d'une réalisation qui a bien été en rapport avec ma qualité d'écoute.

Le 29 novembre 1989, tu m'avais dit que tu n'étais pas faite pour être mère, et j'ai accepté même si dans mon écoute profonde, j'entendais « je ne suis pas faite pour être mère aujourd'hui ». Lors de ton accouchement où je désirais cet instant d'éternité, c'était le mois d'octobre en Argentine, par les baies vitrées de l'hôpital naval de Puerto Belgrano, je voyais les rosiers pleins de fleurs. C'était le 7 octobre, le printemps dans notre pays. Tiens toujours bien haute l'estime de toi.

Un jour, il faudra que tu demandes à Isabelle comment Luis, son dernier enfant, est arrivé et tu sauras qu'il est aussi le fruit d'une écoute qui va beaucoup plus loin que toute argumentation.

Autour de nous, de nombreux êtres aimés sont partis. Nous sommes encore là et ensemble.

Pourrais-tu te demander si tu gardes encore les fruits de ton bon étayage, parce que nous sommes encore là et que les autres n'y sont plus.

Bénie soit cette force divine qui dépasse l'orgueil de l'être humain qui, dans tous les cas, est périssable, mais, dans son essence, incorruptible.

C'est mon anniversaire et je pense à toi. Sois fière de toi. La nuit est profonde. J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui et hier. Je le ferai demain, mais je suis libre et j'ai voulu faire de toi un être libre. Mathieu prendra le relais d'une grand-mère protectrice.

Nous sommes en train de nous recycler.
La vie ne se finit pas par hasard.
C'est la conclusion suffisante d'un passage nécessaire.
28/29 novembre 2002

L'injustice[199]

Les paroles de La Rochefoucauld : « Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient dupes les uns des autres. »

Il semble qu'un trop grand nombre de personnes s'adonnent, avec excès, à certains exercices parfois violents et complètement étrangers à la valeur morale et qui n'ont d'autre origine qu'un sentiment de basse vanité, de haine ou de rancune, un désir de nuire chaque fois que l'occasion peut se présenter.

Il est vrai que c'est une orgueilleuse satisfaction que d'imposer, comme les seules justes, les conceptions de leur esprit et dans bien des circonstances de la vie courante.

À ce sujet, ce qui vient tout naturellement à l'esprit, c'est la pensée de ceux qui s'illustrent par l'injustice.

Dans *De l'inconvénient d'être né*, Emil Michel Cioran, philosophe roumain d'expression française, rappelle que « Le progrès est l'injustice que chaque génération commet à l'égard de celle qui l'a précédée. »

La conséquence entraîne une souffrance morale qui peut, fort heureusement, contribuer à l'ennoblissement des sentiments. En effet, il est possible de souffrir d'une indignité et, par réaction, ce malheur peut avoir une utilité et une influence salutaire.

Je pourrais me demander ce qu'est la justice qui se distingue de la faiblesse et de la naïveté, celle qui a une réelle valeur et qui consiste à s'abstenir, supporter, comprendre, sympathiser, consoler…

---

[199] : publié dans le n° 83 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 2003) « L'injustice ».

Pour conclure, car je n'ai rien à ajouter, je dirai simplement, comme Platon que : « Le plus grand mal, à part l'injustice, serait que l'auteur de l'injustice ne paie pas la peine de sa faute. »

Fait à Paris, le 9 janvier 2003
Il continue à pleuvoir,
mais il d'agit d'une pluie menue
qui n'arrive pas à faire le ménage.

Etre père, être mère[200]

Nous sommes partis ensemble dans un amour sans bornes, moi j'ai rêvé de toi, moi je t'admire. Nous nous sommes connus quand j'avais 15 ans et toi 19. Tu étais à l'École Navale et moi chez les sœurs de la Miséricorde à Buenos Aires en Argentine. Nous nous sommes aimés si fort que nos enfants après mariage, comme il faut, sont arrivés dans notre monde isolé et secret comme de petits adorables envahisseurs bien désirés. Je ne pourrais parler de ma maternité sans évoquer notre amour adolescent et notre mariage, comme il fallait à l'Église de Notre-Dame des Victoires en Argentine un 19 mai en dehors du temps. Pour parler d'être mère je ne peux faire autre chose que t'évoquer mon premier et grand amour d'adolescent.

Notre fille te ressemble, la deuxième, née de notre désir d'être parent d'une fille, car le premier a été un garçon sublime qui est parti le 19 novembre 1990 d'une mort subite et inattendue.

Moi en tant que mère je l'adorais, il avait été mon compagnon de route pendant les heures de l'enfance des petits (quatre à la fin). Tu nous manques. Lui, il avait quatre ans de plus que sa sœur. Quand il est né une voix intérieure m'a dit : « tu ne pourras jamais dorénavant être irresponsable ». Tu voulais avoir 10 enfants et moi aussi, mais nous nous sommes sentis abandonnés à la grâce de Dieu après notre mariage.

À sa naissance, je ne connaissais même pas mon groupe sanguin. Nous étions des enfants prématurément grandis et abandonnés, mais tout s'était bien passé après un accouchement qui a duré 36

---

[200] : publié dans le n° 84 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2003) « Etre père, être mère ».

heures. La péridurale n'existait pas. Nous habitions Cordoba, une province de Buenos Aires et le médecin accoucheur était habitué à voir les femmes de la campagne partir vers le fleuve laver le linge pour revenir avec un enfant dans les bras, simplement né entre deux contractions en lavant le linge, aidée par les autres femmes.

Cet enfant était rentré dans notre vie pour faire de nous des parents et c'est là-bas que notre histoire commence et c'est aujourd'hui que notre histoire n'est pas finie, car notre amour ne s'arrêtera jamais même si tu étais parti vers l'éternité cher amour avant moi, sans t'annoncer, en 48 heures.

Nous nous sommes tellement aimés et détestés, mais jamais je ne pourrai oublier une semaine après l'accouchement quand nous sommes allés désespérés à la clinique, car l'enfant était trop calme. Le médecin nous avait dit qu'il avait froid.

Et véritablement, il a eu froid de sa petite enfance, car le mois de septembre à Cordoba est parfois très froid et soudain la chaleur arrive sans pitié.

Il fallait être père, il fallait être mère. Je ne sais pas si nous avons fait le meilleur pour lui, car nous étions naturellement des ignorants.

Le moindre bruit me réveille encore comme si notre enfant se dégageait encore de ses draps.

Pour nous comprendre, il faut commencer par se souvenir de notre amour.

Une dernière image sublime et fatale : je dois devenir une mère-père. Hélas, j'étais une mère dure et un père faible…

Mon histoire n'est que l'histoire d'une mère seule. Le père a manqué. Les enfants ont réussi leurs vies mais me pardonneront-ils un jour le fait d'avoir remplacé le père manquant et d'avoir été la survivante ?

Dans ce cas-là, le sevrage du premier objet d'amour n'a jamais été fait. Ils auront peut-être de la considération un jour envers moi comme « mère manquante ».

La transformation des symboles dans l'histoire[201]

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG » (chapitre XXIII : La transformation des symboles dans l'histoire)

La répétition dans l'histoire…

Nous avons exprimé que les symboles ne sont pas modifiables dans la mesure où ils appartiennent aux strates les plus profondes de l'inconscient collectif et, pour cette seule raison, peuvent surgir quand les circonstances sociales leur sont favorables. Les contacts et la coercition sociale provoquent l'émergence de ces symboles qui correspondent à ce moment historique. Mais l'élément actif en eux n'est pas à proprement parler leur forme historique particulière, mais leur forme archétypique. Quand le contexte social fait surgir un thème archétypique, celui-ci s'imprègne d'éléments « secondaires » qui en émanent. De là, provient une autre fonction du symbole qui est de servir de pont entre l'histoire et la culture. Quand un archétype n'est pas utilisé par l'environnement social, il tombe dans les profondeurs de l'inconscient collectif et, moins il sera employé dans l'histoire, moindre sera son enracinement. Cependant, il ne pourra jamais disparaître. Ceci est la raison pour laquelle apparaissent les mêmes symboles dans des groupes ethniques, entre lesquels le contact culturel ou l'acculturation est hautement improbable. Jung rejette explicitement l'idée selon laquelle le berceau des civilisations aurait été unique et se serait répandu de là au reste du monde. Au

---

[201] : publié dans le n° 84 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2003) « Etre père, être mère ».

contraire, il affirme que les symboles fondamentaux surgissent spontanément en dehors de la conscience et que leur identité provient de ce que les mythes révèlent des archétypes existant dans la psyché à l'état potentiel et qui s'activent quand les circonstances culturelles ou historiques leur sont favorables. On peut expliquer les ressemblances entre des cultures spatio-temporelles distinctes. Mais l'archétype est seulement préformé, pour utiliser une comparaison de Jung, comme les cristaux dans une solution sursaturée. Ainsi se « forment » les cristaux et les symboles à un moment donné. Les premiers sont dissous dans la solution et les seconds dans l'inconscient collectif.

Jung explique que, quand un symbole nouveau fait son apparition dans le contexte historique d'une société, celle-ci peut l'adopter ou le rejeter. Ce mode de réception distinct du symbole s'opère en fonction des expériences historiques de ce groupe ethnique. En outre, le symbole accepté peut, dans ces mêmes circonstances, être de courte ou de longue durée. Dès lors, ce symbole plein de signification pour l'inconscient collectif pourra, dans certaines circonstances très favorables, s'imposer, mais son règne sera de très courte durée et il sera remplacé par un autre qui correspondra à l'idiosyncrasie du peuple ou de la société en question.

Comme exemple évident de cette spéculation, Jung rapporte ce qui s'est passé avec le christianisme dans les peuples nordiques européens. La religion sémite a fini par s'imposer dans toute l'Europe. Les mythologies nordiques ont été abandonnées, mais les conditions psychiques dérivées de ces situations se sont caractérisées par leur instabilité. Pour cela, Jung affirme que l'histoire du christianisme en Europe, avec son interminable succession de guerres de religion et de schismes, avec la fréquente adaptation du rite chrétien au païen et vice versa et l'émergence d'idéologies antichrétiennes dans les temps actuels, illustre les conséquences historiques résultant de l'imposition par la force coercitive d'un ensemble de symboles inadéquats, parce que non accordés avec l'inconscient collectif des peuples nordiques. Pour

Jung – comme pour n'importe quel observateur objectif de l'histoire européenne – il est évident que ce phénomène n'est pas proprement actuel, mais qu'il est le résultat de siècles de gestation. Cette tension est déterminée par l'amalgame incertain de symboles discordants – le paganisme préchrétien, la religion judéo-chrétienne et le protestantisme militant – qui provoque une insupportable tension psychique chez les Européens.

Avec Pierre Janet, Jung postule que, pendant que l'attitude consciente se maintient fermement, les forces autonomes de l'inconscient peuvent être gardées sous contrôle. Une « descente du niveau mental » est nécessaire – affirmation de Janet que Jung, en respectueux hommage, écrit toujours, dans ses ouvrages, dans la langue du psychologue français – pour que les complexes autonomes fassent leur apparition dans le champ de la conscience. De là, on déduit que l'instabilité politique et sociale actuelle résulte fondamentalement du déclin de la symbologie chrétienne. Pour cela, on peut espérer qu'en laissant agir les symboles chrétiens comme transformateurs de l'énergie psychique, il apparaîtra un déclin des attitudes conscientes dominantes, déclin qui provoque, en accord avec les idées de Jung, la mobilisation d'autres symboles capables d'endiguer les énergies psychiques. Comme la symbologie chrétienne se montre insuffisante, de nouveaux archétypes et de nouvelles figures doivent surgir dans le champ de la conscience. La psyché individuelle pénètre dans l'inconscient collectif, mais quand cela se produit, la perte de valeur de ces symboles sociaux dotés d'un pouvoir agglutinant provoque durant un certain laps de temps l'immersion de la psyché individuelle dans l'inconscient collectif, mais alors il convient d'espérer simplement l'émergence de nouveaux matériaux inconscients.

Jung a prévu cette situation en analysant des patients allemands durant la période qui suivit la guerre de 1914-1918 :

> « J'ai remarqué des perturbations particulières dans l'inconscient de ces personnes qui ne pouvaient pas être attribuées à leur psychologie

personnelle[202] »

Jung a considéré – et les faits postérieurs lui ont donné amplement raison – que la psychologie de ces Allemands montraient une symbologie venant d'étapes antérieures au christianisme qui conduisait à la mythologie nordique. Il a prévu l'émergence de Wotan entouré de :

« Symboles mythologiques qui exprimaient le primitivisme, la violence, la cruauté et, en somme, tous les attributs des ténèbres[203]. »

La naissance et le triomphe du national-socialisme a donné amplement raison à Jung. On assista à une période épouvantable de folie collective dont les facteurs initiateurs furent les produits de l'inconscient collectif, produits dont l'inflation désordonnée firent tomber le peuple allemand dans le chaos.

Une autre observation très intéressante de Jung nous met en garde contre les peuples trop civilisés. Prisonniers des attitudes conventionnelles, les individus perdent effectivement leur capacité à expérimenter le flux normal des éléments inconscients. C'est ce qui s'est produit dans l'Angleterre victorienne. Trop liés au rituel social, les gens manquaient d'une énergie psychique qui était réprimée par le conventionnalisme social. L'individu perd alors contact avec les forces créatrices de son inconscient et il doit placer sa foi et sa façon d'agir au service des conventions qui sont des mécanismes sans âme ne pouvant jamais faire autre chose que suivre la routine de la vie. Dans ces conditions, le psychisme penche trop du côté de la conscience. L'énergie psychique s'accumule dans l'inconscient et, dans l'impossibilité de trouver les canaux de communication avec la conscience, elle atteint une ampleur telle qu'elle éclate en une rébellion incontrôlée, sans permettre aux émotions de remonter jusqu'à la conscience.

---

[202] : Jung C. G., *Ensayos de la psicología contemporánea,* p. 10.

[203] : Jung C. G., *Ensayos de la psicología contemporánea,* p. 11.

> « On observe que, quand prédomine la simple routine de la vie sous la forme de conventions traditionnelles survient l'éclatement de forces créatrices, c'est-à-dire d'archétypes[204]. »

Durant ces étapes de « domestication » historiques[205], les conventions procurent à l'individu une sécurité, en le dotant d'un moyen facile pour pouvoir admettre des attitudes. Cette sécurité constitue son principal danger psychologique, car :

> « Quand apparaissent des conditions nouvelles, qui ne sont pas prévues par les anciennes conventions, la panique s'empare de l'être humain, que la routine maintenait inconscient, tout comme elle s'empare de l'animal en fuite, avec des résultats également imprévisibles[206]. »

Par conséquent, cette position de déséquilibre, susceptible d'engendrer plusieurs complications individuelles et sociales, ne peut se maintenir que lorsque la conscience est très puissante et réussit à refouler ces éléments inconscients.

Cependant, la position d'équilibre, obtenue sur la base d'un refoulement impitoyable, est instable. L'accumulation inconsciente provoque la fin de la répression et l'émergence triomphante de l'inconscient collectif. Les symboles enterrés à grande profondeur s'activent, entourés d'autres contenus en partie rendus conscients et dotés d'une considérable énergie qui

---

[204] : Jung C. G., *La integración de la personalidad,* p. 195.

[205] : L'empire russe, après avoir été appelé Union soviétique protectrice, devient aujourd'hui la Communauté des États indépendants. Il y a toujours eu pour ce peuple un agent dompteur : en même temps qu'il punissait, il était fort protecteur. L'individualité était inconcevable. Toute pulsion étant réprimée revenait dans les profondeurs collectives et enrichissait l'archétype peut-être le plus archaïque et le plus violent dans l'évolution du corps social, celui de l'homme dans le mythe primordial qui avait tout perdu quand il avait tout possédé. Pour lui, le paradis disparaissait pour devenir un rêve de matrice utérine. Abandonné à son sort par le père, bien puni pour sa désobéissance, il a dû accepter la première évidence : pour survivre, il fallait tuer ou être tué.

[206] : Jung C. G, *La integración de la personalidad,* p. 195.

se dressent dans une franche rébellion. Quand cette situation se produit chez un individu isolé, elle provoque une psychose et le prive de contact avec le milieu social. Quand elle surgit chez plusieurs individus, elle provoque un mouvement social d'une puissante énergie mobilisatrice.

Le psychotique est un individu vaincu par ses forces inconscientes, mais la masse ne peut pas être cataloguée de psychotique, parce que, comme le dit Jung :

> « La même condition se présente avec des caractères collectifs, mais dans la masse elle exerce seulement une prédomination partielle. Dans ces circonstances, d'étranges idées s'emparent de personnes saines. Des groupes, des sociétés et des peuples entiers peuvent subir ces éclosions avec les caractéristiques d'une véritable épidémie mentale. Le psychotique isolé est un cas individuel et susceptible d'être contrôlé. Mais les épidémies sociales qui se présentent dans les sociétés globales sont beaucoup plus subtiles, beaucoup plus difficiles à contrôler et beaucoup plus dangereuses, parce qu'elles sont irrésistibles. Un cas typique est le national-socialisme allemand. De plus, elles se déguisent sous des éléments constants et donc faciles à développer et elles découvrent des ennemis occultes qui ne participent pas de leur véritable psychose collective, agissant contre eux avec toute la violence primitive plus ou moins contrôlée que possèdent tous les êtres humains[207]. »

Cette situation est qualifiée par Jung de « possession ». Dès lors, un diagnostic psychologique, plus ou moins brillant, ne va pas au fond des choses. L'important est de saisir que les possessions dans le cours de l'histoire se produisent à cause de la renaissance d'un symbole oublié et apparemment anachronique.

> « Quand ces symboles se trouvent chez un grand nombre d'individus comme s'ils étaient attirés par une force magnétique, formant ainsi une foule, son leader ne tarde pas alors à apparaître, représenté par l'individu qui présente la plus petite résistance, le moindre sentiment de responsabilité et, en raison de son infériorité,

---

[207] : Jung C. G., *Ensayos de la psicología contemporánea,* p. 8-9.

> la plus grande volonté de pouvoir. Il sera la personne chargée de mettre en liberté tout ce qui est prêt à faire irruption et la foule devra le suivre avec la force irrésistible d'une avalanche[208]. »

Ces paroles de Jung viennent à propos pour réfuter ses possibles affinités avec l'hitlérisme.

Il emploie aussi le terme « démoniaque » pour décrire cette situation. Dans son roman classique, Les possédés, Dostoïevski rapporte comment les nihilistes s'introduisaient dans le corps de la sainte Russie. Il put prévoir leur façon d'agir et comment se projetteraient les contenus de l'inconscient collectif, sans le désigner comme le faisait Jung. Cette œuvre majeure de Dostoïevski s'enchaîne avec Crime et Châtiment et culmine avec les Frères Karamazov. Dans Les possédés, le cas individuel de Raskolnikov, de Crime et Châtiment, fait place à celui de Verjovenskii dans un drame, ou plus exactement dans un mélodrame. Si, en Raskolnikov, le crime individuel de l'usurière et de sa sœur aînée se borne à un cas individuel motivé par un principe darwinien peu élaboré – la survie du plus fort –, chez Verjovenskii, qui est un cynique, une personne dépourvue de tout préjugé, il doit s'appuyer sur son œuvre de révolutionnaire, sur des faits réels comme la misère et la souffrance des ouvriers de l'usine de Schpigulin. De cette manière, il déguise son action derrière le masque du pathétique.

Dostoïevski a capté d'une manière aigüe que cette personne sans âme était aussi un ange, un mystique qui rêve d'une révolution qui se produira des années plus tard, mais il ne sort pas de la résurrection du passé, du temps des usurpateurs, des faux Dimitris sortis du peuple et montés sur le trône à cause de la foi et de la superstition des masses. Pour cela, il compte sur son ami, l'aristocrate Stavroguine, pour monter sur le trône impérial comme un faux tsarévitch. Le père de Verjovenskii, l'abominable et sympathique Trofinovitch, est aussi un « possédé ».

---

[208] : Jung C. G., *Ensayos de la psicología contemporánea,* p. 11.

Ce sont les fils du positivisme, qui ne croyaient pas en Dieu ni au diable : courtois, négateurs, souriants, aimables, fins et subtils, ils parlaient français, préférant la langue de leur nourrice à celle de leur mère. Ni froids ni chauds, seulement tièdes, à la manière de ceux qui sont condamnés par l'ange de l'Apocalypse, ceux qui ne sont ni purs ni impurs. Cependant, le sceptique s'horrifie devant l'homme d'action qui est son fils, fils de son sang et de ses idées.

Dans un dialogue mémorable entre les deux, on note la différence entre le protocolaire et délicat Trofinovitch, encore sentimental, qui a conservé sa foi dans la Madone de Dresde et qui cependant, en homme endurci, méconnaissant la courtoisie – il la considère comme une faiblesse – est ferme et impitoyable quand il affirme qu'un train vaut beaucoup plus qu'une Madone. L'œuvre fut écrite en 1870. Plus tard, nous trouvons cette même conception dans la bouche d'autres « possédés », affirmant qu'il vaut beaucoup mieux manger et jouir que souffrir et prospérer spirituellement.

Cette possession démoniaque dont nous parle Jung est illustrée par le cas allemand. Nous contemplons horrifiés comment surgissent des éléments psychologiques de l'inconscient faisant irruption dans la conscience comme agents d'une maladie mentale.

Rappelons, ici, comment, même si les contenus et les manifestations varient selon la culture, les archétypes surgissent du fond de l'inconscient collectif et sont les symboles historiques des figures mythologiques qui, lorsqu'elles gagnent la conscience individuelle et collective, forgent des usurpations de segments conscients, par d'autres archaïques inconscients. Ce mythe se constelle, s'entoure d'éléments conscients et inconscients qui se constituent en un « complexe autonome » qui agit comme tel. Pour cela, les faits absurdes que nous avons observés dans l'histoire peuvent se présenter à nouveau, en se déguisant opportunément comme des revendications sociales, de meilleurs salaires, de bénéfices illimités de la science, etc. Mais le noyau de ces sophistications ou de ces rationalisations, pour parler selon le

langage freudien, est toujours inconscient et irrationnel.

C'est aussi l'idée directrice de Jung quant au phénomène religieux. Celui-ci constitue la cristallisation d'éléments qui surgissent dans l'inconscient collectif de figures historiques de première grandeur – les fondateurs de religions comme Bouddha, Manès, Zoroastre, le Christ, Mahomet – et, de là, leur projection sociale.

> « La religion est une expression spontanée d'une certaine condition psychologique prédominante. Son utilité est de donner de la stabilité à la psyché, en empêchant l'émergence des expériences religieuses directes, presque toujours catastrophiques pour l'individu et la société comme fondement solidifiant du corps social[209]. »

La nature de la religion est essentiellement symbolique. Elle se manifeste sur tous les plans que Jung a décrits à propos du symbole. Elle est psychologique, dans le sens où elle exprime les éléments les plus profonds de l'inconscient collectif, elle est sociale, parce qu'elle maintient l'interrelation de l'individu avec le groupe en fonction de croyances partagées ; elle est historique, parce qu'elle donne à la continuité des peuples un cadre de référence pour sa situation actuelle et elle est surtout ontologique, parce qu'elle est le moyen à travers lequel presque tous les individus sont capables d'expérimenter une certaine intuition du sens ultime de la réalité. La relation entre la religion et la conscience est un des points clés de la théorie jungienne, pour affronter le problème psychologique historique et social de notre temps.

Selon Jung, l'aspect actuel du problème religieux provient du conflit qui s'est développé entre la religion et la raison, durant l'étape historique des « lumières » du XVIII^e^ siècle. Durant cette époque, la lutte fut dure entre différents secteurs de la population européenne, car beaucoup de ses plus grandes intelligences aspiraient, avec un manque absolu de perspective psychologique,

---

[209] : Jung C. G., *Psicología y religión*, *op., cit.,* p. 108.

à ce que les vérités religieuses se mettent en accord avec la raison. Jung nous dit que les croyances religieuses proviennent d'expressions des archétypes inconscients et, donc, quand ils arrivent à la conscience, ils s'avèrent incompréhensibles si nous voulons leur appliquer les catégories de la pensée rationnelle.

Pour être inconscientes, elles sont « numineuses » et donc vécues intimement. Pour cela, en conformité avec les concepts jungiens, exprimer qu'un homme a la « foi » équivaut à dire qu'il est capable de vivre ses symboles et que ceux-ci restent vivants, tandis qu'exprimer qu'un homme est « sceptique » signifie qu'il est incapable de vivre ses symboles archétypiques et que ceux-ci ont cessé de posséder une valeur numineuse.

Cette situation est très intéressante et chargée de conséquences pour l' « espace-temps historique » actuel. Pour commencer avec le développement de l'idée de Dieu, c'est, selon Jung, un archétype qui s'exprime sous la forme d'un symbole. C'est le symbole du plus grand pouvoir énergétique. L'individu touche directement aux réalités ultimes de la vie par son intermédiaire.

Néanmoins, pour répondre à beaucoup de critiques des conceptions religieuses de Jung, nous devons insister sur ce qu'il entend par religion. C'est, comme le dit l'étymologie latine : religare, unir. La fonction de la religion serait de centrer un complexe autonome puissant, numineux et de grand pouvoir unificateur, avec lequel différents archétypes de l'inconscient collectif s'harmoniseraient en un équilibre instable et interne. C'est un concept psychologique, non pas théologique ou ontologique.

Le concept de persona chez Jung possède aussi d'indubitables connotations sociales. Rappelons comment la persona est le côté extérieur de la personnalité, précisément celui qui s'oriente vers la société et que le sujet exhibe devant elle. Son affirmation se réalise à travers les symboles sociaux en vigueur et, pour cela, il la définit comme un « extrait de la psyché collective ». Son

élaboration s'effectue non seulement à travers des caractéristiques psychologiques individuelles, comme la biographie, la nature, etc., et plus particulièrement à travers les symboles sociaux qui renferment la plus grande signification pour le groupe entier.

On déduit que, quand les symboles sociaux procurent d'efficaces canaux de communication, les énergies psychiques affluent sans obstacle vers la vie sociale. Le sujet, dans ces conditions, peut conserver ses modules psychologiques, en les adaptant aux symboles ou à des « analogues libidinaux » de la société globale dans le moment et l'espace historique où on évolue. Quand les qualités de sa psychologie ne sont pas en accord avec les symboles de la société globale où il vit, il ne parvient pas à trouver les canaux de communication adéquats pour s'adapter à la vie, il ne peut pas forger une persona et les énergies psychiques cessent de s'écouler vers l'extérieur, en se retournant vers l'inconscient et, dans un mouvement régressif de la libido, il se transforme en se coupant des parties de la vie sociale acceptées par consensus, en se névrosant. Cette situation ne doit pas être interprétée comme définitive, car il peut arriver – et, de fait, cela arrive fréquemment – qu'elle recommence à se forger une autre persona, qui puisse s'adapter sans difficultés majeures à la vie collective.

Jung appelle cette restructuration :

> « Restauration régressive de la persona. »

La marginalité comme comportement social serait cette restauration sans translation progressive.

Il peut arriver aussi que cet effort avorte ou que, dans cette reconstruction, un rôle soit rendu à l'individu dans la société et que ce mouvement progressif de la libido échoue. Alors, l'énergie continue à retourner à l'inconscient jusqu'à mobiliser les archétypes. Quand cette situation se présente, le futur de l'individu devient dramatique. Non seulement il doit s'adapter à la vie sociale, mais aussi à sa propre vie. C'est dans ces cas que les

désirs d'en finir avec la vie se développent, car on en arrive à méconnaître le sens de celle-ci. Jung affirmait que la signification de la vie était représentée par ces symboles intégrés dans la structure sociale profonde de la société globale. La névrose consiste, essentiellement, selon Jung, en ce que l'homme ne trouve pas de sens à sa vie. Alors, il se sent étranger à la société globale et il s'enfonce au sein de l'inconscient, en essayant de trouver les archétypes et les symboles qui lui feraient trouver son nouveau visage dans la société, sa nouvelle persona. Quand cela se produit, et ceci avec une fréquence effrayante, l'inconscient expérimente une « inflation » provoquée par l'excès de libido qu'il contient. L'émergence chaotique des archétypes se produit. L'individu devient prisonnier de ses représentations archétypiques et s'aliène.

Historiquement, cette situation sous-entend l'affaiblissement des valeurs sociales d'une culture. Quand ses symboles s'avèrent incapables d'alimenter l'anxiété de vivre d'un individu, la culture est blessée à mort. Le mécontentement intime de chaque membre de la société conduit à la désagrégation progressive de la tradition culturelle.

Sans outrepasser les limites psychologiques qu'il s'est fixées, Jung affirme qu'une société peut fonctionner de manière satisfaisante seulement quand elle fournit à ses membres les symboles nécessaires pour que la libido s'écoule de l'individu vers la société et réalise des entreprises culturelles dont celle-ci a besoin.

Quand cela n'arrive pas, les individus s'immergent dans l'inconscient en essayant de trouver de nouveaux symboles, de nouveaux mythes, de nouvelles religions qui provoquent la transformation des croyances fondamentales de la société globale. C'est ce qui, selon Jung, se produit précisément maintenant en Occident. On assiste à de nombreux signes de transformation de la libido comme semblent être la psychanalyse elle-même, l'introspection aiguë de la littérature actuelle, l'apparition de la peinture non figurative, l'introduction de doctrines et de religions

orientales, le doute sur les valeurs intellectuelles et morales du monde occidental. Jung interprète ces symptômes comme des éléments de diagnostic qui le portent à affirmer que les symboles en vigueur en Occident manquent, en réalité, de vigueur pour véhiculer la libido des individus vers l'extérieur et il y a lieu d'attendre l'émergence, ou plus exactement l'actualisation de nouveaux symboles, parce que le passé survit dans la psyché et nous devons considérer l'émergence de nouvelles valeurs et de nouveaux symboles comme la floraison d'antiques croyances qui étaient enterrés et qui commencent à renaître.

Ici, apparaît la vraie conceptualisation de Jung sur l'homme comme être historique, coïncidant avec celle de Dilthey :

> « La psyché ne peut pas être considérée comme un édifice de propriété horizontale, où le sous-sol correspond à l'inconscient. Il est vrai qu'il s'étend profondément vers le bas, mais aussi vers le fond dans une dimension temporelle, de façon que, d'une manière ou d'une autre, l'histoire soit potentiellement contenue et inconsciemment exprimée en chaque individu. »

J'ai donc, ici, la grande hypothèse jungienne pour l'étude de l'histoire en fonction de la psyché. Elle rend possible la dimension de l'étude temporelle où le temps est une catégorie unitaire pour la personnalité et l'histoire sociale. Comme l'a signalé le professeur Eaton il y a quelques années[210], le jour viendra où cet aspect de la théorie jungienne de la psyché s'intégrera avec les systèmes philosophiques de l'époque, développés par Bergson, Husserl, Whitehead et G. H. Mead[211].

Ici, se trouve l'opportunité de rappeler la théorie jungienne de la synchronicité qui pénètre profondément dans le concept du temps et aussi de l'espace extérieur, en fonction de la psyché.

---

210 : *Eaton en el Prólogo a la obra* de W. M. Kranefield. *El secreto viaje del hombre y su destino*, Ed. Holt, Nueva York, 1922.

211 : Progoff Ira, *La psicología de C. G. Jung y su significación social*, op., cit., p. 277.

Résurrection[212]

Quand tu es parti, j'ai cru avoir fait le deuil, à peine quatre jours après. Tu as disparu comme un voleur, en un instant. Ton dernier soupir a été le mien et j'ai vécu quelque peu somnambule mais réconfortée à l'idée que tu appartenais au passé. Mais, un jour inattendu, un événement simple m'a fait replonger dans la réalité de ton départ subit.

Je n'ai pas reçu cette année-là ta pousse de muguet pour me porter bonheur et je me suis trouvée plongée dans le désespoir le plus profond car cette année-là j'étais privée du rituel de planter les racines de tes muguets.

Je me suis vue telle ces femmes qui mourraient selon la tradition indienne maya ancestrale et qui étaient enterrées vives avec leur mari. C'est ce qui m'est arrivé avec toi. Rien ne pouvait me consoler, ni les enfants, ni même mon activité professionnelle.

* * *

Plus tard, je me suis remariée, un mariage non de raison, mais de protection. Je voulais que ton fantasme quitte mes nuits sans sommeil.

Je tourne la page, je suis ressuscitée. Les larmes que je versais sur ton cadavre sont ma consolation et ma vie car toi comme moi nous ressusciterons un jour pour l'éternité. Alors tu me donneras les vrais raisons de ton lâche abandon que je ne pourrai jamais accepter.

Notre plaidoirie restera pour l'éternité. Comme d'habitude, je la

---

212 : publié dans le n° 85 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2003) « La résurrection ».

réussirai car pendant des siècles tu n'as pas été l'homme des muguets.

* * *

Agressive et aimante, je pense à toi, embarqué dans ton aventure d'éternité sans attendre de le faire ensemble.

C'est vrai, les enfants restent mais le père manque.

* * *

Tous ceux qui te connaissent, connaissent notre histoire. Un voile de silence et d'amour me protège. Les êtres aimés sont conscients que notre amour était une aventure de tous les jours, mais que tes paroles et tes gestes d'amour étaient mensongers.

Tu avais imploré Dieu afin que nous poussions ensemble notre dernier soupir. Comme un voleur tu es cependant parti sans attendre le temps des muguets. Pourras-tu, là où tu es, trouver la paix sans moi ?

* * *

J'étais perdue comme un chien sans maître, faisant toujours le nécessaire pour exister accompagnée, pour mourir de la mort lente du désespoir.

Mais cette situation de flottement ne pouvait qu'être le passage vers un autre niveau de conscience.

Les événements se succédaient comme si ma conscience me dépassait, les portes s'ouvraient au bon moment, les synchronicités se multipliaient pour donner sens.

Tout allait très vite et j'ai pu me contempler en train d'être vue et mue par une force plus grande que la mienne. Les pièces du puzzle se mettaient en place comme dans une nouvelle organisation de bande dessinée.

Soudain la liberté était devant moi, je l'avais gagnée à force de

chercher.

Cela doit être trop simple mais pas pour moi, car je cherchais cette année, vers minuit, le 1er mai, des muguets avec racines.

A Saint-Cloud, la dernière fleuriste improvisée partait avec trois pots, tout petits.

La résurrection était là symboliquement liée à des images de libération comme humilité, acceptation, laisser tomber, accepter, créer, pleurer, naître, grandir, se reproduire, mourir et ressusciter mais dans l'action, à chaque instant, de plus en plus présente.

Fait à Paris le premier matin du premier jour de la résurrection, le 19 mai 2003

Résurrection[213]

Trois mois se sont passés sans écrire. Même si j'avais beaucoup à dire sur la résurrection. Je n'y arrivais pas.

Réfléchir ? Conceptualiser ?

Aujourd'hui il me faut croire que certains événements dans ma vie m'ont tuée afin de pouvoir ressusciter avec moins de naïveté.

Pour parler de la résurrection je dois croire, mais je ne parle pas d'une résurrection après la mort du corps quand le Christ viendra – et je n'en doute pas – pour bien juger les vivants et les morts. A cette résurrection je crois fermement et il ne s'agit pas là d'une illusion pour me rendre dans un état de narcose, non, il n'est pas concevable que la vie finisse en laissant les hommes être tantôt des monstres et tantôt des anges sans payer le salaire de la vérité. Je suis sûre que toute résurrection doit être précédée d'un jugement.

* * *

Aujourd'hui je ressens mille sentiments contradictoires. Autour de moi il y a eu des résurrections magnifiques comme celle de Jacqueline qui est revenue des frontières de la mort, résurrections physique et morale, et peut-être psychologique. Sur ce dernier point je ne peux pas trop en dire car elle habite aujourd'hui un corps nouveau et elle se cherche dans un monde qui n'est plus celui qu'elle avait laissé. Personne ne revient de cette expérience, tel qu'il était avant son départ.

Personnellement, en ce moment, je ne peux ni être cohérente ni

---

213 : publié dans le n° 86 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2003) « La résurrection (2ème partie) ».

prétendre conceptualiser car je suis suspendue dans la contemplation d'un monde dont je n'avais pas soupçonné l'existence.

C'est peut-être la première fois que je perds contact avec le réel du quotidien. Je ne suis qu'un regard. Je ne suis pas morte mais je suis dans l'agonie de la frustration et de l'étonnement. Paradoxalement je devrais pouvoir me ressentir glorieusement bien car enfin j'ai perdu la naïveté. Mais suis-je heureuse en face de cette vision ? Je trouve que le silence est trop dense autour de moi et j'ai froid même si je sais que je suis en train d'arriver au sommet de la pyramide d'une évolution vers la conscience que l'expérience de la mort achèvera.

Depuis ma place aujourd'hui je suis loin, trop loin de celle que j'étais dans les années 90 quand j'ai écrit et publié « Tentation de poète ». Je croyais en l'amour idéal et en l'idéal de l'amour. Je n'avais pas écouté Roland Cahen qui me disait que quatre vingt pour cent de notre vie n'est que projections. Encore plus loin dans le temps quand j'étais jeune et naïve mon premier didacticien m'avait dit « Tu fais d'un pêcheur un roi ». Il avait raison.

Quand j'ai publié « Tentation de poète », de Leon, grand critique littéraire et professeur de lettres modernes à la Sorbonne, m'avait dit que je devais écrire des poèmes, car je possède des images fortes et transmissibles dans un langage émotionnel et puissant non alambiqué. Il m'avait dit le jour de la présentation de mon livre que j'avais écrit « Tentation de poète » comme si j'étais un homme. Il avait raison, j'aurais aimé qu'un homme m'aime ainsi. Je projetais sur l'écran vide de mon protagoniste mon animus sensible, romantique, réaliste, actif, passionné, féroce de foi et en même temps humble et contemplatif comme un moine.

* * *

Et voilà que je flotte un peu moins.

C'est surprenant car après avoir déposé mes idées tremblotantes je considère que ma résurrection commence car la fin de mon agonie approche et dans un nouvel état de conscience je ressens que je ne me laisserais pas voler mon idéal d'amour. Je sais que l'homme de « Tentation de poète » existe et qu'il ne sera pas une projection de mon animus mais un corps, fort et protecteur qui me serrera dans une étreinte de profonde tendresse jusqu'à me redonner le souffle, et avec le souffle, cette résurrection dont toute conceptualisation s'échappe.

Fait à Paris jour le 13 août 2003
Dehors c'est la canicule
et dedans il y a un silence timide et presque froid où je t'attends jusqu'au jour où tu sortiras de toi-même pour venir bâtir avec moi l'éternité.
Et Dieu sait que je t'aime….

Note : après avoir écrit mon article, j'ai relu « Tentation de poète ».

J'avais oublié l'histoire mais pas la force secrète de mon protagoniste.

Soudain j'ai compris que j'avais parlé de lui comme si les autres, les lecteurs, le connaissaient déjà. Mais non, vous ne pouviez pas le connaître car il est en moi.

Voici le texte de « Tentation de poète » et ma réponse à la dernière ligne : « *D'accord, tu acceptes ma proposition d'éternité… Et j'accepte, en conséquence notre possible résurrection ensemble.* »

Fini à Paris le soir du même jour avec passion, 13 août 2003, à 19h30
La canicule vient de cesser.

Tentation de poète[214]

Extrait de « Contes de marée haute » (1995, VERICUETOS, collection Escargots au galop)

I

Alcool, rêve, oui, rêve. Rêver beaucoup, jusqu'à ce que les paupières tombent dans une trouble solitude de baisers jamais donnés, mais fortement imaginés. Passion sans résolution et sans objet au milieu d'une longue nuit dans un somptueux appartement, dressé au troisième étage d'un hôtel particulier, propriété d'un aristocrate fatigué d'attendre le retour de son roi déchu et qui cède la place au poète pour mourir sans héroïsme dans un vieux lit riche d'histoire. Rêve du poète, pas légers de l'aimée sans nom, lettres éparpillées dans un excès de souvenirs et une profusion de formes tentantes et hallucinantes qui se rapprochent, tandis que résonne le fracas d'un orage plus que méridional dans un Paris en dehors du temps, qui ne s'emporte jamais. Sobre comme la mort. Tentateur comme l'enfer de Dante. Exquis comme ton amour que je cherche quelque part, tandis que la fatigue m'abîme les entrailles. Je veux te rêver, toi qui m'es si chère, parce que tu es sobre comme la ville, mais tentatrice comme l'enfer et encore plus fragile, beaucoup plus fragile que moi, qui te rêve et te tient dans ses bras depuis des siècles, tandis que je t'imagine possédant ces yeux aussi larges que ceux de la

---

214 : publié dans le n° 86 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2003) « La résurrection (2ème partie) » et le n° 103 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 2005) « Le temps »..

femme du poème de Neruda.

Je t'ai connue et tu as été davantage mienne que ma propre vie. Tentation de poète : frustré et solitaire, contemplant ta nuque inclinée sur ton œuvre de création. Cela ne pouvait te troubler, car tu avais tout dans ta petite tête ronde, insolite et enfantine, qui ne se terminait jamais, parce que tes cheveux étaient sans fin. Embrouillés, dispersés, ordonnés. Un étrange monceau d'or à mille carats exaltait cet incroyable prolongement de tes pensées austères et intelligentes de femme éternellement vierge. Non, c'était trop, tu avais toujours quelque chose à faire, à concevoir, à créer et bientôt tu t'étirais sur le lit assoiffée de désir en demandant la passion comme si tu n'avais jamais été absente.

* * *

Tentation de poète : te comprendre, parce qu'à ce jour je ne te comprends toujours pas et je redéfais l'immense pelote que nous avons enroulée ensemble. Je t'ai connue en automne. Je portais autant d'années que toi, mais mille ans de plus, mille ans de plus à te rêver. On t'avait sellé un cheval alezan et je revenais à bride abattue, ma monture transpirant comme mon âme de rêveur impénitent. C'était presque la nuit. Que faisions-nous là-bas tous les deux ?

Tu jouais, avec cette passion sincère qui t'est propre, un rôle convenant à ta nature héroïque. Les feuilles des arbres tombées sur les pavés parlaient de soleils morts, d'étés luxuriants et disparus. Tout était humide. Peut-être pleuvait-il encore. Je me mis à desseller et laver le cheval, ses sabots et tout le reste. Je le nettoyais lentement, citoyen d'entre deux mondes : celui du cheval avec ses nécessités et le tien, le tien. Le tien : carmin, fraise, nuit, baiser, crime, rideau, lit, vent, joncs, lit, plus de lit, plus de rideau, plus de désir, désir impérieux. Je ne t'ai pas appelée, mais tu es venue. Légère, sans gêne, les yeux dorés comme la paille et ce désir pressant que je n'avais jamais connu. Je ne sais pas ce que l'on avait fait de ton alezan sellé. Seulement plus tard devions-

nous retrouver le calme et les chevaux. Je ne sais pas si les pavés formaient un sol facile, car ton corps brûlait gracieusement. Pourquoi m'as-tu embrassé en automne ? Tu aurais pu le faire en hiver, sur le champ enneigé, mais sur un terrain ouvert, pas ici. Pourquoi ce baiser, pourquoi ce désir et cette urgence de l' « ici et maintenant », que je n'ai pu accepter et aimer moi-même que beaucoup plus tard ?

* * *

Tentation de poète : justifier, découvrir, intenter, dramatiser, expliquer, rêver. Finalement, j'aurais dû accepter l'esclavage, me rendre à ton désir impérieux et pressant, sans chercher à te porter systématiquement, sous un quelconque prétexte, vers mon univers de torturé silencieux. Oui, tu avais les yeux propres et la force émouvante de ceux qui savent désirer sans se dire que l'odeur des chevaux est excitante ou que l'automne érotise.

Il y avait une rivière qui coulait près de la ville, une rivière comme toi sans prétention, une grande maison, un lit, ton amour qui brûlait et mon silence de ne pas chercher à te comprendre.

* * *

Tentation de poète : la grande paresse, l'ennui permanent, un sentiment de fatalité, romantique.

Et cependant, je t'ai aimée, je t'ai donné mon âme et j'ai appris à t'attendre pendant que tu créais et créais. Ta nuque inclinée et ce monde de tes réalisations dans lequel tu ne m'avais jamais défendu de rentrer, mais je n'ai pas osé le faire.

Tentatrice et excessive. Peut-être ne connaissais-tu pas plus de la vie que moi, ni moins. Je ne le sais pas, mais tu y faisais obstacle sans détour. Tu savais l'endroit exact de la caresse désirée et tu m'amenais à la réalisation sans la moindre peine. Tentatrice et excessive, encore source de rêves dans mes bras, de désirs simples et tendres, que la vie ne m'avait jamais permis de connaître.

Il y avait une rivière, une maison et un lit, un lit dur comme le chemin de pierre qui mène au paradis. Tu ne parlais pas assez. Tu as toujours été concise bien que pas excessivement réservée. Avec toi, il n'y avait que des discours sérieux, mesurés, éblouissants, pleins de ta sagesse millénaire – il n'était pas possible que tu aies appris autant dans les années de ta vie – ou de ta passion, mais une passion sans fuite ni excès. Une passion qui laissait concentré et sans fatigue.

Je dénoue la pelote qui reste énorme en permanence et je t'écoute, une autre fois, en train de parler de Hegel, aussi lointaine que si tu donnais un cours magistral. Tu ne t'en étais jamais rendu compte, mais ton intelligence me bouleversait autant que ta sensualité de femme absolue. Je te savais aussi fidèle que mon chien, qui t'aimait autant que moi et qui te comprenait sans doute beaucoup mieux.

Je les voyais tous les deux comme des spécimens appartenant à une même classification zoologique. Vous vous disputiez comme des enfants à propos d'un croissant, il savait écouter et distinguer le bruit du moteur de ta voiture quand tu arrivais, alors il devenait fou, il ouvrait les portes et notre dame et maîtresse arrivait en inondant d'activité notre monde d'hommes solitaires et taciturnes. Alors nous étions pleins de joie.

Nous nous sommes aimés pendant longtemps. Peut-être nous aimerons-nous toujours, mais tu n'es plus. Je m'en suis allé en hiver sans prévenir de mon départ, peut-être craignant un dernier amour, un dernier désir. Tu ne t'es même pas réveillée. Comme les enfants, tu n'ouvrais l'œil que pour créer jusqu'à épuisement de ton inspiration.

Parfois, durant la nuit, tu t'échappais de mes bras qui étouffaient ta création, afin d'écrire un poème ou l'une de ces nombreuses lettres d'amour que tu m'as envoyées et que je n'ai pas su comprendre. Les choses matérielles t'intéressaient dans la mesure où elles étaient nécessaires. Tu gagnais ta vie sans effort, avec le

talent naturel de ceux qui savent obtenir ce dont ils ont besoin et rien de plus. Je suis parti en hiver pour ne pas revenir, l'âme chargée de justifications et de mensonges.

* * *

Tentation de poète : savoir que tu ne m'effaceras jamais de ton corps, ni de ton âme et que, si tu aimes, ce sera seulement en essayant de te faire croire à toi-même que tu m'as oublié. Mais ce n'est pas possible. Notre amour était si long dans le temps et si court qu'il était si beau ! Pourquoi cette soirée d'automne ? Tu savais sans doute exactement ce que tu voulais…

Je crois, et c'est à ton honneur, que tu as tout essayé. Mais tu m'as demandé l'éternité et je meurs mille fois chaque jour dans mon angoisse de poète qui s'ennuie de sa paresse ancestrale et de sa façon sans brio de rassembler des étoiles et de tramer des histoires.

* * *

Tentation de poète : se souvenir du bruit du ruisseau, en l'interprétant comme un torrent de montagne et penser que tu es encore près de moi dans la voiture, enroulée dans ton épais châle blanc, alors que nous montons la côte vers le ballon d'Alsace. La route est glissante. Je te dis que nous reculons, j'essaie de te faire peur et je t'assure que, si tu ne m'aimes pas, nous allons tous à l'abîme. Je sais que tu ne veux pas partir, mais je te vois réfléchir pendant un instant, parce que le désir de partir ensemble te séduit. Tu te remémores. Tout est blanc de neige autour de nous, il y a des sapins d'un vert éternel et tu me dis que tu m'aimes. Je comprends que tu ne le dis pas seulement, mais que tu le sens aussi. Ton désir m'enivre. Nous retournons, c'est le soir, la nuit tombe. Le chauffage central est-il très haut, ou est-ce moi qui le sens me brûler ? Nous retournons à la maison près de la rivière et je sais que tu as peur de ce qu'un jour… Enfin, peut-être n'aurais-je pas dû te faire peur, évoquer en toi une fin où, que ce soit

séparés ou ensemble, il y aurait, cependant, un mystère et une fin. Je te trouve distante. Tu me touches par ta douleur, je te console. Tu es beaucoup plus fragile que moi, parce que je t'ai toujours tenue dans mes bras. Déjà avant de naître, tu étais mienne et je ne sais pas dans quel monde nous avons demeuré, mais je t'ai reconnue dans cette soirée tiède. Ta peur me rappelle quelque chose qui est imprimé dans ma chair ou peut-être dans mon essence. Pendant cette soirée d'automne, tu es venue à moi pour demander que se poursuive une existence où nous nous sommes peut-être aimés. Je t'attire finalement dans mon rythme, je te calme, quelques larmes roulent sur ma poitrine. Peut-être vivrons-nous notre dernier amour selon ta peur, mais peut-être le premier selon ma tentation de poète solitaire, au troisième étage d'un hôtel particulier, dans un Paris sobre dont je sais qu'il te ressemble.

II

C'est le soir. Une année va-t-elle mourir ou une année va-t-elle naître ? Je te vois dans une vieille maison devant la forteresse du roi René. Tu ne peux être que toi-même. Tu n'avais pas plus de dix ans, peut-être au début du siècle, sinon un peu plus tard. Vêtue de clair, la jupe froncée. Un lacet autour de la ceinture et des cheveux, armée d'un arc. J'avais oublié qu'une fois j'ai connu un jeu que l'on pourrait appeler « jouer à l'arc ». Tu as deux grandes baguettes dans les mains. Les baguettes en se croisant et par l'impulsion que tu leur donnes, lancent l'arc très loin, vers quelqu'un que je ne parviens pas à voir. On dirait un enfant de ton âge, habillé d'un costume de marin, comme il était usuel à cette époque et dans ce milieu social.

Je t'assure que je n'imagine rien, je le vois. Je pensais qu'il serait

risqué de discuter avec la petite fille, que mon inconscient se transformerait en poulain emballé. Je sais que je suis relativement seul et que la folie me tente d'une certaine manière. Ce n'est pas que j'ai peur de te confronter, mais comment faut-il commencer ?

Le garçon te répond avec une force excessive. Ton corps s'étire, mais tu touches à peine l'arc qui roule jusqu'à mes pieds. Nous nous inclinons en même temps. Ta main droite est délicate, elle frôle presque la mienne. Nous sourions. Je te regarde, tu me regardes. Mes yeux t'envoient des gouttes de pluie, parce que tu brilles comme un caoutchouc dans ma terre lointaine, luxuriante et humide. Peut-être est-ce plus que cela, peut-être est-ce la rosée d'une aube où j'ai eu soif de te connaître, ma fleur inattendue, sans calcul, souriante et inoubliable ?

Après, tout passe si vite !… Nous jouons avec tes poupées de porcelaine dans une grande chambre aux murs tapissés de vieille soie rose. Un carpette couvre le parquet, où dominent les tons verts. Il y a une odeur de cire et de tarte aux pommes. Sur ton lit, il y a un couvre-lit difficile à décrire, qui ressemble à un gobelin, avec des raies vertes verticales et des roses. Une table de chevet avec un guéridon comme il y en a dans les chambres de petite fille, composé d'un matériau qui ressemble à de la tulle – je ne m'y connais pas beaucoup en tissus – et un nœud vert fin en velours avec un petit lacet. Je reste silencieux. Je ne sais pas comment jouer avec toi. J'espère que tu me donneras un rôle, un commandement. Ce n'est pas que tu m'ignores, mais je dirais presque que tu joues toute seule.

Dans ta maison, il n'y a pas de bruit. Seulement un silence inquiétant et je ne vois personne d'autre. Le petit garçon de la rue s'est volatilisé. Tu as une maison de poupées de trois étages et environ cinq pièces par étage. Elle est illuminée. Là, il y a des personnages. Une grande cuisine économique, comme dans les temps anciens et une employée qui pétrit sans se hâter, comme si c'était pour l'éternité, un pain de plâtre. Pardonne-moi, je n'affirme pas que le pain est fait de plâtre, je le pense simplement.

Dans le salon, il y a un piano et une petite fille habillée comme toi qui a l'air de jouer les exercices de Czerny. Il y a une grand-mère qui porte des lunettes assise dans une chaise longue, dans une autre pièce du rez-de-chaussée et près d'elle une roue ; je crois qu'elle file. Les parents ne sont pas là ? Enfin, je ne les vois pas. Tu joues seule et je me sens gauche, parce que je n'ai jamais su jouer, même si je t'accompagne du mieux que je peux.

III

Arrêter de souffrir, de rêver que je vais te rencontrer à nouveau, à nouveau et à nouveau. Arrêter de cheminer, en m'absentant de moi-même pour te suivre et exiger de Dieu qu'Il m'explique pourquoi je n'ai pas su te voir, t'aimer, t'attendre, supporter la vie jusqu'à me comprendre moi-même.

La faute m'en revient beaucoup plus qu'à moitié. Je t'ai fait mal en voulant t'aider et ceci me rend triste. Les images m'échappent de notre bonheur au creux de la peine et la solitude me harcèle à chaque coin de ma chambre, de mon lit, de ma maison, de ta ville qui ne sera jamais la mienne, parce tu n'es plus. C'est une ville morte de pluie. Il n'y a pas d'oiseaux. Les arbres se sèchent de bas en haut et je sais qu'il n'y a pas de poèmes capables de me réveiller. J'ai traversé un moment pénible. J'ai imaginé que je lisais tes lettres avec cette manière que tu avais de les conclure par un : « celle qui t'adore brutalement ». J'ai toujours pensé que la phrase était très belle, mais elle me paraissait excessive. Maintenant je sais que c'était la vérité.

* * *

La nuit, ils mangèrent chez nous. Carlos et Ana arrivaient à peine. Je savais qu'ils viendraient. Ils avaient la peau dorée. C'est l'été à

Buenos Aires. J'ai attendu qu'ils parlent de toi. Je suppose que tu auras exposé tes tableaux à la galerie de la place San-Martin. Je ne sais pas pourquoi ils ne parlaient pas de toi, mais du Colón, de la dernière saison d'opéra, et aussi des derniers livres, des pièces de théâtre. Rien de toi. Je ne peux pas imaginer où tu te trouves. Après un moment, ils m'ont parlé de la femme d'Alberto, je ne la connais pas, mais la description répondait à la tienne.

Je te rappelle que nous vieillissons et que nous pouvons mourir. Je désirerais que nous nous enfoncions ensemble dans l'abîme, entourés de neige, en nous endormant de la mort douce de l'hiver.

* * *

Tentation de poète : croire que nos cœurs pourraient cesser de battre en même temps. Non, tu es plus fragile que moi. Je t'aurais survécu. « Terrible, épouvantable ! », dirais-tu, en appuyant la main droite sur la poitrine, la respiration suspendue et l'horreur débordant des contours de tes yeux dorés. Dans la salle de bains, il y a une photo de toi en costume de karaté. Peut-être Ana l'a-t-elle vue, mais elle n'a fait aucun commentaire.

Je t'ai acheté une robe blanche de cérémonie. Elle se trouve dans ta commode. Moi aussi j'en ai une. Nous ne la revêtirons pas pour faire le Seppuku, mais pour boire le thé et ensuite nous ferons l'amour lentement, en sentant dans les doigts l'image totale de l'autre aimé. Je sais que tu n'aimes pas les amours lentes, mais tu pourrais apprendre à te laisser contempler. Ana doit avoir compris que je t'attends. Elle regardait avec curiosité les détails de la maison, parce que j'ai naturellement tout laissé chez elle.

Tu devras simplement acheter ta mémoire pour oublier que je suis parti il y a dix ans.

Quand je suis revenu, non pas pour rester, mais pour m'assurer que tu n'étais pas partie, tu étais partie. Tout était presque en ordre et je dis presque, parce que j'ai trouvé beaucoup de larmes

que je n'ai pas eu le temps de garder encore dans des flacons fins d'albâtre égyptien. Carlos en écarta quelques-unes pour pouvoir s'asseoir et Ana me surprit quand elle en prit une dans sa main droite et me demanda à brûle-pourpoint pourquoi on les trouvait partout comme fraîchement pleurées. Je lui ai répondu qu'elles l'étaient effectivement et que je les préférais ainsi versées bien que je les voie, parfois, comme le pressentiment d'un déluge proche, qui guette.

* * *

Les murs restent blancs et ton lit – je le voudrais bien – garde quelque chose de ton parfum, comme un flacon mal fermé. Ceci concernait ta chambre. Dans la mienne, il n'y a pas d'autre parfum que celui des journaux et des vieux recueils de poèmes ou traités de philosophie, des textes qui ont une histoire, achetés où on peut les trouver, des textes rares ; hier, c'était Plutarque : *Isis et Osiris*. Une édition détaillée du XVIII^e^ siècle qu'un homme devait avoir lu à sa femme, peut-être la mère de ses enfants, au cours de nuits d'amour presque sereines, saintement sereines. Mon Dieu, et notre chambre ? Avec ce grand lit provenant de la grande maison près de la rivière, aussi dur que le chemin de pierre qui mène au paradis. Je ne peux pas m'abandonner dans ce lit. Ton corps me harcèle de son désir insatiable. Le lit a duré plus que notre amour. Des paroles d'imbécile ! Notre amour est immortel. Ceci est tout ce que j'ai pu comprendre en ces dix ans où je n'ai pas cessé de penser, de souffrir, de trembler, de te regretter et de faire semblant de réfléchir. Il n'y a rien que l'on puisse penser d'un dialogue aussi obscur que celui-là, qui est le mien, au cœur de cette solitude. Je dialogue avec notre amour, qui est plus fort que nous, car c'est le seul qui me reste, puisque tu n'es pas là pour me répondre. Peut-être si nous nous revoyons, pourrions-nous nous reconnaître. Ou peut-être es-tu morte, mais cela m'étonnerait. Tu serais venue me le dire.

IV

Avoir été cet homme étrange dont tu as cru qu'il t'avait aimée une fois, celui des voyages, celui qui ne s'arrêtait jamais si ce n'est pour te juger, entre deux avions, ou pour te donner le sentiment d'être un morceau de bois. Je ne te l'ai pas raconté, je l'ai lu dans tes cahiers de voyages. Tu as toujours tant écrit ! Je ne saurai jamais où se termine réellement la place Saint-Marc et où tu commences à rêver.

Peut-être l'as-tu rencontré pour de bon dans un carnaval de Venise. Il n'était pas italien, il était avide, du pays de l'avidité. Il voulait toujours plus, mais pas ton corps, pas ton parfum, non, il voulait quelque chose que tu n'a jamais eu, quelque chose de plus. Parfois, je pense que tu l'as quitté, parce qu'il ne te voyait pas, il voulait faire de toi un objet de création, te mettre des vêtements étranges pour satisfaire ses fantasmes et pour une raison simple que je comprends bien, tu t'es lassée, tu n'en pouvais plus. Il te transmit la peur de vieillir. Il ne te vit jamais comme tu étais avec ton âge et ta fraîcheur. Il s'était préparé à t'aimer pour l'éternité et, pour commencer à le concrétiser, il t'imaginait approchant ton premier siècle.

La bibliothèque de ta chambre était pleine de cahiers de voyages. Pourquoi ne pas les avoir amenés avec toi ?

J'ai peur d'imaginer pourquoi tu les a laissés. Je sens que tu voulais que je sache qui tu avais été auparavant. En vérité, j'aurais dû les lire systématiquement, étant donné qu'ils étaient dans un ordre strict, mais je ne l'ai pas pu. J'ai cherché ce qui concernait le temps que nous avons passé ensemble. Les descriptions étaient précises, mais tes sentiments ! Je n'aurais jamais pu les imaginer. Savoir quelque chose de moi à travers toi me faisait si mal. Cela me déprimait tellement que j'ai fermé le cahier, je l'ai rangé et j'en

ai pris au hasard un autre sur ta vie antérieure.

Et j'ai commencé à comprendre que l'on peut être condamné pour être si curieux et que ta curiosité t'avait déjà joué des tours, parce que tu l'avais suivie et que son mystère t'avait attirée.

Il t'avait fait très mal. Il était si autoritaire et jaloux qu'il t'avait privée de ta vie de famille et de relations. Il aimait tout, mais j'estime qu'il ne comprit pas qu'en t'en privant il te laissa vide, parce que tu étais beaucoup de choses et non pas cette poupée de chiffon habitée par des légumes qui t'entraînaient en pourrissant. Mais il savait si bien raconter les contes de fées, de châteaux et de princesses. À la fin de son récit, il y aurait toujours un endroit pour toi et cet endroit était celui de la domestique vêtue d'un tablier rustique, ou celui de la servante légère et sensuelle d'une auberge de campagne, où un chevalier viendrait avec son cheval se reposer dans ses bras.

V

Avoir été cet homme qui te fascinait, qui savait te raconter des histoires, voyager, voyager et te transformer en personne transhumante. Sans doute n'avait-il jamais aimé ton corps, mais seulement, parce qu'il était jaloux de toi, parce que tu lui volais le centre du monde et que tu te transformais mimétiquement en protagoniste de ses contes. Avec lui, tu n'avais pas le temps de peindre, ni d'écrire. Mais il n'a pas pu te détruire, parce que tes pensées s'envolaient très loin, au-delà de la vie.

Je le sais, il ne le sait pas. Je le sais, parce que je te lis et je te vois fuir de ses bras de misogyne, pour te perdre dans mon imagination sur des plages lointaines, longues et dorées. Svelte et parfaite, comme cette romaine du poème d'Alfonsina Storni, pour

trouver l'amour éternel, d'un amant très beau et pur comme toi, assoiffé de tendresse et de silence. Tes confidences me brisent.

Je sens tes orgasmes dans mon sexe. Je te sens le prendre pendant que je lis les confidences de tes fréquents voyages romantiques et imaginaires vers cette plage lointaine et dorée où tu te trouves avec cet amant sensuel et presque adolescent qui ne peut exister dans la réalité, mais qui est une partie de toi, la projection de ton idéal d'homme ou d'homme idéal, qui t'appartient.

Combien de souffrance cela aurait été pour une autre femme de vivre avec un homme et de ne pas le posséder. Tu t'es résignée comme la femme d'un mutilé de guerre. Mais non, tu ne t'es même pas résignée. Tu l'as simplement vécu.

En tout cas, tu avais accepté qu'il soit le dernier homme de ta vie. Je crois que tu as raison, que ton adorable « prince bleu » n'était pas si mauvais. Il était parfait, il savait tout et il avait lu tous les textes possibles sur la sexualité et l'érotisme. Il avait poursuivi tout une recherche qui l'avait conduit aussi bien à l'orgie qu'à la mystique, il avait lu des textes tantriques et d'autres du même genre pour dominer ses érections. Comme si ce réflexe pulsionnel était l'expression unique de l'être vivant mâle.

Il aurait été l'homme idéal pour une femme hystérique et glaciale, qui le séduise et lui donne l'illusion d'une passion éloignée de la réalité. Non pas pour toi, qui t'étires ardente sur le lit, sans plus de fantasme que les yeux de l'aimé. Admirant avec plénitude l'homme qui te possède, aimant fortement et accueillant avec des gémissements le plaisir partagé.

Tu me rends triste. Seule dans une piscine sur le Marmara, le cœur rêvant et le corps ardent, pendant que lui, dans sa chambre, se repose dans sa hâte de t'aimer sans passion. Il t'a aimée, je le sais, comme je t'ai aimée. Nous t'avons perdue tous les deux. Il t'a donné le meilleur et moi aussi, mais nous avons seulement été des hommes très compliqués.

La nuit, je me suis réveillé, parce que tu criais. Pardonne-moi,

j'aurais dû te réveiller avec des baisers, mais je ne t'ai rencontrée ni dans ta chambre, ni dans la mienne, ni dans la nôtre. Tu fais toujours des cauchemars.

Tu m'as dit qu'il y avait un taureau qui traversait de ses cornes la porte d'un omnibus arrêté dans une gare de campagne.

VI

Te crier de ne plus te tromper. Je te vois te dresser joyeuse au paroxysme de la curiosité. Tu déchiffres la forme des nuages. Voir un couple ou une femme avec son enfant dans les bras. Je sais que tu ne l'imagines pas, parce que tu m'enseignes les formes et je ne peux pas te nier que je les vois aussi. Mais vient le vent qui sépare le couple et la mère de son enfant. Ne te trompe plus. Ne souffre pas tant, ce ne sont que des nuages. Oui, mais pas pour toi. Tu ne trouves ni un crayon, ni un papier pour immortaliser la scène. Dans ton immense sac, il n'y a pas les accessoires permettant d'immortaliser l'instant et tu pars très loin chercher cet amant parfait. Je te promets qu'il n'existe pas. Tu vas vers ta plage, cette immense plage lointaine où tu ne l'as jamais eu, parce qu'il n'a pas existé et n'existera jamais. En fait, il n'est pas de ce monde. Je ne suis jaloux de personne, mais de lui, parce que je sais que tu le vois écarter les méduses de ton chemin. Peut-être que je me trompe, mais je l'imagine comme un adolescent, peut-être serait-ce ton propre fils, le seul être que tu n'oserais pas faire tien. Quelqu'un de beau comme toi ne peut être que ton père ou ton fils. Personne ne peut aimer autant un autre qui ne soit une partie de soi-même.

* * *

Tu me demandes ce qui se passe après la mort, si nous pourrons

nous voir. Je ne le sais pas, je ne le sais pas et je te dis : « assez » et je t'oblige à revenir, mais ce n'est plus possible, parce que tu cherches la vérité, je ne peux pas te suivre et aussi je sais que je ne peux pas te laisser seule. Les champs sont jaunes, les champs de blé regorgent de grains. Deux mille ans ont passé depuis que le pharaon a rêvé des épis des sept ans d'abondance. Tous sont morts, tous cherchent la vérité et tu t'obstines à savoir. La seule chose qu'il est possible de connaître et d'accepter est que nous sommes ensemble aujourd'hui, que les vents défont les nuages et qu'un jour, je te le promets, pour que tu ne sois pas triste maintenant avec moi dans mes bras, je porterai des fleurs d'amandiers à la tombe de tes rêves, pour que tu penses que la neige est arrivée, qu'il te faut dormir et attendre le printemps pour renaître.

* * *

Il y a un cristal. La nuit devient profonde et fébrile. Nous rompons le temps et je t'aime.

VII

Savoir la vérité. Je m'interroge. Ce dimanche, tu t'es réveillée bien tôt, cherchant quelque chose que je ne voyais pas. Tu étais comme illuminée. Nous avons traversé le pont. Tu m'as amené vers la droite sans la moindre hésitation, jusqu'au numéro 19 du quai Bourbon, sur l'île Saint-Louis.

Il y avait là un hôtel particulier, c'est là qu'il se trouve toujours. Peut-être y a-t-il toujours été, y sera-t-il toujours et peut-être y retournerons-nous ensemble de quelque manière, puisque tes pas assurés paraissent confirmer l'existence d'au moins une vie antérieure en ce lieu. Tentation d'être l'unique dans toutes tes

vies. Mais cela me coûte, je doute, je ne sais pas. Comme je ne sais pas où tu te trouves et que j'ai besoin de te poser certaines questions, tu demandes davantage, à chaque fois.

Ce fut un dialogue fou. Tu parlais comme hallucinée. Je n'avais pas peur, je te suivais.

– Nous avons déjà été ici, au premier étage. C'est une nuit de fête, je regarde vers le bas. Mes escarpins sont d'un rouge profond, presque Bordeaux, et ils ont des lacets en velours, je vois la jupe au ton de mon habit de fête. Peut-être s'agit-il d'un adieu. Les murs sont d'un vert Nil.

Nous descendons, nous regardons le fleuve pour la dernière fois ce soir-là.

– Pourquoi vas-tu partir demain pour l'Amérique ?

– Qu'irai-je faire en Amérique ?

– Tu as commencé à faire quelque chose que tu dois continuer ; pour cette raison, tu repartiras. C'est ta vie, ton travail. En principe, tu reviendras et nous nous marierons en grande pompe.

– Où sommes-nous ?

– Je crois que tu es à mes côtés sur le balcon. La Seine est en crue, c'est l'été.

– Que faisons-nous ici ?

– Il faut entrer dans cette maison, il faut entrer, tu vas te rencontrer.

Je n'ai pas peur, je te suis, mais j'éprouve la même chose qu'avec cette petite fille dans la maison sans personne, quand j'espérais qu'elle me dise comment jouer avec elle. Je te suis et une petite porte s'ouvre sur le porche, débouchant sur un patio empierré, avec beaucoup de plantes. À travers la fenêtre, je perçois des murs d'une couleur vert Nil. Nous avançons de quelques pas, c'est la fin de l'été, mais des feuilles sont déjà tombées des arbres

et bientôt, au centre de la végétation ombreuse, je vois, comme née des entrailles de la terre, une statue d'aborigène avec des bras ouverts et des chaînes brisées. C'est une statue américaine.

– Que fait cette statue dans le patio du numéro 19 d'un hôtel particulier de l'île Saint-Louis ?

Tu reviens, tu me regardes en sachant que je suis bien obligé de reconnaître que tu avais raison.

– Tu vois ? C'est toi qui l'a apportée vers l'an 1900.

* * *

Je ne te réponds rien, ta fantaisie m'étonne et me réjouit, je peux, enfin, jouer avec toi ! Nous sommes tous les deux impliqués dans la même aventure et nous sortons vers la droite par une autre porte, cherchant un document dans une librairie pour apprendre quelque chose sur ce numéro 19 du quai Bourbon. Dans une petite librairie couleur d'humidité et sentant les vieux livres, nous trouvons l'information : là, résida un anthropologue français qui partit en Amérique du Sud en 1912 et ramena dans ses bagages la reproduction de la statue en question. Nulle part n'était indiquée la date de son retour, ni celle de sa mort. Ce n'est pas là matière à croire ou à ne pas croire, c'est comme l'histoire des nuages. Peut-être vois-tu des choses que je ne vois pas ou vois-tu des choses dont je n'avais même pas l'intuition et qui m'ont paru rigoureusement fausses.

* * *

La nuit est bientôt tombée. Nous cheminions en silence sur la rive gauche de la Seine. Je sentais comme toujours que tu éprouvais un certain sentiment de panique quand la nuit approchait, qu'il fallait retourner à la maison et que la fin de la semaine se terminait brusquement et simplement pour nous, à manger comme tous les humains. Je le sentais, c'était physique. Comme si quelque chose en toi exprimait l'irrémédiable,

l'éphémère. Alors, je voulais parler avec toi. Tu te couchais très tard, tu te mettais à peindre. Vers le milieu de la nuit, tu t'inquiétais.

* * *

Nous sortons sur la terrasse, il y avait des étoiles et ce ciel rose lumineux de Paris qui semble annoncer un passage dépourvu de sentiment tragique vers l'éternité. Je sais que tu désirais que le jour retourne bientôt.

– Tu te souviens, m'as-tu dit, de cette gare, d'une grande gare ? Tu la vois ?

– Pas très clairement (je te réponds, heureux de pouvoir, enfin, jouer ensemble).

– Souviens-toi, tu dois m'accompagner, souviens-toi, plus, plus, (tu répliques).

– C'est une grande gare, avec une coupole très haute. Comme la gare Constitución à Buenos Aires. Il y a beaucoup de voies qui se croisent. Je sens l'odeur, souviens-toi. Je ne suis pas sûre si c'est Constitución ou Hambourg, je ne sais pas. Tu es en train de partir. Il y a un train arrêté sur le quai. Tu portes un costume fil à fil gris, croisé, et moi un habit bleu avec un plastron blanc et les cheveux courts en mèches nettement délimitées qui débordent sur les joues, sous un petit chapeau. Il y a du vent et des odeurs dans la gare. Nous sommes en l'an 1912. Je t'embrasse. Ce train te portera vers un port, Hanovre peut-être, et de là en Amérique. J'ai peur dans les tripes. Je ne sais pas pourquoi j'ai peur que tu ne reviennes pas. Tu ouvres la petite porte du train au dernier moment et tu t'en vas. La gare ne s'écroule pas, mais je n'ai déjà plus de chemin de retour vers une maison quelconque.

* * *

Tentation de poète : faire que le temps s'inverse, retourner à cette nuit où nous célébrons les adieux sur le quai Bourbon et nous

fondre dans les pierres des murs de la maison jusqu'à nous transformer en pierres et devenir un peu plus éternité, nous-mêmes.

VIII

Cette nuit j'ai rêvé d'un taureau qui traversait la carrosserie d'un omnibus stationnant dans un lieu que je ne connaissais pas. Mais je reviens à Carlos et Ana. La place d'un quatrième convive, qui devait arriver d'un moment à l'autre, était naturellement libre. J'ai alors affirmé que je t'attendais, que tu pouvais arriver, qu'il n'était pas possible de te chercher à l'aéroport, parce qu'on ne savait jamais ni l'heure de ton arrivée, ni le numéro de ton vol. Je leur ai raconté que tu étais dans la partie turque de l'île de Chypre, peignant la montagne des cinq doigts qui regardent vers le ciel, et que la veille dans l'après-midi, nous étions à Nicosie en train de prendre un café turc et que nous continuions à habiter près de Guernée sur la plage de Denise Keese. Mais, comme je n'avais pas la peau bronzée, Ana m'a fait remarquer que ce n'était pas possible, parce que le soleil, là-bas, est éternel. Je lui ai affirmé qu'il n'en était pas ainsi, que seuls les jasmins en fleur sont éternels, qu'à la nuit tombée, ils embaument l'air de leur parfum, que cette fois il y avait de la musique grecque sur laquelle tu avais essayé de m'apprendre à danser comme Zorba et que, pour cela, je n'avais pas bronzé, mais comme blanchi de lune.

Je lui ai montré quelques-uns de tes projets de tableaux, surtout ceux d'avant-hier, sur la plage. Tu m'as dessiné avec un air presque fou et un chapeau de paille. On m'a dit que je ressemblais à Van Gogh. Les autres dessins représentaient le kiosque aux tentes vertes à l'endroit où, sur la plage, nous avons l'habitude de déjeuner et celui de cette femme qui se perdait vers le nord en

tirant une petite fille par la main.

* * *

Vers les onze heures, je sentis qu'ils étaient inquiets ou fatigués. Ana retira tes assiettes et les plaça avec les autres sur la pile de la cuisine. Je ne leur ai pas dit, bien sûr, que le taxi était venu me chercher chez Denise Keese quand il était encore très tôt, vers les quatre heures du matin. Il y avait une brume intense, très intense. Nous avons dû traverser la fameuse chaîne de montagnes pour atteindre l'aéroport. Il y avait tant de brume ! Je ne sais pas à qui j'ai tendu le billet d'avion, mais quelqu'un l'a pris. Il y avait aussi de la brume dans l'avion. Il y avait une musique étrange, comme d'oiseaux qui se réveillent à l'aube, mais chantent à contrecœur. Qui sait comment je suis arrivé à la maison, mais la brume est venue avec moi et les oiseaux aussi, parce que l'appartement en était plein et il y avait encore beaucoup d'oiseaux endormis dans les filets. J'ai dû ouvrir la fenêtre pour les chasser. Ils se sont envolés, finalement, dans un battement d'ailes impressionnant. J'ai dormi comme j'ai pu dans ma chambre, en essayant de récupérer de ce voyage.

* * *

Seulement le geste habituel de préparer le café et les lettres qu'on avait passées sous la porte m'ont permis de m'insérer à nouveau dans le temps. Il y en a une qui t'est adressée comme tous les mardis. Elles se sont accumulées, ici, à côté de tes cahiers. C'est quelqu'un qui ne doit pas ignorer que nous sommes ensemble et qu'encore avant-hier soir nous mangions à l'abbaye de Bella-Paese et que tu portais le fameux habit vert corail que tu n'as jamais pu enlever. Je ne comprends pas cette histoire, mais ce vêtement semble fixé à ta peau. Comme des ailes, tu entres avec lui dans la mer, quand tu sors, il est collé à ton corps et, quand tu avances de deux pas au milieu des jasmins, il paraît sécher, s'ouvrir et resplendir comme une fleur qui ne peut pas se faner, alimentée par une source d'éternité.

J'ai fermé la porte derrière Ana et Carlos, j'ai pu vérifier que les fenêtres étaient bien fermées, qu'il n'y avait pas de brume, ni d'oiseaux dans les filets. J'ai marché sans but l'espace de quelques pas et une voix en moi a demandé : « et maintenant quoi ? ».

* * *

La tapisserie de l'entrée se dégrade. Tu devras la faire réparer ou la changer. Je ne sais pas pourquoi elle s'est tant dégradée ; il n'y a pas beaucoup de gens qui entrent et sortent. Peut-être est-ce moi qui inflige des va-et-vient à cette tapisserie près de la porte d'entrée ?

Je n'avais pas envie de me mettre à lire. Ni même de mettre de la musique, parce que tout bruit me dérangeait, toute sonorité qui ne soit pas ta respiration ou la mienne. Tu t'es endormie très tôt, mais j'ai pensé que tu ne dormais pas, que tu pensais, en silence, immobile, pour ne pas me déranger ou m'inquiéter, parce que mon lit est trop petit pour contenir ce corps surdimensionné qui est le tien.

Je retourne à mon rêve. Cette image, que veut-elle dire ? Ce taureau chargeant l'omnibus rempli de touristes sans âme, sans touristes et stationné dans une gare poussiéreuse d'où je ne suis jamais sorti et où je ne pourrai jamais aller, parce que je ne la connais pas ?

IX

Alternative possible :

Accepter ta proposition d'éternité…

Écrit à Paris, le 21 mars 1994.

654

La pluie vient de cesser.

Crise, partage et résolution[215]

Chère Véronique,

Le 23 septembre tu m'as envoyé un courrier qui s'appelait « Contre vents et marées ».

Cette communication, fruit de ton travail analytique et de ta volonté d'aller vers l'avant m'a beaucoup émue.

Quand tu te parles à toi-même, tu me parles, quand je te réponds en parlant de moi-même, j'essaie de mettre en parallèle nos crises, mais au-delà de tout le vouloir profond qui nous a poussées toutes les deux vers la recherche de la liberté.

La liberté, je l'ai acquise par l'exercice de la vocation et j'ai pu comprendre par ma propre expérience que aujourd'hui tu goûtes la liberté avec l'exercice de la profession d'écrivain. Donc je te réponds. Tu te disais.

« Tu l'as fait. Tu es partie. Malgré et contre tout. Malgré et contre tous. Tout le monde te l'a dit. Tu es folle, ne pars pas ainsi. N'y vas pas. Reste avec nous. Tu leur as dit. Trop tard. C'est mon chemin. Je dois aller jusqu'au bout désormais. Je suis déjà trop avancée. Je ne peux plus reculer. Et puis, tu le sais, c'est écrit en toi. Depuis toujours. Depuis le début. À ta naissance. Tu es partie. Tu étais déjà allée trop loin. Tu étais déjà trop loin d'eux. Tu avais déjà trop d'avance. Il le fallait. Tu avais respiré l'extase de la liberté. On est vite accro à ces choses-la. Trop bon pour les laisser derrière. Même pour faire plaisir à ses amis. Même pour revenir dans un moule plus conforme qui te permettrait de vivre

---

[215] : publié dans le n° 87 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2003) « La crise ».

tranquillement. Tu l'as choisi. Tu es partie. Loin d'eux et loin de tous les autres. Tu as choisi ce voyage en enfer pour gagner ta liberté éternelle. Ne l'oublie pas en route. Ne l'oublie jamais. Quand tu auras froid et que tu n'auras plus de manteau pour te couvrir, te protéger, te réchauffer, parce que tu les auras tous jetés pour recommencer une vie neuve. Quand tu auras faim et que tu n'auras même plus de pain pour te nourrir. Quand tu auras soif et que plus aucune source d'eau ne coulera pour toi. Ne pleure pas, ne gémis pas sur ton sort. Ne mendie pas à l'autre. Ne te retourne pas. Avance. En grelottant s'il le faut. La faim dans le ventre, la soif dans la gorge. Avance. Marche, ça réchauffe. Mais surtout ne te retourne pas. Ne regrette pas. Ne regrette jamais ton choix. Le jour où tu l'as fait, tu n'avais ni froid, ni faim, ni soif. Tu avais toute ta raison. Tu savais pourquoi tu le faisais et tu savais quel chemin tu prenais. Le froid fait perdre l'espoir; ne le laisse pas t'empêcher d'avancer. La faim rend fou ; ne la laisse pas ralentir ta marche. La soif crée des hallucinations ; ne les laisse pas te troubler. Tu te perdrais. Il n'y aurait plus de retour possible, sur aucun chemin. Avance. Tu es déjà allée trop loin. Tu le sais bien. Tu ne peux plus revenir en arrière même si, un soir de désespoir, tu t'y laissais aller. Tu ne peux plus redevenir celle que tu étais autrefois. Tu n'es plus la même. Tu es une autre. Tu es devenue une femme forte, indépendante, décidée. Tu ne peux plus jouer à la femme fragile, enchaînée, hésitante. Personne n'y croirait et sûrement pas toi. Tu ne peux plus te raconter d'histoires. Tu n'y croirais pas. Ta vérité, tu la connais jusqu'au fond de tes entrailles. Tu te connais jusqu'au fond de tes entrailles. C'est ce que tu voulais. Te connaître. Te comprendre. Savoir qui tu étais au fond de toi, derrière toutes ces peurs qui ne t'appartenaient pas, que tu jouais sans comprendre pourquoi. Tu n'as plus de peur en toi, alors comment veux-tu aujourd'hui te rejouer les scénarios d'autrefois ! Essaie donc si tu ne me crois pas. Joue-toi la comédie. Fais-toi un petit caprice. Tente une crise de désespoir. Racle le fond. N'aie pas peur, ce n'est plus toi ça. Racle. Racle donc. Tu as vu ? Tu ne peux plus l'atteindre ce fond. Tu

remontes toujours bien avant. Comme poussée par un ressort. Ton ressort. Ta force intérieure. Essaie donc de retourner dans le passé. Allez, vas-y, puisque tu ne me crois pas. Loue une voiture et vas-y. Tu as vu ? Tu n'as plus rien à faire là-bas. Ce n'est plus chez toi. Ce n'est plus ta maison. Ta maison, aujourd'hui, elle fait partie de toi. C'est ton corps. C'est pour cela que tu peux jouer à vagabonder d'un lieu à l'autre, d'un quartier à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre. Tu n'es plus entravée. Tu n'as plus de chaînes. Tu sais parler toutes les langues sans même les connaître. Tu as tout appris. Tu sais arriver, seule, aménager, seule, prendre tes repères, seule, rencontrer les autres, seule, lier amitié, seule. Mais non, tu n'es plus seule. Ils sont tous là autour de toi. Comme autrefois. Sauf qu'autrefois, tu avais besoin d'eux, tu étais dépendante de leur présence, de leur avis, de leur jugement, de leurs dépendances. Aujourd'hui, tu peux les aimer vraiment du fond du cœur. Tu peux les chérir sans peur. Tu peux leur donner toute ton âme. Tu les aimais déjà autrefois mais tu aimais de la même manière ceux qui te faisaient du mal. Alors l'amour était tout brouillé. Tu les chérissais mais tu devais partager entre eux et les autres qui se gavaient. Tu leur donnais ton âme mais tu la donnais à n'importe qui et certains n'hésitaient pas à en jouer. Aujourd'hui, aimer, chérir, donner, ne peut plus t'entraver, te vider, t'effrayer. Ceux que tu aimes désormais ne sont pas de vilains gloutons, des coquilles vides qui pourraient t'aspirer pour exister. Plus de vampires autour de toi. Tu as une bombe pour les chasser bien loin. Tu as compris comment t'en servir. Facile. Si tu avais su cela plus tôt, que de temps, d'énergie, de plaisir tu aurais gagné ! Mais non, tu le sais bien, si tu avais su comment neutraliser une coquille vide autrefois, tu aurais neutralisé n'importe qui, tu aurais neutralisé tout le monde ! C'est ce que tu as fait d'ailleurs quand tu as appris à utiliser ta bombe anti-vampires. Tu les as tous neutralisés. Tous autour de toi. Ca fait tout drôle après, n'est-ce pas ? Quand tout est vide. Quand tu parles dans le vide. Quand tu marches dans le vide. Quand tu ris dans le vide. C'est cela le vide. Le vrai vide. L'expérimentation

totale du vide. Après tu peux même écrire un traité philosophique sur le vide. Sans complexes, ma chérie. Là, tu es devenue plus philosophe que tous les philosophes de la terre. Parce que toi, tu l'as expérimenté ce vide. N'aie aucune crainte, aucun d'entre eux ne pourra t'en démontrer. C'est comme pour la folie. Celle avec laquelle tu es allée flirter lorsque tu avais si froid, si faim, si soif. C'était la folie extrême, n'est-ce pas ? Celle qui fait peur aux plus grands psys du monde. Tu crois qu'ils t'auraient suivie quand tu as testé ton immortalité ? ».

Et je te réponds aujourd'hui 1er octobre 2003, à 16 h 15. Je peux maintenant te le dire, chère Véronique, parce que nous sommes ensemble dans le non temps, que nous avons partagé tant d'heures. Tu agonisais d'amour. J'étais ton analyste tel qu'aujourd'hui je suis en dehors du temps, ton alliée pour la vie. Elle sera peut-être plus courte que la tienne, car tu es plus jeune, mais nous serons toujours ensemble en dehors du temps.

... ta voix depuis Budapest, ta voix dans les chemins de l'Italie, ta voix dans la souffrance et la joie, ta voix dont les paroles m'échappaient, car elle se cassait d'amour, d'angoisse, de solitude. Ta voix que tes blessures avaient affaiblies.

Tu écris et chaque page nous sommes ensemble, peut-être faudra-t-il que je raconte notre histoire, car le lecteur a le droit de mieux la connaître…

Il y a eu une femme à Budapest qui t'a donné mon nom et notre aventure analytique ensemble a commencé.

Tu revenais de souffrances terribles, d'un amour vrai, mais malheureux.

Tu m'as fait ramasser mes propres souvenirs. Moi aussi j'avais été abandonnée, moi aussi j'avais pris l'exil pour oublier. Mais tu étais avec toi et moi, ma Véronique, j'ai vécu ma crise dans une suprême et humble solitude, personne ne m'avait tendu la main, et mes analystes étaient devenus pour moi des anesthésistes. En revanche, moi avec toi, j'ai du être dure et sereine, aimante et

complice. Je n'avais d'autre désir que de te montrer que la survie était possible.

Aujourd'hui, tu es devenue écrivain. Pour être écrivain il faut être vivant, et pour être vivant il se peut que l'amour soit l'unique chemin pour nous sortir de la crise.

Je te propose de partager notre éternité, car elle nous appartiendra et, dans ce cas-là, les chemins que nous avons partagés dans cette vie seront pour nous plus faciles à vivre.

Véronique, les crises ont aussi traversé ma vie : fortes, comme des ouragans déchaînés dans les tropiques.

Comme toi, j'ai tenu en étant ferme mais flexible et je suis retourné aux petits matins d'accalmie qui suivent les orages pour accepter les pertes, qui au fond ne sont que des apparences et qui nous poussent vers la liberté.

Nous laissons dans ces tornades tout ce qui nous a rendus lourdes, fragiles, perdantes.

Aujourd'hui, légère comme la brise des îles, forte comme la proue des bateaux des vikings, armée du courage du gagnant, je me confronte à mes lointaines nuits sombres et je me rends compte de ta solitude sans bornes dans cette maison de Budapest où tu as commencé à faire le ménage de tout ce qui t'encombrait.

À la fin, ta maison est devenue une cellule de moine, à la fin ne reste dans la mienne que la joie d'un printemps éternel où nous ne serons ni la cause, ni les victimes des crises.

Avec amour, un jour d'automne où je pense à toi et je pense à moi et les roses fleurissent prêtes à se confronter à des soleils froids, mais revigorants.

Violence et séduction[216]

Mme D. était venue me consulter, envoyée par son médecin psychosomaticien. Elle souffrait d'insomnies.

Elle était belle, d'âge indéfini, un regard particulièrement intéressant et profond.

Sa demande : ne plus se réveiller en sursaut, assiégée par des préoccupations. Elle se disait être coupable. De quoi ? Pour qui, en fonction de qui ?

Elle parlait facilement, mais d'un seul thème, de son couple, et de lui, de lui, de lui. Donc elle parlait d'elle et de ses projections sur lui.

Nous sommes convenues de travailler la reprise de ses projections sur cet homme qui, à travers le temps, n'était qu'un écran vide sur lequel elle avait projeté une passion imaginaire et douloureuse.

Elle racontait qu'elle voyait se déchaîner devant eux (lui et son mari) des violences horrifiantes et tout cela simplement pour remplacer le désir sexuel inachevé. Violence comme forme de séduction, comme expression d'une position alternative.

Rien ne restait après qu'un goût amer de culpabilité et, en plus, l'évidence de ne pas se sentir désirée la rendait encore plus agressive. Elle s'interrogeait dans certains moments de lucidité si sa passion déguisée en guerre n'avait pas fini par faire peur à son conjoint. Les premiers jours de cet amour avaient été d'incroyables séductions.

---

[216] : publié dans le n° 88 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 2003) « Violence et séduction ».

Il la suivait partout, il l'appelait dans des pays lointains où elle voyageait sans cesse. Le désir les étouffait, mais rien ne pouvait être comme l'idéalisation de cette passion qui allait rester perdue et inassouvie dans des panoramas de rêves.

À cette époque-là, elle avait tout laissé pour le suivre et la routine avait remplacé le tout d'un rêve par une réalité monotone, froide et protocolaire.

Oui, il avait eu peur, parce qu'elle pleurait beaucoup, criait, partait.

Il y a eu pour les deux des fantasmes d'autres amours, fantasmes d'infidélité qu'elle n'a pas pu assumer dans le réel. Elle revenait vers lui après avoir effleuré ses lèvres comme si l'approche était possible. Mais malheureusement rien n'était plus possible, car en réalité jamais rien n'avait été possible. Ils avaient rêvé tous les deux.

C'était elle ma patiente, pas lui, l'homme qui dormait à côté d'elle d'un sommeil profond. Elle ne dormait pas, son désir la brûlait. Les après-midi d'hiver… longs et solitaires avec le « beau dormant » qui ne pouvait pas échapper à ses obsessions. Bientôt la violence avait remplacé la séduction. Une violence qui aurait pu être meurtrière, si elle n'avait pas réussi à symboliser.

Un jour c'est lui qui est parti et c'est elle qui a pleuré sur ce fantasme inachevé.

C'est un cas douloureux. Jamais ils ne se sont revus. Le danger de la violence est plus présent que jamais. Aujourd'hui tout est mort mais terriblement vivant.

Une analyse difficile l'amène à goûter des moments d'inscription dans le temps. Nous ne pouvons pas aller plus loin avec un corps désirant dont l'objet du désir est inaccessible. Par ailleurs, elle ne veut pas regarder ailleurs. Et le temps passe aujourd'hui alors que, avant avec lui, ils ont vécu en dehors du temps. Maintenant elle vieillit, de lui nous ne savons plus rien.

Parfois j'ai osé postuler chez elle un délire mélancolique. Mais pourquoi ne pas parler simplement de l'accompagnement de quelqu'un qui n'a jamais accepté la frustration ?

Somatise-t-elle ? Oui, malade relativement imaginaire, car elle arrive à se faire souffrir. Pas trop, car l'espoir de la réalisation de cet amour est son garde-fou. Même les deuils de sa vie ont été niés avec lui.

Il la retrouvait dans ses bras, forte, très fort en lui disant : « Ne me quitte pas ». Elle répondait : « Je veux que tu sois mon amant ». Il répondait : « Plus tard, je suis fatigué ». « Fatigué de quoi ? » répondait-elle en mettant en évidence les espaces de « rien faire » qu'il avait.

Je ne pouvais que reconnaître dans cet amour une position sadomasochiste trop archaïque pour pouvoir être travaillée. Il aurait fallu une analyse individuelle approfondie de chacun.

Même une thérapie de couple aurait été difficile, car inacceptable pour les conjoints qui ne voulaient pas sortir de leurs projections réciproques et devenir mortels.

En tout cas, ils se sont aimés le mieux possible.

* * *

Je suis dans un café d'un quartier inconnu, inhabituel, comme ce thème qui me passionne et je sais qu'il y a autant à dire que je me vis dans la violence de choisir, car choisir certains cas, c'est abandonner les autres.

Donc je me pose humblement la question de fonder mon choix selon le critère de séduction, c'est-à-dire si je vais être séduit par le cas.

* * *

Cas Mishima : traité merveilleusement par Gregorio Margnon, Mishima qui était né au Japon d'une famille plutôt défavorisée.

Maigre, fragile, d'un caractère fermé, il a décidé, avançant en âge, de se construire un corps pour être un beau cadavre.

Il se suicida à 38 ans.

Écrivain de talent il faisait au moins deux versions de ses écrits, selon le type de public.

Mais qui était-il entre ses versions ? Le simple « tout public » ou l'être complexe, torturé cherchant la beauté dans des passions, dans les limites de la mort.

Des thèmes comme celui de ce couple qui, une nuit de lune, fait l'amour sur la rive d'un fleuve en même temps qu'avec une lame de rasoir elle le fait saigner pour bien augmenter la saveur du coït ?

Je ne veux pas aller plus loin avec Mishima qui, jour après jour et grâce à des efforts physiques remarquables, devient beau, musclé et fort pour séduire en tant que cadavre. Et, il l'a fait. Il a séduit et violenté aussi bien les lecteurs que les analystes.

* * *

J'ai l'impression que le thème « violence et séduction » ne s'ouvre pas de lui-même, mais que le thème fait le choix à ma place.

En moi apparaissaient des images qui en les contemplant m'amènent vers des films qui m'ont marquée à jamais.

Je ne les traiterai pas tous, mais pour les amoureux du cinéma une petite énonciation pourra vous faire explorer dans les arcanes de films d'anthologie presque oubliés et intéressant à voir en relation avec notre thème.

* * *

Manon : film français de 1952. Un amour qui détruit jusqu'à l'épuisement. À l'origine, le thème de Manon est repris de l'original de l'abbé Prévost.

Robert des Grieux en version moderne, est interprété par Michel Auclair. C'est un garçon tout beau, jeune, pur et fascinant. Manon Lescaut, dans la même version, danse le rock, exploite et est exploitée par son frère, personnage indéfinissable. Des Grieux va de mal en pire. Manon lui fait vivre les humiliations et l'oblige à faire l'amour dans le bordel où elle gagne sa vie d'ambitieuse fille facile.

Le film finit par la mort de Manon dans le désert africain. Ils ont embarqué à Marseille, lui, ayant tué le frère de Manon, elle, apprenant son amour inavoué pour Robert. Ils vont partir dans un bateau qui amenait des juifs clandestins vers la Palestine.

Une bande de nomades à chameaux tire à mort sur le groupe. Manon blessée est conduite vers une oasis par Robert, mais ils n'arrivent pas. Il l'enterre dans le sable pour empêcher les vautours de la dévorer et il se laisse mourir sur le corps mort de sa Manon bien aimée qui enfin n'est qu'à lui.

* * *

Vous souvenez-vous du beau polonais marié avec la sœur de Vivien Leigh dans le film « Un tramway nommé désir » ?

Il criait, il cassait, il dénonçait, il aimait, il rendait folle celle qui déjà l'était. Mensonge, violence, désir, séduction dans les cris, dans les tee-shirts serrés, dans les lèvres méprisantes de Marlon Brando. Violences et séduction dans les attitudes de Vivien Leigh. La pièce ne pouvait être que de Tenessee William, un violent souffrant de sa condition et de sa différence.

* * *

Vous souvenez-vous de « Soudain l'été dernier » ? Une fois de plus avec Tenessee William et ces deux femmes qui ont été utilisées par Sébastien l'absent, le mystérieux Sébastien pour séduire des hommes à son profit. À la fin, nous comprenons la folie de la mère de Sébastien qui veut donner de son fils disparu

une image noble et dépouillée de perversion tandis que son épouse Liz Taylor menacée de lobotomie récupère la mémoire et voit Sébastien être détruit par ses victimes, les jeunes garçons dont il semble avoir abusé.

* * *

Vous souvenez-vous de « Dogville », lorsque la protagoniste échappant à la violence du père et à celle de son groupe arrive à cette ville où elle doit souffrir des humiliations inouïes et la perverse séduction de ce jeune homme sensé être son protecteur ?

Miracle de mise au jour, elle reviendra à la loi du père, elle assumera sa propre violence, elle mettra en équilibre séduction et violence. Elle ne sera que son propre et seul protecteur.

Par ailleurs ce film vu en tant que sociologue est l'expression brutale et conforme de la société d'aujourd'hui.

* * *

Séduite par le thème, par la richesse je dois me faire violence afin de me taire.

Je voudrais seulement ajouter qu'en toute violence, il y a de la séduction, car elle n'est qu'un appel parfois désespéré pour se faire remarquer, pour exister et dans la séduction il y a la violence comme une forme de destruction d'obstacles et barrières qui nous amènent à créer une relation d'objet.

Mon cœur bat très fort. En évoquant ma patiente, en évoquant les films, je comprends la dimension cachée de la lune. Par petites doses, violence et séduction portent bonheur, rendent possible la communication, font bouger le désir qui, engendré par la pulsion et en passant par le fantasme, permet la gratification et la mise en paix de l'homme par rapport à son équilibre libidinal qui engendre un équilibre cosmique.

* * *

Demandez-vous à une plante carnivore la raison de sa beauté ?

Fait à Paris le 27 octobre 2003
entre deux métros,
un café et une salle d'attente,
le même jour et avec passion.
Il fait froid,
je ne sais pas qui tu es,
mais ta présence m'apaise même dans la violence
qui est ton péché mignon,
car ton amour me séduit et coule avec générosité
comme le torrent de montagne.

Les films :

- 1948, *Manon*, de Henri-Georges Clouzot, avec Cécile Aubry et Michel Auclair
- 1951, *Un tramway nommé désir*, de Elia Kazan, avec Marlon Brando et Vivien Leigh
- 1958, *La chatte sur un toit brûlant*, de Richard Brooks, avec Élisabeth Taylor et Paul Newman
- 1959, *Soudain l'été dernier*, de Joseph L. Mankiewicz, avec Montgomery Clift, Liz Taylor et Katharine Hepburn
- 2002, *Dogville*, de Lars von Trier, avec Nicole Kidman

À voir également sur le même thème :

- 1958 et actuellement, au théâtre Marigny, *Hedda Gabler*, de Henrik Ibsen, selon une mise en scène de Roman Polanski, avec Emmanuelle Seigner.

La solitude[217]

« La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps, mortelle quand elle est trop longue, quoique nécessaire » (Vauvenargues)

Il est rare qu'un homme chargé d'expérience et qui a beaucoup médité ne cherche pas à faire connaître ses conclusions, à léguer une règle de vie valable pour ses amis, ses descendants, les générations futures. À plus forte raison s'il fait profession d'écrire, d'enseigner, de philosopher.

C'est ainsi que Vigny fait dire au docteur Noir dans *Stello* : « Seul et libre, accomplis ta mission »

Certes, il n'est pas facile de connaître sa mission, moins facile encore de l'accomplir, car la vie est une souffrance, un fardeau. Mais l'abandonner serait lâche. Même au moment où on se sent mourir, il faut penser aux autres, rédiger son message, le cacheter dans une bouteille et le lancer à la mer. Advienne que pourra !

« Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée ?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur. » (La Bouteille à la mer)

Nul ne sait si le message du marin mourant éveillera des échos au fond d'une autre conscience que la sienne. Dans l'immensité de l'espace et du temps, l'homme n'est qu'une fourmi. Qu'importe ! Comme le loup, il fera énergiquement sa « longue et lourde tâche » dans la voie où le sort a voulu l'appeler, puis il souffrira la mort sans récriminer.

---

[217] : publié dans le n° 89 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2003-janvier 2004) « La solitude ».

Ainsi, ni chrétienne, ni saint-simonienne dans son essence, la mission des hommes relève à la fois du pessimisme de l'une et de l'optimisme de l'autre doctrine, mais elle a sa propre teinte d'esthétisme : il est beau d'agir stoïquement.

* * *

Il nous apparaît aujourd'hui que chaque homme ayant sa fonction dans la communauté devrait se sentir épaulé par tous les autres et travailler dans une chaude ferveur. Mais chacun se trouve seul, tragiquement seul, comme Moïse parmi les « six cent mille Hébreux » qu'il guide. Chacun vit dans son petit univers spirituel où personne ne peut lui venir en aide.

Solitude de l'homme, solitude de l'aristocrate, solitude du soldat, solitude du poète, solitude de l'écrivain. Plus l'homme est grand, plus il est noble, plus il est héroïque, plus il a du génie, plus il se sent amoureux et plus il se trouve seul.

« Les parias de la société sont les poètes, les hommes d'âme, de cœur, les hommes supérieurs et honorables », écrivait Vigny à un ami le 30 mars 1831.

Ne les plaignons pas trop cependant ! Car la solitude procure la paix nécessaire à l'élaboration d'une œuvre. Loin de la ville, loin du progrès économique, elle permet d'atteindre à la grandeur en découvrant la beauté. N'oublions pas enfin que la solitude procure, dans la mesure du possible, l'indispensable liberté.

* * *

Inutile de souligner que la conception individualiste s'oppose à la conception socialiste qui se répandra au cours du XIX^{e} siècle. Elle s'oppose même à la vocation chrétienne d'humilité et de charité.

Obligé au travail social, entraîné à la recherche de la justice, à l'observance de la solidarité, le commun des mortels ne peut retenir de cette ordonnance qu'une étroite leçon, mais il faut convenir qu'elle ne manque pas de noblesse.

* * *

La solitude c'est la vie sans l'autre, mieux dit, la vie avec l'autre dans son silence impénétrable. Inutile de décoder le silence, car il est plein de la négation à communiquer. L'enfer, c'est l'autre, bien sûr. Le paysage est sordide, répétitif, ennuyeux et bien décourageant. L'enfer de la solitude de parler tout seul avec l'impression de se diriger dans un auditorium composé de nombreux correspondants sans visage. Impression d'informer au sujet de thèmes divers.

Quelqu'un citait le tsar Paul II qui disait que les autres n'existaient que quand il les autorisait à parler. Une fois le débit du discours achevé l'informateur cessait d'exister.

C'est dans la communication que la solitude se perçoit le plus, quand le regard de l'autre s'intériorise à la recherche en lui de son désir intérieur : manger, lire, dormir…

Monopole de l'autorité, cruauté sans borne. Acceptation de la place de l'autre comme un objet peuplant un espace non dérangeant.

Fait à Paris, le …
Une nuit dans le silence fait la solitude,
Et j'en oublie même les mots pour en parler.
Mais je n'ai pas fini.
Je reviendrai à parler et, cette fois, avec ma solitude
pour créer avec elle des paroles nouvelles
que personne n'aura besoin de décoder.
Béni soit le silence

L'abîme[218]

Écrire, c'est décrire.

Quand on m'a proposé d'écrire sur l'abîme, il ne m'a pas été dit dans quel sens je devais le faire. C'est la raison pour laquelle j'écris à ma manière en ressentant en premier lieu comme un vide mais en seconde lecture comme une plénitude.

* * *

Je m'approche au bord de la falaise de glace, je regarde vers le bas une profonde crevasse. Le ciel, la glace, tout est bleu et mystérieux, tout cela me fait peur autant que le silence et l'absence d'écho. L'Argentine est une réserve naturelle, et en allant vers le sud, vers la Patagonie, vers la froide mais, selon la légende, ardente « Terre de Feu », je retrouve là-bas : des éléphants marins, des phoques, des pingouins, des baleines et des baleineaux perdus dans les eaux profondes, parfois des cachalots mourant sur les plages muettes et ventées de Rio Grande. Tout est là, l'abîme et le majestueux.

* * *

Sur le plan analytique le vide de l'abîme n'est pas autre chose que la plénitude chargée, qui parle de nous, de ce que psychologiquement nous touchons quand nous nous confrontons à lui. Et nous vivons cette expérience comme un trou profond dans un lieu quelconque de nos entrailles.

Dans la première séance analytique, le discours du patient est

---

218 : publié dans le n° 90 de la lettre de SOS Psychologue (février 2004) « Ecrire ».

linéaire et historique. Il a l'air de ne pas avoir de faille, mais ce n'est pas ainsi : les abîmes sont à chaque pas, se découvrent à chaque heure et sont pleins de refoulé. Noyées dans le refoulé, soumises à la loi du silence de la censure se trouvent les traumatismes originaux, anciens ou actuels.

Les rêves apportés par l'inconscient, viennent en tant que formations psychiques comme les lapsus et les actes manqués, réveiller ce qui est caché, ce qui n'a jamais été dit, ce qui n'a jamais été accepté. Les rêves naissent de l'abîme insondable de l'inconscient pour communiquer à la conscience selon son degré d'éveil le message de ce qui n'a jamais pu être verbalisé, ce qui, sans l'avoir voulu ni caché, nous a échappé.

Interpréter un rêve, c'est éveiller la conscience vers un état de compréhension des symptômes qui jusqu'à maintenant n'ont été que des compensations objectives, événements douloureux et irrationnels qui traduisent beaucoup de terreurs archaïques.

* * *

Peu à peu l'abîme disparaît et se remplit de plénitude. On peut comprendre beaucoup de névroses d'échec quand les secrets gardés jalousement par la répression font pousser des fleurs inattendues dans le fossé de l'abîme. Et nous sommes surpris par une nouvelle vie, par une nouvelle version du discours.

* * *

Dans l'abîme nous sommes allés mourir. En explorant l'abîme, nous trouvons la naissance et, soudain, la conscience élargie devient possible et nous « sommes ». Mystérieusement nous commençons à être ce qu'avant nous n'avons pas pu être.

* * *

Je m'approche de la faille du glacier, quelques échos apparaissent : les cormorans volent au-dessus de l'espace gelé, des morceaux de

glace tombent avec fracas sur la mer bleue, avec des bruits stridents…

Parfois l'abîme se remplit, mais d'autres failles apparaissent, nous nous posons de nouvelles questions et nous avons besoin de chercher. Pourquoi « être » signifie exister dans le questionnement en regardant cet abîme ? Pourquoi ai-je cet abîme ? Qui en moi est cet abîme ?… Où sont mes failles ?…

Fait une nuit apparemment d'hiver
dans un Paris qui n'a pas de glacier
mais des abîmes
de communication et de silence.
Je contemple mon propre abîme.
Écrire le remplit,
il semble moins profond,
même si les questions que je me pose,
sont paradoxalement
plus profondes qu'hier.

La lettre de SOS : 10 ans ![219]

Éditorial

Ce n'est qu'à la fermeture de ce numéro que nous avons été confrontés au fait qu'il s'agissait des 10 ans de la lettre, qui est publiée et diffusée dans le monde entier et par Internet, oui, le monde entier, car en grande partie le courrier international auquel nous répondons, toute l'équipe de SOS, chaque mercredi, fait écho à des thèmes qui ont été publiés. C'est ainsi qu'ils nous suggèrent de parler de telle ou telle chose. Nous avons du courrier personnel où les gens ressentent le besoin de demander des orientations, des adresses de psychologues dans différents pays. Par ailleurs, beaucoup de personnes se confient à nous, car, dans certains pays, il y a peu de spécialistes.

C'est une synchronicité que le thème de ce numéro soit sur les rêves, car la première lettre de SOS, non encore publiée par Internet, traitait des rêves, il y a exactement 10 ans, en mars 1994.

SOS a 15 ans et se porte très bien comme un jeune adolescent qui s'éveille à la vie de groupe et éveille les autres pour qu'ils tiennent compte de son existence.

Il faudra parler de la vocation de cette « Lettre ». Personnellement je ne voulais pas faire de la lettre ni une plate-forme de communication pour les savants ni une voie de vulgarisation, car des livres savants nous en avons tous les jours. Quant à la vulgarisation, chaque semaine des magazines communiquent les mille secrets du bien-être.

---

[219] : publié dans le n° 91 de la lettre de SOS Psychologue (mars 2004) « Le rêve ».

Je voulais faire de la lettre un lieu de confidences personnelles où chacun pouvait décliner les thèmes selon son vécu. Nous étions tous d'accord.

Si parfois des concepts théoriques apparaissaient, il ne s'agissait pas de froides définitions, mais de touchés utiles pour mieux canaliser les confessions.

Je remercie mon équipe qui, jour après jour, enrichit et devient plus libre. Je perçois une cohérence interne remarquable, quand une fois par mois en comité de lecture les articles sont lus nous sommes surpris par le fait que, sans le savoir, les récits semblent s'enchaîner comme les perles d'un collier.

Fréquemment nous remarquons après la publication de la lettre qu'il reste des fautes d'orthographe ou certains erreurs de frappe, mais il faut bien comprendre que nous sommes tous des bénévoles, que nous prenons du temps sur notre vie de famille pour donner gratuitement, pour motiver les gens à approcher la psychologie et pas pour partager ensemble des inquiétudes qui, pour beaucoup, n'ont pas pu être exprimées.

Nous faisons également une réunion mensuelle, les derniers mercredis de chaque mois, de 20 h 30 à 22 h 30, ouverte à tous nos adhérents, mais aussi à tous les autres qui veulent connaître nos activités et les partager. Seulement il faut s'inscrire en avance, parfois très en avance, car l'espace physique est limité. SOS fonctionnant dans mon cabinet, nous n'avons pas le temps de nous déplacer ni de faire des choses dont l'ampleur pourrait nous dépasser.

* * *

10 ans d'amour, d'ouverture, de démocratisation de la psychologie.

Il y a 10 ans notre webmaster, Jacques Pioton, créateur professionnel de sites Internet prestigieux, a contribué à la diffusion de nos lettres en construisant pour nous un site plein de

charme et fort accueillant. Je le remercie spécialement et remercie également le secrétaire général, Hervé Bernard, pour son assiduité et la mise en page de chaque numéro de la lettre.

Bravo à notre petite lettre de SOS, bravo pour nous amener à dépasser nos individualités pour consolider chaque jour cette équipe de bénévoles et mettre en valeur le concept de gratuité qu'il est bien rare de trouver aujourd'hui dans notre monde et surtout dans notre profession.

Je remercie Élisabeth Courbarien et Jacques Pioton pour leurs efforts à effectuer les corrections de la lettre.

Fait à Paris le 28 mars 2004 avec joie, dehors le soleil brille. Ce soleil qui est présent dans le logo de SOS et qui parle de vie et de résurrection.

Rêver les yeux ouverts[220]

Je rêve dans mes nuits sans sommeil, quand le repos est doucement présent, mais les yeux sont plus ouverts que jamais.

Je rêve de te revoir, mais mon désir de rêver de toi me réveille et sans confusion je te vois dans ce passé où nous avons ensemble vécu notre sublime et étrange rêve d'amour. La lune sur le fleuve d'argent, les hirondelles partaient vers le nord. Qui aurait pu nous dire qu'un jour je serais partie comme les hirondelles vers le nord ?

Moi aussi j'ai cherché la chaleur et un peu de paix après ton départ sans retour, vers l'éternité.

Je te rends hommage. Notre amour adolescent était devenu avec le temps ce que les aiguilles de l'horloge marquaient : une réalité d'adultes dans un foyer où nous avons fait réalité nos fantasmes.

Je me souviens des nuits à Puerto Belgrano quand tu accomplissais la garde en tant qu'officier de la marine de guerre. J'avais peur de la nuit, j'ai eu toujours peur de la nuit, hélas, et j'attendais le jour et ton retour dans les chaises longues du jardin.

Même les hivers, je t'ai attendu. Déjà à cette époque le sommeil m'échappait.

Aujourd'hui, je crois ne plus avoir peur des nuits, mais je t'attends en passant le temps qui marquent les aiguilles de la grande horloge. Nous nous approchons. Tu as connu l'éternité avant moi. Nous en avons beaucoup parlé ensemble. Mes yeux grands ouverts dans mes nuits te cherchent et, cher amour, tu viens

---

220 : publié dans le n° 91 de la lettre de SOS Psychologue (mars 2004) « Le rêve ».

toujours me visiter par des images. J'avais 20 ans et notre premier enfant. Le soir, j'étais dans notre maison de jadis et je n'ai pas la moindre intention d'échapper à ce souvenir, à cette image. Je m'en souviens, nous t'attendions tous les deux sur le trottoir, pour qu'ainsi tu arrives plus vite.

J'avais sacrifié mes longs cheveux pour me rendre la vie plus facile à vivre, mais pour toi j'étais la même.

Une image formidable vient d'apparaître : le jour de notre mariage à l'église de Notre-Dame des Victoires.

Rien n'a changé, mon cher amour ! Je me suis vue partir avec toi dans la voiture après la cérémonie. Que tu étais beau dans ton uniforme, que j'étais belle dans ma robe de mariée, comme nous étions innocents tous les deux, cette nuit-là, différents des autres !

Oui, nous étions si innocents ! Trop peut-être, mais non l'innocence n'est jamais trop, car elle ne rime pas avec naïveté.

Les souffrances de la vie ? Nous auraient-elles marquées si fort pour nous empêcher de rêver ? Non jamais. Nous avons rêvé depuis le premier jour de notre amour jusqu'à aujourd'hui. La mort aurait pu détruire nos rêves ensemble, mais la mort n'existe pas, car les souvenirs comme les grands rêves sont plus forts que la mort.

À 17 ans, j'avais rêvé que tu étais atteint d'une grave maladie, tu avais des taches blanches sur la peau. Il y avait un fleuve et dans le fleuve une île. Et tu étais mort dans cette île et tu voulais m'attraper pour que je vienne mourir avec toi, mais je me suis échappée. Il y avait une porte battante et tu me suivais pour me faire rester. J'ai gagné l'autre rive à la nage et en arrivant je respirais, soulagée.

Je me suis réveillée en sueur. Le matin, j'appuyais mon dos contre le mur en pierre du jardin pour échapper au cauchemar. Pouvais-je savoir sans rien savoir qu'il s'agissait d'un rêve prémonitoire ?

Dans la réalité la lysis du rêve s'était accomplie, car je ne suis pas

partie avec toi. Ma vie devait continuer, mais je te sens avec moi. Tu me protégeais de l'ennemi dont mon innocence me l'a fait ignorer. En plus et dorénavant rien n'est fini, tu reviens, si pur avec tes yeux adolescents. Tu es l'ange qui protège nos enfants et aujourd'hui nos petits enfants.

Je viens de lire le livre d'Isabelle Allende « Mon pays inventé ». Sa vie ressemble à la mienne, avec ce touché magique et clairvoyant… La mort de notre fils ainsi a tué une partie de nous, mais le reste est vivant et je suis sûre qu'en servant les autres je vous rends hommage à tous les deux.

Mis en page un jour d'hiver,
il n'y a pas d'horloge devant moi,
les aiguilles marquent
le passage du temps quelque part
mais je sais que l'instant fait éternité
et que je rêve de toi et de lui
les yeux bien ouverts
car je n'ai plus peur de la nuit.
Je me trompe,
ce n'est plus déjà une nuit d'hiver
mais de printemps, un printemps éternel
et je rêve en dehors du temps
les yeux bien ouverts cher amour.
Fait à Paris le 22 mars 2004

Les rêves[221]

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(chapitre XVI : Les rêves)

Freud fut le premier à étudier les rêves avec des critères scientifiques. Il dut, pour ce faire, se démarquer des deux dogmes dominants dans ce domaine. Le premier, propre à une pensée sans doute archaïque et au sentiment populaire, selon lequel le rêve était une manifestation bénéfique ou hostile émanant de pouvoirs supraterrestres, démoniaques ou divins. Le second, dont se réclamaient l'immense majorité des médecins et des profanes cultivés, supposait que :

> « Les rêves étaient exclusivement provoqués par des stimuli sensoriels ou physiques agissant de l'extérieur sur le rêveur ou surgissant par hasard au niveau des organes internes. Selon ce point de vue, le rêve est considéré comme dépourvu de sens et de signification. Il est comparable à une série de sons que les doigts d'un profane arracheraient au piano en parcourant le clavier au hasard. Les rêves constitueraient alors un « processus physique totalement inutile et bien souvent pathologique » et toutes les particularités de la vie onirique s'expliqueraient par le travail incohérent d'organes isolés ou de groupes de cellules cérébrales obéissant à des stimuli physiologiques[222]. »

Freud a réagi contre ces interprétations et ouvert le chemin de son étude psychologique et clinique.

> « Le rêve est un phénomène psychique qui, par opposition aux

---

[221] : publié dans le n° 91 de la lettre de SOS Psychologue (mars 2004) « Le rêve ».

[222] : Freud Sigmund, *La interpretación de los sueños*, obras completas, Ed. Nueva, Madrid, 1948.

autres faits de la conscience, par sa forme et son contenu significatif, se situe en marge du constant devenir des faits conscients. En tout état de cause, le rêve, en général, semble faire partie intégrante de la vie consciente de l'âme ou plutôt en constitue une expérience externe et apparemment occasionnelle. Les circonstances particulières de la formation du rêve conditionnent sa situation exceptionnelle ; en d'autres termes, le rêve ne provient pas, comme d'autres contenus de la conscience, d'une continuité totalement logique ou purement exceptionnelle des événements de la vie, mais constitue le résidu d'une étrange activité psychique développée pendant le sommeil. Cette origine donne sa particularité propre au contenu du rêve, lequel contraste étonnamment avec la pensée consciente[223]. »

« La fonction générale des rêves consiste à tenter de rétablir notre équilibre psychologique en produisant un matériel onirique qui rétablisse, de manière subtile, tout l'équilibre psychique… Le rêve compense les déficiences de la personnalité et, en même temps, avertit le sujet des dangers de sa vie présente. Celui qui néglige les avertissements contenus dans les rêves peut ainsi faire l'objet de réels accidents. De tels messages de l'inconscient sont plus importants que ce que pensent la majorité des gens. Dans notre vie consciente, nous sommes exposés à toutes sortes d'influences. Il y a des personnes qui nous stimulent ou qui nous dépriment, des événements à notre poste de travail ou dans notre vie sociale qui nous perturbent. De telles choses nous conduisent sur des chemins qui ne correspondent pas à notre personnalité. Que nous nous rendions compte ou non de leur action sur notre conscience, elles ont un effet perturbant et nous laissent sans défense… Plus la conscience est influencée par des préjugés, des erreurs, des fantasmes ou des désirs infantiles, plus s'élargira la brèche qui existe en établissant une dissociation névrotique conduisant à une vie plus ou moins artificielle, très éloignée des instincts sains de la nature et de la vérité[224]. »

Les rêves peuvent parfois annoncer certains succès bien avant

---

[223] : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, *op. cit.*, p. 116.

[224] : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, *op. cit.*, p. 49-50.

qu'ils ne se produisent dans la réalité. Ceci n'est pas un miracle ou une forme de précognition. Beaucoup de crises dans notre vie ont une longue histoire inconsciente. Nous avançons vers elles pas à pas, sans nous rendre compte des dangers qui s'accumulent. Mais ce que nous ne parvenons pas à voir consciemment, notre inconscient le perçoit et nous en transmet l'information au moyen des rêves. Rappelons un cas typique : une femme mariée rêve que son mari la voit sortir d'un hôtel avec un homme. Elle ne fait pas cas de l'avertissement. Les faits se produisent quelque temps après : le mari de la dame ne la voit pas sortir, mais entrer dans un hôtel où un ami abusant de sa confiance l'avait emmenée, ce qui provoque, comme il est logique, une véritable crise au sein du ménage et de terribles complexes de culpabilité chez la femme.

Si les rêves peuvent ainsi constituer très souvent un signal d'alarme, il s'avère également qu'il n'en est pas toujours ainsi. C'est pourquoi toute supposition concernant une main bienveillante qui nous arrête un moment est douteuse. Ou, pour le dire sous une forme plus concrète, il semble qu'une certaine intervention bienveillante agisse parfois alors que, d'autres fois, ce n'est pas le cas. La main mystérieuse peut même signaler le chemin de la perte ; les rêves démontrent que ce sont des pièges ou qu'ils semblent l'être. Ils agissent souvent comme l'oracle de Delphes qui prédit au roi Crésus que, s'il traversait le fleuve Halis, il détruirait un grand royaume. Ce n'est que lorsqu'il se trouva totalement vaincu après avoir traversé le fleuve Halis qu'il comprit que le royaume en question était le sien.

> « Nous ne pouvons nous permettre de traiter les rêves à la légère. Ils ne naissent pas d'un esprit complètement humain, mais plutôt d'une nature déchaînée peuplée de belles déesses généreuses, cruelles aussi, plus proche de l'esprit des mythologies antiques ou des fables des forêts primitives que de la conscience de l'homme moderne[225]. »

Il est indispensable de commencer par Freud lorsqu'on étudie les

---

[225] : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, *op. cit.*, p. 52, 70.

théories et pratiques jungiennes, car, à notre sens, Jung prolonge, approfondit et donne un caractère universel à la psychanalyse freudienne en la faisant passer d'une technique de traitement des névroses à une voie de construction de la personnalité.

Freud avait observé que le rêve était une « voie royale » pour percer les secrets de l'inconscient. Jung, à son tour, privilégia cette méthode d'analyse des rêves, selon lui, irremplaçable, en y adjoignant, toutefois, les « illusions » constituées par les « fantasmes » et les « visions », pour leur valeur sémiologique. Au contraire de Freud et de ses disciples qui ont accordé toujours moins d'importance à l'interprétation des rêves, pour Jung et ses continuateurs, elle constitue un matériel indispensable.

Freud et ses disciples tirèrent leurs conclusions sur le matériel onirique à partir de la seule méthode des « libres associations ». Cette méthode consiste principalement à laisser parler le patient sur le contenu de son rêve. D'abord, l'analyste divise le rêve en autant de parties que nécessaire pour ensuite amener le patient à préciser ce que lui suggèrent ces différentes parties.

Jung adopte la même technique tout en préférant, néanmoins, des associations moins libres, moins souples, dans tous les sens du terme, et davantage axées sur le contenu du rêve et sa relation plus ou moins immédiate avec la réalité quotidienne, ce qui constitue l'analyse du rêve sur le plan de l'objet, de même que la compréhension du rêve sur le plan du sujet ; c'est-à-dire en tenant compte de ce que l'image onirique veut dire dans l' « ici et maintenant » sur le complexe subjectif du rêveur.

Jung parle ainsi du « contexte » du rêve et de la « méthode d'amplification » de celui-ci. Il estime que, si la méthode freudienne des « libres associations » débouche, certes, sur des complexes, le monologue du patient ne peut jamais garantir qu'il s'agit précisément du complexe qui donne le sens au rêve.

C'est pour cette raison que Jung est amené à intervenir dans le libre « jeu des associations » du patient, ce qui constitue un

véritable scandale pour les freudiens orthodoxes. Il suffisait de franchir le pas et Jung n'hésita pas à le faire. L'analyste jungien, perdant toute pudeur, selon les disciples de Freud, se croit dans le devoir de « s'associer » tranquillement avec son patient afin de faciliter le *betrachten* au commencement de l'analyse et promouvoir en lui-même la « pratique de l'inconscient ». Dès lors, l'analyste jungien vit comme un devoir nécessaire le fait de s'associer tranquillement avec son patient même quand son action peut être considérée par la critique externe comme un délire à deux.

Cette hérésie acquiert sa signification réelle lorsqu'elle est liée à l'inconscient collectif. En effet, lorsque le sujet reçoit en rêve des images collectives, l'analyste jungien se sent alors en terrain commun et s'attribue le droit d'enchaîner. En réalité, il s'agit moins pour l'analyste de s'associer que de fournir au patient le matériel qu'il a rassemblé dans sa recherche de l'inconscient collectif et de pratiquer ainsi des rapprochements objectifs. Cet aspect du traitement jungien peut être très dangereux. Un des propres disciples de Jung, le Dr Roland Cahen, souligne ses dangers et ne le recommande qu'en dernier recours[226].

Nous reconnaissons parfaitement tous ces dangers. Seul un analyste avancé sachant bien ce qu'il fait peut les affronter sans risques majeurs. C'est aussi l'occasion de signaler que le silence extrême imposé par les freudiens n'est pas non plus exempt de danger, parce qu'il décourage le patient par la pratique d'un long monologue. Le patient finit, comme le dit Baudoin, par ne plus rien comprendre à cette « histoire de fous[227]. »

Jung a avancé, de manière décisive, dans l'étude des rêves en distinguant, à partir d'un principe heuristique fécond, deux plans que nous avons seulement mentionnés en passant. Il s'agit de deux niveaux d'interprétation aussi valables et possibles l'un que

---

226 : Cahen Roland, *Psychothérapie de Jung*, Encyclopédie médico-chirurgicale, Paris, 1955.

227 : Baudoin Charles, *La obra de Jung*, *op. cit.*, p. 71.

l'autre et aucunement exclusifs, parce que complémentaires pour un même matériel onirique : l'un appartenant au « plan de l'objet », l'autre au « plan du sujet ». Il est riche d'enseignements d'analyser le rêve alternativement sur chacun de ces plans.

Examinons un exemple apporté par Jung lui-même :

> « Une patiente désire traverser une rivière lorsqu'elle se voit retenue par le pied par un crabe. Cette malade vit une relation homosexuelle avec une amie et, par association, en vient à penser que les pinces du crabe représentent l'affection accaparante de son amie. Il s'agit là de l'interprétation depuis le plan de l'objet, mais cette interprétation n'épuise pas le matériel par rapport au sujet lui-même, car le crabe est un animal qui avance à reculons – preuve d'une disposition régressive – et qui est associé au cancer, ce qui donne à penser que la racine de l'homosexualité est terriblement dangereuse[228]. »

Dans le sens strictement freudien, postulant que le rêve exprime des désirs – ou, plus exactement, nous dirons des tendances – réprimés, il existe de la part du rêveur une approximation de l'objet, désiré ou craint. Nous nous voyons amenés à englober un rêve quelconque à l'intérieur des deux plans de l'interprétation jungienne.

La différence d'interprétation entre Freud et Jung est capitale. Cependant, une observation attentive permet de déceler de nombreux points de convergence.

Pour Freud, le contenu manifeste du rêve et de son souvenir, avec son aspect arbitraire et absurde, est une façade à travers laquelle on occulte les vrais désirs de l'inconscient, qui peuvent se découvrir à travers les « libres associations ».

Selon la terminologie freudienne, nous avons :

• le « contenu manifeste » constitué par les images oniriques dont on se souvient au réveil et en relation avec le quotidien ;

---

[228] : Jung C. G., *Psicología del inconsciente*, p. 62.

• le « contenu latent » formé par les pensées qui tentent d'arriver à la conscience et qui constituent le véritable motif du rêve – liées au complexe subjectif du patient ;

• la « censure », action du Surmoi et qui interdit l'accès au plan de la conscience du contenu latent et le transforme en images anodines. Freud emploie l'expression « censure » qui est exprimée alternativement en ce qu'elle est le même travail que réalisent les autorités avec le journalisme en temps de dictature, de guerres ou de troubles, en déguisant les informations et en les présentant sous forme satisfaisante pour elles.

* * *

Les artifices, utilisés par les contenus oniriques pour détourner la censure, comme les effectuent les journalistes habiles qui publient les informations officielles, mais en filtrant à travers elles des faits réels qui pourront être interprétés par les éventuels lecteurs surtout quand ceux-ci possèdent une clé d'interprétation, sont :

I. – La dramatisation

Dans les rêves, ne figure aucune idée abstraite, mais des images concrètes, sans souci de traduction logique. Comme à travers un film de cinéma muet sans légendes pour l'éclairer bien que, parfois, les personnages du rêve parlent et présentent comme une scène la réalisation de quelque chose ;

II. – La condensation

Elle consiste en ce que plusieurs personnages ou éléments de plusieurs personnes se réunissent en apparaissant avec le contenu manifeste comme une seule personne. Par exemple, on rêve que l'on est menacé par une personne qui réunit les conditions psychologiques de sa femme, qui a le visage d'une autre personne, qui s'habille comme une troisième et qui agit comme un criminel. Dans cette image se trouvent concentrées les caractéristiques de quatre personnes ;

III. – Le dédoublement ou multiplication

Il s'agit du phénomène inverse de celui de la condensation ; ici, par exemple, le caractère d'un ami se retrouve chez un autre, sa voix chez un troisième, ses occupations chez un quatrième, etc.;

IV. – Le déplacement

C'est le processus le plus important de la déformation du rêve qui consiste à substituer une image du contenu latent. Par exemple, si une personne hait profondément quelqu'un, dans le rêve celle qui haïra ne sera plus le rêveur, mais une tierce personne, sans aucun rapport avec elle. La haine du rêveur apparaît investie dans un autre homme. En réalité, ce mécanisme est l'une des clés de toutes les écoles analytiques et on l'appelle « projection ». Il n'agit pas seulement durant le sommeil, mais d'une manière permanente et il n'est pas difficile de le capter lorsqu'il fonctionne en état de veille ;

V. – L'inversion chronologique

Il s'agit d'une présentation sans ordre temporel réel ;

VI. – La représentation de l'opposé

Elle apparaît lorsqu'une personne désirant, par exemple, être aimée, rêve que la personne aimée lui est indifférente ;

VII. – La représentation par le détail

Dans ce cas, un acte intensément désiré, comme, par exemple, déshabiller une femme, est substitué dans le rêve par celui de lui enlever une boucle d'oreille ;

VIII. – La représentation symbolique

Nous abordons, là, l'une des différences essentielles entre Freud et Jung. Pour Freud, selon Ángel Garma, dont le livre *L'interprétation des rêves*, est une explication des interprétations freudiennes :

« La symbolisation peut être considérée comme l'une des formes

> spéciales du déplacement. Quand, dans différents rêves, on observe qu'un élément concret du contenu manifeste est en relation, dans certaines circonstances, avec un élément réprimé du contenu latent, il appelle le premier « symbole ». Par représentation symbolique, il faut comprendre qu'un objet ou un acte n'apparaît pas dans le contenu manifeste comme tel, mais est représenté à travers le symbole[229].»

* * *

Comme l'affirme Jung, le symbole, pour Freud et ses disciples, serait seulement un « signe » ou un « symptôme ». Freud lui-même dans beaucoup de ses livres insiste sur cette interprétation du symbole. Ainsi le père à travers le taureau, le pénis dans le serpent ou l'épée, le sein maternel dans la grotte ou l'église. Cette interprétation nous conduit à considérer les rêves sous l'angle d'un système à deux pôles : un signifiant et un signifié – devant l'allégorie –, et l'essentiel de l'interprétation consiste à remplacer l'un par l'autre.

Cependant, les choses ne sont pas aussi simples et Freud lui-même a été le premier à signaler la complexité du problème, notamment au sujet du phénomène de la « condensation » selon lequel les images sont, généralement, composées à partir d'éléments divers et mélangés. Freud progressa dans la compréhension du problème en révélant le principe psychologique général de la « surdétermination » où il reconnut implicitement que le symbole n'était pas simplement un système fondé sur deux termes, mais sur plusieurs et dont la signification n'était pas équivoque, mais polyphonique.

C'est à ce niveau d'analyse que débuta le travail d'approfondissement de Jung. Ce dernier insista sur le phénomène de la « surdétermination » et le fit considérablement progresser en explorant des zones totalement inconnues pour

---

[229] : Garma Ángel, *La interpretación de los sueños*, Ed. El Ateneo, 1971.

Freud.

* * *

Les différences essentielles entre Freud et Jung concernant les rêves sont les suivantes :

I. – Jung nie que le rêve soit une simple « façade », comme le prétend Freud, et se plaît à répéter un vieil adage de la Cabale selon lequel le rêve contient lui-même sa signification :

> « Le rêve est ce qui est entièrement et seulement ce qu'il est ; ce n'est pas une façade ; ce n'est pas une chose préparée ou alignée, un piège quelconque, mais une construction parfaitement achevée – l'idée que le rêve dissimule quelque chose est une idée anthropomorphique[230]. »

II. – Jung, par ailleurs, insiste sur le fait qu'un rêve isolé est peu significatif et qu'il convient d'analyser une série de rêves ;

III. – Loin de considérer que le rêve est le « gardien du sommeil », comme l'affirme Freud, Jung estime que son action est fondamentalement « compensatrice » de l'activité consciente. Sans doute, tous les deux répondent à ce sens d'accord. Le plus important, pour Jung, dans le rêve est de le considérer comme la dramatisation de l'état actuel de la psyché profonde du patient. Sa valeur va encore au-delà, étant donné que si le message du rêve peut être exprimé, c'est que l'état actuel de la conscience le permet.

* * *

Le rêve est constitué par des éléments connus et inconnus, diversement mélangés. Ses contenus peuvent être aussi bien conscients qu'inconscients ; en eux, on peut retrouver des restes diurnes et des éléments profonds de l'inconscient personnel et collectif. Pour Jung, leur ordonnance se situe hors de la loi de la

---

[230] : Jung C. G., *El yo y el inconsciente*, *op. cit.*, p. 109.

causalité. L'inconscient manifeste, par le rêve, son activité régulatrice et compensatrice de l'attitude consciente. Parce que le rêve apparaît comme un phénomène d'équilibre, il est, en même temps, correcteur.

Les contenus inconscients ne peuvent être « standardisés » dans leur contenu symbolique, parce que ces contenus peuvent recevoir des significations multiples et personnelles en fonction, d'abord, de la situation vitale et spirituelle du sujet.

Les rêves de l'inconscient collectif sont facilement reconnaissables à ce que, quand ils sont l'expression de problèmes qui sont l'histoire de l'humanité, ils se répètent maintes fois. Les fantasmes et les visions sont aussi des manifestations de l'inconscient et ils surgissent dans des états de repos de la conscience.

L'interprétation des rêves, des visions et des fantasmes est centrale dans le processus dialectique. Le psychologue et le patient élaborent ensemble le matériel. Ce dernier sélectionne, parmi les éléments élaborés, l'interprétation qui s'adapte le mieux à son vécu.

> « La conscience se laisse domestiquer comme un perroquet, tandis que l'inconscient s'y refuse. Si l'analyste et le patient s'accordent sur une même interprétation et se trompent ensemble, ils seront avec le temps corrigés rigoureusement et inexorablement par l'inconscient qui agit continuellement de manière autonome sur le processus[231]. »

Les rêves ont leurs racines, à la fois, dans les contenus conscients et inconscients et peuvent avoir une origine somatique. Les rêves ne se répètent jamais sauf en ce qui concerne les rêves « choc » ou les rêves « réaction » qui se reproduisent jusqu'à l'épuisement du stimulus traumatique qui les a produits et cessent par la suite.

---

[231] : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, Santiago de Rueda, Buenos Aires, 1957, p. 75.

* * *

Dans les rêves, il peut arriver :

• qu'une situation consciente succède à un rêve en réaction ou compensation, ce qui n'aurait pas lieu si le fait ne remontait pas à la conscience ;

• que le rêve ne corresponde pas à un événement conscient, mais plutôt à une spontanéité inconsciente – le rêve aurait, alors, une fonction d'équilibre – ou que l'apport du matériel inconscient soit plus important que le conscient. Dans ces cas, les rêves significatifs peuvent modifier et même infléchir le comportement conscient ;

• que tout le matériel et toute l'activité oniriques aient une origine inconsciente et provoquent des rêves particuliers et difficiles, mais importants de par leur caractère dominateur, leur condition archétypique et leur particularité à se manifester avant l'apparition de maladies mentales.

* * *

Pour l'interprétation, il est préférable de posséder une série de rêves tels que :

> « Ils continuent comme un monologue, sous le couvert de la conscience[232]. »

La disposition des rêves est radiale et ils se regroupent autour d'un centre de signification.

> « L'interprétation du rêve est, en règle générale, une tâche difficile. Elle suppose une sympathie psychologique, une capacité de combinaison, de l'intuition, une connaissance du monde et des hommes et surtout un savoir spécifique, où d'amples connaissances

[232] : Jung C. G., *Psicología y educación*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1949, p. 89.

importent autant qu'une certaine intelligence du cœur[233]. »

Il est indispensable de connaître l'ambiance et la psychologie du rêveur. Le rêve possède une fonction à la fois compensatrice et prospective. La première régule, la seconde anticipe les possibilités. L'analyse conduit généralement au « pays de l'enfance » où la conscience rationnelle du présent ne s'est pas encore séparée de l'âme historique et de l'inconscient collectif. Ces incursions répugnent à la conscience et l'invitent à la répression, laquelle accroît l'isolement de la psyché primitive et provoque dans ces cas extrêmes le manque d'instinct. Il est nécessaire, en regard de l'intégration, d'avoir une perspective double. Chez Jung, l'élaboration du matériel inconscient collectif doit être précédée de l'intégration des contenus infantiles. Jung assure que, sans cette étape préalable, l'inconscient collectif reste fermé à l'intégration.

* * *

La technique de l'interprétation comprend plusieurs étapes :

• description de la situation actuelle de la conscience ;

• description des événements antérieurs ;

• réception du contexte subjectif ;

• recherche des parallèles mythologiques dans les motivations archaïques ;

• dans les cas complexes, information par un tiers[234].

Les contenus de l'inconscient parviennent à la conscience en effectuant le chemin suivant :

• abaissement du seuil de la conscience pour que s'évadent les contenus inconscients ;

---

233 : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, *op. cit.*, p. 80.

234 : Jacobi Jolande, *La psicología de C. G. Jung*, *op. cit.*, p. 129.

• remontée de ces contenus à travers rêves et visions ;

• perception et fixation par la conscience de ces contenus ;

• recherche sur la signification de ces contenus ;

• insertion du résultat obtenu dans la psyché du patient ;

• incorporation et élaboration de la signification trouvée par l'individu ;

• intégration de la signification pour la transformer en connaissances instinctives.

Jung perçoit dans le rêve la structure du drame antique avec les éléments suivants :

• lieu, temps, personnes ;

• exposition thématique ;

• péripéties (moelle épinière du rêve) ;

• lisis (solution). Tout rêve doit comporter une solution (lisis). Sinon, il exprime une évolution négative du rêveur.

* * *

Rappelons-nous que Jung utilise au niveau de l'interprétation le concept et la méthodologie du conditionnalisme ainsi que la méthode de l'amplification et non celle de la réduction. La dynamique du rêve fait ressortir sa finalité en soulignant des faits que le sujet ignore ou désire ignorer et qui sont, par conséquent, allégoriques, c'est-à-dire référentiels. L'amplification personnelle apporte la signification individuelle et subjective, tandis que l'amplification objective transmet par le matériel symbolique la signification collective.

Les rêves où abondent détails et éléments divers expriment avant tout des problèmes individuels ; ceux qui mettent en scène des détails et des images simples expriment plutôt une connaissance de type universel. Dans le premier cas, les longues images

archétypiques ainsi que la multiplicité des détails laissent soupçonner l'emprise d'un inconscient non encore différencié, alors que dans le second cas, il s'agit d'une conscience superdifférenciée qui a acquis son autonomie. Concrètement, il existe ensuite, avec valeur de synthèse, deux niveaux d'interprétation : l'un subjectif et l'autre objectif. Dans le premier cas, l'interprétation est symbolique et s'effectue à partir des données internes auxquelles le rêve fait allusion. Dans le second cas, l'interprétation est concrète et recueille les images telles qu'elles apparaissent et pour ce qu'elles sont, en considérant qu'elles présentent les configurations de l'attitude du rêveur vers l'extérieur. En se référant au mécanisme, particulièrement révélateur, de la projection, Jung dit :

> « La projection ne se produit jamais, mais elle survient[235]. »

> « La transformation d'un phénomène subjectif dans un objet[236]. »

Il s'agit du phénomène inverse de l'introjection que Jung décrit comme :

> « L'assimilation de l'objet au sujet[237]. »

Il rejoint, en cela, les concepts et la nomenclature de Freud et considère que les images du rêve constituent des modalités de l'énergie psychique.

---

[235] : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, *op. cit.*, p. 338.

[236] : Jung C. G., *Tipos psicológicos*, *op. cit.*, p. 461.

[237] : Jung C. G., *Tipos psicológicos*, *op. cit.*, p. 461.

La jalousie[238]

Je dois m'accuser sans pitié ou essayer de comprendre ma souffrance de toujours ? J'étais jalouse de tout et de tous. Seulement, il m'est arrivé d'avoir des moments de paix en regardant un feu de bois ou la flamme d'un cierge pascal.

Par ailleurs, tout a été guerre. Les batailles permanentes pour devenir la meilleure, celle sans tâche ; mais même ainsi, j'étais jalouse de cette partie de moi-même qui s'élevait en cherchant Dieu pendant qu'une autre partie de moi restait collée à la terre et encore plus bas, perdue dans mon enfer intérieur.

Je n'ai pas de mot aujourd'hui, tout s'efface. Je regarde le feu dans la cheminée, c'est le même feu dans des temps différents qui tend toujours vers le haut alors que les braises sans flamme me font penser à des villes illuminées ici-bas. Je me promène donc entre les bâtiments comme à 17 ans…

Je vivais à Cordoba, en Argentine. Autour de la maison que nous venions de louer, le jardin était en friche. J'étais tellement jeune et tellement vieille ! J'allumais les étoiles de Noël et je les jetais par terre entre les herbes géantes. Les étoiles illuminaient les herbes ! J'ai rêvé des villes déjà. Je me suis toujours contentée de rêver mille paysages sans avoir aimé, ni avoir envie, ni connaître le courage de sortir de mon enclos pour explorer le monde. Mais sans le savoir, j'ai toujours jalousé les autres, ceux qui osaient la vie, qui ne laissaient les rêves que pour les nuits de vrai sommeil.

Je n'avais pas d'amies, j'étais trop vieille, elles se racontaient des histoires banales. Moi rien. Pas d'amies, pas de poupée, un monde

---

238 : publié dans le n° 92 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2004) « La jalousie ».

d'adultes m'entourait, pire que malveillants, indifférents.

Les filles avaient très tôt commencé à faire des yeux doux au garçon, moi rien. Je les regardais. Jalouse ? Peut-être n'est-ce pas le mot. Sûrement impuissante. Dès mes six ans le collège des sœurs de la Miséricorde ne m'avait pas aidé non plus à oser le monde.

Je me suis murée derrière une équivoque notion du péché qui justifiait mon enfermement. Je n'étais peut-être pas consciemment jalouse, parce que je voyais les autres avec admiration, mais sans avoir la moindre imagination pour les imiter.

La vie à la maison était réduite à des leçons très sommaires. Pas de soins spéciaux pour moi. Beaucoup d'austérité ? Non : de l'indifférence.

Enfin que jalouse de tout je me suis fait une raison. Je me suis promise qu'un jour quand les autres auraient fini avec leurs histoires banales et leurs comédies je deviendrais quelqu'un. Je me suis mariée sans avoir eu de poupées. Je suis partie de ma ville pour aller loin, je me suis coupée du monde sans l'avoir jamais pénétré. Aujourd'hui je suis jalouse de ma propre innocence, car l'autre partie de moi voit sans aucune pitié la réalité.

J'appris à faire avec. Je suis trop jeune, je suis trop vieille. Autant de vie j'ai vécu en regardant et décodant les autres que parfois ma simplicité et ma facilité à me satisfaire avec les plus petites choses m'effraient.

Même mon lit est petit, ma lampe de chevet n'a pas de prétention, je ne suis pas envieuse non plus. Le monde arrive, je le reçois. Le monde passe, je ne cherche pas à le figer. Mais j'ai peur, une peur archaïque, car je souffre d'amour, mais je ne souffre pas de manque. J'ai peur de la solitude qui a été mon amie et mon horreur. Je ne serais pas restée seule dans une maison comme la mienne de l'enfance, car elle serait pleine de recoins, d'imaginaire.

Enfin je suis jalouse des gens qui vivent dans une communauté, car les hommes passent, les personnes vivant en communauté restent.

Sortir ? Avoir une vie mondaine ? Non, je ne suis pas jalouse des gens qui font ce type de partage même si quand je suis en situation sociale je suis vite entourée et j'aime les personnes vraiment.

Non, je crois seulement que je suis jalouse de ceux qui ont trouvé enfin la paix. Peu importe l'âge. Je n'ai connu la paix que de façon passagère, entre les vagues de la mer, avec mes enfants dans mes bras.

Cette séparation entre cette partie de moi qui va vers le haut et celle qui reste n'est qu'une solution passagère pour vivre le mieux possible dans mon corps et accomplir ma mission sur terre.

Je demande pardon à tous ceux qui ont pu être victimes de ma jalousie, mais je n'arrive même pas à détester ceux qui jour après jour me détruisent plus ou moins consciemment. Vraiment, je n'ai pas de mot pour décrire, ni même pour écrire sur ce thème. Il m'échappe.

Enfin je crois que je suis différente. Je dois accepter et continuer à couper impitoyablement tout lien qui me trouble avec des valeurs qui choquent les miennes.

En revanche il y a beaucoup de jalousie envers moi. Cela ne me fait pas mal, car je ne crois pas être provocatrice. Peut-être est-ce mon accueil sans aucun préjugé qui provoque ?

Peut-être suis-je jalouse de mes enfants qui ont des piscines chez eux. En réalité, je ne sais pas. L'unique chose que je reconnais comme étant étrange chez moi, c'est que ma vie a tourné toujours autour de mon couple et mes enfants.

Je crois, comme Martin Buber, que l'homme est « un couple », et j'ai peur de savoir que Dieu me prendra peut-être mon aimé et je partirai sans doute en me demandant le pourquoi de la séparation ?

J'espère la paix. Je verrai pour le moment ce qu'il y a lieu de faire avec ce libre arbitre qui nous a été donné et qui est seulement accessible et compréhensible par l'homme capable de faire la démarche de devenir conscient.

J'avais pensé écrire sur la différence entre jalousie et possessivité, mais je n'ai pas pu l'ajouter à mon plan théorique.

De toute manière un mot : le jaloux est capable d'aimer et il souffre. Le possessif dessèche son objet d'amour, l'éloigne de tout et de tous.

L'été est là. Il y a neuf boutons dans le rosier Pierre de Ronsard. Le soleil rayonne, je voudrais accepter des changements de saison, mais j'aime le silence de l'hiver sans même savoir pourquoi.

Il me faudra ouvrir les portes vers la vie, bouger, aimer autrement. Peut-être un peu de jalousie pourrait m'éveiller, mais pour cela il me faudra trouver un objet d'amour ouvert à la vérité, désirant. Enfin, impossible de me définir. Je pourrais être jalouse du rosier qui fait des boutons, mais je suis en lui et avec lui dans une position animiste.

Fait à Paris sans réponse ? Il y a du vrai soleil !

Coupable ou non coupable[239]

Le manteau noir de la culpabilité me déborde, nous déborde sans pitié. Culpabilité d'aimer des objets impossibles ou remords fondamental d'une incapacité à aimer ?

Pourquoi l'univers entier semble nous jeter au visage l'image impitoyable d'une culpabilité sans rémission ? Écrasés par son poids, nous mourrons sans douceur dans le sombre crépuscule d'une société qui ne se soupçonne pas elle-même comme étant à l'origine de notre faute majeure, celle d'être nés sous ses griffes.

* * *

Ce n'est pas dans une langue étrangère que je devrais écrire. Il le faut, car il ne m'est pas possible de laisser parler la passion de la vérité qui me désarçonne dans ma langue maternelle, sublime et bien aimée, mais pleine de retenue et de silences bienveillants et pudiques. Jadis c'était la grâce de l'innocence, j'ai parlé d'amour dans ma langue, j'ai crié vers Dieu en exigeant de voir son visage, j'ai chanté des berceuses à mes enfants… Tout en douceur. La violence n'était pas là-bas et il y n'avait qu'un certain soupçon de culpabilité en embrassant un garçon entre les rosiers de printemps ou les plantes rampantes du chemin de fer. Volupté sans culpabilité, pas trop loin dans les élans comme pour aller se confesser avec le Directeur de conscience, car à cette époque-là, – et pour moi il y aura toujours encore un Directeur de conscience –, pas du tout représentant d'une société manipulatrice, accusatrice ou franchement permissive, mais d'un Dieu dont la miséricorde va plus loin que nos misères.

---

[239] : publié dans le n° 93 de la lettre de SOS Psychologue (juin 2004) « La culpabilité ».

* * *

Mes confrères savent combien notre spécialité est étrange, douloureuse, tragique et difficile. Nous sommes demandés parfois comme conseilleurs de vie, comme directeurs de conscience. Nous sommes obligés sans trop le vouloir, mais par devoir déontologique et par connaissance, d'écouter les confessions des êtres perdus, égarés, sans lendemain avec leurs histoires et leurs troubles. Il nous est demandé dans des alliances ponctuelles des solutions à des crises dans l'« ici et maintenant ». Le chemin est si dur qu'il nous faut une force au-delà des forces limitées de notre condition humaine pour ne pas laisser notre propre fragilité se manifester au-delà de notre empathie.

* * *

Jung disait que quand dans la nuit nous sommes pris par l'inquiétude nous devons nous poser la question : « quelle est la tâche que je n'ai pas accomplie ? ».

Portée par cette suprême injonction, je suis la route d'une présence permanente auprès de chacun de mes patients. Je ne ressens pas, en général, le mal-être nocturne, la culpabilité ne m'agresse pas, car elle n'est qu'un piège de l'orgueil et j'ai fait ce que j'ai pu et Dieu sait que dans le silence émergent les corrections au sujet des non-dits qui parfois auraient été nécessaires au bon déroulement de certains cheminements analytiques. Mais si aujourd'hui je n'ai pas dit, pourquoi ne pourrais-je pas l'ajouter le lendemain ? Parfois il n'y aura pas de lendemain. Nous vivons dans une société où tout va trop vite, une société qui rattrape impitoyablement le faible, le fragile, le dépendant, le naïf, mais pas le pervers qui apprend à se faufiler entre les obstacles pour acquérir le pouvoir et la fortune faciles qui lui sont si chères.

* * *

Je suis coupable de détester foncièrement les profiteurs de l'oxygène des autres.

Je m'explique : il y a une rue avec, de chaque côté, un trottoir. Sur un des trottoirs les pervers et en face les névrotiques.

Sur le trottoir des pervers tout est permis, ni le remords, ni la culpabilité n'existent. Ils ont tous les droits. Exploiter l'innocent qui croit aux paroles fascinantes du pervers, à sa séduction sans bornes. C'est le trottoir du mal, mais comme dans ce paradis de manipulation et de mensonges le mal n'existe pas, tout est plaisir, nonchalance, petits efforts pour récompenses disproportionnées. C'est le trottoir d'un yacht de grand luxe, des gigolos sans scrupule, des femmes qui s'affairent à se vendre ou à acheter les autres au meilleur prix du marché. Peut-être un jour, dirait un rêveur, ils pourront changer… moi personnellement je ne doute pas que la grâce puisse les toucher, mais je n'ai pas été encore témoin du miracle. Ils ont des « tissus pourris » ou des « psychismes mités ». Ce n'est pas moi qui ai donné de tels qualificatifs, et je les mets entre guillemets pour bien signaler que ce sont d'autres bien plus grands que moi et bien avant ma naissance qui l'ont dit.

* * *

Revenons au trottoir d'en face, le trottoir des névrotiques : ils sont coupables de tout, en regardant les yeux grands ouverts vers le trottoir où les pervers boivent jusqu'au bout la bouteille de vie, en s'assurant naturellement que cette eau de vie soit de la meilleure qualité. Le névrotique porte sur lui les péchés du monde. Il est soumis à la tentation de déprimer, de croire à la parole bienveillante. Il est né coupable et comme tel il doit périr à moins qu'une grâce divine, puisse le guider pour se connaître et l'aider à faire un bilan. Peut-être un jour dira l'homme sensé : « pourra-t-on le sauver ! ».

Étrange et suprême paradoxe. Peut-être sont-ils loin du plaisir facile, peut-être n'arrivent-ils pas à exploiter les autres, peut-être

leurs culpabilités et leurs remords sont-ils imaginaires, mais cliniquement parlant ils sont beaucoup plus proches de la vie et de la paix que le pervers qui jouit de tout n'importe comment.

Pour le pervers la vie n'est que, sur son trottoir de luxe, manipulation et apparence.

Pour le névrotique il s'agirait d'un manque de vouloir profond de vraiment en avoir assez de ses culpabilités et de se confronter à laisser venir, contempler, comprendre et interpréter autrement la vie et lui donner un sens.

* * *

Beaucoup de pervers viennent en analyse, en général pour apprendre à mieux manipuler les autres.

Les pervers se cachent très bien et parfois déroutent les autres avec leurs plaintes de migraine. Il y a des courants analytiques qui n'acceptent pas de travailler avec les pervers.

Dans mon cas, il s'agit d'un défi, parfois je crois avoir échoué, mais dans tous les cas au moins je suis arrivée à les déstabiliser…

Mme X était venue pendant deux ans. Un mari fortuné, médecin avec deux enfants adoptés et "une migraine". Autour d'elle, beaucoup de gens qui la suivait dans "sa lutte pour la paix avec ce mari qui allait chaque jour voir son analyste". Pourquoi devrait-il aller voir, chaque matin, son analyste ?

Ses rêves étaient très noirs, sa voix pas très cohérente avec son apparence de poupée vénitienne. « Poule de luxe », dirait une de mes patientes qui a le mot juste.

Elle est arrivée à me proposer de faire hospitaliser son mari d'office. L'horloge de notre temps ensemble s'était arrêté ce jour-là…

C'était le mois de juillet, fin juillet et elle partait en vacances dans une de ses nombreuses résidences secondaires dont la fortune

venait de son mari. Elle s'approche de mon bureau et me demande un rendez-vous pour la première semaine de septembre. Ma réponse fut : « pas avec moi ». Elle est partie pour la première fois sans plaider sa cause.

C'était le 20 juillet 1998. Je suis descendue pour aller à la banque, à deux cent mètres à peine de mon cabinet. Je tremblais. C'est drôle : enfin, je n'avais pas obéi ! Elle n'est pas revenue. Elle avait compris, mais pendant ces deux ans passés avec elle, j'en ai appris plus sur la perversion et sur mes propres limites que pendant toute ma longue carrière. Elle n'avait pas culpabilisé. Je crois simplement qu'elle a conclu qu'elle avait utilisé de mauvaises techniques de manipulation avec moi…

Point à la ligne…

Fait à Paris le 22 juin 2004.
Il fait un peu froid, mais j'aime ce temps en dehors du temps et du calendrier.
Ce temps qui s'accorde avec mon âme de solitaire qui aime être accompagnée.
En tout cas, je préfère être dans la rue en contemplant les deux trottoirs.
Dans la rue, cela circule et il y a de la perspective.
Je crois en l'éternité et je sais aimer et je suis aimée et nous serons en paix.

Le bonheur[240]

Le bonheur est un état passager dont la durée dépend de notre capacité de transformer les énergies négatives en énergies positives afin de « crever le plus tard possible ».

Le bonheur est un point de confusion entre réalité, naïveté et innocence.

Même avant de naître nous n'étions pas toujours attendu dans le bonheur. Je me souviens, il y avaient mes parents, mes grands-parents, mes oncles, mes tantes et toute une jolie famille au fond bien pourrie et pleine de sentiments contradictoires. Le bonheur aurait été de continuer à nager dans le ventre maternel moins dangereux que l'environnement où j'étais reçue et qui était déjà hypocrite et ambivalent. Personne ne pourra dire parmi les survivants que ce que je raconte n'est pas vrai.

Voyons le tableau sous différents angles.

Une pauvre jolie jeune femme sensée être la mère et qui pour le bonheur de son père devait considérer le rejeton convenable ! Ce n'était pas du tout vrai. Je suis née femme et je commençais à être en contradiction avec le désir de mes parents d'avoir un garçon qui devienne « marin ». Ma tante, la femme de mon oncle maternel aîné considérait qu'être femme était horrible et que les femmes sont moins bien que les hommes. Par ailleurs les mieux intentionnés avaient demandé à ma mère si elle n'avait pas peur d'accoucher d'un monstre. Chez mes ancêtres il n'y a jamais eu de monstres – que je sache –, mais une paire de dents de dragon m'auraient été nécessaires pour me confronter à cette famille si

---

240 : publié dans le n° 94 de la lettre de SOS Psychologue (juillet-août 2004) « Le bonheur ».

bien élevée et jalouse…

Aujourd'hui, c'est l'heure de la vérité. Il y a eu beaucoup de bonheur, mais non reconnue : par exemple, la tante était obligée de suivre son mari dans de longs voyages en Europe en bateau. La pauvre femme ! Elle ne sait pas aujourd'hui si l'oncle, son mari, l'a aimée. Je ne sais pas, mais avant de mourir il avait souffert d'un ramollissement du cerveau du 25 décembre au 16 janvier, date où il est mort. Elle dit qu'il la regardait méchamment. Naturellement, en approchant la mort, la conscience s'affine et fait bien le tri entre les bons et les méchants.

Par ailleurs ma mère s'était mariée avec mon père par amour mais le bonheur n'a pas trop duré, car il ne fallait pas se montrer heureuse de coucher avec un homme même légitimement épousé. Donc elle a eu des regards de femme violée – tu penses ?

Seulement lui, mon grand-père était porté par le bonheur sans bornes de ma présence pour lui bien désirée. Et je me souviens de lui, car mon bonheur d'aujourd'hui c'est à lui que je le dois. Mon grand amour ! Après j'aurai d'autres hommes qui viendront essayer de prendre sa place, mais la place était royale et les hommes… n'étaient pas des rois.

Avec beaucoup d'innocence je fais, selon les dires de celui qui a été mon analyste, mon meilleur analyste, Angel Garma, d'« un pêcheur un roi » en voulant retrouver le grand-père…

Hier soir, j'ai rêvé du curé de mon église – un mystique dans la réalité – comme étant le mari de ma mère. Il faut interpréter le rêve : il était plus que mon père pour moi, car il était la solution à mon problème le plus profond au sujet de mon père… Mon grand-père était un mystique, tertiaire, trinitaire. Le père de l'église n'était qu'une condensation entre mon grand-père et Dieu le père, auquel je crois. Mais où est donc passé mon cher papa ? À peine dans le lit de ma mère comme pour faire le bonheur d'une reproductrice bien intentionnée. Une espèce d'Esprit Saint, à vrai dire.

* * *

Le bonheur c'est une histoire relative. En principe il n'y a que des contrats. Si le contrat dure c'est le bonheur.

Le bonheur est un mensonge qui devient vérité par moment quand nous avons la capacité d'oublier que nous sommes mortels, que la maladie n'a pas épargné nos enfants et nous-mêmes, qu'il n'y aura peut-être pas de lendemain pour nos amours…

Pour moi personnellement le bonheur c'est de confesser ma vérité et si elle peut servir aux autres pour crier bien fort et ainsi dépasser le bavardage mensonger.

Ma vérité ? Mon bonheur, c'est d'aimer avec les yeux bien ouverts, être fidèle à mes idéaux, les pieds sur terre et le cœur au ciel, ce ciel dont je rêve et où nous serons ensemble pour l'éternité.

Je ne peux pas dire que les aimés sont partis, car je les évoque dans une présence immédiate…

Heureuse j'étais dans les bras du grand-père… Où sera-t-elle, la montre que j'ai marqué avec mes dents naissants et qu'un jour de ma jeunesse, j'ai voulu la faire démarrer et je l'ai oubliée chez la bijoutière, car mon cœur souffrant d'amour trahi avait effacé toute mémoire qui ne soit celle du traître ?

Le bonheur d'être mère ! Mais loin de la famille, le plus loin possible pour que jamais des êtres malveillants puissent regarder le nouveau né, comme moi-même j'avais été regardée.

Je ne parle pas des étrangers, car ils sont bien les autres ! Nous n'avons pas d'histoire avec eux.

Je n'ai jamais demandé aux autres de prendre en charge mes enfants. Mon bonheur au fond est d'avoir été une mère à l'« italienne » comme disait mon oncle quand je ne laissait pas les enfants dormir chez lui à Miramar, à la campagne.

Par ailleurs il y a du bonheur dans le manque de bonheur, car alors il s'agit d'une recherche consciente pour le trouver et la question avec le bonheur c'est comme avec la vérité, « si on le cherche, on le trouve ». Vouloir le bonheur c'est pouvoir l'attendre et ainsi le vivre.

Enfin le bonheur, ce ne sont que des instants de conscience où nous ressentons la joie d'exister en étant simplement entre la fugacité chronologique et l'éternité sans fissure.

Commencé à Paris le 7 juillet et mon bonheur à une heure du matin, à cette heure tardive de la nuit c'est de reconnaître la beauté de la vie. J'ai été trahie. Je suis trahie, je serai trahie, mais je n'ai pas envie de monter des défenses. J'apprends simplement qu'il faut nager contre le courant, se faufiler entre les obstacles, contempler sans m'ébranler les essais de manipulation des autres. La vie est un Maître, regardons-la avec admiration, mais écoutons penser les autres… Ce qui est important n'est pas seulement dans la parole, mais surtout derrière la parole. Je nage les yeux bien ouverts entre mes utilisateurs. Je m'étonne quand quelqu'un me demandait : et vous, est-ce que vous allez bien ? Merci pour le faire. Ils pensent que je suis blindée. Non, je ne suis qu'un témoin qui veut savoir et faire le tri entre ceux qui sont pour moi et ceux qui ne le sont pas.

Je vois que certains « tirent la couverture vers eux » à partir de moi. Mais pourquoi pas si cela fait leur bonheur ? Pourvu que je puisse laisser venir, contempler, comprendre et enfin trouver le sens et les découvertes pour le bonheur sans limite de ma propre évolution dont j'ai besoin.

Parfois je suis triste et la tentation de les envoyer à leurs misères m'assiège, mais mes propres misères sont plus à considérer et à dépasser que mes tentations de donner des leçons.

Je vis avec plénitude le bonheur des instants magiques : et vous, comment allez vous ? Et, je dis : bien, très bien, car à cet instant l'autre m'a considéré comme étant une personne qui pouvait ne

pas être assez comblée. Mon sourire face à la vie est réel. Demain, je ne sais pas. Peut-être, je crierai à cause de ma solitude sans bornes, mais demain n'existe pas et aujourd'hui je sais aimer et je suis aimée et nous sommes en paix.

Je vois le jeu des autres et je me demande où sont mes jeux ? Car pour le moment je ne connais que des enjeux. Oui comme chaque nuit je laisse l'échiquier dans sa position. Nous verrons les mouvements à suivre demain. Aujourd'hui « les jeux sont faits » et l'action m'a apporté le bonheur.

Histoire de Mlle MN, qui venait consulter, car depuis plus de vingt ans elle n'arrivait pas à faire le deuil de sa seule et unique histoire d'amour, qui aurait pu lui donner le bonheur définitivement. Elle avait passé des années en attendant le bonheur avec son mari. Le bonheur était pour elle toujours possible et il l'est encore. Elle croyait qu'il pourrait changer.

Un jour elle a écrit une petite histoire après avoir rêvé d'un loup. Elle m'a dit : « il s'agit de ma propre histoire. »

« J'étais partie dans un bateau de luxe avec mon panier de Cendrillon et sans méfiance le 12 mai… Je me suis faite dévorer par un loup à fric sans éthique, chevalier d'un rêve sans destin, sans lendemain. Je lui ai donné à manger de ma main et il était devenu mon ami et donc moi son esclave, car un loup n'est qu'un chien qui n'a pas de maître… et je me suis égarée dans un bonheur de fidélité avec le loup qui en réalité n'était pas mon loup, ni celui de Rome, de Romulus et Remus, mais un homme sans scrupule déguisé pour Cendrillon en un charmant loup perdu, sans meute. »

* * *

Aujourd'hui, elle n'a pas encore fait le deuil, car son loup lui est encore utile pour mettre à l'extérieur ses angoisses. Il n'y a pas beaucoup de différences entre l'adulte et l'enfant.

Nous pouvons suivre chez les adultes le sens de la présence de

ses loups…

Peut-être que je me trompe. Mais je crois bien aimer mon propre loup. Pourquoi ne pas l'apprivoiser et faire de lui le compagnon porteur de la restauration de notre énergie psychique ?

Le cas m'a touché.

Continué le 8 juillet à 3 heures du matin et il fait un certain froid sans lendemain, car il s'agirait d'un été aussi étrange que le loup de mon histoire.

La projection[241]

Je n'arrive pas à me situer, ni même à trouver la bonne position pour mon corps… Je voudrais enfin lire, lire, lire jusqu'au sommeil, un sommeil profond et réparateur, mais tout effort devient inutile, je suis parasitée, je passe sans cesse d'un souci à un autre sans ne pouvoir rien résoudre, car c'est la nuit.

* * *

Des jours et des jours sans pouvoir écrire sur un thème sur lequel nous, les analystes, avons beaucoup à dire. Comme par hasard, trois d'entre nous ne présentent cette fois que leur absence de communication. Pourquoi ? Où est la difficulté ?

Peut-être par peur de réfléchir à nos propres projections. Oui, je crois personnellement, que ce qui me trouble, c'est le questionnement au sujet de mes limites pour bien différencier mes interprétations des faits réels. Si 80% de notre vie ne sont que projections, où suis-je aujourd'hui après trois longs mois de silence, après avoir si facilement écrit sur le bonheur… La question reste suspendue…

* * *

Aujourd'hui nous sommes le 4 octobre de l'année 2004… Ces derniers temps il y a eu des événements troublants, le décès de ma tante, ma lectrice bien aimée, dont je vous ai déjà parlé. Je m'étais faite à l'idée qu'elle serait éternelle. Je crois que j'ai toujours écrit pour lui faire plaisir, elle gardait dans la table de son salon mes livres, mes écrits. J'avais une correspondante pour moi.

---

241 : publié dans le n° 95 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 2004) « La projection ».

Je disais les choses simplement en sachant qu'ainsi elle me comprendra plus facilement. C'est drôle, la plus forte de mes projections, a été, est et sera que je n'ai jamais été aimée pour moi, mais pour ce que je représentais… Au fond, dans mes nuits sans sommeil, je me dis que j'ai beaucoup aimé, mais que je n'étais pas aimée. À l'évidence, ma conclusion est fausse, mais tant pis pour moi ! Par ailleurs et, en ce moment, je déteste mes enfants, car ils m'ont déçu par rapport à tout ce que je crois leur avoir appris sur la considération envers autrui. Beaucoup de projections peut-être, mais rien à faire c'est ainsi et point à la ligne. Il leur faudra rebrousser chemin pour que nous puissions communiquer librement, humblement sans vouloir se considérer comme « les maîtres du monde ». Enfin, je suis en train de dire des choses que les autres parents sont incapables de dire, mais qu'ils pensent…

* * *

Oui, mes plus féroces projections sont aujourd'hui sur mes enfants : encore me faudra-t-il être sûre que ce ne sont que des projections !

* * *

Comme tout parent, je dois avoir commis des erreurs, mais dans l'aspect pratique ce sont des professionnels brillants − sans exception− et je les ai beaucoup aimés et respectés. Je n'ai jamais été l'esclave de mes enfants, mais quelqu'un de présente au réel de chaque situation.

Au fur et à mesure qu'ils sont rentrés dans la vie je n'ai jamais interféré dans leur choix. C'est bien clair, je n'ai rien dit, mais j'ai tout contemplé dans un silence prudent, car nous ne pouvons pas les faire grandir en essayant de faire la loi.

* * *

Mon expérience de vie n'est que mon expérience de vie et ils ne

sont pas moi.

Dans ce sens, je suis impitoyable. Pas d'identification… Vous êtes vous, chacun égal à lui-même, et moi je suis moi, différente de vous, égale à moi-même.

* * *

Aujourd'hui je préfère me taire. Rien à faire. Ils sont libres de moi. Je suis le type de mère toujours disponible, mais seulement si on le lui demande.

* * *

D'autres événements se sont succédés ces derniers mois : d'autres décès, des maladies d'êtres aimés.

Je suis seule et paralysée sans avoir le courage d'écrire.

J'aimerais que Roland Cahen, mon maître et ami, soit près de moi pour dialoguer ensemble sur le thème. Mais il est parti il y a quatre ans. Nous aurions pu parler de l'aveuglement thérapeutique.

Et qui sont mes amis ? C'est là où la question se pose et comme je n'ai pas de réponse encore je laisse la vie m'offrir l'évidence de cet amour sans bornes que représente l'amitié.

* * *

Moi ? Toujours loyale, bien qu'en apparence cruelle parfois, parce que je suis censée être sincère. Je n'ai pas de point de vue particulier, mais je me laisse être touchée par l'évidence qui n'est pas une projection.

* * *

Et à toi, pourquoi je t'aime ? Parce que je crois que nous sommes faits pour nous aimer au-delà de toute différence et de toute projection, notre vie coulant dans les fleuves de la création.

Fait à Paris le 4 octobre 2004
dans un automne qui rattrape un juillet perdu
dans le non sens d'un été bien froid
Pas de projection…

Choix du partenaire amoureux[242]

Mes réflexions ont été écrites en trois fois, comme toujours. Le thème me fait douter, car il est toujours à la première personne. J'avais l'impression d'avoir été choisie, mais pas d'avoir choisi… Je laisse donc la question pour après et je vais vers des cas cliniques.

* * *

1ère partie

Pour parler du choix du partenaire amoureux, je commencerai par le cas de Mme NN., 58 ans dont la demande pour entrer en analyse avait été sa difficulté à créer des liens de couple dans la durée. Son cas m'a permis de mieux comprendre les questions que posent les patients sur ce thème et mes propres interrogations…

* * *

Récit de Mme NN. : j'avais 14 ans à cette époque et j'ai trouvé le premier beau parleur de ma vie. Il était élève, à cette époque, à l'École Polytechnique, en fin d'études.

Nous nous sommes rencontrés dans une soirée inattendue le 30 décembre d'une certaine année où je n'étais qu'une adolescente bien protégée par une famille avec le zèle de son avenir. Il m'avait dit qu'il était mal avec sa mère, je le pris à ma charge, nous nous sommes mariés et nous avons eu des enfants, sans plus. Sa mère était devenue une amie mais il n'était pas assez mûr pour en

---

242 : publié dans le n° 96 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 2004) « Le choix du partenaire amoureux ».

profiter, donc je l'ai pris en charge malgré l'opposition furieuse de mon père qui ressentait le mensonge et l'imposture. Mais enfin je l'aimais et point à la ligne, nous avons eu de beaux enfants et nous avons mangé de bons mets.

Mon deuxième couple s'est passé après mon veuvage, un homme d'un autre pays qui m'a raconté deux jours après avoir fait sa connaissance qu'il était au chômage et que s'il ne retrouvait pas une situation pour la fin de l'année, il se suiciderait. Je le pris en charge, et je l'aimais. Il doit continuer à raconter son histoire de suicide jusqu'à la fin de ses jours en trouvant chaque fois une femme moins naïve que moi mais plus avisée que lui, naturellement. Pour conclure, je ne trouve pas beaucoup d'hommes dans le bon sens du terme mais eux n'ont pas trouvé chez moi la poule aux œufs d'or qu'ils attendaient. Le troisième, car il y a toujours un troisième, ne m'a pas vendu de châteaux en Espagne mais toujours la bonne parole pour me faire croire qu'il était allé plus loin que moi dans sa recherche de vérité. Il était le meilleur dans son genre car il n'avait pas la belle parole mais l'air de posséder un mystère éclatant qui pourrait me rendre consciente.

Voyez-vous : j'étais la première innocente, le premier agneau entre les brebis du bon Dieu qui sont nombreuses mais pas trop en ce pays où les femmes et les hommes rêvent de sentiments. Seulement, ils ne vivent que pour la recherche du pouvoir et de l'argent.

Enfin ce n'est pas le cas de ma patiente qui m'intéresse particulièrement car elle retombe toujours sur ses pieds, arrive ce qui arrive et les hommes de sa vie lui ont servi quelque part à la rendre plus forte et plus sensible à la vérité, et ce n'est qu'à la vérité que moi-même je rends hommage, toujours et partout.

Elle n'avait choisi comme partenaires que des répliques de l'« Indifférent de Watteau » du Louvre, des hommes capables de « bailler sa vie », pas trop puissants, mais avec l'air d'être des

mâles dans le bon sens du terme, c'est-à-dire des « Latin lovers » spécialisés dans les zones érogènes et dans le plaisir des sens.

Il aurait pu être aussi un japonais du style de Mishima, car pourquoi ne pas choisir une pathologie limite si cela pouvait la faire rêver une autre fois d'être le sauveur ?

Du fait de la liquidation de ce lourd complexe, voici le portrait de son partenaire possible dans le réel du présent, c'est elle-même qui l'a tracé :

une sensualité sans limite, une sensibilité sans bornes et la séduction par une bonne parole sensée ;

un homme facile à vivre, capable de rire de lui-même et d'avoir de la considération pour les autres ;

c'est elle-même qui l'a dessiné après avoir travaillé assez en elle-même, pour garder l'essentiel de ses expériences de couple et éviter de nouvelles séparations motivées par la répétition due à une possible névrose d'échec.

Écrit à Paris le 1er octobre 2004 juste après « la projection »[243]*,*

car je ne voulais pas tomber dans la déprime qui est produit par le manque de courage de remplir avec des vérités relatives la muette page blanche.

* * *

2ème partie

Le 30 octobre, en allant à Londres, dans l'Eurostar, où comme par hasard, il fera nuit pendant 20 minutes, c'est-à-dire le temps de la traversée du tunnel, il est curieux que je ressentis et vis la synchronicité de vivre moi-même dans ce passage inattendu par la nuit. Il y a trois semaines je n'avais même pas pensé à aller à Londres… En tout cas le travail inconscient était déjà là-bas : le changement de langue, un petit pas vers la Manche et tout

---

[243] : n° 95 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 2004) « La projection »..

s'arrange, il me fallait pour parler moi-même du partenaire un « passage par la nuit », comme Jonas dans le ventre de la baleine. Mais enfin, comme je dis toujours « ma vérité », je profite de cette nuit obligée pour parler et oser parler du partenaire. Je sais que je dis ce que les autres n'osent pas dire mais il s'agit d'un espace d'honnêteté, de sincérité et de liberté d'expression. Je voudrais communiquer ce que j'ai pu comprendre à ce sujet : l'imprévisible polygamie de l'homme réel, c'est-à-dire un seul amour s'exprimant avec des partenaires différents et avec des buts différents. Si vous voulez que je m'exprime plus clairement : un couple de sexualité, d'enfantement, de confidences soupirées sur l'oreiller, un couple de totalité sans jalousie, ou chacun sait qu'il est transparent, fidèle et mûr. Par exemple un autre couple asexué, mais transparent aussi, un couple intellectuel avec un partenaire ciblé qui nous élève vers le ciel de la culture et la compréhension de l'angoisse à questionner, et encore un troisième un partenaire/couple dans la recherche d'une réussite professionnelle, d'une réussite dans la vie. Nous vivons dans un système de culpabilisation que nous, bornés, acceptons si nous pouvons accepter cette pluralité qui n'est pas un pêché mais le constat d'une réalité.

* * *

Moi, fille unique, « spécialiste » en enfants uniques de tous les âges, je peux bien le dire : nous sommes des brebis égarées, sans fratrie, ils ont voulu faire de certains de nous des gagnants et des autres des résignés à ne pas sortir de notre nuit de Blanche Neige ou de Peter Pan. Nous sommes des partenaires amoureux, tous âges confondus, à la recherche des amours fusionnels et de la dépendance. Enfants uniques nous sommes comme des « accros », mais la question c'est que personne ne sait rien de nous et que dans notre pauvre vie sans défense par manque de fratrie nous vivons comme des zombis perdus. Vous, mes lecteurs, parmi lesquels il y a des enfants uniques, je suis sûre vous avez cherché chez les analystes l'âme sœur et vous nous

avez raconté des histoires, mais les uniques et vraies questions sont : qui suis-je ? Où suis-je dans ce monde sans référents où ma fratrie est partie par le non pouvoir ou le non désir de mes parents ?

* * *

3ème partie

(mercredi 17 novembre 2004)

Attention, si derrière une découverte nous ne prenons pas conscience immédiatement de la compréhension, tout devient confusion et si cela peut nous rendre plus riches en connaissance pour nous-même, nous manquons de clarté pour transmettre à nos élèves la découverte. Il y avait une raison pour laquelle je ne pouvais pas achever l'article car le choix du partenaire amoureux est trop large. Le soir en dînant au restaurant avec un ami, et comme je n'aime pas être dérangé quand je mange, – avec une fréquence relative, confortablement et sans défenses –, la voix d'une femme m'a beaucoup dérangée. En réalité, pas moi mais la personne qui m'avait invité. Donc en voulant être en paix pour bien digérer et me préparer à un lendemain rempli de travail, par deux fois je suis allée lui demander de parler plus bas. Elle a pris la demande relativement en compte, mais vers la fin du repas elle racontait à vive voix qu'elle était scorpion et qu'elle avait casé quelqu'un. Trop forte sa parole pour mon hôte je suis allée lui dire que si elle était scorpion, moi j'étais sagittaire et que j'avais du feu en moi pour demander un peu de modération. Elle m'a répondu qu'elle était une femme du spectacle et que sa voix portait. Je lui ai dit que j'étais une femme du silence et que j'avais appris à écouter.

Plus tard dans la nuit, en partant, car je n'allais pas m'en aller à cause des autres – car, en dehors des séances ce ne sont pas mes affaires sauf exception de besoin réel de l'autre en danger, naturellement –, elle était venue me dire en partant : « Excusez-moi, je suis une femme du spectacle, donnez-moi votre adresse je

vous enverrai des invitations. Soudain elle m'a serré la main et m'a dit : « j'ai eu beaucoup de plaisir à faire votre connaissance, mes filles seront là-bas et auront aussi du plaisir à vous connaître ». Je me suis entendu dire : « moi aussi » et j'ai cherché dans mon sac une carte qui n'existait pas car je n'en porte jamais sur moi. En revanche j'ai déniché un billet de l'Opéra de l'avant dernière semaine pour le ballet Médée sur lequel je griffonnais mon adresse en confondant mon nom professionnel et mon nom de famille. Je la lui donnais. Mais ce qui m'a surprise c'est que je me suis laissée surprendre car hors contexte je n'avais pas monté mes défenses de façon instrumentale, opératoire. Soudain j'ai réalisé que le problème n'était pas que le partenaire soit à un niveau d'élection homosexuelle, bisexuelle ou hétérosexuelle. La question est d'être reconnu par l'autre, c'est ça qui détermine l'élection du partenaire amoureux. Car au moment où elle m'a parlé, sa main étreignait la mienne et j'ai bien senti que le courant d'énergie, la libido comme nous l'appelons, sans vouloir trop en dire, passait. C'est-à-dire qu'en me confrontant avec elle je l'avais reconnue et cette puissance de l'ici et maintenant était plus forte que tout préjugé.

Enfin je me suis dit humblement que l'élection du type de partenaire n'est pas une question d'orientation de la libido mais de reconnaissance entre deux personnes « en manque ».

Je demande à mes confrères et à mes lecteurs de ne pas me trouver trop naïve mais je ne l'ai compris qu'aujourd'hui, en un instant, quand j'ai été surprise par la reconnaissance d'une femme qui m'acceptait sans savoir qui j'étais mais en me sentant comme un être capable de l'accueillir en plénitude d'âme, simplement et sans défense, sans surmoi protecteur ni contexte analytique : deux êtres dans un restaurant, sans histoire commune et sans passé. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'homo, de bi ou d'hétéro sexualité mais simplement de reconnaissance. Enfin que je suis moins bête que ce que j'étais hier.

A la lecture de mon article qui n'est qu'un morceau de vie,

comme toujours – pas un exposé théorique que vous pourriez sans difficulté trouver dans tout magasin spécialisé – mes confrères diront peut-être que j'ai un problème avec l'homme pour le cas que je choisis de Mme NN., mais ce n'est pas vrai. Je suis bien honnête, je n'ai pas de contentieux avec les hommes, j'aime mon aimé avec toute la force de ma compréhension et de mon partage et suis simplement bien avec lui dans une totalité qui dépasse la procréation, la vie, la mort, enfin la terrible et suprême « Condition humaine ».

Fait à Paris dans un moment de ma vie où l'automne ne m'affecte pas comme avant et où j'accepte ce présent de compréhension, d'éternité et de silence paisible où j'habite mon corps et la puissance de son désir.

Les feuilles tombent, le vent sculpte mon visage et mon âme.

Je trouve que t'aimer ici et aujourd'hui est l'évidence de notre éternité du fait que nous sommes arrivés ensemble au seuil de ce mystère qui est le couple.

Éditorial[244]

Je n'ai pas demandé la permission au père Batut pour inclure, dans cette lettre sur la tristesse, son éditorial hebdomadaire de la paroisse. Je n'ai pas eu le temps de le faire et je prie l'auteur de bien vouloir me pardonner, mais ce n'est qu'une réaliste exaltation de notre « condition humaine » dont je parle très fréquemment à mes élèves, dans mes articles et autant que je le peux. Condition qui n'est pas facile à assumer ! Hélas ! Voici donc la parole de vérité que j'honore.

> « L'homme n'est qu'un souffle ».
>
> Avec quelle facilité l'humanité oublie sa propre fragilité ! Elle devrait pourtant en avoir chaque jour l'évidence, et cependant elle n'y songe pas. Elle vit comme si sa survie allait de soi, et n'était pas un miracle permanent.
>
> De nos jours, il est habituel d'entendre déplorer les ravages causés à la terre par l'activité de l'homme. Il y a quelque chose de rassurant dans cette auto-accusation car c'est l'homme qui demeure le sujet de son destin. Ce qu'il a fait de travers, il peut le refaire en mieux. Il peut se ressaisir, mettre un terme à la pollution, aux désastres écologiques de tous ordres... Bref, pour le bien comme pour le mal, il conserve la maîtrise des événements, ou du moins il le croit − comme l'ivrogne qui se rassure en se disant le jour où je le déciderai, j'arrêterai de boire !
>
> Rien de tout cela dans les épouvantables drames auxquels nous assistons en ce moment, impuissants devant les images impitoyables que nous transmettent nos écrans de télévision. L'humanité ne peut incriminer personne ni les pollueurs, ni les terroristes... Ni même Dieu, puisqu'elle ne croit plus en lui.

---

244 : publié dans le n° 97 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2004-janvier 2005) « La tristesse ».

> Dans l'Écriture, pourtant, c'est la conscience même de sa fragilité qui oriente l'homme vers Dieu. L'homme biblique, paradoxalement, a conscience à la fois de sa faiblesse et de sa grandeur « tu fais retourner l'homme à la poussière... » « tu l'as voulu un peu moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et d'honneur. »
>
> En essayant, dans la mesure de nos moyens, de faire parvenir à nos frères humains si terriblement éprouvés l'aide matérielle qu'ils attendent, en priant pour les victimes et pour ceux qui restent en vie, mais dans des conditions de précarité terrifiantes, reprenons les paroles du psaume 89, et demandons pour notre monde, en ce changement d'année, ce que demande le psalmiste « Apprends-nous la vraie mesure de nos jours, pour que nos cœurs découvrent la sagesse » (*Ps*.89,13).
>
> Père Jean-Pierre BATUT

Un touché d'impuissance qui fait grisaille.

La tristesse[245]

Le 24 décembre 2004,

Si je pensais, ma fille, comme a été ma mère ! Une fleur magnifique enfermée dans une serre par la suprême volonté des autres. La différence entre ma mère et les autres, c'est qu'en premier lieu, elle n'est pas devenue folle dans ce milieu gériatrique qui, en réalité, n'était pas plus tragique que le monde qui nous entoure. Elle s'était laissée enfermer simplement et sans plus, car elle avait accepté l'enfermement comme solution à la méchanceté de l'environnement qui depuis sa plus tendre jeunesse l'avait jugée légère. Légère, tu le diras un jour ma fille quand, à l'âge qu'elle avait, tes enfants t'obligeront à te poser des questions : l'environnement sera alors devenu presque hostile, car tu ne serais plus la même dans ta lumineuse jeunesse.

Tu pourras te demander à laquelle de mes filles, je m'adresse ? Tu n'auras jamais de doute, car la différence sera que tu pourras comprendre et les autres non. J'accepte qu'aujourd'hui tu te battes pour ton avenir, mais qu'il ne soit pas qu'exclusivement matériel et surtout pas, réfléchis sur la dépendance à quelqu'un d'autre. Aime l'homme de ta vie, aime les hommes de ta vie, mais en étant libre comme un oiseau du ciel, indépendante, et je te dis cela, car dans les générations qui nous ont précédées, les femmes n'étaient pas libres, sauf ma grand-mère qui était déjà une femme « pas comme les autres », Présidente de la société de l'histoire avec le président (1916-1930) et le général des Armées. Elle fumait déjà dans les années trente, et se baladait dans le monde en bateau pour faire des conférences en Europe. Ma mère bien-aimée n'a

---

[245] : publié dans le n° 97 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2004-janvier 2005) « La tristesse ».

pas osé, je suppose, dépasser l'image de sa propre mère. Je ne parle pas en tant qu'analyste et en concepts, je parle en temps qu'être humain.

Ma grand-mère bien-aimée avait éduqué sa fille dans un modèle plutôt sensuel différent de son propre modèle intellectuel. Ma mère l'a laissée faire, et toi cher Hervé tu l'as vue à la fin de sa vie tendrement accepter son destin de recluse, mais tu sais aussi que c'était elle qui m'a fait ce que je suis aujourd'hui. Je reprends la lettre « E » qui rend mystérieuse ma signature ! Je m'appelle Emma comme ma grand-mère, je suis cette intellectuelle qu'elle a été, mais avec cette dominance animale de ma chère maman qui seulement comptait à la fin de ses jours avec son instinct de survie, sa sensualité dont j'ai bien hérité pour ressentir même les plus simples plaisirs de la vie comme manger et surtout aimer la beauté de la vie même en réclusion.

La différence, ma fille, par rapport à ma mère n'est que le fait que j'arrive à pouvoir dire : « basta, ça suffit, it's enough, en voilà assez, io sonno estanea, no puedo mas, en todos los idiomas. »

Elle n'a jamais su dire : « c'est assez ».

Dans la clepsydre, le temps s'écoule et je me réveille de mon long sommeil de femme de devoir.

Tu le seras à ton tour, je souhaite aujourd'hui pour toi que tu le deviennes, avant que tout le sable de la clepsydre soit passé. Reste libre comme les oiseaux, suis les saisons, migre quand l'hiver cruel des sentiments humains t'abandonnera, cherche des horizons nouveaux, ne t'enferme pas dans une routine de tristesse, gagne, sois toujours gagnante. Il n'est de deuil que nous ne puissions faire. Même l'adieu à un être aimé sera pour toi accueillir la joie enfouie de l'aimer autrement. Ne sois pas triste.

Fait à Paris, à toi, ma fille bien-aimée.

* * *

Aujourd'hui, le 26 décembre 2004,

Une esquisse de tristesse face à un monde de mensonges qui s'effondre. C'est le jour de la Sainte Famille dimanche 26 « honorer le père et la mère… » Je marche encore : il n'y a que des ruines ! Dans quelques heures, le « blues » passera emporté par l'ouragan de la réalité à vivre, des constructions à faire, encore et encore et encore au-delà des ténèbres que je contemple les yeux bien ouverts. Je crois avoir ignoré ma complicité dans la restructuration de ce monde faux, illusoire, facile et séduisant. J'étais identifiée à ma surprise permanente en face de faits qui se sont déroulés autour de moi. C'était la pause de cet après-midi qui m'a lancée dans l'horreur de cette situation. J'ai voulu me convaincre que tout était bien, que les autres savaient et que chacun vivait son destin, le plus consciemment possible et que si mal advenait, ce ne pouvait être qu'en fonction de circonstances adverses. À ce moment, je découvre qu'il y avait de la manipulation et parfois – pour ne pas dire : toujours – bien volontaire. Dans le jeu des échecs je n'étais qu'un pion sauvé toujours par le profil bas que j'avais en tant que pion pour les joueurs.

Ça y est, le blues part. Je suis arrivée au deuxième round et je dévie le fou.

Mais qui est le roi dans l'échiquier de mon histoire ? Le roi que je protège et qui est bien derrière moi après avoir été roqué par les tours. Il s'agit sûrement de mon père ici-bas, et du père éternel là-haut qui donne chance à l'innocent d'arriver sans faire du mal, mais par conscience éveillée à dénuer les *pierres*.

* * *

Le 27 matin,

Et voici que les fleurs de la joie sont vivantes sur le balcon du 5ème. C'est l'hiver. Et, comme dans les mythes extrêmes dont parle Lévy Strauss, elles attendent de moi la question comme s'il

s'agissait du Graal. Pourquoi êtes-vous là sans vous faner ? J'ose questionner et elle répond qu'elle ralentit son cycle pour ne pas se faner sans avoir compris le sens de son éphémère beauté.

Derrière chaque tristesse, il y a aussi la possibilité de trouver le sens. Je te questionne tristesse, parce qu'en te sachant éphémère, je voudrais attendre et comprendre ta présence, hier soir, la nuit tombant… et elle me répond : ralentit, prends ton temps, contemple, écoute, lâche ton contrôle, aime sans avoir peur, vis sans urgence, fais-toi justice, libère tes sens, goûte la vie, tendrement, parfois passionnément autre, mais va vivre. Cesse de n'être là que pour les autres, romps avec ton silence, crie des vérités, galope sur ton cheval vers des horizons de sérénité où le ciel et la mer se confondent. Brise ton silence, crie à cœur ouvert dans les nuits froides… mais enfin, freine, ralentis, laisse-toi vivre au-delà de toute contingence, accepte de grandir, de vieillir, de mourir et tu naîtras à ce que tu ne laisses pas fleurir en toi…

La nuit est si triste ![246]

Dans la plupart des circonstances, l'opinion publique porte un jugement sur notre conduite. Quelquefois pour la louer, mais peut-être plus souvent encore pour la blâmer. Or d'une manière générale, cette sanction ne nous laisse pas indifférente. Ce peut être un encouragement ou une contrainte.

Si la majorité se plie volontiers à la manière d'agir de leur entourage, de leur époque et de leur milieu, d'autres, au contraire, ne paraissent pas avoir la souplesse de caractère et d'esprit nécessaire pour s'adapter ainsi et, sans tenir compte de l'opinion, ils résistent à ces sortes de règles venues de l'extérieur, s'en tiennent à leurs idées et à la conduite qu'ils ont choisie. Ils gardent leur personnalité !

En présence de la diversité de ces attitudes, nous pouvons nous demander quelle est la plus prudente, la plus habile, la plus raisonnable et la plus digne aussi.

* * *

Dans la société, il y a lieu de se conformer aux manières d'agir du milieu auquel nous appartenons. L'adaptation semble, bien souvent, justifiée ou même nécessaire.

Pour éviter d'exciter les moqueries, de susciter les critiques ou de blesser les autres dans leurs sentiments. Et, dans une certaine mesure, il est prudent de ne pas déchaîner contre soi d'inimitiés profondes. Il peut y avoir aussi une obligation absolue à conformer ses façons d'agir à ce qu'exigent des chefs, des

---

[246] : publié dans le n° 98 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2005) « Couple et société ».

supérieurs.

Toutefois, il peut y avoir des circonstances où il est inutile de faire comme les autres. C'est le cas pour les modes passagères, les futilités ou certaines distractions auxquelles on ne trouve aucun plaisir ou même la pratique de certains sports.

Il y a lieu, parfois, de résister aux modes, aux usages et à certaines façons d'agir par un légitime souci d'hygiène ou de santé, par goût. Ce peut être, en effet, une affaire d'opinions ou de goûts personnels dans le domaine des Sciences, des Lettres, des Arts, de conceptions en matière politique, sociale, philosophique… Ce peut être aussi une question d'opinions personnelles, de convictions.

* * *

En bien des circonstances, et surtout en ce qui regarde les convictions profondes, il semble plus digne d'avoir le courage de ses opinions et de s'élever contre ce qui est admis ou moralement imposé, même si l'on doit être atteint dans ses intérêts, même si l'on doit encourir le blâme de son entourage, et si l'on doit souffrir de sa réprobation.

* * *

Enfin, « pour bâtir un couple, il faut être quatre : un homme plus sa part de féminité, une femme plus sa part de virilité » comme nous le rappelle Bernard Werber dans son ouvrage *L'empire des Anges*.

* * *

« Pour le bonheur, il faut tenir peu d'espace et changer peu de place » (Franklin)

« Dans un couple, l'un au moins doit être fidèle, de préférence l'autre » (Marcel Achard)

« Le but de la société n'est-il pas de procurer à chacun le bien-être ? » (Honoré de Balzac)

* * *

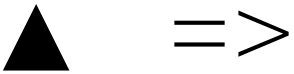
Que pouvons-nous dire qui ne soit : l'infernale monotonie de la vie. Les jours ne se ressemblent pas. Mais les jours de la semaine ! Quand l'agenda ne donne pas le temps d'une réflexion en face de mon incroyable solitude… Parler de « couple et société » aurait été un thème magnifique plus de vingt années en arrière lorsque mes recherches en médecine sociale effaçaient mes états innommés de solitude. Je la percevais déjà cette solitude, mais j'attendais le lendemain pour la combler dans une vie de couple réussie. Solitaire à la naissance, au collège, à la maison et encore et après. Seule, me parlant à moi-même au sujet de tous ceux que je contemplais sans pouvoir trop dire. Les couples ! Il y en avait trois chez moi dans la même maison : mes grands-parents maternels, mon père et ma mère et mon oncle et ma tante. Ma maison : grande demeure que je n'arrive pas à oublier, car, quand j'ai mes *blues*, je reviens aux origines de ces douleurs que rend tout effort inutile. Je n'ai jamais été reconnue… Toujours exigée, commandée, mal nourrie par rapport à mon infini désir d'être bien aimée.

Mauvais étayage ! Hélas, aujourd'hui, je ne suis pas non plus bien entourée. Deux ans se sont passés depuis ma dernière tentative de construire avec l'autre. Pas de retour ! Pas d'étayage ! Exigée, commandée et les vautours survolent autour de ma tête de rêveuse qui seulement peut croire à l'éternité comme unique façon d'échapper aux pièges. Les couples de ma vie ? Mensonges, exploitation, insécurité, trahison et veuvage. Quoi penser et dire de « couple et société ». Aujourd'hui, aborder ce thème me ferait rentrer dans une grande hypocrisie. Parlons plutôt de couples. Le couple devrait être un lieu de paix, de protection, de sécurité, un espace avec un certain bonheur. En synthèse, je pourrais dire qu'un couple n'est que le lieu de la reconnaissance. C'est-à-dire :

moi, je te reconnais dans ton individualité et toi à moi dans mon individualité simplement différente de toi.

La question m'attriste, je perds dans mon silence toute espérance de communication.

Ai-je, dans ma vie, un couple dont la « pyramide » se serait accomplie ? C'est-à-dire :



- Passion
- Complicité
- Amitié

Non, il y a eu des exigences et des devoirs et responsabilités sans rétributions et par ailleurs, je n'ai jamais rien demandé à l'autre qui ne soit pas un amour tendre et sensible, une disponibilité totale… Car je me suis toujours rendue disponible et cela je ne le regrette pas. Même mes « shoppings », je ne les ai fait qu'avec mes moyens. Je ne pouvais pas être une femme comme il y en a pas mal, je suis devenue excentrique, libre pour choisir mon emploi du temps. Dans les emplois du temps, il n'y avait pas de loisirs qui ne soit pas ceux de la correcte conservation de mon âme et de mon corps : foi, gymnastique et connaissance, jusqu'au jour où j'ai trouvé en Dieu mon couple essentiel et je n'abandonnais pas sans un certain regret mes rêves de couple idéal dans cette vie dont la beauté est extraordinaire.

Ca y est ! Les *blues* sont partis, il n'y a plus de nuages.

Pour théoriser, il y a des textes excellents et irremplaçables comme « le couple, sa vie, sa mort ».

Le thème de couples mixtes m'a toujours fasciné, mais plus encore, le type de couple selon les cultures. J'ai beaucoup vécu et comme en Argentine, à mon époque tout était compliqué, mais le rire, la joie, les repas partagés étaient si puissants dans cette société, à cette époque paradigme situationnel de l'oligarchie paternaliste, que les conflits explosaient, volcaniques, mais tout

s'arrangeait bien vite entre un baiser et une coupe de vin rouge et de la bonne viande à partager.

Le mari était mon compagnon d'aventures, même en étant très différent de moi. Il y avait aussi les autres hommes chez nous, les vieillards riches qui s'arrange pour avoir une famille parallèle avec maîtresse et enfants. C'est typiquement l'histoire des renards qui envahissent les poulaillers des moins riches.

Il y avait une histoire exemplaire dans la génération qui a précédé la mienne. Je ne peux donner de noms, parce que tout le monde se connaît.

Mais dans notre société, l'homme le plus riche d'Argentine avait pris comme maîtresse une femme aussi de notre « aristocratie » qui était l'épouse d'un diplomate très intelligent. Pas de drame : le mari a vendu sa femme à l'autre et l'histoire n'a pas été plus loin qu'un thème à aborder dans les soirées comme curiosité sans méchanceté.

Naturellement, elle a fait un maximum de « shopping » à partir de sa nouvelle situation que même bien âgée elle continue à être la une dans les petits comités.

Moi-même, je l'ai vue en revenant de Miami l'année dernière monter la première dans notre vol. Naturellement que maintenant, elle est veuve, mais entourée selon sa situation par des esclaves toutes classes comprises pour qu'ils soient bien payés.

Ironie de l'histoire : me décider à moi-même d'écrire sur « couple et société » ! Je reviens à la conduite humaine : rien n'est sûr. Le conseil d'une éternelle chercheuse de bonheur, c'est de ne jamais croire qu'un couple est gagné. Le socle peut tomber, nos projections retirées de l'autre peuvent nous mettre soudain en face d'un inconnu. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'un couple pourrait se construire : à partir de la vérité. Deux êtres humains imparfaits confrontés au choix de s'aimer ou se quitter. Je suis restée collée à des amours mortes et à des morts que j'ai aimés,

mais trop lucide aujourd'hui, je ne sais plus où je suis… J'ai vu tant de gens abandonner la bataille pour le bonheur en couple sans avoir essayé une thérapie de couple !

Douloureuse expérience ! J'essaye de les sauver. Quand un couple vient vers moi pour divorcer, je considère, en tous les cas, qu'ils doivent résoudre leur problème personnel de communication de couple pour éviter les divorces successifs, pour abandonner la néfaste répétition qui n'apporte que le chaos.

Je ne suis pas trop claire peut-être, mais je ne peux pas mentir ni me mentir : le couple est une construction à deux ou alors il n'existe pas et cela dans toute société dans toute culture.

Si vous n'avez pas le désir de partir vers d'autres projets, allez faire de l'argent, allez chercher de l'or dans le ventre de la baleine, mais cessez de faire semblant : le couple n'est pas seulement un pont de salut. Il est une vérité divine qui ne mérite pas de servir un mensonge.

Souhaitons être des bénis de Dieu, regardons ensemble vers le haut, un peu plus loin que les étoiles et nous trouverons sans doute le destin du couple éternel.

Fait à Paris le 22 février.
Il fait vraiment froid,
mais ce n'est pas le climat qui me rend dure
c'est le temps qui passe sans percevoir
l'immensité de l'instant que fait l'éternité.
L'homme chevauche entre l'éternité et le temps chronologique.
Capter l'instant, lui donner sa valeur,
c'est accéder à « vivre ici l'éternité »,
mais pourquoi pas en couple et toute société comprise ?
Ne pense pas que je ne t'aime pas,
mais je cherche la perfection.

Le partage[247]

Partager est un verbe sur lequel je m'interroge, car je ne vois pas fréquemment le partage, mais la négociation. « Donne-moi un ventre pour partager mon désir de faire un fils et je ferai de toi la porteuse, la femme de ma vie ». J'ai entendu ce discours chez les autres. Cela n'a jamais été ma question personnelle. J'ai donné des enfants à l'homme aimé, car je voulais le voir s'étendre dans la transcendance. J'ignore s'il avait compris mon sentiment, car l'image était tellement forte que les paroles étaient insuffisantes. Il s'avère que je cherchais dans chaque trait de mes enfants la courbe de son visage, son allure tant aimée et plus tard son extraordinaire intelligence qui faisait de lui l'homme le plus remarquable et le plus détestable parfois pour les autres.

J'avais bien appris à partager avec mes parents, tous les deux en respectant avec naturel leurs oppositions et leurs différences qui les rendaient admirables.

Loin de moi les rêves de paradis perdus. Je suis réaliste, mais je crois avoir contemplé mes parents partager avec les autres. Ma mère avec une certaine frivolité liée à sa passion pour la vie mondaine. Elle était belle et sublime, elle était aimée pour sa facilité incroyable de donner sans se poser trop de questions. Mon père donnait gratuitement, parce que la générosité était sans doute la marque d'une virilité puissante. Il était sûr de lui-même. Ils n'étaient pas toujours d'accord. Ma mère était jalouse comme pas possible, mon père au contraire n'était pas du tout possessif. Il se plaisait bien d'avoir cette femme intelligente, cultivée et en plus généreuse comme lui, mais autrement.

---

247 : publié dans le n° 99 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2005) « Le partage ».

J'ai une cousine de quelques années plus âgée que moi qui s'était fait faire deux enfants de pères différents et inconnus. La famille lui a tourné la tête sauf ma maman… Elle rentra dans ma vie d'adolescente en me faisant partager son absence de jugement. Mon père m'a conduit à choisir ma carrière. Ensuite, dans ma vie, sans les complexes que peuvent apporter de mauvais bagages, j'ai cherché le partage. Parfois moins sage que permis, mais toujours passionnée. Un jour dans ma vie de femme j'ai vu partir les êtres aimés et j'ai su partager les douleurs, les souffrances, les agonies.

Un partage qui m'a beaucoup marquée c'est le lent départ de mon analyste bien-aimé. Je crois avoir partagé avec lui sa lutte entre l'ici-bas et l'éternité avec une telle loyauté que j'étais sûre que sa mort annoncée par la maladie ne pouvait, par la force de la condition humaine, constituer un obstacle entre nous, et je l'aimais dans ses espoirs et dans son apparente décadence dans son brillant chemin d'évolution intérieure.

Demain sera différent. Aujourd'hui je souffre de ma solitude où personne n'approche de ma porte pour partager simplement avec moi la coupe intransigeante et irréversible de la séparation qui, pour la loi de la nature humaine, nous menace.

Et je crie dans la nuit ma condition humaine unique dont le partage facile avec les autres a été complexe. Comment les approcher ? Le temps passant, les paroles ont été remplacées par un sourire et c'était dans ce geste de mon âme que le monde fut et comme dans la genèse : « c'était beau ».

Sûrement que la création a été accompagnée par le sourire surpris et la profonde solitude du créateur. Heureusement qu'au commencement était le verbe et que le verbe s'est fait chair, car c'est par la parole que le partage est né.

Fait à Paris le 25 avril 05

Date sans particularité dans une nuit différente où je suis sûre que le partage m'a échappé en quelque sorte, car le but de l'avoir me pose plein de questions.

Le matin, dont le temps n'a pas changé, je te cherche, je te vois prendre les choses à ta manière. Et je voudrais te questionner : « qu'est-ce que pour toi le partage ? » Peut-être un contrat de réciprocité ? Dans quel sens ? Voudrais-tu le pouvoir pour te sentir capable de partager ? Mais que signifie partage si le pouvoir se mêle aux sentiments ?

La nuit tombe, le silence se fait profond et tout devient possible.

Le bénévolat[248]

Éditorial

Comme une promesse de longévité, la *lettre de SOS* arrive à ses 100 ans, c'est-à-dire à son 100e numéro. Enfin une promesse d'éternité pour des choses qui ont été écrites un jour, avec le profond désir de perdurer.

L'homme est comme un reflet du tout de l'être, interprétable à l'infini. Il est son miroir ou son représentant.

Dans notre effort, pour nous délivrer de nos limites, nous cherchons des réalisations.

La conception du bénévolat dépend elle-même des fluctuations de notre vie. Ce n'est pas la grandeur du bénévolat qui compte, mais seulement la grandeur des résultats.

Or cette manière d'appréhender isolément de purs problèmes objectifs est un moyen pour la démarche que souhaite entreprendre le futur bénévole. C'est pourquoi l'exactitude objective isolée et neutre se trouve partout où il s'agit de connaissance contraignante.

La pensée, lorsqu'elle est substantielle, acquiert un caractère universel, mais elle n'est convaincante et plausible qu'à travers la forme personnelle que prennent ses opérations.

Quand les idées ont été pensées originellement et assimilées par l'être entier d'une personne, elles gardent à jamais leur plus grande force.

---

248 : publié dans le n° 100 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2005) « Le bénévolat ».

Voici donc une première vérité : la pensée proprement philosophique est inséparable de l'homme qui la pense. Elle a besoin de s'exprimer par les talents de l'individu. Chacun ne peut apporter qu'une petite contribution au tout, qui est le vrai proprement dit et le réel dans l'histoire. Il peut être un membre de ce tout, et c'est par là seulement qu'il a un sens.

En fait, ce dont il faut avoir conscience, c'est d'être au service d'un tout incommensurable. Mais pour qui existe ce tout ? Ce n'est que pour l'entendement et l'existence de l'homme individuel.

Compte tenu de la précarité de la vie humaine, il faut que l'action bénévole se réalise en des formes et des volumes qui puissent entrer dans les limites d'une vie si courte et d'une conscience si restreinte. Le tout ne peut jamais être plus grand que ne le permettent les années de bénévolat d'un homme, avec son énergie spirituelle, l'ampleur de son expérience et la force de son intelligence.

La vérité actualisée en un tout achevé, lié à des individus, demeure un phénomène, vu par les yeux d'êtres humains individuels. Ceux-ci peuvent se comprendre sur le chemin où luit l'Idée de l'unité du tout, qui n'est ni ne peut être en la possession d'aucun homme. À des niveaux extraordinairement divers, un tout peut plus ou moins clairement se réaliser en certains hommes, comme représentant du tout, comme un écho de ce qui se dérobe à jamais à la conscience distincte.

Personne ne peut tout savoir et personne n'a besoin de tout savoir pour participer à une action déterminée.

Chaque individu est donc mis en demeure de décider pour quoi il veut œuvrer : pour la valeur, la connaissance et l'appropriation de l'action, ou pour la passivité de la valorisation.

Accepter un bénévolat, être saisi par cet aspect volontaire, cela entraîne des conséquences que seule l'indélébile unicité de l'homme permettra de comprendre.

* * *

Le bénévolat, c'est une certaine forme d'amour.

C'était déjà dans le temps, marqué comme une forme d'existence complémentaire pour l'accomplissement d'une vie. Mes ancêtres, dans toute région, pays, contrée, ont pratiqué le bénévolat.

Ma grand-mère était dame rose dans les hôpitaux à Buenos Aires. Mon grand-père a été fondateur de l'hôpital Saint-Joseph à Buenos Aires, hôpital pour les pauvres et les démunis. C'est en pratiquant le bénévolat, en essayant de sauver les pauvres des villes inondées par le fleuve de La Plata dans les années 39, qu'il est décédé d'une pneumonie.

Aujourd'hui et humblement, je suis, à petits pas, la vocation ancestrale. « SOS Psychologue » est né par amour. Simplement pour dire à ce monde diffus, insaisissable et impuissant que la psychologie est pour tous, et qu'une réponse est possible pour toute âme qui souffre, même si le psychisme est équilibré.

Et nous voici, l'équipe de volontaires, répondant avec conscience, présence et responsabilité, chaque mercredi à des emails provenant de différents pays. Le texte commence la plupart du temps par « aide moi, je n'en peux plus ». Et par ailleurs, combien de gens sonnent à notre porte pour savoir où ils sont, où ils vont, ce qu'ils veulent ? La demande n'est jamais très claire, mais nous sommes présents et disponibles pour discuter de questions confuses, compliquées, au sujet du mystère de l'autre. Cet être qui, avant, était indifférencié, devient alors un être en chair et en os, avec une blessure plus ou moins visible, mais toujours une plaie béante.

J'aime mon équipe de bénévoles. Chacun avec sa personnalité. Parfois chez quelqu'un d'excessif et affamé de pouvoir, je trouve une étoile de lumière prête à briller comme les *Stella Maris* dans le ciel, sur une mer dans la tempête.

Je trouve souvent quelqu'un capable de donner. Je ne sais pas

vraiment pourquoi ils veulent partager avec moi cette vocation de bénévole, je m'interroge, je reste devant la question, et je choisis le silence. À chacun sa vocation, son destin, sa façon d'exprimer. Mais, en tout cas, ils sont là, peut être enflammés par la passion de donner gratuitement à celui que personne n'a pu comprendre. Autour de ce foyer se sont constituées des réunions à thèmes, chaque dernier mercredi du mois. Les années, en passant, ont fait d'un groupe amorphe, un organisme puissant et consolidé. Tous pour tous ! Et les différences sont anéanties. Il y a quelques années pendant les journées portes ouvertes des associations du 16e arrondissement, un de mes actuels collaborateurs, Paul, s'est approché de moi pour me demander de conduire, conseiller et accompagner une équipe de visiteurs de prison. Je me suis entendu dire « oui ». Les années se succèdent et ce groupe de volontaires, confronté à des cas difficiles, est devenu pour moi l'oasis de mon bénévolat. Ils ont une telle capacité à faire avec les histoires les plus sombres, qu'ils sont amenés à dépasser tout jugement pour, simplement, accompagner la détresse et l'horreur de la situation de ces gens, qui malheureusement ont perdu le nord de leur vie.

Enfin, le bénévolat n'est qu'une histoire d'amour qui ne finira jamais, et je prie le Seigneur que cette vocation qui illumine notre groupe, puisse fertiliser les terres stériles des individualistes.

Écrit à Paris, le 7 juillet 2005
dans un état de présence
et de partage, dans le vivant et l'éternel.
Il ne pleut pas, mais il le pourrait.
Souhaitons trouver des terres labourées pour jeter la semence.

La transmission[249]

Je n'aimerais pas que les plantes ne refleurissent pas. Je les regarde pousser, s'étendre comme des bras, pour conquérir un monde autour de moi. Elles rentrent dans le cercle intime de l'analyse touchée par une caresse verte et inattendue. Rien de stérile, rien de triste ne devrait exister autour du contexte analytique.

Dans mon cabinet, chaque centimètre est imprégné de présence fertile et accueillante, permettant ainsi de faire de la transmission une vérité chaleureuse sans rigidité ni prétention. Il y a des livres partout, des photos d'enfants, des tableaux vivants reflétant des cultures diverses, tout est imprégné de la tendre puissance d'exister.

Quand le thème de la transmission a été proposé, j'étais quelque part à contempler mes ancêtres, ma vie et ma filiation. Le soir même, en réfléchissant au sujet de mes ancêtres, j'ai constaté en moi, qu'il n'existait pas que la transmission génétique ou socioculturelle. Il y avait beaucoup plus pour m'amener à réfléchir.

Mon grand-père maternel m'a transmis l'essence de la foi, pour une vie enracinée dans des valeurs éternelles. Ma grand-mère paternelle a voulu transmettre des images, du nord de l'Italie, qu'elle avait connues et vécues. Mais ce qu'ils réunissent dans la transmission, c'est le son de cloche. Ma grand-mère appartenait à la famille qui faisait les cloches des églises dans le nord de l'Italie : la famille Pruneri. Mon grand-père était ami personnel du Pape

---

[249] : publié dans le n° 101 de la lettre de SOS Psychologue (août 2005) « La transmission ».

Pie XI.

À l'année de ma naissance a eu lieu le Congrès Eucharistique Universel en Argentine. Quelque part, j'entends le son des cloches à l'intérieur de moi-même.

La transmission dans le couple

Jean G. LEMAIRE dit page 12 : « il est demandé au couple de fournir l'ensemble de ce qui est objet de désir sur le plan affectif, l'amour passion, l'amour tendresse, l'amitié, la connivence intellectuelle, le partage du travail, l'éducation en commun des enfants ; à quoi s'ajoute encore non plus l'ancienne obligation sexuelle, mais l'obligation de jouissance. »

C'est à ce niveau-là que la transmission a une modalité particulièrement importante. Car c'est dans ces lieux que sont communiqués les objets idéaux vers lesquels s'orientent bien des affects et des tensions.

Au-delà de toute différence de culture ou frontière, le couple est le lieu qui génère la transmission.

Le couple est toujours un couple, dans un certain sens, avec une valeur absolue, et même dans ses faiblesses, il est la base de l'organisation et de la transmission sociale.

> Mme X. a 4 enfants. Elle consulte au sujet de son mari, qui ne partage pas avec elle la transmission dans l'éducation. Il se tient à l'écart et considère qu'une paternité réussie est évidente à partir de la capacité du père à créer des ambitions chez les enfants.
>
> Il exige terriblement des résultats scolaires, mais n'est jamais prêt à appuyer sa femme dans la transmission éducative.
>
> Le fils aîné présente des troubles scolaires étranges. Soudain il change son écriture et devient asthmatique.
>
> Je sens moi-même que la patiente vit dans un état d'extrême solitude sa maternité, car le mari est absent même après les manifestations gravissimes de l'asthme de l'aîné.

J'ai eu des contacts ponctuels avec cette patiente pendant 7 ans.

Lorsque son fils aîné est venu au monde, elle a fait sa première dépression.

Je l'ai connue quand cet enfant avait 7 ans.

À la naissance de ses deux frères, cette mère angoissée avait perdu, avec sa dépression, toute capacité à se battre et à proposer des solutions à son mari, apparemment sourd à tout questionnement.

À 14 ans, c'est-à-dire 7 ans après, l'adolescent asthmatique, aujourd'hui fils d'une mère dépressive, est devenu un excellent étudiant et un colérique insupportable. Il étouffe tout le temps et comme par hasard, à l'heure où le père rentre à la maison, ou le dimanche.

L'asthme ne cède pas. L'asthme, expression et symptôme d'une violence et d'une colère refoulée. Il essaye d'être l'enfant correcteur et de guider ses frères vers une scolarité réussie.

Il ne peut pas compter avec sa mère, car elle a choisi le silence comme défense. Derrière ce silence, je sens la violence de l'impuissance, mais je ne peux même pas l'amener à une régularité dans ses séances, à transmettre la volonté de crier « No, basta ! ».

Elle vient de temps en temps, tant la pression interne la menace, jusqu'à l'impression, selon elle, de devenir folle.

Je suis devenue la soupape libératrice des tensions.

Il s'agit sans doute d'un couple dont on pourrait dire, selon la typologie, qu'il est psychotique ; stable et figé chacun dans son rôle, et transmettant par des mécanismes de défense pour ne pas se compliquer.

Un soir, comme d'habitude, le père manifeste sa violence avec le fils aîné, mais cette fois, la violence, la colère, dépassent les limites de l'étouffement asthmatique. La mère contemple devant elle, son fils qui tape son père, sept fois, avec violence.

Après trois mois, le jeune homme est allé vivre avec ses grands-parents maternels.

Voici un cas de transmission pathologique et négatif. L'histoire

n'est pas finie. Bientôt elle reviendra en consultation décharger le trop plein de tension.

La transmission selon mon vécu

Personnellement je voudrais transmettre mes impressions au sujet de ce que j'ai pu apprendre de la vie. Elle est si brève, si fugace, que quand nous avons compris son sens, acquis les connaissances qui la font l'apprécier, nous sommes menacés sans différence par la contemplation de sa fin.

Véritablement nous pouvons dire que si nous avons bien dépassé les marées hautes de la vie, nous nous sommes pour cela délivrés des tempêtes.

La solution de ma vie a été l'amour, aimer, aimer le plus possible, apprendre à partager sans égoïsme absurde, ne pas rentrer dans des rivalités et surtout déraciner de mon être la peur et l'orgueil, car ils nous empêchent d'exister dans l'ici et maintenant de chaque jour.

Je contemple certains parents devenir fragilisés par l'âge à la place de se vivre comme des porteurs de sagesse. Le corps peut fléchir plus ou moins rapidement, mais nous ne sommes pas que des corps…

Le matérialisme à outrance fait passer des images d'une éternelle jeunesse à travers la publicité. Mais les porteurs de ces images sont mortels aussi.

L'image est un gagne-pain momentané. Mais qu'y a-t-il derrière la négation d'une vieillesse réussie ? Seulement la peur.

La jeunesse serait-elle si fière si elle avait reçu par la voix de la transmission ancestrale le sens de la fugacité ?

Je crois avoir toujours été en dehors du temps, mais justement parce que chaque jour a compté pour moi dans le réel d'une existence vivant dans l'action et la communication.

Je crois vous avoir raconté qu'un jour il y a déjà 15 ans, dans le

métro, je me suis posé la question « pourquoi je n'avais pas peur de la mort ? » Et une voix en moi a clairement répondu : « car je marche dans la vie ».

Les amérindiens des hauts plateaux boliviens marchent tout le temps, parce qu'ils disent que dans l'action ils vont contre le vent de la destruction. Et par ailleurs la transmission se réalise chez les peuples dits « primitifs » à travers les conseils des anciens, car ils ont survécu aux épreuves de la vie. Ainsi en remontant aux sources ils n'ont pas oublié les expériences acquises. C'est en fonction de notre vécu que nous pouvons enseigner aux générations qui suivent. Mais en même temps, si nous sommes quelque peu doués, nous acceptons de recevoir les messages de nos ancêtres. Mais cela veut dire aussi que sans doute nous avons eu un bon étayage.

Il ne faut pas mettre dans le concept de répétition que du négatif. La transmission orale m'a apporté des gardes fous incroyables que j'ai essayé de communiquer à mes enfants.

Parfois la transmission se fait dans le registre de la superstition. En Italie, la danse qui s'appelle la Tarentelle se veut une façon d'éviter l'arrivée des tarentules. Les rituels que racontent les anthropologues comme Malinowski ou Margareth Mead c'est pour ne pas être piqués et empoisonnés par les poissons du lagon : avec les danses, par la magie, ils projettent le mal à l'extérieur.

Le shamanisme chez les amérindiens, que je crois connaître et apprécier, est une forme libératrice d'un symbolisme dirigé vers le contrôle et la prudence vis-à-vis du noyau psychotique.

Mais le temps passe et je dois finir d'écrire. J'aimerais avoir plus de temps pour parler, mais comme le temps est si réduit j'essaierai de transmettre par des caresses tendres l'amour infini qui est en moi, de caresser du regard et de la voix.

Et je te regarde, mon aimé, toujours étonné de ta présence bienveillante. Tu rayonnes, moi également, de ce surplus qui rend la vie éternelle dans l'instant.

31 août, dernière séance de SOS de la période de vacances, mais nous ne sommes pas en vacances...

Viendront les temps de l'absence, car la vie finit un jour, mais comme le dit Lacan : « L'absence marquera la présence ».

Les hommes passent, les institutions restent. Les hommes transmettent et les institutions préservent ce qui est transmis.

Il fait très beau, le ciel est bleu. Les nuages reviendront ainsi que les pluies pour faire germer jusqu'à la moisson de ce que nous avons semée aujourd'hui.

Fait à Paris à des moments différents d'un même mois d'août où j'honore particulièrement mes deux parents partis en août physiquement, mais qui sont plus que jamais présents dans la transmission

L'expansion[250]

L'expansion 1

Je ne sais comment ce thème de l'expansion a été choisi, pourquoi, dans quel sens. Il y aura tellement à dire sur l'expansion.

La première est l'étouffement, dans le ventre maternel, quand je faisais des efforts inouïs pour m'échapper et conquérir enfin un territoire libérateur.

Je peux parler de cette période prénatale, car j'ai des mémoires très claires : mémoires de parois roses qui gonflaient et bougeaient, des instants d'engourdissement, des réactions à coups de bras, de pieds et de tête pour mieux exister dans ce monde qui ne m'était pas hostile, mais où, simplement, je n'avais pas assez de place pour m'étendre.

Cette expérience m'a tellement marquée dans la mémoire absolue du corps, qu'aujourd'hui, mon plaisir le plus grand provient de ces étirements musculaires et articulaires.

Le ventre maternel a été pour moi extraordinaire. À travers mon analyse, durant ma vie entière, j'ai pu régresser profondément et sans panique à ces expériences primordiales. Quand je monte dans un avion, plus le voyage est long, plus je suis en paix. Je me laisse porter, le ronronnement du moteur m'endort ; je suis complètement détendue et abandonnée dans cette situation du ventre maternel, qui pour beaucoup de gens est angoissante.

Pour moi aujourd'hui, 16 septembre 2005, la question de

---

[250] : publié dans le n° 102 de la lettre de SOS Psychologue (septembre-octobre 2005) « ».

l'expansion me touche particulièrement ; je sens en moi la pulsion d'une expansion nécessaire de mon territoire, pour exister librement, en dehors de toute pression.

Ce n'est pas la profession qui me dérange dans ce questionnement. C'est l'autre vie, à coté, le quotidien où j'ai accepté jusqu'à il y a deux ou trois mois, d'être le bouc émissaire des frustrations des autres, de mes proches.

C'est peut-être le silence qui a permis de faire sur mon écran, les projections les plus diverses, car je n'ai jamais répondu aux accusations. J'ai laissé couler les mots les plus divers sans en ressentir l'impact sur mon être.

Mais j'ai l'image de m'être déshabillée soudain de ce que j'étais devenue comme personnage pour les autres : un cintre où l'on pouvait suspendre tout type de misère. Pendant des années j'avais fait la confusion, naturellement pour avoir la paix, entre la vie personnelle et la vie professionnelle. Maintenant, c'est fini !

J'ai l'image d'une telle expansion de l'intérieur vers l'extérieur de mon être, que tous les personnages accusateurs, agressifs, envahissants, restent à la frontière d'un territoire qui n'est plus accessible.

Le temps passant, je contemple la fuite permanente qui m'empêchait de résoudre le questionnement de mon être essentiel. J'ai tenu la bonne distance, mais au niveau analytique. Personnellement je me suis laissée grignoter. Mais basta !

Je vois à distance l'image de la mer en face de l'appartement à Miramar. C'est le matin et le soleil brille sur mon appartement. À partir de mon seizième étage, je ressens une possible expansion libératrice.

Je suis seule face à la mer. Dans mon dos, encore, des taches de grisaille, de tristesse, le manque occasionné par les communications qui jamais n'ont pu avoir lieu. Il y a quelque chose d'étouffant, de réduisant dans mon dos, dans cette petite

vie innocente que je pensais être des vacances. Ce n'en étaient pas !

C'est là, peu à peu, que mon territoire est devenu étroit. Je prie Dieu de ne pas revenir en arrière.

Le soleil brille sur cette mer calme. Je contemple les maîtres nageurs qui partent sur de petits bateaux pour sentir l'humeur de la mer. Je peux leur dire, depuis ma tour d'ivoire, que la mer est calme, comme je le suis en ce moment où je ferme l'histoire, pour m'ouvrir vers l'éternité du présent, qui fait projet.

Aujourd'hui, en face de la vaste étendue, il y a tout à construire.

C'est le premier jour de la création.

L'expansion 2

Je reviens, aujourd'hui 23 septembre. Oui, c'est sans doute le 1er jour de la création, dont je parlais le 16, car c'est l'anniversaire de la naissance de mes deux garçons, qui ont sept ans de différence. Je suis là, et je suis ici, et je suis dans l'expérience de la maternité.

Quelle expansion représente le fait de voir à nos cotés, celui qui, quelques instants avant, était en nous ? Aujourd'hui, c'est tellement étrange et après tant de temps, je contemple la maternité autrement.

Que nous soyons cosmopolites ou nationalistes, enracinés ou déracinés, l'humain est profondément déterminé par les rapports à cette patrie universelle qu'est la maternité. Dans mon pays, l'Argentine, où mes deux enfants sont nés, l'expérience semblait moins complexe, moins grave qu'ailleurs, plus simple et spontanée ; il y avait très peu de préjugés sur la douleur, mais beaucoup plus dans la conception de l'expansion spirituelle et physique, qui se concrétisait dans la naissance de l'autre.

Aujourd'hui, je ne voudrais pas sortir, à cause d'une obligation de travail, du monde magique du souvenir actualisé.

C'est tellement extraordinaire de pouvoir vivre au présent et sans aucune déformation, l'aventure, tant d'années après.

L'accouchement du premier était très long et comme j'étais une mère adolescente, je suis allée en clinique sans même connaître mon groupe sanguin et à moto (derrière naturellement, c'est mon mari qui conduisait, pas moi).

Il ne s'agit pas d'une expansion pathologique de l'imaginaire, mais d'un vécu conscient auquel mes sens ne peuvent échapper.

La campagne à Cordoba était verte. L'endroit s'appelait Dique de los Molinos. Naturellement je vois encore les braises des barbecues. Nous étions avec des amis à partager un dîner champêtre à côté du lac, et je ressens dans l'aujourd'hui de mon corps, les contractions qui annonçaient le démarrage du travail d'accouchement. J'essayais de ne pas dire, de ne pas me sentir dans l'urgence, car c'était le dernier jour où je pourrais être irresponsable. Oui, car l'unique réflexion surnaturelle qui est venue en moi quand j'ai vu le bébé, est la phrase : « tu ne pourras plus jamais être irresponsable ».

Ce n'est pas l'expansion pathologique de l'imaginaire, mais le vécu dans l'aujourd'hui de cette expérience essentielle.

La naissance sept ans après de mon deuxième garçon, troisième dans la liste des enfants, fut bien différente.

Avant d'aller à la clinique, je suis allée visiter un appartement à acheter, étant donné l'expansion de la famille, et car j'ai toujours la manie de l'expansion territoriale. Ce n'était pas très loin de la clinique.

Mon fils aurait pu ne pas être ici aujourd'hui, car il avait une double circulaire de cordon. Cette nuit-là, avec cet enfant, sauvé par l'adresse de l'accoucheur, en alliance d'amour avec moi, j'ai eu peur : il y avait plein de fleurs dans l'anti-chambre de ma suite en clinique, j'était terrifiée, j'ai demandé à faire sortir toutes les fleurs, car j'écoutais la mort, j'écoutais la panique en moi, j'hallucinais la

séparation, l'enterrement, les fleurs se desséchant sous un soleil de printemps, car c'est le printemps dans mon pays. Et j'ai ainsi connu l'expansion hallucinatoire de l'imaginaire.

L'expansion 3

Je crois qu'il est important aujourd'hui, de parler de l'expansion des violences conjugales. Cette violence prend de plus en plus les caractéristiques du harcèlement psychologique.

Comment se protéger d'un conjoint qui culpabilise, qui fait des remarques insidieuses, jusqu'à réduire l'autre, à la situation de perdre l'estime de soi ? Sur dix demandes de thérapie de couple, huit sont en analyse en conséquence de problèmes de violence psychologique.

Madame X, personnalité dépendante, peureuse, bonne professionnelle, rentre systématiquement terrifiée chez elle. Elle ignore les questions dont va traiter la discussion, imposée par son mari, aujourd'hui ; il demande chaque jour de nouvelles choses, il n'est jamais satisfait ; il parle très bas, à tel point que son épouse est obligée tout le temps de le faire répéter ; il s'enferme pour manger tout seul ; il est toujours malade, manquant de force, d'argent, d'énergie. La violence est, chez lui, subtile et permanente.

C'est son épouse qui a proposé une thérapie de couple. Elle a perdu huit kilos sans raison évidente, mais la présence insidieuse de la plante maritale prend chaque jour plus de territoire.

C'est la subtilité de l'expansion de la violence psychologique chez le conjoint qui devient un fléau aujourd'hui.

Je crois que nous sommes en présence d'une lutte pour le pouvoir absolu : rendre esclave l'autre, en conséquence de l'absence de réussite, dans la vie en générale. Je crois que nous sommes face à un tableau de vampirisme.

Y a-t-il des protections légales, contre cette situation de fait, qui devient un problème social masqué ?

Je ne vais pas écrire plus, mais je crois que la violence est là dans la vie : le problème de la concurrence.

Je cherche une phrase qui puisse marquer cette expansion de l'agression psychologique. Je ne la trouve pas.

De toute manière, le même constat revient toujours : il y a beaucoup moins de violence physique que de violence psychologique…

L'expansion 4

La douleur s'étendait, gagnant organe à organe, pour atteindre le cœur. Elle était arrivée, une nuit, sans raison apparente, une nuit comme toutes les siennes, pareilles au vide, presque abyssal.

Mais qu'y avait-il derrière ces douleurs : la présomption de la mort certaine, d'un été non vécu ? Pas le vent de la mer, pas d'oiseau comme souvenir. Tout avait été au service du processus d'universalisation de l'être. Mais la personnalité était brisée, désagrégée. Et le silence pesant de la douleur, cherchait le cœur, pour l'inviter à s'écrouler.

Mais de toute manière, tout continuait à être parfait. Aux jours, se succédaient les jours, et aux nuits, se succédaient les nuits. En revanche, la douleur avançait, seule avec elle-même, en expansion indéfinie, se rendant esclave d'un changement capable d'épouser la pulsion créatrice, pour atteindre ainsi ce cœur de pierre, pour qu'il devienne chair, vie, sentiment.

* * *

Enfin, tristesse inexplicable, en face de l'inexorable éternité. Oui, douleur du transit, d'une désintégration à une autre. Condition humaine, qui n'exclut pas que la lumière d'une nouvelle

conscience, naisse et s'affirme vers la pleine expansion du sens de la vie.

Fait à Paris, le 7 octobre 2005,
jour de l'anniversaire de ma fille aînée.
Ma respiration devient difficile.
J'aimerais, pour elle, que la connaissance et les réflexions,
aussi bien que les conclusions,
soient moins lourdes de souffrance à cœur ouvert,
qu'elles ne le sont pour moi.
Personne n'a vu mes larmes,
mes cris se sont endormis dans mes entrailles,
mais ils fertilisent sans doute les chemins de mes aimés.
Les jours sont plus courts,
mais, paradoxalement, la lumière est en expansion
et je vois plus clair.

Le temps[251]

La conception que l'homme a de sa destinée, l'idée pauvre et misérable ou profondément belle qu'il se fait de la vie, détermine le caractère de ses autres sentiments, de ses actes et la valeur de son existence. Elle fait de lui un être prêt à l'effort, à l'action, ou capable d'apporter beaucoup de ferveur dans de longues méditations, ou bien, un pleutre ou un désenchanté qui traîne comme un boulet une suite de jours inféconds.

* * *

Quelques personnes sont convaincues de ce fait que la somme des joies et des peines est à peu de chose près la même pour tous les êtres humains.

Que pouvons-nous penser de la vie ? Elle n'est que d'un instant. Sa durée, infime si elle est comparée à l'éternité, nous paraît plus brève encore, parce qu'elle nous échappe.

Tout à la joie que nous donnent les beautés de la nature ou l'affection, tout entier au plaisir de satisfaire ses tendances, de réaliser ses désirs ou ses aspirations, l'homme oublie que bientôt, brusquement peut-être, toutes choses prendront fin pour lui.

Les événements le rappellent à la réalité. Il maudit sa destinée, tandis qu'il semble vouloir en conjurer la rigueur en plaçant au-dessus de tout son inextinguible désir de vivre, d'aimer, d'être aimé, de contempler encore les aspects harmonieux ou sauvages, grandioses ou très simples de la nature, d'entendre un chant d'oiseau. Pour combler ses vœux infinis, il voudrait prolonger

---

[251] : publié dans le n° 103 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 2005) « Le temps ».

sans limite des jours qui s'envolent, rapides, sans que rien puisse arrêter ou même ralentir leur angoissante fuite.

* * *

Quelques-uns, plus austères, se sont donné un but : l'accomplissement d'un devoir, la réalisation d'un idéal. Impuissants à l'atteindre, parce qu'ils sont trahis par l'écoulement implacable du temps, ils déplorent la brièveté de la vie. Les philosophes et tous les penseurs rappellent avec émotion que « la vie n'est qu'une ombre », par la dureté, par la place infime que nous occupons dans le temps et dans l'espace.

S'il est fait abstraction de quelques êtres privilégiés doués d'une manière exceptionnelle, une existence humaine s'écoule sans laisser de traces durables après elle, sans avoir été connue au delà du cercle restreint de la famille, de quelques amis.

Et non seulement l'homme ne fait pas œuvre utile pour les autres, non seulement ce qu'il a tenté d'établir, de créer ou d'instaurer disparaît rapidement, mais encore il ne réalise en lui qu'une bien faible, une bien insuffisante perfection. Ses sentiments, très souvent, ne sont que superficiels et changeants, sa raison pauvre, sa volonté chancelante.

Ainsi les hommes se plaignent de la brièveté de la vie, soit qu'ils en regrettent les joies, soit qu'ils aspirent à une vie aux limites imprécises et lointaines afin de satisfaire des vœux immenses ou d'atteindre un idéal de suprême perfection.

* * *

Alfred de Vigny pense que « notre plus grand ennemi, c'est le temps ». Il dit même que dans le cours de son existence, il a acquis cette opinion : « la seule chose essentielle pour les hommes, c'est de tuer le temps ».

Il est vrai que la vie apporte des chagrins, et, presque inévitablement, des malheurs. Souvent, elle n'est qu'une lutte

contre les autres, contre leur égoïsme, leur malignité ou leur perfidie. Les déceptions et les deuils atteignent fatalement ceux qui n'ont pas le sort déplorable ou privilégié de mourir jeunes.

Mais considérer le temps comme le plus grand ennemi, c'est ne pas aimer la vie, parce qu'elle n'aurait aucun intérêt véritable en raison d'un concours de circonstances défavorables ; c'est le cas des déclassés et de bien des misérables. Peut-être par sa propre faute, parce que, par mollesse ou insouciance, il n'a pas été possible de trouver sa voie et de se donner une activité louable ou simplement utile.

Il serait facile de dire : Je suis déçu, parce que j'attendais trop de la vie.

Toute cette amertume de la déception est due, le plus souvent, à l'absence de courage, à une obstination vaine, à une révolte qui ne fait qu'augmenter une douleur.

* * *

Si la vie n'est qu'une ombre, nous pouvons donner à cette ombre un peu de réalité en nous vouant au culte du bien ; et cela non pas avec l'idée que seul demeure le bien que l'homme aura fait dans l'art, la science, la vie morale. Un tel rôle, d'ailleurs, n'est pas le partage de tous. Mais se vouer au bien en étant juste, sincère, charitable, pur, courageux, capable de sacrifices, c'est exister davantage.

La vie prend une plénitude et une richesse exaltantes qui la font aimer. Un devoir aura été accompli, peut-être sera-ce un exemple digne d'être suivi.

Ce qui est essentiel, ce n'est pas de tuer le temps, mais c'est de détruire le scepticisme sous toutes ses formes, et de croire fermement que la vie et la douleur ont un sens, ne serait-ce que celui de nous permettre de nous élever spirituellement.

* * *

18 novembre

Le temps a une existence réelle. Les saisons se succèdent.

C'est l'anniversaire aujourd'hui de mon premier amour, qui est parti sans trop déranger, par la force d'une maladie qui fut plus forte que son envie de rester. Oui, aujourd'hui, je retrouve ce rêve de mes 17 ans, dans lequel il mourait en voulant m'emporter avec lui vers la mort. J'ai parlé de ce rêve il y a un temps dans un autre numéro de *SOS*, mais beaucoup de siècles se sont écoulés depuis lors. Comme je disais alors, nous étions heureux et nous avons eu des enfants. Aujourd'hui, je pense plus que jamais à notre incroyable jeunesse ensemble. Le temps des projets, de création, de la reproduction. J'ai même envie de pleurer en contemplant les temps différents, surprise d'être vivante et en dehors du temps. Le temps des saisons, des évolutions de la lune et du soleil, de neige et de la chaleur, est vrai. J'avais 14 ans, et déjà la génération de mes grands-parents commença à partir. Cette séparation à 4 ans de mon grand-père maternel a marqué l'existence du temps comme une réalité qui dépassait les aiguilles d'une montre. C'est-à-dire que le temps avait un début et une fin ; et entre ce début et cette fin, il fallait se dépêcher de vivre pour profiter de la présence de l'être bien aimé, de son contact sublime. Je parle de pleurer, mais les pleurs sont en moi beaucoup trop profonds. Ils lavent des espaces de mon âme qui ont besoin d'être arrosés pour accepter des temps nouveaux, où il y aura des autres bien-aimés.

Dans mes paroles d'aujourd'hui ne pensez pas trouver la tristesse et la mélancolie. Laissez moi constater ce que j'ai pu observer en contemplant le temps.

Voyons le temps de ma naissance. Les orangers fleuris. C'était le 18 décembre, mois d'un luxuriant été argentin, le temps d'ouvrir les yeux vers cette famille, cette génération de grands-parents, un monde d'adultes. J'aimais mes grands-mères, le temps des caresses, la chaleur du corps de ma grand-mère maternelle. Je me vois et je me sens enveloppée dans son châle, j'écoute dans ce

temps de l'éternité vivante que sont les souvenirs, le bruit de la maison de famille, mes parents tous jeunes, la sale d'hiver, l'orangerie, la salle rouge de musique où la grand-mère jouait du violon, mes oncles jouaient du piano et de la guitare sans jamais n'avoir appris aucune note de musique, la tante chantait.

Puis, le temps de l'adolescence, quand j'ai connu mon amour. Nous nous sommes réunis pour cette éternité qui existe encore.

C'était un 18 novembre aussi, il y a quelques années quand notre fille Graciela habitait rue Notre-Dame-des-Champs, qu'elle a reçu l'un de ses livres de sciences politiques qu'elle avait publié avec son équipe de recherche.

Le mois de novembre est pour moi sanglant, mais sublime, marque le passage, toujours en transit.

Je n'arrive pas à comprendre quand l'adolescente est devenue femme. Sept ans de mystère, sans souvenirs possibles qui ne soient des réflexions. La vie passait devant nous et le passage du temps n'était marquée que par les arbres de Noël et la naissance des enfants. L'université s'est continuée. Le temps des études a toujours été pour moi un temps parallèle. Il s'agissait de commencer, continuer, aboutir, et aller toujours plus loin. Sept ans de silence étrange entre 18 et 25 ans. J'ai perdu trois de mes amis. Nous étions tous adolescents. J'avais une amie médecin avec laquelle j'ai fait mes études et qui est décédée à 23 ans. Mon compagnon d'enfance à 18 ans. Et une autre fille à 19 ans qui avait tout pour réussir dans la vie. C'est peut être ça qui a marqué dans ces temps de jeunesse fascinants, mes réflexions profondes et désespérées, parce que c'était trop tôt. Dans notre groupe, on ne pensait pas à la mort, on pouvait changer de pays, s'expatrier, mais mourir n'était pas possible : c'était contre nature et nous étions dans la création de la nature. Je me souviens d'un après midi d'été à Cordoba, 15 heures, le bruit des voitures qui partaient sur les plages, nous deux à l'intérieur de la maison dans la fraîcheur, dans l'ombre, avec le reflet du soleil par la baie vitrée

ouverte sur les feuilles de vigne. Nous étions assis tous les deux. Toi, tu devais réfléchir à ton prochain travail tu devais réfléchir à tes projets de vie, je m'en souviens. Il était 15 heures, je me suis dis « je suis née, j'ai grandi et je me suis reproduite, maintenant je vais mourir ». À présent, je comprends cet unique souvenir pointé dans ce silence de sept ans : vouloir échapper aux événements peut être tragiques de la vie. Mais laissons cela.

Je ne sais pas quand l'adolescente est devenue femme. Je sais quand la femme est devenue adulte. C'était le 15 juillet à l'hôpital naval de Puerto Belgrano. Il pleuvait des cordes, je sortais du service de psychiatrie, 1er étage, grande fenêtre ouverte sur une masse d'arbres luxuriants et brillants sous la pluie. Ce jour-là, j'avais accepté un compromis et c'était la première fois que je contredisais mon être intérieur. Je n'étais pas fière de moi. Objectivement, ce n'était rien, pour moi, c'était subjectivement traumatique. J'ai traversé le jardin, le parapluie fermé, la pluie tombant sur ma tête et mes épaules. Sans pitié, j'ai marché contre la pluie. Un immense camion de la marine a failli me renverser. J'étais devenue adulte sans que personne le sache. C'était une expérience solitaire qui allait me marquer pour les 18 années suivantes. C'était la dernière fois que je dormais comme tout le monde, le temps de l'innocence s'était achevé. Ce n'est pas important de savoir qui avait raison. Dans la vie, les événements objectivement importants, sont ceux qui nous marquent à feu comme du bétail. Par ailleurs, la génération des grands parents, c'était fini. Ils n'ont pas connu mes enfants. C'est alors que régnait la génération de mes parents, des oncles, des tantes.

La plage. C'est à partir de cette mer sublime que je récupère la mémoire, après ces sept années dont le silence a été absolu, à l'exception de cette image : finir naturellement ma vie. Je n'ai parlé qu'avec la mer. Ce sont les uniques moments où je n'ai pas d'histoire et où je suis en dehors du temps.

Je ne sais pas quand la femme adulte est devenue vielle comme les pyramides. Mais soudain tout a commencé à exister autrement

et le temps à s'écouler entre ma joie de vivre et les séparations, qui ont marqué de façon permanente mon devenir. Mes pas sur la plage, mes empruntes sur le sable, ici, maintenant, entièrement. L'eau effaçait les empruntes et j'en créais de nouvelles. Il y a eu de plus en plus de séparations. Après, il y a eu le départ définitif en France, voici pratiquement vingt sept ans, poussée par l'envie consciente de créer deux pôles d'attractions dans deux continents différents, comme mécanisme suprême pour me mettre en dehors du temps.

Aujourd'hui, en dehors du temps, je me souviens seulement de certaines dates précises, marquant des événements. Je suis en dehors du temps, insouciante, transitant entre deux continents avec cinq heures de décalage horaire.

* * *

Je viens de relire ce que j'ai écrit le 18 novembre dernier. Je parle des générations de mes grands parents et de mes parents : je ne suis plus d'accord avec l'histoire des générations. Depuis, j'ai compris qu'il n'y a pas de générations, mais « des vivants et des morts ». Oui, c'est incroyable de partager un même temps, dans cette vie ici-bas avec les autres. C'est la coexistence qui compte. Il y a ceux qui ne sont pas encore nés et ceux qui sont déjà partis ; ils ont fait partie de notre vie sur terre ou en feront partie plus tard. Je suis, sans aucun doute, la fille de quelqu'un qui représente pour moi un modèle de mère.

Je pense aux bras de Mathilde et je ressens, quand je m'abandonne, qu'elle devient, par magie, l'image rêvée de l'accueil maternel.

Beaucoup de jeunes sont partis, une proportion plus importante que celle des personnes âgées.

Un jour, quelqu'un m'a demandé d'aller acheter un pendule. Dans le magasin, le vendeur m'a expliqué, sur ma main, comment fonctionnait ce fameux pendule. Il a dit à mon mari : « prenez

garde à elle, car elle est plus proche de ses morts que des vivants ». Il était étonné, pas moi, car j'ai vécu une histoire avec ceux qui ne sont plus là, et je suis en train de construire des histoires avec ceux qui partagent mon temps aujourd'hui.

Si j'avais su que tu partirais un jour avant moi, je t'aurais donné un peu de mon âme pour que tu ne partes pas sans bagage.

Je ne sais pas où nous allons maintenant. Sûrement vers une nouvelle séparation, mais, cette fois, je voudrais être consciente et ressentir que nous vivons chaque instant en plénitude. J'aurais bien voulu être heureuse, mais tellement de choses m'ont échappé !

Suis-je coupable ? Et si c'est le cas, de quoi ? De ne pas être restée à tes côtés, les yeux dans les yeux ?

De toute façon, je crois que cela aurait été parfait, mais étions-nous au courant de l'horreur de la séparation ? Tu m'envoyais vers le monde, tu me poussais à conquérir des territoires nouveaux et je me suis perdue dans les méandres de tes propres rêves. Tu organisais et je faisais.

Après toi, des temps différents se sont écoulés. D'autres sont venus, il y a eu des histoires fugitives, des rêves transitoires et j'ai eu la deuxième partie de mon histoire à construire, car il faut bâtir !

Il n'y a pas de nostalgie, je ne regrette pas le passage. Quelque part en moi, j'ai très peur. Peur de dire adieu sans avoir connu le bonheur, mais la fugacité est la loi du temps…

Fait à Paris, le vendredi 11 novembre 2005
et la circulation devient infernale.
Je voudrais arrêter la clepsydre du temps
et aimer en confiance,
mais pour cela il faudra que
tu me promettes l'éternité.

* * *

Je ne peux pas m'imaginer la fin de ce thème, combien de temps nous faudra-t-il pour qu'il revienne ? Serons-nous encore ici sur terre ? Finalement, je suis triste pour tout ce que j'ai voulu dire. Hélas, le temps m'a dérobé. J'ai l'impression d'avoir ouvert une porte lentement, douloureusement peut-être pour oser voir derrière le passé, pour accéder au présent qui s'enfuit dans l'instant, pour accepter un futur dont l'existence devient incertaine. Oui, je suis triste sans l'être véritablement. Un vent froid s'élève sur la plage déserte. Les bruits de l'été se sont enfuis dans une espèce de Sahara maritime. Il n'y a que les dunes et ton souvenir et les tentes sur la plage de Miramar et mon dernier été en Argentine, l'été 78… Nous étions descendus avec notre fils Mario sur la plage d'été, il pleuvait des grosses gouttes. Pas une autre âme que nous deux.

* * *

C'était le dernier été avant mon départ en France le 12 mai 78 pour ne jamais revenir. Nous étions descendus sur la plage et il pleuvait des grosses gouttes et moi je pleurais de grosses larmes douloureuses. Je ne savais pas encore que j'allais partir pour toujours, mais la douleur était là-bas et toi mon fils tu jouais près de moi en voulant me distraire, mais je pleurais et j'écrivais comme aujourd'hui. J'avais un cahier à petits carreaux. Je me souviens de toi Mario. Dans ton âme d'enfant, tu dois avoir ressenti ma peine sans raison. Il y avait un grand silence et le bruit des vagues déferlant sur le sable, lequel n'était plus doré, mais gris comme le ciel, comme ma pauvre âme de solitaire. À travers le temps, je reviens vers toi mon fils bien aimé et vers ce moment que le temps, impitoyablement, m'a dérobé. Voici mon fils comment je t'aime et dans ma solution de vivre en dehors du temps j'arrive à te voir dans mon présent éternel.

Par ailleurs, il y a déjà 15 ans que ton frère est parti et naturellement ce ne pouvait être ni au mois de février, ni au mois

de mars, ni même en décembre. Tous les novembres de notre vie ont-ils été noirs ? Pour moi oui, car c'était la fin de l'année scolaire. Les fêtes arrivaient. La chaleur se posait sur Buenos Aires et il n'y avait encore ni la plage ni la piscine. Seulement la confusion organisée des examens de fin d'année et la préparation des grandes vacances. Difficulté pour partir, mais aussi pour revenir.

* * *

Mario, la nuit tombe sur Paris et tu es à Buenos Aires. Souviens-toi, si un jour tu arrives à me lire qu'il y a eu un jour face à la mer où tu étais, en dehors de toute chronologie – âge, conditions ou disons génération –, mon ami bien aimé. Mon ange : peut-être ne sauras-tu jamais combien je t'aime. Mon amour se multiplie à travers le temps grâce au temps, car, lui, n'est pas si cruel. Est-il une utopie ? Ce cahier existe quelque part, peut-être chez ta sœur à Rio Grande. Tout s'était perdu ce dernier été. L'exode était la solution face au départ de mon père l'année précédente.

Mon père m'a beaucoup marqué, son silence, sa générosité. Il faut absolument que je me dise « basta » à moi-même, car ce thème ne pourra, pour moi, se finir que le dernier instant, de la dernière minute, de la dernière heure, du dernier jour de ma vie.

Un mot avant de partir vers l'urgence de l'agenda : il y a quelques années, j'ai écrit « des contes de Marée Haute » pour la faculté des lettres classiques de la Sorbonne dans les langues française et espagnole. « Tentation de poète » est un conte pour adulte sur le temps, une histoire d'amour en principe inachevée. Je transmets ce texte, car il m'est cher. Je ne saurai jamais la fin de l'histoire, mais les protagonistes sont partis en dehors du temps, comme moi-même je l'ai fait. L'unique question que je voudrais te poser, mon fils, avant de fermer ce nouveau cahier à carreaux, c'est « Te souviens-tu de cet après-midi sur la plage au mois de mars 78 ? ». Il pleuvait. Il était 15 heures.

Fait à Paris le 29 novembre 2005

et rendu à 15 heures, dernier chapitre d'une histoire interminable et inachevée.
Il fait froid, temps d'hiver, silence,
feuilles tombant vers un destin inconnu.

Requiem[252]

Le présent numéro est dédié à notre vice-président, comte Georges de Maleville dont le décès est survenu le 16 janvier 2006. La cérémonie religieuse a été célébrée le vendredi 20 janvier, à l'église Sainte Jeanne de Chantal. Son inhumation a eu lieu au cimetière de Domme, le samedi 21 janvier avec la présence de son épouse, de sa famille, de ses amis et de ses élèves.

Pour SOS, Georges est irremplaçable. Il faudra beaucoup avancer et travailler pour que, au moins administrativement, quelqu'un puisse le remplacer.

Il s'est donné totalement à cette association internationale et fortement humanitaire. C'est lui, avec son épouse, qui avait donné forme, contenu, continuité et puissance à cet effort du bénévolat, pour un éveil psychologique et spirituel, pour des êtres parfois égarés du bon sentier de la santé psychologique ou existentielle.

Dans un de ses livres, il dit : « les cathédrales gothiques sont des monuments anonymes, l'auteur eût été grandement gratifié de pouvoir y adjoindre une minuscule chapelle. Car ce sont les idées qu'il expose qui comptent et non sa personne ».

Modèle d'humilité, il est un exemple qui nous illuminera sans doute pour faire le ménage autour de nous de tout ce qui est négatif ou stérile. Il dit à ce sujet : « ne l'écoute pas [ce qui est négatif ou stérile], coupe, ne te laisse pas engluer dans la pitié des mendiants qui ensuite te dévorent ».

Son dernier livre est « un essai sur le mythe moderne », il

---

252 : publié dans le n° 104 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2005-janvier/février 2006) « La violence ».

s'appelle : « Laïcité et religion », aux Éditions SDE, société des écrivains, 147-149 rue Saint-Honoré, 75001 Paris.

C'est la dernière chapelle qu'il apporte aux cathédrales. Des conférences et des débats auront lieu dans les prochains mois, mais souvenez-vous, dans le sous-titre, il y a la clef de sa pensée.

Pourquoi appelle-t-il « un mythe moderne » la question de « laïcité et religion » ? À moi la première à comprendre, car obligée à prendre sur moi la responsabilité de ses tâches à accomplir : conférences, débats, échanges nationaux et internationaux, correspondances.

Le monde a l'air d'être très grand, mais en réalité il n'y a qu'un petit groupe, une petite élite capable de réfléchir, hélas. Essayons d'élargir et soyons responsables du rappel qui nous est donné.

La Présidente, son épouse, comtesse Cimetti de Maleville.

A toi[253]

J'ai été confrontée à quelqu'un de si grand, si étrange et si secret. En étant l'un à côté de l'autre, pendant 23 ans, nous nous sommes connus plutôt à travers notre correspondance, que nous échangions depuis le troisième jour de notre rencontre.

Notre vie était une passion dans tous les sens. Mais rien n'était ni complexe ni conflictuel. Tu étais sorti d'un nœud de trahisons et malentendus qui t'avaient rendu secret et solitaire. Tu préférais prendre une feuille de papier et m'écrire pour parler de tes blessures et j'ai pris tout mon temps pour répondre à tes questions et te faire sortir de ta profonde méfiance de l'être humain. Tu avais conclu de la vie que tout ce que tu pouvais dire pouvait être utilisé contre toi. C'est par là qu'il fallait comprendre tes silences et cette façon mesurée de faire référence à des événements véritablement vécus. J'ai appris à te connaître en interprétant tes allusions. De mon côté, je n'avais aucune difficulté à me montrer tant que je pouvais, avec le secret espoir de te faire, me faire confiance.

Peut-être ai-je même ignoré que ton amour était aussi grand. C'est en lisant tes lettres que je découvre, maillon à maillon, l'existence de cette histoire d'amour en dehors du temps. Moi, de ma part, je n'ai jamais fini un article sur les thèmes les plus divers sans t'envoyer un message pour te dire que tu étais présent. Je t'écrivais des poèmes et étais, à travers les trahisons qui t'aveuglaient, le chien guide.

Je ne t'ai pas beaucoup vu pendant ces 23 ans. Mais ça c'est bien normal chez les gens qui travaillent. Tu étais un homme de

---

[253] : n° 104 (décembre 2005-janvier/février 2006) « La violence ».

réflexion, tu inondais avec ta sagesse les déserts les plus arides, peut-être comme moi-même qui était une femme d'action. Mais tant de complémentarité, c'est incroyable !

Je me souviens de toi depuis notre premier voyage ensemble en Italie, en Sicile. Nous nous mettions l'un en face de l'autre, dans les nuits de lune et les étoiles flamboyantes, à plonger dans des états de méditations, à l'intérieur de nous-mêmes.

Je me souviens de notre dernier voyage, l'année dernière, en Irlande. Non, ce n'était pas notre dernier voyage ; le dernier était en Périgord. Tu avais souvent voulu parcourir les endroits de ton enfance, de toute manière le ciel étoilé nous suivait partout. Et ce profond silence intérieur, se plonger en nous-mêmes, dans une fusion d'éternité où je ne pourrais jamais dire s'il y avait une limite, une différence, un horizon, un mur.

La question est qu'avec ta mort, il y a une raison, sans doute, pour cette passion sans borne. Une partie de moi est restée avec toi dans ce caveau de Domme, mais en revanche, une immense partie de toi se réunit aujourd'hui, sans obstacle de différence charnelle, à mon propre halo d'éternité et tu continueras à vivre et tu m'aideras à ressusciter cette partie de moi bien charnelle qui ne veut pas te quitter. Que c'est curieux l'être humain imparfait. Maintenant, dans une partie secrète de moi-même, je me dis que tu es tout à moi et que je n'aurai plus à te défendre de toi-même ou des autres, car tu es autour de moi, rien qu'à moi. Pardonne-moi, je n'ai pas encore le courage de te dire « pars ». Je n'ai pas changé de place la moindre de tes affaires. Je ne suis pas triste, je suis perdue. Si en tant qu'être trahi tout au long de ta vie tu disais de moi que j'étais ta résurrection et ta vie, je dirais de toi que je suis née le jour où tu m'as reconnue, adoptée, accompagnée, créée ; j'avais fait beaucoup de choses dans ma vie, c'est toi qui me manquais comme repère étrique.

Nous étions des chercheurs, par la grâce de Dieu, chacun dans son chemin, mais un jour, toi et moi sommes devenus « nous ».

Et nous avons essayé de compenser dans notre recherche de conscience, la chute du paradis. Parfois j'ai la tentation de te détruire pour survivre, de te trouver la faille pour me dire que notre amour n'a été qu'un rêve, une forme d'identification à un idéal. Mais après ça passe. Mais ce sont des tentatives pour m'évader de la réalité de ton absence physique.

Fait à Paris, un jour quelconque où
je ne sais plus si c'est l'hiver, si c'est l'été
et je m'accroche à l'instant qui fait éternité
pour ne pas rentrer dans cette chronologie
où ton pas ne marque plus le temps.

Dans la plénitude de ce temps, entre la Sicile, peut-être Honduras, l'Irlande, l'Afrique du Sud ou le Périgord, je te voyais changer et t'ouvrir en douceur, enfin ressuscité, te baigner dans les mers les plus diverses de l'Atlantique sud, froid, troublant, à la tendre méditerranée des côtes de la Chypre turque.

J'ai trouvé ton cahier de rêves avant-hier soir et dans ton dernier rêve, du 27 novembre 2005, tu avais des difficultés à trouver ton maillot de bain qui s'était égaré sous un tapis. C'est drôle, je comprends à cet instant que c'est à cause d'un tapis que tu as trébuché et tombé, mais tu es parti sans souffrance.

Tu me fais penser que tu as bien trouvé ton maillot de bain. Quelque part, tu es parti comme le protagoniste du film « le grand bleu » sur le dos d'un dauphin. En tout cas, je sais que, où il y aura de l'eau, je te trouverai, et ce ne sera pas le liquide amniotique d'une histoire de maternité pas claire, ce sera notre plage à Miramar en Argentine, la mer ouverte, mes vagues, mes espèces de sable varié, les dunes.

Si j'avais su, la dernière fois, lorsque j'écrivais sur le temps, qu'il pourrait y avoir un jour dans le temps, une espèce d'adieu sacrificiel avec la brutale séparation de la chair ! J'aimerais bien retourner en arrière, relire tout ce que j'ai écris, pour revivre à travers le temps, ces moments d'amour parfait.

Partons une autre fois dans cette forêt sauvage, en vélo, à cheval, ou en marchant la main dans la main. La main dans la main… Guérissez-moi de rêver de l'éternité, ce n'est pas encore le moment. Et je t'aime.

Et par ailleurs, ce sont les chansons qui nous suivent. Le samedi 22, à Sarlat, nous avons entendu chanter « Besame mucho » et le mardi 25 janvier, après quinze ans, un cousin germain m'appelait d'Argentine en disant : « je devais t'appeler, car il y a votre chanson, c'est « fuiste mia un verano », tu l'entends ? », et après c'était « solamente una vez amé en la vida ».

Je ne suis pas en train de t'écrire de façon formelle, accepte le tourbillon de mon âme. Notre amour est comme ça, comme le volcan, il fait irruption. Mais je me souviens t'avoir dit sur cette terrasse en face de la mer : « tu es mon premier et mon dernier amour », ce que je ne t'ai pas dit mais pensais : « c'est la première fois que je sens un homme chez moi et ce n'est pas seulement sexuel, c'est dans la puissance de ton charisme et de l'éveil de ta conscience. Tu vois, si pour toi j'étais la résurrection et la vie, tu étais pour moi le phare, je suis bien sûre que mon bateau ne pourra pas couler ».

Je sais, il me faudra avoir les yeux et les oreilles ouverts et l'âme prête à différencier le faux du vrai. C'est là que la tâche n'est pas facile. J'évoque, sans le vouloir, le tableau « le radeau de la méduse ». Quelque part, je préfère le jour à la nuit, le soleil à la lune. Je me répète la phrase que tu m'as écrite dans ta lettre : « méfies-toi des mendiants, qui après te dévorent ». Tu as raison, il faudra mettre une forteresse autour de moi, avec de vraies pierres et des meurtrières, pour guetter l'ennemi à distance.

Fait à Paris, le même jour,
un peu plus tard et ce n'est que le commencement.
À vendredi prochain.

Et je t'aime.

* * *

C'était fin mars 1995, à Miramar, mais à la campagne. Nous avons parcouru, pendant des jours, des propriétés près de la mer. Un jour, à la tombée de la nuit, nous nous sommes arrêtés, éblouis, devant une propriété qui donnait sur le chemin, les tournesols fleurissaient jusqu'à l'horizon. Nous y sommes entrés et avons pris un café avec le propriétaire. En revenant à la ville, tu m'as dis : « Je voudrais m'échapper et vivre avec toi pour l'éternité dans un endroit comme ça, sans portable, avec un 4x4 et définitivement loin de tous mes souvenirs de trahison blessants ». C'était la tombée de la nuit, il y avait un laurier nobilis contre le mur, un jasmin parfumé, un tank australien et un moulin. Nous avons pris certaines photos et nous avons rêvé fort que l'oubli puisse être possible, aussi bien qu'un changement de continent pour créer une nouvelle vie. Naturellement, ton projet ne facilitait pas mon avenir professionnel, car il n'était possible qu'en allant chaque jour à Mar del Plata, pas moins de 100 kilomètres aller-retour, mais tu sais bien, je n'aime pas conduire. Tu avais rêvé d'un endroit pour tes groupes de réflexion, c'est-à-dire une antenne de spiritualité dans cette nouvelle dimension argentine. Nous ne sommes jamais retournés en Argentine après cette année là. Jusqu'en 1998, j'allais et revenais régulièrement car ma mère était très malade. Elle est décédée depuis.

En 2000, nous avons failli revenir ensemble. Je suis partie en avance. Nous avons laissé ton passeport dans le tiroir droit du bureau de mon cabinet, fermé à clef, j'avais la clef à Buenos Aires. Le jour de ton départ, tu n'as pas pu partir. Un rêve est mort à ce moment là. Mais c'était peut-être pour du bien. Nous ne pouvions pas fuir. Le passé n'existe plus, mais les blessures restent et les cicatrices produisent parfois des actes manqués.

Je te vois une autre fois, à pied, à cheval, en vélo à côté de cette mer somptueuse que tu visites aujourd'hui, sans le poids lourd de ton corps, pendant qu'à 12000 kilomètres, tu me manques car je

suis encore ici bas.

Ce n'est pas un rêve que tu m'as laissé comme héritage ; je n'ai aucune envie de revenir et par ailleurs, même avec toi, tous ces paysages représentaient des parties de ma vie qui se sont diluées par le simple effet de la condition humaine. En revanche, tu m'as laissé une immense bibliothèque de spiritualité, toutes les réflexions de ta vie par rapport à l'enseignement, à la fraternité et je dois les publier. Et tu m'as laissé tes élèves, tes conférences et tu me fais confiance et par moment, je t'aime autant que je te déteste, parce que ta présence et ta juste parole m'ont toujours protégée des « mendiants qui après me dévorent ». Autour de moi est en train de se construire une nouvelle famille nombreuse et confuse, incluant les enfants de la chair et les enfants de l'esprit, pour se bâtir un cercle nouveau, une nouvelle famille proche, pour qu'elle soit ma protection et la continuation de notre travail spirituel. Oui, c'est vrai, je suis perdue sans toi. Il y a des moments où je ne sais pas différencier le noir du blanc. Donc, je fais le silence et la brume disparaît, les idées s'enchaînent comme les mots, donnant un sens au non-sens de ton départ non annoncé.

Fait à Paris, aujourd'hui,
et peut-être à vendredi ou à ce soir.

Merci pour m'avoir laissé autant de lettres, mais je reste avec l'impression profonde que tu voulais de moi quelque chose que tu n'as pas osé me demander. S'il s'agissait de quelque chose de charnel, tant pis pour nous. En tout cas, je porte la question et je sais bien que j'aurai la réponse.

Tu dis : « la première qualité demandée d'un maître est la modestie et surtout la normalité ». Tu as raison. Tu étais mon maître, un modèle de modestie et sans aucun doute de rayonnante normalité. Le but de nos recherches a toujours été d'être réellement libres et responsables. Nous avons vécu dans une permanente alchimie spirituelle.

Cher Georges, après l'Irlande, et je viens de me souvenir à cet instant, tu as voulu faire le Périgord, mais comme on retourne aux sources, en passant par tous les endroits qui avaient une symbolique dans ta vie. C'était le commencement de l'automne 2005. Nous sommes restés chez Bertrand de Goursac. Tu t'es baigné dans cette piscine qui contemple la vallée avec ton habituelle passion pour le passage des eaux du baptême. Peut-être as-tu eu des pensées tristes à cause de ton anémie. Mais après chaque bain, il n'y avait que le présent dans la plénitude vibrante de ton regard magnifique, devenu lisse et rayonnant. Nous avons largement parcouru le château de Fénelon. Un froid étrange te pénétrait dans ces murs où, en réalité, tu n'es pas né ; ton père a vendu ce château quand il avait 47 ans, car ta mère préférait vivre près de Paris, à Rueil Malmaison, où tu es né, entouré d'arbres magnifiques, plantés par Joséphine. Des arbres magnifiques.

Je t'ai toujours senti comme si tu étais mon arbre. Près de toi, tout a été doux et serein. Il n'y avait pas de prédateur. C'est vrai, dans le temps, tu étais un tronc, un arbre fort. Je n'étais pas encore là, mais tu avais été dévoré et parasité par le lierre. C'est moi, avec mes dents de bon chien fidèle, qui t'ai nettoyé en tant que tronc et tu as pu acquérir ta vraie dimension. Oui c'est vrai, tu m'as protégée, mais moi aussi. Tu me disais dans ta lettre : « je t'aimais autant que j'ai pu aimer une femme, je continuerai, n'hésite pas à demander ». Je te réponds : « je t'aimais autant que j'ai pu aimer un homme, je continuerai, n'hésite pas à demander ».

Fidèlement, ton épouse.

La violence[254]

L'opinion publique est comparable au jugement d'une personne. Un individu peut avoir une intelligence médiocre ou éclairée, des sentiments vulgaires ou délicats. Il a de la vie et du devoir une conception qui varie avec cette façon de comprendre et de sentir.

* * *

La violence des sentiments

L'influence qu'il est capable d'exercer diffère avec sa mentalité et sa conception. De même, la valeur de l'opinion publique n'est pas toujours identique. Elle est déterminée par la mentalité obscure et pauvre, ou riche et lumineuse de ceux dont les jugements concourent à former cette opinion.

Cette disposition peut dégénérer en véritable faiblesse, devenir la crainte constante chez quelques uns, de la désapprobation. D'autres se soumettent à l'opinion par inertie.

* * *

La violence des paroles

L'influence d'un certain nombre d'individus peut être excellente ou fatale. Excellente quand elle stimule une activité raisonnable, fatale et condamnable quand elle est animée de rapports sociaux malhonnêtes que représente la violence.

* * *

---

254 : publié dans le n° 104 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2005-janvier/février 2006) « La violence ».

La violence des actes : une pathologie sociale et individuelle

Deux grands modèles dominent, aujourd'hui, l'analyse sociologique : le premier modèle, qu'on peut appeler « Parsonien », considère la société comme un système en équilibre dynamique, pouvant absorber les conflits et leurs conséquences, les cas de pathologie sociale. L'autre modèle, opposé au premier, obéit à la logique du marxisme dialectique et considère les conflits comme un moyen de renverser l'ordre établi par le biais des révolutions.

Le rôle des conflits et de la pathologie sociale est donc perçu dans les deux cas de manière radicalement opposée. Dans le premier modèle, le conflit et la pathologie sociale déstabilisent le nécessaire équilibre qui doit s'établir entre les groupes sociaux. Dans le second, la pathologie sociale est un bien manipulable pour déstabiliser l'ordre établi et réaliser un idéal salvateur. Cette exploitation de la pathologie sociale poursuit en fait deux objectifs : un objectif immédiat consistant à détruire le système, sans se soucier des victimes des actes terroristes ou violents. L'argument avancé est que pour construire un ordre nouveau, il faut détruire l'ordre existant, auquel on impute la responsabilité morale de tels actes. De ce point de vue, les actions préférées sont celles qui attirent le plus l'attention publique. Quant à l'objectif à moyen terme, il consiste à créer des courants d'opinion défavorables aux gouvernements, afin de les discréditer. Cette déstabilisation crée un état d' « anomie » sociale, c'est à dire une absence de valeurs sociales et morales, situation privilégiée pour instaurer l'idée de salut. En effet, le manque de valeurs est un état pathologique aussi bien au niveau social qu'au niveau individuel. Cet état est un véritable danger, car c'est alors que les marginaux de la société sont mieux utilisés pour exécuter les actions, soumis de par leurs caractéristiques psychosociales à ceux qui les conçoivent et les organisent. L'objectif au troisième niveau est la prise du pouvoir, l'utilisation des symboles ainsi que la manipulation des personnalités dont nous allons décrire la

pathologie.

Nous pensons que ce sont de véritables psychopathes qui conçoivent les actes terroristes ou de violence et d'autres psychopathes d'un type plus complexe qui les exécutent. L'image du « je peux détruire » déchaîne l'instinct « thanatique », c'est à dire l'instinct de mort de l'individu sans défense et immature, ce qui est, de toute manière, un problème grave de la société actuelle en général. Elle lui donne l'impression de pouvoir vaincre son complexe d'infériorité, de devenir pour un instant un être important dont on parle, d'être l'acteur de son destin. Par exemple, pour l'individu conscient de son inaptitude ou de son incapacité à occuper une position acceptable au sein de l'ordre établi et qui en souffre, la violence, en supprimant ceux qui font barrage à son amour du pouvoir, permet de dépasser sa propre frustration.

La capacité du « moi » de distinguer les réalités internes des réalités externes peut se voir affaiblie par des facteurs sociaux ou émotionnels qui déforment considérablement les réalités externes, étant donné l'intense besoin intérieur de compensation. La personnalité humaine comprend autre chose que le concept de mental conscient. La plupart des fonctions psychologiques de la vie quotidienne, de même que les symptômes psychotiques et névrotiques ne peuvent être compris qu'en fonction d'une motivation inconsciente. Les phénomènes psychologiques et psychopathologiques ne sont pas fondamentalement différents ; ils obéissent au même principe de base. La raison pour laquelle les processus psychopathologiques paraissent irrationnels, c'est à dire dénués de sens, réside dans le fait qu'ils sont déterminés par des processus plus archaïques que les processus conscients. De toute façon, nous soutenons à la suite de Jung que pour qu'un fait arrive – dans le cas qui nous intéresse ici, pour que le fait terroriste ou violent se produise – il faut, nécessairement, qu'il y ait synchronicité ou rencontre entre deux séries causales empiriques et l'image d'un archétype. Par exemple, rencontre

entre la frustration historique d'une minorité, les frustrations psychologiques de certaines personnalités dans l'univers social (deux séries causales) et l'image de l'archétype du héros revendicateur.

Les images de l'archétype de la Justice sont d'une très grande force et exercent un immense pouvoir de fascination. Si, dans chaque archétype, il existe une partie obscure et une partie lumineuse, il semble que dans le drame contemporain de la violence, ce soit l'ombre de l'archétype de la Justice, sa partie ténébreuse qui agisse sur les plus faibles, les plus irrationnels, les moins conscients. De ce point de vue, les personnalités « idéales » sont les caractériels, les psychopathes et les « cas limite ».

* * *

Les caractéristiques des personnalités manipulées

Les personnalités manipulées sont cette masse variable et confuse des marginaux, caractérisés par la haine, la faiblesse, l'anxiété, un désintérêt généralisé, une enfance à problèmes, une éducation difficile, un comportement instable, une intolérance totale devant la frustration, l'absence de culpabilité, etc.

Le passage à l'acte est, pour eux, une réponse à certaines sollicitations et apparaît comme l'unique possibilité de décharger leurs tensions intérieures. Nous voyons donc comme toile de fond de la manipulation possible de ces personnalités, de grandes frustrations affectives et éducatives et la recherche conséquente d'actions directes sur le milieu environnant afin de compenser le manque d'identification.

En aucun cas, la conséquence des actes n'est prévue par ceux qui les exécutent. L'idée réside dans la pulsion, en la pulsion réside l'acte et dans l'acte réside la finalité qu'est la revendication.

La manipulation exercée engendre un état d'exaltation, vécu comme affectivité, alors qu'en réalité il en est dénué. Cet état d'exaltation ne permet pas de mesurer les conséquences de ces

actes.

Une autre violence[255]

La violence est, pour moi, la frustration permanente, due à l'incapacité de signifier son désir, donc dans l'effondrement du principe de plaisir. C'est l'existence prioritaire des désirs des autres, qui prend toute la place, en empêchant même l'existence d'un désir totalisant, capable de me gratifier et me permettre la survie d'un psychisme, exposé de façon permanente, au sur effort des exigences d'autrui.

La violence est, pour moi, un état de confusion, dans lequel n'existe que le « il faut que ». La violence est un état interne, dans lequel, toute illusion de paix est coupée à l'avance, sans pouvoir fleurir. Je sais qu'il faut que je donne, mais ma violence la plus profonde, est que j'ai aussi le désir inexprimé de recevoir, tout simplement.

Le cas de Madame M m'a toujours parlé. Elle est venue il y a sept ans avec une demande très confuse. Sa vie était difficile et elle était dans un état de révolte, qui était à l'origine de son état de nécessité pour faire un travail analytique sur elle.

Mère de six enfants, 58 ans, mariée très jeune avec un homme dont le despotisme était quotidien. La violence du couple n'a jamais été perçue par l'environnement ; elle cachait très bien la réalité de sa vie familiale, pour masquer les apparences et éviter le bavardage au sujet de cette situation anormale.

Son mari était un bon à rien. Issu d'une grande famille. Son habitude était de voir les fleurs pousser, satisfaire ses caprices et jouer des comédies mondaines. La violence, pour ma patiente,

---

255 : publié dans le n° 104 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2005-janvier/février 2006) « La violence ».

avait commencé déjà avant son mariage, quand elle entendait son futur mari, raconter des mensonges amusants, pour faire rire un auditoire, aussi léger que lui. Mais elle devait partir, de toute manière, de son foyer paternel : la violence du couple parental, si bien cachée, la poussait à vouloir partir, seule dans le monde et ne pas revenir.

Ma patiente souffrait d'une situation abandonnique depuis la naissance. Très solitaire, avec une petite sœur qui demandait toute l'attention et qui obtenait tout ce qu'elle voulait, pendant que Mme M faisait tout ce qu'il fallait faire.

Comme, dans cette ambiance, on ne montre pas le malheur, parce que cela ne se fait pas et avec une grande dignité, elle avait supporté, pendant 23 ans, ce mari despotique, qui passait son temps à échouer dans tous ses projets de vie.

En deux mots, il ne voulait pas travailler, donc il restait à la maison et passait son temps à agresser le fils aîné du couple. À cette époque-là, on ne parlait pas de violence familiale, d'enfants battus, de maltraitance des enfants. Je dis qu'elle a supporté, pendant 23 ans, d'être battue, humiliée, dénigrée tout le temps, jusqu'au jour où ses enfants, déjà mariés, l'avaient laissée seule avec le dictateur. Il continuait par ailleurs sa vie de Don juan, mais retournait toujours à la maison, à cause des apparences, et parce qu'il avait comme maîtresses les amies de sa femme, les domestiques de la maison, les plus petites femelles qui tournaient autour de ce couple, d'apparence royale et de réalité misérable.

Un jour, sans aucun préavis, elle est partie, elle a tout quitté et, devant tout le monde, elle est allée vivre dans un hôtel, pendant quatre mois, en état de suspension et de confusion. Naturellement, c'est à ce moment-là, que son analyse a commencé.

Sa souffrance était tellement forte, que l'on n'arrivait pas à trouver une issue, même précaire, pour la situation à venir. Son problème avec l'homme était évident. Mais, sans aucun doute,

tout choix à ce moment-là, n'aurait été que la répétition de son histoire, avec un dictateur.

Elle a été attirée par plusieurs hommes, dans les sept ans suivant l'analyse. Le premier, était beaucoup plus âgé qu'elle et n'en faisait qu'à sa tête ; elle a pu travailler, à cette époque, sa relation avec le père. Cela a fait avancer son analyse.

Après quatre mois d'hôtel, elle a fait la demande du divorce. Naturellement, son ex-mari, dictateur et séducteur, avait pris pour lui les sept enfants, contre cette mère, d'apparence volage, qui était partie de la maison, un beau jour, sans même laisser d'adresse.

Le divorce a été d'une violence inouïe. Elle est allée chercher des vêtements, car quand elle est partie, elle n'avait sur elle que son sac à main ; le mari avait lacéré tous ses vêtements, avec un couteau, pour lui faire peur. Elle est partie sans pouvoir récupérer ses bijoux, car le mari gardait les clés du coffre fort.

Sa deuxième relation, a été un homme plus jeune qu'elle, de l'âge de son fils aîné. Ça n'a pas duré ; il ne faut pas oublier que les enfants avaient coupé toute relation avec leur mère. Elle était abandonnée, comme dans son enfance et son adolescence, quand sa sœur avait tout et, elle, rien.

Sa fortune personnelle était diminuée par le divorce ; elle avait cédé des propriétés et des choses, afin de récupérer la liberté.

Sa troisième histoire, il y a de cela quatre ans, était avec un homme, qui faisait aussi, tout ce qu'il voulait, incroyablement manipulateur et pervers, mais d'une extrême douceur. Elle s'était donnée à cette relation, à partir de sa position névrotique et pleine d'admiration, vers celui qui pouvait faire, de façon perverse, tout ce qui lui était interdit à elle. Pendant les années d'analyse, ce couple était le meilleur témoignage de la réalité de son vécu.

Actuellement, elle n'a plus de relation avec ses enfants. Le mari

cruel, l'ex-mari disons, est mort en 48 heures, d'un accident cardio-vasculaire. Ça n'a pas arrangé la situation avec ses enfants ; lui, le monstre, n'a fait que grandir, mythiquement, son pouvoir, en devenant le sacrifié.

Il y a deux ans, elle s'est remariée, enfin veuve, avec un homme physiquement fragile et émotionnellement fort.

Nous en sommes là. Il faudra remarquer que la violence dans le couple, a ravagé sa vie, non seulement la violence dans son couple, mais aussi dans le couple parental.

C'est tout pour le moment.

* * *

Et maintenant et comme toujours, j'ai l'habitude de conclure mes confessions par une réflexion très, très personnelle sur la violence pour décharger mon « trop plein » d'élucubrations au sujet du thème du mois : la violence du silence qui s'instaure n'importe comment et dans toutes les situations de la vie. La violence du silence en théorie est un trop plein de non-dits qui n'arrivent pas à se constituer en parole. Il s'agit d'une souffrance dont le niveau émotionnel est inatteignable et bloque la formulation, la mise en langage. Mais l'affect du non-dit est partagé.

Ne parlons pas des non-dits dans des situations de couple ou de famille. Avoir peur de nos enfants n'est pas une fantaisie, mais une réalité. Qui n'a pas eu peur de ses enfants ? Peut-être un irresponsable qui n'accepterait jamais les erreurs commises. Notre degré de conscience nous a empêchés un jour de dire ou faire ce qui aurait été nécessaire pour éviter la catastrophe de l'accumulation des amours mal formulés, parfois trop dictatoriaux, parfois d'une faiblesse irrationnelle !

Qu'attendent nos enfants de nous ? Peut-être une répression juste, au bon moment, mais la fuite est parfois le chemin le plus facile. Nous nous disons quelquefois, en nous justifiant, que Khalil Gibran a dit que nous sommes les arcs qui envoient les

flèches.

Oui d'accord, mais la tension de l'arc doit être mesurée et calculée pour que la flèche ne tombe pas mal.

Écrit à Paris le 7 janvier de cette année
qui commence étrangement en déchargeant des illusions.
J'ai rêvé que mon village de sable était détruit.
J'ai rêvé que j'avais fait le jardin exotique le plus riche et luxuriant,
mais il était détruit, car il n'était pas réel.
Mes pas deviennent lourds de violence, la violence du silence et la pleine mer détruisent sans pitié
mes dernières rêveries qui naturellement ne sont pas les dernières,
mais elles voudraient l'être.
Avec sincérité, il fait froid et je sens ma profonde solitude d'être vivante.

L'ingratitude[256]

Il y a vingt ans, un soir de plus où il pleuvait, j'ai reçu en partant de mon cabinet, un ex-patient que j'avais cessé de voir cinq ans auparavant ; il avait résolu ses problèmes de carrière professionnelle. Il avait travaillé pour une grande usine, puis était devenu indépendant. Il avait ses locaux à trente kilomètres de Paris. La vie lui souriait, il avait trois enfants et une jolie femme, très silencieuse. Je l'avais toujours connu comme étant un battant. Le temps de notre travail ensemble, il était passé d'un trois pièces à un quatre pièces, puis à un cinq pièces et avait même acheté, au rez-de-chaussée de l'immeuble, un studio de 30 m2 qui aura un rôle à jouer dans cette histoire d'ingratitude que j'évoque.

Ce studio représente, à mon avis, le symbole matérialisé de l'ingratitude, conduite pas à pas, avec la finesse de la manipulation la plus perverse. Je garde encore tous les dossiers de cette histoire. Ils sont émouvants.

Lorsqu'il est revenu, cette nuit de pluie, son image n'avait pas changé. Il était le même que celui qui était parti cinq ans auparavant : blond, mince, les yeux bleus, des lunettes sans monture qu'il portait en permanence. Il pleuvait et au fond de moi, j'étais contente de le revoir. Avait-il besoin d'une mise à jour, d'un bilan ? Il m'a dit : « vous êtes croyante, on va prier ensemble ». J'ai dit « d'accord ». Face à face dans le silence, ses larmes coulaient. Je ne savais pas d'où venaient ses larmes, mais je me suis lancée dans l'aventure : accueillir les souffrances de ses veines ouvertes. L'après midi, il avait reçu une lettre d'un cabinet d'avocat, sa femme lui demandait le divorce, la séparation des

---

256 : publié dans le n° 105 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2006) « L'ingratitude ».

corps et l'immédiate séparation des biens.

Quand le problème avec sa femme a-t-il commencé ? Le problème a toujours été là. Mais il m'avait consulté afin de constituer un bon niveau de vie pour sa famille.

Je crois que sa femme exerçait un métier lié au comportemental, mais grâce à la bonne situation acquise par son mari, elle avait arrêté de travailler. Les enfants grandissant, elle avait de moins en moins envie de s'occuper de son foyer. J'aurais dû soupçonner, quand il est venu pour la première fois, la présence d'un conflit dans ce couple et le manque de territoire pour un père dans cette famille. Il avait rapidement mentionné à plusieurs reprises que, dans son premier appartement, son bureau était installé à l'intérieur d'un placard ; il ouvrait la porte, amenait une chaise et avait à l'intérieur du placard tout ce qui lui fallait pour travailler, archives, dossiers…

Quinze jours après, alors qu'il partait, j'ai ressenti sa fièvre en lui serrant la main. Son angoisse était infinie. Je lui ai demandé d'aller voir immédiatement le médecin en face de chez moi, il toussait beaucoup. Deux semaines plus tard, il était opéré d'un cancer des poumons ; ils lui ont enlevé le poumon gauche. Avant de partir et la décision de cette opération étant déjà prise, il m'a donné toutes les lettres que, jours et nuits, il avait écrites fiévreusement et envoyées à sa femme, pour demander une réconciliation qui n'a pas été acceptée.

C'est à la maison de rééducation près de Paris que je suis allée le voir. Je m'en souviens encore. C'était l'automne, le gazon était encore vert, mais il y avait dans l'air une présomption de mort ; les feuilles jaunes, emportées par la brise, mettaient la chair de poule. Il était dans une chaise longue, ses yeux bleus verdoyant par le reflet des feuilles.

Naturellement il n'y a pas eu de réconciliation. Il a tout cédé et avec cette générosité qui touchait presque l'orgueil ; il a accepté de vivre dans le studio du rez-de-chaussée. Ses enfants

grandissaient et ne venaient presque plus le voir. Sa femme, pour sa part, réaménageait le grand appartement ; les quelques bricoles qui lui bouchaient le passage, descendaient dans l'enfer du studio de mon patient, réduit à l'alternative de faire le deuil ou de mourir. Oui, de mourir d'amour. Parce qu'on peut mourir d'amour.

Il a repris son travail, pas de temps pour reprendre une tranche d'analyse. Cela ne nous empêchait pas d'échanger quelques paroles au téléphone. Pendant son absence, son associé que je connaissais très bien, avait tellement bien pris la conduction de l'entreprise, qu'à son retour, pour retrouver le pouvoir qu'il méritait, mon patient avait dû signer des contrats fabuleux. Il travaillait le jour, la nuit il écrivait, il écrivait, il écrivait, il écrivait… Il écrivait à sa femme, disons à son ex-femme qui ne lui a jamais répondu.

C'était la fin de l'été suivant. Mon patient faisait des malaises, il tombait de plus en plus souvent sur son bureau. Il avait une tumeur du cerveau. Il a été immédiatement hospitalisé pour des examens, avant d'être transféré dans un autre hôpital près de chez moi où je suis allée le voir chaque dimanche.

Je me souviens d'un après-midi où il faisait déjà très froid. C'était le jour des scouts. Il y avait une messe à l'église de la vierge de Fatima, dans les hauts de St Cloud. Il était très croyant et moi aussi ; je lui ai dit « mets ta veste, tu as une tumeur dans le cerveau, pas dans les pieds ».Et nous sommes partis, dans la pente, écouter cette messe, tous les deux ensemble. Ensuite, il est entré en service de soins palliatifs.

En revenant en arrière : ce jour d'automne où je lui ai rendu visite, alors qu'il récupérait de son opération au poumon, je me souviens lui avoir dit : « tu as rendu un poumon sur l'hôtel de ta femme. Ne laisse pas ton corps ! Laisse-le se défendre ! ». Il y a des choses que nous ne comprenons pas dans notre vie, mais lui, avait cessé de se battre, dans la misère effroyable de ce petit

studio, débordant des ruines des souvenirs du passé. Je me souviens qu'avec une petite voix, il m'a répondu « c'est trop tard ». Oui, en réalité, c'était trop tard pour nous deux.

Il portait sans aucun doute le mythe du Christ, le sacrifié. Sur sa table de chevet, dans cette charmante maison de soins palliatifs, il y avait tous les livres possibles : philosophie, métaphysique, religion, mais le plus important, « l'Imitation du Christ » de St Ignace de Loyola.

Nous n'étions pas beaucoup à aller lui rendre visite. Mon mari, Georges, était à ses côtés lorsqu'il a rendu son âme. Avant son départ, il m'a envoyé une mise à jour de sa souffrance. Comment a-t-il pu aimer autant ?

Voici ici l'histoire d'ingratitude qui me touche le plus profondément. Je n'ai pas pu l'oublier. Je vois toujours sa silhouette : toujours un peu transparent, ses cheveux courts, ses yeux bleus et ses lunettes. Je me souviens de son dernier rêve : il était habillé en blanc et marchait dans une file avec d'autres catéchumènes vers l'autel.

Je voudrais rester sur cette image. De toute manière, la vie continue. Elle ne s'est pas arrêtée ce 27 juillet 1992. Je voudrais rester sur cette image, car je sais que la miséricorde de Dieu va plus bas que nos misères.

Mais je me demande si dans cette histoire d'ingratitude, il n'y aura pas des gens de cette famille, qui vivent sans pouvoir se passer du remords. Peut-être aurait-il pu être moins abandonné s'il n'avait rien eu sur lui, qu'une chemise à la place d'une fortune.

Voici certains paragraphes des lettres dont il n'a jamais reçu la réponse.

« Lui à sa femme : je suis seul, je ne sais pas si j'obéis à un conditionnement réflexe, à mon habitude de t'aimer généré dans le passé donc inadapté à la situation présente. Ce n'est pas en me refusant et en me repoussant que tu résoudras tes problèmes dont

la moitié sont fabriqués de toute pièce par des réflexes automatiques inconscients. Ce qui m'atteint aujourd'hui c'est la souffrance réelle. Cette souffrance réelle est autant en toi qu'en moi, mais c'est la mienne qui te gêne, car c'est peut-être le miroir de la tienne. Je ne crois pas que tu sois méchante. Je ne crois pas que tu le seras jamais. Tu souffres, moi aussi, c'est tout. Pourquoi liberté et indépendance ? C'est en toi que tu le trouveras, pas dans les circonstances extérieures élaborées par un avocat, aussi dévoué soit-il. Si encore il y avait un autre homme dans ta vie, si encore il y avait un grand projet et que je t'ai bloqué pour le faire. Si… Mais tous les si imaginables n'existent pas. Je t'ai demandé et c'est normal, des temps de communication réels entre nous, des libérations de spontanéité. Enfin j'étais jeune. Nous n'avons même pas ce dialogue naturel qui est soumis aux lois de la nature. L'inconscient enregistre tout et pilote les réactions en fonction de la dominante affective résultant des émotions non contrôlées. »

Eh bien, c'est drôle le chemin du calvaire. C'est un printemps de plus et le 27 juillet je me souviendrai de lui. Le cas est un modèle d'ingratitude, mais offre aussi des complicités, pour porter sur lui la croix des projections négatives des autres. Je suis bien triste, c'était mon ami.

Quelque part, ses enfants ont dix ans de plus. Quelque part, doit traîner une paire de lunette du père, un stylo, une cravate, une montre. C'est terrifiant que l'ingratitude puisse enlever la valeur symbolique à l'objet de celui qui a été le bouc émissaire.

Fait à Paris, le 1er avril 2006

Requiem n° 2[257]

Il était parti un jour d'hiver, en paix, simplement comme partent ces gens si peu nombreux qui ont su donner, dans leur vie, dans leur entourage, leur place à chacun, par le fruit direct de l'expérience d'un travail sur soi-même. Le souffle est parti, le souffle est parti très loin vers les étoiles et le soleil. Le bien avait été fait, mais le mal avait pris, lentement mais sûrement, la place, derrière le bien qu'il avait fait.

Il ne savait pas comment pardonner l'impardonnable du non sens qui est au cœur de l'ingratitude. Dans la vie, il avait su tout pardonner, en ayant été trahi depuis l'instant même où sa vie avait commencé, une mère qui le jalousait, un père qui l'aimait, faible, narcissique. Il s'était battu pour survivre, il avait été prématurément abandonné. Il ne pouvait que chercher, dans les méandres de la vie, l'essence où la trahison ne serait plus possible.

Il a été accompagné par ses élèves à qui il avait essayé de donner tout ce qu'il savait pour leur permettre de sortir de l'état de non-être. Une maladie l'avait attrapé quelques années auparavant ; il était pressé de donner, après quarante cinq ans de recherches tenaces et conscientes. Il a laissé une perle, en quelques pages magnifiques, fruit de ses souffrances volontaires et de son travail conscient.

À peine dans son tombeau, en contemplant la vie autrement, libéré de l'urgence physique qui l'avait conduit à tout donner dans les quelques dernières années de sa vie, il a vu sans aucun doute la dernière et la plus flagrante trahison. Derrière son dos, son

---

257 : publié dans le n° 105 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2006) « L'ingratitude ».

enseignement aurait pu être détruit par un truand sans conscience qui essayait de commercialiser son âme, son enseignement, sa mémoire et son livre. Il n'avait pas fait confiance à cet homme-là, mais l'avait accepté comme étant l'unique canal de communication vers le coté vile de ce monde matériel qu'il n'a jamais ressenti comme le sien.

Je me souviens de Georges, un après midi d'octobre, au Barclays. Nous étions sortis d'une soirée au Jockey club et nous avons commencé à parler de qui nous étions, assis à table, en regardant la rue. Je ne voyais devant moi que l'écorce d'un arbre, je ne l'oublierai jamais. Il m'a dit : « J'aime la vie qui habite mon corps, mais j'aurais dû naître ailleurs, dans un monde plus conscient, simplement pour pouvoir reconnaître les différentes nuances dans la trahison et dans l'ingratitude. »

J'ai aussi parlé des trahisons à mon encontre, mais c'est l'ingratitude qui a été prioritaire dans le développement de ma vie avant Georges. L'ingratitude nous serrait l'un à l'autre jusqu'à la fusion absolue. Son regard était plein de paroles et le mien de réponses et en face de nous, comme point de référence, l'écorce de cet arbre, lisse, grisonnante, sans aucune passion humaine.

Les heures se sont écoulées en dehors du temps, nous avons essayé de puiser consciemment l'essence du non-sens de l'ingratitude, dans ce puits profond et infini qu'est l'affreuse et magnifique condition humaine, capable de détruire dans son germe, l'Être. À ce moment-là, nous avons ressenti tous les deux qu'il fallait se battre et encore se battre et encore se battre, mais ne jamais se résigner.

Lui et moi, nous étions conscients que la guerre serait longue et dure. Il était lui et j'étais moi et nous étions nous et nous allions, sans nous affaiblir, vers le but de nous acquérir une conscience assez éclairée pour compenser le poids insoutenable de l'ingratitude. Ensemble nous étions plus que deux.

Aujourd'hui, trois mois après ton départ, nous contemplons avec

tes élèves la dernière trahison et la dernière ingratitude. Je comprends pourquoi tu as voulu faire de notre couple un noyau protégé où l'amour est prioritaire et la gratitude essentielle. Il n'y avait pas ton nom sur le caveau de famille, tu nous as rendu témoins de la dernière ingratitude, mais tu n'avais pas besoin de te soucier, tu le vois, nous sommes là, à te défendre, le cœur ouvert de passion sincère : nous l'avons écrit à la main, simplement.

Georges est parti. L'ingratitude a l'air de lui survivre. Mais non ! Et je crie très fort, comme Jeanne de Salzman dans un livre écrit au Canada : « Amour, ayez pitié ».

Fait à Domme, le 16 avril 2006,
Avec gratitude et tu nous illumines.
Bénis soit l'Éternel.
Ton épouse et tes élèves.

Le corps muet et l'hypocondrie[258]

Entre 1978 et 2005, la parole du corps s'était arrêtée, parce que la folie était devenue du quotidien. On aurait dit qu'il n'y avait pas de Dieu dans ce monde de silence, neige et suicide. Mais, en tout cas, tout a été commencé comme dans un rêve.

Elle était partie à Venise sans même se rendre compte de ce qu'elle avait abandonné derrière elle. Tellement de souffrances endurées depuis la naissance. Seule, sans repère, avec une mère sourde et un père qui parlait avec lui-même, elle s'était débrouillée pour survivre et fuir le plus possible les situations de conflit. On ne pourra pas dire qu'il s'agissait de quelqu'un de révolté.

Moi, étant son analyste, je ne peux la comprendre qu'aujourd'hui, moi-même frappée par un deuil terrible et inattendu, mais je contemple en moi-même en m'interrogeant : pourquoi ce cas, dans le temps, vient aujourd'hui frapper à la porte ? Pour apporter de la compréhension, quelque chose qui puisse m'aider pour ne pas fuir et me confronter à cette terrible situation sans retour ?

Jamais ma patiente n'avait été capable de voir se dérouler devant elle, pas à pas, sa propre destruction. Elle préparait toujours le bagage nécessaire pour pouvoir fuir et survivre. Sa personnalité changeait selon le rôle qu'elle jouait dans la vie, pour obtenir un certain équilibre. Elle a pu ainsi fuir la folie.

Elle est actuellement réaliste et adaptée, après l'erreur du passage par un deuil, dans cette patrie sans Dieu qu'a été une ville en France.

---

[258] : publié dans le n° 106 de la lettre de SOS Psychologue (mai 2006) « Quand le corps parle ».

Elle pouvait vivre les situations les plus graves avec un tel détachement qu'on aurait pu dire un état border line. Aujourd'hui, je comprends qu'il ne s'agissait pas d'un état limite, mais de défenses border line pour éviter la destruction totale par la folie.

Elle s'était échappée d'un foyer d'apparence protecteur, mais profondément toxique. Elle avait parcouru de nombreux kilomètres, comme toujours, en fuyant chez des amis pour refaire une nouvelle vie à partir de zéro. Mais repartir de zéro voulait dire, en réalité, détruire tout ce qui avait été construit.

Je ne pourrais pas assurer quel âge avait ma patiente, elle réunissait en elle et avec sa présence, tous les âges et toutes les générations qui l'avaient précédée ; il y avait des moments où elle se comportait dans son corps comme quelqu'un de très vieux, parfois millénaire ; d'autre fois, elle ressemblait à une jeune fille de quatre ans, je comprenais les traits, car je les avais vécus à quatre ans, pas à trente. Qui était cette femme devant moi dont le corps ne s'exprimait pas ? Elle ne s'enrhumait jamais, elle tombait mille fois, mais toujours atterrissait sur ses pieds. Elle ne disait jamais « aïe ». Je pouvais constater ses ongles rongés, mais jamais une larme. Où s'était arrêté ce corps dans sa parole ?

Je crois aujourd'hui à partir de mon traumatisme de perte, qu'il y a eu une histoire d'amour non finie, non finie, car jamais commencée. Une histoire d'une telle souffrance que le refoulement a été une nécessité.

Aujourd'hui je ressens la perte. Mais je parle de la mienne. Elle m'amène à considérer cette patiente pour trouver en moi-même une histoire refoulée qui m'empêcherait aujourd'hui de me confronter à la nécessité d'exprimer par le corps une souffrance infinie non avouée. Je ne veux plus rien dire aujourd'hui à ce sujet, mais je porte la question. Devant moi, l'impression d'un désert glacial, une plate-forme suspendue sur le vide et sur laquelle je n'ose faire un pas, car je pourrais sans doute me confronter à la nécessité de laisser parler le corps sans vouloir

tout contrôler.

Je comprends cette jeune femme perdue, mais, aujourd'hui, vingt ans après, elle revient.

J'ai toujours ressenti envers elle quelque chose de l'ordre d'un échec. Si elle était contente, c'était avec un décalage très grand entre l'événement et la réaction. Si elle était triste, l'expression était dévastatrice, mais toujours en décalage dans le temps. Elle ne reconnaissait pas le mur de sa maison, mais elle savait qu'elle habitait cette maison-là. Rien ne lui appartenait. Elle ne pouvait pas parler du présent, s'habiller en fonction du présent, le mystère était devant, les vêtements pour mettre demain. Le passé était forcément nié. Elle n'avait pas eu de souffrance physique. Mais quelle était la souffrance que nous n'avons pas pu évoquer et dont le corps n'a pas été capable de parler ? Je reste là, je pose la question et je vois que dans l'épreuve, j'ai vu la réponse, tout ce que nous n'avions pas compris quand nous étions ensemble. Et comme j'avais dit, elle était partie à cet endroit sans Dieu en cherchant une liberté dans un futur, mais sans aucun sens du réel du présent.

Aujourd'hui, je passe par l'évidence de mon corps qui parle, la négation du deuil : je ne peux pas avoir les yeux ouverts, un vaisseau a sauté dans mon œil. Je ne peux pas m'allonger et je ne peux pas voir. Je ne peux pas accepter le départ de l'aimé et mon corps exprime avec une douleur aveuglante, il n'y a pas de doute. Je ne peux pas me chausser, mes pieds me font mal, mon corps parle et je me retire de ce désert glacé qu'est l'aujourd'hui pour me confronter un corps désespéré qui ne veut pas marquer le chemin par le pas, ni regarder en face l'absence. Il n'est même pas question d'aller chez l'ophtalmologiste, j'écoute mon corps et sa parole désespérée.

L'histoire de ma patiente, qui revient aujourd'hui, est celle-ci : à la place de souffrir dans le corps, elle l'a protégé par un autre corps imaginaire qui l'a entourée et selon elle, pouvait avoir mal. C'est là

qu'elle a commencé une longue pérégrination par toutes les médecines possibles : homéopathique, allopathique, médecine douce. Premier symptôme, des insomnies. En réalité, elle n'en avait pas, elle imaginait ne pas dormir. Ce sont les interruptions dans son sommeil qui lui donnaient ces impressions. Et pourquoi ? Parce que les petits moments d'éveil dans la nuit représentaient pour elle des confrontations avec son corps qui ne présentait aucun signe de souffrance ou maladie.

À ce moment, elle a commencé à prendre des médications et des compléments alimentaires, elle se plaignait de douleur, mais il n'y avait rien dans son corps. Elle a voulu se créer un corps pour pouvoir exister. Mais elle ne voulait pas toucher ou attaquer son vrai corps en chair et en os car elle ne le connaissait pas, elle le laissait comme ses vêtements, pour un futur. Elle vivait avec son corps imaginaire, lequel était souffrant de toutes sortes de petites maladies imaginaires. Elle avait développé une vraie hypocondrie, mais son corps en lui-même était intouchable et intouché. Il s'agit du corps de la fuite, il fallait le protéger de toute manière pour pouvoir fuir. Avec le corps imaginaire qu'elle s'était créée, elle pouvait faire semblant de vivre dans un monde.

Beaucoup d'années ont été nécessaires pour réunir et donner sens à cette femme divisée.

Aujourd'hui je peux comprendre un corps unifié et parlant, je laisse venir, je contemple, je comprends et j'arrive presque à interpréter clairement le symptôme de ma souffrance. Mes organes sont chargés de souffrance physique. Pourquoi mes yeux ne veulent-ils pas voir ? Pas les deux, seulement le gauche. Il est en train de crier : « Va, regarde, souffre, mais souffre une fois pour toutes ; surinvestis, mais laisse parler ton corps, regarde les photos de cet homme qui ne reviendra jamais, marche sur tes pieds et fais ton chemin en marchant, car il ne le fera plus avec toi. »

Comment et combien d'années ont été nécessaires pour entendre

de ma patiente pour la première fois une phrase toute simple : « j'ai mal, très mal à l'intérieur de mon ventre, j'ai mal à la tête ».

Peu à peu, elle a abandonné sa maladie imaginaire pour devenir un corps qui parle. C'était dans le temps. Et comme par hasard, elle n'a pu eu besoin de fuir, parce qu'une tristesse était une tristesse.

On devait se confronter à ce manque d'un amour perdu qui n'avait jamais commencé. Toute petite, à six ans, elle était tombée amoureuse d'un garçon de dix ans, le frère d'une amie de l'école. Peut-être est-ce difficile de s'imaginer qu'un grand amour peut se développer à six ans, mais c'est précisément l'histoire telle qu'elle va être racontée maintenant. Jusqu'à douze ans, elle n'a vécu que les moments où elle voyait ce garçon, le reste du temps elle pensait à lui.

À douze ans, à cause d'un excès de poids, elle va avec sa mère voir un endocrinologiste. Il palpe son ventre, lui donne un régime, mais à ce moment, le toucher développe la présence d'un corps imaginaire. Elle se met à écrire des lettres, qu'elle n'envoie jamais, au médecin. En plus le médecin était homosexuel. La même année, elle dort dans le même lit que sa cousine qui a 14 ans et lui effleure les seins. Après ça, ma patiente a vu des seins partout. Le désir charnel était là, sans que le corps puisse s'impliquer.

À quatorze ans, la mère de son amie de l'époque, la mère du garçon dont elle rêvait, commence à la persécuter à cause de sa beauté, car sa fille n'est pas aussi belle qu'elle. C'est une femme énorme qui a une maladie glandulaire. Avec agressivité, elle la viole en la faisant se sentir coupable d'avoir un beau corps. Au lieu de devenir désirable et d'avoir un corps qui soit un atout dans la vie, cette femme l'a condamnée en la présentant comme une allumeuse. L'adolescence la coupe complètement du corps réel.

À dix-huit ans le garçon de ses rêves s'engage pour se marier avec un fille richissime qui avait quelques années de plus que lui. La

blessure narcissique crée encore le silence désespéré de ce corps qui ne pouvait ni exister ni se montrer. À la fin de ses 18 ans, elle passe un été sur la plage et commence à ressentir un certain regard qui aurait pu être sauveur de la part des garçons. Mais là, un accident de moto abîme légèrement ce corps qui n'existe pas, au niveau du visage. Dès qu'elle peut se remettre debout, elle revient sur la plage avec un soleil écrasant et sur la blessure, fait de l'acné. Elle revient en ville et pendant les deux mois d'été qui restent, elle reste allongée sur le sol en marbre en mangeant tout le temps. Était-elle en train de se créer un territoire dans ce corps, était-ce une dernière tentative pour l'habiter ? À ce moment, tout devient pour elle laideur, souffrance, mésestime de soi, mais le corps n'y est pas. Ce corps est tellement nié, qu'elle bande ses seins pour ne pas avoir de formes. Elle dissimule avec de longs et larges manteaux, les formes qu'elle déteste, d'un corps qu'elle ne voit absolument pas.

Elle s'était mariée le plus rapidement possible. Le passage par la maternité ne lui a pas rendu un corps. Son corps n'était qu'un sac, elle ne pouvait pas différencier à l'intérieur d'elle-même le cœur du foie. Les uniques messages qui venaient de l'extérieur vers ce corps, n'étaient que le regard des autres. Mais c'est surtout le regard des autres qui l'avait mutilée ! Elle n'avait pas de bras, pas de jambe, elle ne sentait pas les gens qu'elle serrait dans ses bras et elle ne pensait pas mériter d'être aimée par les autres.

Cela n'a pas empêché qu'après tous ses voyages compliqués et permanents, elle a acheté et rempli ses placards pour un futur qui ne venait jamais. Je l'ai presque toujours vu habillée de la même manière. Une chemise, un pull bleu, des chaussures plutôt usées. Son corps physique, en revanche, qu'elle ne sentait pas, mais que je voyais, était soigné au niveau d'une hygiène de surface, mais pas pour elle, c'était pour ne pas être en désaccord avec la demande qui venait de l'extérieur d'avoir une existence.

Elle est devenue d'une grande avidité. Elle possédait mille choses qui ne l'habillaient pas. Elle portait sur elle le mythe de

Cendrillon, elle était dans la cuisine à ramasser les haricots. « Quand arrivera-t-il le prince ? », je me demandais. Le jour où elle pourrait habiter son corps et donc l'habiller, où elle pourrait prendre l'autre dans ses bras et le sentir, toucher le mur de sa maison et le reconnaître.

Quelque part, j'aime mon corps qui souffre, car il existe. C'est le temps de la séparation. Mais cette femme me touche profondément. Ce que je n'ai compris que beaucoup plus tard, c'est qu'il y a quelque chose en moi qui raisonne. Peut-être ai-je eu, comme beaucoup d'adolescents, certaines difficultés à reconnaître et à accepter mon corps. Le jour où j'ai trouvé mon prince, il m'a aidé à donner un statut si vivant à mon corps, que j'ai rêvé l'éternité sur terre.

Oui mon corps parle, et je le laisserai parler. Il y a trop de libido qui, avec son départ, revient sur mon corps. Si ce retour d'énergie produit chez moi des symptômes, il faudra que je dialogue avec eux. Par exemple, aujourd'hui, mon inconscient dit que le bouleversement est grand, que je me suis approchée de mon noyau psychotique, mais que je suis prête à avancer, au-delà de toute confusion, vers une nouvelle libido d'objet. C'est tout pour aujourd'hui.

Prise de décision[259]

Avec une colère réfléchie, en la contemplant sans aucune émotion, j'approche mon regard de chaque prise de décision qui a changé ma vie. Aux sources de chaque prise de décision, il y a eu le passage par cette colère étrique et cette révolte contre la condition humaine, si limitante pour l'évolution vers un état de conscience unifié. Colère, oui, en sachant qu'à chaque prise de décision, j'étais confrontée à la question fondamentale de l'anthropologie philosophique : « choisir, c'est abandonner toutes les autres possibilités » ; dans chaque prise de décision, il y a un énorme renoncement.

Revenons au commencement.

Ma première poupée était en porcelaine. J'avais quatre ans, je l'ai fait tomber. J'ai abandonné la poupée et j'ai renoncé aux autres poupées, parce que, déjà, l'affaire m'avait marquée sur le concept de fragilité et de fugacité.

Cinq ans, mon amour est mort. Les anges sont venus chercher le grand-père. Une colère s'est annoncée et je l'ai vécue en prenant la décision bien choisie, je le crois bien, de ne jamais l'oublier, mais d'intégrer en moi ce que lui-même avait été. Croyez-vous que l'on ne prenne pas de décision étant enfant ? Oui, il y avait toujours le renoncement, mais dans l'action : je cherchais le grand-père dans la maison vide et peu à peu, une partie de moi est allée avec les anges et une partie de lui a été amenée par les anges pour bien me protéger. J'ai pris la décision de vivre, je ne sais pas si je regardais les fleurs pousser, car il y avait trop de

---

[259] : publié dans le n° 107 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2006) « Prise de décision ».

silence et je me cherchais. J'ai pris la décision de me chercher pour me conduire, les pieds sur terre, sur un chemin solide, défini, mais très, très long, large, épanouissant.

Après il y a eu le passage entre la tristesse et la joie de vivre. J'ai compris que la tristesse ne me menait nulle part. J'ai donc décidé de dialoguer avec les objets, de les animer et c'est très tôt que j'ai commencé à jouer aux échecs, toute seule, en changeant de position. Le jeu d'échec a beaucoup alimenté mes réflexions et au centre, cette question : quelle partie de moi peut gagner ? Impossible d'y répondre, j'étais à la fois les noirs et les blancs. J'ai donc pris la décision d'être à l'extérieur, celui qui voit se développer la bataille sans se faire contaminer par le sectarisme. Je vois mon père, le bureau de mon père, le jeu d'échec, l'immense maison que, des années plus tard, j'ai pris la décision de ne pas acheter. Cela a été un mauvais choix, mais je m'étais laissée dépasser par l'ampleur du projet et je me suis abandonnée à une certaine léthargie.

Je crois aujourd'hui, que je suis confrontée à une prise de décision : ressentir ma vérité ou critiquer objectivement ma vérité.

Qui en moi a choisi mes carrières ? Chaque choix me confrontait à abandonner. À ce moment, j'ai pris la décision d'être fidèle, loyale et dévouée, je faisais une carrière à la fois, m'intéressais à un thème à la fois et comme le cas de la poupée, je n'ai jamais lu un roman policier. Il y a des moments-clés, de passage, dans ma vie pendant lesquels il y a eu des prises de décision presque sanglantes.

Quand je suis partie d'Argentine, j'ai renoncé à l'été, au plaisir, à la mer, à une vie tellement dans la plénitude, que même les souffrances et les pertes n'avaient pas entamée. Je me souviens des conséquences de cette prise de décision. Et je vois en première image le parc Monceau, la marche dans les sentiers et les larmes qui coulaient, parce qu'à cette époque, je savais encore pleurer. Je pleurais le froid, je pleurais le manque de sable fin et

chaud entre mes mains, le bruit du sable et de la mer, mon cabinet, le centre naval, je pleurais l'éclatement d'une famille. Cela n'avait jamais été une famille nombreuse, mais il y avait la coexistence des générations et la possibilité d'observer la filiation. Était-ce un mauvais choix ? Certainement pas. Mais il y avait le goût d'un échec. Et j'ai décidé de devenir forte et libre. Arrive ce qui arrive, les pieds sur terre et le grand chemin se diversifiant dans de petits chemins pleins de circonvolutions, de toute manière, aujourd'hui, je prends la décision de vivre encore et encore.

Le voile d'un deuil ne tombera jamais complètement, parce que l'oubli n'existe pas, mais je prends la décision d'intégrer à mon être ce qu'ils aimaient et ce que les aimés qui sont partis ont représenté pour moi. Au commencement, c'était le choc. Aujourd'hui, c'est l'accueil d'une souffrance volontaire afin de mieux comprendre le sens de l'unique barrière qui m'aveugle. Comme prise de décision je peux tout abandonner, partir, me séparer de, renoncer à, tourner la page, classer le dossier. Mais où suis-je dans l'acceptation d'une séparation, due à l'achèvement irrémédiable par la mort, d'une vie d'amour ensemble ? Ta mort m'a surprise, la colère réfléchie est montée en moi, a débordée les limites. Tu ne liras plus les dédicaces de mes articles que je faisais pour toi chaque mois, nous ne vivrons plus ensemble les étés, les hivers, les ciels étoilés, les feuilles mortes. Peut-être as-tu de meilleures lunettes là où tu es, mais avec cette colère, cette colère si puissante, j'ai su t'accompagner, te tenir debout et tu as été obligé de vivre pour ne pas nous séparer. Je sais, mon amour, que tu es là, pas ailleurs et je prends la décision de t'enterrer jour à jour un petit peu plus dans mon âme, nous partageons la même essence, le même inconscient, laissons-nous nager dans cette mer immense qui sépare les deux continents où nous sommes restés en apparences séparés. Nous partageons la même essence, nous partageons le même inconscient, nous partageons, par décision étrique, ce même liquide amniotique.

C'est le 25 juin à Paris,
l'été ne s'est pas encore occupé de nous,
il passe derrière les fenêtres,
vers les étoiles,
d'un continent à l'autre,
soyons ensemble dans ce nouveau rayon de la création.
Et je t'aime.

Changer[260]

Mme N. s'est réveillée avec les yeux souffrants, une grande douleur dans les orbites, une grande et terrible douleur de ne pas vouloir voir son horrifiante, profonde et paradoxalement merveilleuse solitude.

Mme N. a du changer sa façon innocente de voir la vie.

Après le décès de son mari, elle a du laisser pénétrer dans l'appartement où elle habitait les envahisseurs, le notaire, le commissaire-priseur et les enfants du défunt mari. Situation bouleversante, douloureuse mais qui faisait tomber d'un seul coup le masque des anges jusqu'à ce moment considérés comme des protecteurs bienfaisants. Les deux enfants, non satisfaits du fait que leur père n'avait laissé comme bien que les tableaux de leur grand-père à partager avec Mme N., cherchaient à fouiller dans les méandres de l'intimité de la vie d'un père qui par ailleurs a été royalement ignoré.

Être un bon père ou une bonne mère dans cette vie ici-bas est une question de position relative compte tenu de ce que je comprends aujourd'hui. La qualité de bon père ou de bonne mère dépend directement du degré de pouvoir, de prestige, de richesse et de position sociale que laisse le défunt. Le regard était devenu presque cynique !

Mais enfin je ne suis pas là pour critiquer mais pour traiter le thème « changer ».

Mme N. n'attendait rien, ne voulait peut-être pas changer mais

---

[260] : n publié dans le n° 108 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2006) « Changer ».

simplement laisser à son être faire le travail de deuil, ne pas précipiter les choses, les événements, les idées, « laisser venir, contempler, comprendre et enfin interpréter ».

Après une bonne séance de 120 minutes de travail libérateur, elle avait pris le bus jusqu'à la Porte Maillot et s'était promené. Après cette nuit-là il n'y avait plus rien d'autre à faire qu'exister, manger, rentrer à la maison et réfléchir.

Mme N. est allée dîner au restaurant vers 19h30, seule, déçue, changée.

Sur la terrasse un peu froide, Mme N. s'est installée à une table à deux pour elle toute seule, dans cette horrifiante, profonde et merveilleuse solitude qu'elle aime tant ! Et elle s'est laissée contempler la vie, les autres, elle a laissé rentrer les impressions, elle a observé le monde autour d'elle pour la première fois autrement sans le déni du réel. C'est aujourd'hui le 28 septembre qu'il y a largement plus de 20 ans que Mme N. et son mari se sont connus et aimés depuis un 28 septembre d'une année enregistrée dans l'éternité.

* * *

Des échanges de conversation arrivaient à Mme N. Une de ses amies lui avait dit : « tu ne regardes pas les hommes. Tu vois le chien, mais tu ne vois pas le maître du chien ». Depuis 28 ans, un lundi de Pentecôte 1978, Mme N. n'avait pas remarqué que les hommes existaient aussi. Peut-être trop fragilisée par une vie de travail, de maternité et d'amour elle avait oublié que les hommes existaient, pour ne voir que son mari homme mais qui était parti.

Pendant le dîner, Mme N. parlait en son for intérieur, comme selon son habitude avec son amour de mari, qui était parti. Et il lui avait dit « regardes, ouvres tes yeux, sois présente dans l'instant ». Et cette fois elle s'est mise à regarder les autres, naturellement sans distinction de sexe et de niveau social. Pourquoi ne pas vouloir voir ? Je reviens à ce matin où elle s'est

réveillée avec cette douleur dans les orbites. La lumière lui faisait si mal ! Je ne voudrais pas trop passer de temps sur ces observations nécessaire. Son mari parlait et écrivait plutôt à partir de son éveil spirituel moins qu'en partant de sa chair. Mme N. à l'opposé parle en partant de sa chair, de sa vibration essentielle et de sa suprême sensualité. Elle capte par les pores et par les tripes. Elle ne sera jamais l'intellectuelle qu'on prétend voir en elle mais le corps habité qui contemple avec horreur mais toujours avec émerveillement le réel qui rentre par les sens en lui parlant.

Oui, changer pour elle c'est accepter de voir sans fausse pudeur tout ce qui rentre dans sa perception éveillée.

Il y avait une grande table réservée à côté de Mme N., peuplé peu à peu par un groupe composé d'allemands, d'anglais et d'autres étrangers. Une réunion d'une société internationale peut-être, le premier arrivé est un homme d'âge moyen, la deuxième une jeune femme bien rangée, pas trop sûre d'elle-même jusqu'au moment où toutes les femmes du groupe sont arrivées. A ce moment-là alors qu'elle avait été auparavant réservée et dans le silence, elle a débordé pratiquement avec sa parole, c'est-à-dire qu'elle a perçu selon son complexe et son insécurité qu'elle n'avait pas à jouer la rivalité. A côté de Mme N. sur la droite se tenait un vieil homme certainement de bon niveau social mais avec une femme ridiculement jeune et sans vouloir critiquer, sans classe !

Au fond de la salle il y avait 3 personnes. Mme N. osa regarder bien en face l'homme en face d'elle à la distance et elle a pu constater qu'il la regardait comme en partageant avec elle la communication qu'il ne pouvait pas établir avec les autres.

Mettant en action ce que son amie lui avait dit que elle ne regardait pas les hommes, cette fois elle l'a regardé avec un regard de contemplation neutre, elle avait changé, elle avait laissé rentrer le dehors en elle !

Surprise ? Oui, mais constatation permanente de son déni et de sa peur de voir l'horreur des situations qui pouvaient la dépasser,

comme l'histoire du commissaire priseur et des héritiers.

Ses yeux lui faisaient moins mal.

Enfin, il faudra qu'elle accepte de voir sinon elle deviendra physiquement aveugle.

Son prétendu intellect ? Un bouclier pour se défendre. Mais contre quoi ? Contre tout ce qui pouvait la détourner de son horrifiante, profonde et merveilleuse solitude qu'elle aime tant.

* * *

Elle a failli faire appeler un taxi pour rentrer chez elle sans passer par son bureau, qui est sa propriété, sa forteresse, les murs qui l'abritent de l'extérieur. Elle n'a pas appelé le taxi. Elle a pris à 9 heures du soir le bus avec une présence de joie, de vie nouvelle, de naissance après la perte de l'illusion de vouloir voir les autres comme des êtres toujours protecteurs et bienveillants. Il est arrivé immédiatement et en 10 minutes était rentrée chez elle avec le sentiment d'un renouvellement.

Si je fais le travail que je fais c'est pour devenir libre, forte, capable d'accepter l'irrémédiable et de changer ce qui peut être changé. Oui j'abandonne l'esclavage, j'accepte le conflit. Le vécu de Mme N. résonne en moi et m'aide à changer moi aussi. Demain je serai libre, je n'ai rien à prouver à personne, je ne suis plus coupable d'exister, j'aime mes parents, mes enfants, mes amis et mes élèves mais je ne suis plus ni mes parents, ni mes enfants, ni mes amis, ni mes élèves.

J'écoute de la musique classique, mais elle me dérange, j'ai besoin d'écouter le silence à l'intérieur de mon corps. En mettant la musique la chair de poule est arrivée. Je n'avais pas besoin de remplir le silence. Il m'a été donné pour me ressourcer, je devais me rendre responsable du cadeau, de cette force qui ne voulait pas être troublée par aucun bruit.

Les premières lignes je les ai écrit dans l'urgence, debout.

Après c'était la paix, je repris ma position habituelle pour écrire assise à mon bureau de pèlerin en transhumance. Je serai toujours un être avec un besoin de rituels pour devenir consciente !

Oui, peut-être qu'aujourd'hui je n'ai pas la réponse, mais mon cœur s'apaise par l'évidence que toute expérience assumée activement apporte le changement.

J'ai une pensée pour toi
Fait à Paris le 12 octobre 2006
Il fait très doux

Ombre et lumière[261]

Avant de décrire la structure de la conscience, il est intéressant de décrire les niveaux de déstructuration de la conscience, dans le sommeil et dans le rêve.

La conscience contient l'imaginaire et cet imaginaire porte en lui les traces de ces deux états originaux : l'ombre et la lumière ; le phénomène vital de la fermeture de la conscience s'oppose à son activité vigile. Dans un tel contraste, conscient et inconscient sont souvent pris, par synonymie, l'un pour la vigilance, l'autre pour le sommeil. Le sommeil paraît alors être un « zéro » de vigilance ou de conscience. L'existence du rêve permet de nier cette représentation : la vigilance du sommeil n'est pas du néant, le rêve est un vécu de la conscience endormie. Ce fait nous révèle que le rapport entre le sommeil et la veille n'est pas réductible au tout et au rien.

Mais qu'est-ce qu'un vécu ? Il n'est qu'une expérience plus ou moins claire, qui n'a pas pu se manifester dans la communication directe avec le réel ; interrompre un dormeur qui rêve, c'est interrompre un vécu qui disparaît alors dans l'irréalité. Le vécu ne peut devenir expérience que lorsque, débordant du sommeil, il se constitue en souvenir et en récit possible. Il existe alors un noyau irréductible, capable d'être interprété et classé, sans doute, dans ses constituants d'ombre et de lumière.

Le développement thématique de la péripétie onirique nous amène à nous poser la question suivante : « Que veut dire cette image aujourd'hui dans notre vie ? ». La réponse peut être vague,

---

[261] : publié dans le n° 109 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 2006) « Ombre et lumière ».

confuse, parce qu'elle est constituée d'éléments d'ombre et de lumière. En manipulant les maillons de l'interprétation, nous pourrons définir clairement ses éléments et, en marge, contempler les résidus de la confusion de l'homme qui, pensant être unifiés, dort ; il n'est en fait, ni vigilant, ni unifié, ni présent. Et c'est là que nous allons travailler, en utilisant aussi bien les éléments de lumière que les éléments d'ombre déterminés au préalable.

Madame N. rêve : « Après les deux guerres, de 1914-1918 et de 1939-1945. Un couple vit avec sa fille, dans une ville détruite, puis reconstruite. Dans ce lieu, où père mère et fille vivent dans le temps, tout le monde sait et dit qu'il a existé jadis une autre maison semblant avoir disparu ; ils avaient cherché le cachot, un espace qui avait autrefois été habité par une communauté religieuse. Le rêve dure longtemps. Dans la succession des guerres et de la reconstruction, deux générations ont passé. Le père de la première génération (le grand-père de la fille) lui a transmis le secret de l'espace, caché après la reconstruction ; seule la fille en possède le secret. Militaires et prêtres cherchent l'endroit.

Un jour, la fille vient rendre visite à ses parents. Elle porte un habit blanc de communiante ou de fiancée. Elle ne dit rien du secret. Une rose rouge lui est donnée comme cadeau par son père. Elle doit sauver la rose, ne pas la laisser se faner : de sa main gauche, elle touche alors la porte secrète, car cet endroit est le seul à pouvoir sauvegarder la rose. Devant le regard stupéfait de tout le village, un immense et majestueux cachot apparaît. Tous les matériaux sont là pour qu'après la catastrophe, on reconstruise, on rebâtisse la maison de la jeune femme ayant ouvert la porte du secret. C'est une pièce magnifique, très haute, de pierre un peu brillante, jaune ocre. Le lieu est impeccable. Une grande maison pourra être recréée à l'intérieur. Il est d'une lumière absolue. »

Interprétation : les éléments d'ombre et de lumière sont

perceptibles. Dans la présentation du rêve, nous avons deux guerres, deux catastrophes qui amènent le rêveur à cacher ce qu'il a de lumière. La protection du lieu est un élément qui n'est ni ombre ni lumière, elle appartient à la frange crépusculaire à étudier : pourquoi a-t-il été le lieu à protéger et resté secret ?

La reconstruction de la ville est un élément de lumière venant de l'extérieur. La rêveuse transite dans la ville sans que rien ne l'oblige à dévoiler le secret. Dans la première partie du rêve, nous avons les éléments de lumière mélangés avec les catastrophes ombriques de la vie de la patiente. Il s'agissait de l'habitat d'une communauté religieuse et le secret avait été communiqué par le grand-père maternel, lui-même d'une puissante force spirituelle et croyant.

Dans la dramatisation centrale, la stagnation est évidente : il ne transmet pas le secret. La police et les militaires cherchent.

Dans la lysis du rêve (c'est-à-dire dans sa résolution), les éléments de lumière émergent de la confusion. Elle rend visite à ses parents, habillée en blanc de communiante (pour le partage) ou nuptial. C'est la rose rouge donnée par le père, l'Amour, qui donne la solution de la libération et le passage à un autre niveau de conscience, qui l'oblige à ouvrir le cachot pour qu'elle ne fane pas.

C'est un rêve de mort et de résurrection, de passage à un autre niveau de conscience. Il n'est pas question de détruire les éléments des catastrophes antérieures, mais de les réutiliser pour construire, à partir d'une nouvelle lumière trouvée à l'intérieur d'elle-même, le deuil des catastrophes de sa vie.

Madame N., dans son histoire personnelle, a été veuve deux fois. Vouloir construire toute une vie en elle lui était complètement fermé, la fonction sentiment a été submergée dans l'inconscient. Cette construction en elle aura lieu dans un espace sacré. Le lieu hébergeait une communauté religieuse et cette lumière de l'espace conscient a été transmise par le grand-père. Le retour à la vie est

marqué par le don de la rose rouge par son père : « Par l'Amour, tu reconstruiras ! »

C'est la réponse à la question : « Que veut dire cette image aujourd'hui dans votre vie ? »

Fait à Paris le 27 octobre 2006,
les feuilles de l'automne tombent sans aucun doute,
mais pas dans la maison de Dieu.
Il fait très doux et j'entends une phrase en moi qui dit :
« Amour, ayez pitié ! »

Le labyrinthe[262]

Lorsque le temps de la dépression sera accompli, je guetterai le retour de mon navire. Si je réussis cette entreprise, je hisserai les voiles blanches à la place des voiles noires avec lesquelles je suis partie un jour. Mon cœur exultera de joie et je ferai des sacrifices à Poséidon pour avoir apaisé la mer.

J'avais eu le sentiment d'une complicité avec cette partie noire de moi-même.

Dans la Grèce antique, la figure d'Ariane qui par son importance était souvent objet de culte, mais aussi et surtout pour son aspect de fille du soleil, vierge solaire et symbole de printemps, était liée à celle de Dionysos avec des aspects souvent ambivalents, car elle avait un côté joyeux et douloureux, funèbre et de lamentation.

Ah, le fil d'Ariane que je cherchais dans la nuit sombre quand je ne voyais que la mort autour de moi. C'était le symbole d'une position limite.

Le symbolisme du fil indique toujours, même sous la forme de chaînes, de cordes ou de simples tracés graphiques, un enchaînement de différents états d'existence. Ce fil a toujours la volonté d'indiquer comme un nœud vital, une question dont l'interruption équivaut à la cessation de l'état morbide, typique de la dépression.

Accepter de sombrer dans la dépression, c'est aussi être conscient de la confrontation nécessaire entre l'ombre et la lumière.

J'ai vu mon bateau se perdre avec ses voiles noires, une nuit d'hiver sans destin où l'homme que j'aimais s'est éteint sans avoir

---

[262] : publié dans le n° 110 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2006-janvier 2007) « La dépression ».

laissé la clé et le secret de la survie. Je suis veuve dans mon bateau et sans pouvoir me retenir d'une descente infernale. Plus encore qu'infernale, car je savais que j'étais vivante et que je ne pourrai pas mourir de cette descente. Mon corps était devenu si lourd et solitaire que volontairement je m'enfermais en moi-même en refusant toute aide, toute compassion. À ce moment-là, il aurait été si facile de partir moi aussi dans l'immensurable éternité et de ne pas vivre encerclée de défenses pour ne pas accepter l'évidence de la maudite séparation. Et le corps faisait son chemin, de plus en plus tourné vers la vie. J'étais confrontée à la position entre un désir de disparaître et l'impossibilité d'imaginer la disparition. Je ne voyais pas la fin du voyage, je ne la vois même pas aujourd'hui, mais je soupçonne avoir pris ce labyrinthe, comme par nécessité, pour bien plonger dans la confusion la plus absolue et m'empêcher ainsi même de m'auto diagnostiquer une dépression. Cette dépression aurait pu passer inaperçue, dans le déni le plus absolu.

Peu à peu, j'ai donné ma chair à manger au Minotaure. Je ne pouvais pas faire autrement que de regarder ce que j'avais laissé tomber sur mon chemin comme sacrifice rituel et périodique afin d'alimenter ce monstre caché dans les méandres de ma confusion.

Ce fut un autre départ, quelqu'un de bien aimé qui m'a permis de comprendre la dépression totale dans laquelle je vivais. Les images menaçantes commençaient à arriver, des rêves absurdes, mais incontournables. Que pouvais-je faire, en regardant la maison vide, les textes écrits à la main et inachevés, le bruit du silence ? Pendant une année, j'avais plus ou moins réussi à colmater les trous de ma souffrance inavouée.

Je ne sais pas encore si je réussirai, pour le moment, cet enfermement n'est plus dépressif, mais une défense.

Je suis sûre que la dépression ne pourra pas me tuer. Mais pourrais-je tuer la dépression, pénétrer comme Thésée dans le labyrinthe, couper la tête d'homme que porte le Minotaure,

sacrifier enfin le monstre conçu dans le pêché de la non acceptation de la condition humaine ?

Il n'y a pas de larmes dans mon bateau à voiles blanches. Tout devient plus clair. Les douleurs sont les douleurs. Le corps parle, habité à un tel point qu'une nouvelle identité émerge à partir des profondeurs. L'homme de ma vie ne souffre plus, mais, pour sortir de ma dépression, je dois vivre à retardement les souffrances par lesquelles il a dû passer. De toute manière, expérimenter la douleur, ce n'est pas ressentir sa douleur, mais vivre ma propre interprétation de son calvaire passé. Je souffre du silence dans lequel il avait vécu pour ne pas dire l'irrémédiable, pour ne pas dire « je m'en vais », « je dois partir ». Mon sang reçoit le reflet de ses carences. Mes muscles se contractent comme il a dû se contracter pour retenir la peur, inscrite dans l'être humain, de la mort imminente.

Je le vois toujours venir à moi après être passé par le labyrinthe des hôpitaux pour se faire transfuser encore et encore avec des soins palliatifs de moins en moins efficaces.

Il n'y a pas eu de confession de sa part.

Nous étions si complices. Il a voulu vivre jusqu'aux derniers instants. Moi, j'étais d'accord. Je n'ai rien fait pour le retenir au-delà de ses forces, mais j'ai tout fait pour qu'il vive le plus longtemps possible. A cette époque-là, le temps passait et moi j'étais toujours dans le déni. Il aurait pu me crier « je suis mortel ! », cela aurait été inutile. Pour moi, il était immortel.

Des images de l'Hôtel-Dieu… Ce matin, de façon abrupte, une image, l'accueil de l'Hôtel-Dieu et soudain, dans un coup de douleur physique, j'ai revécu l'ascenseur orange qui montait au quatrième et la salle Sainte Martine au bout du couloir.

En réalité, c'est toujours trop tard. Et pour sortir de la dépression, il faut reconnaître l'instant juste, précis, de l'illumination. À cet instant unique, que je suis en train de vivre, toute tentation de dépression disparaît par la présence de ces

souffrances de manque.

Tout est devenu complètement réel, chaque scène. Peut-être n'ai-je pas été dévorée par le Minotaure, parce que j'étais si aveugle que j'ai dû passer devant lui sans le reconnaître.

Je l'aimais tant que je ne pourrai jamais l'éloigner de mon âme. J'offre à sa mémoire tout ce que je lui donnais de son vivant. C'est pour cela que mon bateau n'a plus de voiles noires.

Je me souviens d'un rêve fait le 23 octobre 2003, qui s'avère sans aucun doute prémonitoire :

« Je suis dans une soirée de grand luxe, dans des jardins immenses, à la tombée du soleil. La lumière des lampadaires me semble un peu confuse. En face de moi un tunnel sombre. Je le traverse, d'abord montant, puis descendant. Je sors et commence à descendre une pente recouverte de gazon. La terre étant humide, mes talons pénètrent dans le sol. Mon compagnon à ma gauche s'avance pour protéger ma descente. Une voix off me dit « c'est la dernière courtoisie ». Je ressens une grande douleur dans le rêve. »

C'est aujourd'hui la fin de la dépression.

Fait à Paris, le 28 janvier 2007.
Il fait froid, les petits oiseaux ne chantent pas pour le moment,
ils viendront peupler la cour pour le printemps.
J'ai l'impression que mon écoute vient de s'ouvrir aujourd'hui.

L'indifférence[263]

L'indifférence serait-elle la recherche d'un repos funeste ou d'une toute entière indépendance ? Serait-elle une défense, dans les limites du pathologique, pour s'épargner la souffrance ou une façon sans limite d'occulter la vérité d'un soi qui ne peut être qu'en soi-même dans les profondeurs d'un corps habité ?

Peut-il vivre, l'indifférent ? Peut-il aimer ?

Non ! Il reste sur un trottoir en voyant passer la vie, évitant les engagements et en mettant une volonté trouble pour la résolution, sans souffrance apparente, des menaces qui viennent des autres, de l'environnement et de son être intérieur qui n'a pas de place pour se manifester, car cerclé, mourant d'ennui. Chateaubriand disait : « Je bâille ma vie ». Ce n'est pas par hasard, dans une société où l'indifférence est maîtresse de l'action, que le tableau préféré des Français est « L'indifférent » de Watteau au Louvre : un homme qui se tient debout, arrogant, suprême et faux.

L'indifférent séduit, porteur ignorant de sa pathologie narcissique. Pourquoi cette séduction que dégage l'indifférent ?

Elle est un écran vide. De l'autre côté, l'autre essaie sans cesse de pénétrer cette carapace en croyant, par projection, qu'il pourra convertir cette coquille vide dont il ignore la qualité, en être vivant et aimant. C'est sur l'indifférent que nous faisons la plus grande quantité et qualité de projections. Mais l'autre ne fera jamais ce que nous voulons, ce que nous croyons le mieux pour lui ou pour nous. Il n'est qu'un capricieux égocentrique, juste

---

263 : publié dans le n° 111 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2007) « L'indifférence ».

capable d'une douceur mielleuse ou d'une dureté pour faire son vouloir.

Résidu enfantin du pervers polymorphe ? La question est ouverte. Mon expérience clinique m'amène à constater qu'il peut l'être. Libre en soi selon lui, enraciné dans ses pulsions les plus archaïques, ses idéaux ne vont pas plus loin que la satisfaction de ses désirs de dominer.

La première théorie de Freud au sujet de la séduction énonce des vérités anthropologiques qui s'avèrent vraiment universelles. Le vide de l'indifférent, réduit, séduit, absorbe. Les aspects plus profonds, plus constants, universels et transitionnels résultent de mécanismes inter réactionnels entrant dans le jeu de la séduction. Il faudra nous attacher à comprendre la place tenue par la théorie de la séduction dans le narcissisme. Le maternel est le féminin au sein de la théorie sur la séduction : essayer sans doute de découvrir chez le patient un vécu plus primitif du sujet afin d'en déduire un sens utilisable pour l'analyste. Un niveau d'écoute serait de relier le présent, le fait actuel au vécu affectif plus ancien.

Le cas de Monsieur X, patient qui me touche beaucoup, décrit son père comme manquant de consistance, sa mère, un être évanescent. Cela lui fera dire en analyse : « Ah, si seulement je pouvais en tant que fils me faire une image de ma mère… » Je ne sais pas quoi mettre dans mon travail avec lui : blessure narcissique ou narcissisation excessive d'un groupe de famille qui lui a gonflé son imaginaire au point de faire de lui un menteur compulsif, étant donné que le personnage n'existe pas dans le réel. Sur cette personnalité se sont greffés les idéaux et les frustrations de chacun des membres de la famille. Voici une blessure narcissique par projection.

Cessera-t-il de mentir un jour, au moins dans l'analyse ? Mais l'unique chose qui l'intéresse c'est de conserver son image et d'occulter son histoire. Il séduit les femmes et après il part, car il lui est impossible de tenir le mensonge.

Mon patient aime, dans la profondeur de lui-même, une femme qui représente pour lui son idéal. Évidemment, la femme unique, inatteignable, sûre d'elle-même, disant toujours la vérité.

Il ne sait pas danser, il ne fait pas de sport, il protège son corps de l'extérieur selon la tradition de l'image qui lui a été inculquée. Il reproduit l'évanescence de sa mère. Il rend un culte à cette image. Il est identifié à cette image.

Il organise le monde pour que chacun soit complice de cette protection de l'image.

Mon avis, aujourd'hui, dans cette analyse : je vois sans cesse le passage entre comportement enfantin pervers polymorphe et quelqu'un dont l'image peut se briser irrémédiablement à cause d'une maladie, d'une ride qui apparaît.

En revanche, parfois, la blessure narcissique de ne pas être son discours, son agir, me met en face de sa vraie souffrance. Sorti momentanément de son identification, il tombe dans sa réalité : ce père absent, cette mère évanescente qui était à l'origine de son image devenue une prison identificatoire.

Toute contradiction est vécue par lui comme blessure injustifiée. J'aimerais le soigner. Quelqu'un en moi dit : « c'est peut-être trop tard ». Mais je suis sûre qu'il n'est jamais trop tard. Le modèle de cette femme inatteignable, c'est son seul lien avec le réel de la situation. J'ai une grande peine pour lui. Mon travail se réduit à l'accompagner et à dialoguer avec cette image fausse. Maintenant, quand il chute dans sa souffrance, dans sa blessure, je l'accompagne, car c'est par la blessure que je crois, la considérant comme une brèche, pénétrer sa suprême indifférence. La brèche s'ouvre quand il dit en pleine souffrance : « Je me sens désemparé ». En lui, il y a une composante obsessionnelle qui nous permet de tenir un cadre analytique discipliné.

Il me faudra parler aussi de sa sexualité. Je me référerais à une observation clinique très particulière de séduction, d'ordre essentiellement narcissique. Il serait sans aucun doute fort peu

pertinent de la considérer comme aventure avant tout sexuelle. Il séduit les femmes de façon remarquable. Parfois, il se présente comme le solitaire désespéré et sans destin, parfois comme le gigolo exigeant, parfois comme un homme de raison. Mais avec chaque femme, peu après un comportement fortement mâle et puissant, il rentre dans le non intérêt de l'objet séduit, car ce qui est à lui ne l'intéresse plus lorsqu'il l'a possédé.

C'est-à-dire, ce qui est à lui ne vaut rien. Il n'accepte aucune responsabilité. C'est l'autre qui se dénaturalise devant ses yeux. Et son pèlerinage continue.

Ses grands-parents avaient fait de lui un rêve de grands-parents (père manquant, mère coquette évanescente de grande famille, mais capricieuse) : il a été idéalisé par ce couple vieillissant dans lequel il était le seul espoir de réalisation des rêves frustrés. Sa grand-mère, jeune femme d'une grande famille parisienne, habituée à la grande vie et au monde, s'était mariée avec un militaire de la guerre 1914-1918 et avait fini par vivre dans un petit village dans les montagnes vers l'est de la France. Pas de retour en arrière. Le grand-père ne parlait que de sa guerre. Ils ont fini leur vie ensemble il y a trente ans alors que mon patient était jeune, il n'avait que trente six ans, elle habitant le premier étage, lui le rez-de-chaussée. L'unique contact, l'unique rapport entre les deux était défini par la présence de ce petit enfant, adolescent, jeune homme, qui est aujourd'hui mon patient.

Peut-on imaginer un passage à l'acte avec une femme inatteignable s'il est incapable de plonger dans une passion qu'on pourrait trouver selon son cas comme irrémédiablement dangereuse ? Je reconnais dans cet amour, la présence d'un petit être pur, un enfant qui était malmené par les rêves des autres.

Mais c'est mon cas le plus difficile. Je comprends l'étiologie, mais le matériel est pauvre. Il est appauvri par les faux de l'histoire. Parfois, je suggère, mais cette structure est tellement forte, tellement immuable que je me limite à transmettre le message,

simplement, une goutte d'eau dans un désert de sable. Voici le personnage : il ne danse pas, il ne fait pas de sport, il soigne son corps de l'extérieur, c'est un vide, un abîme, je peux l'accompagner, il n'est qu'un modèle compensatoire de la frustration des autres.

Il veut des rendez-vous extrapolés. C'est là où la séduction fonctionne avec moi ou peut-être c'est par responsabilité professionnelle que je dis presque toujours « Oui, je suis disponible ».

Je me surprends en moi-même, car il y a quinze jours, dans un groupe clinique, il m'a été demandé de présenter un cas. Je n'y voyais pas d'inconvénient, mais je ne voyais pas de cas qui pouvait m'interloquer. Maintenant je sais pourquoi. Si le thème de l'indifférence n'avait pas été proposé, je n'aurais pas pensé à lui. Mais je l'ai entendu dire, c'était lui, en citant Chateaubriand il y a plus de vingt ans : « Je bâille ma vie ».

Fait à Paris le 3 mars 2007, passionnément.
Je ne sais pas où nous irons ensemble,
mais nous sommes dans la voie et peut-être à travers une névrose de transfert
nous pourrons lui dévoiler l'inconnu qui est en lui
et mérite de prendre sa place et l'aider à habiter un corps
et mourir un jour dans la paix d'un être accompli.
Que Dieu nous protège.

Fidélité-infidélité[264]

Je ne saurais pas dire ce qu'est l'infidélité. Peut-être une définition dans un dictionnaire… Pour moi, ce n'est que le contraire de la fidélité et dans ce sens, je pense rendre un témoignage direct : j'étais fidèle, je suis fidèle, je serai fidèle. Mon chemin vers l'accomplissement de la fidélité est devant moi. Il est tout droit. C'est un chemin qui s'élargit au fur et à mesure que j'avance à mon pas. Oui, je sens que ça ne pourrait pas être autrement. Au commencement, je pensais qu'il s'agissait en moi d'une structure soumise et obéissante. Aujourd'hui, je crois que le noyau dur de mes convictions se consolide jour à jour par l'expérience du vécu. Oui, je suis fidèle à l'amour. Je suis fidèle aux autres et je suis fidèle à moi-même. Et vraiment le chemin de la paix s'élargit et se fusionne avec le chemin de la fidélité. Je suis fidèle à la vérité. Pas une vérité arbitraire, mais une confrontation permanente aux événements. Je suis fidèle à la terre et je sens mes pieds s'enraciner dans la profondeur de cette force vitale qui m'alimente. Je suis fidèle à mon Dieu et mes cheveux, comme des bras tendus vers le haut, essaient d'attraper l'absolu de l'Amour éternel. J'ai fait des enfants de la chair, j'ai fait des enfants de l'esprit et personne ne pourra dire : « elle m'a trahi, elle m'a abandonné ». Quelle fidélité structurelle m'a été donnée pour accueillir sans réserve tant de regards désespérés ! Je suis fidèle à l'action comme remède contre la passivité qui est la forme d'infidélité à la loi cosmique. C'est une preuve.

La fidélité est aussi liberté. M'endormir le cœur plein de paix, sans conflit parce qu'il n'y a pas de culpabilité, mais accueil conscient

---

[264] : publié dans le n° 112 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2007) « Fidélité-infidélité ».

de mon devoir profond de ne pas me laisser emporter par les attirances sans les comprendre.

* * *

J'ai beaucoup marché dans la vie en écoutant parler l'infidèle, sa souffrance profonde, sa jalousie envers l'autre dont il soupçonne l'infidélité, car il est capable de l'être.

Maintenant, je reviens sur le couple, car c'est à ce niveau que le critère de fidélité et d'infidélité semble être le plus important. J'ai connu dans mes longues années de travail professionnel et d'être humain des moments affolants où les soupçons d'infidélité étaient plus terribles que le constat d'infidélité.

Je me souviens d'un cas : Madame X (je vois que je ne suis pas capable de nommer mes cas d'une autre manière qu'avec un X). Elle est venue vers moi à trente ans. Elle s'était mariée à vingt ans. Elle avait été un enfant avec un bon étayage familial dans un couple de parents qui s'aimaient. Des paroles telles qu'« infidélité » et « trahison » n'avaient pas martelé ses oreilles. Disons avec une certaine distance péjorative qu'elle croyait que « le poisson rouge pouvait vivre hors de l'eau ». La semaine suivant son mariage, elle avait découvert son mari embrassant une veuve qui habitait la maison d'à côté. Il a dit la consoler. Elle l'a cru. Des histoires de ce type et successives sont arrivées pendant dix ans. Un jour, sa voiture étant en panne, elle a pris celle de son mari dans le garage. A l'intérieur, des préservatifs, des lettres destinées à une certaine Marie-Rose, différentes adresses d'appartements, un carnet de chèque au nom de son mari et sa maîtresse. Cette femme s'est confrontée sans aucune défense à une réalité qui la dépassait. Mais elle n'était ni faible ni peureuse. Elle a gonflé les préservatifs et en a rempli la voiture. Elle a trouvé des ampoules de testostérone qu'elle a cassé contre le volant. Elle a sorti la troisième voiture et attendu dehors que son mari parte. Quand il est parti, elle l'a suivi et a percuté l'arrière de sa voiture avec la Mercedes dure et solide comme un tank. Elle n'a pas eu

d'accident, mais sa vie était devenue un enfer. En moins d'un mois, elle a perdu 15 kilos. Elle passait ses journées entre son travail et l'exploration des adresses qu'elle avait gardées de son mari. Il avait offert à sa maîtresse quatre appartements.

Quel a été le déclencheur dans cette histoire de couple après dix ans de mariage et deux enfants ? Un jour d'été précédent l'histoire de la voiture et revenant de la piscine, elle a vu les bras et les épaules de son mari griffés. Elle n'avait pas bâti de défense pour supporter la souffrance de l'infidélité. Elle avait fait une bonne carrière, constitué un foyer. Elle n'arrivait même pas à divorcer. C'est à cause de ces quinze kilos que son généraliste m'a demandé de la recevoir en thérapie d'urgence. Au préalable, je lui ai fait passer, par les psychologues de mon équipe, le test de Rorschach et le T.A.T. Elle était complètement décompensée et l'unique repère dans le réel qui l'empêchait de sombrer dans la folie était ses deux enfants. Mais que faire avec elle ? Il fallait travailler ce jour-là contre la folie en état de crise et essayer de forger une nouvelle structure à partir de l'effondrement. Heureusement, l'étayage enfantin et préadolescent était excellent, mais quelque chose manquait : le principe du réel. Le foyer parental l'avait tellement amené vers la réussite dans le travail et les études qu'elle croyait que « le poisson rouge pouvait vivre hors de l'eau ». Le défaut d'étayage était dans la peur de ses parents et de ses grands-parents. Je ne croyais pas réellement pouvoir vaincre la virulence de la réaction psychotique. L'unique personne qui pouvait la soutenir était son père. Malheureusement, il est décédé à ce moment-là. Elle a cherché à trouver le sens de l'infidélité elle-même et est allé en explorer les sources. Elle ne pouvait pas se passer de cet amour qu'elle avait pour son mari. Elle avait tellement souffert qu'elle ne concevait même pas la vengeance, mais elle était assez intelligente pour essayer de cicatriser et comprendre cette énorme blessure narcissique. Elle était morte et insensible dans tous les bras des amants qu'elle pouvait trouver dans un moment, dans l'exploration. Un jour, elle est partie définitivement, mais sans jamais pouvoir oublier.

Aujourd'hui, vingt ans après, elle n'a ni pardonné ni oublié. Elle ne veut plus aimer. Elle est attirée par les hommes, mais sans le moindre passage à l'acte : ce serait trop dangereux de s'exposer à aimer. Sa vie par ailleurs est normale et satisfaisante. Elle est marquée par l'infidélité. Elle se pose toujours la question : « Qu'est-ce que je n'ai pas fait pour garder cet homme ? », mais de toute manière, la puissance de ses fantasmes inconscients, naturellement, est si forte que c'est ce traître qui n'a jamais pu l'oublier. Je ne peux pas lui donner une image crédible de la confiance. Tant pis pour elle. Elle ne se dessèche pas parce qu'elle a fait de façon fonctionnelle une régression à une époque antérieure à celle où elle a connu son mari, très jeune adolescente, même pas quinze ans. Donc elle attend à cinquante, qu'un jour, il y ait un éveil dans son cœur par un idéal d'homme, l'homme idéal fidèle. Dans cet étayage où il n'y avait ni le concept ni l'ombre de l'infidélité, quelque chose de très dur et fort s'est constitué. Car elle est très responsable et très fidèle à elle-même. Ce qui lui fait dire « je suis une femme déçue par ignorance » ou « la chair est faible ». Mais de quelle chair parle-t-elle si elle n'a jamais été emportée par des situations confuses qui auraient pu bouleverser son sens de l'honnêteté ?

Je suis habituée à souffrir en empathie accueillante la douleur de mes patients. Je sais qu'elle aurait pu tuer son mari. Mais si quelque chose est bien clair aujourd'hui entre nous c'est qu'il ne vaut pas la peine de se salir les mains pour un infidèle. Ils sont punis tous seuls. Lui, je ne le connais pas, mais il est devenu une ombre et ce n'est pas celui qu'elle aurait aimé. Les signes de la guérison chez elle c'est que lui, lui fait de la peine, lui, pèlerin de ses incertitudes, jouet de ses pulsions.

Je suis désolée, car je parle de mes cas les plus difficiles. J'aimerais dire « l'infidélité n'existe pas ». Cela m'amène à me questionner : comment peut-on trouver un point de fidélité dans l'infidélité ? La question n'a pas de réponse pour le moment et c'est là que je dois explorer. L'infidélité serait-elle une pulsion charnelle,

karmique ou étrique ? Je crois que les trois niveaux sont réunis pour l'accomplissement de l'acte de la fuite par rapport à soi-même qu'est l'infidélité. Il faudrait beaucoup questionner, pas la victime, mais le bourreau. C'est cette brèche-là que je travaille aujourd'hui. Il y aura deux points, l'irrémédiable et, après bilan et analyse, le remédiable. Comme toujours optimiste, je me dis « on trouvera le chemin ».

Fait à Paris le 28 avril
toujours avec beaucoup de passion
et le plus profond désir de l'analyste de voir
une nouvelle confiance naître dans ce printemps propice.

* * *

Toujours mes cas les moins faciles, mais pourquoi ne pas décliner une histoire vraie de fidélité indubitablement vécue pendant des siècles dans l'éternité de la vérité et sur cette terre où la chronologie règne et ne fait que se manifester l'horrible terrifiant ? Y aurait-il un certain plaisir morbide dans cette sélection de l'information ?

* * *

En première personne du singulier et première du pluriel, je dis que nous étions et nous sommes et nous serons les protagonistes d'une histoire d'amour de couple riche en fidélité, en partage. Tu seras toujours avec moi, moi je serai toujours avec toi, maintenant je prends ton flambeau je défends ta mémoire.

Je ne t'idolâtre pas après ta mort, non, nous nous sommes aimés honnêtement en reconnaissant réciproquement « nos lacunes ». Toi et tes souffrances physiques, mais surtout morales qui t'ont privé de la plénitude bien méritée, moi dans mes silences de poète, de peintre et de sculpteur d'âmes. Mais c'est à partir et grâce à nos lacunes que nous nous sommes rencontrés et aimés.

Je n'ai jamais su de toi que ce que tu voulais dire ou plutôt ce que

tu t'autorisais à dire. En revanche, tu savais tout de moi : je suis sûre de t'avoir tout dit avec authenticité sans juger au préalable si je pouvais le dire ou non.

Tu n'étais jaloux de rien, tu n'aurais pas pu l'être, car je suis née fidèle par nature et tu avais tellement souffert de l'infidélité que peut-être j'ai éveillé ton amour pour moi avec ma droiture. Comment concevoir l'aventure ou une vie ailleurs si nous représentions l'un pour l'autre et réciproquement : l'aventure, l'étonnement, la paix, les passions de la chair et de l'esprit ?

Oui, tu savais tout, moi je ne savais rien de toi, mais je percevais tout par les sens. Chaque voyage, tu le préparais : lectures, livres, cartes… Moi, aux antipodes, je ne voulais rien savoir, mais je retenais l'émotion de chaque paysage, les couleurs, les odeurs, souviens-toi : le bleu du ciel de Jéricho en décembre, le bleu du Marmara à 16 heures 30 au mois de juillet, le bleu de la mer rouge à 10 heures du matin en janvier, le bleu de l'Atlantique sud au mois de mars à 14 heures, le bleu du ciel du Windhoek en Namibie au mois d'octobre avec ses nuages presque immobiles, le bleu mystérieux des ciels changeants de l'Irlande au mois de juillet, le bleu permanent du ciel d'Égypte en avril. Inutile de continuer. Je pourrais en expliquer les différences. Ma palette de peintre frustrée est d'une acuité surprenante. J'ai du sacrifier mes vocations à l'exercice de ma profession. Ni écrivain, ni poète, ni peintre, ni danseuse… Et tu savais tout cela. Ta grande main prenait la mienne avec une douceur magique et nous traversions le monde ensemble selon ce que nous étions chacun de nous.

Notre fidélité sans limite consistait en notre respect de l'autre dans son individualité, dans sa différence. Nous nous sommes laissés être, la main dans la main. Ta main d'ours, de sauvage Cro-Magnon prenait ma petite, petite main de femme avec la douceur et la compréhension de nous être rencontrés un jour d'été dans notre subjectivité nue, vrai miracle. Tu étais toi, moi j'étais moi et ensemble nous étions plus que deux dans une réalité totale, probable, mais difficile à percevoir si la grâce de notre conscience

éveillée n'avait pas été là.

Avec sens du réel, ce simple témoignage d'un amour vécu en dehors du temps et de l'espace parce que tu étais moi, parce que j'étais toi et sans doute parce qu'au prochain jour de notre rencontre dans l'éternité bien méritée, cette histoire inachevée se continuera.

* * *

Je suis fidèle à mes amis, ce sont les mêmes depuis ma naissance, l'école, l'université, jamais de différends ne nous ont éloignés.

Les autres amis, ceux qui sont aujourd'hui dans mon processus de vie, sont arrivés par affinités sélectives.

L'amitié est mon bastion, ma forteresse, je n'abandonne pas mes amis et ils ne m'abandonnent pas. Quel sublime sentiment d'exister qu'ils m'apportent !

Fait à Paris face au constat d'une vérité que j'honore.
Et il fait chaud et c'est le printemps dépassé
et je pense à Lévi-Strauss et à ses mythes extrêmes,
les mythes chauds, les mythes froids. Œdipe, chaud jusqu'au pourrissement,
Perceval, froid jusqu'à l'annihilation. Pourquoi cette association ?
L'amitié n'est pas un mythe, mais on peut la vivre plus facilement que les passions excessives comme des thèmes privilégiés du printemps et de l'automne.
Fin.

FIDELITE, INFIDELITE (SUITE)

Au sujet du point de fidélité dans l'infidélité dont j'ai parlé au début de mon article, je viens de trouver une première esquisse de réponse.

Nous pouvons de mille manières vouloir échapper au complexe maternel. Cependant, il nous serait nécessaire une totale régression dont je considère moi-même la réussite comme improbable.

Comme le disait Monsieur Humbert dans les années 89 au sujet du complexe maternel : « Nous ne finissons jamais avec la mère. »

Barrière infranchissable ?

À nous tous de porter la question et de nous questionner personnellement au sujet de cette fidélité inconsciente dont aucun passage à l'acte en opposition ou addiction à la mère ne peut nous garantir d'une vraie libération de la mère fusse-t-elle symbolique, imaginaire ou réelle.

Fait à Paris le 13 mai 2007 à dix heures du soir.
Il fait indéfinissable dehors, mais ma sortie du tunnel est moins loin.
La non résolution de mon complexe maternel m'amène
à la répétition de ses comportements de façon plus subtile.
Elle est là, mais aujourd'hui je la vois
donc je pourrai m'en sortir et me « désidentifier » d'elle.
Je cherche ma suprême libération.

Les mensonges[265]

Mensonges ! Ce ne sont pas des mensonges majeurs les soi-disant secrets de famille. Auparavant, il existait des secrets liés aux actions des aïeux déviants ou n'ayant pas accompli les exploits proclamés au grand jour pour un petit monde comme il fallait. Maintenant, il s'agit surtout de la stérilité masculine dans certaines familles où il est important d'avoir un descendant homme pour continuer le nom. Sortir de France pour faire une insémination, une première, une deuxième et une troisième fois toujours avec succès si la femme ne fait pas une fausse couche (procréation médicalement assistée). C'est à ce niveau-là que je trouve plus fréquemment l'émergence du secret de famille. Je n'ai pas besoin de donner des exemples qui soient largement révélateurs, mais déontologiquement difficiles à raconter, car ils nous ont fait dépositaires et presque complices des secrets qui font la part belle à l'apparence et non à la réalité des faits. L'ovocyte sera celui de la femme. L'homme n'a rien à dire et, dans beaucoup de cas, c'est par lui, et par amour ou par intérêt par ailleurs, hélas, que la femme se fait inséminer.

Je ne suis ni juge ni partie, j'écoute simplement un nouveau volet des secrets de famille liés comme toujours à l'apparence et à la convenance.

Pourront-ils un jour faire part au nouveau-né de son histoire ? Non, je ne crois pas. Dans les cas d'adoption, aujourd'hui, mes patients ont trouvé les vrais parents. Vivants ou morts, ils les ont trouvés par le soin d'une administration qui devient clémente et bien protectrice avec les enfants qui, un jour, et pour des raisons inconnues ont été

---

[265] : publié dans le n° 113 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2007) « Le mensonge ».

adoptés par la DASS. Puis, par des parents adoptifs.

Mais le mensonge est là-bas impitoyable et sans retour. Aujourd'hui, c'est une affaire principalement de convenance sociale, d'héritage. Demain, le poids du secret ne sera pas facile à porter, sauf si l'orgueil est plus fort que le remords face au mensonge volontaire.

* * *

« Mensonge tu m'as pourri la vie » : Oui, je retiens cette phrase qui à la base n'est que la preuve d'une sous-estime de soi. Comme je suis jungienne de profession et par sens des valeurs, j'en pâtis avec mes patients. Ils ne mentent pas, ils racontent leurs souffrances depuis leur naissance. La blessure narcissique, si elle a existé, a-t-elle pu les lancer dans les méandres de la mythomanie ? Je ne sais pas, je ne le saurai vraiment jamais, car parfois il n'y a que la paresse qui produise des compensations mortifères. Oui, mortifères, car une fois lancé dans le fleuve puissant du mensonge il n'y a plus de répit et il faut avoir une bonne mémoire pour se souvenir des mensonges. Toutefois, il ne s'agit que de l'ambition démesurée et compensatrice d'une enfance sans aucun étayage… Cela existe et je le vois. Je vois les tragédies se dérouler devant moi avec ma batterie de ressources toujours limitées par rapport au réel d'une situation d'effondrement, dans le sens où nous n'avons pas d'accès facile.

J'allume même sans m'en rendre compte « Radio Notre-Dame » et j'écoute : « pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». D'accord une synchronicité extraordinaire en même temps que j'avais réfléchi à mon cas d'aujourd'hui, une histoire d'amour sans doute étrangement déviante, sans passage à l'acte, par ce passage qui pourrait devenir la destruction de tout. Le temps passant, cette histoire de jeunesse était devenue une histoire de maturité aux limites du troisième âge. Je ne pourrai jamais la changer. Il s'agit de la vérité de mes patients que je respecte.

Pour Jung, ils racontent la vérité, mais leur vérité d'aujourd'hui. Nous savons bien, nous analystes, avec l'expérience largement acquise par le développement du contre-transfert à travers nos longs vécus professionnels que la phrase du poète, dont j'ai oublié le nom et que je n'ai plus le temps de chercher, dit : « Ta vérité, ma vérité est la vérité ».

Je l'ai entendue dans une pièce de théâtre mise en scène par Peter Brook. Je suis désolée, la source m'échappe, mais je ne peux pas laisser passer cette citation sur une vérité suprême, car je suis sûre que la vérité me dépasse.

Je pense à Jean-Claude qui, dans le dernier groupe de travail, a parlé de « mensonge ». Je dirais aujourd'hui après réflexion et le fait de porter la question en priorité que la vérité objective n'est jamais que subjectivement objective.

Je me mens toujours pour compenser mes souffrances, je me mens toujours pour éviter de sombrer dans un réel effrayant. Oui, mais merveilleux de ne pas s'empêcher de vivre le réel de l'instant de la situation.

L'unique moment où je suis sûre de ne pas me mentir, c'est quand je suis dans mon amour à me donner aux autres et dans la présence de ma conscience quand je m'oublie, quand je n'ai plus d'histoire, quand j'accueille l'autre dans l'extrême et par une si fréquente nécessité du partage empathique.

Marie Ruiz von France disait dans une conférence dans les années 83 ou 84 : « Aimez-vous comme vous aimez les autres ». J'ai la mémoire des détails, des signifiants qui illuminent notre vie. Je ne cite textuellement ni Pascal ni Proust, car « je suis bien très seule dans ma chambre » et je ne pleure pas « à la recherche du temps perdu ». Je vis simplement et s'il y a une petite sagesse qui s'éveille en moi ce n'est que par décantation, par présence, par amour… Notre profession n'est pas un mensonge si nous sommes capables d'aimer et humblement de nous aimer nous-même, si nous sommes capables de dépasser la culpabilité que nos éducations nous ont inculquée.

J'aimerais être écoutée, car je dis ma vérité et je sais bien que pour

moi c'est très difficile de m'aimer autant que j'ai pu aimer les autres.

Cependant autant que je peux aimer, je peux détester, car j'entends mes mensonges que je me complais à utiliser comme des compensations d'une vie pas trop facile, mais fertile et les mensonges volontaires des autres qui ne sont que des justifications débiles de leurs faiblesses.

Un jour Mme C. qui était présidente de la société analytique avait conclu que j'étais illuminée. Si l'observation a été péjorative, je ne le sais pas. Mais je crois qu'il vaut mieux être illuminé - même par un petit éveil - que déambulant dans l'ombre, dans les ténèbres du non être.

Je dis le plus simplement possible des choses difficiles.

À quoi bon chercher l'obscurantisme si la condition humaine nous exige d'illuminer le présent afin de construire un futur probable.

Fait à Paris le 1er juillet. La nuit tremble comme moi-même sans savoir si le soleil viendra compenser l'instabilité d'un climat qui ne fait qu'exprimer l'état de l'homme partout,
pour tout… Sauf les élites du vouloir être qui, comme le souligne René Guénon,
« viendraient sauver le sens de la vie »
et comme dit Jung « la vie est sens et non sens ». J'espère que le sens l'emportera… sur le non sens.

Notre présidente, le Docteur Emma Graciela Pioton-Cimetti, comtesse de Maleville, reçoit la légion d'honneur en reconnaissance de 47 années d'activité professionnelle, sociale et associative.

Pierre-Christian Taittinger, ancien ministre, maire du 16ème arrondissement, lui remettra les insignes de la légion d'honneur dans le salon de la mairie (2ème étage, 71, avenue Henri Martin, Paris, 75116) le jeudi 11 octobre 2007 à 18h. Vous serez les bienvenus afin de

L'histoire d'un mensonge[266]

Extrait de « Contes de marée haute » (1995, VERICUETOS, collection Escargots au galop)

Histoire du mariage de la jeune fille qui avait perdu, à l'occasion, sa chambre et son lit.

Lui : Dans une tente de plaisirs
Tu viendras habiter avec moi
Car j'ai dans mes besaces
Du blé en or à t'offrir

Elle : Tu n'as de tente ni de blé
Ni de perles en or à enfiler
Seulement ton corps tu as
Et mon père l'achètera

(Parce qu') Il n'était pas possible de continuer à entasser des lits dans toutes les chambres, car la maison devait être vide pour accueillir la réception.

---

266 : publié dans le n° 113 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2007) « Le mensonge ».

(Parce qu') Elle ne savait pas du tout ce qui pouvait se passer dans la maison, car les domestiques avaient réduit son territoire, à cause de la fameuse soirée, à un matelas délabré, déposé sur le sol du vestiaire.

(Parce qu') Elle s'était allongée en essayant de reposer sa beauté, après avoir appliqué une crème de soins pour le visage, une de celles qu'utilisaient les grandes personnes.

(Parce qu') Elle n'avait que vingt ans et une attente impatiente de se lancer dans le jeu de jouer le bonheur d'une passion éternelle avec l'homme idéal.

(Parce qu') Ils s'étaient mariés le dix-huit mai civilement et avaient été immédiatement séparés afin de lui éviter la défloraison qui est exclue avant toute union consacrée par le curé.

(Parce qu') Il ne manquait que quelques minutes pour le prétendu mariage rêvé, qui devait être légitimé dans la grande église envahie de fleurs blanches, appelée Notre-Dame des Victoires, car personne n'a eu l'idée de bâtir l'église Notre-Dame des Défaites.

(Parce qu') Il vint la voir dans la pièce où elle se trouvait allongée sur le matelas délabré et qu'elle était comme perdue, ne sachant ce qui se passait.

(Parce qu') Elle s'était rendue à l'église avec une heure de retard, car elle était en dehors du temps, terrifiée de ne pas pouvoir continuer à prétendre jouer.

(Parce que) Les horloges se sont arrêtées au moment où elle voulait respirer, alors que la couturière de luxe lui avait violemment serré la ceinture de sa robe et enfoncé sur sa tête adolescente une couronne de muguets qui n'allait pas durer une nuit sans se faner.

(Parce qu') Après la réception, ils sont partis à l'hôtel le plus beau de ce Buenos Aires incestueux et patriarcal où elle a eu faim, mais il n'y avait que du champagne.

(Parce qu') Ils n'ont pas eu envie de faire un amour sans joie, dans un lit plus grand que l'enfer, ils se sont ennuyés d'ennui bien gagné, car ils s'étaient mariés sur des mensonges et des envies de fuite.

(Parce que) Le train pour la vie ensemble est parti le jour suivant, et comme dans le wagon-lit il n'y avait que deux jolies couchettes, ils se sont rapprochés un instant pour jouer à un désir dont ils étaient déjà rassasiés.

(Parce que) Le lendemain ils sont arrivés à Cordoba pour habiter dans un hôtel à la lumière mourante et, les jours passant, leurs habits de luxe se sont accumulés dans des placards malsains, sombres, sans autre mémoire que du vide.

Pour tout cela et bien des siècles plus tard, elle est morte, sans finir son jeu, dans une nuit de lune lorquienne, loin de chez elle, dans les bras d'un amant étranger et labile, dans une ville étrangère sans avoir récupéré ni son lit ni sa chambre.

Si bien que les couplets sont vrais :
Les copules ont bien donné
Fruits à jamais inoubliables
Mais, dans ses jours, il n'y eut que des lunes
Et dans ses soleils que des solitudes.

Y a-t-il une vie après la mort ?[267]

« Les morts sont les invisibles,
Mais ils ne sont pas les absents »
(Victor Hugo)

Existe-t-il la vie après la mort ?

L'être de l'homme est toujours pris entre deux limites :

D'une part, la naissance ou plus exactement la conception ; d'autre part, la mort.

La naissance et la mort ne sont pas la vie. L'une commence la vie, l'autre la termine.

La mort ravit le corps physique de l'homme. De quelle manière la mort ravit-elle ce corps physique ? C'est la terre, ce sont les éléments qui reprennent l'homme terrestre. Ce sont ses propres éléments, s'il y a sépulture, et l'élément du feu s'il y a crémation.

À l'instant de la mort, l'homme cesse d'être seulement à l'endroit où se trouve son corps. Son existence commence à s'étendre jusqu'aux confins de l'espace cosmique. L'homme devient un avec l'univers que, jusqu'à présent, il n'avait pu que contempler. À ce moment, le monde qui s'étend hors de son corps devient son expérience subjective.

Sur ce problème essentiel pour l'humanité, bien des philosophes ou des écrivains ont formulé des opinions contradictoires.

L'homme est ignorant. Il ignore sa destinée comme dit Voltaire : « Que suis-je, où suis-je, où vais-je et d'où suis-je tiré ? » ou

---

[267] : publié dans le n° 114 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2007) « Y a-t-il une vie après la mort ? ».

Alfred de Vigny : « Tout sera révélé dès que l'homme saura de quels lieux il arrive et dans quels il ira ».

Il existe une crainte, une appréhension angoissante de ce qui suit la mort, comme le souligne, à sa manière, Nietzsche : « La barque est prête ; elle vogue là-bas, peut-être vers le grand néant. Mais qui veut s'embarquer vers ce peut-être ? »

Et même si, dans notre égoïsme, nous pouvions marcher les yeux fixés sur un étroit bonheur, enveloppés d'un halo de rêve, et ignorer ceux qui souffrent, la douloureuse lucidité de notre intelligence nous dirait qu'un jour, peut-être proche, tout doit prendre fin pour nous. Alors se mêlerait à nos joies un goût de cendres, jusqu'au moment où, renonçant à toute fierté, nous laisserons échapper les plaintes déchirantes que nous arracheront les affres de la mort.

Malgré son caractère tragique, il est plus facile de s'y résigner si l'on songe qu'elle frappe tous les êtres.

Or Bernardin de Saint-Pierre rappelle que ceux qui ont la foi ne redoutent pas la mort : « Il y a un Dieu, mon fils : toute la nature l'annonce et je n'ai pas besoin de vous le prouver. Sans doute, il y a quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. »

* * *

Je cherche une feuille blanche pour écrire afin d'essayer, comme toujours, d'étaler ma vérité. Je sais bien qu'elle est relative, mais elle est à moi comme mon histoire, comme ton histoire est à toi, comme notre histoire est à nous. Il n'y a que tes cahiers d'allemand. Je les ouvre au hasard et je tombe directement sur « Kummer : le chagrin » et immédiatement « sich Kummer machen um (+ acc) : se chagriner de … ». Eh bien, ton message est arrivé ; à moi aussi tu me manques et je me laisse souffrir avec sagesse, parce que sinon je n'aurais jamais pu découvrir le trésor de la félicité cachée dans la souffrance et, dans cette ouverture

unique, le point le plus grand de vulnérabilité qui, en réalité, ne peut être que le lien de notre plus grande force.

La souffrance nous enseigne la compassion pour comprendre et aider les autres.

Je n'ai même pas à me poser la question au sujet de la vie après la vie. L'homme chevauche entre deux natures le temps (nous) et l'éternité. L'éternité et le temps n'existent comme possibles que dans l'instant. Je n'ai pas de passé, il n'existe plus, je n'ai pas d'avenir, il n'est pas arrivé. En revanche j'ai mon présent dynamique insaisissable si ce n'est par le fait d'être présente, agissante, vigilante, unifiée.

J'allume la TV, Arte pour ne pas trop réfléchir à cette affaire. Il y a un festival de musique dans un château au Danemark, et la phrase arrive en synchronicité : « Ce qui est important n'est pas le concert mais d'être ensemble ». Tu as raison : nous sommes ensemble et nous nous sommes « concertés » dans l'éternité pour ne pas nous poser d'autres questions que celle « d'être ensemble » où que nous soyons, comme nous sommes.

Je sais que je suis très difficile à comprendre quand j'écris avec passion, qu'il est difficile de m'attraper dans une contradiction, qu'il est difficile de s'identifier à moi. Mais tu avais trouvé le secret de l'affaire de l'objet d'observation « en état d'expérimentation en laboratoire » : « Je change, sans pour cela perdre ma structure affirmée, selon les événements internes ou externes auxquels je suis exposée. Les variables imposées à l'objet d'observation, c'est-à-dire moi, changent et produisent des réponses différentes, mais l'identité de l'objet d'observation ne varie pas. Il est égal à lui-même, mais capable de métaboliser les variables introduites sans cesser d'être. »

Qui suis-je mon amour ?

Un revenant de cette éternité où nos âmes ont été créées pour toujours ?

Ou celle qui danse d'étoile en étoile en créant des univers de ballets presque impossibles pour une chorégraphie de facture humaine ?

Ou un de ces peintres anonymes de la chapelle Sixtine ?

Ou le poète qui s'attarde dans ses images pour ne pas assumer la souffrance de les vivre ?

Ou l'intellectuelle pure et dure pour qui aucune hypothèse n'est assez prouvée pour intégrer un système hypothétique déductible ?

Écrit très tard, trois heures le 15 août 2007.

* * *

Je ne crois pas à la mort mais à la continuité dans la permanence.

Une amie sociologue, l'une des premières kibboutznik argentine en Israël, professeur de l'université hébreux de Mont Scopus, avait écrit sur le mur de mon cabinet : « Shalom » et « la mort n'existe pas ». Qu'à-t-elle voulu dire ?

Facile de croire à l'éternité, car nous aurons le temps du pardon de la part d'un Dieu qui va plus bas que nos misères. Facile de croire en la réincarnation qui pourrait ici bas nous rendre plus conscient pour mieux revenir.

Cependant faire d'ici l'éternité, c'est à mon avis la solution, mais plus complexe.

Je site : « en ces temps de vacances, que cela te permette de revoir le Périgord par les yeux de ton beau- père que tu n'as hélas jamais connu ». C'est avec ces mots-là que mon beau-frère Guy m'a envoyé le petit guide sur la Roque-Gageac avec des reproductions de trois tableaux de Lucien de Maleville, le peintre du Périgord, mon beau père, appelé par la famille « Papalou ».

Et je me répète, je ne crois pas à la mort, mais à la continuité dans la permanence. Ces tableaux ne me donnent pas l'impression d'être finis, mais d'être une ouverture vers l'éternité.

Il y a quelques années pendant un de mes voyages au Japon, un maître shintoïste m'a dit que la mort et le sommeil sont des jumeaux. À cette époque, il y a plus de vingt ans déjà, je ne connaissais de Lucien de Maleville que sa photo et quelques tableaux, surtout aperçus chez Régine, la sœur aînée de mon mari. En revanche, j'avais rêvé de lui. Il faut dire qu'il y a vingt ans, je n'avais pas abandonné mon désir de peindre. Hélas ma vie professionnelle et familiale m'ont empêchée de le faire. Oui, j'ai pu un peu écrire pour compenser, en ce qui concerne la peinture, j'ai essayé de faire de moi-même mon tableau qui ne sera jamais fini. Pour le faire, mes modèles ont été des hommes remarquables vivants ou morts à travers ses livres et mes études. Je reviens à mon rêve avec mon beau père. J'étais dans sa maison, il était à ma droite, sur un balcon qui donnait sur le salon. Devant nous, à l'infini, une perspective symétrique et parfaite. En bas, au centre, il y avait un canapé, il me disait : « tu vois, c'est de ce point là central unique qu'il te faudra peindre ». J'ai toujours fait ainsi.

À la droite de la scène, également à l'intérieur de la maison, je voyais un chemin montant, très difficile, en pierre friable et Georges, mon mari, arpentait péniblement ce chemin avec une cane. Ce chemin était-il un calvaire prémonitoire ? Non, mais la représentation en dehors du temps et de l'espace des possibles contingences de la vie et de nos destinées.

Il est pour moi compliqué de décliner ce thème, car je ne crois pas à l'existence de limites tangibles entre ces deux formes de vie différentes : l'ici bas et l'au-delà. Je dirais comme pour l'eau : état solide, état liquide, état gazeux, de la même façon que j'ai pu parler dans un précédent article d'amour étrique, d'amour karmique, d'amour charnel. Je ne te vois pas face à moi charnellement, car tu es invisible, mais je te perçois parfaitement. Mes sens sont éveillés à ton style de manifestation. Mes doigts perçoivent même la texture de ton costume blanc, sa température, mes yeux regardent tes yeux, ma peau touche la tienne. Je ne peux pas dire que tu es mort, mais que tu es ici autrement. Je te dirais

plus : maintenant tu es devenu cosmique. Je peux te parler de tout et tu me comprends et tu me réponds.

Je t'ai réellement peu connu de ton vivant et ce n'est que maintenant que j'arrive à dialoguer avec toi avec la confiance de recevoir des réponses : de ton vivant, je n'aurais pas osé interroger tes silences. Car j'ai pu me vivre comme étant envahissante. Par ailleurs, j'espère que ton évolution dans cette autre nature te permettra de mettre fin à tes peurs de solitaire, bâties par la plus vieille pâtissière qu'est l'illusion, la maya.

Maintenant je suis sûre que tu avais raison d'être secret. Ta vie a été sans doute pleine de souffrance dans ce chemin montant de ton calvaire. Ta mission aujourd'hui, car je suis sûre aussi que ta mission se continue, est d'être juste et de donner à Dieu ce qui est à Dieu et de donner à César ce qui est à César. Enfin, à toi de résoudre les situations que tu as laissées derrière toi. Aujourd'hui, je peux faire mieux pour toi que quand tu étais là, car je t'accompagne en pleine liberté et conscience de mon devoir. Je sais que tu es là, invisible, mais pas absent. Par ailleurs nous nous retrouvons presque chaque nuit pendant le sommeil, comme disait le shintoïste. Je crois que si je rêve de toi c'est parce que tu es là. Pendant le rêve, tu deviens visible.

Nous sommes aujourd'hui le 30 août le jour de Sainte Rose de Lima Pérou. Quand elle est morte, une pluie de rose est tombée du ciel sur les rues de Lima. Quand tu es parti, une pluie de pétales blancs est tombée sur mon âme pour qu'elle puisse se libérer de l'horreur du silence, dans une solitude qui devait être comprise pour ne pas être destructrice. Par ailleurs ce ne sont pas des morts, ceux qui sont dans les cimetières, mais tous ceux dont l'âme s'est endormie pour ne pas se confronter à la responsabilité de la recherche d'une vérité transcendante qui donne la vie.

Fait à Paris et je crois qu'il y a un état solide, un état liquide et un état gazeux. Le temps passe, les saisons se succèdent, il y a les fleurs du printemps et les fleurs de l'hiver. Je crois à la continuité dans la permanence et à

l'éternité ici bas dans l'instant qui est l'unique pont possible pour goûter l'éternité et l'au-delà avant la naissance ou après la naissance. Dieu nous a permis de coexister ici-bas, et nous coexisterons sans doute dans cet au-delà dans lequel où tu m'as précédée pour te faciliter un moment de joie, où je t'ai reconnu et ignoré en essayant de soulager les souffrances de ton calvaire.

Fait à Paris le 21 septembre 2007.

* * *

"Volverán las obscuras golondrinas de tu balcón sus nidos a colgar y otra vez con el ala en sus cristales jugando llamarán, pero aquellas que aprendieron nuestros nombres tu hermosura y mi dicha contemplar aquellas que aprendieron nuestros nombres esas no volverán. Volverán del amor a tus oídos las palabras ardientes a soñar. Tu corazón de un profundo sueño tal vez despertará pero mudo y absorto y de rodillas como yo te he querido así no te querrán." (Gustavo Adolfo Becquer)

Oui, il s'agit d'un poème en espagnol qui parle de nous. Je ne le traduirai pas, je n'écris mes articles qu'en français et je n'ai pas le temps de les traduire en espagnol, je laisse donc pour une fois au lecteur français le soin de se débrouiller. Je crois que vous pourrez le comprendre. Je vous donne une piste :

« golondrina » = « hirondelle »

Par ailleurs, si j'écris ce soir, c'est pour te rendre hommage : tu es parti au paradis sans faire aucun bruit. Je n'ai même pas pu croire à ta mort, mais c'était l'heure et le jour et tu t'es endormi dans mes bras, comme moi dans l'éternité et sur terre je l'avais fait auparavant dans tes bras jamais fermés. C'était un jour comme les autres, sans confusion, sans conflit. Merci, tu es parti comme tu avais vécu, dans un silence plein de respect et, je le sais très bien, comme le disait mon père bien aimé, nous mourons quand nous sommes fatigués de vivre. À ton départ, j'ai essayé de te donner la paix que tu avais bien méritée et j'ai fait de moi le mieux possible pour te dire tendrement : « Pars sans regret, je m'occupe de toi ! »

Ce n'était pas important ce que les autres ont pu penser de nous, je sais seulement que tu m'as aimée depuis l'éternité. Et que dire de mon amour ? Un jour et mille fois je t'ai dit : « Nous aurions dû nous connaître quand nous avions vingt ans », tu m'as répondu : « Tu ne m'aurais pas vu ! » Peut-être, mais chaque soir quand nous rentrions de nos cabinets, tu me disais en plaisantant un peu en apparence : « Un seul être nous manque et le monde est dépeuplé ». Tu avais raison, un seul être me manque, toi, mais le monde n'est pas dépeuplé, car tu es avec moi et avec les autres qui ont besoin de moi, ta présence se multiplie jusqu'à l'éternité. La vie après la mort est une sublime vérité que j'admire, je crois et je suis fidèle à cet autre monde que je ne connais pas encore et que je n'ai aucune envie de découvrir rapidement, car l'éternité est ici, dans ce non oubli, ni de toi ni des mes ancêtres ni de mes amours partis.

L'éternité est ici chaque fois que je donne mon amour, ma science et ma conscience pour ouvrir aux autres le chemin de la vérité éternelle.

Humblement avec amour et confiance le 25 septembre de 2007.
Nous n'avons pas eu d'été cette année
et je crois que tu n'as pas voulu me déranger avec la canicule,
mais je suis confuse comme tout animal fidèle, dévouée et loyale que je suis.
Ta femme d'amour.
Fait à Paris le 25 septembre 2007
et Neruda a dit : « Es tan corto el amor y tan largo el olvido! » (C'est si court l'amour et si long l'oubli !).

* * *

« L'harmonie intérieure » de Georges de Maleville
Chapitre 2 : « L'état intérieur de l'homme »
(extraits de son livre).

« Nous demandons donc qu'on admette cette division septénaire

au moins comme un postulat dont chacun pourra constater le bien fondé en s'examinant lui-même.

Nous poserons donc que l'homme, tout homme, est composé, à l'intérieur d'un sac de peau, de 7 parties différentes que nous appellerons « centres ». Ces « centres » ont des sièges bien précis, mais ils diffusent sur l'être tout entier et leur action s'étend donc sur l'ensemble de la personne.

Ce sont :

1. Le centre moteur, siège des mouvements volontaires du corps humains ;

2. Le centre émotif ;

3 Le centre formateur, c'est-à-dire intellectuel, dont le siège est dans la tête. (L'intellect récupère les impressions pour les classer et c'est à partir de cette classification qu'il nous dirige. Il travaille sur les souvenirs emmagasinés dans la mémoire. Il interprète donc le présent par le passé. Et s'il est éventuellement transformateur de matériaux mémorisés, il n'est pas à proprement parler créateur, puisqu'il ne peut rien créer *ex nihilo*).

Cette digression sur le centre intellectuel, ne nous paraît pas inutile, car ce centre est tout puissant chez les « occidentaux » et il est important de tracer tout de suite les limites ses moyens ;

4. Le centre instinctif qui gouverne les mouvements réflexes du corps et les fonctions organiques de l'homme. C'est lui qui coordonne le travail de la merveilleuse usine qu'est un corps vivant ;

5. Le centre sexuel ;

6. Le centre émotif supérieur ;

7. Le centre intellectuel supérieur. Nous reparlerons dans un instant de ces deux derniers centres dont l'existence n'est pas évidente pour l'homme qui n'a pas cherché à s'étudier.

Il est à remarquer que les centres 1, 2, 4 et 5 nous sont communs avec les animaux supérieurs. Les autres centres sont propres à l'homme.

[…]

Les centres fonctionnent donc continûment, mais certains d'entre eux peuvent mourir avant la mort physique. C'est là une affirmation qui peut surprendre, bien qu'il s'agisse d'une constatation d'évidence dont on tire rarement la conclusion logique :

Le centre sexuel, il est inutile d'y insister a une durée d'activité bien inférieure à celle de la vie physique, du moins en tant qu'organe de communication externe.

Mais il n'est pas le seul à « mourir précocement ». Il en est de même, très fréquemment, du centre émotif : la sécheresse de cœur, l'égocentrisme total de certains vieillards qui ne s'intéressent plus qu'à eux-mêmes et que rien n'émeut plus, même pas la perspective de leur propre mort, est une constatation que chacun peut faire : ces personnes sont mortes intérieurement, leur centre émotif est en léthargie.

Quant aux centres intéressant la vie physique : le centre instinctif et surtout le centre moteur, ils commencent dès l'âge de 25 ans, même chez une personne en excellente santé, une très lente nécrose dont les manifestations sont parfois très tardives, et la mort physique survient quand le muscle du cœur, qui assure l'irrigation de l'ensemble, s'arrête à son tour.

Chez la plupart des êtres humains adultes qui nous entourent, il y a donc des parties mortes, des centres en léthargies : ils portent en eux un cadavre partiel. Cette constatation qui n'est pas agréable est nécessaire et elle est très importante, car elle démontre le fonctionnement indépendant des centres de l'homme, ce qui est capital.

D'autre part, si les « centres » de l'homme peuvent mourir préco-

cement certains d'entre eux meurent presque toujours *prématurément*. Le tragique de la destinée humaine provient en grande partie de cette situation.

[…]

Mais si l'homme était exclusivement construit selon le septénaire dont nous avons parlé il y aurait très peu d'espoir pour lui d'assurer son équilibre et son développement harmonieux. […] Mais il a été autre chose et il le demeure encore à son insu. C'est un constatation bouleversante que de rencontrer chez tel ou tel maître spirituel, chez un homme réellement évolué et unifié intérieurement, le même regard que celui du petit enfant, intense, sans violence, transparent, le regard de celui qui accueille tout ce qu'il voit et qui intérieurement « sait ». Dans les deux cas, il s'agit du *regard de l'essence*, spontané chez l'enfant, retrouvé à la suite d'efforts héroïques par l'homme qui est parvenu à l'unification de lui-même.

Entre temps l'essence, elle, a vécu de sa vie propre à l'intérieur de l'homme, mais sans moyen d'expression.

Qu'est-ce donc que l'essence, si nous essayons d'en donner une approche intellectuelle ?

On peut la comparer au second élément du ternaire de Platon dont nous avons parlé précédemment ou aussi du « double » de l'ancienne religion égyptienne. C'est que l'homme, l'individu-homme, apporte réellement en naissant, dès sa conception, indépendamment du corps dans lequel il va prendre forme et des influences somatiques, psychologiques ou sociales qu'il va recevoir à travers ce corps.

Et, comme le souligne également Platon (rejoignant pour cela une sagesse immémoriale), elle est à la fois personnelle et universelle, propre à un individu déterminé et pour partie commune aux autres : elle est temporelle et cependant transhumaine, car sa durée est indépendante de la vie du corps physique. Et celui qui nous aura suivi jusqu'ici ne s'en étonnera pas. Sa vie propre est en

rapport avec le fonctionnement des centres supérieurs de l'homme.

Mais, de même que ces derniers centres sont, la plupart du temps, ignorés de l'homme qui les porte en lui, l'essence demeure également occultée chez la plupart des hommes qui n'en soupçonnent même pas l'existence. Elle demeure à l'état « d'implant », cachée dans les profondeurs de l'être.

Tel est le drame majeur de l'existence humaine, sa destinée tragique.

L'essence de l'homme est connaissance : elle sait ce qu'elle veut, elle sait pourquoi un homme existe et ce qu'il est venu réellement faire en habitant un corps. Mais en vertu d'une loi inexorable sur laquelle nous n'avons pas à nous étendre et qu'il appartient à chacun de découvrir, elle ne peut pas s'exprimer elle-même et a besoin de la personnalité (corps physique compris) pour s'exprimer et pour agir. C'est ainsi et nous n'y pouvons rien. »

Publié à Paris en 2006

Société et liberté[268]

Expérience d'un vécu de vie à travers le temps en étant moi-même ce que je peux être.

Il fait froid, un froid de neige, de haute montagne d'ailleurs, et je rêve.

Je déjeune dans une brasserie au coin de ma rue, à une place non habituelle. Le ciel dehors est si bleu et je me souviens des années 86 avec RC à Saint-Moritz, les refuges, il skiait, moi j'écrivais. Le soleil était si rayonnant. Le refuge, à l'intérieur, les fenêtres, les murmures, ambiance de familles bien assorties. Il y a seulement 21 ans de cela et le monde a changé tellement que ce qui était le plaisir sans nuages des familles peut être les favorisés sociaux semble ne plus exister, car le mal être est devenu une forme de coexistence.

Les regards tristes, l'autre dans le couple est ailleurs, jamais satisfait de ce qu'il a et seulement pendant la jeunesse dorée, car quand le ciel de la vieillesse qui avance impitoyablement fait ombre sur les fantasmes d'éternité de la jeune âge l'imprudente impuissance des sens, des émotions et des exploits prend la place d'un « rien dire », ou de « nous avons déjà tout dit ».

Cet endroit où je déjeune, m'amène à un temps ancien d'un amour incroyable où nous étions capable de vivre à moins 43 degrés à la Brévenne dans le Jura suisse avec mon mari.

Saint-Moritz est une autre histoire, histoire des jeux d'échecs de Lu Andrea Salomé de Nietzsche. Il m'aimait peut-être, mais à

---

[268] : publié dans le n° 115 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 2007) « Société et liberté ».

cette époque-là, il y avait encore une certaine pudeur et le fait de ne pas vouloir envahir l'autre dans sa vie de couple déjà fleurissante. Il s'agissait d'un homme, comme moi médecin, poète, un romantique qui pleurait avec « Manon des Sources ».

Il n'y avait entre nous qu'une grande amitié et les promenades en Italie avec le chauffage dans la voiture à fond, les fenêtres ouvertes et les paysages sublimes du mont Rosso et lui qui me disait : « cela te convient-il ? ». Oui, cela me plaisait bien, les après-midis avec les jeux d'échecs et cet amour inavouable, car je n'étais pas là-bas pour lui ni pour moi, mais pour nous, dans des échanges d'une incroyable communication. Peut-être aurais-je pu l'aimer, mais je n'avais pas réfléchi à la transgression. Aurait-elle pu nous donner le sentiment d'éternité sur terre ?

Enfin, c'était sublime, pas comme la vulgarité d'un érotisme qui n'aurait pas pu nous combler, mais naturellement nous culpabiliser.

Je partais à cette époque quelques jours après en Afrique du Sud avec l'homme de ma vie, l'élu. Je me demande aujourd'hui et pour la première fois dans ma vie s'il m'a assez aimé pour être l'élu. En tout cas en honneur de la mémoire de ces deux hommes qui sont déjà partis vers l'éternité, je dois voir clair. À cette époque notre monde n'était plus le même qu'aujourd'hui. Je suis sûre que mes confrères diront : « toujours le même, mais caché ». Non, tout va vers le bas et les médias ne font que manifester le nivellement par le bas selon la loi sociologique de Moore et je ne nomme qu'une seule des lois sociologiques.

Oui, peut-être sommes-nous les mêmes qu'il y a 20 ans, mais pas le monde environnant. Professionnellement, beaucoup de choses ont changé. Je fais très peu de vraies analyses, la demande en thérapie est différente : des points nodaux, des accompagnements pour changer de travail, pour se rendre plus opératif. En réalité, les anciennes analyses sont pour une certaine élite, pour des gens qui sont dans le « vouloir être », exigeants, avec l'envie d'avancer

et ils font leur analyse et ils la font bien.

En tant que sociologue et psychologue sociale j'ai beaucoup accompagné. J'accompagne mes patients et mes élèves. Je les « coache ».

Cela me passionne. J'ai l'impression de sortir des anciens carcans très orthodoxes, mais pas trop réalistes par rapport au sens du temps aujourd'hui. Tout va très vite. La vie de famille semble ne pas pouvoir échapper au rythme. C'est difficile même de changer de poste en interne, pour en trouver un plus facile. Tout est à reprendre, à appréhender, et à douter.

Les multinationales coiffent la vie des hommes, même les plus brillants ne peuvent que difficilement changer de vie. La caisse est en or, mais la porte est fermée.

Je parlerai plus tard de l'expérience de la grève qui nous accompagne dans le changement. Lequel ? Pour le moment, ce n'est que confusion.

Paris, le 7 novembre 2007
Il fait froid et je m'en souviens.

* * *

La liberté ? Je la cherche, je me révolte à ma manière. Je ne veux plus être esclave des conventions que je n'accepte pas. Je n'ouvre qu'une petite fenêtre à la modernisation qui avance inéluctablement vers la chute des valeurs essentielles. J'aime beaucoup le silence, l'introspection, j'aime être ici présente, j'aime mes amis, mon travail et ma recherche permanente de l'inatteignable vérité objective. Ma famille est le centre de toutes mes interrogations. Je voudrais que soit offert à mes enfants et petits-enfants un modèle plus équilibré pour ne pas croire que Dieu n'est que l'argent, le pouvoir, l'exhibitionnisme et fracture identitaire. Je voudrais qu'ils ressentent la puissance de l'ancestral et la responsabilité de la filiation. Nous sommes exégètes du « vouloir » et du « pouvoir ». Mais en tant que sociologue je suis

encore plus horrifiée qu'il y a vingt ou trente ans. C'est la fracture identitaire qui m'étonne. Les gens, et j'en traite beaucoup, semblent se considérer comme la « première génération avec chaussures ». Oui, les ancêtres ont été nuls, naturellement avec de « lourdes pathologies » dénoncées ou des pêchés redoutables sans aucun appui rationnel ou scientifique dans les arguments de ces « parvenus avec chaussures ».

J'entends la plainte, le lourd mensonge porté sans honte, réduisant l'ancestral à de mauvaises poussières, car il n'y a pas de reconnaissance. Le monde a changé, j'honore mes ancêtres et je suis attentive à communiquer à mes enfants les valeurs que j'ai reçues. Le reste, c'est leur affaire. La surdité fait partie du nouveau mode sociétaire. Nombrilisme ? Il y a vingt ou trente ans, nous dénoncions l'exploitation sociale. Aujourd'hui, dénonçons-nous l'indifférence ? Nous sommes en nombre croissant, des objets, des machines avec un temps de réfléchir ou d'aimer réduit. Me demanderez-vous ce qu'est « l'équilibre » et je dois accepter que je suis dans un modèle sociologique de la théorie de l'équilibre de Talcott Parsons où les subsister absorbent les conflits. Nous ne pouvons pas voir les réclamations de l'infrastructure sociale qui pourrait changer la superstructure idéologique et de croyances. Rien, rien, droit à la grève, droit au lock-out. Le phénomène ne va pas plus loin. La plainte se réduit au fait de ne pas avoir de métro ou de train pour assurer les obligations. À demain.

J'ai la fatigue du matériel humain que je suis, seule dans ma forteresse et mon impuissance d'être comprise.
L'eau coule sous les ponts et la vie aussi.
Où est la pression sociale qui empêche la liberté ?
Dans l'indifférence.
Fait à Paris le 16 novembre 2007 à 20h30, dans un chez moi qui est le monde et il fait vraiment froid.

* * *

Par rapport aux sciences sociales, les relations non dissymétriques avec une certaine qualité d'irréversibilité sont dirigées vers une notion de pouvoir à un facteur de domination. C'est évident qu'en toute proportion sur la mesure du comportement humain il se fait une allusion aux valeurs. La plus grande pression sociale aujourd'hui vient d'un état de confusion. La dissymétrie et l'irréversibilité marquent les relations du citoyen à l'État et aux autres. Le problème qui reste à esquisser consiste à préciser dans quel cas une « sociologie de l'exploitation » pourrait contribuer à donner un élan de vie à une société qui agonise, impuissante. Quel élément différent et spécifique pourrait aider à connaître ce qui est derrière cette réalité sociale qui est l'indifférence ? Peut-être que cela justifierait un effort de recherche.

De toute manière, le racisme et la ségrégation sociale sont des manifestations dissimulées de vouloir établir un libéralisme à outrance, mais selon le modèle de l'expérience française, un système d'exploitation de l'image pour justifier le Bonapartisme.

Par rapport à l'utilisation des médias, ils ne sont pas libres. Étant donné le fait de ne pas être un utilisateur régulier de la télévision par exemple, me permet de dire que tout et le contraire est dit et dans le cas d'une suppression de quinze jours des informations à caractère disons « sociales », nous pouvons ressentir l'incongruité et l'incohérence. Le processus d'irréversibilité est évident. Il y a une dégradation systématique des valeurs qui permet la pénétration d'une culture de non valeur. Il y a des années, les bandes dessinées présentaient des héros, plutôt des sauveurs. Quelque part, l'usage des armes à feu était considéré comme une tentation à la violence pour les enfants. Le temps passant, il nous faut « Matrix » pour donner une certaine autonomie à l'être humain par rapport à la machine. On dirait qu'il y a encore un espoir de liberté intellectuelle, de réflexion. La technologie avance à tel point quelle minimise le temps de réflexion. La société est exploitée par la technologie et les médias. Au niveau des cadres politiques, rien n'a changé, mais ils font une barrière infranchissable pour l'observation, les élites de la pensée sont plus

fréquemment qu'imaginables, reliés à la louange des vedettes politiques. Nous sommes dans une société où l'on peut voir clairement le phénomène d'exploitation. L'homme devient de plus en plus individualiste. Il devient de moins en moins responsable de sa situation de citoyen d'un état dont il devrait défendre les principes. Il y a quelque temps, on parlait de « familles éclatées », le deuxième pas a été « familles recomposées », le troisième pas, il n'est pas nécessaire d'une éthique individuelle ou sociale. Le contact individualisé devient de plus en plus rare. Les gens passent de plus en plus de temps sur leurs ordinateurs, chattent sur des lieux de rencontre, tout est virtuel, les images deviennent de plus en plus perverses. Dans la solitude, l'homme se satisfait à lui-même à travers des fantasmes qui ne sont même pas tridimensionnels et les enfants se préparent à un monde meilleur par les jeux vidéo.

L'homme est perdu dans un marasme et la fracture identitaire n'est que le reflet concret de la fusion entre le héros mythique et ce qu'à peine il arrive à être quand il n'est pas devant son ordinateur. Ils font de plus en plus l'exploitation par des images marginales. Je dirais que le monde pourrait se sauver, ce monde d'aujourd'hui s'il se réduisait soudain à être un couple seul dans un partage et une présence individuée en acceptant chacun sa vérité. Trop de projection et peu de réalité. L'excitabilité narcissique d'une vedette politique n'est pas le seul élément à produire des grèves. Les exposés sans pudeur de la vie privée des hommes politiques sont une nouveauté qui se veut bonne à l'intérieur d'un néo-libéralisme personnalisé qui ne correspond pas du tout au model puritain américain. Il s'agit d'une parodie. Il y a eu Napoléon Ier et Napoléon III. Maintenant, il y a un vide de scrupules. Les grèves sont des manifestations de révolte face à l'arbitraire. Je ne défends ni les grèves ni les grévistes. Je vois que derrière il y a un mal-être social qui n'a pas l'air de pouvoir se résoudre par l'évolution, mais hélas, comme dirait Marx, par la révolution. Trop de pression sociale.

Avant, il y avait une « théorie de l'équilibre » américaine, et à l'opposé, le Marxisme. Il y a des années, Ralf Darendorf, sociologue allemand, a essayé de faire une synthèse, mais aujourd'hui, le problème c'est la confusion. La tension sociale est extrême. Naturellement, si on cherche la liberté, on devient initialement asocial, c'est-à-dire marginal, c'est-à-dire hors norme. Il faudra que chaque individu se pose la question de sa place dans le monde, sa place dans l'univers, sa place dans la société. Arrêtons de nous faire gaver. C'est très difficile en tant que sociologue, en tant que psychologue, de ne pas voir la chute dramatique de la société dans le néant et l'envol dans des effets de démonstration. Confusion, déstabilisation, déséquilibre, manipulation. Marx dirait que Dieu est mort, mais il n'est pas mort du tout, il se retranche pour pleurer sa solitude.

Fait à Paris, le 18 novembre 2007,
avec la volonté profonde de voir ceux que j'aime,
avoir les yeux ouverts et l'écoute attentive pour pénétrer toute brèche
qui puisse nous amener à un monde meilleur.
Il fait très froid, mais très chaud à l'intérieur de moi-même.
Je perds la patience plus fréquemment que d'habitude.
Mais pourvu que cela puisse servir à quelque chose.
J'ai le sentiment aujourd'hui d'avoir passé un cap.
C'est fini, j'ai moins de colère.

Une leçon de courage[269]

Courage d'exister, de survivre, de supporter la platitude. Courage de taire notre demande de paix et d'élévation spirituelle, du réseau de conscience. Courage, courage, courage. Il s'agit d'un thème qui ne m'emporte pas vraiment, car c'est trop loin de mon expérience personnelle. Je n'ai pas de courage, je n'ai plus de courage ou plutôt je n'ai jamais eu de courage, car les événements les plus difficiles ont obscurci ma vie, mais ne m'ont pas donné de courage. À ces moments, je ne crois pas avoir eu de courage, j'ai laissé faire le devoir, parce qu'il s'imposait à moi. Pas de larme, pas de plainte, pas de jugement au sujet de l'injustice et de la place de Dieu dans mon destin, tragique parfois, mais toujours sublime, car vécu avec force et loyauté face à la condition humaine.

Peut-être la prudence a-t-elle gouverné ma vie, la dévotion, la fidélité à outrance avec mes valeurs et mes idéaux.

Je crois, comme Pascal dans son testament, qu'un homme est celui qui est capable « d'être seul dans sa chambre ». Il n'y a pas dans ma solitude « l'inquiétante étrangeté », les angoisses se sont dissolues à travers les années. Oui, angoisses il y a eu ! Mais contrôlées quand les raisons de leur existence venaient de moi. Incontrôlables quand la douleur venait de la trahison extérieure. J'ai su construire, je n'oserais jamais détruire, et aujourd'hui, je vis très simplement, humblement et sans courage. Si je pense à la vieillesse, à la douleur et à la mort, je ne vais pas plus loin, je n'imagine rien, le néant se fait, car ces choses terribles ne m'ont pas encore handicapée, elles ne sont pas « ici et maintenant ». Si le contrôle, la discipline, la ponctualité et la volonté sont en principe

---

[269] : publié dans le n° 116 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2007-janvier 2008) « Le courage ».

les éléments constitutifs du courage, peut-être suis-je courageuse. Peut-être pouvons-nous parler, d'une certaine façon, de vivre le réel des situations les plus diverses.

Fait à Paris le 10 janvier 2008.
Je me laisse surprendre par le thème
et je t'invoque pour établir une définition
d'après une expérience de la vie au sujet du courage
dont pour moi la difficulté est de le voir.
Toi, tu as eu le courage,
mais c'est moi qui écris aujourd'hui.

* * *

Je n'ose pas conceptualiser le courage. Je doute… Ne serait-il pas de la simple résignation ? De toute façon, je crois qu'il s'agit d'une attitude responsable, acquise à travers le temps par l'acceptation de la frustration du principe du plaisir au bénéfice du principe du devoir… Ne rien laisser pour le lendemain, agir consciemment dans « l'ici et maintenant » en ne tenant pas compte si la tâche à accomplir nous convient ou nous déplaît.

Jung disait que si, à la fin de la journée, un sentiment indéfinissable, un certain malaise nous gagnaient, il fallait se demander : « Quelle est la tâche que je n'ai pas accomplie ? ». Je disais que je n'avais pas de courage, mais peut-être que je le possède, car il n'y a que la mort qui puisse m'interdire de faire ce que je dois faire : assumer la vie, faire face à la solitude que nous n'avons pas demandée, enterrer les morts et aider à vivre en habitant ses corps, les vivants désespérés et désemparés par ses vides intérieurs.

* * *

Je laisse ma porte ouverte aux demandes des autres, je réponds. Celui qui ne vient pas vers moi avec confiance pourra la trouver

plus tard. Je suis optimiste. Je crois à la force de la foi comme expression unique du courage.

Si nous voulons, nous pouvons et si nous avons en nous le vouloir et le pouvoir, le but s'accomplira sans doute.

* * *

La souffrance des autres, si nous sommes ouverts à l'entendre, nous donnera la force, le courage, dirons-nous, de nous confronter par empathie à nos propres objets intérieurs. Alors nous pourrons comprendre le malheur, le manque de réalité qui rend la vie difficile.

* * *

Je crois qu'il faut beaucoup de courage pour vouloir être libre, fort, autonome.

Il n'existe pas de force dans les relations fusionnelles de dépendance.

Cependant, si je ne supporte pas la platitude, c'est, parce que, en moi-même, j'ai été obligée à lutter beaucoup pour échapper à la paresse, « mère de tous les vices ». Ce n'est qu'elle qui engendre la plainte narcissique.

Il est peut-être plus facile de se raconter des histoires de malheur et de traumatismes que de transformer cette fausse souffrance en source de questionnement pour évoluer.

Jung dit : « À quoi servent les épreuves » et il répond : « À nous faire évoluer ».

Sortir de nos croyances, les voir se défaire devant notre regard renouvelé comme des châteaux de cartes nous permettraient de toucher le centre, le point nodal de la question de vivre et d'être. Cela nous conduira à une exploration étrique en partant de zéro.

Enfin je crois que le courage consiste à partir toujours de zéro.

* * *

Si notre tableau du présent ressemble à celui de notre passé, nous n'avons pas, bien sûr, de futur. Figés comme des automates dans des croyances, nous serons incapables de faire le deuil de nos misères et carences.

* * *

Je me laisse dire : j'écoute, je tremble, je vis, je vois chaque jour en moi mourir le vieil homme d'hier, celui de la tristesse qui m'accablait voici quelques secondes et ainsi je renais à l'espérance et j'ai le courage d'aimer encore malgré le choc, les frustrations… Il y a deux secondes, je me suis sentie désolée par l'absence de mes enfants et de leurs amours, mais la pensée est matérielle et ainsi, j'ai pu reconstruire leurs visages, ressentir le grain de leurs peaux et entendre leurs voix… Un sentiment de paix et de sérénité a remplacé soudain la misère et l'effroi de l'expérience précédente.

La solitude est un temple, le silence un souffle d'éternité apaisante.

J'habite chaque millimètre de mon corps et de mon âme. Je tire profit de la puissance de la communication avec les autres, je vis et enfin peut-être le courage n'est pour moi que le désir inépuisable d'Être.

* * *

Par ailleurs, merci à mes frustrations, merci aux épreuves, merci aux souffrances réelles qui ont semé et sèment ma vie.

Les passages ont été durs. Ils le sont encore. Mais derrière la souffrance, quand elle est réelle, il arrive le miracle d'une certaine sagesse. Courage donc, le présent sourit, nous sommes vivants et debout.

Fait à Paris le 21 janvier 2008.

857

Et j'ai rêvé que les roses de la maison de la campagne
étaient replantées et fleuries.
Resplendissantes… et je t'aime.

La vérité[270]

En affirmant que « l'enfer est pavé de bonnes intentions », la sagesse populaire souligne les difficultés auxquelles se heurte l'homme sitôt qu'il entreprend de réaliser, d'achever ce qu'il a conçu. En effet, entre la pensée et l'action s'ouvre un abîme qu'il n'est pas aisé de franchir ; les philosophes, par de subtiles analyses, l'ont démontré, les dramaturges des temps reculés le mirent en scène, reprenant des mythes dont le plus tragique reste celui d'Œdipe. On pense encore à ce travers de la nature humaine en lisant cet aphorisme de Goethe : « Agir selon sa pensée est ce qu'il y a au monde de plus difficile ».

Des obstacles matériels se dressent devant nous, qui peuvent nous faire avorter notre désir de vérité, de sincérité à nous même. Il suffit d'une pierre sur le chemin pour tomber avec le panier d'œufs qui contenait en puissance les poulets dont on avait rêvé.

Parfois, la volonté collective oppose sa puissance terrible à notre désir de vérité. Celui qui pense le vrai ou le juste contre la *doxa*, dans l'hérésie, en fait l'expérience… Ainsi Socrate devant ses juges et, Galilée, s'inclinant provisoirement devant les siens. Si peu de choses suffisent à nous détourner de la voie où notre pensée nous engage, celle-ci trouvant en nous-mêmes des obstacles à son aboutissement.

Alceste, le personnage principal du *Misanthrope* de Molière, a beau appelé de ses vœux les plus véhéments une société fondée sur la sincérité, il se complaît sous l'emprise du mensonge, personnalisé par le plus perfide, mais aussi le plus charmant des sourires. Et

---

[270] : publié dans le n° 117 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2008) « La vérité ».

combien d'autres raisons intimes nous brident et affirment notre impuissance à réaliser nos plus beaux desseins ! Nous avons peur de croiser le fer avec plus puissant que nous.

N'y a-t-il des personnes assez maîtresses d'elles-mêmes pour accomplir le destin qu'elles se sont assignées ? Et ces dernières, n'entreprennent-elles pas une réflexion leur permettant de ne pas se résoudre à l'attitude résignée et dans le même temps révoltée qui est celle de celui qui désire, de celui qui souhaite ? Il semble, en effet, qu'il ne suffise pas de formuler un souhait, projection dans un futur indistinct, mais qu'il nous faille déterminer avec précision l'objectif : ce que nous voulons, ainsi que le chemin, les moyens pour l'atteindre.

* * *

Maintenant, je passe à mes vérités

* * *

Un jour, mes élèves me demandèrent si j'avais eu un maître, un mentor. Le même durant toutes les années de ma vie. Je leur répondis que j'en avais eu plusieurs, puis j'ajoutai : « le fait d'être née fille unique, au centre d'un groupe familial constitué par mes grands-parents maternels, mes parents, mon oncle maternel et son épouse, m'a obligée à tout contrôler dès ma plus tendre enfance. »

Avant que je me sois instinctivement socialisée, le maître intérieur, le *daemon* de Socrate, celui que, tous, nous avons au plus profond de nous, répondait à mes interrogations, trouvait des solutions aux situations conflictuelles. Je me souviens particulièrement d'épisodes avec ma grand'mère : mes parents se disputaient et elle me regardait avec une agressivité ostensible, m'invectivant en italien.

Aujourd'hui que je suis arrivée à un âge adulte, je sais que ma naissance avait, selon elle, condamné ma mère à ne pouvoir

divorcer. Mais, j'avais, alors, la certitude essentielle qu'elle ne me désignait pas comme la cause et le produit des conflits entre mes parents.

La puissance de cette réponse intérieure spontanée, *quasi* illuminée, ainsi que la vérité de mes expériences d'enfant solitaire furent les bases de ma construction future.

Pour cet enfant, que j'étais, tout ce qui était désirable revêtait l'apparence de la facilité. Je faisais ce que je voulais. C'est mon MOI qui, se forgeant au sein de la lutte entre mon ÇA et mon SURMOI, m'a permis de faire les choix nécessaires à mon développement. Mes parents ne comprenaient pas ce qu'était la liberté pour que celle qui m'était allouée fût convenable pour un enfant. Le SURMOI familial ne se manifestait que peu, car chacun des adultes m'entourant était trop centré sur soi.

Prendre un bain, me laver les dents, même réviser dépendaient de ma décision. Si je suivais mon ÇA, ce dernier me menait à une certaine forme d'*ataraxie*, et, rapidement, je ressentais un malaise. Si je négligeais mon corps, celui-là était physique, mais, bien souvent, c'était un malaise psychique, spirituel qui se faisait sentir si je n'avais pas révisé, si mon écriture sur mes cahiers était peu soignée ou encore si je m'étais endormie sans finir mes prières.

Je crois que la vérité est une nécessité. Aujourd'hui encore, je le ressens de la même manière et j'essaie de faire en sorte d'éviter tout malaise.

Si j'affirme que les principes qui guident ma vie sont le contrôle, la discipline, le minutage et la volonté, c'est parce que seuls ces derniers me permettent d'assouvir le désir que j'aie d'être libre, forte et responsable.

Il est probable que mon ÇA soit canalisé afin de m'éviter d'être par trop esclave du principe de plaisir. Vraiment ! je ne suis pas qu'une femme de devoir. J'ai le souvenir de mes vacances d'été, en Argentine. Mes examens universitaires de l'année liquidés en décembre, je partis avec les enfants à la mer, à ma mer, que j'aime

tant. Et, je vivais dans l'eau. Sur le sable, allongée, j'observais l'étendue marine qui changeait de couleurs, je m'endormais au ressac des vagues, contemplant les nuages, tâchant même d'oublier que je savais lire. Pas de nouvelles. Je ne voulais rien savoir.

Mais c'est après coup, la tâche annuelle accomplie, que se sont éveillées et manifestées les plus puissantes vérités et certitudes de ma vie.

Trop manger ... malaise.

Trop dormir … tristesse.

Il me fallait trouver des limites saines. Pourquoi seule la juste mesure pouvait me satisfaire ?

En vérité, ai-je eu peur de l'excès ?

Non, j'ai eu peur de la lecture que les autres pouvaient faire de mon comportement. Maintenant que je suis adulte, je sais que j'ai dû fonctionner selon des mécanismes de dissociations permanentes -au sens où Bettelheim l'entend- des mécanismes schizoïdes. Je devais me défendre : une partie de moi jugeait mon comportement, l'autre agissait. Si je pleurais – je ne me souviens que peu de l'avoir fait – c'était seule ou avec le chien ou le chat dans mes bras. Par ailleurs, je ne voulais pas de conflit. Je sentais bien que les « grandes personnes » avaient fréquemment des sentiments négatifs et cela me hérissait. La vérité ne devait pas être trop loin de la juste mesure, du moyen terme.

Mon regard sur le passé est si réel, si vivant, si vrai qu'il me semble dialoguer avec ces personnages dans le temps présent. Je les vois, je revis les situations, je peux sentir les odeurs, distinguer les couleurs. Si la vie était éternelle sur terre, je commencerais par oser pleurer, mais il est trop tard. Mon être demande d'autres choses, lors, je commence par me questionner.

As-tu aimé vraiment ?

Peut-être jamais !

Mais comment peut-on savoir ce qu'aimer signifie ?

C'est à ce niveau que la question devient complexe. Je n'en sais rien. Je ne sais même pas si je me suis déjà aimée un jour. C'est bien possible… je me revois, me défendant, féroce, car la douceur peut se transformer en violence, passé un certain seuil de tolérance (très haut par ailleurs).

Me suis-je écoutée vraiment ? Me suis-je écoutée lorsque mon désir dépassait ma capacité de frustration ? À dire vrai, je n'en sais rien. Un grand maître disait : « l'homme ne peut rien faire, car, tout arrive, mais il peut donner le meilleur de soi afin que les choses arrivent autrement ».

J'ai l'impression de m'être faite seule, à coup de bâtons, mais, avec un tel amour – dans le sens le plus absolu – qu'en vérité, je ne pourrais pas m'arrêter sur des cas particuliers. Ma vérité, et elle est absolument relative, c'est que j'essaie de faire le mieux possible pour que les choses se déroulent autrement. Aimer mes enfants, aimer la vie, aimer le silence, goûter un bon vin… J'aime la mer, elle m'a apporté la vie, la sensation d'un corps habité. Et après ?

Après, il y avait toujours une certaine nostalgie de la séparation, comme cela peut exister dans un couple ; un instant survenait où, en moi, une petite voix demandait : « jusqu'à quand ? » et je ne pouvais pas oublier la condition humaine.

Aimer la mer est possible, Elle sera là, là-bas, encore et encore. Aimer un homme est un supplice de précarité.

Fait à Paris, le 16 février 2008
Avec une certaine douleur de ne pouvoir échanger avec toi, sur le thème, sur nous.
Mais comme tu disais avec raison :
« ma vérité, ta vérité »
et … la Vérité, qui est dans l'au-delà
où tu habites aujourd'hui dans la cour des Justes. J'espère …

* * *

Épilogue

* * *

Je suis ce que je suis, une femme, disons, un peu forte, et qui n'a que des besoins concrets : qu'on me laisse travailler, qu'on me laisse dormir. Je n'ai besoin que d'une couverture, d'un lit, même d'appoint, pour m'assoupir et être en paix. Semblable à mes semblables, je suis née seule. Partie de ma mère pour me confronter à la vie, à ses réalités. Je veux respirer chaque jour plus profondément et m'éveiller paisiblement, avec ou sans le soleil, pour servir le monde. Je connais bien les nuits où, afin de protéger les autres, plus souffrants encore que soi-même, l'on se prive de sommeil ; mais, aujourd'hui, je veux dormir, je veux aimer en paix, recevoir la grâce de l'appel d'en haut. Je veux dormir et je demande à la grâce divine de m'assister : je veux m'éveiller à la vérité pour bien dormir dans la paix des justes.

Fait à Paris, à 3h30 du matin
Dans une nuit sans sommeil où l'appel d'une compréhension
de l'éveil et du sommeil physiologique m'a été envoyé par la grâce.

Je travaille tout comme le petit ouvrier de l'Évangile le faisait. Je n'ai rien demandé que je ne pensais pas avoir mérité. Je veux dormir et me réveiller, pour exister, bien éveillée.

Saint Matthieu dit « Réveille-toi, toi qui dors, réveille-toi d'entre les morts et le Christ t'illuminera. »

Je ne veux qu'une couverture et un sommeil réparateur après les journées merveilleuses passées à un travail qui est ma vocation, ma vie et l'assurance de mon éternité. Parfois, l'envie me prend de dire adieu. Mais, ce n'est pas le moment et, avec passion comme toujours, je dis : « À demain ! »

Écrit, sincèrement, le 20 février 2008. Je ne souffre pas, je constate simplement qu'être sincère et spontané est mon unique

manière de partager ce que je peux comprendre dans cette vie.

Fait à Paris, en dehors du temps
Avec cet amour qui est plus fort encore que mon égoïsme existentiel, mon égoïsme de survie…
Toi, tu n'étais pas comme moi. Mais, tu as traversé la vie avec tes limites existentielles
sans jamais te demander à quoi tes souffrances pourraient servir.
Je suis différente, je communique, je n'ai pas honte d'être ce que je suis aujourd'hui :
au service de cette divine vérité qui nous échappe.
J'ai abandonné la mer qui, en dehors du temps, me caressait …
Un dernier mot :
Seigneur, délivre-moi des faux luxes, laisse-moi me dépouiller des vanités.
Donne-moi l'eau de l'Atlantique comme baptême et le sable pour régénérer mes tissus.
Vanitas vanitatum et omnia vanitas … au revoir, au revoir apparences.
La vie commence aujourd'hui.
Écrit à Paris, au cours de la même nuit, à cinq heures du matin, avec conviction d'avoir été moi, presque toute seule à constituer mon étayage.

L'étoile[271]

Les formes, impressions organiques, viscérales, gustatives, les formes qui sont le propre de l'enfance et qui sont fondamentales pour le développement ultérieur de l'être humain, demeurent, dans mon souvenir, la base obstinée de tous mes entretiens avec moi-même. Dans ses pulsions initiales, il y avait une certaine peur : la peur de la nuit, et, il y avait une phrase que je répétais chaque fois que la nuit tombait dans le ciel, sublime, de mon pays, où, très rarement, les nuages menacent d'occulter le tremblement permanent des étoiles. Oui ! J'ai eu peur des étoiles. C'est l'unique souvenir qui, encore aujourd'hui, serre mon ventre et me fait réfléchir.

Pourquoi avoir peur des étoiles ?

Sans doute parce qu'il y avait, dans ce ciel sombre une prédiction de mon destin d'étoile filante. Plus tard, adolescente, à la campagne, je contemplais le ciel et ses myriades d'étoiles, je n'avais plus peur, mais, j'avais le sentiment d'une fugacité, d'un caractère éphémère…

C'était l'hémisphère sud ! Et, les constellations qui ont accompagné ma vie !

L'été, la croix du sud, légèrement inclinée, quatre étoiles, distinctes, que, jamais, je n'ai rencontrées ailleurs. Une seule étoile m'accompagnait toute ma vie : l'étoile du berger dont le halo inonde le ciel. Je crois qu'un jour, en la suivant, j'abandonnais les constellations de l'hémisphère sud pour aller vers le Nord, je sentais, en moi, que le plus difficile serait de m'adapter à un ciel si différent. Mon destin

---

[271] : publié dans le n° 118 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2008) « L'étoile ».

de pèlerin m'amenait à avoir peur, une fois encore, car le ciel, car les constellations du Nord n'avaient rien à voir avec tout ce que j'avais connu ma vie durant. Mais aussi, peut-être mon étoile n'est-elle pas la bonne ?

Elle est étrange, fugitive. Je ne la vois plus comme avant, lors de chacune des nuits que compte ma vie. Il pleut, le berger s'éloigne, mon âme s'attriste, je me sens comme une brebis qui s'est égarée, mais j'insiste toujours pour transformer la nuit sombre en une luminescence…

Miramar, *mois de Janvier, d'une année quelconque dans un siècle quelconque après la naissance du Christ.* Il fait nuit, des amis, la famille, tous réunis autour du feu et d'un sublime barbecue arrosé de bons vins. Je ressens le besoin de me replier en moi-même, je m'assieds sous un arbre. Je te prends dans mes bras mon fils parmi le silence, les étoiles, le bruit comme loin derrière nous. Je pense à mon étoile, à ton étoile et te serre très fort. « Pourvu que ton étoile soit moins étrange que la mienne ! » Il me souvient encore aujourd'hui des larmes qui coulent, au milieu de tout le monde, nous étions ensemble, seuls, tous les deux, comme des frères… Tu étais l'ange de mon royaume.

Bien des années plus tard, tu es parti vers les étoiles et une autre ère… une autre vie, pour une autre éternité a débuté.

Tu es maintenant l'étoile qui me suit dans les cieux de chacun des hémisphères…

* * *

Je me souviens, Georges, tu avais voulu passer une nuit à la belle étoile. Le dix-neuf août de l'année dix-neuf cent quatre-vingt cinq. Il y a une éternité. Moi, femme de la ville, je ne connaissais la campagne, qu'à dos de cheval et au galop. Le dix-neuf août de l'année dix-neuf cent quatre-vingt cinq… Je revenais de Suède. Tu es venu me chercher à l'aéroport. Nous sommes allés à Rueil-Malmaison, dans le jardin de Joséphine qui entourait la maison de

ton enfance, celle où tu naquis. Elle avait été vidée après la mort de ta mère pour être vendue. « Le jardin est immense, tu as tout prévu pour que l'on puisse dormir à la lumière de la voûte céleste. Comme par hasard, tu as pris la tente de randonnée utilisée lors de ton périple à bicyclette, à travers la France, et des sacs de couchage… La belle étoile, je ne l'ai pas vue tant il pleuvait, tant il pleuvait. Tu as, malgré tout, réussi à allumer le feu pour le repas… » La fatigue du voyage me fit plonger dans un sommeil mérité et accueillant. Le bruit de la pluie était plus beau que toutes les cascades du monde. Le matin, lorsque nous nous réveillâmes, c'était l'intérieur de la tente qui ressemblait le plus à un marécage, la porte n'avait jamais été fermée.

* * *

L'adolescent pèlerin dans le monde… Dans mes articles précédents j'ai dit : « je n'ai pas eu, je n'ai pas et je n'aurai pas le courage » et c'est toujours aussi vrai ! Mais je connais aussi ce qui est nécessaire pour ne pas manquer à mon devoir, pour pouvoir achever ma tâche.

Une fois que mon berger fut parti au ciel, je sus que je n'avais pas eu, n'avais pas et n'aurai pas d'étoile… Je regarde le chemin devant moi, les arbres, les bâtiments. Ce qui se rapproche le plus du regard des étoiles, c'est le regard des autres, de nos semblables. Dans le regard des hommes, je trouve quelque chose qui doit ressembler à la splendeur des étoiles. Je préfère regarder vers le bas. Je préfère écrire sur le reflet des étoiles dans l'eau, les lacs et sur la mer. Je me dis que si je puis parler métaphoriquement des étoiles, je devrais être capable de situer en moi celle que je suis, mon guide. Je dois être largement introvertie. Je viens de découvrir que le ciel est mien dans ce noyau de l'immanence où je me retrouve avec Dieu. Je ne suis pas triste, je ne suis pas morte, je respire, j'accueille, je donne, je reçois. Mais, moi ! Je ne serai jamais qu'une étoile filante, comme au commencement…

Écrit à Paris le 3 mai 2008 ;

Tu me manques.
Je ne veux pas revenir sur notre étoile de couple,
peut-être une autre fois, peut-être un autre jour.
Aujourd'hui beaucoup de choses auxquelles réfléchir, encore, je sais …
Mais nous avons rayonné ensemble, la sagesse, la joie de vivre et la force,
la puissance et la conscience.
Nous avons été accordés comme des violons d'Ingres.
Et il y a du soleil. À bientôt !
L'unique éternel, l'unique guide qui me dépasse, moi voyageuse perdue,
c'est cette étoile, mon berger.
Aujourd'hui, je me retourne et, regardant le chemin passé,
je vois que c'était bien.
Chaque jour de vraie communion, nous avons rétabli l'ordre cosmique.

* * *

La première partie de l'article prend sens quand je me dénonce moi-même dans la deuxième partie.

Je méconnais mon étoile. Mais c'est sûr qu'elle est en moi-même. J'ai l'impression de l'avoir intégrée, parce que l'illumination extérieure des étoiles ne m'a jamais touchée entièrement. Je ne pouvais pas les toucher, je ne pouvais pas partir avec une étoile. En étant résignée et en étant petite et toute recroquevillée en position fœtale, j'ai pleuré tant de larmes que j'aurais pu arroser mes plantes. J'ai tellement souffert, seule dans cette immense maison. « Les enfants ne pleurent pas dans les grandes maisons », c'est la phrase que j'ai toujours entendue. Oui, dans les grandes maisons, personnes n'entend les enfants pleurer. J'ai habité une grande maison, avec un pavé mosaïque blanc et noir. J'étais assise sur un coussin, en face de moi, le portrait de mon grand-père qui était parti. Il était l'unique à m'avoir entendu pleurer de souffrance authentique quand je regardais avec peur les étoiles nocturnes. Il savait que le ciel noir m'écrasait, mais était inatteignable. Les larmes, le reflet de l'eau dans le vase de cristal avec des fleurs rouges, les larmes de la vierge, cette vierge de la

mer « Stella maris » couronnée d'étoiles. Comme j'aimais cet homme, mon grand-père. Assise recroquevillée en position fœtale, le petit coussin rouge, le carrelage blanc et noir et les larmes. Mon grand-père n'était plus là. Devant moi son portrait. Je passais des heures à le contempler pour lui donner ma vie, ma puissance, ma force, ma chair. Seulement, je ne pouvais lui donner que ce que je possédais, mon âme étoilée. Comme un lac, mon âme reflétait l'unique, la première étoile que j'ai connue dans ma vie. Je me blottissais dans les bras de mon grand-père, je n'avais pas peur. Les années passant, je lui offre humblement l'étoile qui brille dans mon âme et je pleure encore, d'une tristesse tellement profonde comme le reflet des étoiles dans l'immensité de l'Océan Atlantique en face de moi.

Tu es en moi, je suis en toi, il n'y a pas de temps, nous étions ensemble un jour sur terre, nous sommes ensemble aujourd'hui dans l'instant présent qui se fait éternité. Merci de me permettre, grand-père, de jouer avec les étoiles dans la nuit obscure sans plus avoir peur.

Fait à Paris, sincèrement,
et les larmes coulent à l'intérieur de mon âme, de mon corps
et mon ventre est parsemé des étoiles,
et il fait beau, et les larmes ont arrosé les fleurs du printemps.

L'innocence[272]

Dans la rêverie innocente de ma première jeunesse, je croyais que le prince protecteur et aimant viendrait me réveiller comme dans les contes d'Hoffmann parmi lesquels *La Petite Sirène* devait par amour changer sa queue écaillée pour de vrais pieds, la rencontre avec le prince demandant d'elle un sacrifice pour qu'elle puisse marcher côte à côte avec lui, l'aimer et être aimée. Combien avait-elle souffert, la petite sirène, chaque pas était pour elle un attentat permanent à son innocence.

Trente ans après, lors d'une croisière en Norvège, j'ai contemplé avec une émotion incroyable cette sublime sirène. Et je me mettais dans mon silence, à comprendre pourquoi dans l'imaginaire de l'écrivain, chaque pas dans le réel de la vie avait été un sacrifice pour elle. Que pouvons nous perdre dans notre vie ? Avec beaucoup de courage, nous pouvons perdre nos illusions, nos identifications, notre naïveté sans pour cela nous exposer à perdre en nous notre innocence.

Mon premier amour n'a pas été un prince, il n'avait pas demandé à changer. Il a vécu dans sa tour d'ivoire sans percevoir que mon innocence pouvait se flétrir en comprenant que notre départ ensemble n'était qu'un rêve adolescent. Oui, pas à pas, douloureux et terrible, loin de la détruire, cela m'a permis de garder mon innocence comme un trésor pour trouver un jour, peut-être à l'automne de ma vie, le vrai prince qui saurait découvrir mon existence de femme à part entière.

Je me suis introvertie profondément, des défenses féroces ont

---

272 : publié dans le n° 119 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2008) « L'innocence ».

protégé l'innocence. J'ai changé le désir d'être écoutée par le silence que produit la tolérance. Je me souviens me poser la question « où suis-je ? » et je me suis accrochée à mes quatre enfants pour éviter la chute dans une réalité fausse qui menace l'innocence et conduit à la naïveté ou à la manipulation perverse. Chaque pas dans ma vie a été conscient. J'ai toujours eu des pieds fragiles, tellement était dur le contact avec la méchanceté, mais j'ai gagné chaque jour ma guerre, mes batailles et je suis devenue forte, mais innocente et je ne le regrette pas.

Je me souviens de cette lecture du conte d'Hoffmann. Il m'avait tellement impressionné que parfois, dans ma position presque hallucinatoire adolescente, il me semblait voir dans les étalages de poissons, la petite sirène blonde qui devait être coupée pour devenir femme. Je me demande aujourd'hui comment cette innocence a pu rester. Il s'agissait peut-être du déni ? Non, ce n'était pas du déni ! C'était presque de la clairvoyance. J'attendais l'instant suivant pour croire, et croire, et encore plus croire, que je pouvais changer le monde, changer les autres. Une stratégie très intéressante à mon avis s'est mise à fonctionner : je laissais parler ma force pleine de la puissante innocence pour trouver la brèche chez les autres et les punir sans pitié.

L'innocent est sans doute un sauveur qui n'a pas peur de se détruire dans la tentative de faire justice. Il faut qu'il soit un modèle pour les autres et pour lui-même, ne pas dévier du chemin, ne pas avoir de prix.

Dans le silence si profond de mon existence, j'ai décidé de lutter comme j'aurais pu accepter les compromissions. Mais non, il n'y a pas de compromission possible. Quand le Christ a chassé les marchands du temple… J'ai été étonnée à la première lecture de ce thème. J'ai toujours été marquée par des histoires, des thèmes historiques, des chansons, des poèmes. Des premiers pas dans la vie avec mes pieds sur terre, je me souviens, je n'avais même pas trois ans. Mes parents étaient sortis le soir et sont rentrés vers trois heures du matin. Je ne savais pas l'heure, mais je sentais déjà

le temps. Quelqu'un en moi sait l'heure, car l'innocence fait en moi écran aux émotions futiles. Je n'ai pas voulu quitter ma grand-mère, mais je me suis endormie dans ses bras, où il est normal que les enfants s'endorment. Ma mère a voulu me prendre de ses bras. Je vois l'image, son châle tricoté bleu clair, la tendre chaleur de ses bras. Le matin suivant, j'ai vu les draps de mon berceau ouvert, mon père y avait posé son réveil, sur mon berceau ; ma chambre était à côté de la sienne. C'est à ce moment, lorsque j'ai vu ma place prise par un réveil, que je pleurais, inconsolable, l'image est très forte, que j'avais abandonné mes parents ! Pendant des années, j'ai parlé seule dans la cour de récréation. Les filles étaient si loin de moi… naturellement je parlais seule…

Je vivais avec plénitude l'hiver. Et j'étais stupéfiée au printemps avec la floraison, chaque feuille me parlait d'amour. Un jour, j'avais 12 ans, je sortais du collège, je regardais les fortitias d'un jaune éclatant sur un ciel bleu profond et voici la première question, dans cette sublime solitude, j'écoutais pour la première fois en moi-même : « tu es amoureuse de l'amour », donc je n'avais pas quitté mon rêve du prince protecteur. J'allais faire avec ce premier amour une erreur que j'ai répétée sans cesse dans ma vie d'exploration : j'ai fait d'un pêcheur un roi. Et j'ai recommencé à chaque fois. Cette recherche permanente de l'idéal ne m'a pas empêché de vivre une vie banale, de vivre d'intenses communications avec les autres. Dans tous les cas, j'étais moi-même, sans prétention.

Il y avait une chanson qui disait : « demain, en automne, l'arbre reste sans feuille, comme cela. La distance et la mort lente des choses simples, des choses simples qui restent mourantes dans le cœur. Pour cela, ma fille, ne pars pas aujourd'hui en pensant tout retrouver à la même place, mais avec une compréhension différente » et la chanson continuait « Et pour cela ma fille ne pars pas maintenant, car l'amour est simple et les choses simples, le temps les détruit. On revient toujours aux endroits que l'on a

aimés dans sa vie et alors on comprend comme sont absentes les choses chéries. »

Et puis il y a eu le poème de Amado Nervo qui disait : « parce que je vois à la fin de mon long chemin que j'étais l'architecte de mon destin. Quand j'ai semé des roses, toujours j'ai récolté des roses. Et si, dans ma vie, il y a eu des nuits tristes, il y en a eu d'autres tendrement sereines. Vie, rien je ne te dois, Vie, nous sommes en paix. »

Toutes ces choses dont je parle ne sont que des jalons de mon chemin d'innocente. Par droiture, je me suis mise presque toujours hors contexte. Et par droiture, j'ai gagné le fait d'être aimée et reconnue malgré ma différence. Oui, je le répète : Vie, rien je ne te dois, Vie, nous sommes en paix.

En revenant à ma sirène, l'histoire est restée l'histoire de l'innocence, mais les événements ont changé ma perception du réel et ont cautionné mes choix conscients. Je ne suis pas la tendre adolescente qu'un jour j'ai été. Chaque pas dans la vie m'a mis en face de la vérité de la condition humaine. Cette fragile condition qui était venue sonner à la porte de mon in-conditionnelle innocence adolescente. En deux mots : reste pure, fais des hommes, fais des pêcheurs des rois, tu as le droit de croire, tu l'as gagné. Il n'y a eu peut-être ni amour ni éveil, ni de prince pour me protéger, mais je me suis faite confiance, en attendant la joie de pouvoir, un jour, marcher solidement sur mes pieds à la rencontre du bien aimé.

Fait à Paris, le 19 juillet 2008,
avec confiance, une sciatique qui dure depuis quatre mois,
mais elle aurait pu durer l'éternité,
car je marche dans la vie entre des êtres comme moi dans le vrai sublime
paradis de l'innocence.
Car il y a des innocents. Si on les cherche, on les trouve.
Il y a une fraîcheur dans l'air et tu es là
et tu m'entends et ta phrase était :

« ne perds jamais ton innocence »,
car tu l'avais perdue et changée par la naïveté.
Ce n'est pas moi qui faisais des pêcheurs des rois,
mais toi. Je t'aime.
Bénis soit l'Éternel. Je marche sur mes pieds.

La répétition[273]

Dans la répétition, il y a une force interne qui « co-actionne », elle est facilement observable dans la névrose obsessionnelle dans laquelle le sujet se voit comme étant poussé par cette force complexe qui, provenant de l'inconscient, « inflationne » la conscience en produisant des comportements répétitifs et parfois des rituels sans lesquels des dangers divers peuvent assiéger l'individu. Dans la compulsion à la répétition, il y a un profond « non vouloir » se sortir des sentiers battus. Mais la répétition n'est pas seulement un évènement dans une vie, mais dans une série de vies ; cette force qui « co-actionne » le sujet semble parfois être la même qui agit sur les grands-parents ou quelqu'un d'autre dans la saga familiale.

Dans l'inconscient psychique, nous pouvons reconnaître la suprématie d'une pulsion à la répétition, provenant des mentions pulsionnelles, et dépendant probablement de la partie la plus intime des pulsions, si puissante qu'elle se situe au-dessus du principe du plaisir et confère à certains aspects de la vie psychique son caractère démoniaque. Cette notion fondamentale, on la trouve chez Freud, dans « Le schéma de la psychanalyse » en 1938, quand il parle du mythe d'Œdipe en désignant de cette manière la parole de l'Oracle qui annonce ce dont doit s'acquitter le héros, en énonçant son destin implacable et en condamnant par la même tous les fils à passer par le complexe d'Œdipe. En français et en espagnol, le mot « compulsion » a la même origine latine : « qui pousse, qui co-actionne ».

Au niveau de la psychopathologie concrète, la compulsion à la

---

273 : publié dans le n° 120 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2008) « La répétition ».

répétition serait un processus incoercible et d'origine inconsciente en vertu duquel le sujet se place de façon active dans des situations pénibles en répétant des anciennes expériences sans se souvenir de ces expériences passées, mais, au contraire, en pensant les vivre pour la première fois. Freud la considère comme un facteur autonome irréductible, on dirait en analyse, une dynamique conflictuelle entre les principes du plaisir et du réel. Le thème de la compulsion à la répétition prend une place centrale dans son essai « Au-delà du principe du plaisir », 1920. La psychanalyse a été confrontée dès le commencement à des phénomènes de répétition comme le cérémonial obsessionnel sus cité. La répétition reproduit, de façon plus ou moins déguisée, des histoires qui ont eu lieu avant. En outre, ce qui était refoulé a une tendance à retourner au présent soit par le rêve, le symptôme ou un acte réalisé au présent.

Dans la cure analytique, les phénomènes de transfert et contre-transfert permettent l'élaboration du travail du refoulé en l'actualisant dans la relation avec l'analyste. Selon Freud, la compulsion à la répétition ne se manifeste jamais en état pur, elle semble obéir toujours au principe du plaisir. Dans « Inhibition, symptôme et angoisse » de 1926, Freud y voit le même type de résistance habituel de l'inconscient attiré par des modèles inconscients sur le processus pulsionnel refoulé.

Au service de quoi agit la tendance à la répétition ? En serait-ce comme pour les rêves répétitifs, des tentatives du « je » pour contrôler et réussir de manière dérivée, par abréaction, à fractionner les tensions excessives ? Serait-ce une façon de couper une pulsion tellement extrême qu'elle pourrait produire la folie ou la destruction ?

Ce fractionnement éviterait la pulsion de mort. Donc, pour certains courants, on parlera de tendances répétitives qui permettent la manifestation de tendances restitutives du « je ». La tendance répétitive va au-delà du principe du plaisir. Maintenant, la tendance restitutive constitue une fonction qui essaie, par des

moyens différents, de rétablir la situation antérieure ou le traumatisme. Dans ce cas, elle utilise le phénomène répétitif pour le bien fait, au bénéfice du « je ». Donc nous voyons cette tendance restitutive comme un mécanisme de défense dans lequel le « je », soumis à la compulsion à la répétition, décharge la pression du traumatisme et tend à dissoudre progressivement la tension en modifiant les conditions internes qui lui donnent origine. Nous serons maintenant au niveau de mécanisme de défense d'abandon de la répétition.

La question est alors l'affaiblissement partiel et répétitif d'un traumatisme dont la force a été d'une grande puissance et non complètement refoulée. Dans les histoires de répétition, il y a la recherche d'un idéal pour compenser la perte, le manque occasionné par le traumatisme. Les rêves répétitifs peuvent être considérés, étant donné que le rêve est le chemin royal de l'inconscient, comme des tentatives pour rétablir et restituer un nouvel équilibre des fonctions psychiques du patient. Le bonheur est mélangé à une souffrance étrique évidente. La recherche des objets de substitution est clairement visible dans la névrose abandonnique.

Dans la compulsion de certaines positions dépressives ou paranoïaques, la confiance envers l'autre, qui ne possède pas les « vraies valeurs », peut être un piège pour produire l'échec d'une relation. Par exemple, rêver l'idéal, choisir l'objet représentant l'idéal, c'est décevoir, échouer. Dans la première partie, nous sommes dans le principe du plaisir, dans la deuxième partie, dans la pulsion de mort.

Personnellement, je crois au principe de la répétition comme principe de défense que nous devons interroger chaque fois sérieusement. C'est-à-dire que je dois me confronter, en tant qu'analyste, à établir une dialectique entre mes propres répétitions et celles de mes patients. Si les miennes cèdent, je serai en mesure de faire céder les répétitions du patient. Il s'agît d'un travail à deux, non d'un isolement théorique !

Fait à Paris, le 13 septembre 2008, pas un jour comme les autres.
Les plantes sont parties, il y a le ravalement dans la cour.
À quoi ressemble cet après-midi de septembre ?
Je n'ai pas l'impression d'une répétition,
mais la perception d'une prison possible telle que peut être considérée la répétition.
Le ravalement sera la fin d'une histoire
et la répétition de la frustration de la lumière n'aura lieu que dans quinze ans.
J'ai entendu sonner une cloche, suis-je le chien de Pavlov ?
Il est conditionné, il obéit à la loi naturelle.
À réfléchir, nous sommes des hommes et il fait beau.

Les maladies de la civilisation[274]

« L'homme n'a de contact avec son âme que par la vie intérieure,
et dans la civilisation des machines
la vie intérieure prend peu à peu un caractère anormal. »
Georges Bernanos (*La France contre les robots*)

Au sens abstrait, la civilisation est l'état des individus ou des pays civilisés par opposition à barbarie. Le problème de la civilisation est précisément de substituer aux énergies animales des forces disciplinées, harmonisées, spiritualisées, de transformer les fanatismes et les idolâtries en certitudes fondées sur les exigences de la conscience personnelle. Les craintes de Chateaubriand se sont répandues depuis un siècle. De tous côtés retentissent des cris d'alarme en faveur de la « personne humaine ». Mais peut-être sommes-nous dans une période de transition au cours de laquelle il va falloir trouver un équilibre entre les États par l'organisation d'une paix durable, un équilibre entre les individus par la solution des problèmes sociaux.

Il est facile de comparer le chiffre de la population du globe aujourd'hui au chiffre d'il y a un siècle ou un demi-siècle, le nombre de Parisiens respectivement en 1908 et en 2008. Rappelons les causes de l'agrandissement de l'espèce humaine : progrès de l'hygiène avec diminution de la mortalité infantile ; progrès de la médecine avec diminution de la mortalité des femmes en couche ; allongement de la durée de la vie dû aux travaux de gérontologie. Il y a également eu des progrès dans l'exploitation des richesses du globe, du sol et du sous-sol, ainsi

---

274 : publié dans le n° 121 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 2008) « Les maladies de la civilisation ».

que le peuplement de terres nouvelles comme le Far West, la Sibérie, l'Afrique… Tout cela étant la conséquence du progrès scientifique et du progrès technique.

L'économie et la politique ont leurs exigences. Il faut accepter la pesée sociale dans la mesure où elle est indispensable. Mais sachons retrouver notre liberté. C'est ainsi que Paul Valéry dans la *Politique de l'esprit* nous explique que le monde moderne dans toute sa puissance, en possession d'un capital technique prodigieux, entièrement pénétré de méthodes positives, n'a su toutefois se faire ni une politique, ni une morale, ni un idéal, ni des lois civiles ou pénales, qui soient en harmonie avec les modes de vie qu'il a créés, et même avec les modes de pensée que la diffusion universelle et le développement d'un certain esprit scientifique imposent peu à peu à tous les hommes.

Pour sa part, le Père Teilhard de Chardin est assez optimiste, car il imagine la collectivisation comme l'avant-dernier stade de l'évolution progressive qui doit conduire la spiritualisation suprême de l'espèce humaine.

* * *

Sous le titre *Un monde nouveau*, André Siegfried écrivait entre autres que l'homme doit s'adapter à un milieu technique, économique, social et politique nouveau. Or cette adaptation comporte une révision de notre morale dans laquelle la position de l'individu vis-à-vis du groupe devra être précisée dans des conditions nouvelles.

* * *

Le mal des civilisations, disait Alain, est qu'elles sont mécaniques.

Cette marche en avant de l'humanité, cet agrandissement et cette élévation de la dignité humaine du point de vue social et politique, toute cette évolution opérée tant en Amérique qu'en Europe de 1780 à 1800 est, en grande partie, due à Montesquieu.

Depuis lors, il n'est pas une constitution française ou étrangère sur laquelle cette influence ne se soit pas exercée pour la séparation des trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Pour l'établissement d'un régime de liberté individuelle, d'indépendance politique et d'affranchissement social. Montesquieu demeure.

Que demandons-nous en fin de compte à une civilisation ? De donner à tout homme venant en ce monde le plus de chances possible de réaliser sa vocation spirituelle dans un juste étagement de ses besoins et de ses fonctions.

* * *

La maladie n'est qu'un dérèglement de l'ordre établi naturel, inné ou acquis, aux niveaux individuel, psychosocial ou sociologique. Aujourd'hui, mon approche fusionne les trois niveaux et c'est avec la vision du sociologue que je contemple les trente dernières années. Mon travail en médecine sociale m'a permis de rassembler des observations de la norme et m'amène à les conceptualiser.

Voyons un niveau individuel. La fréquence des dyslexies a remarquablement augmenté dans les sociétés développées ; les moyens de communication qui activent le cerveau gauche pragmatique produisent une réaction chez les enfants surdoués qui les amène à résoudre les situations réelles comme s'il s'agissait de situations virtuelles, entraînant une fréquence plus importante des dyslexies chez les enfants surdoués que chez les enfants qui ont un développement cérébral moyen ; il y a une altération de la perception par le défaut de concentration dû à la pulsion de revenir sur les consoles de jeu. J'ai pu constater que les troubles dyslexiques persistent dans le temps et ne sont pas clairement identifiés.

Il est intéressant de voir que, dans le type de famille de la société moderne et développée, l'étayage matériel est satisfaisant, mais ne correspond pas aux demandes émotionnelles des enfants, ceux-ci n'ayant pas d'espace pour poser des questions directes aux

parents : « Pourquoi dois-je obéir à telle ou telle injonction ? Où se trouve la Patagonie ? Qui était mon grand-père, mon arrière grand-père ? ». La société moderne ressemble beaucoup à un café instantané ; les conversations à table ne prennent pas l'envergure d'avant, elles sont sur le parcours de la journée. L'attention dérive alors naturellement vers les consoles de jeu. Mais les questions essentielles « D'où je viens ? Qui suis-je, moi, dans un groupe de famille ? » ne sont pas des thèmes abordés facilement.

Les foyers deviennent, dans ce type de société, des cellules isolées père-mère-enfant, père-mère-travail. Dans certains cas, elles préservent un contact avec les grands-parents, mais le mal social le plus évident est l'enfermement du foyer, l'isolement autour de lui-même. « Qui suis-je dans la généalogie ? Qui sont mes grands-parents ? De quel pays nous venons ? ». C'est au niveau de l'enfant que les problèmes se cristallisent et les troubles comportementaux sont liés à cet étayage insuffisant, manquant d'informations essentielles.

Cela produit des troubles comportementaux et caractérologiques qu'on peut percevoir chez l'adulte : frustration, isolement, mélancolie, violence, enfermement. Les troubles fondamentaux que l'on observe sont des troubles de la communication. L'adolescent se révolte aussi beaucoup moins, car il part directement. Il y aura une grande catégorie à définir. En tant que sociologue, on pourrait l'appeler : « déracinement ancestral et universel ».

La crise de valeur se situe au niveau individuel. Je n'ai jamais vu autant de solitude chez l'adulte que depuis quinze ans. Au commencement de mon activité professionnelle en France, les dépressions réactives, les névroses d'angoisse étaient plus fréquentes. Aujourd'hui, autour de moi et même au-delà de mes patients, les gens écrivent sur « Meetic ». Il m'est très difficile de décrire ma difficulté pour définir cette catégorie particulière de gens incapables de communiquer en direct. Je suppose que chacun sait de quoi il s'agit. Moi, je n'ose pas le nommer, car c'est

la plus simple pathologie du manque de confiance en soi-même. Il y a un seul cas que je connaisse de ces rencontres par Internet qui ait réussi parce qu'elle était psychologue, travaillait aux ressources humaines, et, divorcée, elle a su trouver le « profil clé » pour refaire sa vie selon des critères objectifs de recrutement des personnels.

* * *

Considérons maintenant un autre niveau des maladies de la civilisation. En sociologie, nous avons deux schémas fondamentaux permettant de comprendre la phénoménologie sociale : le modèle d'équilibre de Talcott Parsons confronté à la théorie d'évolution-révolution de Marx. Nous avons pu contempler, entre les années 1945 et 1970, l'émergence de la sociologie allemande de Karl Darendorf dans laquelle il n'y avait ni l'absorption des problèmes sociaux par le sub système (dont le modèle le plus évident était la société capitaliste américaine), ni l'exorbitance du modèle marxiste léniniste qui affirmait que la lutte des classes est un fil rouge qui parcourt l'Histoire.

Entre les années 1945 et 1970, on a vu de plus en plus de sociétés se stratifier selon une nouvelle distribution de classes sociales. En outre, on a assisté à un élargissement de la classe moyenne, à une meilleure accessibilité au travail, à un élargissement des opportunités d'ascension sociale plus visible encore dans les sociétés en voie de développement. À cette époque, on parlait de Tiers Monde, et il assurait un équilibre moins belligérant (moins de déflagrations). Après Weber et Darendorf, on a contemplé une société dynamisée par des classes dominantes fluctuantes.

Aujourd'hui, derrière des crises de valeur, institutionnelle, financière, un seul modèle nouveau domine dans la plupart des pays (presque la totalité) : la classe moyenne disparaît et descend vers une classe de secteur tertiaire, de service. Le sous-emploi des professionnels, leur paupérisation est une maladie sociale qui conduit, non pas seulement à dévaloriser les travailleurs, mais à

les décourager d'aller plus loin.

La maladie du siècle, c'est la confusion. Il y a quinze ou vingt ans, comprendre la demande d'un patient était plus facile. Aujourd'hui, pour mon interlocuteur, c'est la confusion. Il y a un fort ressentiment social qui condamne à une solitude non voulue, mais fatale.

Avant : dépression individuelle. Aujourd'hui : dépression sociale qui engendre l'amertume et la solitude. J'ai un cas, deux, trois… qui me font penser au désert des Tartares. Ils ont tout préparé pour recevoir le conjoint, la compagnie, mais ils se sont peut-être habitués à attendre le miracle d'une communication avec des valeurs. Les armes sont préparées, mais la guerre par un changement semble être bien loin d'une possible réalisation. Confusion ? Égoïsme ? Chacun pour soi ? Où est la conscience dans ces manques de contact avec le réel de l'histoire et avec sa propre biographie ?

Fait à Paris, le 2 novembre 2008,
avec le sentiment d'une atmosphère inquiétante.
Je rentre du Canada, de Saskatoon.
Trois, quatre générations partagent,
de façon vivante, la joie de coexister sans s'ignorer.

Construire un chemin[275]

Éditorial

Les vacances au soleil, le retour au froid, la joie de partager une nouvelle année, déjà commencée : nous sommes ensemble vivants au-delà des scénarios catastrophiques, qui nous sont offerts jour après jour et qui pénètrent, sans notre permission, dans nos maisons, dans nos esprits, et parfois dans nos silences les plus profonds.

Heureusement qu'il y a des plantes vertes en hiver dont les feuilles ne sont pas caduques. Soyons comme les sapins verts dans la neige ou comme sur les côtes de l'océan atlantique sud. Tout n'est pas aussi négatif ! Les enfants grandissent, apprennent des poèmes, regardent les bateaux qui se perdent dans l'horizon. En plus c'est la pluie, même si la sécheresse l'a précédé. Il y a des saisons plus ou moins marquées, les cloches des églises, les sourires, les chants, la danse, les déserts et les villes, les maisons à la campagne, et aussi l'amour.

A réfléchir : nous savons que nous sommes mais nous ne savons pas qui nous sommes !

Pour le moment, je ne désire pas citer des cas de patients. Je commence par moi-même, car je suis à un carrefour ; il me faut traverser un petit pont, entre deux rives, instable, dangereux, inquiétant. Mais le passé, je ne le veux plus. Les chemins parcourus sont achevés. Je deviens accessible à l'exploration, elle est nécessaire pour la projection d'une vie future. Il n'y a que ce présent où je contemple le danger de la traversée vers l'autre rive.

---

[275] : publié dans le n° 122 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2008-janvier 2009) « Construire un chemin ».

Si je reviens un pas en arrière, je rentrerais sans doute dans un mécanisme d'anciens comportements. Je regarde une dernière fois, afin de me donner le courage de la traversée, cette tentation de la soumission qui m'a été offerte comme unique chemin à construire pour évoluer.

J'ai connu l'insurrection, la transgression, mais je ne me suis pas délivrée de la soumission pendant qu'elle pouvait me servir de modèle. Maintenant, j'en ai assez de moi-même. Je ferme cette option, ce retour en arrière parce que maintenant, ce ne serait que de la régression à des positions étouffantes et répétitives. Je pleure déjà. C'est si difficile d'échapper à mes anciens patrons de comportement ! Oui je pleure, car, pour le moment, il n'y a que la solitude devant moi. Je dois oser la traversée. Je ne sais rien de mon chemin à construire. Je ne vois pas d'option possible, mais j'attends tout. Si j'attends tout, c'est que maintenant je n'attends plus rien.

C'est le premier pas dans cette traversée, le plus difficile, mais je pense à Jung dans les années 1913 ; il s'est séparé de Freud pour rentrer dans une immense solitude sans repères. Dans sa tour de Bolligen, il construisait des ponts avec des pierres et dessinait son mandala chaque matin pour se situer. Je suis très proche de mon noyau psychotique. Si proche que la tentation du vide m'assiège. Hier matin, je n'avais rien que le silence et la traversée d'un désert dont il n'y a aucun chemin à suivre. Il n'y a que des dunes, du sable dense, il n'y a même pas de mirage. Avec quelles armes pourrais-je construire un chemin ? Comment puis-je déplacer le sable ? Et qu'y a-t-il dessous ?

Peut-être ne trouverais-je que des fossiles, les souvenirs d'une mer qui, un jour était là, à la place du désert. Ce ne sont même pas des images de mort, mais celles d'une confusion essentielle. Il s'agit de quitter cette confusion absolue. Je n'ai plus rien, j'ai laissé derrière, moi, après ce premier pas vers le néant, toutes les défenses constituées ainsi que le chemin construit à travers le temps pour m'amener à réussir une vie selon mes valeurs du moment. Si cela existe, je dirai : j'ai laissé la famille, les amours, les

désirs, les urgences. Au revoir famille, au revoir réussite ! J'ai construit « nature ». Je sens dans ce premier pas vers d'autres rives, l'immense et profonde solitude du nouveau-né.

Inutile de crier dans le désert, inutile d'appeler à mes valeurs d'hier. Tout est fini. L'archétype de la traversée dont Jung parle est vraiment difficile. Je ne compte même pas sur mes forces, car elles répondaient à mes anciennes valeurs. Mes croyances sont parties. J'ai laissé des infrastructures qui ont permis aux autres et à moi-même des avancées incroyables. J'ai construit, comme les castors, des villages magnifiques. J'ai obéi à la loi naturelle. Maintenant, si je traverse ce petit pont en bois, instable, ce serait pour quitter consciemment de la confusion. J'ai tant parlé de « l'anomie ». Beaucoup de concept, beaucoup d'exposés sur ce thème !

Intellectuellement, je comprends l'anomie. C'est aujourd'hui, au moment où je vis l'anomie, que je pourrais vraiment parler du concept avec le sentiment qu'il existe. L'anomie, c'est le moment où les valeurs anciennes se sont perdues dans une situation semblable à une guerre où, la maison, la famille, les bibliothèques, tout est détruit. Maintenant, je dois construire un chemin avec des valeurs dont je ne sais rien. Le désert en face de moi est étrange. Dans quel sens faire le premier pas ? Peur de me perdre dans une voie sans issue. L'unique chose que je sais dans ce moment initiatique, où mon expérience m'amène au cœur de mon mystère : je ne veux pas être seule.

Et je commence par le plus simple, j'aimerais avoir un colocataire (la formule exclut la soumission), dans l'opposé complémentaire, à qui faire confiance et avec qui je pourrais dialoguer. C'est plus facile de faire le chemin à deux. Mais j'ai tout abandonné. Parce que, sur l'autre rive, j'ai rencontré autant de constructions magnifiques que de terribles expériences du mensonge humain. Et ce sont tous ces mensonges de mon parcours intérieur qui m'ont amenée à ce constat effrayant de la solitude nécessaire pour construire un chemin dans la paix superbe de la confiance. Tout le monde autour de moi, plus ou

moins consciemment, est en train de construire un chemin principal. C'est l'unique chose que je récupère de mon passé, la protection consciente de tous ceux qui, en me faisant confiance, m'aident à les aider à construire la partie essentielle du chemin à parcourir dans cette vie.

Je ne peux pas les empêcher de voir s'ouvrir des chemins secondaires, déviants parfois. Mais j'aurais semé, avec le meilleur de moi-même, les éléments pour leur permettre de dépasser les obstacles et revenir vers la ligne principale, vers une conscience pour voir la réalité de cette vie ici-bas, sur terre. Je vois déjà, à partir de ma position d'anomie, que des valeurs nouvelles vont se dévoiler, peut-être plus libres étant donné que je quitte le carcan des anciennes valeurs, produit d'une répétition éducationnelle non assumée par un être libre. C'est en partant de l'absolue situation anomique qu'un vrai silence peut trouver le chemin ; le feu ayant tout dévasté laisse dans la terre une richesse nouvelle. Ce n'est plus à partir d'un tout plein que nous pouvons construire un chemin, mais à partir de l'infini silence du néant. Aider les autres… cela me fait penser que mon chemin à construire, c'est accepter la mission et ne pas regretter d'avoir abandonné toute croyance souvent d'origine ancestrale, qui aurait pu se perpétuer dans la descendance.

Dans cette situation sans aucune autre valeur que celle d'aider l'autre, je n'ai pas de sentiments, je suis dans un présent où, simplement, je constate que le pont de bois qui est sous mes pieds peut céder et donc, que je tomberai dans un vide sans dimension. Imaginer des tortures capables de me faire gagner, par besoin de secours, la rive du passé que je viens d'abandonner. Il y a une profonde colère. Il aurait été si simple de rester dans l'illusion, identifiée à un monde facile, sans autre orientation que les étoiles de l'hémisphère sud. Pour construire mon chemin, il me faut constater, en me retournant, dos au désert, ce que je viens de quitter, la cathédrale des eucalyptus de ma jeunesse et de mon adolescence, l'illusion d'une éternité sur Terre, la folie de vouloir éterniser, de vouloir figer, les événements et les êtres.

Les seules choses qui bougeaient dans ce passé étaient ma carrière et le passage à la mort des êtres aimés. Maintenant, les maisons du passé sont vides, les champs sont en friche. Ma carrière, elle, marche toujours, c'est la partie solide du pont que je traverse, car la mort des êtres aimés m'a plongée dans la compréhension de la condition humaine. Une petite anecdote : je voyais la maison de la tante, il y a quelques jours, elle n'est plus. Les balcons étaient remplis de fleurs, de plantes, il n'y a plus aujourd'hui que le silence, la dégradation des volets, pas un souffle de vie, pas même une petite plante parasite pour parler de vie. J'essaie de me tourner. Je viens de traverser le petit pont de bois. Je suis survivante, j'ai fait le choix conscient, et voici quelque chose à construire. Ce ne sera pas aujourd'hui un chemin, peut-être un faible sentier. J'ai l'air d'être triste en parlant de tout ça. Peut-on être triste si l'on doit construire un chemin ?

Fini à Paris, le 30 janvier 2009.
En apparence, il y a un ravalement dans la cour, mais ce n'est que l'apparence.
Il ne s'agit pas du chemin, de la voie.

Fait à Paris, un jour d'hiver pas comme les autres,
car rien ne me retient et je veux aimer autrement.
Je me débats pour trouver le juste chemin, le juste milieu, entre la compassion et la justice.
Tout va être inscrit en moi, les murs de mon âme sont blancs et j'ai un crayon noir dans ma main,
peut-être pour écrire ton nom… autrement.

La Guerre et la Paix[276]

Je rentre dans une grande bibliothèque où, par ordre alphabétique, sont alignés les cas de mes patients à travers le temps. J'en prends 1, 2, 3, 4, 5 au hasard, je constate la présence permanente du thème de la guerre, des conflits. Il faudra que j'achève la lecture de chaque cas pour, peut-être, trouver la paix. Je découvre dans une lecture rapide qu'il ne s'agit pas d'une paix finale et définitive. En revanche, il y a des espaces de paix dans chaque thème de vie, des espaces entre deux batailles gagnées ou perdues. Dans le premier cas, une paix joyeuse. Dans le deuxième cas, paix après un tremblement de terre qui parfois amène à une mort relative de l'instinct de survie. Dans le premier cas, il y a l'éveil, l'espérance. Dans le deuxième cas, le néant et l'ombre.

Je remets le cas à sa place, en respectant soigneusement l'anonymat et je reviens fatalement vers moi. Après mon dernier article sur le thème « Construire un chemin », je crois avoir pu traverser ce pont fragile et être enfin sur l'autre rive. Je ne veux pas rester anonyme.

Mes guerres ont été totales et je me suis battue comme je le pouvais, avec l'Amour, avec la colère, jusqu'à la destruction. Il y a des guerres que j'ai perdues : les guerres avec mes enfants. Il est étrange d'être parent… On finit par se demander ce que c'est de perdre une guerre de réflexion qui n'est pas soutenue par une communication entre les acteurs du réel de l'événement. C'est peut-être pour moi la guerre la plus difficile, parce qu'il s'agit d'un conflit d'origine inconnue et dont la force est tellement destructrice qu'elle m'oblige à abdiquer et à m'accepter comme étant impuissante. Je ne sais pas si je suis en paix sur ce sujet par

---

276 : publié dans le n° 123 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2009) « La guerre et la paix ».

abandon. Mais oui, c'est une fatigue pour moi, parce que l'ennemi n'est pas visible. Il n'y a pas non plus l'espoir d'une trêve, car jamais il n'y a eu de confrontation. Par ailleurs, nous ne pouvons pas nous battre avec les projections fantasmatiques des autres sur nous.

Je parle de cette guerre, parce que pour moi c'est la plus importante. En même temps, j'ai perdu le désir de la confrontation. Derrière la guerre, évidemment, il y a beaucoup d'amour, de part et d'autre. Mais soyons en paix à l'intérieur de nous-mêmes, tous ; je n'ai pas pratiqué dans ma vie la recherche de boucs-émissaires pour justifier mes erreurs possibles. Je devrais faire comme Wright Mills, le sociologue, anthropologue et psychologue qui considérait que nous ne pouvons pas être dans une de ces professions sans être aussi dans les deux autres. Il avait toujours avec lui un petit cahier de notes où il marquait chaque événement qui le touchait. Après, il réunissait les notes et en faisait un livre. Pour le moment, je pense que cette attitude l'a aidé à ne rien perdre ; selon moi, les meilleurs livres que j'ai écrits sont ceux que je pensais sans avoir devant moi un papier et un stylo, ceux contenant les meilleures réflexions. En général, je crois que les meilleurs livres ne sont pas ceux qui ont été écrits, mais ceux constitués par le verbe de cette dialectique entre le conscient et l'inconscient, dialectique permanente.

J'arrive à la maison. Sur le thème, j'écris un premier mot : « le maquillage ». Le matin suivant, je ne sais pas ce que j'ai voulu dire par là, j'essaie de me comprendre sans interpréter la relation de ce mot avec le thème de « la Guerre et la Paix ». Mais aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je suis obligée de reconnaître que dans ma famille, nous avons toujours maquillé, c'est-à-dire caché, les situations les plus terribles de guerre pendant des générations. Et maintenant, je crois que dans cette guerre avec mes filles, elles sont en train de maquiller pour ne pas voir les conflits qui leurs sont propres. Il est évident que nous sommes une autre fois sur le thème de la répétition.

Nous sommes samedi soir : cinéma, lecture chez Virginie pendant

trois heures, dîner avec moi-même, goût de la Paix dans ce silence inatteignable si je ne suis pas présente à moi-même. Il y a eu beaucoup de réflexion, mais surtout ce goût de la Paix après une semaine de cette lutte quotidienne qui me plaît, avec le travail. Quel miracle d'équilibre pour pouvoir contrecarrer tout le temps l'absurde d'une grande partie des situations de l'environnement.

Je lis dans mon cahier la phrase de Che Guevara : « La guerre est finie, la révolution commence ». J'ai l'impression, ce dimanche, que c'est le premier jour de la Création et que le septième jour, je pourrai me reposer et contempler avec satisfaction ma décision de changer. Je me donne une semaine.

Je suis en train de contempler beaucoup de mes rêves parce qu'aujourd'hui, ils sont le produit de mon changement. Pour faire ce chemin dans le désert, il me faut la transgression, le contre-protocole. Qui pourra me juger dans cette démarche révolutionnaire ?

J'écoute ce mystère de l'inconscient qui, avec ce message, précède l'arrivée de nos deuils à vivre. J'ai eu des messages prémonitoires au sujet de tous les êtres aimés de ma vie qui sont partis dans la mort ou dans la trahison.

Chez moi, ils ont toujours dit que j'avais peur d'être seule dans une maison et de dormir toute seule. Peut-être ai-je montré une certaine inquiétude, messagère de l'inconscient, qui me préparait à vivre de façon prémonitoire la solitude et à l'assumer autrement. Cet effondrement anticipé m'aurait permis de réussir ma résilience[277].

Par ailleurs, révolution : accepter de vieillir, situation qui est plus difficile qu'accepter de mourir. Le Christ n'a pas eu le temps de

---

277 : Phénomène psychologique décrit par Boris Cyrulnik (médecin, éthologue, neurologue et psychiatre) consistant à prendre acte de son traumatisme pour ne plus vivre dans la dépression. La résilience serait rendue possible grâce à la réflexion, la parole, et l'encadrement médical d'une thérapie, d'une analyse.

vieillir, le Bouddha oui, d'ailleurs, dans la tradition judéo-chrétienne, nous en souffrons beaucoup plus que dans le Bouddhisme. Une fois, en Corée, la contemplation des vieillards zen avec leurs cannes a éveillé en moi des émotions riches, il y avait en eux le regard d'une sagesse millénaire. La plupart étaient des gens de la campagne ou des ouvriers des usines. Lorsque l'un d'eux arrivait à 70 ans, il faisait une grande fête comme celle de l'initiation à la vie pour fêter en étant vivant son passage à l'éternité.

La vie est une guerre permanente, mais la guerre forge les caractères les plus violents. Sortir de l'inertie, de la paresse, est une guerre, mais l'action garantit la Paix. J'aime la morale du Samouraï capable de se battre pour son shogun et simplement garder les armes, contempler la Paix et boire calmement son bol de thé.

* * *

Note après intuition

Ma plus grande guerre est simplement décrite par Jean Cocteau :

« Je mourrai, tu vivras et c'est ce qui m'éveille !
Est-il une autre peur ?
Un jour ne plus entendre auprès de mon oreille
Ton haleine et ton cœur. »

(extrait de Plain-chant)

Après le deuil, j'ai compris qu'accueillir une grande douleur, c'est accueillir une grande joie. Libères-toi, mon amour, nous sommes en paix.

Fait à Paris, le 22 mars 2009 et je respire une Paix profonde,
cette Paix que jadis je croyais inatteignable.
Au moins, je peux dire que je n'avais pas préparé
mes armes pour la Guerre,
je me suis battue comme j'ai pu.
Je goutte mon thé dans la Paix
et je ne suis pas le protagoniste du « Désert des tartares ».

Grandir[278]

Grandir ? Une utopie, si nous n'avons pas la volonté de devenir adulte, de nous confronter aux bonheurs de la jeunesse, aussi bien qu'aux fantasmes liés à la peur de vieillir et à la solitude qui l'accompagne pour n'avoir pas assez compris le bénéfice de vivre tel que nous sommes dans le réel du temps.

Je ne parle pas d'abandonner l'instinct ludique qui fait de l'homme un être vivant, tous âges confondus, le ludique est rafraîchissant, mais vouloir rester toujours dans l'adolescence ou dans la petite enfance est tragique.

J'ai vu défiler devant moi des vieux « enfants » et des enfants « vieux ». Je sais de quoi je parle.

Dans les premières années de ma vie en France j'ai vu de jeunes « éternels », qui n'acceptent pas le passage du temps, mais qui ont l'air de momies. Le scénario est parfois tragique. Aujourd'hui avec le botox et les soins exagérés de certains spécialistes de la gérontologie, ou de soi-disant « dermatologues », bien réputés, les résultats de scénarios catastrophe me surprennent et m'attristent[279].

---

[278] : publié dans le n° 124 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2009) « Grandir ».

[279] : J'ai une patiente, qui récemment a souhaité se faire opérer du nez, pour corriger ce qu'elle considérait comme un défaut esthétique. Nous ne jugeons pas bien sûr du bien fondé de cette intervention, car nous accompagnons simplement la démarche de cette personne dans son développement psychologique. A la suite d'une erreur médicale, est apparue une nécrose qui complique singulièrement la bonne réussite médicale de l'opération, la correction du défaut esthétique, sans aucune séquelle pour la patiente. Pendant ce temps, le médecin rejetant la faute sur l'infirmière, qui n'avait pas d'expérience du bloc opératoire, tente de réparer les dommages physiques…

Saurons nous un jour accepter que vieillir dans le corps c'est gagner en sagesse ? Non, ils ne le comprennent plus. Parce que dans cette société, si bien développée, la vieillesse est une marque du démon et pas celle de Dieu.

Donc, transformons nous en cobayes d'expérimentation pour nous prouver que nous pouvons physiquement gagner la guerre de la vieillesse !

Le spectacle m'horrifie. Les gens vous demandent une éternité sur terre et jamais, sauf certaines personnes exceptionnellement, que j'aime : l'éternité bien gagnée par une évolution consciente sur terre. Je n'ai rien d'autre à ajouter, je suis un témoin de la faiblesse humaine. Et je dis : « acceptez vos vides, vos faiblesses, portez votre canne sans vous sentir diminué ».

Il y a un lieu que peut-être vous ne connaissez pas : être en paix avec soi-même, être fort dans les épreuves et ne pas penser à la répétition.

Oui, c'est vrai , nos ancêtres sont morts, peut-être avec plus de rides, mais certainement avec plus d'amour et moins de solitude.

Vous n'avez pas connu ma grand-tante, qui disait : « chaque âge de la vie a son charme ». Et, en l'écoutant à nouveau aujourd'hui, je crois qu'elle avait raison, car en grandissant sans avoir peur de vieillir, mon âme goûte la coupe de la vie avec les saveurs de l'éternité sans pour cela me sentir menacée par la vieillesse ni par la mort, qui est, par ailleurs, la plus grande expérience de l'être vivant.

Et aux jeunes qui parfois nous jugent en considérant que nous ne sommes pas toujours à la hauteur de l'image qu'ils se font de nous, projetant sur nous le mythe du héros, répondez : « je ne veux pas être un savant grignoté par un vouloir de sagesse emprunté sans effort par une jeunesse qui imagine que nous devons avoir toujours l'air solennel et hautain. Je préfère expérimenter l'être ludique qui en dehors du temps peut vivre dans la nuit en cherchant les clés, comme le maître zen qui

cherche les clés de sa maison, non pas à côté de la maison mais là où il y avait de la lumière. A la fin de cette histoire, le maître zen, se rendant compte de son erreur, en revenant de la montagne bien éclairée par la lumière de la lune, rit tant et si fort, qu'il réveilla tout le village !

« Acceptez de grandir ».

La nuit est pleine d'étoiles qui brillent bien longtemps après la délivrance du certificat médical de mort clinique. « L'éternité est devant vous, ne la gaspillez pas, l'éternité c'est aujourd'hui ».

Enfin : grandir, c'est accepter la vie et ses cycles : naître, grandir, se reproduire, vieillir et mourir.

Mais comme, je dis à mes élèves « l'homme ne peut rien faire, tout arrive, mais il peut faire de lui le mieux possible pour que les choses arrivent autrement : il peut être conscient ».

Si vous avez besoin de stimulants pour vous soulager de la peur de vieillir, prenez-les, ils changent la dynamique de l'action, mais pas l'engagement dans l'accomplissement du vouloir aimer. Il n'est pas nécessaire d'en dire plus pour être compris.

Arrêtez de devenir des chercheurs de jeunesse éternelle. Ce n'est pas sur terre que vous la trouverez mais pourquoi ne pas voir le fait irrémédiable que nous sommes ici, pendant un temps limité, pour évoluer mais pas pour dépérir.

Enfin, grandir, c'est arrêter avec les mensonges et prendre soin de son essence… Qu'est-ce que notre essence ? Allons la chercher au-delà de nos misères et alors un rayon de lumière inattendu brillera au-dessus de nos déserts.

Fait à Paris le 28 mai 2009, consciente de ce que je dis en sachant que tu partages avec moi ce désir inassouvi de vivre sur terre en grandissant comme tu l'as fait, comme je le fais, pendant que dans mon corps, sur terre, le désir et la passion brûlent à la recherche de l'objet.

J'ai grandi, j'aime, je désire, je goûte l'éternité dans l'instant même où je te parle. Jamais nous n'étions aussi proches qu'aujourd'hui, serais-tu l'unique à vouloir grandir avec moi ?

Nous avons eu une discussion avec un de mes jeunes élèves au sujet du romantisme. Nous serons toi et moi romantiques, ici et dans l'éternité. Nous ne bâillons pas notre vie, comme disait Chateaubriand, nous sommes toujours en train de donner un toucher de couleur à notre condition humaine, accrochés à la possession des biens matériels, mais loin du vouloir de l'être intérieur. J'écris ce texte pour ceux qui pourront nous entendre et comprendre !

Je veux être, je peux être… je suis !

Les modèles[280]

En parlant de modèles, je reçois l'image de Madame L. J'avais 27 ans à cette époque-là, il s'agissait d'une de mes premières patientes. Elle est arrivée vers moi un après-midi d'automne sur un rendez-vous demandé bien en avance. Je dois dire que cet automne-là ne me plaisait pas beaucoup. Le retour de vacances, les feuilles qui tombaient, les jours plus courts. Le soleil s'affaiblissait chaque jour et je me demandais qui j'étais. Le printemps et l'automne sont des saisons de transition. Mais le printemps c'est comme aller vers la vie et l'automne c'est comme aller vers la nuit. J'avais 27 ans et ma vie se passait entre l'hôpital, le ministère, mon cabinet, mes enfants. Qui étais-je à cette époque-là ? Pourquoi cette nostalgie si tout allait bien ?

Dix-sept heures de l'après-midi, Madame L est arrivée. Pauvre, informe, folle. Si, elle était folle, folle de confusion, de désarroi. Sa présence avait résonné en moi avec une force empathique incroyable. Une pensée magique est arrivée. Pensée magique consolatrice, apaisante. J'entendis résonner en moi-même : « tu es capable de l'aider si tu es capable de la comprendre. Si tu es capable de la soigner c'est toi-même qui tu sortiras de ta confusion. » Comment pouvais-je être assez bête pour croire que je pourrais lui apporter un équilibre et la modeler sans avoir pu faire vibrer mon âme vers mon propre équilibre.

Quand je dis pauvre, oui, elle l'était, pauvre de pulsion, pauvre de désir, pauvre de fantasme, pauvre de modèle. Quand je dis mal formée, oui elle l'était, pauvre, reliée à des images déformées physiquement. Quand je dis folle, oui, elle l'était, folle d'amour mais d'un amour impossible car elle ne voulait pas une vie

---

[280] : publié dans le n° 125 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2009) « Les modèles ».

possible. Quelque part, elle m'a demandé d'être son modèle. Mais qu'est-ce qu'elle pouvait me donner en retour ? Quel manque en moi voulais-je satisfaire ?

J'ai pu comprendre ses tourments, ses nuits sans sommeil, c'était une guérison en parallèle, elle avançait, j'avançais, je vibrais, elle recevait. La première chose qui a changé c'était son corps. Le premier jour elle était courbée. En partant, ce premier jour, j'ai perçu une scoliose déformante provenant de ses pulls alourdis. Et je lui ai posé la question : « Qui est en vous pour que vous marchiez comme ça ? » Elle n'a pas compris. Avec le temps j'ai insisté avec mes questions parce qu'elle obéissait dans ses comportements, dans son attitude à des stéréotypes, elle s'était fatalement identifiée à la cyphose de l'homme qu'elle aimait, l'homme impossible, marié, beaucoup plus âgé qu'elle, avec une santé fragile et vraiment fou, fou, aliéné, trois tentatives de suicide, pas d'enfant, amoureux de quelqu'un qui ne l'aimait pas.

Mais je ne pouvais pas contrôler ses identifications à des modèles négatifs. Elle vivait par procuration la vie des autres et faisait siennes leurs amertumes et leurs joies. Dans les étapes d'identification projective avec ses parents, elle avait détesté tous les deux. Dans ses études, elle avait détesté tous ceux qui pouvaient être des modèles de réussite. Elle travaillait, oui, elle travaillait. Elle était infirmière psychiatrique et son modèle d'amour parfait était naturellement son chef de clinique. Tout cela avait à faire avec les modèles de sa vie.

Nous sommes arrivés à comprendre qu'elle n'avait aucun modèle, elle avait refusé tous les modèles à tel point que je la ressentais comme un puzzle, à tel point que je me suis demandée si moi-même je n'étais pas un puzzle. Par contraste, je me suis vue dans l'opposé, des identifications projectives avec mes parents, je me suis désidentifiée en cherchant mon identité, une vie, une carrière, un homme possible, une capacité d'absorber la vie, naturellement avec un toucher de spiritualité qui ne m'a jamais manqué.

Trois ans plus tard, toujours j'ai continué à travailler sur les modèles, sur ses personnalités parcellaires, on a beaucoup travaillé ses rêves. La relation avec son corps, c'est la première chose qui a changé. Elle se faisait plaisir même si elle était entourée de gens qui ne se faisaient pas plaisir mais qui vivaient dans le plaisir d'une fausse souffrance. Je n'avais perçu de ma patiente que son regard car elle transmettait tout par son regard. Je voyais passer les modèles par son regard. Des modèles désemparés, fous.

Elle amène un rêve, c'est le commencement du printemps, six mois ensemble : « Il y avait une grande fête dans un appartement, il y avait une certaine difficulté à faire le ménage. Son kiné était là-bas, il y avait de la tendresse et de la bonne volonté. En partant de chez elle, elle rencontre un homme qui devait accoucher de lui-même. Elle lui demandait s'il pouvait faire tout seul l'accouchement, il répondait ne pas être sûr à ce sujet. L'accouchement se passe dans l'appartement sans problème mais reste une tâche de sang par terre. » Et la dernière image du rêve est « Nous avons oublié de passer la serpillière par terre. »

C'est difficile de ne pas voir dans ce rêve un chef d'œuvre de compensation. La fête chez elle, la difficulté de faire le ménage. Très difficile dans cette analyse car il fallait laver tous les modèles. Mais il y avait le kiné, réponse à sa fausse malformation. La relation avec son corps était changé, elle était droite, la tête droite. J'ai découvert qu'elle avait un corps. La présence du kiné parle clairement de ce besoin de rééducation comportementale et de l'action : cet homme qui va accoucher de lui-même. C'est difficile d'être passif si on prend comme modèle de compensation cet animus qui se libère. C'est dur, la tache du sang, c'est la marque évidente que ce corps n'avait pas oublié qu'il était actif lors de sa naissance du ventre maternel. C'est bien vrai d'avoir oublié de passer la serpillière.

Un autre rêve : « Elle avait emporté toutes les choses de son père et gardé tous ses dessins de son enfance. Au centre de la chambre, il y a avait un cercueil noir comme avec des draps. Elle

se demandait si c'était le lit de son père. » Et dans le rêve quelqu'un la questionnait et elle répondait : « Mon père n'avait pas de lit, il dormait dans son cercueil. » C'est intéressant de le dire : ma patiente avait échappé à la mélancolie.

Je me souviens d'elle, pas de rechute, pas de nouvelles. J'étais son modèle mais ça m'a amené à beaucoup réfléchir au sujet de mes propres modèles. Ils étaient tous vivants et agissants, avec des défauts. J'ai l'impression en parlant de mes modèles qu'ils m'ont accompagnée pour construire ce que je suis aujourd'hui, quelqu'un qui peut goûter la paix, la lutte, la confrontation, sans perdre de vue l'élargissement de ma conscience. Je veux être, je peux être, je suis. Et je me demande toujours qui suis-je…

Fait à Paris le 28 juillet 2009, dans ce temps qui s'accepte à lui-même et auquel je m'adapte. Il y a des fleurs. Je suis entourée de l'énergie que dégagent mes modèles. Mes maîtres ont été les meilleurs mais peut-être étais-je un bon disciple. Je pourrais dire qu'avec Gurdjieff on a le maître qu'on mérite.

Habiter[281]

Est-ce que j'habite mes maisons ? En tout cas elles ne sont que le reflet de ce que je suis. Je crois qu'elles me ressemblent. Dans les différentes maisons que j'ai eues dans ma vie, j'ai toujours habité des espaces restreints comme s'il s'agissait de maisons à l'intérieur des maisons. Dans la maison de mon enfance, quand je sortais de ma chambre, de mon bureau, je prenais le couloir vers la cuisine ou vers le jardin comme des aventures pour aller à l'étranger, des espaces que je contemple encore comme des lieux de transit, toujours avec un but dans la déambulation. J'ai l'impression d'avoir dompté des espaces au-delà de mon schéma corporel, limité. Je ne voulais pas être dérangée. Aujourd'hui, même pour dormir, je ferme les fenêtres et les portes et mon espace habité devient magiquement inviolable. Quand je dis dompter les espaces, je veux exprimer mon désir de goûter le silence, même mes téléphones restent dehors. Je commence par parler des maisons, parce que l'unique maison qui m'appartienne vraiment est mon corps, et j'ai échappé instinctivement aux grands espaces.

Aujourd'hui, je constate que je me souviens de tous mes petits endroits habités et je me surprends, quand je vais à la maison de Miramar : j'ouvre les portes sans même regarder la mer à travers les portes-fenêtres, je me dirige directement dans ma chambre (il s'agit d'une suite avec un couloir et une salle de bain) et j'en prends possession. Après, je sors de mon cocon habité et j'avance par le couloir vers le salon en me sentant absolument étrangère. Je me dis : « mais ces murs sont à toi », mais quel toi ? C'est comme si cette maison avait été construite, meublée, décorée par quelqu'un d'autre qui n'existe plus. J'ouvre les rideaux, j'ouvre les

---

281 : publié dans le n° 126 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2009) « Habiter ».

portes-fenêtres, je sors sur la terrasse. La terrasse est vide. Cette maison a été construite, habitée par quelqu'un d'autre qui n'est plus là. Donc cette maison devient un lieu d'accueil pour les autres qui marquent leur passage. Moi, j'aime vivre et laisser vivre. Il y a les habitudes qui m'accompagnent. Elles se transforment à travers le temps, les circonstances et les gens qui m'entourent. Mais en moi, il y a une présence permanente qui a existé dans une dynamique d'évolution consciente mais fortement ferme, égale à elle-même, soutenue.

En changeant de maison, je n'ai jamais eu de nostalgie possible car j'ai été égale à moi-même à travers le temps sans me laisser troubler par le fait d'être une éternelle itinérante. J'ai changé de maison, de pays, de langue, en étant Moi partout.

Si j'évoque mon passé, je pense à la maison de mon enfance, la maison à Cordoba où mon premier fils est né, la villa de Los Angeles, la maison d'Olivos, la maison de Buenos Aires, la maison du parc Monceau, la maison de Belfort, jusqu'à celles d'aujourd'hui, les maisons de la rue Michel-Ange. C'est un drôle de parcours. Un Moi incarné rayonnant et paisible, prenant des petites places, bien petites pour ne jamais laisser de place à l'envahisseur. Oui, je cède la propriété mais je garde l'usufruit.

Maintenant, je sors de ma réflexion sur moi-même mais que je crois normale, pour décliner le thème « habiter » et me prendre moi-même comme repère. J'ai vu défiler devant moi des châteaux vides, des maisons immenses. J'ai vu des gens possédant des hectares sans un espace choisi, habité et libérateur. Je me suis posée beaucoup de fois la question : « pourquoi le nomadisme ? ». Mais en réalité, je me sens comme étant strictement sédentaire. Je suis sûre d'être la même partout mais en adaptant la forme aux exigences externes, aux exigences du protocole, loin de moi d'être inaccessible. J'accueille, je respecte, j'accompagne, je laisse venir. Je suis un bon chien mais pas un chien en laisse. Si, à un moment, je suis mal, je me cache dans le lieu le plus ténébreux de mon âme et j'interroge la souffrance sans fermer les oreilles pour mieux en comprendre les raisons.

Je crois qu'il y a un espace de sincérité, d'humilité et de tendresse dans ce corps habité, je le vois se débrouiller de façon intelligente, instinctivement intelligente, intuitivement intelligente pour dépasser avec la même bonne distance les choix et les deuils de la vie, la férocité des combats et la douceur de l'après-guerre. Je fais des efforts chaque jour pour trouver la Vérité, la Vérité qui nous rend libre, la Vérité sur ce qu'on est et peut-être, encore plus que la liberté, la Libération. Je voudrais communiquer que par Libération, je veux dire ne plus être prisonnier de notre vie pour pouvoir la goûter avec plénitude, que chaque instant puisse nous surprendre et nous passionner, pouvoir faire des choix, penser sa vie, évaluer les vraies envies, trouver le réel besoin à la lumière de soi-même, de ce qu'on est vraiment. Ne plus croire comme avant que c'était notre voix qui exprimait nos désirs mais que c'est aujourd'hui que je suis librement dans mon désir. Cette réflexion est personnelle, mais c'est sincère et je crois que je suis là.

Fait à Paris, le 28 Août 2009, sans nostalgie, les yeux bien ouverts sur ce présent qui m'est donné humblement, petit mais relié à l'ordre cosmique.

A l'extérieur il fait très beau, le ciel est bleu et je n'ai plus peur des. étoiles. Ces milliers d'yeux nocturnes qui me regardent sans pitié m'ont amenée à comprendre ma petitesse à ce moment de ma vie où me manque la parole pour pouvoir rattraper l'immensité du mystère qui, toute petite, m'a tellement interrogé.

D'origine italienne, Graciela Pioton-Cimetti de Maleville est née en Argentine où elle a exercé son métier de psychologue dans la Marine nationale argentine.

Française depuis 1979 elle habite en France depuis 32 ans où elle travaille dans son cabinet avec ses patients, ses collaborateurs et ses élèves.

Elle est docteur en psychologie clinique et sociale, sociologue, sophrologue et psychanalyste. Elle a écrit plusieurs ouvrages scientifiques dans lesquels la littérature et la poésie disputent leur prééminence à la science. C'est pour cela que depuis sa jeunesse la veine d'écrivain a été toujours été chez Graciela latente et secrète.

Elle veut communiquer, partager, transmettre, faire prendre conscience. Ce recueil offre des traits de féminité quotidienne aussi bien latino-américaine qu'européenne.

.

Où suis-je maintenant ?
S.O.S. PSYCHOLOGUE
m'aidera à le savoir...